



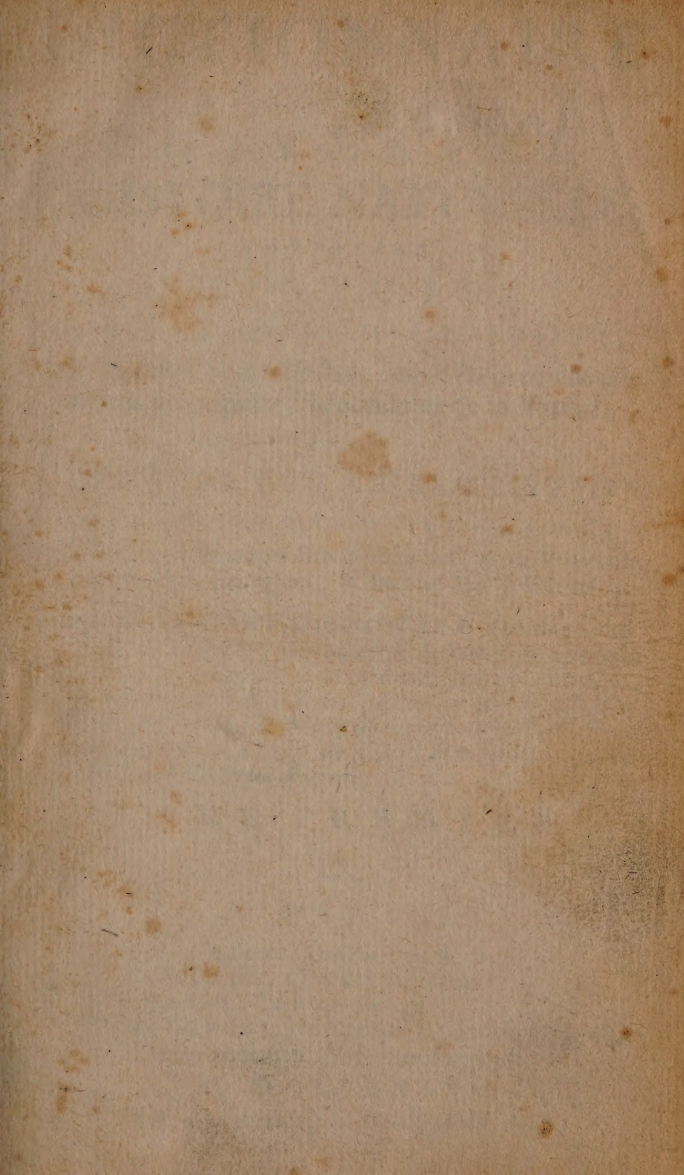




528

A

I



Vermont

42550
DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE

DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX;

Et celle des Corps célestes, des Météores, & des autres principaux Phénomènes de la Nature.

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Economie domestique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle; Honoraire de la Société Economique de Berne; Associé de l'Académie Royale des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen; Correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier; Associé de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen; Membre de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { DIDOT, le Jeune, Quai des Augustins.
MUSIER, Fils, Quai des Augustins.
DE HANSY, Pont-au-Change.
PANCKOUCKE, rue & près de la Comédie Française.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





A M O N S I E U R

L E

MARQUIS DE MARIGNY,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Com-
mandeur des Ordres de Sa Majesté,
Directeur & Ordonnateur général des
Bâtiments, Jardins, Arts, Académies
& Manufactures Royales.

M O N S I E U R,

*L'intérêt que vous prenez au progrès des
Sciences, votre amour pour les beaux Arts,
l'accueil favorable & l'encouragement que vous
accordez à ceux qui les cultivent, le desir que
vous avez toujours témoigné de voir paroître
des Ouvrages utiles; tant de considérations,*

jointes à la bienveillance dont vous m'honorez, me font espérer votre protection pour celui que je prends la liberté de vous offrir. Je m'estimerois trop heureux, si mon travail pouvoit mériter le suffrage d'un Homme que des monuments solides & durables, exécutés sous ses ordres, à l'honneur de la Nation, ont rendu cher à la Patrie, & recommandable à tout bon Citoyen.

Je suis avec un profond respect,

M O N S I E U R,

Votre très humble & très obéissant
serviteur, VALMONT DE BOMARE.

AVERTISSEMENT.

IL N'Y A point de spectacle plus intéressant que celui des Êtres sans nombre qui peuplent l'Univers. Les merveilles nous environnent de toutes parts ; & , pour qui fait voir , rien n'est indifférent dans cette immensité d'objets de toutes especes.

C'est ce vaste & sublime Tableau que j'ai entrepris de crayonner & de présenter au Public : c'est tout le domaine , en quelque sorte , de la Nature , dont je donne la description.

Trois Regnes fameux par leur étendue & par leur importance , ont jusqu'ici partagé les recherches & les remarques des Observateurs. Combien de parties mêmes de chacun de ces Regnes ont eu des Historiens particuliers !

Les *Animaux* , les *Végétaux* & les *Minéraux* ont presque toujours été vus , recueillis , représentés à part. C'étoit aussi le plan que je m'étois proposé de suivre d'abord , comme je l'ai annoncé dans ma *Minéralogie* ; mais , sans abandonner ce projet , qui pourra trouver son exécution dans la suite , j'ai reconnu , par ma propre expérience , combien il seroit utile & curieux d'avoir un Recueil qui offrît l'ensemble & la réunion de tous les corps , de tous les phénomènes de la Nature.

Il a fallu , pour bien remplir cette idée , adopter la forme la plus propre à répondre sur-le-champ à la curiosité du Lecteur. Les especes

font si variées, si multipliées, si confonduës, que les plus habiles Naturalistes ne sont pas encore parvenus au point de pouvoir leur assigner, d'une maniere immuable, l'ordre & le rang qui leur conviennent : on ne fait, sur les limites, comment classer les Êtres qui semblent appartenir à plusieurs especes en même tems. Or, vouloir, dans une description rapide de tous les objets connus, suivre les détours de ce vaste labyrinthe, sans quitter le fil de la méthode, ce seroit s'exposer à s'égarer avec ceux auxquels on se propose de servir de guide.

C'est pourquoi je me suis déterminé à imiter, pour ainsi dire, la marche de la Nature, trop féconde, pour compter ou pour arranger ses productions. L'ordre Alphabétique d'un Dictionnaire raisonné, peut donc être regardé, à bien des égards, comme le plus convenable, comme le seul même admissible, pour passer en revue tous les articles intéressans de l'Histoire Naturelle. Cependant cette forme même de Dictionnaire est susceptible d'un plan méthodique. Celui que j'ai adopté tend à mettre, sous l'aspect le plus commode, les richesses de la Nature.

C'est ainsi que j'ai eu l'attention de faire, de tous les articles principaux, autant de points de réunion, où le Lecteur peut se placer, & d'où il peut observer l'analogie des genres & des especes, & saisir la chaîne qui doit lui faire parcourir, avec ordre & successivement, les objets de sa curiosité.

Veut-on , par exemple , avoir une idée générale du tout ensemble , on n'a qu'à consulter le mot *Histoire Naturelle* : on y verra la disposition du Cabinet le plus riche & le plus magnifique. C'est la Mappede-monde , en quelque sorte , de l'Empire de la Nature , où j'indique ses trois Regnes & leurs grandes divisions.

Desire-t-on ensuite plus de détail , il est facile de recourir à leurs articles particuliers ; & en suivant toujours les termes correspondans & indiqués , on approfondira la série des Êtres d'une même classe.

Chaque Regne est annoncé par un grand article , ou plutôt par un discours qui en fait connoître les caractères principaux & les dépendances relatives. Chacune de ses divisions est pareillement décrite ; & il y a une progression ménagée , par laquelle le Lecteur peut passer graduellement des généralités des genres & des espèces à ce qu'ils ont de particulier.

C'est conformément à ce plan que , dans l'article *Animal* , je présente les traits généraux qui caractérisent tous les Êtres compris dans le regne *Animal*. L'article de l'*Homme* fait connoître les variétés de son espèce , & ce qui l'éleve au-dessus de celle des autres animaux. *Quadrupedes* , *Oiseaux* , *Poissons* , *Coquilles* , *Insectes* , *Polypes* , &c. offrent de même les formes distinctives que la Nature leur a données.

J'ai lié , par une semblable méthode , tous les articles relatifs d'une même classe , soit dans le Regne végétal , soit dans le Regne minéral. En sorte que l'on pourra se procurer la lecture

suivie d'un Traité détaillé sur tel objet qu'on voudra étudier.

Que l'on consulte, pour l'intelligence des Végétaux, les mots *Plantes*, *Arbres*, *Bois*, *Fleurs*, &c., comme pour la connoissance des Minéraux, les mots *Terre*, *Mines*, *Eaux*, *Mer*, *Pierres*, &c., on verra dans ces articles les généralités, les principes, les caractères du genre, & comme autant d'introductions, qui conduisent à l'examen particulier des individus.

Il y a des singularités qui n'appartiennent souvent qu'à une espèce; ce sont des différences, des propriétés caractéristiques que je n'ai pas cru devoir séparer du terme générique, afin que le Lecteur trouvât rassemblé, dans un même point de vue, tout ce qui forme & termine le tableau de l'objet qu'il veut examiner. Ainsi j'ai rapproché, dans un seul article, ce qui concerne les *Abeilles*, leur naissance, leur accroissement, leur façon de vivre, leurs travaux & leur industrie: j'enseigne la façon de les gouverner, les moyens d'en tirer le plus grand profit; je décris les différentes espèces connues de ces mouches laborieuses; & je place tout de suite les mots *Essaim*, *Alvéole*, *Propolis*, *Miel*, *Cire*, &c. en sorte que cet article devient, en quelque sorte, un Traité complet sur les Abeilles.

Je traite, avec la même étendue, ce qui concerne les *Chenilles*, en décrivant, dans le même article, leurs variétés, leur manière d'être, leur industrie particulière, leurs méta-

morphoses , leur état de chrysalides , la structure de leurs coques , en un mot tout ce qui les concerne.

C'est dans la même vue , qu'au mot *Insecte* , après la description générale des Insectes , j'explique ce que c'est que *Stigmate* , *Œil à réseau* , &c. Je termine les *Corallines* , qui succèdent au *Corail* , par la description des différentes productions à Polypier , telles que *Litophytes* , *Escares* , *Eponge* , *Alcyons* , &c. Je donne à l'article *Fer* , la description de l'*Emeril* , de l'*Hématite* , de la *Manganaise* , de l'*Aimant* , de la *Pierre de Périgord* , &c. J'ai rappelé au mot *Champignon* , l'histoire des *Mousserons* , *Morilles* , *Truffes* , *Vesses - de - Loup* , *Oreilles de Judas* , &c.

Enfin , sans citer ici tous les articles où j'ai suivi cet ordre synthétique , il suffit d'avertir le Lecteur qu'il a été observé par-tout où il pouvoit répandre plus de netteté , plus de lumières , & former un ensemble curieux par l'histoire comparée de certains objets , qui , étant du même genre , ont cependant des formes différentes.

Je me suis appliqué principalement à mettre une proportion entre les objets traités dans ce Dictionnaire , relativement à leur importance & à leur utilité. On sent bien qu'il eût été impossible , inutile même , de donner une description également étendue de toutes les productions de la Nature.

Une simple ébauche , quelques traits principaux , ont suffi pour esquisser le vulgaire des Êtres répandus avec tant de profusion sur la

surface de la terre. J'ai même passé sous silence quelques Végétaux , peu remarquables ; & certains Animaux fabuleux , qui n'ont d'existence que dans les Relations des Voyageurs crédules ou menteurs.

Mais j'ai dû m'arrêter , avec complaisance , sur tous les objets qui méritent notre attention , par leur utilité prochaine , par la singularité de leurs formes , par les avantages de leurs propriétés , & par l'intérêt que nous avons de les connoître , de nous en servir , ou de nous en garantir.

Combien d'animaux se plaisent dans notre société , où ils sont compagnons de nos travaux , esclaves laborieux , domestiques attachés , amis agréables ! beaucoup , soit originaires , soit naturalisés dans notre climat , ou étrangers , fournissent à notre nourriture , à notre entretien , aux commodités , aux plaisirs de la vie , & font d'un commerce lucratif. Ces especes précieuses ne peuvent être trop préconisées , trop soignées , trop multipliées ; c'est pourquoi elles occupent des places distinguées dans cet Ouvrage. On aimera sans doute à considérer le tableau fidele de leur mécanisme , de leur figure , de leur instinct , de leurs mœurs , de leur éducation : on est curieux de les voir naître , s'élever , se reproduire , & prendre soin de leur postérité. Ils nous intéressent trop pour négliger d'étudier leurs maladies , & pour ne point nous empresser de chercher les remedes convenables à leurs maux. A l'égard des Animaux sauvages , on a parlé de leurs ruses , de leurs guerres , de leurs demeures.

res, du tems de leur gestation, de leurs façons de vivre & d'élever leurs petits, de leurs migrations, &c. Que l'on consulte les articles *Cheval*, *Chien*, *Castor*, *Taureau*, *Bélier*, *Cerf*, *Lapin*, *Lievre*, *Autruche*, *Baleine*, *Morue*, *Hareng*, *Saumon*, *Tortue*, *Leming*, *Didelphe*, *Formicaléo*, *Fourmi*, *Vers à soie*, *Cochenille*, & mille autres : ces articles piqueront la curiosité de tout Lecteur, soit par l'histoire même des animaux, soit par l'exposition des ressources dont ils sont pour nous.

C'est aussi ce qui m'a engagé à décrire, dans les occasions convenables, les avantages que le commerce retire de certaines especes, comme la préparation du blanc de Baleine, de la Colle de poisson, du Chagrin ; l'usage du Castoreum, du Musc, de la Civette, &c.

J'ai mentionné les ruses de la chasse, ses loix, ses plaisirs ; la maniere d'attaquer & de prendre les animaux dangereux.

J'ai parlé de la *Tonte* de l'animal qui nous habille de son superflu ; de la *Castration* qui est devenu un art pour faire profiter certaines especes destinées à notre nourriture, ou un moyen de dompter des caracteres sauvages que nous avons intérêt de plier à notre service.

Je n'ai pas omis les arts du *Manege*, de la *Pêche*, de la *Fauconnerie*, & tous les procédés particuliers de l'industrie qui fait valoir les productions ou les dépouilles de certaines especes.

Il y a de ces animaux, dont il est essentiel pour nous de conserver les belles formes, & que nous voulons perpétuer avec toute la franchise de leur origine : j'ai marqué, à cet égard,

l'utilité du croisement des races , afin d'empêcher qu'elles ne dégèrent & ne s'abâtardissent.

Il est d'autres fortes d'animaux ennemis du genre humain , malfaiçteurs nés : l'homme a prononcé leur proscription ; c'est pourquoi , après les avoir dénoncés , après avoir donné leur signalement bien circonstancié , après avoir décrit leur caractere méchant , & leur instinct perfide , j'ai enseigné les moyens les plus efficaces pour éloigner ou détruire ces tyrans de la société. On en peut voir des exemples aux mots *Serpens* , *Hannetons* , *Cousins* , *Puces* , *Punaises* , *Pou* , *Teigne* , *Sauterelle* , *Vers rongeurs de vaisseaux* , & tant d'autres , dont les especes ne sont malheureusement que trop communes & trop répandues.

J'ai recueilli aussi , avec soin , les réflexions ou découvertes anatomiques les plus neuves , qui rendent raison de plusieurs irrégularités de quelques animaux. Il y a une observation curieuse , qui justifie le *Coucou* du reproche , j'ai presque dit du crime , d'introduire ses œufs dans des nids étrangers , & de donner ses petits à nourrir par des oiseaux qui s'en croient les peres.

Je rapporte de quelle maniere se fait la respiration du Cygne ; j'expose la conformation singuliere de l'Eléphant , la bizarre procréation du Crapaud pipal & du Limaçon , la formation des écailles du poisson. J'explique quels sont les muscles qui servent à redresser & étendre la queue du Paon ; pourquoi les plumes des oiseaux ne sont que peu ou point altérées par l'air ou par la pluie ; de quel usage est la grandeur

de la glande pinéale chez l'Elan ; & combien les organes des sens sont exquis & délicats , &c.

C'est le même plan observé dans les Végétaux. Les plantes utiles & usuelles , soit exotiques , soit indigènes , cultivées ou sauvages , terrestres ou aquatiques , enracinées ou parasites , ont été traitées avec une certaine étendue. J'ai rapporté non-seulement leurs propriétés en Médecine , leurs usages dans les alimens , ou pour les Arts de l'ébénisterie , du tour , de la menuiserie , du charonage , de la teinture , & de tant d'autres , mais encore ce qui concerne la culture , avec une instruction sur les labours , sur la maniere de fumer , marnier , semer , greffer & planter. Les articles *Vigne* , *Ray-grass* , *Chêne* , *Hêtre* , *Peuplier* , *Erable* , *Garence* , *Pastel* , *Lin* , *Chanvre* , *Luzerne* , *Prairies artificielles* , *Landes* , &c. en fournissent une multitude d'exemples , notamment l'article du *Bled* , où j'ai exposé la pratique la plus accréditée pour conserver les grains.

Je me suis fait un plaisir de donner les principes d'éducation de ces belles fleurs qui font le charme des yeux & les délices des Amateurs. Les *Roses* , les *Œillets* , les *Oreilles d'Ours* , les *Tulipes* , les *Renoncules* , les *Jacinthes* , toutes ces familles , si aimables , si brillantes , méritoient , sans doute , une attention de préférence. J'ai répandu sur tous ces objets plusieurs observations générales , qui peuvent aussi s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Je me suis ordinairement contenté de décrire les plantes par leurs caractères les plus frappans , & d'indiquer leurs principales pro-

priétés par les termes *Carminative*, *Alexitaire*, *Vermifuge*, *Hystérique*, &c. ; mais on trouvera au mot *Plante* une explication plus étendue de leur vertu, & un détail des caractères botaniques. C'est en effet, ce qui nous intéresse davantage, que de savoir les secours que nous pouvons attendre de ces végétaux, dans nos maux & pour nos besoins. C'est aussi ce qui m'a engagé à donner dans l'occasion plusieurs préparations usuelles, telles que celles de l'*Agaric de chêne*, des *Vins d'absynthe*, de *Genievre*, d'*Alkekenge*. Je rapporte les bons effets qu'a produit dans des maladies dangereuses & désespérées l'usage interne du *Napel*, de la *Ciguë*, de la *Pomme épineuse*, de la *Jusquiame*, du *Colchique*.

Je fais connoître la préparation de l'*Indigo*, du *Roucou*, du *Magnoc*, de la *Glu*, du *Sagou*, du *Salop*, du *Sucre* & de la *Thérébentine*.

Je désigne la manière dont on récolte le *Labdanum*, la *Manne*, les *Dattes*, les *Olives*, la *Vanille*. Je rapporte les meilleures méthodes de hâter la maturité de certains fruits, comme des *Figues*, &c.

Je rapporte les phénomènes singuliers que présentent les animaux, les végétaux & les minéraux : les effets de la *Sensitive*, de la *Tourmaline*, de la *Torpille*, de l'*Aimant*, &c. sont mentionnés à leur place ; & j'ai eu soin de marquer les objets qui sont de l'ancien Continent ou du nouveau.

Il y a des productions étrangères que le commerce nous a rendu familières, & dont l'usage nous a fait des besoins : elles nous inté-

ressent trop, pour négliger de les connoître ; j'ai cru qu'à ce titre on liroit, avec plaisir, les détails curieux qui concernent le *Thé*, le *Caffé*, le *Cacao*, le *Poivre*, le *Gérosfle*, la *Muscade*, le *Quinquina*, le *Cachou*, le *Coton*, &c.

La description des Minéraux n'est point la partie la moins essentielle de cet Ouvrage. La Nature, admirable dans tous ses Regnes, semble avoir renfermé, dans le Regne minéral, ses trésors les plus riches. Toutes les productions de ce genre méritent d'être connues particulièrement ; je les ai décrites avec plus ou moins d'étendue, à raison de leurs propriétés & de leur importance.

J'ai rapporté les sentimens les plus accrédités sur l'origine, la formation, & les usages de ces corps. J'ai marqué le mécanisme des *Denderites* ou arborisations ; j'ai fait connoître la nature de la Pierre obsidienne, & j'ai donné sa description & l'histoire des Métaux, des demi-Métaux, de la Tourbe, des fossiles, des Pyrites, des Pierres précieuses. Je parle des expériences qu'on a faites depuis quelques années sur la Platine, du travail des mines, de la mine d'argent, du sel gemme, &c. Je découvre aux regards des Amateurs ces laboratoires profonds de la Nature, où elle semble se dérober loin de notre vue pour former, dans le plus grand secret, les trésors que nous sommes si jaloux de découvrir & de lui arracher.

Le tableau universel de l'Histoire Naturelle

est complété, dans cet Ouvrage, par le rang qu'y occupent les Corps célestes, les Planètes, les altérations de notre Globe, celles de la Mer, les Tremblemens de terre, les Vents, les Météores, les Exhalaisons, les Volcans, les mouvemens de l'Atmosphère, les propriétés des Elémens; & tous ces Phénomènes, si étonnans, si importants, où la Nature se montre dans l'éclat de sa puissance, & dans tout l'appareil de sa majesté.

Les Naturalistes avoient abandonné cette étude aux Physiciens; mais on me saura gré de la réclamer ici comme une des plus belles parties du plan que je me suis proposé de remplir.

Telle est l'idée sommaire de l'Ouvrage que je présente au Public; je puis me flatter qu'il est le seul qui ait encore paru en ce genre. Dès le premier coup d'œil, on reconnoîtra combien il est différent des Dictionnaires de Pomet & de Lémery, & du Livre qui a paru, il y a quelque tems, sous le titre de *Dictionnaire portatif d'Histoire Naturelle*.

J'ai tâché de rassembler & de décrire, avec le plus d'exactitude qu'il a été possible, toutes les richesses de l'Histoire Naturelle, & de donner l'esquisse précise de chaque objet, depuis l'instant qu'il sort des mains de la Nature, jusqu'à celui où l'homme l'emploie pour son usage ou pour l'embellissement de son séjour.

Cette Collection peut servir de guide fidele à l'Amateur qui veut étudier l'Histoire Naturelle,

relle, ou examiner, avec utilité, ces beaux Cabinets qui renferment les productions de tous les pays. Ce Recueil peut être regardé, à beaucoup d'égards, comme un Traité de Matière médicale, d'agriculture, de jardinage, de commerce, des arts & de physique; puisqu'on y envisage chaque objet par l'utilité qu'on en tire dans la Médecine, dans l'Economie domestique & champêtre, & dans les Arts & Métiers.

C'est le spectacle le plus touchant pour un cœur reconnoissant, qui fait admirer le Créateur dans ses œuvres; & pour quiconque desire de s'instruire. Le Savant trouvera, dans ce Dictionnaire, le résultat de ses connoissances & de ses études: l'Homme du monde y cherchera un amusement utile & instructif; & ne dois-je pas même me flatter que ce Livre entrera dans le plan d'éducation des personnes bien nées de l'un & de l'autre sexe, s'il est vrai qu'on ne peut, sans se rendre coupable, demeurer spectateur indifférent des biens que la Providence a semés, avec tant de libéralité, sous nos pas.

J'ai voulu être utile, instructif, intéressant; & ce n'est point sans des recherches immenses, sans un travail long, sans des efforts considérables, que j'ai pu espérer d'approcher du but que je m'étois proposé.

J'ai puisé l'Histoire des faits de la Nature dans les Ecrits des Observateurs les plus célèbres, anciens & modernes, & dans les Relations des Voyageurs les plus accrédités chez

toutes les Nations. J'ai consulté les Journaux françois & étrangers, les Mémoires des Académies, & un grand nombre d'Ouvrages & de Traités sur toutes sortes de matieres. J'ai sur-tout interrogé l'expérience; j'ai vu, j'ai comparé, j'ai décrit la plupart des productions de la Nature, soit dans les divers dépôts qui sont rassemblés sous nos yeux, soit dans celui même que j'ai formé pour les démonstrations de mes Cours d'Histoire Naturelle, & pour mon usage, soit d'après les remarques que j'ai été à portée de faire dans mes Voyages dans les Provinces de la France, & en différentes contrées de l'Europe. J'ai tiré, par analogie des genres & des especes, beaucoup d'Observations particulieres; & peut-être ai-je donné des vues utiles sur certains objets; peut-être ai-je semé des germes de découvertes, qui pourront se féconder & se réaliser par la suite avec succès. Je dois aussi confesser que j'ai tiré beaucoup de connoissances des entretiens des Artistes, & sur-tout de la conversation de plusieurs Savans illustres, qui sont, de nos jours, les oracles & les interpretes de la Nature.

Cet Ouvrage n'est donc pas seulement un Vocabulaire, mais un Dictionnaire raisonné, une Analyse suivie, discutée, comparée, & méthodique de toute l'Histoire Naturelle. En un mot, mon intention a été de faire une suite complete de Mémoires sur tous les objets que présente la Nature; & je les ai rangés dans un ordre alphabétique, uniquement pour la commodité des recherches.

C A T A L O G U E

A L P H A B E T I Q U E

Des Auteurs qui ont écrit sur les Animaux, les Végétaux & les Minéraux, & dont on a consulté ou analysé les ouvrages, pour la composition de ce Dictionnaire.

A

ACADÉMIES des Sciences de Paris & des Pays étrangers.

Actes Littéraires de Suede.

Adanson (M.) Histoire Naturelle du Sénégal (Coquilles & Plantes.)

Agricola, *de Subterraneis, & de re metallicâ.*

Albin, Histoire des Oiseaux, Traduite de l'Anglois.

Aldrovande (Ulyffe) Regne animal.

Alpin (Prosper) Histoire Naturelle d'Egypte.

Altmann, Description de quelques Animaux des montagnes de la Suisse.

Anderson, Histoire Naturelle de Groënlande, de l'Islande, du détroit de Davis, *Trad. de l'Allemand.*

Aristote, Histoire des Animaux.

Artedi, Ichthyologie ou Traité des Poissons.

B

Barrere (Pierre) Histoire Naturelle de la France Equinoxiale.

Bauhin, Histoire des Plantes.

Bazin, Abrégé de l'Histoire des Insectes.

Belon, Histoire de la Nature, des Oiseaux, des Poissons, &c.

Bertrand, Dictionnaire des Fossiles, &c.

Bonnet, Polypes, Pucerons, &c.

Bourguet, Traité des Pétrifications.

Bradeley, Observations physiques sur le Jardinage.

Briffon (M.) Regne animal.

Buffon & d'Aubenton (MM) Histoire Naturelle du Cabinet du Roi ; & plusieurs Dissertations physiques.

C

Cat (M. le) Traité des Sens.

Catesby , Histoire Naturelle de la Caroline , de la Floride & des Isles de Bahama ; sur les Oiseaux & autres Animaux , &c.

Caylus (M. le Comte de) sur la Pierre obsidienne , le Papyrus , &c.

Chomel (M.) Abrégé des Plantes usuelles.

D

Dapper , Description de l'Afrique.

D'Argenville (M.) sur les Coquilles , &c.

Derham , Théologie des Insectes.

Dictionnaire des Animaux.

Dictionnaire de Chymie , *consulté jusqu'à la lettre E l'impression n'étant pas alors plus avancée.*

Dictionnaire de Médecine.

Duhamel Dumonceaux (M.) Physique des Arbres , &c. Traité des Arbres & Arbustes, Semis & Plantations ; & Elémens d'Agriculture.

Du Tertre , Histoire générale des Antilles.

E

Ecole du Potager.

Ellis , Essai sur les Corallines & les Zoophytes , &c.

Encyclopédie , jusques & compris la lettre H.

Ephémérides des Curieux de la nature.

F

Feuillée , Histoire des Plantes Medicin. de l'Amérique , &c.

Fouilloux (Jacques du) sur la Vénérie,

G

- Garidel , Histoire des Plantes de la Provence.
 Garzias (ou Garcie du Jardin) Histoire des Drogues ;
 Epiceries , &c.
 Gautier (M.) Observations d'Histoire Naturelle , de
 Physique , &c.
 G er , Histoire Naturelle des Insectes.
 Geofroi (MM.) Matière Médicale , & Histoire abrégée
 des Insectes des environs de Paris.
 Gesner (Conrad) Histoire des Animaux.
 Gronovius (MM.) Ichthyologie.
 Guettrard (M) Dissertations sur différens objets de l'His-
 toire Naturelle. Observations sur les Plantes.

H

- Haller (Baron de) Formation des Os , & plusieurs
 Dissertations de physique.
 Henckel , Pyritologie , &c.
 Histoire de la Chine , par Duhalde.
 Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prevost.
 Histoire Naturelle de Siam.
 Homberg , Dissertations de physique.
 Hooch , Micographie.

I

- Imperati , Histoire Naturelle des Plantes marines , &c.
 Jonston (Jean) Regne animal.
 Journaux , Economique , Etranger , des Savans , Mer-
 cure , Trévoux , Verdun , &c.
 Journées physiques , par M. de Villers.
 Jussieu (MM. de) Mémoires sur différentes parties des
 trois Regnes de la Nature. L'on a , en outre , consulté
 & à chaque instant , M. Bernard de Jussieu , que ses
 vastes connoissances en Histoire Naturelle font regar-
 der comme une Bibliothèque vivante.

K

- Kr mpfer (Engelbert) *Am nit. exotic.* & Histoire du
 Japon.

Klein (Jacob. Theodore) Regne animal.

Kolbe , Description & Histoire Naturelle de Cap de Bonne Espérance.

L

Labat , Voyages d'Afrique & d'Amérique.

Lehmann (Gotlob) Traités de physique , d'Histoire Naturelle & de Minéralogie.

Lémezy , Dictionnaire des Drogues simples.

Lesser (M.) Théologie des Insectes , commentée par M. Lyonnet.

Lettres édifiantes.

Lewenhoech , Observations microscopiques , &c.

Linnæus , sur les trois Regnes. (*Sistema naturæ.*)

Lister , Histoire des Coquilles.

Lobel , Histoire des Plantes.

Ludwig , Dissertation sur les Terres.

M

Maison Rustique de Cayenne , pour les plantes de ce pays.

Malpighi & Nehemie Grew , anatomie des plantes , & plusieurs autres Observations de physique.

Marc-Grave (George) Plantes étrangères , & les Ouvrages de M. Marcgraff , Chymiste de Berlin.

Marfily (le Comte de) Histoire Naturelle de la Mer Adriatique.

Mathiole sur Dioscoride , Histoire des Plantes , &c.

Maupertuis , Système planetaire.

Mémoires de la Société d'Agriculture de Bretagne , & de la Société Economique de Berne.

Merian (Madame Sybille) Métamorphose des Insectes de Surinam.

Mærhing , Histoire des Oiseaux.

N

Needham , Observations microscopiques.

Newton , Physique.

Nierembergh , Observations d'Histoire Naturelle.

Nollet (M. l'Abbé) consulté sur différens points de Physique.

P

- Peyerus (Jean Conrard) Commentaire sur les Ruminans.
 Pison, Histoire Naturelle de l'Inde Occidentale.
 Pline le jeune, Histoire Naturelle, &c.
 Pluche (M. l'Abbé) Spectacle de la Nature.
 Pomet, Histoire générale des Drogues simples.
 Pott, Lithogéognosie.

R

- Ray, Regne animal.
 Réaumur, Histoire des Insectes, &c.
 Reneaume, Dissertations de Physique & de Botanique.,
 Rondelet, Histoire des Poissons.
 Rumphius, Histoire des Coquilles, &c.
 Ruysch, Regne animal.

S

- Scheuchzer, Fossiles, &c.
 Schoneveld, Poissons, & autres Animaux marins.
 Seba, *Thesaurus Animalium*.
 Sloane (Hans) Histoire Naturelle de la Jamaïque, &c.
 Stenon, Elémens de Myologie.
 Storck, Dissertations sur la Ciguë, le Napel, la Pomme épineuse, la Jusquiame, &c.
 Swammerdam, Histoire des Insectes.

T

- Thevet, Histoire des singularités de la nouvelle France en Amérique.
 Tournefort (Piton de) Elémens de Botanique, & Voyage au Levant.
 Traités des Jacinthes, Renoncules, Œillets, &c.
 Transfactions Philosophiques, Traduites de l'Anglois.
 Trembley, Polypes d'eau douce.

V

- Valisnieri, Recueil de différens Traités Physiques.
 Voyages de M. de la Condamine au Pérou.

Voyage à la Martinique , par M. Thibaut de Chanvalon.

Voyage autour du Monde , de l'Amiral Anson.

Wallerius , Minéralogie.

Willughby , Histoire des Poissons.

Wolterdorff , Regne minéral.

Wormius , *Musæum Wormianum* , ou l'Histoire des choses naturelles.

On n'a point fait mention , dans cette Liste , d'un grand nombre de Lettres , de Mémoires , & de Dissertations physiques sur l'Histoire Naturelle , qui ont été imprimés séparément , ou insérés dans des corps d'Ouvrages ; mais on les a cités suivant l'exigence des cas.





DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

ABEILLÉ. De tous les insectes que les Naturalistes ont étudiés, l'abeille est le plus admirable. Il y en a plusieurs especes, qui, quoiqu'elles ne nous soient point aussi précieuses parceque nous ne pouvons point en retirer d'utilité comme des abeilles communes, méritent cependant notre attention par l'industrie qu'elles nous font voir. Je ferai l'histoire de ces diverses especes d'abeilles, d'après les observations de M. de Réaumur, & d'après l'abrégé que nous en a donné un ingénieux & savant Naturaliste.

Je parlerai d'abord de l'abeille commune, insecte si précieux par son utilité, qu'il seroit avantageux pour le bien de la société, qu'on le multipliât davantage. Viendra ensuite l'histoire des *Abeilles villageoises* : sous ce nom générique sont compris les *Abeilles bourdons* ou *Bourdons velus*, qui vivent au nombre de cinquante ou soixante dans une même habitation ; les abeilles qu'on trouve réunies dans un même lieu, mais qui n'y forment point une espece de société, appelées *Abeilles solitaires* ; telles sont les *Abeilles perce-bois*, les *Abeilles maçonnes* de différentes especes, les *Abeilles qui creusent la terre*, les *Abeilles coupeuses de feuilles*, celles qui font leurs nids dans les murailles avec des especes de

membranes soyeuses , & les *Abeilles tapissieres* : spectacle admirable , où se trouvent réunis l'utile & l'agréable : ouvrages remplis de merveilles , où l'on reconnoît la main puissante qui en a semé tout l'univers.

Abeille commune ou Mouche à miel.

L'*abeille commune* ou *mouche à miel* , en latin *Apis* , est un insecte de l'espece des mouches à quatre ailes : elle est à-peu-près trois fois aussi grosse que la mouche commune , velue , d'une couleur brillante , mais brune.

Cette espece de mouche est du nombre de celles qui vivent en société & travaillent en commun. Autrefois elles étoient toutes sauvages , habitant les vastes forêts de la Pologne , de la Moscovie , & des autres contrées du Nord , où elles se logeoient dans des creux d'arbres ou de rochers : l'homme les a soumises à son domaine pour profiter de leurs travaux , & les a rassemblées dans des especes de *paniers* , qu'on nomme *Ruches* , & qui different pour la forme ou pour la matiere dans les divers pays.

L'ordre qui regne dans les différentes fonctions des *Abeilles domestiques* , leur gouvernement , leur industrie , tant d'art dans leurs ouvrages , tant d'utilité dans leurs travaux , leur ont attiré l'attention des Philosophes anciens & modernes : on en a vu passer une partie de leur vie à les étudier. Mais plusieurs , se laissant entraîner par l'enthousiasme , leur ont prêté bien de fausses merveilles , qui ont été encore enrichies par l'imagination de l'élegant Virgile. Les Swammerdam , les Maraldi , les Réaumur , en dépouillant leur histoire du faux merveilleux , l'ont rendue plus intéressante , par la certitude des vérités qu'ils annoncent , & par une multitude de nouvelles particularités , également sûres & curieuses.

Description des trois especes de Mouches qui sont dans une ruche.

Les observations les plus exactes nous ont appris , qu'en certain tems de l'année , il y a dans une ruche trois sortes de mouches bien distinctes. La premiere , la plus nombreuse des trois , sont les abeilles communes , qu'on

appelle aussi *Abeilles ouvrières*, parcequ'elles recueillent le miel & la cire; ou *Mulets*, parcequ'elles n'ont point de sexe. La seconde, moins abondante, sont les *Faux bourdons*, ainsi nommés, pour les distinguer de ces *Bourdons velus*, qui volent dans la campagne, ou bien *Mâles*, parcequ'ils le sont réellement. La troisième, qui est la plus rare, sont les femelles, qu'on nomme *Reines Abeilles*, ou *Reines Meres*, parcequ'elles sont meres d'une nombreuse postérité, & non point *Rois*, comme le croyoient les Anciens, puisque ce sont vraiment des femelles.

Entre les parties extérieures de l'abeille ordinaire, les plus remarquables sont la tête, le corcelet ou la poitrine, le corps ou le ventre. A la tête on remarque deux yeux à réseau, placés sur les côtés; deux antennes, deux dents, ferres ou mâchoires, qui jouent en s'ouvrant & se fermant de gauche à droite: ces ferres leur servent pour recueillir la cire, la pétrir, en bâtir leurs alvéoles, jeter hors de la ruche ce qui les incommode. Au-dessous de ces deux dents, on apperçoit une trompe qui a l'air d'une lame assez épaisse, très luisante, de couleur de châtaigne: cette lame est repliée en deux, & on ne la voit dans sa longueur, que lorsque la mouche est occupée à la récolte du miel. Cette trompe est une machine étonnante, dont M. de Réaumur a développé les ressorts avec une sagacité admirable: c'est dans ses Ouvrages qu'il faut voir la description de cet organe, composé de plus de vingt parties. A l'œil simple, elle paroît enveloppée de quatre sortes d'écaillés, qui forment ensemble un canal, par lequel le miel est conduit: la trompe qui est dans ce canal, est un corps musculieux, qui, par ses mouvemens vermiculaires, fait monter le miel dans le gosier. Lorsqu'on a séparé les dents, on observe à l'orifice de la trompe une ouverture qui est la bouche; & au-dessus un mamelon charnu, qui est la langue: toutes parties dont nous verrons l'usage.

Le corcelet tient à la tête par un col très court: il porte quatre aîles en dessus, & six jambes en dessous, dont les deux dernières sont plus longues que les autres, & ont extérieurement dans leur milieu (que M. de Réaumur appelle la *Palette triangulaire*) un enfoncement en

forme de cuiller , bordé de poils un peu roides : c'est dans ces especes de corbeilles , que les mouches ramassent peu-à-peu les particules de cire brute qu'elles recueillent sur les fleurs , de la maniere dont je le dirai dans la suite ; les extrémités des six pattes se terminent en deux manieres de crocs , avec lesquels les mouches s'attachent ensemble aux parois de la ruche , & les unes aux autres. Du milieu de ces deux crocs s'élevent à leurs quatre jambes postérieures , quatre brosses , dont l'usage est de ramasser la poussiere des étamines attachée aux poils de leurs corps ; ces brosses font l'effet de mains , comme nous le verrons dans la suite.

Le corps , proprement dit , ou le ventre , est uni au corcelet par une espece de filet , & composé de six anneaux écailleux. Tout le corps des abeilles paroît très velu , même à la vue simple. L'âge les fait un peu différer de couleur : celles de l'année sont brunes , & ont des poils blancs ; celles de l'année précédente ont des poils roux , & des anneaux moins bruns , & assez souvent leurs aîles sont un peu déchiquetées : on peut observer sur le corcelet & sur les anneaux du corps , de petites ouvertures en forme de bouche , par où l'insecte respire : ce sont ses poulmons , on les nomme *Stigmates*. Cette partie , d'une structure merveilleuse , leur est commune avec tous les insectes en général. *Voy. STIGMATES.*

L'intérieur du ventre , consiste en quatre parties. Les intestins , la bouteille de miel , celle de venin & l'aiguillon. Les intestins , comme dans les autres animaux , servent à la digestion de la nourriture. La bouteille de miel , lorsqu'elle est remplie , est grosse comme un petit pois , transparente comme le cristal , & contient le miel que les abeilles vont recueillir sur les fleurs , & dont une partie demeure pour les nourrir : la meilleure partie est rapportée & dégorgée dans les cellules du magasin , pour nourrir toute la troupe en hiver. La bouteille de venin est à la racine de l'aiguillon , au travers duquel l'abeille en darde quelques gouttes , comme au travers d'un tuyau , pour les répandre dans la piquure , lorsqu'elle est irritée. L'aiguillon est situé à l'extrémité du ventre de l'abeille , long d'environ deux lignes , & entre avec beaucoup de vitesse par le moyen de certains

muscles placés fort près de l'aiguillon. On apperçoit facilement l'aiguillon en pressant le derriere de l'abeille. Ce petit dard, qui paroît si délié à l'œil, est un petit tuyau creux, de matiere de corne ou d'écaille, qui contient l'aiguillon, composé lui-même de deux aiguillons accollés, qui jouent en même-tems ou séparément au gré de l'abeille. Leur extrémité est taillée en scie, dont les dents sont tournées dans le sens d'un fer de flèche, qui entre aisément & ne peut plus sortir sans faire des déchirures terribles : aussi presque toujours la piquure que fait une mouche, lui est-elle fatale, l'aiguillon entraînant avec lui la vessie, & quelquefois une partie des intestins. Leur piquure est presque toujours accompagnée de douleur, d'inflammation, de tumeur : elles font la guerre à la maniere des Sauvages avec des flèches empoisonnées. Le poison en est plus actif dans l'été : la tumeur qu'il occasionne est plus ou moins considérable suivant les tempéramens : il y a des personnes pour qui ces sortes de piquures ne sont presque rien ; tandis qu'elles causent à d'autres une enflure prodigieuse : toujours est-il constant qu'un certain nombre de piquures occasionneroit des inflammations, des irritations, & une sorte de fièvre, sous laquelle l'homme le plus robuste succomberoit. On trouve dans les Livres des remedes à choisir, ainsi que pour un grand nombre d'autres maux : on propose l'urine, le vinaigre, les jus de diverses plantes, l'huile d'olive, que l'on prétend même propre contre la morsure de la vipere. Tous ces remedes & l'eau seule soulagent pour un instant, mais la douleur reprend après & l'inflammation continue. Si ces remedes, ainsi que bien d'autres, ont paru opérer, c'est que le poison n'agissoit point avec vigueur dans ces circonstances. Le moyen le plus sûr pour empêcher les suites fâcheuses de ces blessures, c'est d'ôter l'aiguillon de la plaie aussi-tôt qu'on est blessé, & de la laver avec de l'eau qui amortit la vigueur du poison.

Les *Faux bourdons* ou *mâles*, sont très faciles à distinguer des ouvrières. Ils sont plus longs d'un tiers, & ont la tête plus ronde & plus chargée de poils. Leurs yeux à réseau couvrent tout le dessus de la partie supérieure & postérieure de la tête; au lieu que les yeux à réseau

des abeilles ouvrières, forment chacun une espèce d'ovale sur chaque côté. Ils ont le corcelet plus velu, & les anneaux plus lisses. Leurs dents sont beaucoup plus petites que celles des abeilles ouvrières : aussi ne leur sont elles point d'usage comme aux abeilles, pour la récolte de la cire. Leur trompe est plus courte & beaucoup plus déliée ; ce qui fait qu'ils ont beaucoup de peine à puiser le miel dans les fleurs où il est caché à une grande profondeur : ils ne s'en servent que pour sucer celui qui leur est nécessaire pour les faire vivre, & ils n'en font point de récolte. Ils n'ont point de *palette triangulaire* à leurs pattes : leurs brosses ne sont point propres au même usage que celles des abeilles. La nature leur ayant refusé les instrumens propres au travail, semble les en avoir exemptés : aussi ne travaillent-ils point ; tout leur emploi est de féconder les reines. Leur organisation intérieure prouve que telle est leur destination. Que l'on presse en certain tems le derrière d'un faux bourdon, on en fait sortir deux espèces de cornes, au milieu desquelles on apperçoit un corps charnu, qui s'éleve en dessus en se contournant en arc : caractère distinctif de son sexe. Ce corps est rempli de vaisseaux tortueux, qui contiennent une liqueur laiteuse ; enfin il n'a point d'aiguillon.

Les *meres abeilles*, comme les *faux bourdons*, n'ont point aux jambes postérieures de palette triangulaire propre à recevoir la récolte de la matière à cire. Leurs dents, quoique plus petites que celles abeilles, sont cependant plus grandes que celles des faux bourdons. Elles n'ont point de brosses à l'extrémité des pattes. Les *meres abeilles* sont plus longues que les faux bourdons : ce qui aide le plus à faire connoître une mere abeille, c'est le peu de longueur de ses aîles, dont les bouts se terminent souvent au troisième anneau, au lieu que le bout des aîles des abeilles ordinaires, & sur-tout de celles des *faux bourdons*, vont par de-là l'extrémité du corps. Avec des aîles si courtes, la mère abeille vole plus difficilement que les abeilles ordinaires : aussi lui arrive-t-il peu de fois dans sa vie de faire usage de ses aîles. Son derrière est armé d'un aiguillon, qui surpasse de beaucoup en grandeur celui d'une abeille ouvrière ; mais

qui au lieu d'être droit , est un peu courbé vers le ventre. Elle ne s'en sert que lorsqu'elle a été irritée fort long-tems , ou peut être , comme nous le verrons dans la suite , pour disputer l'empire à d'autres reines. Dans l'intérieur , les œufs sont distribués en deux ovaires. Chaque ovaire est un assemblage de vaisseaux , qui vont aboutir à un canal commun , & qui tous sont remplis d'œufs dans le tems de la ponte.

Dans la description de ces trois especes d'insectes , on a pu observer un rapport admirable & toujours constant , ainsi que dans toutes les œuvres du Créateur entre la structure des parties de chacun de ces insectes , & leur destination.

Après avoir vu les instrumens des abeilles , nécessaires pour leurs travaux , il faut admirer l'industrie de leurs ouvrages.

Récolte de la propolis & de la cire pour construire les alvéoles.

Le nombre des habitans d'une ruche est très considérable. Il s'y trouve une reine qui est seule de son sexe , avec deux , trois , jusqu'à sept ou huit cens & même mille mâles , ou *faux bourdons* , & quinze à seize mille & plus d'abeilles sans sexe , qui sont les ouvrières. Lorsque les mouches s'établissent dans une ruche , leur première occupation est de boucher tous les petits trous ou fentes qui s'y trouvent , avec une matiere gluante , ténace , molle d'abord , mais qui durcit ensuite : on lui a donné le nom de *Propolis*. On croit que c'est sur les peupliers , les bouleaux , les saules qu'elles en font la récolte : cependant M. de Réaumur , cet infatigable Observateur , n'a pu les découvrir occupées à cette récolte , & il a vu des abeilles employer la propolis dans des pays où il n'y avoit aucuns de ces arbres ; c'est une découverte qui reste à faire. Quoi qu'il en soit , la *Propolis* est une résine dissoluble dans l'esprit de vin & l'huile de térébenthine. Elle n'est pas toujours la même en consistance , en odeur , en couleur : communément quand elle est échauffée , elle donne une odeur aromatique ; il y en a qui mériteroit d'être mise au rang des parfums.

La propolis est d'un brun rougeâtre en dehors, jaunâtre en dedans. Outre l'usage qu'on en fait en Médecine comme digestive, quelques expériences ont fait connoître à M. de Réaumur, que la propolis dissoute dans l'esprit-de-vin ou l'huile de térébenthine, pourroit être substituée au vernis qu'on emploie pour donner une couleur d'or à l'argent ou à l'étain réduit en feuilles : si, par exemple, on l'incorporoit avec le *mastic* ou le *sandarac*, elle seroit très bonne pour faire des cuirs dorés.

L'emploi de la propolis est un des ouvrages les plus pénibles des abeilles : elles s'y prennent, pour en faire la récolte & pour s'en décharger, de la même maniere que nous verrons qu'elles font la récolte de la cire ; la ténacité de la matiere rend seulement ce premier travail plus difficile.

L'activité est si grande parmi les abeilles, que pendant que les unes bouchent les fentes de la ruche, les autres travaillent à la construction des *gâteaux* ou *rayons*, composés d'alvéoles ou cellules très régulières.

Chaque rayon a deux ordres d'alvéoles opposés l'un à l'autre, qui ont leur base commune. Chacun de ces rayons est dans une direction verticale ; & il n'y a entre deux rayons qu'autant d'espace qu'il en faut pour que quelques abeilles puissent passer à la fois. Il y a des trous qui traversent chaque rayon pour leur abrégier le chemin. L'épaisseur de chacun de ces rayons est d'un peu moins d'un pouce : ainsi la profondeur de chaque alvéole, destinée pour les abeilles ouvrières, est d'environ cinq lignes, & leur largeur est constamment de deux lignes deux cinquièmes dans tous les pays où il y a des abeilles. Voilà donc une mesure qui ne peut jamais varier, que tout le monde connoît, qui se trouve par tout, en un mot, c'est une regle universelle en fait de mesure.

Outre ces alvéoles, qui sont les plus nombreux, elles en construisent un petit nombre d'autres qui sont un peu plus grands, destinés à recevoir les œufs desquels doivent naître les faux bourdons ; au lieu que les premiers sont destinés pour ceux d'où doivent sortir les abeilles ouvrières. Ces cellules qui, ainsi que les

premieres varient pour la profondeur, sont aussi toujours d'un diametre constant, qui est de trois lignes & demie; de sorte que vingt de ces cellules, destinées aux faux bourdons, couvrieroient une ligne de cinq pouces, six lignes, & un peu plus; tandis que vingt cellules d'abeilles ouvrieres ont juste quatre pouces de longueur.

Les abeilles commencent à établir la base de l'édifice dans le haut de la ruche, & travaillent à la fois aux cellules des deux faces. Dans des circonstances où elles sont pressées par l'ouvrage, elles ne donnent aux nouveaux alvéoles qu'une partie de la profondeur qu'ils doivent avoir: elles les laissent imparfaits, & different de les finir jusqu'à ce qu'elles aient ébauché le nombre de cellules qui sont nécessaires pour le tems présent.

La construction des gâteaux leur coûte bien de la peine: le plus grand nombre de nos ouvrieres est occupé à dresser, à limer, à polir ce qui est encore brut, à perfectionner le dedans des alvéoles: elles en finissent les côtés & les bases avec une si grande délicatesse, que trois ou quatre de ces côtés, posés les uns sur les autres, n'ont pas plus d'épaisseur qu'une feuille de papier ordinaire. Elles construisent encore plusieurs autres alvéoles destinés à être le *berceau des reines*: pour lors elles abandonnent leur architecture ordinaire; elles bâtissent exprès des cellules de figure arrondie & oblongue, qui ont beaucoup de solidité. Une seule de ces cellules pese autant que cent ou cent cinquante cellules ordinaires. La cire y est employée avec profusion; ce sont des cellules vraiment royales. Elles sont en petit nombre en comparaison des autres: les travailleuses savent ou paroissent savoir, que leur mere ne doit pondre, pour l'ordinaire, que quinze à vingt œufs par an, d'où naissent d'autres meres; & qu'au contraire elle donnera naissance à plusieurs milliers de mouches ouvrieres, & à plusieurs centaines de mâles. Quelquefois elle n'en pond que trois ou quatre des premiers, quelquefois point du tout; & dans ce cas, la ruche ne donne pas d'esfaim.

Un gâteau composé d'alvéoles, est un spectacle charmant. Tout y est disposé avec tant de symétrie & de

bien fini, qu'à la première inspection on est tenté de les regarder comme un chef-d'œuvre de l'industrie des insectes : nos Archimedes modernes admirent comment, par un mécanisme naturel, on voit résous dans la disposition & la forme de ces alvéoles qui sont exagones & à six pans, un des plus beaux & des plus difficiles problèmes de la Géométrie : *Faire tenir dans le plus petit espace possible, le plus grand nombre de cellules, & les plus grandes possibles, avec le moins de matière possible.* Une Observation très curieuse, est que les abeilles varient l'inclinaison & la courbure de leurs rayons selon le besoin.

Revenons à considérer l'industrie de nos abeilles. C'est avec un vrai plaisir qu'on les voit travailler chacune suivant son district à l'ouvrage commun. Elles volent sur les fleurs, & s'y roulent au milieu des étamines, dont la poussière s'attache à une forêt de poils dont leur corps est couvert ; la mouche en paroît quelquefois toute colorée. Elles ramassent ensuite toute cette poussière avec les brosses que nous avons vû qu'elles ont à l'extrémité des pattes, & l'empilent dans la palette triangulaire : chaque palette est de la grosseur d'un grain de poivre un peu aplati. Quand les fleurs ne sont pas encore bien épanouies, nos mouches pressent avec leurs dents les sommets des étamines où elles savent que les grains de poussière sont renfermés, pour les obliger à s'ouvrir. On voit bientôt les abeilles rentrer dans la ruche chargées, les unes de pelottes jaunes, les autres de pelottes rouges, ou d'autres diverses nuances, selon la couleur des différentes poussières. Cette poussière qu'elles rapportent est la matière à cire ou la cire brute, car elles ne rencontrent nulle part la cire toute faite.

A-peine les mouches, ainsi chargées de la récolte, sont-elles arrivées, qu'il vient plusieurs abeilles qui détachent avec leurs serres une petite portion de cette matière à cire, qu'elles font passer dans un de leurs estomacs ; car elles en ont deux, l'un pour le miel, & l'autre pour la cire. C'est dans cet estomac que se fait une merveilleuse élaboration ; la véritable cire y est extraite en très petite quantité de la cire brute, dont une partie leur sert d'aliment, & le reste est rejeté en excré-

ment, ce que M. de Réaumur a prouvé par un calcul ingénieux. Il observa que dans une ruche de dix-huit mille abeilles, chaque abeille pouvoit faire quatre à cinq voyages par jour; qu'il falloit huit pelottes de cire pour le poids d'un grain; que les mouches rapportoient pendant sept ou huit mois consécutifs, cent livres & plus de cette matiere; & que cependant si l'on tire au bout d'une année la cire d'une ruche semblable, on n'y trouve qu'environ deux livres de vraie cire; d'où suit nécessairement que la cire brute fait partie de leur nourriture, & qu'elles en extraient peu de véritable cire. Les mouches dégorgent cette cire sous la forme d'une bouillie ou pâte, par la bouche que nous leur avons vue, & à l'aide de leur langue, de leurs dents, de leurs pattes, elles construisent ces alvéoles, dont nous avons admiré la figure. Dès que cette pâte est sèche, c'est de la cire, telle que notre cire ordinaire.

Les gâteaux nouvellement faits sont blancs, mais ils perdent peu-à-peu leur éclat en vieillissant; ils jaunissent, & les plus vieux deviennent d'un noir de suie: les vapeurs du dedans de la ruche, les dépouilles des vers & le miel, comme nous le verrons, en sont la cause: la cire qui a été originairement blanche, recouvre sa blancheur étant exposée à la rosée; mais toutes les abeilles ne font pas de la cire également blanche. On ne fait que trop dans les blanchifieries, qu'il y a des cires qu'on ne peut rendre d'un beau blanc.

Dans les mois d'Avril & de Mai, les abeilles recueillent, du matin au soir, de la matiere à cire. Mais lorsqu'il fait plus chaud, comme dans les mois de Juin & Juillet, c'est sur-tout le matin, jusques vers les dix heures, qu'elles font leurs grandes récoltes, parcequ'alors les poussieres des étamines étant humectées par la rosée de la nuit, sont plus propres à faire corps les unes avec les autres, & à être réunies dans une masse. Ces poussieres, ainsi réunies, qui forment la cire brute, different essentiellement de la véritable cire, qui se ramollit sous le doigt, devient flexible comme une pâte, & est ductile; au lieu que la cire brute ne s'amollit point sous les doigts, n'y prend point de ductilité, mais s'y brise.

M. de Réaumur, dont le moindre objet d'utilité

artiroit l'attention, a fait plusieurs tentatives pour voir s'il ne seroit pas possible de tirer par art la cire toute faite de la cire brute : il se proposoit de concourir avec les abeilles à la fabrication de la cire ; mais ses expériences n'ont abouti qu'à lui apprendre, qu'il ne nous est pas plus aisé de parvenir à faire de la vraie cire avec les étamines des fleurs, qu'il ne l'est de faire du chyle avec les différentes substances qui nous servent d'aliment, ou qu'il le seroit de faire de la soie en distillant des feuilles de mûrier.

Après avoir vu la maniere dont les abeilles construisent leurs alvéoles, passons à leur usage.

Usage des Alvéoles.

Les alvéoles servent à contenir le miel, la cire brute & le couvain, que la reine mere y dépose. Voyons d'abord comment elle y dépose ses œufs, l'espérance de la république.

L'abeille, qu'on nomme la *Reine*, est une mere prodigieusement féconde ; c'est à elle seule que doivent leur naissance toutes les nouvelles mouches qui naissent dans une ruche : aussi n'est-il point d'attachement qui puisse aller plus loin que celui que les abeilles ont pour elle. Elles lui rendent tous les services, tous les hommages dûs à une souveraine : elles lui font un cortège plus ou moins nombreux : elles la caressent avec leur trompe : elles la suivent par-tout où elle va. Qu'on redonne une mere aux abeilles qui étoient dans une parfaite oisiveté, parcequ'elles avoient perdu la leur, les voilà dans l'instant déterminées à travailler ; & cela proportionnellement à la fécondité de cette nouvelle mere. La seule espérance de voir naître bientôt une mere parmi elles, suffit pour les y exciter ; si au lieu d'une mere abeille, on met simplement dans la ruche une nymphe de mere abeille, le travail renaît aussi-tôt.

La mere abeille est l'ame de la ruche : si elle vient à périr, tous les travaux cessent, & les abeilles se laissent mourir de faim. Leur attachement pour elle est égal à l'utilité dont elle est à leur état. La fécondité de cette reine est telle, qu'elle peut mettre au jour, en sept

À huit semaines , dix à doux mille abeilles & plus. Suivie de son petit cortège , elle entre d'abord la tête la première dans chaque cellule , apparemment pour voir si elle est en bon état : elle en ressort , & y rentre pour déposer dans le fond de la cellule , un œuf qui s'y trouve collé à l'instant. Elle passe ainsi de cellules en cellules , & pond jusqu'à deux cens œufs par jour. La nature lui apprend à choisir les alvéoles les plus grands , lorsqu'elle va pondre des œufs d'où doivent naître les faux bourdons ; & les cellules royales , lorsqu'elle est prête à mettre au jour les œufs d'où doivent éclore les reines. Au bout de deux ou trois jours , plus ou moins , selon qu'il fait plus ou moins chaud , il sort de l'œuf un ver , que l'on voit au fond de la cellule. Ce ver est long , blanc , toujours dans la même attitude , c'est-à-dire roulé en anneau , appuyé mollement contre une couche assez épaisse de gelée ou de bouillie d'une couleur blanchâtre ; & c'est de cette gelée qu'il se nourrit.

Les abeilles ouvrières sont les nourrices que la nature a accordées aux vers. Elles ont grand soin de visiter chaque alvéole , pour reconnoître si le ver , qui y est logé , a tout ce qu'il lui faut. L'aliment du ver est du miel & de la cire , préparés dans le corps des abeilles. Elles ont un soin particulier des œufs d'où doivent éclore les reines : elles leur donnent de la pâture avec profusion. En moins de six jours le ver prend tout son accroissement ; alors les abeilles , qui connoissent qu'il n'a plus besoin de manger , ferment la cellule avec un petit couvercle de cire. Le ver , qui jusqu'alors s'étoit tenu dans le plus parfait repos , se déroule , s'allonge , puis il tapisse de soie les parois de sa cellule ; car il fait filer , ainsi que les chenilles. Il faut observer qu'avant que le ver commence à filer , il a consumé toute sa provision de gelée ; les nourrices ont soin de ne lui en point mettre plus qu'il n'en peut consumer. Lorsque le ver a ainsi tapissé l'intérieur de sa cellule , il passe à un état connu sous le nom de *Nymphe* , c'est-à-dire , qu'il perd toutes les parties dont il avoit besoin étant ver , comme la filière & autres. Les parties qui lui sont nécessaires pour son nouvel état de mouche , se développent.

Cette transformation , une des plus admirables que nous présente la nature , étant commune à toutes les mouches , ainsi qu'à l'abeille , nous renvoyons au mot *Nymphe* , pour en voir un détail plus circonstancié , & connoître la différence de deux mots souvent confondus , *Nymphe* & *Crisalide*.

L'abeille , dans son état de nymphe , est enveloppée d'une pellicule si mince & si déliée , qu'on apperçoit ses six pattes rangées sur son ventre , & la trompe couchée dans toute sa longueur : l'abeille dans cet état , est d'abord blanche ; dans la suite , toutes les parties du corps se colorent par degrés , & se développent insensiblement : on y reconnoît la marche de la nature , qui , dans toutes ses opérations va toujours par nuances insensibles ; l'abeille est ordinairement dans son état de perfection au bout de vingt & un jours. Elle fait usage de ses dents pour sortir de sa prison & rompre son enveloppe : c'est une opération très difficile pour la jeune abeille ; il y en a quelquefois qui ne peuvent point en venir à bout : cependant les abeilles ne viennent point les aider ; il en périt quelques-unes dans ce travail laborieux. Les abeilles ont , ainsi que bien des animaux , jusqu'à un certain tems marqué par la nature , tous les soins imaginables pour leurs petits : ce tems est-il passé , leur amour se change en indifférence : contraste qui fait sentir la différence de l'instinct & de la raison. Cependant dès que la mouche est sortie , viennent d'autres mouches raccommo-der la cellule , la nétoyer & la préparer pour recevoir , ou de nouveau couvain , ou du miel. La pellicule qui enveloppoit la jeune abeille , se trouve appliquée exactement contre les parois de la cellule ; ce qui en fait paroître la couleur différente. A peine la jeune abeille est-elle sortie de sa cellule , à peine ses aîles sont-elles déployées , que la voilà qui vole aux champs : elle est toute aussi habile à recueillir & le miel & la cire , que les autres abeilles. Ce sont ces jeunes mouches qui , lorsqu'elles seront toutes écloses , & se trouvant en trop grand nombre dans la ruche , formeront en partie la nouvelle colonie , que l'on nomme *Essaim* , comme nous le verrons dans la suite.

Tandis que des abeilles , les unes prennent soin d'élever

l'espérance de l'Etat ; les autres travaillent aux récoltes précieuses de cire brute & de miel : car l'un & l'autre constituent leur nourriture ; les abeilles qui reviennent à la ruche chargées des deux petites pelottes de cire brute, vont s'en décharger dans des alvéoles vuides, à moins que d'autres ne viennent les décharger à l'instant pour l'employer : elles ont soin de pétrir ces pelottes, de les presser, de les arranger : autant en font celles qui suivent. Elles en remplissent ainsi des gâteaux entiers, qui sont de diverses couleurs : ce sont des magasins où elles ont recours au besoin, soit pour couvrir les avéoles où sont enfermés leurs petits, soit pour boucher ceux qui sont pleins de miel, ainsi que pour se nourrir.

Récolte du Miel.

Une récolte bien importante pour les abeilles, est celle du miel.

M. Linneus a mieux observé qu'on ne l'avoit fait avant lui, que les fleurs ont au fond de leur calice des especes de glandes pleines d'une liqueur miellée. C'est dans ces glandes nectariferes que les abeilles vont puiser le miel, & c'est dans leur estomac qu'il se façonne. On avoit cru autrefois que le miel étoit une rosée qui tomboit du ciel : on ne le croit plus aujourd'hui ; on fait, au contraire, que la rosée & la pluie sont très contraires au miel. De tous tems nos abeilles ont connu ces glandes que nos Botanistes modernes ont découvertes ; de tous tems elles y ont été chercher leur miel. Quelquefois elles trouvent cette liqueur épanchée sur des feuilles : un Observateur attentif peut voir, au printems, des arbres, & l'érable entre autres, dont les feuilles sont toutes enduites d'une espece de miel ou de sucre qui les rend luisantes, ce dont il est aisé de s'assurer en passant une de ces feuilles sur sa langue. Soit que cette liqueur réside encore dans les glandes, soit qu'elle en soit sortie, elle est la matiere premiere du miel ; c'est ce que l'abeille cherche & ramasse pour en composer un aliment propre pour sa nourriture & pour celle de ses compagnes. La trompe leur sert à la récolte du miel, & le conduit dans le premier estomac, qui, lorsqu'il est rempli de miel, a la

figure d'une vessie oblongue ; les enfans qui vivent à la campagne, connoissent bien cette vessie : ils la cherchent même dans le corps des abeilles, & sur-tout dans celui des bourdons velus, pour en fucer le miel ; il faut que les mouches parcourent beaucoup de fleurs pour ramasser une quantité suffisante de miel, afin de remplir leur petite vessie. Quand les vessies sont pleines, les abeilles retournent à la ruche. A les voir rentrer sans récolte de cire aux pates, on les prendroit pour des paresseuses ; mais toute leur récolte est dans l'intérieur de leurs corps, car elles ne trouvent point toujours occasion de faire ces deux récoltes ensemble. Aussi-tôt qu'elles sont arrivées, elles vont dégorger le miel dans un alvéole : comme le miel qu'une abeille porte à la fois n'est qu'une petite partie de celui que l'alvéole peut contenir, il faut le miel d'un grand nombre d'abeilles pour le remplir.

Quoique le miel soit fluide, & que les alvéoles soient comme des pots couchés sur le côté, elles ont cependant l'art de les remplir. Qu'il y ait peu ou beaucoup de miel dans un alvéole, on remarque toujours dessus une espèce de petite couche épaisse, qui, par sa consistance, empêche le miel de couler : l'abeille qui apporte du miel dans l'alvéole, fait passer sous cette pellicule les deux bouts de ses premières jambes ; & par cette ouverture, elle lance au-dedans le miel dont elle est pleine : avant de se retirer, elle raccommode la petite ouverture qu'elle avoit faite ; celles qui suivent font de même. Comme la masse du miel augmente, elle fait reculer la pellicule, & la cellule se trouve, par cette industrie, pleine d'un miel fluide. Les abeilles ont soin de couvrir d'un couvercle de cire les alvéoles où est le miel qu'elles veulent conserver pendant l'hiver ; mais ceux où est le miel destiné pour la nourriture journalière, sont ouverts & à la disposition de toutes les mouches. Le miel qu'elles réservent pour l'hiver, est toujours placé dans la partie supérieure de la ruche. Souvent l'abeille, au lieu d'aller vider son miel dans une cellule, se rend aux ateliers des *Travailleuses* : elle allonge sa trompe pour leur offrir du miel, comme pour empêcher qu'elles ne soient dans la nécessité de quitter leur ouvrage pour aller en chercher.

Quand les abeilles ont commencé à naître dans une ruche,

riche, on en voit quelquefois plus de cent sortir de leurs cellules en un jour : la ruche se peuple rapidement ; & dans l'espace de quelques semaines, le nombre des habitans devient si grand, qu'à peine elle peut les contenir ; ce qui donne lieu à cette colonie, qu'on appelle *Jettons* ou *Essaim*.

Des Essaims.

Quand une ruche se trouve si remplie de mouches ; que sa capacité ne suffit pas pour les loger à l'aise, il en sort une colonie qui va fonder ailleurs son établissement. Cette colonie, qu'on appelle *Jetton* ou *Essaim*, ne sort pas, qu'elle n'ait un chef, c'est-à-dire, une reine propre à perpétuer l'empire qu'elle va fonder. Une seule reine suffit pour conduire l'essaim. Lorsqu'une nouvelle mère a quitté sa dépouille de nymphe, au bout de quatre à cinq jours elle est fécondée & prête à pondre ; par conséquent, elle est en état de se mettre à la tête d'une troupe disposée à la suivre.

Les essaims sortent en différens tems ; & dans le même pays, ils sortent tantôt plutôt, tantôt plûtard, selon que la saison a été plus ou moins favorable. Les ruches dans lesquelles il y a le plus de mouches, essaïment les premières, parceque la mère y ayant été tenue plus chaudement tout l'hiver, le printems vient pour elle plutôt que pour d'autres ; elle peut donc recommencer sa ponte de meilleure heure. Le tems le plus ordinaire de la sortie des essaims dans ces pays-ci, est au commencement ou à la mi-Mai, jusqu'à la fin de Juin ; les essaims qui viennent plûtard, ne peuvent gueres réussir, à moins que d'être mariés, c'est-à-dire réunis à d'autres.

Plusieurs signes annoncent la sortie prochaine d'un essaim : 1°. lorsqu'on commence à voir voltiger, devant la ruche, des faux bourdons, c'est une marque que cette ruche essaïmera dans quelques jours ; les faux bourdons ayant été tous massacrés avant l'automne, comme nous le verrons, leur retour annonce un nouveau peuple : 2°. lorsque les mouches sont en si grande quantité, qu'une partie sont hors de la ruche ; 3°. lorsque le soir on entend un bourdonnement très considérable : 4°. le signe le

moins équivoque ; & qui annonce un essaim pour le jour même , c'est lorsque les abeilles ouvrières ne vont point à la campagne en aussi grande quantité qu'elles ont coutume d'y aller , quoique le tems semble les y inviter , & qu'elles demeurent chargées de leur récolte auprès de la ruche.

Ce n'est guere que sur les dix à onze heures du matin , & jusques vers les trois heures après midi , que les essaims sortent des ruches. Un soleil picquant , qui succede à un nuage ou à quelques gouttes de pluie , occasionne dans la ruche une chaleur si insupportable , que les mouches se hâtent de prendre leur parti. Alors , au bourdonnement qui étoit très grand la veille , & qui avoit toujours été en augmentant , succede à l'instant un grand silence ; en moins d'une minute , toutes les mouches qui doivent composer l'essaim défilent avec rapidité de la ruche & se dispersent en l'air , où on les voit voltiger comme des flocons de neige. Quelquefois les mouches en sortant de la ruche , s'élevent beaucoup , sur-tout s'il fait du vent ; & elles vont si loin , qu'on les perd de vue. Si on leur jette du sable ou de la poussière , elles s'abaissent à l'instant , parcequ'apparemment elles prennent ces grains de sable , dont elles sont frappées , pour de la pluie : on les arrête sûrement en leur jettant de l'eau qui fasse asperision de pluie. Presque tous les gens de la campagne ont pour habitude de courir après leurs essaims , en battant à toute force sur des chaudrons & sur des poëles : ils croient que ce charivari les engage , comme le bruit du tonnerre , à chercher un asyle ; mais il paroît que tout ce tintamare n'arrêteroit point un essaim disposé à prendre son vol , car quelque bruit que l'on fasse auprès d'une mouche occupée sur une fleur à sa récolte de miel ou de cire , elle ne fuira point à sa ruche.

Les abeilles savent prévoir les orages , heureusement pour nous : on est quelquefois surpris de voir les mouches accourir & rentrer dans la ruche à flots précipités. Que l'on regarde , on verra de loin un nuage qui porte l'orage dans ses flancs.

Lorsqu'une nouvelle colonie cherche à s'établir ; il ne paroît pas que ce soit la reine qui fasse le choix du lieu

Où il leur convient de se rassembler. Plusieurs mouches, auxquelles une branche d'arbre a plu, se déterminent à venir se poser dessus : elles y sont suivies de beaucoup d'autres : la mere se pose elle-même auprès de cette branche ; & ce n'est que quand la couche des mouches s'est épaissie, qu'elle va se joindre au gros de la troupe. A peine s'y est elle rendue, que le peloton grossit d'instant en instant ; souvent en moins d'un quart d'heure tout devient calme : quelquefois l'essaim, qui a deux ou plusieurs reines, se divise & se place en deux pelotons séparés l'un de l'autre ; mais comme les abeilles n'aiment point à vivre en petite société, le plus souvent les mouches du petit peloton s'en détachent peu à peu, & vont rejoindre le gros.

Lorsque les mouches sont ainsi fixées, on les fait entrer dans une ruche frottée d'herbes d'une odeur agréable, ou de miel : il faut que celui qui recueille l'essaim, ait grand soin de secouer les deux pelotons dans la ruche, dans le cas où ils ne se seroient point réunis auparavant. Sans cette précaution, on risqueroit de voir sortir toutes les mouches de la ruche pour retourner à la branche, parceque la mere peut se trouver dans ce peloton. Il arrive quelquefois qu'un instant après qu'on les a recueillies, on les voit défilér & retourner à la ruche dont elles sont sorties. Ce retour à la mere ruche est vraisemblablement occasionné, parceque la jeune reine, qui étoit aux portes & prête à les accompagner, ne les a pas suivies pour n'avoir pas eu la force, & peut être la hardiesse, de se servir, pour la première fois, de ses aîles.

Les abeilles du nouvel essaim ne se mettent point sérieusement à l'ouvrage, qu'elles ne soient assurées d'une mere féconde & unique : toutes les meres surnuméraires de ce nouvel essaim sont massacrées, on n'y conserve la vie qu'à une seule. Probablement la reine qui est conservée, a, dans le plus haut degré, la vertu qui intéresse les *Abeilles*, celle de mettre beaucoup d'œufs au jour : c'est peut-être la première née & la plus prête à pondre ; peut-être aussi que deux meres, jalouses l'une de l'autre, se livrent un combat dont la plus foible est la victime. Il peut se faire que la mere régnante, comme la

plus forte & la plus vigoureuse, tue toutes les surnuméraires. Les femelles sont armées d'aiguillons, dont elles n'ont guere d'autre occasion de faire usage. Le sort des reines meres qui restent dans la ruche natale, n'y est pas plus heureux; elles y sont également mises à mort: on fait périr de même celles qui sont encore au berceau, & quelquefois on y en tue un bon nombre. Il est donc incontestable qu'il y a un tems où les abeilles ne souffrent pas plusieurs femelles, & qu'il n'en faut qu'une seule aux mouches d'un essaim.

Il est à observer que l'essaim est composé d'abeilles de tous âges, & qu'il reste aussi dans la mere ruche des abeilles de tous âges. Quelquefois l'essaim est composé de quarante mille mouches; le poids d'un pareil essaim est d'environ huit livres, car il faut cinq mille trois cens soixante & seize abeilles pour le poids d'une livre. Ces essaims si forts & si puissans, ne sont pas toujours les meilleurs, parcequ'ils contiennent trop de *Faux bourdons*; les mouches ne pouvant suffire à les tuer avant l'automne, comme nous le verrons, ils affament la ruche. Un excellent essaim pese six livres; un bon cinq; un médiocre quatre livres.

C'est une chose admirable de voir l'activité avec laquelle les mouches travaillent dans la nouvelle ruche. Quelquefois en moins de vingt quatre heures, elles font des gâteaux de vingt pouces de long, sur plus de sept à huit de large: on voit plus souvent des ruches plus d'amoitié remplies de cire en quatre ou cinq jours; aussi un essaim fait-il souvent plus de cire dans les quinze premiers jours, qu'il n'en fait dans tout le reste de l'année. Lorsqu'un essaim a été considérable, & qu'il a paru de bien bonne heure, il donne quelquefois un autre essaim dans la même année; mais le plus ordinairement un essaim n'en donne un autre qu'à la seconde année.

Massacre des faux Bourdons.

Les abeilles laissent vivre six semaines ou environ les mâles ou faux bourdons, à compter du jour de l'établissement de la colonie, afin qu'ils aient le tems de féconder la reine. Une mere abeille qui se trouve seule de son

sexe dans sa ruche , avec sept ou huit cens & même quelquefois mille mâles , est dans le cas de la reine d'Achem , qui a un ferrail d'hommes à ses ordres. Si ces mâles ou faux bourdons eussent été tous des maris actifs & pétulans , qui eussent voulu tous être les maîtres dans le même moment , ce n'eût été que cahos & confusion. Comme il a été établi qu'une seule femelle habiteroit avec un millier de mâles , il devoit l'être que ces mâles seroient tous fort peu actifs & comme engourdis ; qu'ils ne pourroient être réveillés que par elle ; qu'elle seroit libre de choisir entre tous , celui qu'elle voudroit honorer de ses faveurs. C'est aussi ce qui arrive , comme l'a appris par l'expérience M. de Réaumur.

Il renferma dans un vaisseau de verre , une jeune reine avec un mâle : il vit , avec surprise , que toutes les prévenances que les abeilles ordinaires ont pour une mere , la jeune reine les avoit pour le faux bourdon : elle le caressoit , soit avec sa trompe , soit avec ses pattes , en tournant autour de lui : elle lui offroit du miel ; le faux bourdon soutenoit stupidement tant d'agaceries : cependant au bout d'un quart d'heure , il parût s'animer un peu ; & lorsque la femelle , placée vis-à-vis de lui en regard , eût brossé avec ses jambes la tête de cet insensible , & qu'elle eût fait jouer doucement ses antennes , le mâle se déterminâ enfin à répondre à ses avances , par d'autres de la même nature : par ces préludes passionés , la reine excita enfin son indolent époux , qui devint plus actif & s'anima de plus en plus. On apperçût distinctement qu'une partie de ces organes intérieurs , dont nous avons vu la description , paroissoient au-dehors : tout ce manège dura trois ou quatre heures , pendant lesquelles il y eût des tems de repos & des reprises d'amour ; enfin le faux bourdon tomba dans un repos qui parut à la reine de trop longue durée , elle voulut le retirer de sa léthargie , en le saisissant par le corcelet avec ses dents ; mais ses soins pressés furent inutiles ; il étoit mort. Il n'est point le seul insecte qui périsse dans ces momens critiques. L'Observateur voulut consoler cette veuve : il lui donna un autre époux jeune & plein de vigueur ; mais à son grand étonnement , elle de-

meura tout le reste du jour attachée contre le cadavre de son premier époux. Le lendemain matin on ôta le cadavre, & on lui présenta un nouvel époux, avec lequel elle se comporta de la même manière qu'avec le défunt : une seule nuit fut suffisante pour que notre Artémise oubliât son Mausole.

La reine, ainsi fécondée dans le mois de Juin, est en état de pondre dans les mois de Juillet & d'Août, & même au mois de Mai de l'année suivante, des milliers d'œufs très féconds : ces derniers œufs ont donc été fécondés neufs à dix mois avant qu'ils aient été pondus, & cela lorsqu'ils étoient encore d'une petiteffe inconcevable.

Lorsque la reine mere a été fécondée, les abeilles déclarent une guerre cruelle aux mâles : pendant trois ou quatre jours, c'est une tuerie effroyable. Malgré la supériorité que les mâles sembleroient avoir par leur taille, ils ne sauroient tenir contre les ouvrières, armées d'un poignard qui porte le venin dans les plaies qu'il fait : elles se mettent trois ou quatre contre un seul. Le moment de la proscription arrivée, la mort s'étend également sur ceux qui respirent & sur ceux qui ne respirent pas encore : ce qui est ver mâle, ce qui n'est encore qu'espérance de l'être, ceux qui sont au berceau, & que l'on a nourris jusqu'à lors avec une tendresse de mere, tout est massacré, dispersé : elles traînent à chaque instant les corps des mâles, morts ou mourans, hors de la ruche. Tout le sexe doit être anéanti, & il l'est : l'amour se change en fureur, la haine succede aux soins maternels ; dans ces tristes momens, tout le devant des ruches n'est qu'un théâtre d'horreur & de meurtre. Il y a des ruches où ces carnages se font plutôt, d'autres où ils se font plutôt, suivant que les essaims y sont entrés. On en voit dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Il y a des cas où on voit aussi ces mouches jeter dehors des nymphes de jeunes abeilles ; c'est lorsque la reine est trop féconde, qu'elles ne peuvent suffire à les élever, & qu'elles n'ont point de cellules pour mettre du miel.

• *Combats des Abeilles.*

Dans de beaux jours & des jours chauds de l'été, on a souvent occasion d'observer des combats entre les mouches d'une même ruche ; ce sont de véritables duels. On voit les combattantes , se tenant réciproquement saisies avec leurs patés , tête contre tête , derrière contre derrière , contournées de façon qu'elles forment ensemble un cercle : elles pirouettent ainsi sur la poussière , dardant leurs aiguillons avec rapidité. Comme les abeilles sont bien cuirassées , le combat dure quelquefois très long tems , quelquefois ne pouvant se blesser ni l'une ni l'autre , elles quittent prise ; mais souvent l'une des deux trouve le moyen de plonger son poignard empoisonné aux défauts des cuirasses , & la victorieuse laisse l'autre étendue sur la poussière. Souvent sa victoire lui devient fatale , elle perd son aiguillon. Outre ces duels particuliers d'abeille à abeille , il arrive quelquefois des combats généraux ; lorsqu'une colonie de mouches , abandonnant ses lares domestiques , va chercher quelque demeure nouvelle dans le pays étranger , si elle tombe malheureusement dans un pays déjà habité , c'est-à-dire dans une ruche dont d'autres sont déjà en possession , il se livre une bataille générale.

Vie des Abeilles. Quels sont leurs ennemis.

Il y a deux saisons qui épuisent les ruches de mouches ; l'automne & le printems. L'Abbé de la Ferrière dit qu'il en meurt plus d'un tiers de chaque ruche en automne , & qu'il n'en meurt pas moins au printems ; ce qui l'empêche de croire , avec quelques Auteurs , qu'elles vivent sept ans & plus. Les grandes mortalités , causées par le grand froid , les maladies & mille autres accidens , lui font croire , avec assez de probabilité , qu'elles ne vivent guere qu'un an ou deux. M. de Réaumur pense de même , quoique les expériences qu'il a faites à cet égard n'aient pu lui donner de certitude ; ainsi ce que l'on dit de la durée de la vie des abeilles est encore bien incertain. Au reste , les ruches sont comme les villes dont les habitans se renouvellent souvent , & dont la durée est infiniment plus longue que

celle des particuliers qui les composent. Outre le grand nombre de mouches qui périssent de mort naturelle, il en périt beaucoup de mort violente : elles ont hors de la ruche une multitude d'ennemis. Quoiqu'armées d'un aiguillon vénimeux, plusieurs oiseaux les avalent toutes vivantes ; les hirondelles & les mésanges en font de grandes captures : mais l'oiseau qui en détruit le plus, c'est le moineau ; il les avale comme des grains de bled. On a vu un moineau porter à la fois trois abeilles à ses petits une dans son bec, & les deux autres dans ses pattes. La guêpe & le frelon ouvrent à belles dents le ventre de l'abeille, pour fucer tout ce qui y est contenu. Les voyageurs disent que plusieurs de nos Isles de l'Amérique manquent d'abeilles, parceque les guêpes y sont en si grand nombre, qu'elles les détruisent toutes : dans ces pays ci les guêpes ne font pas un si grand ravage. Les araignées sont fort peu redoutables aux abeilles : les lézards, grenouilles, crapauds mangent les abeilles, quand ils peuvent les attrapper ; mais ils en attrapent si peu dans une année, qu'ils ne font point grand tort aux ruches. L'ennemi le plus redoutable des abeilles dans l'hiver est le mulot ; en une nuit d'hiver, lorsque les mouches sont engourdies par le froid, il est capable de détruire la ruche la mieux peuplée ; il ne leur mange ordinairement que la tête & le corcelet. Feroit-il le même traitement aux oiseaux ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a trouvé quelquefois les petits de l'alouette commune, étalés sur les bords du nid, auxquels il ne manquoit que la tête & le col. Les abeilles, principalement les vieilles, sont sujettes à avoir une espèce de poux qui est de la grosseur d'une tête d'épingle, & de couleur rougeâtre : il s'attache sur leur corcelet ; sa trompe est propre à s'introduire entre les écailles, mais il ne paroît pas incommoder beaucoup la mouche. Cependant comme ces poux ne s'attachent qu'aux vieilles, on n'a pas bonne idée d'une ruche dont la plupart des mouches en sont attaquées.

Teigne de la Cire.

Les abeilles ont encore un ennemi bien plus dangereux ; car ce n'est pas seulement aux abeilles qu'il en

veut, en détruisant, mangeant & bouleversant leurs travaux, mais encore à nous-même, qu'il prive de l'espérance de partager avec elles un bien que nous regardons comme commun entre elles & nous. Cet ennemi si dangereux est un insecte, que l'on appelle *Teigne de la Cire*, à cause du dégât qu'il en fait. C'est une petite chenille tendre, délicate, sans armes & sans défense, qui fait vivre aux dépens des travaux de plus de dix-huit mille ennemis, tous bien armés, dont elle est environnée continuellement, & qui tous veillent à la garde de leur trésor.

Notre mangeuse de cire est du genre des *Fausse teignes*, Voyez TEIGNE. Son papillon est du genre des *Phalenes*, c'est-à-dire de ceux qui ne volent que la nuit. Ce papillon trouve le moyen de tromper la vigilance des abeilles, de traverser une armée formidable, pour aller déposer ses œufs dans le coin de quelque gâteau. Au bout de quelques jours, l'œuf éclôt; il en sort une petite chenille à seize jambes, rase, dont la peau est blanchâtre, la tête brune & écailleuse: cette chenille, qui naît environnée d'ennemis prompts à la vengeance, ne peut éviter la mort que par son extrême petitesse, qui dérobe les premiers momens de sa naissance aux regards des surveillans, & par la promptitude avec laquelle elle file dans l'instant, & s'enferme dans un petit tuyau de soie, qui suffit alors pour mettre ses jours en sûreté. Ce fourreau est d'abord proportionné à sa grosseur: il est collé contre les alvéoles de cire; ainsi elle trouve la nourriture tout au tour de sa porte. Lorsque l'aliment lui manque, elle allonge un tuyau qui forme une galerie, & marche ainsi chercher sa nourriture au milieu de ses ennemis en chemin couvert. A mesure que la chenille croît & a besoin de nourriture, elle allonge & élargit sa galerie, qui est tortueuse & qui va de cellules en cellules. Plus elle avance en pays ennemi, plus elle fortifie sa galerie: elle n'étoit en commençant que de pure soie; mais à mesure qu'elle l'agrandit, elle en couvre les dehors avec des morceaux de cire qu'elle hache, & avec ses excréments qui ont la forme de poudre à canon: elle unit tous ces matériaux avec des fils de soie, & se forme un rempart inexpugnable

aux traits des abeilles : l'intérieur est garni d'une soie douce , en sorte que son corps délicat est très mollement. Cette galerie , qui n'étoit d'abord que de la grosseur d'un fil , devient , à mesure qu'elle est allongée & agrandie , de la grosseur d'une plume à écrire. Comme la teigne de la cire est obligée de mettre la tête dehors pour prendre sa nourriture , sa tête & son premier anneau sont armés d'écaillés , contre lesquelles l'aiguillon de l'abeille ne fait rien. Il faut croire que les abeilles ne peuvent parvenir à détruire ces galeries ; car cet ennemi se multiplie quelquefois à tel point dans la ruche , qu'il hache & renverse tous les travaux , & réduit les abeilles au point d'abandonner leur ruche. Cet insecte destructeur , arrivé à son dernier degré d'accroissement , file une coque à l'extrémité de sa galerie , s'y renferme , y subit la métamorphose commune aux chenilles , & en sort en papillon. Il seroit très avantageux de pouvoir trouver le moyen de le détruire ; il paroît dans les mois de Juin & Juillet.

*Des précautions à prendre pour la conservation
des Abeilles.*

Les abeilles nous font d'une si grande utilité par les récoltes qu'elles font & qu'elles seules savent faire de miel & de cire , que pour nous mettre à portée de les partager avec elles , nous devons les aider de notre mieux à supporter les saisons fâcheuses : elles nous récompensent amplement des soins que nous prenons pour elles. Les deux plus grands fléaux des ruches sont le froid & la faim : en voulant les garantir de l'un , on les fait quelquefois périr de l'autre. En hiver , lorsqu'il gele , les mouches sont entassées & pressées les unes contre les autres pour tenir peu de place : elles sont , pour l'ordinaire , vers la partie supérieure , ou vers le milieu de la ruche. Le froid les engourdit , & elles restent ainsi jour & nuit , sans prendre de nourriture. Si le dégel survient , si l'air se radoucit , & sur-tout si les rayons du soleil échauffent la ruche , elles sortent alors de cette espèce de léthargie. Aussi-tôt que l'activité leur est rendue , elles sentent le besoin de prendre de la nourriture. Comme la

campagne ne sauroit leur en fournir , elles ont recours à leurs provisions , en commençant par manger le miel des gâteaux inférieurs. Plus l'air continue d'être doux en hiver , plus la consommation est grande ; & les abeilles courent plus de risque de manquer & de mourir de faim , avant le retour de la saison des fleurs. Si l'hiver est trop rude , elles risquent de périr de froid. Ainsi un hiver trop rude , & un hiver trop doux , leur sont également funestes. Il y a des personnes qui renferment leurs ruches dans des celliers l'hiver ; mais comme la température du lieu se trouve très douce , pour peu que le froid diminue , les abeilles consomment davantage de nourriture , & périssent de faim ; d'ailleurs , l'air qui ne se renouvelle point dans la ruche , devient humide & fait mourir les mouches. D'autre part , ceux qui les laissent exposées à un froid trop vif sans les en garantir , risquent de les voir périr ; & il est assez fréquent de trouver le matin , au bas de ces ruches , des poignées de mouches engourdies , au point que leurs muscles n'avoient plus assez de force pour les tenir suspendues en groupe. Ces mouches paroissent absolument mortes ; mais pourvu qu'il n'y ait point plusieurs jours qu'elles soient dans cet état , on les rappelle à la vie en les approchant d'un feu doux. Les Anciens n'ont point ignoré cela , mais ils ont regardé ce changement d'état comme une résurrection , laquelle se réduit à ce que ces insectes peuvent perdre tout mouvement pendant un certain tems , sans cesser de vivre.

Un des meilleurs moyens pour mettre les mouches en état de résister à ces deux fléaux , c'est d'avoir toujours des ruches bien peuplées ; car plus il y a d'ouvrières , plus elles ont pu faire de récoltes , & plus la chaleur qu'elles occasionnent dans la ruche les met à portée de résister au froid , qui , lorsqu'il est fort , ne fait que les engourdir , sans les faire mourir , & qui cependant les met hors d'état de consumer trop promptement leurs provisions.

Mariage des Essaims.

Le moyen d'avoir des ruches toujours nombreuses , c'est , lorsqu'on recueille les essaims , d'en mêler deux

ou trois ensemble si on les trouve trop foibles, ce qu'on appelle *Mariar les effaims* Rien de plus facile que d'unir ainsi deux effaims ; le mieux est de le faire dès l'instant de leur sortie de la mere ruche, car pour lors, comme elles n'ont point encore de gâteaux ni de provisions, on les détermine plus facilement à passer d'une ruche dans une autre. On fait cette opération différemment, suivant la forme des ruches. On les abouche l'une à l'autre, & on les met l'une au-dessus de l'autre ; & à l'aide de la fumée, on fait passer les abeilles d'une ruche dans l'autre. Le mieux est de faire l'opération le soir, ces deux peuples étant étourdis par la fumée, ne songent point à se livrer bataille ; dès le lendemain ils vivent de bonne intelligence, après que l'une des deux meres abeilles a été tuée. Si les premiers jours où un effaim est nouvellement établi dans une ruche, sont froids, pluvieux, & que les mouches ne puissent aller aux champs, il faut avoir soin de leur donner de la nourriture, faute de quoi, elles périroient de faim.

Moyens de conserver les Ruches foibles.

Si, faute d'avoir marié les effaims, on a des ruches foibles, il y a cependant moyen de les conserver. M. de Réaumur s'en est assuré par l'expérience : il a choisi des ruches très foibles, qui n'avoient qu'une poignée d'abeilles. Il s'est proposé les trois objets que doit avoir en vue tout homme qui veut conserver ses ruches. Le premier, de mettre ses abeilles à l'abri des plus grands froids. Le second, de ne point boucher la porte de leurs ruches, afin qu'elles eussent la liberté de sortir dans les beaux jours, & que l'air pût s'y renouveler. Le troisieme, de leur faire trouver leur nourriture dans la ruche même, afin qu'elles ne fussent point obligées de l'aller chercher aux dehors, & de s'y exposer aux coups de froid. Il propose de former, avec ce que l'on voudra, deux cloisons des deux côtés de la planche qui soutient les ruches ; & laissant les ruches à leur distance ordinaire, les couvrir dans toute leur hauteur de terre bien desséchée ; de pratiquer à chaque ruche un tuyau de bois, qui serve d'ouverture à la ruche pour renou-

veller l'air, & de mettre sous chaque ruche une assiette avec provision de miel. Par ce moyen, dit-il, les plus grands froids sont des froids médiocres, qui les jetteront dans ce doux engourdissement qui leur est salutaire; on peut substituer du foin fin ou les balayures de grenier à la terre desséchée, dont la propriété est d'absorber les vapeurs humides qui transpirent à travers la ruche. Il paroît que deux livres de miel ont suffi pour nourrir, pendant tout l'hiver, une ruche, ainsi empaquetée, qui contenoit un bon nombre d'abeilles. Quoiqu'il soit avantageux de laisser aux abeilles la liberté de sortir, cependant au commencement du printems, il en meurt beaucoup, qui, se laissant tromper par une aurore brillante, volent aux champs, où elles sont saisies par le froid, & y périssent. La chaleur est la vie de ce précieux insecte; un degré de froid, inférieur à celui qui congele l'eau, les saisit au point qu'il les fait mourir: une douzaine d'abeilles tenues dans un bocal, dans un lieu où la température étoit de onze degrés, y sont périées de froid. Le moyen d'éviter ces pertes, qui sont assez considérables, est d'avoir devant chaque ruche, un grillage fin, qui laisse entrer l'air, & qui ne permet point aux mouches de sortir; celui qui prend soin des ruches, se gardera bien d'ouvrir le petit grillage, lorsque le thermomètre marquera le degré de la congélation; mais il leur ouvrira les portes, lorsqu'il marquera la température des caves. Si l'Auteur de la nature a voulu que la population fût excessive parmi ce petit peuple d'insecte, la destruction y est aussi considérable; c'est sur-tout dans les insectes qu'on peut observer la justesse de la sublime réflexion de M. de Buffon, qui dit que la nature roule sur deux pivots inébranlables, la destruction sans nombre, & la multiplication sans nombre.

Pillage des Abeilles.

Outre tous les ennemis qui assiègent les abeilles de toutes parts, elles trouvent, ainsi que l'homme, un ennemi dans leur semblable. Dans les mois de Juillet & Août, les essaims foibles & tardifs, qui n'ont point encore fait beaucoup de provisions, vont comme des

brigands, se jettent dans les autres ruches, pour piller le miel : il se livre de sanglantes batailles, dans lesquelles il périt beaucoup d'abeilles ; le pillage est quelquefois si considérable, que l'on risque de perdre tout son rucher. C'est sur-tout deux ou trois jours après la pluie, que le pillage est le plus à craindre, parcequ'alors la faim presse plus vivement celles qui ont souffert par défaut de provisions.

On connoît qu'une ruche est livrée au pillage, lorsqu'on entend un bruit plus grand qu'à l'ordinaire, & qu'on en voit sortir les abeilles avec plus d'affluence & de précipitation que de coutume. Le secret le plus efficace pour prévenir le pillage, c'est de n'avoir que des ruches fortes & bien fournies. Pour cet effet, il faut soigner attentivement les abeilles dans les tems critiques, fournir abondamment à leur subsistance, veiller exactement à leur propreté, réunir & marier, dans le tems, tous les petits essaims ensemble ; en sorte que l'on n'ait point de ruches foibles, soit à l'entrée de l'hiver, soit dans les autres saisons, dont les abeilles soient contraintes d'aller au pillage pour vivre. On peut empêcher le pillage en fermant les ruches avec un grillage, où il ne puisse passer que trois ou quatre abeilles à la fois ; alors la ruche la plus foible, sera en état de tenir tête aux assaillans les plus nombreux.

Maladies des Abeilles.

Les maladies connues des abeilles ne sont pas en grand nombre. La plus dangereuse, c'est la dysenterie ou le dévoiement. M. de Réaumur pense que cette maladie provient de ce que les abeilles ont été obligées de se nourrir de miel pur, & de ce qu'elles n'ont pu se nourrir en partie de cire brute ; ce sentiment est fondé sur l'épreuve qu'il a faite de ne nourrir les abeilles que de miel pur pendant quelque tems, ce qui leur a donné effectivement le flux de ventre. Le moyen le plus naturel de les guérir de cette maladie, est de leur donner un gâteau, dont les alvéoles soient remplis de cire brute, puisque c'est l'aliment dont la disette a causé la maladie ; mais il paroît qu'en hiver la consommation qu'elles font

de la cire brute est peu considérable, au lieu qu'en été elle est très abondante. Ce devoiement est une maladie contagieuse, qui fait mourir presque toutes les abeilles d'une ruche: voici comment le mal se communique. Dans l'état naturel, il n'arrive pas que les excréments des abeilles, qui sont toujours liquides, tombent sur d'autres abeilles, ce qui leur feroit un très grand mal. Dans le devoiement ce mal arrive, parceque les abeilles n'ayant point assez de force pour se mettre dans une position convenable les unes par rapport aux autres, celles qui sont au-dessus laissent tomber sur celles qui sont au-dessous une matiere gluante qui leur bouche les organes de la respiration. Quelqu'un qui n'auroit point de cire brute, pourroit leur donner une liqueur réduite à consistance de sirop, faite avec une chopine de vin, une demi-livre de sucre & autant de miel.

Comme la chaleur est la vie de ces insectes, que c'est elle qui les excite au travail, qui les conserve, le mieux est d'exposer son rucher au midi, de maniere qu'il profite de bonne heure du soleil levant, & que le soleil ne le quitte que le plus tard qu'il soit possible: il est essentiel que les ruches soient garanties, de quelque maniere que ce soit, de la pluie & de la trop grande ardeur du soleil, qui feroit fondre le miel & la cire.

Avantages que l'on retire du travail des Abeilles.

Le profit que l'on retire des abeilles varie extrêmement, selon les pays; & dans le même pays, il ne fauroit être le même chaque année. Les pays remplis de prairies, qui sont presque toujours émaillés de fleurs, entre-coupés de petits ruisseaux: ceux où il y a beaucoup de bois, des plaines couvertes de sarazin, de sainfoin, de luzerne sont les plus favorables aux abeilles, & où par conséquent le produit est plus considérable. Comme on trouve des miels d'une odeur & d'une saveur plus agréable les uns que les autres, il faut l'attribuer à la nature des fleurs: les pays abondans en thym, serpolet, romarin, genets & autres herbes odoriférantes, doivent donner un miel plus balsamique; tel étoit chez

les Grecs le miel du Mont-Hymette, tel est notre miel de Narbonne. Il est difficile de croire qu'il y ait autant de plantes défavorables aux abeilles, que le disent certains Auteurs; s'il y en a quelques-unes qui puissent occasionner à leur miel des effets pernicioeux, ce seroient peut-être nos plantes narcotiques, telles que la jusquiame & autres; mais l'expérience, du moins dans ces pays-ci, n'en a rien appris. Il paroît cependant que le miel peut, dans certains pays, avoir quelquefois de mauvaises qualités. Xenophon, dans l'Histoire de la fameuse retraite des dix mille, rapporte, qu'auprès de Trésibonde les soldats n'épargnerent pas le miel de plusieurs ruches; après quoi il leur prit un dévoiement par haut & par bas; ils ressembloient à des ivrognes, ou à des personnes furieuses ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une bataille; néanmoins personne n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ à la même heure qu'il avoit commencé, de façon que le troisième jour les soldats se leverent dans l'état où l'on est après avoir pris une forte médecine. M. de Tournefort, dans ses Voyages, observa dans ces lieux une plante très venimeuse, appelée *Chamærodendros*; & il pense que ce miel si dangereux pouvoit avoir été extrait par les abeilles sur cette plante.

Quoi qu'il en soit, il faut proportionner le nombre des ruches à la quantité de nourriture que peut fournir le canton, & ne pas placer cent ruches dans un lieu qui n'en peut nourrir que cinquante, quoique l'étendue du canton puisse être regardée comme de deux lieues à la ronde, si, comme on le dit, elles vont chercher leur récolte jusqu'à deux lieues & plus.

C'étoit un usage chez les Egyptiens de transporter les ruches à miel dans des bateaux sur le Nil, afin de faire jouir les abeilles de la richesse des fleurs, lorsqu'il n'y en avoit point dans le lieu de leur domicile. Lorsqu'on jugeoit que les abeilles avoient moissonné les environs à deux ou trois lieues à la ronde, on conduisoit les bateaux plus loin à la même fin, & ainsi de suite. Les Italiens, voisins des rivages du Pô, ont la même pratique. Des personnes industrieuses ont trouvé que, compensation faite de la dépense & du produit, on pouvoit aussi les
faire

faire voyager par terre, lorsqu'on n'avoit point la commodité de l'eau. On pratique cette méthode dans le pays de Juliers : on a vu, & on voit encore en France dans le Gatinois, un particulier faire transporter ses ruches en charrette, après la récolte du sainfoin, dans les plaines de Beauce où abonde le melilot, puis en Sologne, où la campagne est couverte de sarrasin fleuri jusques vers la fin de Septembre.

Nous apprenons, par un Mémoire de M. Duhamel, que le profit que l'on retire des abeilles dans ce pays-là avec de pareilles soins, est très considérable. Dès le commencement de Juillet, lorsque les mouches à miel ont jetté leur essaim, & fait une ample récolte sur les sainfoins, on s'approprie tout le miel & la cire, en faisant passer les mouches dans une ruche vuide, par le moyen de la fumée : on s'empare promptement de la ruche pleine, dont on ôte les gâteaux qui contiennent le couvain. On les attache avec des bâtons en croix dans une ruche vuide, & on y fait rentrer les mouches qui prennent soin de leur couvain : il éclôt une multitude d'ouvrières, qui les aident bientôt à faire de nouveaux travaux, & les mouches travaillent avec une nouvelle activité. On transporte ensuite les mouches dans des pays où elles trouvent d'abondantes récoltes de fleurs. Si la saison est belle, & que les fleurs soient abondantes, les ruches, qu'on a changées au premier Juillet, sont très bien remplies à la fin du mois d'Août. Quand cela est, on les vuide une seconde fois, ayant grand soin de ménager le couvain. Aussi-tôt que les abeilles ont été changées une seconde fois, on les transporte dans les pays de Sarazin ; & lorsque la saison a été favorable, les ruches sont assez remplies, pour qu'on puisse rogner les gâteaux de près d'un demi-pied.

Voilà, à l'aide de l'industrie humaine, des récoltes surprenantes ; mais il faut avouer que toutes les années ne sont pas si favorables, & que quelquefois on ne peut les changer au plus qu'une fois. D'ailleurs, il y a des mouches plus laborieuses les unes que les autres : on a vu des paniers de mouches très vigilantes, qui, au bout de vingt-quatre heures, se sont trouvés augmentés

de six livres, tant en cire qu'en miel. On retire d'un bon panier dans le Gatinois, soixante à soixante & dix livres de miel, & deux livres un quart & demi de cire. Le grand art dans ce pays, & celui que ne doit jamais perdre de vue un bon économiste, est d'avoir des paniers extrêmement peuplés de mouches. Dans les pays qui ne sont point si riches en fleurs, & où l'on ne prend point de semblables soins, le profit que l'on retire des mouches est bien moins considérable. Dans les endroits du Royaume où la situation n'est pas des plus favorables pour les abeilles, on en peut cependant encore tirer un assez bon profit. Dans ce pays-ci, par exemple, un bon essaim de deux ans peut donner deux livres & demie de cire, & depuis vingt jusqu'à trente livres de miel : si l'on joint à ce produit celui de l'essaim, on conclura qu'un grand nombre de ruches, qui ne coûtent presque rien dans le cours de l'année, peuvent être à la campagne d'un grand profit.

Dans les pays où l'on craint une disette de fleurs, & où les mouches, que l'on feroit passer ainsi dans une ruche vuide, risqueroient de ne point trouver de récoltes assez abondantes, & d'être surprises par des tems pluvieux & orageux, une excellente méthode est de leur mettre des *hausses*, c'est-à-dire des espaces vuides, au-dessous de la ruche, de la même forme & de la même matière. Les mouches remplissent cet espace de miel & de cire ; car ces insectes travaillent toujours à raison de l'espace vuide qu'ils trouvent, pourvu qu'il ne leur paroisse point trop spacieux. On s'empare ensuite de ces hausses, & on partage leurs travaux sans les faire périr. Combien entendent peu leurs intérêts ceux qui, pour recueillir le miel & la cire, font périr les mouches par la vapeur du soufre ! Cette coutume condamnable est adoptée dans bien des pays : elle devrait être défendue, comme on dit qu'elle l'est en Toscane : on sauveroit chaque année un grand nombre de ruches, & l'on parviendroit à les multiplier beaucoup dans le Royaume où il ne sauroit y en avoir trop.

Une méthode qui paroît réunir tous les avantages qui doivent concourir pour faire réussir les mouches, même

dans les pays les moins riches, est celle que M. Palteau a donnée dans sa nouvelle construction de ruches de bois, comme nous le verrons par la suite.

Dans d'autres pays, pour s'emparer d'une partie des provisions des abeilles, on renverse les ruches, on enfume les mouches; & avec un couteau, on coupe les gâteaux de miel. Cette méthode, moins mauvaise que celle dont nous venons de parler, a aussi beaucoup d'inconvéniens: il périt dans cette opération beaucoup de mouches; on détruit des gâteaux de couvain, & quelquefois on perd la ruche en entier. Le seul cas où l'on doit faire périr les mouches, c'est lorsqu'on ne veut point multiplier le nombre des ruches: car même dans le cas où le corps d'une ruche est trop vieux, & que le tems l'a presque détruite, ou lorsque les fausses reignes se sont tellement emparées d'une ruche, que les véritables propriétaires sont sur le point de la leur céder, on peut faire passer ces mouches dans des paniers foibles.

Usage du Miel, de la Cire, de la Propolis.

Lorsqu'on a enlevé aux abeilles une partie de leurs gâteaux de miel, on les rompt, on les pose sur des claies d'osier, & on met dessous des vaisseaux bien propres: il découle un beau miel blanc, qui se durcit: c'est ce qu'on appelle *Miel vierge*. Comme tout le miel ne découle point de la sorte, on exprime les gâteaux sous la presse: ce second miel n'est pas si beau, parceque s'il se rencontre des vers ou des mouches dans le miel, la presse les écrase & les y mêle. On peut aussi faire couler ce dernier à l'aide d'une douce chaleur. La meilleure méthode est de laisser le miel assez long-tems sur des clayons pour qu'il puisse s'écouler, & de lui procurer sur la fin une douce chaleur; on peut ensuite laver les gâteaux avec de l'eau dont on fait de l'hydromel.

Le miel fait au printems est plus estimé que celui qui a été fait en été, & celui d'été plus que celui d'automne, à cause de la force des fleurs. On préfère aussi celui des jeunes essaims à celui des vieilles mouches. Il y a des paysans qui, pour faire paroître leur miel plus blanc, y délaient de la fleur de farine ou de l'amidon bien pul-

vérifié; d'autres avec les feuilles & fleurs de romarin, sur lesquels ils le font couler, lui donnent l'odeur & le goût de miel de Narbonne. La couleur du miel le plus blanc s'altère lorsqu'il vieillit; le vieux miel est ordinairement jaune, mais il y en a qui l'est dès qu'il vient d'être déposé dans les alvéoles des gâteaux. Le miel fait du suc des fleurs de bruyeres est toujours très jaune: il n'est point estimé; celui de Sologne, recueilli sur le farazin, est dans le même cas. M. de Réaumur a vu du miel verd dans une de ses ruches; & ce miel fut trouvé d'un goût plus agréable que les miels ordinaires. L'illustre Académicien soupçonne que cette couleur, qui est très rare, venoit de la disposition intérieure des mouches.

Le miel pris en substance est pectoral, laxatif & détersif: il aide à la respiration en divisant la pituite grossière épaissie dans les bronches pulmonaires, & facilite l'expectoration. Le miel blanc se prend intérieurement; le jaune, plus âcre, est employé dans les lavemens. On fait par expérience que le miel étendu sur du pain, dans lequel il y a de l'ergot de seigle, empêche qu'il ne fasse de mauvais effets sur le corps humain. L'usage du miel n'est point bon aux tempéramens secs & bilieux, parcequ'il fermente facilement. On fait avec le miel divers especes d'hydromel; il entre dans un très grand nombre de compositions. Le marc des mouches, qui est ce qui reste après qu'on a exprimé la cire & le miel, & qui est composé de la soie que le ver a filé & de la dépouille des nymphes, est résolutif. Les maréchaux en font usage pour les foulures de nerfs des chevaux.

La cire est émolliente, adoucissante & résolutive. On appelle *Cire vierge*, la cire telle qu'on la retire des gâteaux. Ces gâteaux, comme nous l'avons dit, nouvellement travaillés par les abeilles, sont ordinairement d'un très beau blanc: ils perdent leur couleur, & donnent une cire jaune, que l'on rappelle à sa première blancheur, en la faisant fondre, & la réduisant à plusieurs reprises en lames plus fines qu'un ruban très mince, & en l'exposant un grand nombre de fois à la rosée pendant plusieurs mois. Lorsqu'on fait fondre la cire, pour rendre sa blancheur plus parfaite & plus lustrée, on y ajoute du cristal de tartre qui la clarifie. Les plus belles

cires blanches de ce pays-ci viennent de Bretagne & d'Anjou. On préfère la cire de Sologne à celle de Beauce ou du Gatinois.

La cire grenée est de la cire blanche fondue & battue avec des verges.

La cire s'emploie peu intérieurement, à cause de sa ténacité : elle est la base de presque tous les onguents dont on se sert en médecine.

Il y a des cires colorées, par les ingrédiens qu'on y ajoute. Telles sont la cire verte ramollie par de l'huile de térébenthine, & colorée par le verd-de-gris ; d'usage pour les cors des pieds. La cire rouge, colorée par la racine d'orcanette ou avec le vermillon, elle sert à apposer les scellés. La cire à gommer, qui est de la cire fondue & mêlée avec de la poix grasse. Les Tapisseries s'en servent pour gommer leurs coutils.

La propolis est d'usage pour avancer la maturation des abcès ; sa vapeur reçue par le moyen d'un entonnoir, pendant qu'on en jette quelques morceaux sur un réchaud de feu, adoucit la toux férine & invétérée.

Ruches des Abeilles.

Il y a des ruches de plusieurs figures & de différentes matières, suivant les différens pays. Les unes ne sont qu'un tronc d'arbre creux ; d'autres sont faites d'osier, ou de quelqu'autre bois liant ; d'autres de paille tressée : elles tiennent presque toutes de la figure d'une cloche. Celles de paille de seigle sont les meilleures, parcequ'elles sont propres à défendre les abeilles contre la rigueur du froid en hiver, & contre la trop grande chaleur de l'été ; dans les pays où le liege est commun, celles faites d'écorce de liege sont excellentes. Ces logemens simples leurs suffisent.

Le desir de suivre les mouches dans toutes leurs opérations, a fait imaginer les ruches vitrées. Pline nous apprend qu'un Sénateur Romain en fit faire avec la corne la plus transparente. Une ruche vitrée présente, à toutes les heures du jour & dans presque toutes les saisons de l'année, un spectacle amusant & infiniment varié.

M. Palteau a donné, dans un Livre intitulé *Nouvelle construction des Ruches de bois*, la description d'une nouvelle espece de ruche, qui paroît réunir tous les avantages propres à conserver, soigner, multiplier & châtrer les mouches, sans l'inconvénient de les faire périr ou de les affoiblir : voici une légère esquisse de cette nouvelle ruche.

Elle est composée de plusieurs especes de boîtes carrées, de trois pouces de haut & d'un pied en carré, qui n'ont ni fond ni couvercle : on en emploie pour une ruche le nombre que l'on veut ; ce qui donne la facilité de la faire grande ou petite, selon le besoin. La partie supérieure est couverte de petites planches qui servent de couvercle : la ruche est soutenue par un plateau de bois percé par son milieu : on y ajuste une espece de tiroir, par le moyen duquel on donne du miel aux mouches lorsqu'elles en ont besoin, sans les fatiguer le moins du monde : on adapte à cette ouverture, qui se trouve au-dessous de la ruche, des grillages de crin à jour pour leur donner de l'air. Lorsqu'on le veut, on peut les réchauffer par le moyen de la cendre chaude. Toutes ces boîtes carrées s'appellent des *Hausses* ; & plusieurs réunies & placées les unes sur les autres forment la ruche : elles sont recouvertes d'un grande boîte qui a un toit, pour l'écoulement des eaux ; & sur le devant, est une ouverture ronde, divisée en quatre parties, dont l'une, ouverte en plein, est d'usage dans les mois où le travail est grand ; l'autre est en arcade pour empêcher le pillage ; une autre est percée de trous, pour tenir les mouches enfermées sans les priver d'air ; & la dernière est pleine, & sert à enfermer les mouches absolument.

Ces ruches, comme l'on voit, sont propres pour satisfaire à tous les cas indiqués, & pour tirer tout l'avantage possible des abeilles. Les deux points les plus avantageux de cette construction, sont cette ouverture ronde à quatre parties, qui met en état de disposer des mouches & d'agir, suivant que les circonstances l'exigent ; & l'autre, plus essentiel encore, est cette forme de ruche divisée par hausses. On a par ce moyen l'avantage de châtrer les mouches sans les affoiblir, de s'emparer du meilleur miel, en enlevant la hausse supérieure : on

excite les mouches au travail , en ajoutant des hausses par le bas , à raison de l'activité avec laquelle elles travaillent. On ménage la vie des ouvrières qui sont si précieuses : on taille les mouches dans la saison où on le veut , & on ne fait point périr de couvain , parcequ'il n'est jamais dans la partie supérieure de la ruche.

Cette méthode ingénieuse , qui réunit beaucoup d'avantages , & qui part d'après la disposition intérieure des ruches , pêche malheureusement par un défaut essentiel : elle n'est point assez simple , elle ne pourra jamais être à la portée des paysans , & elle est toujours coûteuse dans ce pays-ci. Chaque économe , qui veut adopter cette méthode , peut , en partant des deux points essentiels que nous avons observés , chercher à la simplifier , & à la rendre moins coûteuse suivant ses idées.

ABEILLES VILLAGEOISES.

Le genre des abeilles n'est point borné à la seule espèce de mouches dont nous avons admiré l'industrie , & qui nous fournissent le miel & la cire. Il y a plusieurs autres espèces d'abeilles , qui ont été nommées *Villageoises* , vraisemblablement parcequ'elles sont répandues dans les campagnes , & qu'on ne les rassemble point en ruches. Quoique ces espèces ne travaillent point utilement pour nous , & qu'elles soient peu connues , elles méritent cependant de l'être , par l'art admirable que chacune dans son genre va nous présenter.

Abeilles bourdons.

L'abeille bourdon est seule dans les commencemens ; mais elle fait se faire peu - à - peu à elle - même une bonne compagnie , & se procurer des sujets qui partageront avec elle les charges du ménage.

Ces abeilles bourdons , qui forment une espèce de petite famille , périssent presque toutes dans l'automne ; & il ne s'en échappe que quelques femelles fécondées , qui cherchent une retraite dans des trous de mur , ou dans des creux qu'elles font elles-mêmes en terre. Elles y passent la mauvaise saison dans un jeûne absolu de toutes choses , & dans une inaction parfaite ; mais le printems

qui ranime toute la nature , leur rend le mouvement & la vie.

L'abeille bourdon , qui paroît assez grosse , est couverte d'une multitude de poils longs , très pressés ; en volant elle fait un grand bourdonnement ce qui lui a fait donner le nom de *Bourdon*. Notre abeille n'a rien de plus pressé que de construire un nid pour y loger la famille à laquelle elle donnera le jour. Elle arrache brin-à-brin , avec ses deux dents écailleuses , de la mousse fine , qu'elle arrange , & à laquelle elle donne une forme de voûte d'un pouce d'épaisseur , & souvent de deux. Au premier coup d'œil ce nid paroît n'être qu'une morte de terre un peu élevée & recouverte de mousse ; mais lorsqu'on l'observe , on voit qu'il a été construit avec art. Le plancher de ce petit nid est couvert de mousse , afin que l'humidité de la terre ne puisse nuire à ce qu'elle a dessein de poser dessus. Elle vole à la campagne faire récolte de miel & de cire : elle en forme une petite masse qui ressemble à de la pâte , & qui est le commencement d'un gâteau , qu'elle place dans son nid. En formant cette masse , elle pond & enferme dans le centre deux ou trois œufs. Pendant qu'elle continue le même travail , pour parvenir à de nouvelles pontes , les premiers œufs éclosent : les vers naissent au milieu de la nourriture qui leur est propre , car cette pâte est l'aliment que leur mere leur a destiné. Après avoir resté quelques jours dans l'état de vers , ils se filent une coque dans laquelle ils s'enferment ; s'y changent en *Nymphes* , & en peu de tems deviennent des abeilles ; ils se mettent à l'instant à travailler avec la mere commune , à composer de la pâte , à entretenir & perfectionner le nid , à augmenter les provisions. C'est ainsi que peu à-peu un nid se peuple , & que notre abeille , de solitaire qu'elle étoit d'abord , devient bien accompagnée.

Parmi les abeilles qu'elle a mises au jour , il y a , ainsi que parmi les mouches à miel , des mâles , des femelles , & des abeilles sans sexe. Ce qu'on y trouve de plus , c'est que les mâles y sont de deux grandeurs : les petits paroissent plus agissans & plus adroits , & les grands plus forts. Les très grands bourdons sont

les femelles ; ceux de moyenne grandeur sont les mâles , de deux especes , & les plus petits sont dépourvus de sexe : ces derniers , ainsi que les femelles , ont un aiguillon ; les mâles n'en ont point. Ces différens bourdons , & les différentes parties d'un même bourdon , montrent des couleurs variées , qui ne sont que celles de leurs poils : les diverses parties de ces abeilles , nécessaires pour le travail & pour la récolte , sont pour l'essentiel construites comme celles de l'*Abeille commune*.

Les abeilles bourdons ne sont jamais plus de cinquante à soixante réunies dans un même domicile. La mere fondatrice de la colonie pond presque autant de femelles , que de mâles & d'ouvrières. Il n'y a point de jalousie sur les fonctions du sexe. Tous les bourdons , de quelque espece qu'ils soient , mâles , femelles , ouvrières , la mere même , mettent la main à l'œuvre , & travaillent aux gâteaux. Ces gâteaux sont un assemblage assez irrégulier de coques , entre mêlées de masses informes , d'une couleur brune & sans ordre : il y a de ces masses , qui , pour la couleur & la figure , ressemblent à des truffes ; elles sont la pâtée même. Il y en a telle où l'on trouve en l'ouvrant , vingt ou trente œufs , ou bien des vers ; d'autres où il n'y en a que deux ou trois. Ces masses de pâtée sont non-seulement le berceau , mais aussi la nourriture des vers. Ces vers en mangeant la pâtée qui les environne , se trouvent exposés à l'air ; mais leur mere ou quelqu'un de la famille , déjà en état de travailler , rapporte de la pâtée sur les endroits où elle a été consumée , afin de tenir toujours la masse suffisamment épaisse. Les vers étant ainsi renfermés dans une pâte molle , il leur est facile d'y façonner une cavité qui sert de moule & de point d'appui au tissu des fils de soie , avec lesquels ils construisent leurs coques. Lorsque la coque est finie , les bourdons enlèvent la pâtée dont elle est couverte , & la mangent eux-mêmes , ou la portent dans d'autres endroits.

On trouve de plus dans leurs nids , trois ou quatre petits pots pleins d'un fort bon miel. Lorsque les Fauçeurs découvrent ces nids , ils ne manquent pas d'en sucer le miel.

A voir ces mouches revenir à leurs ruches les pattes chargées de petits fardeaux de cire, on croiroit qu'elles s'y prennent de la même façon pour apporter la mousse dont elles construisent leurs nids; mais en observant la nature, on trouve à chaque instant occasion de remarquer combien elle se plaît à diversifier ses ouvrages. Au lieu de transporter la mousse par l'air, comme on seroit tenté de le croire, elles la roulent, pour ainsi dire, par terre. Rien de plus facile que de leur voir rétablir un nid, & d'observer la maniere dont elles manient la mousse; on le peut sans danger, car ces abeilles, quoiqu'armées d'un dard empoisonné, encore plus terrible que celui des mouches à miel, sont plus douces & plus pacifiques. Que l'on détruise la voûte de leurs nids; qu'on la répande à quelque distance, on verra l'abeille revenir chercher la mousse qu'on a transportée: elle se pose sur ses jambes, tournant le derriere au nid, & la tête à la mousse: elle saisit la mousse avec ses dents; les premieres jambes éclaircissent les brins, les cardent pour ainsi dire; ce qui a fait donner aussi à ces mouches le nom d'*Abeilles cardeuses*. Ces premieres jambes font passer la mouche sous le ventre; les secondes la reçoivent & la donnent aux jambes de la troisieme paire, qui poussent le petit paquet de mousse aussi loin qu'il peut aller. En répétant cette manœuvre, la mouche forme un petit tas, qui n'a fait qu'un chemin bien court, puisqu'il n'a guere été plus loin que la longueur du corps de l'animal; cela fait, la mouche, si elle est seule, se remet devant le tas, & elle recommence la même opération pour porter la mousse jusqu'au nid. Le plus ordinairement, elles se mettent plusieurs à la file; c'est un charme de les voir disposées en chaîne, au milieu d'une trainée de mousse: la premiere la pousse à la seconde; la seconde à la troisieme, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle soit apportée au nid, où elles arrangent & entrelassent les brins avec beaucoup de dextérité.

Nous avons vu le nid fait à la hâte par la mere toute seule, couvert simplement de mousse; un toit semblable ne suffit point pour garantir le nid de la pluie: aussi les abeilles forment-elles un plafond, d'une espece de cire qui unit les brins de mousse, & les assujettit contre

l'effort du vent ; & quoique ce toit soit simplement d'une épaisseur double de celle d'une feuille de papier, il devient impénétrable à l'eau. Cet enduit est d'une matière qui a l'odeur de cire : c'est une cire brute, qui, quoique plus ténace que celle des abeilles ordinaires, n'a pas reçu les préparations nécessaires pour la rendre une véritable cire : elle est d'un gris jaunâtre. Si on se donnoit la peine de l'étudier, on pourroit peut-être en tirer quelque avantage. Mêlée avec de l'huile de térébenthine, elle se ramollit & devient propre à prendre des empreintes : on peut la pétrir avec les doigts sans qu'elle s'y attache.

La dernière partie de l'édifice est une galerie de mouffe, qui conduit à un trou placé dans le bas du nid, par où elles entrent sans être vues.

Malgré le peu de multiplication de nos *Abeilles bourdons*, elles ont des ennemis qui en font une terrible destruction ; les mulots & les fouines sur-tout. Ces bourdons sont encore exposés à la rapacité d'un gros ver, qui provient d'une mouche du genre des *Frelons* ; lequel mange, & la pâtée, & les vers, & les nymphes. De plus, elles sont sujettes à des poux qui les sucent. On rencontre différentes chenilles, qui s'attachent à la cire des plafonds & les mangent. On trouve encore dans ces nids & en grand nombre, différentes espèces de vers qui se transforment en de petites mouches, & qui vivent à leurs dépens. Les mères sont sujettes à être mangées par des vers qui s'attachent à leurs œufs ; enfin les fourmis sont aussi très friandes de leur miel. La nature a pris plaisir, comme on aura lieu de l'observer plus d'une fois, à semer les êtres dans les êtres : ils se détruisent les uns les autres, & par-là se conserve un équilibre presque toujours égal entre les êtres créés.

Abeilles solitaires.

On trouve les abeilles solitaires réunies dans un même lieu ; mais elles n'y font point une véritable société, comme les deux premières espèces dont nous avons parlé.

Les différentes espèces d'*Abeilles solitaires*, dont on va faire ici l'histoire, exécutent diverses sortes d'ouvrages

fort industrieux, qui tous tendent à la conservation de leur postérité.

Abeilles - Percebois.

L'espece des *Abeilles-percebois* n'est point aussi commune que les précédentes. Il n'y a cependant guere de jardins où l'on n'en puisse voir quelques-unes dans différentes saisons, mais sur-tout au commencement du printems. Elles volent le long des murs exposés au soleil, & dans les heures de la plus grande chaleur, sur-tout s'ils sont garnis de treillage. Celle qui rode ainsi dans un jardin au printems, y cherche un endroit propre à y faire son établissement : c'est quelque piece de bois mort, d'une qualité convenable, qu'elle entreprendra de percer ; comme un échalas, une piece de bois qui sert de soutien aux contre-espaliers, un contre-vent, un banc de bois, une poutre : jamais cette mouche n'attaque des arbres vivans ni du bois verd, la nature lui a appris à connoître les bois qu'elle pouvoit percer avec le plus de facilité.

Le corps de ces especes d'abeilles est lisse, luisant, & d'un noir bleuâtre : elles volent avec bruit ; leurs quatre aîles sont d'un violet foncé : elles ont sur les côtés, autour du derriere & sur le corcelet, de longs poils noirs ; leur trompe est, pour l'essentiel, faite comme celle des mouches à miel : elles sont armées d'un aiguillon ; & , comme dans toutes les especes d'abeilles, le mâle n'en a point ; mais à l'extérieur, il ressemble beaucoup à la femelle.

La demeure de cette espece d'abeilles n'est point difficile à reconnoître : lorsqu'on rencontre à la campagne une piece de bois sec percée dans quelqu'endroit d'un trou capable de laisser passer le doigt index, & au-dessous de ce trou de la sciûre de bois, on est sûr d'y trouver une *Abeille-percebois*, qui travaille à son bâtiment. Il lui faut de la force, du courage & de la patience pour son ouvrage ; le trou qu'elle ouvre se dirige vers l'axe un peu obliquement, afin que les sciûres de bois qu'elle détache puissent couler. Quand elle a creusé son trou à quelques lignes de profondeur, elle lui fait prendre une autre direction ; elle le conduit parallelement à l'axe ;

elle perce le bois en flute; & si la grosseur du bois y peut suffire, elle perce trois ou quatre de ces longs trous dans l'intérieur. Quelquefois cependant elle dirige le trou obliquement d'un bout du morceau de bois à l'autre : ces trous ont souvent plus de douze à quinze pouces de longueur.

Cette abeille, pour faire des trous si considérables, n'a d'autres instrumens que deux dents, qui sont d'une écaille très solide, courbées, & qui se terminent en une pointe fine & très forte. Cet ouvrage occupe l'abeille pendant des semaines & même des mois entiers. C'est pour loger les vers qui doivent sortir des œufs que cette *Percebois* doit pondre, qu'elle ouvre de si longs trous. Cette galerie n'est que la cage d'un bâtiment où se trouvent plusieurs pieces en enfilade. Chaque piece est proprement un alvéole de bois, destiné à contenir l'œuf que l'abeille y doit pondre, car il faut un alvéole pour chaque ver : elle divise la cage en dix ou douze chambres, séparées par un plancher.

Elle commence par apporter, dans la partie inférieure qui correspond au trou que l'on voit au-dehors, de la pâte faite de cire brute & de miel, & qui a la consistance d'une terre molle : elle y dépose un œuf qui se trouve ainsi placé au milieu de la nourriture qui est nécessaire au ver, & dans la juste quantité qu'il en a besoin pour parvenir à l'état de *Nymphé*. L'abeille, après avoir ainsi pourvû son petit, bouche l'alvéole avec un plancher de l'épaisseur d'un écu : ce plancher paroît formé de cercles concentriques; on diroit qu'il a été fait sur le tour. Pour le construire, elle va ramasser la sciûre de bois qui est au bas du trou : elle l'humecte d'une matière visqueuse, & en forme un plancher qui sert de couvercle à la première cellule construite, & de fond à la seconde; ces alvéoles ont près d'un pouce de profondeur. L'abeille réitere la même manœuvre, & remplit ainsi la cage de dix ou douze alvéoles. Outre le trou intérieur dont nous avons parlé & qui sert d'entrée, on en voit un second dans la partie supérieure, & quelquefois un troisième dans le milieu, par où l'abeille entre & sort, lorsqu'elle a construit le premier alvéole dans la partie inférieure;

car pour lors le trou inférieur se trouve bouché, & celui du milieu lui abrége bien du chemin.

Chaque ver se trouve ainsi placé dans une cellule remplie de pâtée ; à mesure qu'il croît, son logement s'aggrandit au dépens de la pâtée, dont le volume diminue. Les vers y subissent les métamorphoses nécessaires pour parvenir à l'état d'abeilles. Lorsque la mere abeille a travaillé de manière à mettre ses petits en état de vivre, elle abandonne son nid ; & ainsi que tous les autres insectes, elle survît peu aux soins qu'elle a pris de sa postérité.

Voilà nos petits vers qui seront bientôt de jeunes abeilles, bien clos, bien enfermés, abandonnés de leur mere ; comment sortiront-ils de cette prison ? Chaque abeille percera-t-elle sa prison par le côté latéral ? Quel ouvrage pour un insecte naissant ! La nature nous fait voir ici une industrie charmante. Les vers qui sont dans les cellules les plus basses, pondus les premiers, sont par conséquent plus vieux que ceux qui sont dans les cellules supérieures, & ce sont les premiers qui se transforment en nymphes & en mouches. Le plus vieux, qui, par conséquent éclot le premier, se trouve le plus près de la porte, il n'a qu'une petite ouverture à déboucher pour sortir par ce trou oblique, de la grosseur du doigt, par où l'abeille avoit commencé son ouvrage. L'abeille qui éclot la seconde, n'a que son plancher à percer, & elle se trouve près de la porte ouverte : toutes les abeilles supérieures n'ont chacune que leur plancher à percer, pour traverser des cellules vuides & ouvertes qui les conduisent à la porte. La nature semble avoir voulu les mettre hors d'état de se tromper sur cette route ; car ces abeilles naissent toutes la tête en bas, en sorte que leurs premières tentatives pour ouvrir leurs prisons, se font sur le seul endroit où il étoit à propos de les faire.

Abeilles maçonnes.

L'amour de la postérité est une passion si déterminée & si vive chez les insectes, qu'excepté le soin de leur nourriture, tout le reste de leurs actions paroît ne ten-

dre qu'à l'entretien , le logement & la conservation de leurs petits. Tout ce qu'il y a de plus surprenant dans leur conduite , tous leurs travaux , tous leurs arts paroissent ne partir que de ce principe. C'est en conséquence & seulement pour le dépôt de ses œufs , que l'*Abeille maçonne* bâtit l'édifice qui lui a fait donner le nom de *Maçonne*.

L'abeille femelle , qui seule , comme on l'observe dans beaucoup d'autres insectes , travaille à la construction du nid , est de la grosseur & aussi longue que les mâles des mouches à miel : elle est noire & fort velue : elle est seulement un peu jaunâtre par-dessous ; à la partie postérieure elle est armée d'un aiguillon. Les instrumens dont elle se sert pour construire son nid , sont les dents & ses pattes. Ses dents sont deux mâchoires qui jouent en sens horizontal , dont les surfaces qui se touchent sont concaves & bordées de poils , & propres par conséquent à contenir les petites mottes de mortier , avec lesquelles elle construit son bâtiment.

Le mâle ne diffère de l'*Abeille maçonne* que par sa couleur qui est fauve , & approchante de celle de la mouche à miel ; le dessus de la partie postérieure est chargé de poils noirs , & le ventre pareillement. Ce mâle n'a point d'aiguillon : il est à-peu près de la même grosseur que sa femelle ; ce qui n'est pas ordinaire parmi les insectes où les femelles sont ordinairement plus grandes & plus grosses. Les mâles , ainsi que parmi les autres insectes , sont paresseux ; aussi-tôt que l'amour a usé de ses droits , ils laissent leurs femelles , & s'en vont courir le monde , où ils menent une vie libre & vagabonde , sans souci de leur postérité. L'*Abeille maçonne* , au contraire , travaille laborieusement à la construction du nid.

Lorsqu'elle a reconnu sur un mur un endroit propre au bâtiment qu'elle veut construire (c'est ordinairement sur les murs exposés au midi , & sur les angles de ces murs qu'elle travaille plus volontiers) , elle va chercher les matériaux nécessaires pour la construction : elle choisit du sable , grain à grain , qu'elle mêle avec de la terre : elle la détrempe avec une liqueur visqueuse qu'elle tire de son estomac : elle en forme des cellules

dont elle polit l'intérieur, pour lequel elle emploie le sable le plus fin, & laisse le dehors graveleux. Chaque cellule a environ un pouce de hauteur, & près de six lignes de diametre. Elle travaille avec tant d'activité qu'elle parvient à peu-près à construire une de ces cellules dans un jour. Lorsque la cellule est construite, elle y dépose la quantité d'alimens nécessaires pour fournir à l'accroissement complet du ver qui doit sortir de l'œuf qu'elle est prête d'y pondre, & le mettre en état de subir toutes ses métamorphoses. Cette pâtee est faite de miel & de poussiere d'étamines. Cette abeille n'ayant point de corbeilles, comme les autres mouches à miel, aux pates postérieures, elle apporte les poussieres d'étamines entre ses dents, & dégorge dessus le miel avec lequel ces poussieres doivent être délayées pour composer la pâtee.

A peine la premiere cellule est-elle construite, qu'elle jette les fondemens d'une seconde, qu'elle remplit & finit comme la premiere. Elle en fait souvent sept à huit, plus ou moins, dans son nid; ces cellules sont disposées sans ordre, & séparées les unes des autres par un massif de maçonnerie.

Parmi les plus petits insectes, comme parmi les hommes, on veut quelquefois usurper le bien de son voisin, & s'approprier les travaux d'autrui. M. Duhamel a observé plus d'une fois, que pendant que l'abeille maçonne étoit aller chercher des matériaux pour continuer sa cellule, une autre entroit sans façon dans cette cellule, la visitoit, la ragréoit, & ne vouloit point la céder à la propriétaire; ce qui occasionnoit un grand combat. C'est dans l'air que se donnent les plus rudes chocs; au contraire des abeilles elles se heurtent quelquefois tête contre tête: on a vu de ces combats durer une demi-heure. L'*Abeille maçonne* s'empare quelquefois sans injustice des cellules déjà commencées, si par quelque accident celle qui la construisoit est morte: ou bien elle ragrée d'anciens nids; mais ces vieux nids ne l'empêchent point d'en bâtir de nouveaux, soit parceque les vieux ne servent que deux ou trois fois, soit parcequ'il y a plus de femelles une année qu'une autre.

Lorsque l'abeille a construit les cellules, elle recouvre le

le tout d'un enduit épais de mortier ; & l'extérieur du nid ressemble à un bosse pierreuse , qui a la forme d'un demi-cœuf. Tout ce travail dure environ quinze jours sans relâche. La mouche , ayant mis sa postérité en sûreté , a fait tout ce qu'elle avoit à faire : elle se retire & abandonne ce nid qui n'a plus besoin de ses soins. Parmi les insectes qui ne vivent qu'un an , comme notre mouche , & qui ne donnent qu'une génération dans toute leur vie , les femelles n'ont plus besoin du secours de leur mâle lorsqu'elles ont été mises une fois en état de perpétuer leur espèce : cela fait , le dessein de la nature est accompli ; & leur vie étant désormais inutile , elles meurent bientôt après.

C'est vers le 15 ou 20 d'Avril que ces abeilles commencent à construire leurs nids : ils sont habités pendant dix à onze mois consécutifs par les vers , ensuite par les nymphes , dans lesquelles ils se sont transformés. Ces nids , quoique peu communs , ne sont pas non plus fort rares pour des yeux attentifs & observateurs. On en trouve sur les faces des grands bâtimens qui sont exposés au midi , sur celles des châteaux isolés , aux fenêtres des églises de campagne , & aux angles des murs ; ils ne sont jamais appliqués sur un crépi , toujours sur la pierre.

L'espèce des *Abeilles maçonnes* est répandue dans diverses Provinces du Royaume : elles bâtissent toutes sur le même principe ; mais elles se servent des divers matériaux que le pays fournit : aussi les nids varient-ils en couleur , suivant les pays. Aux environs de Paris , ils sont d'un blanc qui approche de celui de la pierre de raille ; en Touraine de couleur grise ; ailleurs blancs. Le mortier dont ces nids sont composés se durcit au point , qu'il surpasse en dureté nos enduits , soit de plâtre , soit de mortier. La nature nous fait voir , suivant la remarque de M. de Réaumur , qu'il peut exister un excellent mortier , fait de grains de sable , unis avec une matière visqueuse : celui qui trouveroit ce secret rendroit un grand service à la postérité. Si une fois on étoit parvenu à faire un mortier liquide , lequel , en se séchant , pût acquérir en peu de tems la dureté des pierres & du marbre , il n'y auroit plus qu'à le verser

dans des moules , on en tireroit des pierres toutes taillées & toutes façonnées. Des gens peu instruits dans les arts , en voyant des pierres d'une grandeur énorme employées dans des lieux où on ne pouvoit imaginer que l'industrie humaine eût pu les transporter de si loin , ont cru que les Anciens avoient eu le secret de fondre les pierres. Idée absurde : la pierre ne peut être fondue sans changer de nature , c'est-à dire sans se vitrifier. Si on leur eut supposé l'art de mouler un mortier liquide , qui , en séchant , eut pû acquérir la dureté de la pierre & du granit , l'on n'auroit supposé rien d'impossible.

Revenons à nos jeunes mouches enfermées dans une prison dont les murs sont très épais & très solides. Les seuls instrumens dont les abeilles se servent pour en sortir , ce sont leurs dents : à force de coups réitérés , elles font un trou dans ce mur , contre lequel s'émoufferoient nos couteaux : c'est par où elles sortent.

Les vers des abeilles maçonnes , quoique si bien clos & si couverts , se trouvent souvent dévorés par d'autres vers. Il y a un genre de mouches , que l'on nomme *Ichneumones* , dont il y a beaucoup d'espèces différentes , ainsi que nous le verrons au mot MOUCHE ICHNEUMONE. Cette mouche , qui est carnacière , est à l'affût de l'instant où la mouche maçonne quitte son nid pour aller à la quête de nouveaux matériaux , elle se coule dans la cellule , y dépose un œuf , d'où sort un ver qui dévore l'enfant de la maison. Ce ver est pourvu de dents propres à briser les pierres , & à percer le mur de sa prison : on trouve dans une cellule quelquefois plus de trente de ces vers ; d'autres fois dix ou douze.

L'ennemi le plus terrible pour les vers des abeilles maçonnes , est un ver déposé furtivement dans l'intérieur du nid par un Scarabée. Ce ver , qui a des dents très fortes , au moyen desquelles il perce plusieurs cellules & dévore toute la famille , est d'un beau rouge , d'une nuance plus forte que le couleur de rose : il est ras ; sa tête est noire : il a six jambes écailleuses. C'est dans la cellule où il a fini ses ravages , qu'il se prépare à sa transformation : il y fait un retranchement au moyen d'une toile bien tendue , qui a l'épaisseur & la consistance d'un parchemin , & dont la couleur est brune ,

plus claire que le café. Il tapisse de soie de même couleur les murs du logement auquel il s'est restraint. Puis après un long tems (car on en a vu pousser ce terme jusqu'à trois ans) on voit sortir de la nymphe un très joli *Scarabée*, grand & long comme une mouche cantharide. Ce *Scarabée* a la tête & le corcelet d'un très beau bleu ; les foureaux ou étuis des aîles sont rouges, & traversés par trois bandes d'un violet foncé. Le dessous de la tête, celui du corcelet & celui du corps sont entierement velus ; ce n'est qu'au travers de longs poils blanchâtres, qu'on apperçoit que le ventre est d'un beau bleu. Quoique ce ver n'ait paru qu'au bout de trois ans sous la forme de *Scarabée*, il y a un moyen de le faire paroître plutôt sous cette forme, en lui procurant une chaleur suffisante.

Autres especes d'Abeilles maçonnes.

Il y a une espèce d'abeille maçonnie qui profite des trous qu'elle trouve tout faits dans le bois ; tels que ceux qui se trouvent quelquefois dans des portes ou poteaux. Elle n'a point été pourvue par la nature d'instrumens propres à en faire : elle enduit l'intérieur du trou d'une terre fine ; le remplit de pâtée, y dépose un œuf, & le bouche de la même matiere. Cette abeille maçonne ressemble assez à la mouche à miel, excepté que le dessus du corps a moins de poils, & qu'il est rougeâtre & luisant.

Une autre espèce choisit les trous des pierres pour en faire des alvéoles. Cette abeille est plus courte, plus grosse, plus velue qu'une mouche à miel ouvriere ; elle est sur-tout reconnoissable par des poils de deux couleurs : ceux du corps tirent sur l'orange ; ceux du corcelet sont noirs : ses dents ressemblent aux lames des ciseaux de Tondeurs, à cela près qu'elles sont dentelées. Elle a des antennes qui different des antennes ordinaires, en ce qu'elles sont très courtes, & ne sont pas flexibles. Cette abeille, après avoir choisi les trous qu'elle trouve dans les pierres, les enduit d'une terre fine bien humectée, les retrécit s'ils sont trop larges, y met la provision nécessaire pour nourrir le ver qui doit

éclore de l'œuf qu'elle y pond, & elle bouche l'alvéole.

Il y a encore des abeilles qui font des nids de simple mortier de terre : ces nids sont attachés sur les murs, comme ceux des abeilles maçonnes ; ils ont peu de solidité, aussi n'ont-ils besoin que de durer trois semaines, à compter du moment de la construction jusqu'au jour que la nymphe en sort en mouche. D'autres font leur nid dans les mortiers de murs de clôtures : il n'y a rien de brillant ni de singulier dans leurs manœuvres.

Abeilles qui creusent la terre.

Ces especes d'abeilles ne savent que creuser la terre, & y faire des trous cylindriques de la grosseur de leur corps, souvent profonds de cinq à six pouces, quelquefois d'un pied. Ce qu'elles offrent de plus remarquable, est la patience avec laquelle elles enlèvent la terre presque grain à grain, pour creuser leur trou. Elles apportent la terre sur les bords, & en forment une petite monticule ; le terrain le plus battu est celui que quelques unes préfèrent. On voit quelquefois des allées de jardin criblées de trous, qu'elles y ont creusés presque perpendiculairement. D'autres especes creusent horizontalement. Chaque especes choisit la terre ou le sable qui lui convient. Les terres ou sables coupés presque à pic, qui s'élevent au-dessus des chemins, offrent souvent des milliers de ces trous. L'abeille dépose, dans le fond du trou, de la pâtée, y pond un œuf, & fait rentrer dans le trou la plus grande partie de la terre qu'elle en avoit ôtée ; par cette industrie, elle empêche les fourmis d'aller piller la pâtée.

Parmi ces mouches qui creusent la terre, il y en a de plus petites que les mouches d'appartement. On rencontre quelquefois de celles-là sur diverses fleurs, où elles se saupoudrent de poussiere d'étamines. D'autres especes de ces abeilles égalent ou surpassent en grandeur les mouches à miel ouvrières.

Toutes ces abeilles different par la forme du corps & la couleur. Celles qui fouillent dans les jardins ont la couleur des mouches à miel : celles qui creusent dans les sables gras sont noires & ont les ailes d'un violet

foncé. Celles qui fouillent dans la terre ordinaire sont noires, & ont une file de houpes blanches sur les côtés; au lieu de faire une monticule à l'entrée du trou, elles étalent la terre.

Abeilles coupeuses de feuilles.

Ces especes d'abeilles creusent la terre comme les précédentes, & construisent dans ces trous des nids pour leurs petits. Elles les font avec des morceaux de feuilles, de figure arrondie & un peu ovale, courbés & ajustés les uns sur les autres avec tant d'art, qu'il est peu d'ouvrages aussi propres à nous donner une idée de l'adresse qui a été accordée aux insectes. Ces *Abeilles coupeuses de feuilles* cachent sous terre, tantôt dans un champ, tantôt dans un jardin, leurs nids qui sont des tuyaux cylindriques, de la longueur des étuis à cure dents, & quelquefois de la même grosseur: ces étuis sont composés de petits gobelets enchassés les uns dans les autres, & disposés comme des dés à coudre mis les uns dans les autres.

On voit de ces rouleaux de différentes grosseurs, ce qui vient de ce qu'ils sont l'ouvrage de plusieurs especes d'abeilles qui different en grosseur.

Les abeilles qui coupent les feuilles de rosier, sont plus petites que les mouches à miel ouvrières; ces coupeuses n'ont point assez de poils sur le dessus des anneaux du corps pour en cacher le luisant; le dessus des anneaux est d'un brun presque noir; chaque côté du corps a un bordé de poils presque blancs, formé par une suite de touffes, dont chacune part de chaque anneau.

La coupeuse des marronniers, (car chaque espece d'abeilles choisit une feuille particuliere) est plus grande que les mâles des mouches à miel; le dessus du corps est roux, & le dessous du ventre est d'un gris blanc.

Les dents sont l'instrument dont ces especes d'abeilles se servent pour couper les feuilles. Elles les coupent avec plus de promptitude, que nous ne couperions avec des ciseaux. Trois sortes de pieces entrent dans la compo-

tion d'un étui ; les unes sont demi-ovales ; d'autres ovales ; d'autres rondes.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué des feuilles de rosier , où l'on voit des pièces emportées avec la netteté d'un emporte-pièce : c'est-là que nos abeilles coupeuses ont pris leurs matériaux. Le hazard peut quelquefois présenter à l'Observateur attentif , une de ces mouches occupées à couper une feuille : c'est-là qu'il admireroit avec quelle justesse , sans compas , elle coupe une pièce circulaire , qui est de grandeur juste à se rapporter à l'étui qu'elle construit , propre à boucher exactement chaque alvéole , dans lequel elle dépose un œuf avec sa provision , qui est de couleur rougeâtre.

Le nid de l'abeille coupeuse de feuilles est donc tout composé d'alvéoles placés ainsi au-dessus les uns des autres. Lorsque les vers ont pris tout leur accroissement , ils se filent une coque de soie épaisse & solide , qui tapisse les parois de la cellule. La soie de l'extérieur de la coque , est de couleur de café ; & les parois intérieures sont faites d'une soie très fine & blanchâtre , unie & luisante comme le satin : c'est-là qu'ils subissent leur métamorphose , & passent l'hiver sous terre à cinq ou six pouces de profondeur , ou sous la forme de nymphe ou de mouche , bien enveloppées d'une coque de soie. La même mouche ichneumone , qui va déposer ses œufs dans le nid de l'abeille maçonne , vient les déposer de même dans les nids de ces abeilles.

Abeilles qui font des nids de membranes soyeuses.

Cette espèce d'abeille fait son nid dans le mortier qui unit les pierres des murailles ; mais elle en tapisse l'intérieur de membranes soyeuses.

Cette abeille place toujours son nid dans un mur exposé en plein nord : elle est la seule , avec une autre sorte de mouche , qui choisisse cette exposition. Tous les animaux en général , & sur-tout les insectes volans , qui ne couvent point leurs œufs , choisissent , pour placer leur nid , des endroits exposés aux rayons du soleil ; mais il n'est point dans la nature de loix si générales , qu'elles n'aient quelques exceptions.

Les nids de ces abeilles, comme ceux des *Coupeuses*, sont des especes de cylindres, faits de plusieurs cellules mises bout-à-bout, dont chacune a la figure d'un dé à coudre. Le terrain, dans lequel l'abeille a creusé, décide du plus ou moins de cellules. Ces cellules ont environ cinq lignes de profondeur, & deux lignes de diamètre : la matiere dont elles sont formées est une membrane soyeuse.

Les vers à soie & autres sont pourvus d'une filiere avec laquelle ils forment leur tissu. Cette abeille porte, comme eux, dans son estomac une matiere soyeuse; mais n'étant point pourvue de filiere, elle la dégorge comme une écume, aussi fine que celle des bouteilles de savon, & en forme une especes de membrane qui tapisse la cellule. Ces membranes multipliées lui donnent la solidité nécessaire : elle dépose dans cette cellule de la pâtee, y pond un œuf, la bouche, & réitere cette manœuvre pour toutes les cellules.

Ces abeilles éclosent vers la fin de Juillet : elles sont plus petites que les mouches à miel ouvrières : elles ont, comme elles sur le corcelet, des poils roux, les anneaux du corps bruns, mais bordés de poils roux. Leur trompe differe notablement de celles des mouches à miel ; loin de se terminer par une partie déliée, comme celle des abeilles ouvrières, à quelque distance du bout elle s'évase, & finit par une partie plus large que le reste. La structure du bout de cette trompe fait voir qu'elle est propre à exécuter bien des mouvemens, & sa figure apprend que lorsqu'il se plie en gouttiere il peut retenir une matiere visqueuse.

La femelle dans toutes ces especes d'abeilles a un aiguillon, & le mâle n'en a point.

Abeilles tapissieres.

En se promenant au milieu d'une moisson de bled, on peut observer quelquefois à ses pieds, dans les sentiers, de petits trous décorés dans leur circuit, d'un beau ruban couleur de feu : ce sont les nids des *Abeilles tapissieres*. Ces abeilles sont les seules à qui ce nom soit proprement dû ; elles seules tapissent à notre maniere.

L'abeille tapissière est d'une fort petite espèce : elle est plus velue que les mouches à miel ordinaires : elle a le corps proportionnellement plus court ; mais sa couleur approche fort de la leur.

Le premier travail d'une abeille tapissière, qui veut faire un nid, est de creuser d'abord dans la terre un trou perpendiculaire. Elle lui donne trois pouces de profondeur : il est d'un diamètre égal depuis l'entrée du trou jusqu'à sept ou huit lignes de profondeur ; il s'évase ensuite comme nos caffetieres. Après que ce trou est creusé, il est question de revêtir ses parois pour soutenir les terres & contenir la pâtée. L'abeille se transporte sur une fleur de coquelicot ; où elle taille avec l'adresse des *Coupeuses de feuilles* dans un des pétales, une pièce qui a la figure d'une moitié d'ovale. La tapissière entre dans son trou avec la pièce qu'elle a enlevée : elle la tient pliée en deux entre ses pattes ; mais malgré cela la pièce ne peut manquer de se chiffonner en entrant dans une cavité si étroite : la mouche ne l'a pas plutôt conduite à la profondeur où elle la veut, qu'elle la déplie & l'étend le plus uniment possible. Elle applique sur le fond & sur les côtés plusieurs feuilles qu'elle unit avec art. Les dernières pièces qui terminent l'entrée du trou, débordent toujours de quelques lignes : c'est ce qui forme ce petit ruban couleur de feu qui arrête l'œil de l'Observateur.

Quand l'intérieur du trou a été suffisamment tapissé, l'abeille accumule, dans la partie du fond qui est évassée, la quantité de pâtée nécessaire pour fournir à l'accroissement du ver qui doit éclore de l'œuf qu'elle y dépose. Elle n'a garde de laisser à l'abandon & au pillage un travail qui lui est si cher & qui lui a tant coûté. Pour en prévenir la perte, elle détend toute la tapissière qui se trouve depuis le bord du trou, y compris même ce petit cercle qui débordoit sur la terre jusqu'à la pâtée ; & à mesure qu'elle la détend, elle la pousse vers le fond, & en recouvre la surface de ce qu'elle veut conserver. Lorsque la tapissière est détendue, le trou qui avoit trois pouces de profondeur, est réduit à n'avoir plus qu'un pouce ; c'est la hauteur du sac qui renferme la pâtée & l'œuf. La mouche ensuite remplit de terre les deux

pouces de vuide qui restent depuis le dessus du sac jusqu'à l'entrée du trou ; en sorte que quand l'ouvrage est achevé, on ne sauroit plus reconnoître l'endroit où la terre a été percée.

L'abeille ne met guere que deux ou trois jours à la construction de ce nid, qui doit paroître un travail terrible pour une si petite mouche. M. de Réaumur est porté à croire qu'elle fait plusieurs de ces alvéoles, & autant que d'œufs.

La Nature, qui a arrangé la transformation des insectes sur le tems où doivent paroître les alimens qu'elle leur a destinés, a usé d'une double prévoyance à l'égard de notre *Abeille tapissiere* : elle ne lui fait quitter son état de nymphe pour être abeille, que lorsque la fleur de coquelicot quitte le bouton, afin que la tapissiere trouve dans le même moment & vivres & meubles.

Abeilles étrangères.

On trouve quelquefois en *Moscovie* & aux *Indes*, dans les troncs des vieux arbres, une cire noire, formée en morceaux ronds ou ovales, de la grosseur d'une muscade : elle est faite par de petites abeilles, qui construisent leurs gâteaux dans le creux de ces troncs, & qui y portent un miel de couleur citrine, & d'un goût agréable. Cette cire étant échauffée a une odeur de baume : elle est très rare en France. Les Indiens en font des cierges : ils en forment aussi de petits vaisseaux, dont ils se servent pour recueillir le baume de Tolu, qui découle de certains arbres.

Les abeilles de la *Guadeloupe* sont de moitié plus petites que celles d'Europe : elles sont plus noires & plus rondes. Il ne paroît pas qu'elles aient d'aiguillon ; ou si elles en ont, il faut qu'il soit si foible qu'il n'ait pas la force de percer la peau. Elles se retirent dans des arbres creux, pour construire leurs ruches : si l'espace est trop grand, elles font une espece de dôme de cire qui a la figure d'une poire, dans le dedans duquel elles se logent & font leur miel & leurs petits. Leur cire est d'un violet foncé. On n'a pu parvenir à lui faire changer de couleur, ni à en pouvoir faire des bougies, car elle est toujours

trop molle : on ne s'en sert dans le pays qu'à faire des bouchons de bouteilles. Ces abeilles ne font point de rayons : elles renferment le miel dans de petites vessies de cire , de la figure & de la grosseur des œufs de pigeon, mais plus pointues , à-peu-près comme des vessies de carpe. Quoiqu'on puisse aisément les séparer les unes des autres , il ne paroît cependant aucun vuide entre elles. La plus grande partie de ces vessies est remplie de miel : on trouve dans quelques autres une certaine matiere jaune grenée comme des œufs de carpes ; les Negres disent que ce sont les excréments des mouches. Si on peut juger par analogie , on pourroit peut-être penser que c'est de la cire brute. Leur miel est toujours liquide , ayant la consistance de l'huile d'olive & une couleur d'ambre. Les Créoles en imbibent de la cassave fraîche , & la mangent avec plaisir : les Chirurgiens & Apothicaires s'en servent comme de celui d'Europe. On retireroit une quantité considérable de ce miel , si on logeoit ces abeilles dans des ruches , comme on fait en Europe ; mais on est bien éloigné dans ce pays-là de se donner de pareils soins. Le P. *Labat* dit qu'il n'a connu qu'un seul habitant qui en avoit quelques essaims dans des pots de raffinerie percés en bas & bien couverts , où ces abeilles travailloient & profitoient beaucoup. Il faut , dit cet Auteur , que le P. *Du Tertre* , qui se plaint de n'en avoir jamais pu élever dans ce pays , n'ait pas trouvé le secret de délivrer ses abeilles des fourmis , qui , selon les apparences , les auront incommodées au point de les obliger de se retirer.

La cire de cette espèce d'abeille est excellente , suivant l'expérience du P. *Labat* , pour guérir les cors des pieds & les verrues des mains.

Les abeilles de la *Louisiane* sont les mêmes qu'en France : elles font leurs nids en terre dans des lieux secs ; par ce moyen elles se dérovent aux ours qui sont très friands du fruit de leurs travaux.

Dapper , dans la *Description de l'Abyssinie* , dit qu'il y a en Ethiopie un grand nombre d'abeilles , sur-tout de petites abeilles noires , qui font un excellent miel , & une cire d'une blancheur extraordinaire. Ces abeilles n'ayant point d'aiguillon pour se défendre , se cachent

dans le creux de la terre, où elles entrent par de petits trous qu'elles ont l'adresse de boucher si-tôt que quelqu'un paroît : pour cela, elles se mettent quatre ou cinq au trou, & ajustent leur tête en sorte qu'étant de niveau avec la terre, on ne les découvre point.

Sur la côte occidentale d'Afrique, il n'y a point de canton qui ne soit peuplé d'abeilles; le commerce de cire y est très considérable parmi les Negres. Les abeilles en Guinée donnent d'excellente cire, & un miel délicieux.

Kenoc, Anglois, dans sa Relation de l'Isle de Ceylan, distingue trois sortes d'abeilles. La première, qui ressemble à celles d'Europe, se loge dans les creux des arbres. Les Indiens en retirent facilement le miel, après avoir chassé ces mouches dont l'aiguillon n'est pas redoutable. La seconde espèce se loge sur les plus hautes branches, où elles forment leurs niches sans prendre soin de se cacher. Dans certaines saisons, des villes entières vont recueillir ce miel dans les bois, & tous en reviennent chargés. La troisième espèce est plus petite que nos mouches communes : elles donnent du miel en si grande quantité, que les *Chyngulais* l'abandonnent aux enfans.

A la Chine il y a grande abondance d'abeilles : la cire qu'elles donnent y est employée aux usages de la médecine, & non à bruler.

Les abeilles sont très abondantes dans les contrées des Hottentots en Afrique : on n'y apperçoit pas la moindre différence avec les nôtres. Les Européens ne se donnent pas la peine d'en élever, parceque pour un peu de tabac ou d'eau-de-vie, ou quelque autre bagatelle, on peut acheter des Hottentots une bonne quantité d'excellent miel, qu'ils vont chercher sur des rochers escarpés; mais ce miel est mal propre, attendu qu'ils le mettent dans des sacs faits de peau dont le poil est tourné en dedans. Voyez la Description du Cap de Bonne Espérance.

Dans l'Isle de Cayenne il y a une espèce d'abeilles noires très petites, qui donnent un miel blanc, liquide comme de l'eau, qui s'aigrit en peu de tems : leur cire est noirâtre, molle, & n'acquiert jamais de dureté.

ABLE ou ABLETTE, poisson blanc, assez semblable à l'éperlan, mais dont les écailles sont d'une blancheur plus vive & plus argentine. L'able, suivant la Description de Rondeler, a les yeux grands & rouges, le dos verd, le ventre blanc, la tête petite, le corps plat; il est sans fiel, sa chair est molle. Ce poisson a une nageoire à l'anus, composée de vingt osselets ou rayons. On le prend facilement à l'hameçon. Il est commun dans les rivières de Marne & de Seine en France, & dans plusieurs rivières d'Italie, d'Allemagne, de Suede. Il y a quelques autres especes de poissons, auxquelles on donné le nom d'*Ablettes*, sans doute à cause de leur blancheur: l'ablette n'est pas bonne à manger. M. Lémery met ce poisson au nombre des apéritifs; il dit qu'on en peut extraire beaucoup d'huile & de sel volatil.

Des insectes & des vermisses s'attachent quelquefois aux ouies des poissons; ce qui a fait croire à des Observateurs, mauvais Physiciens, que certains poissons, & principalement les ablettes, engendroient par les ouies de petites anguilles; ce qui est très faux.

Le principal usage que l'on tire de l'ablette, est d'employer ses écailles argentines pour composer de fausses perles. L'invention de cet art & sa perfection sont dues aux François. On enlève les écailles de l'ablette en ratissant le poisson à l'ordinaire: on les met dans un bassin d'eau claire, où on les frotte comme si on vouloit les broyer. Cette opération se répète dans différentes eaux, jusqu'à ce que les écailles ne déposent plus de teinture. La matière argentée se précipite au fond: on verse l'eau surabondante en inclinant le vase; & l'on s'arrête, lorsqu'il n'y a plus qu'une liqueur argentine, que l'on nomme *Essence d'Orient*: on mêle à cette essence un peu de colle de poisson. Ensuite on a des grains de verre creux très minces, de couleur de gyrasole, ou de couleur bleuâtre, dans lesquels on insinue, à l'aide d'un chalumeau, une goutte de cette essence d'Orient, que l'on agite pour faire étendre la liqueur sur toute la surface intérieure des parois. Enfin pour donner aux perles du poids & de la solidité, on les remplit de cire.

Cette matiere brillante & argentine ne se trouve pas seulement sur les écailles du poisson ; la membrane qui enveloppe l'estomac & les intestins en est toute parsemée. On est porté à croire que la matiere argentée se forme dans les intestins, qu'elle passe dans des vaisseaux pour arriver à la peau, & pour former les écailles. Si c'est là le véritable mécanisme de la formation des écailles de l'*Able*, celles des autres poissons pourroient avoir aussi la même formation. *Mémoire de M. de Réaumur.*

ABRICOTIER, *Armeniaca Malus*, ainsi nommé, parcequ'il est originaire d'Arménie, Province du Levant. Il y en a plusieurs especes ; entre autres, on en remarque deux qui different en ce que l'amande de l'une est douce, tandis que celle de l'autre est amere.

L'abricotier le plus cultivé est un arbre d'une grandeur médiocre ; son écorce est noire ; ses feuilles sont arrondies & pointues : elles sortent ensemble au nombre de quatre ou de cinq. Cet arbre est un de ceux dont la seve se met en mouvement des premieres : ses fleurs paroissent avant les feuilles au commencement du printemps : elles sont en roses, composées de cinq pétales blancs ; le pistile se change en un fruit (appelé *abricot*) charnu, succulent, presque rond, jaune en dehors & en dedans, d'une saveur douce & agréable. On cultive l'abricotier dans les jardins & les vergers : on le greffe en écusson & à œil dormant sur les *Amandiers* & sur les *Pruniers de damas noir*.

Le fruit des abricotiers en plein vent a toujours plus de saveur que celui des abricotiers en espaliers, parceque les premiers profitent davantage de toutes les influences de l'air. Comme la fleur de l'abricotier est si hâtive, il faut la garantir des gelées & des roux vents qui soufflent assez fréquemment dès le commencement du printemps : ces vents occasionnant une évaporation trop considérable, desséchent & font tomber la fleur, cette douce & frêle espérance. Ce fruit, de même que tous ceux qui passent vite, est peu nourrissant : il est dangereux d'en manger trop ; car il se corrompt facilement, & allume des fievres, comme tous les autres fruits précoces : il fait l'ornement des tables, soit crud, soit confit au sucre, ou préparé de quelque autre maniere. Il

découle des abricotiers une gomme qui pourroit être employée comme adoucissante & incrassante, au lieu de la *Gomme Arabique*. L'extravasation de cette gomme est, pour les abricotiers, une maladie qui fait périr plusieurs branches.

ABRICOT DE SAINT-DOMINGUE. C'est un nom qui ne convient guere à ce fruit que pour la couleur de sa chair ; car pour tout le reste il ne lui ressemble point du tout. Ce fruit est presque rond, quelquefois de la figure d'un cœur, depuis trois pouces jusqu'à sept pouces de diamètre : il est couvert d'une écorce grisâtre de l'épaisseur d'un écu, forte & liante comme du cuir ; sous cette écorce est une pellicule jaunâtre, qui recouvre la chair du fruit qui est jaune, d'une odeur aromatique, mais d'un goût un peu amer & gommeux. Pour manger ce fruit, qui est très sain & très nourrissant, on le laisse tremper, lorsqu'il est coupé, dans du vin & du sucre. On trouve au milieu de ce fruit trois noyaux de la grosseur d'œufs de pigeons.

L'arbre qui porte ce fruit est très beau & très grand ; les fleurs mâles & les fleurs femelles croissent sur des individus différens. Les Espagnols font avec ce fruit une excellente marmelade, en y mêlant du gingembre, des épicerics & des odeurs dont ils remplissent des oranges qu'ils font confire & sécher. Ils regardent l'usage de ces oranges après le repas comme propre à faciliter la digestion.

ABSINTHE ou **ALUINE**, *Abinthium*. C'est une plante à fleurons, vivace, à petites feuilles découpées, d'un verd pâle, blanchâtre, d'une odeur très forte & aromatique qui n'est point agréable, & d'une saveur très amere. Cette plante croît à la hauteur d'environ deux pieds : elle vient naturellement dans les terreins secs, un peu chauds. On la cultive dans les jardins pour l'usage de la Médecine, dans laquelle elle est fort employée.

Il y a quatre especes d'absinthe, savoir, celle qu'on appelle *Grande Absinthe* ou *Romaine*, la *Petite*, celle de *Mer*, & celle des *Alpes*, qu'on appelle *Genépi*. Cette plante peut se mettre en bordure dans les jardins, & se tondre.

Son principal usage est pour la Médecine, dans la-

quelle on l'emploie , comme cordiale , stomachique , vermifuge , & emmenagogue : toutes propriétés qu'elle doit à ses principes aromatiques & amers. On en retire par la distillation un esprit recteur ou eau aromatique , une huile essentielle ; & on en fait un extrait qui retient plus d'odeur de la plante , que la plupart des extraits des autres plantes aromatiques , parceque l'odeur de celle-ci est fort ténace. On emploie l'absinthe en substance , en infusion dans l'eau ou dans l'esprit de-vin , avec lequel on fait ce qu'on appelle *Teinture d'absinthe* , ou enfin dans le vin , pour en faire le *Vin d'absinthe*. Cette dernière préparation est fort usitée. La meilleure méthode de faire le vin d'*absinthe* consiste à faire infuser à froid , pendant vingt-quatre heures , six gros de grande & de petite absinthe séchées , dans quatre livres ou deux pintes de vin blanc : on coule ensuite avec expression. Le vin d'absinthe , & les autres préparations , s'ordonnent avec succès dans les foiblesses ou langueurs d'estomac , pour exciter l'appétit , & faciliter la digestion ; pour les vers , exciter les regles aux femmes , & dans toutes les maladies où il s'agit de donner du ressort aux solides , d'augmenter le cours des fluides.

ACACIA COMMUN , en latin *Pseudo acacia*. Cet acacia est appelé , avec raison , *faux acacia* ; car il differe des véritables *acacias* par sa fleur qui est légumineuse ; au lieu que celle des *acacias* est une fleur en godet. Presque tous les vrais *acacias* ne peuvent s'élever que dans les terres chaudes & les orangeries.

Ce *faux acacia* , connu généralement sous le nom d'*Acacia* , est un arbre dont la tige s'éleve haut ; ses feuilles sont oblongues , rangées par paire sur une côte terminée par une seule feuille ; ses fleurs sont blanches , légumineuses , disposées en épis , d'une odeur ressemblante à celle de la fleur d'orange. A ces fleurs succedent des gouffes applaties , qui contiennent des semences de la figure d'un petit rein.

Cet arbre est originaire de Virginie & du Canada : il s'est tellement accoutumé à notre climat , qu'il s'y est multiplié beaucoup. Il fleurit dans le printems , & fait un très bel effet. Dans la nouveauté cet arbre étoit recherché de tout le monde ; on en faisoit des allées , des

boisquets ; mais on s'en est dégoûté , parceque comme son bois est fort cassant , lorsqu'il s'éleve haut le vent le brise & l'éclate facilement ; de plus ses branches ne se tournent point comme on veut , son écorce est raboteuse , & son feuillage petit ne peut donner un ombrage épais. Son bois est d'un jaune marbré très beau ; les Tourneurs en font des chaises. Son écorce & ses racines douces , sucrées , passent pour être pectorales comme la réglisse ; ses fleurs sont laxatives.

Il y en a trois especes de Sibérie , qui sont plutôt des arbrustes que des arbres , dont une se peut multiplier aisément de bouture.

ACACIA VERITABLE , *Acacia vera*. C'est un arbre qui croît en Egypte , duquel on retire un suc dont on fait usage en Médecine , sous le nom d'*Acacia*. Cet arbre est fort branchu & armé de fortes épines ; ses feuilles sont opposées ; ses fleurs sont de couleur d'or , sans odeur , en forme de tuyau , découpées en cinq quartiers ; le fruit est une gouffe semblable à celle du lupin.

Cet arbre est très commun au grand Caire ; dans ce pays-ci il ne peut être élevé que dans des terres chaudes : ses gouffes encore vertes étant pilées , donnent un suc que l'on fait épaisir , & qui se nomme *Suc d'acacia*. Ce suc est de couleur brune à l'extérieur , noirâtre ou roussâtre en dedans , d'une consistance ferme , s'amollissant dans la bouche , d'un goût astringent : on nous l'apporte d'Egypte en forme de boules par la voie de Marseille. Il est mis entre les astringens incraissans & répercussifs : on lui substitue quelquefois le suc d'*Acacia nostras* ; c'est un nom qu'on a donné à notre *Prunier sauvage* , parceque l'on retire des prunelles un suc astringent. Voyez PRUNELLIER OU PRUNIER SAUVAGE.

Il découle naturellement des fentes de l'écorce , & des incisions faites à cet acacia d'Egypte , qui croît aussi en Arabie , & sur plusieurs côtes de l'Afrique , un suc visqueux , qui se durcit avec le tems , & qui est la *gomme Arabique* ; quelquefois les gouttes qui découlent sont cylindriques , recourbées : c'est ce qu'on appelle *Gomme vermiculaire*. Cette gomme ne differe de l'autre que par la forme : la propriété est la même. Elles sont propres à aglutiner les humeurs séreuses , & à adoucir les acrimonies.

Lorsque

Lorsque cette gomme est aglutinée en gros morceaux, clairs, transparens : on l'appelle *Gomme turique*. Elle est employée par les Teinturiers en soie. Le grand commerce de cette gomme Arabique se fait au Sénégal. *Voyez GOMME DU SÉNÉGAL, & le mot GOMME.*

ACACIA OU CASSIE DES JARDINIERS, est un arbre du Levant, dont les fleurs forment de petites boules très jolies & très odorantes : cet arbrisseau ne peut guere être élevé que dans les orangeries. On nous apporte d'Italie des pommades parfumées des fleurs de cet arbrisseau.

ACAJA. Arbre de la grandeur du tilleul, dont le bois est rouge, & léger comme le liege. Dans l'Isle de Ceylan on fait usage du jus de son fruit pour arroser le rôti : on exprime de son fruit, que l'on nomme *Prunes de monbain*, une liqueur approchante du vin. Ces prunes sont de la grosseur de nos *Prunes Impériales*, & aussi saines que nos cerises. On confit les fleurs en boutons.

ACAJOU. Arbre qui naît dans les isles de l'Amérique, le Brésil & les Indes : ses fleurs sont en forme d'entonnoir ; il leur succede un fruit en forme de poire, de couleur jaune ou pourpre : la substance intérieure de ce fruit est blanche, ayant beaucoup de suc, mais un peu acerbe. Ce fruit un peu astringent est très bon dans le cours de ventre : les Indiens même en font usage comme aliment. Il paroît, à l'endroit où plusieurs fruits ont une espece d'ombilic, un noyau en forme d'un rein, nommé *Noix d'acajou*. Le noyau, dans cette espece de fruit, au lieu d'être dans l'intérieur du fruit, est à l'extérieur.

Cette noix d'acajou a une écorce épaisse, dure, ligneuse, spongieuse : elle renferme une amande blanche, qui est fort bonne à manger, & a un goût d'aveline. La substance spongieuse contient un suc mielleux, âcre, mordicant, qui en exude par un grand nombre de petits trous, lorsque le fruit est récent, & qu'on le fait chauffer : quelques personnes s'en servent pour consumer les cors des pieds : ce suc teint le linge d'une couleur de fer, qu'il est très difficile de faire disparoître.

Les habitans des pays où croît la noix d'acajou, en retirent une huile dont ils se servent pour peindre le bois, & qui l'empêche de se corrompre. On exprime des fruits un

suc qui ayant bien fermenté, devient vineux, & dont on retire un esprit ardent fort vif. Il transude de l'arbre une gomme roussâtre, transparente, qui, étant fondue dans l'eau, tient lieu de la meilleure glu. Le *bois d'acajou* est très recherché pour faire des meubles & pour bâtir. Les Teinturiers emploient l'huile que l'on retire de la noix d'acajou dans la teinture du noir. Les habitans du Bresil comptent leur âge par ces noix : ils en ferment une chaque année.

ACANTHÉ ou BRANC-URSINE, *Acanthus* seu *Branca-Ursina*. La tige de cette plante est élevée de la hauteur de deux coudées, droite, terminée par un épi chargé d'une belle suite de fleurs d'une seule piece, irrégulieres, de couleur de chair : son fruit a la forme du gland : ses feuilles sont à rase terre, de la longueur d'une coudée, & larges d'un empan, molles, d'un verd foncé, sinueuses, un peu crépues.

Toute la plante est remplie d'un suc mucilagineux & gluant. On emploie ses feuilles dans les lavemens, les fomentations & cataplasmes émolliens, propres à appaiser les douleurs vives & les inflammations. On en fait usage avec succès en Pologne pour la maladie nommée *Plica Polonica* : maladie singuliere où le sang sort par la pointe des cheveux. *Journ. Econom. l'année 1762.*

Les découpûres des feuilles d'acanthé ont paru si belles, qu'on les a choisies pour servir d'ornement au chapiteau des colonnes de l'Ordre Corinthien. Les Anciens ornoient de la figure de ces feuilles les habits précieux.

ACÉTABULE, espece de polipier, de substance pierreuse, formé par des insectes de mer ; production mise autrefois au rang des plantes marines. Ce polipier est un petit bassin fait en forme de cône renversé, qui tient par sa pointe à un pédicule fort mince & fort long. Il se trouve, ainsi que les polipiers, adhérent, tantôt à une pierre, tantôt à une coquille. *Voyez POLIPIER DE MER, & le mot CORALLINE.*

ACHE D'EAU. *Voyez BERLE.*

ACHÉES. On donne ce nom & celui de *Laiche* aux vers de terre, dont on fait usage, comme appas, pour la pêche. On verra leur histoire au mot *VER DE TERRE*. Comme il est assez difficile d'avoir de ces vers dans les

grandes sécheresses , on a recours à divers moyens. Il faut trépigner sur la terre dans un lieu humide , ou bien y remuer pendant un demi-quart d'heure un gros bâton , en l'agitant en tout sens : ces ébranlemens font sortir les vers qui croient sentir l'approche de la taupe , leur ennemi mortel. On peut arroser aussi la terre avec une eau que l'on a rendue amere , en y faisant bouillir des feuilles de chanvre ou de noyer : on peut aussi en ramasser pendant la nuit dans les prés humides , sur-tout quand il a plu ou après un brouillard.

ACHIA , espece de canne , confite en verd dans le vinaigre , le poivre & autres épiceries ; de la longueur à-peu-près & de la consistance de nos cornichons , d'un jaune pâle , & d'un tissu fibreux : les Hollandois l'apportent des Indes Orientales dans des urnes de terre.

ACHIO ou ACHIOLT. *Voyez Roucou.*

ACHOU ou ACHOUROU , nom que porte aussi le *Bois d'Inde*. *Voyez ce mot.*

ACMELLA , plante à fleurs jaunes & radiées , que l'on dit être très commune dans l'Isle de Ceylan. Suivant le témoignage donné par un Officier Hollandois à la Compagnie des Indes Orientales en 1690 , & confirmé par un Chirurgien de l'Hôpital de la ville de Colombo , cette plante posséderoit une vertu bien précieuse pour l'humanité. Ils ont dit avoir guéri plus de cent personnes de la néphrétique , & même de la pierre par l'usage seul de cette plante. Par quelle fatalité une plante , qui auroit possédé cette vertu , ne seroit-elle pas devenue commune à tout l'Univers ?

ACOLALAN ou ACOLAOU , insecte assez ressemblant à la punaise , fort commun dans les Isles d'Afrique. Il croît fort vite , & est en peu de tems de la grosseur du pouce ; alors il lui vient des aîles. Cet insecte multiplie beaucoup , ronge tout , sur-tout les étoffes. Toutes les cases des Negres sont remplies de ces insectes qui deviennent encore plus incommodes lorsqu'ils commencent à voler.

ACOMAS. Grand & gros arbre de l'Amérique , dont la feuille est large , le fruit en olive , d'une couleur

jaune, & d'un goût amer. On fait usage de son bois dans la construction des navires; & l'on fait de ce bois des poutres de dix-huit pouces de diametre sur soixante pieds de longueur.

ACONIT, ou **TUELOUP**, en latin *Aconitum*. Cette plante porte des fleurs irrégulieres, qui représentent en quelque façon, la tête d'un homme revêtu d'un capuchon. De toutes les especes d'aconits, il n'y en a qu'une seule qui puisse servir dans la Médecine, c'est l'*Aconitum saluiferum*, sive *anthora*; sa racine est le contre-poison du *thora*, espece de renoncule, ainsi que des autres *Aconits*, & entre autres du *Napel*, espece d'aconit à fleurs bleues, dont le poison, très violent, agit en coagulant le sang. Les accidens de ceux qui ont mangé du *Napel*, dont la racine ressemble à un petit navet, sont que la langue & les levres s'enflent & s'enflamment; que le corps devient livide & enfle; il arrive des vertiges, des convulsions, & la mort si on n'y remédie. Les remedes les plus efficaces sont sans doute les alkalis volatils, ainsi qu'on les emploie contre les venins de la vipere. On dit que les Anciens, lorsqu'ils alloient à la guerre, empoisonnoient leurs flèches avec cette racine.

L'espece d'aconit salutaire agit en divisant les humeurs. Les payfans des Alpes en font usage contre la morsure des chiens enragés & la colique.

ACONTIAS, serpent auquel on a donné aussi le nom de *Javelot*, à cause de la rapidité avec laquelle il s'élance sur sa proie. On voit un de ces serpens dans le curieux cabinet du Sénat de Boulogne: il est de la grosseur d'un bâton, & long de trois pieds ou environ; sa tête est grosse, & de couleur cendrée; le reste de son corps est brun. Ce reptile, dont la morsure est plus dangereuse que celle de la vipere, se trouve fréquemment en Egypte & en Lybie. Lorsque ce serpent est à terre, avant de s'élancer, il commence à s'entortiller, & les anneaux de son corps font l'effet d'un ressort. Il se cache quelquefois sur les arbres, d'où il s'élance avec tant d'impétuosité, qu'il peut traverser, dit on, un espace de vingt coudées.

On trouve, dans les Indes & à la nouvelle Espagne,

de ces serpens de couleur verte , qui sautoient sur les hommes , & sont très méchans lorsqu'ils ont des petits.

ACOPIS. Pierre précieuse , transparente comme le verre , avec des taches de couleur d'or. On lui a donné le nom d'*Acopis* , parcequ'on prétend que l'huile dans laquelle on la fait bouillir , est un remede contre la lassitude. Pour savoir à laquelle de nos pierres on peut rapporter celle - ci , ainsi que beaucoup d'autres , il faut attendre , ainsi qu'il est dit dans l'Encyclopédie , que M. Daubenton , de l'Académie Royale des Sciences , ait fait usage de sa découverte ingénieuse sur la maniere de transmettre à nos descendans la méthode pour appliquer sans erreur nos noms de *Pierres* aux pierres mêmes auxquelles nous les avons donnés , & pour trouver quel est celui de nos noms de *Pierres* , qui répond à tel ou tel nom des Anciens.

ACORUS , c'est le nom qu'on donne à trois racines différentes , dont l'une est l'acorus véritable ou *roseau aromatique* ; l'autre l'*acorus des Indes* ; & la troisieme est la racine d'un *glayeur de marais*.

Acorus véritable : c'est une racine longue , genouillée , grosse comme le doigt , blanche intérieurement , roussâtre en dessus , spongieuse , d'un goût âcre , aromatique , approchant de celui de l'ail , d'une odeur agréable. Les feuilles qui s'élevent de cette plante ressemblent à celles de l'iris ; les fleurs sont à étamines ; le fruit est triangulaire & à trois loges. L'acorus croît dans la Flandre & l'Angleterre le long des ruisseaux , en Lithuanie , en Tartarie. Comme cette plante contient beaucoup de sel volatil , elle est alexipharmaque , histérique , cordiale.

Acorus des Indes. Cette racine croît dans les Indes Orientales & Occidentales : elle est plus petite que l'acorus véritable , d'une odeur plus gracieuse , d'un goût amer agréable ; elle a les mêmes propriétés.

Le *faux Acorus* est la racine d'un *glayeur des marais* à fleur jaune. Cette racine laisse dans la bouche une grande acrimonie. On la prétend astringente.

L'*Acorus véritable* entre dans la thériaque , ainsi que plusieurs autres substances , comme on peut le voir dans

l'exposition publique, que les Apothicaires en font dans la salle de leur jardin.

ACOUTY. Voyez AGOUTY.

ACUDIA, insecte volant & lumineux, des Indes Occidentales : il y a aussi en Amérique un insecte qui a les mêmes propriétés, connu sous le nom de *Cucuju* ou *Cocojus*, que l'on soupçonne être le même.

Cet insecte, du genre des scarabées, est de la grosseur du petit doigt, & long de deux pouces. Il est si lumineux pendant la nuit, que lorsqu'il vole, il répand une grande clarté. On dirait, dit le P. du Tertre, que ce sont de petites étoiles qui volent par la campagne : le jour il ne paroît point lumineux. On ignore si c'est de leurs yeux ou de quelque autre partie de leurs corps que vient cet éclat. Quoi qu'il en soit, ce petit phosphore vivant est d'une grande utilité aux Indiens. On dit, qu'avant l'arrivée des Espagnols, ils ne faisoient point usage de chandelle ; qu'ils se servoient de ces insectes dans leurs maisons pour s'éclairer pendant la nuit : avec un de ces insectes, on lit, on écrit aussi facilement qu'avec une chandelle allumée. Lorsque les Indiens marchent de nuit, ils en attachent un à chaque pied, & en portent un à la main : c'est-là le flambeau dont ils se servent pour aller de nuit à la chasse de l'*Urtias*, espece de lapin de la grandeur d'un rat. Lorsque ces insectes sont pris, ils ne vivent que quinze jours ou trois semaines au plus ; lorsqu'ils sont malades leur éclat s'affoiblit : ils ne brillent plus lorsqu'ils sont morts.

Lorsqu'on veut aller à la chasse du *Cucuju*, on sort dès la pointe du jour armé d'un tison allumé. Etant élevé sur une hauteur, on fait faire la roue à ce tison. Les *Cucujus*, attirés par la lueur du tison, viennent pour dévorer les cousins qui suivent toujours la lumière, & on les prend en les abattant avec des branches d'arbres vertes.

Ces insectes sont doublement utiles. Lorsqu'on les a pris, on les laisse voler dans la maison, après en avoir fermé les portes : ils furentent par-tout & dévorent les cousins dont on est fort incommodé dans ce pays. Pen-

dant la nuit, ce sont des gardes vigilans, qui veillent à votre repos, & qui empêchent qu'aucun cousin ne vous pique.

Les descriptions que les Auteurs nous ont données de l'*Acudia* & du *Cocojus* sont si imparfaites, que l'on est incertain si ces insectes sont les mêmes que le *Porte-lanterne* de l'Amérique. Cette singulière propriété lumineuse donne cependant lieu de le croire. Le *Porte-lanterne* (ainsi nommé, parceque la partie antérieure de la tête, d'où la lumière sort, a été regardée comme une espece de lanterne) est une mouche d'une espece très singulière, & qui, à cause de la structure de sa trompe, a été mise par M. de Réaumur au rang des *Procigales*. On peut remarquer au Cabinet du Jardin du Roi, parmi les cases des insectes, deux très beaux *Porte-lanternes*. Cette mouche a quatre pouces dans toute sa longueur; si on regarde la lanterne comme une portion de la tête même, elle a plus d'un pouce de longueur; sa forme contournée est très singulière. Près de la lanterne il y a de chaque côté un œil à rézeau de couleur rougeâtre. Cette mouche a quatre aîles, dont les supérieures n'ont pas une parfaite transparence. La couleur de ces insectes est variée & très agréable: on remarque sur leurs aîles un grand œil, qui a quelque ressemblance avec ceux des aîles des *Papillons Paons*.

On ignore encore pour quel usage la nature a donné à cet insecte cette lanterne lumineuse: il ne semble pas au moins que ce soit pour l'éclairer pendant qu'il vole; une flamme plus large que notre front & qui en partiroit, ne serviroit qu'à nous empêcher de voir les objets qui sont par-delà.

Mademoiselle Merian dit que les Indiens ont voulu lui persuader que les *Mouches vieilleses* (ainsi nommées à cause que le bruit qu'elles font imite le son d'une vieille) se métamorphosoient en *Porte-lanternes*. Il semble qu'elle en ait été convaincue, puisqu'elle nous donne une des figures de sa planche pour celle d'un *Vieilleur*, dont la tête s'est allongée pour devenir un *Porte-lanterne*. Si cette métamorphose étoit véritable, elle pourroit être comparée au changement qui arrive aux mouches éphémères, qui, après avoir volé, ont

encore à se défaire d'une dépouille : ainsi il paroîtroit que la *Mouche procigale*, connue sous le nom de *Viéleur*, ne différeroit du *Porte-lanterne*, que parcequ'elle a la tête plus courte.

ADAMIQUE. (Terre) C'est cette vase ou ce limon salé, gluant, mucilagineux que laissent les eaux de la mer sur les lieux dont elle se retire à son reflux. On conjecture, qu'outre la grande quantité de poissons & de plantes qui meurent continuellement, & qui se pourrissent dans la mer, l'air contribue encore de quelque chose à l'augmentation du limon dont il s'agit ; car on observe que la terre adamique se trouve en plus grande quantité dans les vaisseaux que l'on a couverts simplement d'un linge, que dans ceux qui ont été scellés hermétiquement. *Mém. de l'Acad. ann. 1700.*

ADANE, poisson le plus monstrueux qui se trouve dans les rivieres ; il est particulier au fleuve du Pô, & ne se trouve point dans les mers : on le nomme en Italie *Adeno & Adello*, & en latin *Attilus*. Ce poisson a cinq rangs de grandes écailles rudes & piquantes, deux de chaque côté, & l'autre au milieu du dos. Ses grandes écailles le font assez ressembler à l'*Esturgeon* ; mais il les perd avec le tems, au lieu que l'esturgeon ne perd jamais les siennes. Ce poisson a deux barbillons charnus & mous : il n'a point de dents ; il se nourrit de poissons ; dans l'hiver il se retire dans les gouffres du Pô. L'adane est quelquefois si grand & si gros, qu'il pese jusqu'à mille livres. On le pêche avec un hameçon attaché à une chaîne de fer : il faut deux bœufs pour le traîner hors de l'eau. La chair de l'*adane* est molle, d'assez bon goût, mais moins délicate que l'esturgeon.

ADIANTE. Voyez CAPILLAIRE.

ADIMAIN ou ADIM-NAIM, animal privé, assez semblable au mouton, vêtu, comme lui, de laine, ayant des oreilles longues & pendantes : ce qui est fort singulier, les femelles ont des cornes, & les mâles n'en ont point. Ces animaux forment le seul bétail de la Lybie : ils fournissent aux habitans quantité de lait & de fromage. Cet animal est si doux, qu'il se laisse monter par les enfans, & assez fort pour les porter pendant une lieue.

AEGOLETHRON, plante qui a été décrite sous ce nom par Pline, & qui paroît être le *Chamaerodendros*, qui a été très bien observé par Tournefort dans son voyage du Levant. Cette plante est curieuse à connoître, à cause de l'effet singulier que produisent ses fleurs.

C'est une espece de petit arbuſte qui croît naturellement en Colchide : il s'éleve à la hauteur de cinq à ſix pieds ; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles du néflier : ſes fleurs jaunes, aſſez ſemblables à celles du chevreſeuil, mais d'une odeur bien plus forte, naiſſent par bouquets à l'extrémité des branches ; il leur ſuccede des fruits longs d'environ quinze lignes ſur ſix de diamètre, bruns, comme cannelés. On peut voir cette plante dans le Jardin Royal des Plantes.

Dans la Colchide, où elle eſt fort commune, les abeilles vont recueillir le miel ſur ſes fleurs, ainſi que ſur d'autres ; mais le miel qu'elles en tirent rend furieux ou ivres ceux qui en mangent, comme il arriva à l'armée des dix mille à l'approche de Tréſibonde. Il prit aux ſoldats un vomifſement & une diarrhée, ſuivie de rêveries ; le camp étoit jonché de corps comme après une bataille : mais le lendemain le mal cessa, environ à l'heure qu'il avoit commencé ; les ſoldats ſe leverent le troiſieme & le quatrieme jour, mais en l'état où l'on eſt après avoir pris une forte médecine ; aucun ſoldat n'en mourut.

AGARIC. *Agaricum.* L'agaric dont on fait uſage en Médecine comme purgatif, eſt une espece de champignon qui croît ſur le *Larix* ou *Méleze*, & en tire ſa nourriture comme les plantes parasites.

L'écorce extérieure de cette espece d'*Agaric* eſt calleuſe, griſe ; ſon intérieur eſt blanc, léger ; la partie inférieure eſt compoſée de lames ou feuilletſ, dont les uns ſont dentelés, les autres unis, & d'autres poreux : c'eſt dans ces lames que M. *Micheli* a découvert des especeſ de fleurs à ſiets & des graines, qui, ſemées ſur des arbres, ont produits des agarics. Ces fleurs & ces graines, long-tems inconnues, prouvent que ce n'eſt qu'avec la peine & le tems que l'on parvient à dévoiler la nature.

On croit que l'agaric, qu'on nous apporte du Levant,

vient de Tartarie , & c'est le meilleur ; il en vient aussi des Alpes & des montagnes du Dauphiné. On donne improprement à cet agaric le nom d'*Agaric femelle* , & celui d'*Agaric mâle* à une autre espèce d'*Agaric* qui croît sur les troncs des vieux noyers , des chênes & autres arbres. Voyez AGARIC DE CHÊNE.

Comme l'agaric est un purgatif assez fort , on le tempere par des aromates : il a peu de vertu en infusion ; mais il fait mieux son effet en substance.

AGARIC DE CHÊNE. *Agaricus pedis equini facie* , seu *fungi ignarii* : c'est une espèce de champignon qui croît sur les vieux chênes , noyers , & autres arbres : il est employé par les Teinturiers ; c'est avec cet agaric que l'on fait de l'*amadou*. On sépare la substance calceuse & ligneuse qui recouvre sa superficie : on prend celle du milieu qui est molle , d'une couleur grise tirant sur le brun : on la réduit en morceaux : on la fait bouillir dans une lessive d'eau nitrée : on la seche ; on la pile ; on la fait bouillir de nouveau dans la lessive , pour la laisser ensuite bien secher.

Combien de tems a-t-on eu entre les mains cet agaric sans en connoître les précieuses propriétés. Ce ne fut qu'en 1750 que M. Brossard , Chirurgien de la Châtre en Berri , annonça que la partie molle de l'*Agaric de chêne* étoit le meilleur astringent dont on put se servir , & qu'il étoit capable de suppléer à la ligature qu'on est obligé de faire dans les amputations & dans l'opération de l'anévrisme. Voici la maniere simple dont on le prépare pour cet usage.

Il faut cueillir sur les vieux chênes l'agaric dans les mois d'Août & de Septembre. On sépare l'écorce dure extérieure & la partie fistuleuse la plus dure , jusqu'à une substance fongueuse , qui obéit sous les doigts comme une peau de chamois. Suivant que l'agaric le permet , on en fait des morceaux plus ou moins épais : on les bat sous le marteau pour amortir la substance fongueuse , au point d'être aisément écharpée sous les doigts.

Lorsqu'on veut l'employer , on applique sur la plaie & ouverture de l'artere un morceau de cet agaric ainsi préparé , & présenté du côté le plus spongieux , qui est le côté opposé à l'écorce ; par dessus ce morceau un

autre plus grand , & par-dessus le tout un appareil convenable. Appliqué de la sorte sur les coupures de veines ou d'arteres , il arrête le sang en retrécissant le diamètre du vaisseau , & donne lieu de se former au *Caillot* , si nécessaire pour boucher le vaisseau qui fournit le sang. Dans des cas pressans , on peut employer l'amadou qui conserve sa vertu stiptique.

Cet agaric n'est pas rare ; il s'en trouve d'une grande beauté dans la forêt de Fontainebleau. Par des expériences déjà tentées , il paroît que les agarics de bouleau , de hêtres , d'ormes , de charmes , & de plusieurs autres arbres , ont les mêmes propriétés que l'*Agaric de chêne*.

AGARIC MINERAL, espece de craie fine , blanche , douce au toucher , friable : on nous l'apporte communément d'Allemagne.

AGATE. *Agates*. L'agate est une pierre fine , demi-transparente. Elle a pris son nom du fleuve *Achates* en Sicile , nommé aujourd'hui *Drillo* , sur les bords duquel les premières agates furent trouvées. On la rencontre toujours en morceaux ronds , isolés & détachés , dans les sables & dans les champs.

L'agate ne differe du caillou , connu sous le nom de *Pierre à fusil* , que par sa couleur & sa transparence , car sa substance est la même. L'agate imparfaite & par la couleur & par la transparence , ne differe point du caillou. Lorsque la matiere du caillou a un certain degré de transparence , ou des couleurs marquées : on la nomme *Agate*.

On distingue deux sortes d'agate , par rapport à la netteté , à la transparence & à la beauté du poli ; savoir , l'*Agate orientale* , & l'*occidentale*. La première réunit presque toujours ces qualités , ce qui lui est commun avec toutes les pierres orientales ; cependant on en trouve quelquefois d'occidentales qui le disputent pour la beauté aux orientales.

L'agate orientale est pommelée & blanche , ou plutôt elle n'a pas de couleur ; car dès qu'elle a une teinte de couleur , elle ne retient plus le nom d'*Agate*. Si elle est d'une couleur laiteuse , mêlée de jaune & de bleu , c'est une *Calcédoine* : si elle est d'une couleur orangée ,

c'est une *Sardoine* ; si elle est rouge, c'est une *Cornaline*. Voyez ces mots.

L'agate occidentale, au contraire, a plusieurs couleurs différemment nuancées : elle a quelquefois la couleur de la *Cornaline* & de la *Sardoine* ; mais on l'en distingue aisément par le peu de vivacité & de netteté de sa couleur comparée aux précédentes.

Cette *Agate occidentale* a une transparence à demi-offusquée ; ses couleurs ont peu d'éclat & de netteté : on la distingue cependant facilement du *Jaspe* & du *Jade* ; parceque ces derniers n'ont point du tout de transparence. La matière demi-transparente de l'agate, se trouve mêlée quelquefois avec le jaspe, matière opaque ; cette pierre porte alors le nom d'*Agate jaspée*, si la matière d'agate en fait la plus grande partie ; & on l'appelle *Jaspe agatée*, si c'est le *Jaspe* qui domine.

L'arrangement des taches & l'opposition des couleurs dans les couches, dont l'agate est composée, sont des caractères propres à distinguer différentes espèces, qui sont l'*Agate simplement dite*, l'*Agate veillée*, l'*Agate onyce*, & l'*Agate herborisée*.

L'*Agate simplement dite* est d'une seule couleur, ou nuancée de diverses couleurs sans ordre ; le jeu de la nature s'y fait remarquer d'une manière singulière, & il y est varié presque à l'infini. On croit y appercevoir quelquefois des ruisseaux, des gazons, des paysages ; & l'imagination de certaines personnes y apperçoit quelquefois des tableaux entiers ; telle étoit la fameuse *Agate* de Pyrrhus, sur laquelle, au rapport de Plin, on prétendoit voir Apollon avec sa lyre & les neuf muses chacune avec ses attributs. L'imagination de quelques gens toujours amoureux du merveilleux leur fait voir, sur des agates, des traits parfaits d'objets dont les autres entendoient à peine les esquisses.

L'*Agate onyce* est formée de bandes ou zones de différentes couleurs, qui représentent les différentes couches dont l'*Agate* est composée : la couleur de l'une des zones n'anticipe point sur la zone voisine. Plus les couleurs sont vives, opposées & tranchantes, plus l'agate est estimée ; mais pour l'ordinaire, ces couleurs ont peu de vivacité.

L'*Agate œillée* est une espece d'agate onyce , mais dont les zones concentriques tournent autour d'un centre commun , où se trouve quelquefois une tache qui ressemble en quelque façon à un œil ; ce qui lui a fait donner le nom d'*Agate œillée*. Sur une même pierre , il y a souvent plusieurs de ces yeux qui sont le centre de plusieurs cailloux qui se sont formés les uns contre les autres , & confondus ensemble en grossissant. Voyez
CAILLOU.

L'industrie humaine , qui fait relever les graces de la nature , profite de cette légère ressemblance de l'*agate œillée* avec l'œil. On taille l'*agate œillée* ; on en diminue l'épaisseur de la pierre à certains endroits , & on met dessous une feuille couleur d'or : alors les endroits les plus minces paroissent enflammés , tandis que la feuille ne fait aucun effet sur les endroits les plus épais : s'il lui manque quelqu'autre trait , l'art le lui donne.

L'*Agate herborisée* ou *arborisée* , que l'on nomme aussi *Dendrite* , est celle sur laquelle on voit des ramifications qui représentent des mousses , des buissons , des arbres : il y en a de la dernière élégance ; les troncs , les branches , les feuilles y sont dessinés avec précision , légereté : dans quelques-unes , où les extrémités des ramifications sont d'une belle couleur jaune ou d'un rouge vif , on les prendroit presque pour des fleurs ; par-tout on y reconnoît le pinceau de la nature. La couleur du fond dépend de l'espece d'agate : il est transparent dans les orientales. Les agates herborisées ne sont point toutes aussi parfaites.

On est parvenu à colorer les agates blanchâtres , & à perfectionner la régularité des taches des agates jaspées.

M. Dufai a fait sur cet objet plusieurs expériences insérées dans les Mémoires de l'Académie. Les pierres dures , telles que les agates , le cristal de roche , ne se dissolvent dans aucun acide ; cependant ces mêmes acides , chargés de parties métalliques , en pénètrent plusieurs : phénomène curieux , qu'on a lieu d'observer souvent dans la Chymie. Si donc l'on met sur un morceau d'*Agate blanche* de la dissolution d'argent dans l'esprit-de-nitre , & qu'on expose cette pierre au soleil , & qu'aussi-tôt que la dissolution est séchée , on la mette

dans un lieu humide , qu'on l'expose de rechef au soleil ; l'*Agate* se teindra promptement d'une couleur brune tirant sur le rouge : elle sera plus foncée , & pénétrera plus avant , si on y remet de nouvelle dissolution. Que l'on ajoute à la dissolution le quart de son poids de suie & de tartre rouge , la couleur tirera sur le gris ; si , au contraire , on ajoute à la dissolution de l'alun de plume , la couleur sera d'un violet foncé , tirant sur le noir. Il y a dans cette sorte d'*Agate* , & dans la plupart des autres pierres dures , des veines presque imperceptibles , qui se laissent plus facilement pénétrer de la couleur que le reste ; en sorte qu'elles deviennent plus foncées , & forment de très agréables variétés qu'on ne voyoit pas auparavant. La dissolution d'or ne donne à l'*agate* qu'une légère couleur brune : celle du bismuth la teint d'une couleur qui paroît blanchâtre & opaque , lorsque la lumière frappe dessus , & brune quand on la regarde à travers le jour. Les autres dissolutions de métaux & de minéraux n'ont donné aucune sorte de teinte.

Si l'on veut tracer sur l'*Agate* des contours , des desseins réguliers , le mieux est de prendre de la dissolution d'argent avec une plume , & de suivre les contours tracés avec une épingle : comme il est nécessaire que l'*Agate* soit dépolie , il faut que la dissolution soit bien chargée d'argent , afin qu'elle puisse se cristalliser promptement au soleil , & qu'elle ne coure point risque de s'épancher : les traits pour lors sont assez délicats , mais n'ont jamais la finesse du trait de la plume.

On distingue facilement l'*agate* naturelle de l'artificielle. En chauffant l'*Agate* colorée , elle perd une grande partie de sa couleur , & elle ne la reprend qu'en mettant dessus de nouvelle dissolution d'argent. Une autre manière très simple , est de mettre sur l'*agate* colorée de l'esprit-de-nitre sans l'exposer au soleil : en une nuit elle se déteint entièrement ; mais exposée au soleil pendant plusieurs jours , elle reprend sa couleur. On voit cependant que ces deux moyens sont capables de décolorer même les *Pierres fines* & les *Dendrites naturelles*. Les saphirs , les améthistes , mis dans un creuset entouré de sable , & exposé au feu , y deviennent blancs. La cou-

leur des *Dendrites naturelles*, laissées pendant trois ou quatre jours dans de l'eau-forte, ne s'altère point; mais si on laisse ces mêmes *Dindrites*, sur une fenêtre pendant quinze jours d'un temps humide & pluvieux, la partie de ces pierres qui avoit trempé dans l'eau-forte se trouve absolument déteinte par le mélange des parties aqueuses; car dans plusieurs cas, l'eau-forte affoiblie dissout ce que ne dissolveroit point l'eau-forte concentrée.

Il n'y a à Paris que les Orfevres & les Marchands Merciers qui aient le droit de faire le négoce des agates, quoiqu'il soit permis à tous les ouvriers de les employer dans leurs ouvrages.

AGATY, grand arbre du Malabar, dont le bois est tendre, & d'autant plus tendre, qu'il est plus voisin du cœur; ses feuilles sont longues d'un empan & demi, ailées, & formées de deux lobes principaux, unis à une maîtresse côte, & opposées directement: ces feuilles se ferment pendant la nuit, c'est-à-dire, que leurs lobes s'approchent. Ses fleurs sont papillonacées & sans odeur; il leur succede des cosses longues de quatre palmes, & larges d'un travers de doigt: elles contiennent des feves assez semblables aux nôtres, mais plus petites, qu'on emploie comme aliment. On dit que si les temps sont pluvieux, cet arbre porte des fruits trois ou quatre fois l'année.

AGLATIA est un fruit dont les Egyptiens faisoient la récolte en Février; dans les caracteres symboliques dont ils se servoient pour désigner leur mois, la figure de ce fruit indiquoit celui de sa récolte.

AGNACAT, arbre qui se trouve dans une contrée de l'Amérique, voisine de l'Isthme de Darien. Cet arbre qui conserve ses feuilles, ressemble au poirier, & porte un fruit assez semblable à la poire, qui est toujours verd même dans sa maturité. La pulpe de ce fruit est aussi verte, douce, grasse, & a le goût du beurre. Il passe pour un puissant érotique.

AGNEAU. C'est le petit de la brebis. Les agneaux ne peuvent point se relever aussi-tôt qu'ils sont nés; c'est pourquoi le Berger est obligé de les poser sur leurs pieds; & dès qu'ils y sont, ils ne tardent pas à s'y sou-

tenir. On prétend qu'il faut traire le premier lait de la brebis avant de les laisser têter ; mais c'est une erreur des plus grandes. La nature, qui n'a rien fait en vain, n'a point placé dans les mamelles des animaux du lait qui pût incommoder leurs petits. Il est démontré, au contraire, qu'étant tout séreux d'abord, il purge les petits & leur fait évacuer leur meconium, qui ne sortiroit point sans leur causer de vives douleurs de tranchées.

Lorsque les agneaux sont nés, on doit les enfermer séparément avec leurs meres pendant trois ou quatre jours, afin qu'ils apprennent à les reconnoître, & que les meres se rétablissent sans accidens. On nourrit ces dernières avec de bon foin, du son, & on leur donne à boire de l'eau blanchie avec la farine de froment.

Dès que les brebis sont rétablies, on les laisse aller aux champs ; mais on retient les agneaux, qu'on enferme dans un bâtiment séparé de la bergerie, d'où l'on ne les laisse sortir que les matins pour teter leurs meres avant d'aller paître, & les soirs à leur retour ; ainsi les agneaux ne tetent que deux fois en vingt-quatre heures ; & lorsqu'ils sont en état de manger, on leur donne un peu de foin pour les amuser & les empêcher de bêler, tandis que les meres sont allé paître.

Mais une nourriture plus analogue à celle qu'ils reçoivent de leur mere, c'est du lait de vache ou de chevre, dans lequel on met des pois cuits ou des fèves : on les accoutume peu-à-peu à cette nourriture, en leur mettant le doigt dans la bouche, & le nez dans le lait, afin qu'ils s'imaginent sucer la mamelle : une preuve que cette nourriture leur convient, c'est qu'ils engraisent en très peu de tems.

Les agneaux mâles doivent être châtrés à l'âge de cinq ou six mois, autrement ils deviendroient des béliers, qui ne sont propres qu'à perpétuer l'espece, & trois ou quatre suffisent dans un très gros troupeau. Pour faire cette opération, on leur ouvre la bourse avec un instrument tranchant : on en détache les testicules ; puis on coupe un doigt au dessus le cordon qui les suspend, & qui y porte la nourriture & la matiere seminale. On est dans l'habitude de lier les testicules & d'attendre qu'ils tombent d'eux-mêmes ; ou, après qu'on les a coupés,

de faire une ligature, afin d'arrêter une hémorragie qui est plus salutaire qu'à craindre ; mais on est revenu de cette erreur, depuis que l'on sait que la ligature des cordons des testicules cause des accidens très graves, & que les vaisseaux qui s'y rendent sont si petits, que l'hémorragie qu'ils causent ne peut qu'être salutaire en prévenant les grandes inflammations.

Lorsque les agneaux sont châtrés, on ne doit point leur donner des alimens échauffans, comme sont toutes les especes de grains dont on les nourrit ; du son leur suffit avec un peu de foin hâché. On les tient à ce régime jusqu'à ce qu'ils recommencent à bondir, ce qui arrive ordinairement au bout de deux jours, lorsque l'opération est faite comme on vient de la décrire.

On ne mene les agneaux aux champs que vers la fin de Mars, & on les sevre vers la fin d'Avril.

Les jeunes agneaux sont quelquefois attaqués de la fièvre ; on conseille dans ce cas de leur donner à boire le lait de leur mere avec autant d'eau.

Il leur arrive encore une espece de dartre au menton, & de petites ulcérations à la langue & au palais, qui les incommodent beaucoup, tant à manger qu'à têter. On conseille dans ce cas de frotter les parties malades avec partie égale de sel marin & d'hissope, que l'on écrase dans un mortier avec un peu de vinaigre.

Que d'utilité ne retire-t-on point de cet animal domestique, qui ne doit, pour ainsi dire, son existence qu'à l'homme seul qui a su le défendre contre tous les ennemis auxquels l'exposoit sa foiblesse !

La peau d'agneau, garnie de son poil & préparée, donne une excellente fourure, que l'on nomme *Fourure d'agnelins*. Dépouillée de sa laine & passée en mégie, on en fabrique des marchandises de ganterie.

Lorsqu'on a mieux entendu les intérêts du commerce & des manufactures, on a restreint, à de certains tems de l'année & à de certains lieux, la permission de tuer des *Agneaux*, dont la fourure est si utile aux Fabriques.

On l'emploie pour toutes sortes d'étoffes, de mar-

chandises de bonneterie , & dans la fabrique des chapeaux.

On n'est point encore parvenu dans ce pays-ci à se procurer d'aussi belles toisons , que celles que donnent les *Agneaux* de Perse , de Lombardie , de Tartarie. En Moscovie les fourures des agneaux de Perse sont préférées à celles de Tartarie : elles sont grises , d'une frisure plus petite & plus belle. La fourure des *Agneaux de Tartarie* est d'une laine noire , fortement frisée , courte , douce & éclatante.

Pour compléter l'histoire d'un animal si utile. *Voyez le mot BELIER.*

AGNEAU TARTARE , prétendu zoophyte ou plante animal. *Voyez* AGNUS SCYTHICUS.

AGNUS CASTUS , arbrisseau qui jette plusieurs branches pliantes , difficiles à rompre : ses feuilles sont longues d'un ou deux pouces , & disposées en main ouverte , comme celles du chanvre ; ses fleurs sont odorantes , en épis & par anneaux , placées à l'extrémité de petites branches , de couleur de pourpre , d'une seule pièce , irrégulières , & formant comme deux lèvres. Son fruit est sphérique comme un grain de poivre , d'une saveur âcre.

Cet arbre croît naturellement sur les bords des fleuves & torrens , dans l'Italie & les pays Méridionaux : on le cultive dans nos jardins ; il fleurit dans le mois de Juillet. Cet arbrisseau est propre à faire la décoration des bosquets d'été , par ses longs épis chargés de fleurs. Toutes les parties de cet arbrisseau répandent une odeur peu agréable.

Cette plante contient , sur-tout la semence , beaucoup de parties fines & volatiles ; les Médecins l'ordonnent pour calmer les maladies hystériques. On avoit attribué autrefois à cette plante la propriété de mettre un frein à la concupiscence de la chair , ce qui lui a fait donner le nom d'*Agnus castus*.

AGNUS SCYTHICUS est le nom que l'on a donné à une plante de laquelle grand nombre d'Auteurs ont dit bien du merveilleux en se copiant peut-être les uns les autres. Au rapport de Scaliger , rien n'est compara-

ble à l'admirable arbrisseau de Scythie. Cette plante, dit-il, s'éleve de trois pieds de haut : on l'appelle *Boramets* ou *Agneau*, parcequ'elle ressemble parfaitement à cet animal par les pieds, les oreilles, les ongles & la tête ; il ne lui manque que les cornes, à la place desquels elle a une touffe de poil : elle est couverte d'une peau légère dont les habitans font des bonnets. Pour rendre la fable plus complete, il n'a pas manqué de dire, que la pulpe de cette plante ressembloit à de la chair d'écrevisse, qu'il en sortoit du sang, & autres fables pareilles. L'illustre Kempfer, à son voyage de Tartarie, ne manqua pas de faire des recherches de cette prétendue plante, mais sans succès. Il pense que ce qui a donné lieu à ce conte, est l'usage où l'on est en Tartarie, afin d'avoir de la laine plus fine, d'arracher certains agneaux, avant le tems de leur naissance, du sein de leurs meres que l'on fait périr. C'est avec ces peaux d'agneaux que l'on borde des robes, des manteaux, des turbans. Des voyageurs commerçans, tout occupés de leurs intérêts, & peut-être peu instruits de la langue, ont apporté à leurs compatriotes ces peaux d'un animal pour la peau d'une plante.

M. Hans-Sloane dit que l'*Agnus Scythicus* est une racine longue de plus d'un pied, de l'extrémité de laquelle sortent quelques tiges longues d'environ trois à quatre pouces ; qu'une grande partie de sa surface est couverte d'un duvet noir ou jaunâtre, aussi luisant que la soie, de la longueur de quatre pouces : il semble, dit-il, qu'on ait employé l'art pour leur donner la figure d'un agneau. Que conclure des recherches de ces deux illustres Naturalistes ? qu'il existe encore bien de l'incertitude dans un grand nombre de connoissances humaines.

AGOUTY ou ACOUTY, animal quadrupede de l'Amérique. Il est de la grosseur d'un lievre, fort agile ; sa tête approche de celle du rat, ses oreilles sont courtes & arrondies ; il est couvert d'un poil roussâtre, mais rude ; sa queue est courte & dégarnie de poils, de même que les jambes de derriere ; ses jambes sont courtes & menues. L'*Agouty* se nourrit des racines de *Manioc*, de *Patates* ; il mange à l'aide de ses pattes de devant comme l'écureuil. La femelle de cet animal porte

deux ou trois fois l'année : elle ne met jamais bas plus de deux petits. L'Agouty a l'ouïe subtile ; il est extrêmement craintif : il s'arrête & écoute , comme le lievre , quand on le siffle ; & c'est le tems qu'on prend pour le tirer. Il court très bien en rase campagne , mais il est perdu lorsqu'il a le malheur de se trouver dans un champ de cannes coupées ; à chaque faut qu'il fait , il s'enfonce dans les pailles qui ont quelquefois un pied de hauteur , & il a beaucoup de peine à réitérer ses fauts , parceque ses jambes sont très courtes. Comme ses jambes de devant sont plus courtes , dans les descentes il culbute cul par-dessus tête. Lorsqu'il est poursuivi par les chiens , il tâche de gagner des creux d'arbres où il fait sa retraite ordinaire ; mais en l'enfumant , on l'oblige de déloger , & on le tue en sortant. Lorsque cet animal est irrité , il hérisse le poil de son dos ; il frappe la terre de ses pattes de derriere comme les lapins : il jette de la terre avec ses pattes de devant : il grogne comme le cochon ; il mord ; on peut cependant l'appriivoiser. L'Agouty est très commun en Amérique dans la Terre-ferme & dans toutes les Isles , excepté à la Martinique ; peut-être , dit-on , les serpens en font la cause. Quand on commença à habiter la Guadeloupe , on n'y vivoit presque d'autres choses ; sa chair a un goût de venaison. Les Sauvages font usage des dents de l'Agouty , qui sont très tranchantes , pour se déchirer la peau dans leurs cérémonies.

AGRA , bois de senteur , qui vient de l'Isle de Hainan à la Chine : on en distingue de trois sortes ; il paroît que ce bois , sur lequel on n'a pas d'autre connoissance , est très estimé , & qu'il se vend très cher à Canton. Les Japonois font aussi grand cas de l'Agra-Caramba , espece de bois de senteur purgatif.

AGROUELLES ou CROUELLES. *Scrophula aquatica*. On nomme ainsi de petits vers aquatiques à plusieurs pieds , dont le corps est court , la queue courbée. Ces vers se trouvent dans les puits , les fontaines & les rivières ; ceux qui ont le malheur d'en avaler , ont des ulceres à la gorge & ailleurs.

AGROPILLE. Voyez ÉGAGROPILLE.

AGUL ou ALHAGI , petit arbrisseau épineux , à

feuilles longuettes , qui croît en Arabie , en Perse , en Mésopotamie. Il porte beaucoup de fleurs rougeâtres , légumineuses. Ses feuilles & ses branches se chargent , dans les grandes chaleurs de l'été , d'une liqueur grasse & onctueuse , qui a la consistance du miel. La fraîcheur de la nuit la condense & la réduit en forme de grains , que l'on nomme *Manne d'Alhagi*. On réunit ces grains de la grosseur de grains de coriandre , & on en fait des pains assez gros , d'une couleur jaune foncée. Trois onces de cette manne dans une infusion de senné purgent bien. Cette manne est cependant inférieure en bonté à la *Manne de Calabre*.

AGUTIGUEPA , plante qui croît au Brésil. Sa tige s'éleve de quatre ou cinq pieds : elle est garnie de feuilles d'un pied de longueur , & bordées tout au tour d'un trait rouge. Au sommet de la tige paroît une fleur de couleur de feu , assez semblable pour la forme à celle du lys ; la racine de cette plante est ronde , d'un rouge foncé , & bonne à manger : aussi dans le tems de disette , on la fait bouillir ou griller pour s'en nourrir. Cette racine pilée guérit les ulcères.

AHATE , arbre originaire des Indes , & qui a été transporté aux Isles Philippines. Il s'éleve haut ; ses feuilles froissées dans la main , rendent une huile sans odeur ; son fruit dans sa maturité est de la grosseur d'un citron ordinaire , verd & strié par dehors , blanc en dedans , & plein d'une pulpe succulente , d'un goût & d'une odeur agréable. Ce fruit , de même que la nêfle , mûrit dans la serre : cet arbre qui aime les climats chauds , fleurit deux fois.

AHOUI , arbre laiteux , qui croît à Ceylan , & dont les feuilles ressemblent à celles du laurier rose des Indes. Ses fleurs sont jaunes , de la figure de celles du laurier rose. Son fruit a la figure d'une poire , & contient un noyau triangulaire , brun & très dur , que les Indiens attachent à leurs jarretières & à leurs tabliers , à cause du bruit que font ces noyaux en se heurtant les uns contre les autres. Le P. Labat , dans son voyage aux Isles de l'Amérique , appelle ces noyaux *Noix de Serpent* , parcequ'il prétend que l'amande de ce noyau , appliquée en cataplasme , guérit la morsure du Ser-

pent à sonnettes. M. Lémeri présente plusieurs raisons de douter que le fruit que ce Pere dit avoir employé, soit véritablement le fruit de cet arbre; car sa description ne s'accorde point avec les arbres qu'on a élevés au Jardin du Roi, provenus des fruits de l'Ahouai. De plus, les personnes des Isles lui donnent tous une qualité vénimeuse, tout à-fait opposée à celle que ce Religieux lui attribue.

AHOVAI, fruit du Bresil, de la grosseur d'une châtaigne, blanc, & de la figure à-peu près des truffes d'eau; ce fruit est un poison. Il en croît une autre espece en Amérique qui n'est pas moins dangereuse. L'arbre qui le porte, répand une odeur désagréable lorsqu'on l'incise.

AIAU. Voyez CAMPANE JAUNE.

AIGLE, *Aquila*, oiseau de proie très grand, qui possède à un degré éminent les qualités qui lui sont communes avec les autres oiseaux de proie, comme la vue perçante, la férocité, la voracité, la force du bec & des ferres.

Parmi les diverses especes d'aigles, l'*Aigle Royal* est un des plus remarquables par sa grandeur & par sa force: cet oiseau pèse quelquefois jusqu'à douze livres; ses ailes étendues ont sept pieds & demi d'envergure; son bec est fort & recourbé à l'extrémité; ses jambes sont revêtues de plumes jusqu'aux pieds, peut-être à cause du froid auquel ils sont exposés sur les hautes montagnes, lieux ordinaires de leur habitation; ses ongles sont noirs, crochus & très forts. La couleur du plumage varie dans les especes; mais il tire sur le châtain brun, le roux & le blanc mélangés. Outre les grandes plumes qui couvrent le corps de cet oiseau, il y a encore à leur racine un duvet fort blanc & fort fin, de la longueur d'un pouce. Ce duvet garantit les aigles contre le froid: aussi lorsque les Fauconniers se servent d'aigles pour le haut vol, ils leur ôtent une partie de ce duvet, ainsi que des autres plumes qui leur garnissent le ventre; ce qui empêche ces oiseaux de s'élever trop haut, parceque le froid les saisit à la moyenne région de l'air.

Comme l'aigle n'a rien de plus précieux que la vue

qui lui sert à découvrir sa proie, la nature, outre les deux paupieres, l'a pourvu d'une tunique clignotante, qui fait le même effet que les deux autres paupieres.

On a dit des aigles bien des choses fabuleuses que nous ne rapporterons point ici. On remarque avec étonnement que l'aigle soit le plus vivace des oiseaux, quoiqu'il soit le plus amoureux; car on a toujours observé que les animaux lascifs, ont la vie courte. On dit que le mâle coche la femelle jusqu'à vingt fois en un jour. Quoique cet oiseau soit féroce & difficile à dresser, on en apprivoise cependant quelquefois pour la fauconnerie. Ces oiseaux ne boivent presque point, parceque le sang des animaux qu'ils dévorent, leur fournit assez d'humidité pour la digestion.

On voit des aigles sur le Caucase, sur le Taurus, au Pérou, & principalement dans les pays Septentrionaux, où ils trouvent des oiseaux aquatiques faciles à prendre, à cause du peu de légereté de leur vol. Ils se plaisent dans les lieux retirés. La voracité de ces oiseaux est telle, qu'ils ravagent tous les lieux voisins, qui peuvent suffire à peine à leur nourriture: aussi observe-t-on qu'il ne se rencontre point deux aigles dans un même canton.

Les especes d'aigles qui paroissent être les plus connues, sont l'*Aigle à queue blanche* qui séjourne dans les bois, & le *Huard* qui reste sur les étangs. En général ces oiseaux voraces font leur nourriture de crabes, de tortues, d'oiseaux, tels que pigeons, canards, poules: ils enlèvent les lievres & autres animaux de plaine: ils attaquent & déchirent les brebis, les daims, les chevres, les cerfs, & même, dit-on, les taureaux. Les enfans, & même les hommes, ne sont pas quelquefois à l'abri de leur voracité.

Ces oiseaux font leur nid sur les arbres les plus élevés, & sur les rochers les plus escarpés. On a vu de ces nids qui avoient jusqu'à six pieds en carré: ils sont doublés en dedans de peaux d'animaux qui tiennent les œufs chaudement. La ponte n'est ordinairement que de deux œufs: ils les couvent pendant vingt à trente jours: la chaleur de l'incubation est très grande. Ils ne laissent point manquer les jeunes aiglons de nourriture: ils leur apportent des lievres, des agneaux encore vivans, sur

lesquels les jeunes aiglons commencent à exercer leur férocité naturelle.

Dans certains pays, on tire bon parti d'un nid d'aigle que l'on a découvert, quand on peut parvenir à y grimper : on y trouve tous les jours différentes parties d'animaux & même des animaux entiers, tels que faisans, perdrix, canards, lievres & autres, même en grande abondance. On choisit son tems pour s'en emparer, afin d'éviter la furie du pere & de la mere; & même, en cas de danger, on s'arme la tête. Pour faire durer cet approvisionnement plus long-tems, on enchaîne l'aiglon, jusqu'à ce que le pere & la mere, lassés d'un enfant qui les accable sans fin de travail & de soin, l'abandonnent.

De toutes les especes d'aigles, le plus surprenant est celui qui se trouve dans les Alpes de la Suisse, & que l'on nomme *Laemmer-Geyer*, c'est-à-dire, *Vautour des Agneaux*. Des trois especes qui s'y trouvent, la première, la plus grande & la plus forte, est jaune par-tout le corps, & a des cercles blancs autour du col. Si l'on en excepte la couleur, ce que l'on va dire du *Laemmer-Geyer*, paroît convenir au *Condor* ou *Cuntur*; ce dernier est blanc & noir, & a sur la tête une espece de hupe.

Le *Laemmer-Geyer* est un oiseau de proie, d'une force prodigieuse qui répond à sa taille; car les ailes de cet oiseau étendues, ont quatorze pieds d'une extrémité à l'autre. Ce tyran de l'air, qu'on n'a encore pû parvenir à détruire dans les hautes montagnes de la Suisse, fait une guerre cruelle, tant aux troupeaux de chevres & de brebis, qu'aux chamois, aux lievres & aux marmottes. Lorsqu'il voit sur un roc escarpé quelqu'animal trop fort pour l'enlever, il prend son vol de manière à renverser cet animal dans quelque précipice, pour jouir commodément de sa proie.

Il y a peu d'années qu'un *Laemmer Geyer*, de la plus grande espece, saisit un enfant de trois ans : il l'auroit emporté, lorsque le pere, armé d'un bâton, accourut aux cris de son enfant, & comme cet oiseau, placé dans un terrain plat, ne peut prendre son vol que difficilement, il attaqua le ravisseur qui quitta sa proie pour

se défendre, & tomba mort sur la place après un combat très opiniâtre. Le Gouvernement Helvétique donne une récompense considérable à ceux qui tuent de ces pernicious animaux.

Le *Condor*, qui paroît peu différer de cet oiseau, se trouve au Monomotapa, au pays des Cafres, & sur la riviere des Amazones. M. de la Condamine nous apprend que les Indiens présentent, pour appas à ce redoutable oiseau, une figure d'enfant, d'une argile très visqueuse. Le Condor fond d'un vol rapide sur cette figure, comme sur une proie assurée; mais il y engage ses serres, de maniere qu'il ne lui est pas possible de s'en dépêtrer.

AIGREDON. Voyez ÉDREDON.

AIGREMOINE, *Agrimonia*, genre de plante à fleurs en rose. Sa tige est haute de deux coudées, velue, branchue: ses feuilles sont velues, oblongues, crenelées; elles ont un goût styptique, un peu salé, mêlé tant soit peu d'âcreté, & rougissent un peu le papier bleu: ses fleurs sont rangées à l'extrémité de petits rameaux, d'une odeur suave, jaunes & composées de cinq pétales. Son calice est épineux; il se change en un fruit hérissé de piquans à la partie supérieure: elle croît dans les champs & dans les prairies.

L'aigremoine est du nombre des plantes détersives, apéritives, rafraichissantes & vulnéraires. La décoction d'aigremoine & d'*aunée* est propre pour les engelures ulcérées; on s'en lave les pieds soir & matin. Elle est spécifique dans le pissement de sang.

Les gargarismes les plus ordinaires se font avec la décoction, l'orge, & le sirop de mûres.

AIGRETTE, nom que l'on donne à une espece de coquillage du genre des moules ou *pinne marine*. Voy. ce mot.

AIGRETTE, *Ardea*, espece de héron, ainsi nommé, parcequ'il lui pend derriere la tête une espece de petite aigrette blanche. Cet oiseau, qui habite sur le bord des rivieres, a tout le corps d'un beau blanc: il a auprès des yeux un espace dégarni de plumes, & de couleur verte: son bec est noirâtre, long d'environ

quatre pouces; les pattes de couleur verte, & couvertes d'espace-en-espace d'une corne noirâtre, qu'on peut lever en écailles; la première phalange du doigt extérieur, tient au doigt du milieu par une membrane.

Les Grands parmi les Nations qui ont des turbans & des bonnets, comme les Turcs, les Perses, les Polonois, ornent leur tête de plumes d'aigrette: on prétend que ces plumets, qui se vendent un si haut prix, ne se tirent point de la tête de l'aigrette, mais de plumes qui viennent sur le dos à côté des ailes. On apporte ces plumes du Levant par la voie de Marseille.

L'*Aigrette* est aussi un oiseau du Sénégal: il y en a une espèce aux Antilles, dont le bec & les pieds sont couleur de corail, & ils ont à la queue deux plumes longues & précieuses.

AIGRETTE. Voyez PINNE MARINE.

AIGUE-MARINE ou BÉRIL, *Aqua marina*, pierre précieuse, ainsi nommée à cause du rapport de sa couleur avec celle de la mer. Sa couleur est mêlée de vert & de bleu: elle la tient de substances métalliques.

Les aigues-marines different par le plus ou le moins de dureté ou d'intensité de couleur; les unes sont *Orientales*, les autres sont *Occidentales*. Les premières sont plus dures; le poli en est plus fin: aussi sont-elles plus belles, plus rares & plus chères que les aigues-marines occidentales. En général les pierres précieuses orientales sont plus belles, la couleur en est plus fixe que celles des occidentales: on dira, au mot PIERRES PRÉCIEUSES, la manière de les distinguer.

L'aigue-marine étant mêlée de vert & de bleu, on ne peut la confondre qu'avec les pierres vertes & les bleues, qui sont les *Emeraudes* & les *Saphirs*. (Voyez ÉMERAUDE & SAPHIR.) Si l'on fait attention que l'*Émeraude* doit être purement verte, sans aucun mélange de bleu; & le *Saphir* purement bleu, sans aucune teinte de vert: on la distinguera de ces deux autres pierres précieuses.

On trouve des aigues-marines sur les bords de l'Euphrate, au pied du Mont-Taurus. Les Occidentales viennent de Bohême, d'Allemagne, de Sicile, de l'Isle de

l'Elbe. On assure qu'il y en a aussi sur les côtes de la mer Océane

L'art est devenu , pour ainsi dire , rival de la nature , dans l'imitation de la couleur des pierres précieuses. On imite la couleur de l'*Aigue-marine* , en mettant dans du cristal en fusion , de la poudre de cuivre calciné par trois fois par le soufre : on remue bien le tout en mettant par reprises de cette poudre mélangée jusqu'à ce que le cristal prenne la couleur que l'on demande. Lorsque l'opération se fait en gros , on met sui soixante livres de cristal , une livre & demi de cuivre calciné , & quatre onces de safre.

AIGUILLAT. *Voyez* CHIEN DE MER.

AIGUILLE , *Acus* , genre de poisson , ainsi nommé de la forme singulière de sa tête ; ses deux mâchoires , dont l'inférieure est la plus longue , sont si allongées & si menues , qu'elles imitent la forme d'une aiguille elles sont garnies de petites dents , posées fort près les unes des autres. Ces poissons ont quelquefois la longueur d'une coudée , mais ils ne sont guere plus gros que le doigt. On nomme ces poissons en Normandie *Arphie*.

Il y a dans les mers des Indes Orientales une espèce d'aiguille , dont la queue est tranchante & coupante comme un rasoir : elle blesse & perce en nâgeant tous les poissons qu'elle rencontre.

AIL , plante potagere , dont la fleur approche de celle du lys : il y en a deux espèces , qui viennent en pleine terre aussi aisément l'une que l'autre , & dont la culture n'exige que fort peu de soin.

La première espèce ou l'ail ordinaire , qui est connu de tout le monde produit une graine arrondie & noirâtre , que l'on sème au printems. Cette semence pousse une tige au dehors , & produit en terre un petit oignon , qui , replanté au mois de Mars de l'année suivante , grossit assez considérablement ; & il porte alors le nom de *Tête d'ail* ou *Gousse d'ail* : c'est cette partie qu'on emploie ordinairement pour l'usage de la cuisine. Ainsi pour avoir des têtes d'ail , produites de semences , il faut deux années ; mais comme chaque tête est accompagnée de douze ou quinze tubercules , il suffit de planter ces

tubercules au mois de Mars ; & on a dans l'année même des têtes d'ail aussi belles que si on avoit employé deux ans à les faire venir de semence. Ces tubercules se plantent à quatre pouces de distance l'un de l'autre , & à trois pouces de profondeur. La seule attention qu'il faut avoir est de placer le germe en haut : ce germe se développe en peu de jours , & on arrache l'oignon lorsque les feuilles sont desséchées.

La seconde espece , nommée *Ail d'Espagne* , produit une semence plus grosse que celle de l'espece précédente , & connue sous le nom de *Rocambole*. Cette espece se multiplie précisément comme la précédente ; & elle a l'avantage qu'on peut se servir également de son oignon ou de ses graines.

L'ail abonde en parties subtiles très vives , ce qui rend son odeur si forte : son usage rend l'appétit aux animaux dégoûtés.

AILE. L'aîle est cette partie du corps des oiseaux qui est double , & qui sert à les soutenir dans les airs & à voler. Ces parties correspondent à nos bras , & aux jambes de devant des quadrupedes. On a lieu d'admirer ici la maniere dont la nature parvient aux mêmes fins par des moyens divers. Certains animaux volent avec des aîles de plumes ; d'autres avec des aîles membraneuses ou cutanées , tels que les *Insectes* , les *Chauve-souris* , l'*Ecureuil volant*. Voyez chacun de ces mots.

Il n'est question ici que de la structure des aîles des oiseaux.

Quel art brille dans la construction générale des aîles , & dans chacune de leurs parties ! Elles ont été placées par la nature dans le centre de gravité , l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre , au milieu d'un fluide aussi subtil que l'air. Quant à ceux qui nâgent & qui volent , leurs aîles , pour cet effet , sont attachées au corps hors du centre de gravité ; & pour ceux qui se plongent plus souvent qu'ils ne volent , leurs jambes sont plus reculées vers le derriere , & leurs aîles plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légereté dans ces aîles , & en même tems quelle force ! Le tuyau de chaque plume est creux , léger

& cependant très fort ; les barbes des plumes sont rangées de chaque côté, & composées de filets artistement travaillés : elles sont creusées & bordées de petites plumes qui s'engrainent les unes dans les autres. Les grandes plumes des aîles sont recouvertes, à leur origine, d'autres petites plumes en dessus & en dessous. C'est par cet arrangement mécanique, que les aîles peuvent frapper l'air qui est si fluide, & servir à l'oiseau de point d'appui continuel pour s'élever à son gré

Quel appareil d'os très forts, mais sur-tout légers, de jointures qui s'ouvrent, se ferment, ou se meuvent de tel côté que l'occasion le demande, soit pour étendre les aîles, soit pour les resserrer vers le corps ! De quel usage ne sont point les plumes de la queue, pour conduire l'oiseau dans son vol, ou lorsqu'il veut s'abaisser ! La force des muscles pectoraux est sur-tout remarquable, parcequ'ils sont plus forts & plus robustes à proportion dans les oiseaux, que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obstacles qui s'opposent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler, les muscles des bras ne seroient point assez forts ; les jambes y seroient plus propres. Mais il faut releguer cette entreprise avec celle de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede universel & autres semblables, qui sont plutôt voir la foiblesse que la force de l'esprit humain.

AIMANT, pierre ferrugineuse, que l'on trouve dans les mines de fer. Sa couleur n'est pas par-tout la même : dans les Indes Orientales, à la Chine, & dans tous les pays du Nord, il est couleur de fer non poli ; en Macédoine, il est noirâtre ; dans nos pays sa couleur tire, pour l'ordinaire, sur le noir.

Les Anciens connoissoient la vertu que l'aimant a d'attirer le fer ; & si on en croit Pline, ce fut par un effet du hazard : un Berger ayant senti que les clous de ses souliers, & le bout de son bâton qui étoit ferré, s'attachoient à une roche d'aimant sur laquelle il passoit. Mais ils ne connoissoient point celle qu'il a de se diriger toujours vers les Pôles ; & on croit qu'on ne vît de boussole dans l'Europe, que vers le treizieme Siecle.

Les uns attribuent l'honneur de cette invention à Jean Goya Napolitain ; les autres à Paul Vénitien , qui , en ayant appris la construction à la Chine , l'apporta en Italie.

L'aimant , comme l'on fait , a la propriété d'attirer le fer ; celle de lui communiquer sa vertu ; celle de se tourner vers les Pôles du monde , avec une variation que l'on nomme *Déclinaison* ; enfin la propriété de s'incliner à mesure qu'on approche de l'un ou l'autre Pôle , ce qu'on nomme *Inclinaison*. Toutes ces propriétés singulieres , dépendantes de la nature de l'aimant , tiennent sans doute à quelque propriété générale , qui en est l'origine , qui jusqu'ici nous est inconnue , & peut-être le restera long-tems. On prétend qu'il regne autour de l'aimant une espece d'atmosphère , à qui l'on a donné le nom de *Matière magnétique* , & qui forme un tourbillon autour de cette pierre : l'on découvre sensiblement ce tourbillon par ses deux Pôles qui ont des effets contraires , l'un d'attirer , l'autre de repousser le fer.

Il est à remarquer que ce que le fer n'étoit pas par lui-même , la rouille de fer l'est quelquefois ; je veux dire un véritable aimant : il faut cependant observer , à l'égard du fer , que celui qui a été long-tems dans une position verticale , est aimanté de telle manière qu'il attire le fer comme s'il avoit touché une pierre d'aimant , & qu'il conserve ensuite cette vertu comme un véritable aimant.

Dans le cabinet des curiosités de la Société Royale d'Angleterre , il y a une pierre d'aimant de soixante livres , qui n'éleve pas , à la vérité , un fort grand poids , eu égard à sa grandeur , mais qui attire une aiguille à la distance de neuf pieds. L'Histoire de l'Académie des Sciences parle d'une pierre d'aimant , qui pesoit onze onces , & levoit vingt-huit livres de fer , c'est-à-dire plus de quarante fois son poids : des Hollandois vouloient la vendre cinq mille livres. L'acier s'aimante beaucoup plus facilement que le fer ; une aiguille frottée sur une pierre d'aimant ou sur un aimant artificiel , & suspendue sur un pivot , tournera toujours constamment une de ses pointes vers un des Pôles ; tel est le

guide qui conduit les Navigateurs au milieu des mers , lorsqu'ils ne peuvent voir les étoiles. L'aiguille au lieu de se diriger exactement dans la ligne méridienne , s'en écarte de l'un ou l'autre côté. Cette déclinaison est si variable , qu'il n'y a pas peut-être une année , un mois , un jour , une heure où elle ne change , même dans les lieux où elle sembloit être la plus constante , tel que sous le méridien des Açores , sous celui du Cap des aiguilles , & de Quanton à la Chine. Depuis 1550 ju qu'à 1664 , la déclinaison a été orientale ; en 1666 l'aiguille étoit précisément dirigée aux Pôles. Depuis ce tems jusqu'à présent , la déclinaison a été occidentale : phénomène singulier , sur lequel est encore le voile de la nature. Le tonnerre communique quelquefois au fer la vertu magnétique. On a appris des Navigateurs que la foudre en tombant près d'une bouffole , avoit changé exactement les Pôles de l'aiguille.

AIMORRHOU S , serpent d'Afrique , dont la morsure produit un effet bien singulier ; c'est de faire sortir le sang tout pur des poulmons. Si l'expérience seule a appris ces pernicious effets , l'expérience seule peut mener à la découverte des remedes.

AIOL , en latin , *Scarus* , un des plus beaux poissons de mer par la variété de ses riches couleurs. Il a les yeux & le bas du ventre couleur de pourpre , la queue bleue , le reste du corps en partie verd & en partie noir bleuâtre ; proche la queue , sur le dos , il a des aiguillons attachés ensemble par une membrane mince ; à la pointe de chaque aiguillon est une autre petite membrane qui flotte comme un étendart ; la chair de ce poisson est tendre & délicate : on en pêche à Marseille & à Antibes.

AIR. L'air est ce fluide invisible que nous respirons continuellement , & qui est répandu autour de nous jusqu'à une certaine hauteur. C'est un des agens les plus considérables & les plus universels qu'il y ait dans la nature , tant pour la conservation de la vie des animaux , que pour la production des plus importans phénomènes qui arrivent sur la terre. Tous ces merveilleux effets sont dûs à ses principales propriétés , qui sont sa *Fluidité* , sa *Pesanteur* & son *Elasticité* : toutes propriétés

que les expériences de physique démontrent d'une manière incontestable.

La nature de cet ouvrage ne nous permet que de donner un léger tableau des divers effets produits par ces propriétés.

Sa pesanteur soutient le mercure dans les barometres, élève l'eau dans les pompes, occasionne l'écoulement des liqueurs par les syphons, & fait couler le lait dans la bouche des enfans qui tettent.

Son élasticité nous empêche d'être écrasés par son poids, qui est tel qu'un homme soutient ordinairement une masse d'air de vingt-six milliers. Il se charge, pendant l'inspiration, des vapeurs dont le séjour nous seroit nuisible, & nous en délivre par l'expiration. Il est le principe de la vie & de la mort. Sans son secours le feu ne peut subsister : s'il n'existoit point, le goût, l'odorat, l'ouïe seroient des organes inutiles, & les semences demeureroient ensevelies dans le sein de la terre sans se développer.

L'air se raréfie & se condense en raison des poids dont il est chargé ; la chaleur de l'eau bouillante augmente d'un tiers la force de son ressort. C'est ce ressort de l'air comprimé, & l'eau réduite en vapeurs, qui soulèvent les entrailles de la terre, & occasionnent ces tremblemens de terre qui engloutissent quelquefois des villes entières. Il se charge d'un nombre prodigieux de corps hétérogenes qui en altèrent la nature, & qui souvent le rendent si funeste aux êtres animés. Un air chargé d'exhalaisons peut arrêter la circulation & suffoquer la personne qui le respire. On prétend qu'une grande quantité de bougies allumées dans un appartement, lui fait perdre beaucoup de son élasticité ; ce qui peut occasionner en parties ces maladies de vapeurs si communes chez les Grands. Il seroit à souhaiter que dans bien des circonstances, on renouvelât l'air par le moyen d'un ventilateur.

Dans nos spectacles, après un certain tems, on ne respire qu'un air épuisé & chargé de quantité d'exhalaisons qui ne peuvent que gêner la respiration.

Tous les corps renferment de l'air, mais dans deux états différens. Lorsqu'il est dans leurs pores, il jouit de

de son ressort, une foible chaleur l'en déloge : s'il entre comme principe dans les corps, il y est fixé, & n'y jouit point de sa propriété élastique.

Quels effets merveilleux ne résultent point de l'harmonie des divers élémens ! Ils ont tous un besoin mutuel les uns des autres ; la terre seroit stérile sans l'eau ; l'eau perdroit sa fluidité si le feu l'abandonnoit, & sans l'air le feu seroit bientôt éteint.

AIRELLE ou MYRTILLE, en latin *Vitis idea*. L'airielle est un petit arbrisseau haut d'un pied & plus, couvert d'une écorce verte. ses feuilles sont plus grandes que celles du buis, moins fermes, dentelées par les bords, & posées alternativement : les fleurs sont en grêlots, de couleur blanche rougeâtre, auxquelles succèdent des baies de couleur bleue foncée, d'un goût astringent, de la grosseur d'une baie de genievre. Cette plante croît en terre maigre, dans les bois ; elle fleurit en Mai, & ses fruits sont mûrs en Juillet. Ils ont une douceur mêlée d'acidité qui les rend assez agréables au goût.

On exprime le suc des baies que l'on fait épaissir, & que l'on nomme alors *Rob*. Cette composition est astringente, propre pour la dysenterie, & peut être substituée au suc d'acacia.

Les cabaretiers se servent des baies de l'airielle pour rougir leurs vins blancs : cette falsification n'est pas bonne, mais elle est bien moins dangereuse que d'autres qui se pratiquent. On se sert du même suc pour teindre le linge & le papier en bleu.

Cet arbuſte croît à une certaine hauteur dans les forêts de la Louisiane : son fruit y est fort estimé. En l'écrasant dans l'eau, on en fait une liqueur fort agréable.

AJONC. *Voyez* GENEST ÉPINEUX.

ALAIS ou ALETHES, oiseau de proie, qui vient d'Orient ou du Pérou, & qui vole bien la perdrix : on en entretient dans la Fauconnerie du Roi. *Voyez* FAUCON.

ALATERNE, *Alaternus*, petit arbrisseau de la grandeur du *Troësne* : ses fleurs sont petites, en entonnoir, découpées en cinq parties, blanches, odorantes : ses feuilles ressemblent à celles du *Filaria*, dont on le dis-

tingue facilement , parceque ses feuilles sont arrangées alternativement , au lieu que le *Filaria* les a opposées. De plus , il a deux stipules (espece de petites feuilles) aux pédicules de ses feuilles , & le *filaria* n'en a point. Voyez *FILARIA*.

L'alaterne fait un joli buisson , & conserve le verd brillant de ses feuilles pendant l'hiver ; pour le conserver , il faut couvrir ses racines de litiere pour les garantir des fortes gelées : si les branches meurent , la souche repousse & donne en peu de tems un nouvel arbre ; sa semence nous vient de Provence , d'Italie , d'Espagne. Son bois ressemble à celui du chêne vert : on dit que l'on en fait de jolis ouvrages d'ébénisterie.

ALABASTRITE ou *FAUX ALBATRE*, est une pierre gypseuse , indissoluble dans les acides , & bien différente par conséquent de l'albâtre calcaire. Cette pierre est tendre , se taille facilement , est ordinairement blanchâtre , un peu transparente , susceptible d'un poli , mais bien moins brillant que le marbre. Il y a des vases d'alabastrite : si on y enferme une lumiere , elle brille à travers le vase , & répand assez de clarté pour lire à trois ou quatre pieds de distance.

ALBASTRE. *Alabastrum* L'albâtre est une pierre calcinable , un peu moins dure que le marbre , dont la transparence est d'autant plus grande , qu'elle approche davantage du blanc. Il y en a de roussâtre , de rougeâtre , d'un blanc sale ; d'autre d'un beau blanc. On en voit où il y a des veines ou bandes , que l'on pourroit comparer à celles des pierres fines , que l'on appelle *Onyces*. (Voyez *ONYX* .) C'est dans ce sens que l'on pourroit dire qu'il y a de l'*albâtre onyxe*. Il s'en trouve aussi avec de petites taches noires , disposées de façon qu'elles ressemblent à de petites mouffes , & qu'elles représentent des bandes de gazon : c'est pourquoi on pourroit l'appeller *Albâtre herborisée* , à l'imitation des pierres fines qui portent ce nom. Voyez *DENDRYTE*.

L'albâtre n'est point susceptible de prendre un poli aussi beau & aussi vis que celui du marbre , parcequ'il n'a point la même dureté. Lorsque sa surface est polie , on la croiroit frottée avec de la graisse. On l'em-

ploie à faire des cheminées, des tables, de petites colonnes, des vases, des statues.

On distingue deux sortes d'albâtre, l'*Oriental* & le *Commun*. L'*Oriental* est celui dont la matiere est la plus dure, la plus pure, la plus fine, & dont les couleurs sont plus vives. Cet albâtre est plus recherché & plus cher que l'albâtre ordinaire. Celui-ci n'est pas rare, on en trouve en France, aux environs de Cluny dans le Maconnais : il y en a en Allemagne, en Lorraine & en Italie. *Voyez* STALACTITES.

Des Chymistes modernes donnent le nom d'*Albâtre* à la pierre à plâtre, & singulierement à celle qui est très pure, & qui a la demi-transparence du marbre blanc.

ALBATRES, oiseau aquatique du Cap de Bonne-Espérance ; un des plus grands de ce genre : il a dix pieds de longueur les ailes étendues ; son bec est jaunâtre, les plumes de dessous sont de couleur blanche ; celles du dos d'un brun sale ; la queue & les ailes de couleur bleuâtre foncé : on a eu tort de le confondre avec l'oiseau nommé *Vaisseau de Mer*, parceque ce dernier est plus petit.

ALBERGAME. *Voyez* POMME D'AMOUR.

ALBRAND ou ALEBRAN. On donne ordinairement ce nom aux jeunes canards sauvages, & à ceux qui naissent de canards privés, que l'on a fait couver sur des étangs, mais dont les petits vivent entierement de ce qu'ils y trouvent.

Le canard albrand perd ce nom, lorsqu'il est capable de voler, & porte alors celui de *Canard sauvage*. Tout le monde fait qu'ils sont d'un goût beaucoup plus délicat que ceux de basse-cour. Ce goût est sans doute l'effet des alimens dont ils se nourrissent, & de l'exercice continuel qu'ils font en volant ; car il est certain que rien n'est si propre à volatiliser les sucs des animaux que le mouvement. *Voyez* CANARD.

ALCANA, espece de *Troësne d'Egypte*, dont les feuilles, infusées dans l'eau, donnent une couleur jaune ; & dans un acide, comme le vinaigre, une couleur rouge. On exprime des baies de cette plante une huile d'une odeur très agréable, dont on fait usage en Médecine.

Il y a aussi une espece de *Troësne des Indes*, nommé par les Maures & les Turcs *Kenna*, dont les feuilles

réduites en poudre fine , & mises en pâte avec du suc de limon , sont employées comme cosmétiques ; les hommes en teignent leur barbe & les femmes leurs ongles.

ALCÉE , animal connu des Anciens , que l'on croit être l'*Elan*. On donne aussi le nom d'*Alcée* à la *Mauve sauvage*. Voyez ces mots.

ALCHMINIER. Voyez NÉFLIER.

ALCYON, oiseau marin, très célèbre par les Anciens, & duquel on a dit bien des merveilles. On ne fait pas bien à quel oiseau on doit rapporter l'Alcyon des Anciens. L'oiseau avec lequel on lui trouve le plus de ressemblance, est celui que l'on voit à la Louisiane, & aussi à la Chine, connu sous le nom d'*Hirondelle de la Chine*.

Cet oiseau est de la couleur & de la forme de l'*Hirondelle* : il a des membranes aux pattes comme le canard ; l'extrémité de ses ailes est d'un jaune aurore.

Le nid des Alcyons est blanc, transparent, pétri comme un vase d'argille, très uni & très léger. Quelques Marins disent qu'il compose son nid avec le *Goëmon*, espèce d'algue marine, qui a une bonne odeur : ils ajoutent que cet oiseau traîne son nid jusqu'au bord de la mer ; & que lorsqu'il vient un vent de terre, ils levent une aile pour que le vent les pousse au large, & qu'ils voguent ainsi sur leurs nids au milieu des eaux. Voilà une idée brillante, à laquelle il ne manque, peut-être, que la vérité.

D'autres disent que ces nids d'Alcyons, que les Chinois estiment comme un mets délicieux, & que l'on voit dans les Cabinets des Curieux, sont formés par une espèce d'écume blanche, qui sort du bec de ces oiseaux quand ils sont en amour. Paroît-il y avoir plus de vérité dans ce dernier fait ?

Quoi qu'il en soit, ces nids sont un objet de commerce dans toute l'Inde : les Chinois, qui les appellent *Saroi-Bura*, les mangent avec du gingembre ; les estiment bons pour guérir les maux d'estomac, & les maladies de langueur : on les recueille sur les rochers escarpés à la côte de Coromandel.

L'*Alcyon des Modernes* est un de nos oiseaux les plus beaux, que l'on nomme *Martin Pêcheur*. Voy. ce mot.

ALCYON , espece de Polypier. *Voy.* CORALLINE.

ALCYONIUM , substance qui se trouve dans les mers. On en voit qui sont creuses & spongieuses, ce qui les avoit fait regarder , par quelques-uns , comme le nid de l'Alcyon ; d'autres avoient mis cette substance au rang des plantes marines. Enfin M. Peyssonel a découvert que l'*Alcyonium* étoit produit & formé par des insectes de mer , assez semblables aux Polypes. *Voyez* POLYPIER.

ALCYON VOCAL. *Voyez* ROUSSEROLE.

ALETHES. *Voyez* ALAIS.

ALGUE, *Alga*, genre de plante qui croît dans les eaux. Il y en a de beaucoup d'especes. L'Algue la plus commune , celle dont on fait quelque usage , est une plante marine , dont les feuilles sont longues d'environ deux à trois pieds , molles , d'un verd obscur , ressemblantes à des courroies. Cette plante croît en grande quantité le long des bords de la mer Méditerranée & ailleurs : les paysans la font sécher, & en tirent un bon fumier pour leurs terres. Les Verriers & les Parfumeurs en enveloppent leurs bouteilles. On emploie les cendres de cette plante qui contient beaucoup de sel , pour servir de fondant au sable dont on se sert pour faire du verre. Cette plante est vulnérable & dessicative.

Il croît dans la mer , sur les côtes de l'Islande , une espece d'Algue , qui ne differe guere de la précédente , qu'en ce que ses feuilles sont un peu plus grasses & jaunâtres. Lorsque cette Algue a resté exposée à l'ardeur du soleil , il se forme sur sa surface de petits grumeaux d'un sel doux & de bon goût , dont les habitans des côtes de cette Isle se servent à la place de sucre. Ils recueillent aussi cette plante avant qu'elle soit couverte de ce sucre , pour la manger en salade.

ALHAGI. *Voyez* AGUL.

ALIBOUFIER, *Styrax* ou *Storax*. L'Aliboufier est un arbre de la grandeur d'un olivier , qui croît dans les forêts de la Provence , autour de la Chartreuse de Monrieu , à Baugencier , à Soliers , & entre la Sainte Baume & Toulon : il ressemble au *Coignassier* par son tronc , son écorce & ses feuilles , lesquelles sont vertes en dessus , blanches & velues en dessous. Ses fleurs sont d'une seule piece , semblables à celles de l'oranger , blanches , odo-

rantes: son fruit est une baie un peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres en Provence ne donnent que très peu de résine: on en retire beaucoup de ceux qui croissent dans des pays plus chauds, tels que la Sirie & la Cilicie.

Cet arbre, très estimable dans le printems par la beauté de ses fleurs, l'est encore davantage par une résine pure, qui découle d'incisions que l'on fait à son tronc & à ses branches, & que l'on vend dans les boutiques sous le nom de *Storax*. Cette résine, pour être bonne, doit être nette, mollasse, grasse, d'une odeur douce & agréable: elle est résolutive; on l'emploie comme aromate. *Voyez au mot STYRAX CALAMITE.*

M. Duhamel nous apprend qu'il tient d'un Voyageur, qu'un petit vermisseau s'attache à cet arbre, ronge son écorce, & laisse, en se retirant, un trou qui donne issue au Storax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout couvert d'une substance farineuse. Ce Storax est solide. Il y a dans les boutiques du storax liquide, de l'origine duquel on paroît incertain. *Voyez STYRAX LIQUIDE.*

Il découle d'un arbre nommé *Liquidambar*, une résine liquide, qui a quelque rapport au storax pour l'odeur. *Voyez LIQUIDAMBAR.*

ALISÉS. *Voyez VENTS ALISÉS.*

ALISIER ou ALIZIER, *Gratagus*, arbre de forêt, de moyenne grandeur, qui se plaît dans les terres qui ont beaucoup de fond. Ses fleurs sont en roses, rassemblées en bouquet. Son fruit est une baie charnue, arrondie, terminée par un ombilic: elle renferme deux semences oblongues & cartilagineuses. Les feuilles des alisiers sont grandes, fermes, placées alternativement sur les branches.

Il y en a une espèce, nommée l'*Alouche de Bourgogne*, qui conserve plus long-tems la beauté de ses feuilles: le fruit de l'Alisier attire les oiseaux dans les taillis: ses fleurs, qui viennent par bouquets, font un bel effet au printems. Comme cet arbre vient assez bien à l'ombre, il est propre à garnir les clairières dans les bois de moyenne grandeur. Le fruit de l'Alisier, lorsqu'il est mou, est assez agréable à manger. Le bois

d'alizier est fort dur ; mais il n'a point de couleur : les Charpentiers l'emploient pour faire des alluchons & des fuseaux , dans les rouages des moulins. Les Tourneurs le recherchent : les Menuisiers en montent leurs outils ; les jeunes branches servent à faire des flutes & des fifres. Le fruit de l'alizier est astringent.

ALISMA , espece de *Doronic* , à fleur jaune radiée , dont les feuilles sont assez semblables à celles du plantain. Sa racine est rougeâtre , d'un goût piquant , aromatique & agréable ; l'infusion des fleurs de ce *Doronic* arrête le crachement de sang ; comme vulnéraire , elle est utile dans les grandes chutes ; les payfans la substituent avec succès à l'*Ellébore* dans les maladies des bestiaux.

ALKEKENGE , COQUERET OU COQUERELLE , *Alkekengi*. C'est une plante qui croît dans les vignobles aux environs de Paris. Ses tiges rougeâtres ont une coudée de haut : ses feuilles naissent opposées , assez semblables à celles de la morelle , mais plus grandes , & non crenellées. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles : elles sont d'une seule piece , en forme de bassin , blanches ; le calice s'étend en une vessie , d'abord de couleur verte , qui devient ensuite écarlate : il contient un fruit de la figure , de la grandeur , de la couleur d'une cerise , d'un goût d'abord acide , ensuite fort amer ; trois ou quatre de ces grains sont excellens dans la rétention d'urine & pour les hydropiques : le vin d'alkékenge , à la dose de quatre onces tous les matins , est très utile à ceux qui ont la gravelle ; on met partie égale de raisins & de grains d'alkékenge. Quatre ou cinq de ces grains dans une émulsion , soulagent dans la colique néphrétique.

ALLÉLUIA , en latin *Oxis*. Cette plante porte des fleurs en cloches , auxquelles succèdent des fruits membraneux , oblongs , divisés en cinq loges , qui contiennent quelques semences enveloppées chacune d'une membrane élastique , qui la lance assez loin lorsqu'elle est mûre : la feuille de cette plante a la forme d'un trefle. Toute la plante contient un suc aigrelet , qui la rend propre à modérer la trop grande fermentation du sang. On la préfère à l'oseille dans les maladies inflammatoires.

ALLOLLE. Voyez ANATE.

ALOÈS, en latin *Aloe*, plante dont il y a beaucoup d'espèces : les feuilles de l'aloès sont épaisses, charnues, pleines de suc, armées de piquans ; de leur milieu s'éleve une grosse tige qui soutient des fleurs en lis : il leur succede des fruits oblongs, cylindriques, triangulaires, à trois loges, remplies de semences plates.

Cette plante a un goût extrêmement amer : elle croît naturellement en Perse, en Egypte, en Arabie, en Italie, en Espagne, dans les Isles de l'Amérique. On a dit faussement qu'il y en avoit une espèce qui ne fleurissoit que tous les cent ans, & qui faisoit un bruit comme un coup de pistolet en s'épanouissant.

On retire dans les pays chauds, par expression, un suc des aloès. Ces sucS different en pureté, couleur & odeur ; ce qui leur a fait donner divers noms. L'*Aloès succotrin* est le meilleur de tous : il est d'une couleur jaunâtre en dehors, citrine en dedans, transparent, friable, résineux, amer au goût, d'une odeur forte, non désagréable. Pour retirer ce suc, on arrache les feuilles de la racine d'un aloès, nommé *Succotrin*. On presse ces racines légèrement, & on fait couler le suc dans un vaisseau. Ce suc épaissi & desséché au soleil est l'*Aloès succotrin* : on nous l'apporte dans des cuirs, de l'Isle de *Socotra*.

Il y en a une autre espèce, nommée *Aloès hépatique*, parcequ'elle a la couleur du foie ; son odeur est plus désagréable, son goût plus amer. La dernière est la plus grossière de toutes, la moins bonne ; & elle est appelée *Aloès caballin*, parcequ'elle n'est employée que pour les chevaux. Ces deux derniers sucS se retirent de l'aloès ordinaire, en coupant les feuilles & les pilant : le suc le plus pur donne l'*Aloès hépatique* ; & la lie est l'*Aloès caballin*, qui se distingue facilement par son odeur désagréable.

Le suc d'aloès est purgatif, vermifuge, vulnéraire. Son usage modéré est utile aux grands & aux gens riches qui vivent dans la bonne chère ; leur estomac fatigué par le travail continu de la digestion a quelquefois besoin d'être animé par ce remède amer ; son

usage feroit pernicieux aux gens sobres & tempérans.

ALOÈS PITTE, espece d'aloès, qui porte des feuilles longues de quatre à cinq pieds de larges, piquantes à leurs pointes. C'est l'aloès le plus grand que l'on voie dans les serres du jardin du Roi, où les feuilles ont de longueur trois pieds & plus, ramassées en tête. C'est de ces feuilles que les Indiens de la Guianne tirent des fils forts & assez beaux, dont ils font des hamaks & des voiles : les Portugais en font des bas & des gants. On retire des fils des autres *Aloès*, approchant de la nature de celui là ; ainsi que l'on retire des suc des especes qui sont succulentes.

ALOSE, *Alofa*, poisson de mer qui remonte dans les rivieres. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi ou vingt pouces. Sa bouche est grande & sans dents : on croit voir briller des émeraudes au-dessus de ses yeux de chaque côté. Le Printems est la saison où il remonte dans les rivieres, dans lesquelles il s'engraisse, & où sa chair prend un bon goût.

Ces poissons vont en troupe en nageant à fleur d'eau, & en poussant un certain grognement, pareil à celui d'un troupeau de pourceaux. On en pêche souvent à la fois un très grand nombre : on les voit quelquefois suivre des bateaux chargés de sel jusqu'à trois cens lieues de la mer. Rondelet dit avoir vu des aloses accourir au son du violon, & sauter en nageant sur la surface de l'eau, & avoir vu prendre dans l'Allier plus de 1200, tant *Aloses* que *Saumons*, d'un seul coup de filet. L'alose, dit-on, craint tellement le bruit du tonnerre, qu'elle en périt quelquefois d'effroi.

Il faut que ce poisson ait séjourné quelque tems dans l'eau douce pour y devenir gras, charnu, & d'une saveur agréable ; car au sortir de la mer, il est sec, maigre & d'un mauvais goût. Aussi est-ce un proverbe à Orléans & sur la Loire : *Jamais Riche n'a mangé bonne Alose, ni Pauvre bonne Lamproie*. L'alose, bien fraîche, est un poisson délicieux, qui se sert sur les tables les plus délicates.

On vend à Paris dans le Printems, sous le nom de *Pucelle*, un poisson assez peu estimé, qui n'est qu'une

petite alose , ou une petite espece d'alose : on la nomme *Pucelle* , parcequ'elle paroît au commencement du Printems , lorsqu'elle n'est pas encore pleine d'œufs.

ALOUCHE DE BOURGOGNE. *Voyez* ALIZIER.

ALOUETTE , *Alauda* , oiseau de la grosseur du moineau , messager du Printems , qui vit dans les champs , & fait l'ornement des airs , lorsqu'il s'éleve en chantant jusqu'à perte de vue.

Outre cette espece d'alouette , il y en a plusieurs autres , qui sont plus ou moins communes en France. Les plus remarquables sont l'*Alouette huppée* , dite *Cochevis* ; l'*Alouette de bois* , nommé aussi *Cugelier* , &c.

Un des principaux caracteres distinctifs des alouettes , est d'avoir l'éperon ou l'ongle de derriere très long , ce qui leur donne beaucoup de facilité pour mieux courir dans les terres labourées , la base de leurs pieds étant plus large. Lorsque ces oiseaux s'élevent dans les airs , ils font toujours un cercle plus ou moins grand , selon qu'il y en a peu ou beaucoup de l'espece dans les environs. Ils chantent ainsi pour être vus & entendus de quelques femelles. Il n'y a que le mâle qui chante ; c'est une regle générale parmi les oiseaux , & qui souffre bien peu d'exception. On dit que la femelle fait trois pontes par an , en Mai , en Juillet & en Août : elle pond à chaque fois quatre ou cinq œufs grivelés.

Cet oiseau multiplie singulierement , car on en prend tous les ans de très grandes quantités de différentes manieres , ou à la traînasse pendant la nuit , ou au miroir lorsque le soleil brille. On l'apprivoise facilement ; mais même dans sa cage , il est toujours porté à s'élever verticalement. On dit que si on ne lui donne que du chenévi tout pur à manger , il deviendra bientôt tout noir.

Les alouettes sont des oiseaux de passage : elles s'assemblent vers la S. Michel & s'en vont.

L'*Alouette huppée* habite le long des lacs & des rivieres ; contre l'ordinaire des autres oiseaux , elle vole contre le vent.

L'*Alouette de bois* se distingue par un cercle de plumes blanches en forme de couronne , depuis un œil jusqu'à l'autre , qui fait le tour de sa tête. Cet oiseau , lorsqu'il

qu'il fait chaud, & sur-tout lorsque la femelle couve; chante pendant la nuit, ce qui le fait prendre quelquefois pour le *Rossignol*.

L'*Alouette grasse* est un mets fort délicat & facile à digérer: si on voit quelques personnes se plaindre de coliques d'estomac après en avoir mangé, cet effet n'est produit que par les petits os très fins qu'ils ont avalés, & qui picotent les membranes de l'estomac.

ALPAGNE, *Paco* ou *Pacos*, divers noms donnés à une espece de *Brebis du Pérou*, un peu plus grande que nos brebis. Cet animal, que l'on dit assez semblable au *Glama* & à la *Vigogne*, a le col allongé comme les châteaux, les jambes longues, & le corps bien proportionné: il y en a de blancs, de noirs, de diverses couleurs.

Ces animaux sont d'une double utilité: ils servent à porter des fardeaux de cent livres pesant & plus; font leurs trois ou quatre lieues par jour dans de longs voyages; mais lorsqu'il n'y a qu'un jour de marche, ils font leur huit ou dix lieues par jour, & portent deux cens livres pesant. On les voit quelquefois en troupe de plus de mille chargés de toutes sortes de marchandises. Ces animaux, de plus, fournissent de la laine propre à faire des étoffes. On mêle cette laine avec celle de *Vigogne*. Cette dernière ne vient guere du Pérou en Espagne, sans en être fourée. Ces animaux se plaisent sur tout dans les montagnes & les lieux froids: ils meurent dans la plaine par le trop de chaleur. *Voyez GLAMA & VIGOGNE.*

ALTHEA FRUTEX ou GUIMAUVE ROYALE. C'est un petit arbrisseau que l'on cultive pour l'ornement des jardins. Ses fleurs sont à-peu près semblables à celles du *Volubilis* ou *Grand Liseron*; mais il y en a de différentes couleurs, de rouges panachées, de pourpres violettes, & de blanches.

Cet arbrisseau se multiplie de marcottes au mois de Septembre, ou de graines au mois de Mars. Il vient dans toutes sortes de terrains sans culture, & ne redoute point le froid: il figure très bien, à cause de ses fleurs, dans les plattes-bandes, lorsqu'il est taillé en boule: il

fait aussi un très bon effet dans les bosquets. Ses fleurs sont en grand nombre, & paroissent tout le long du mois de Mai. Son bois est jaunâtre; ses feuilles ressemblent à celles de la vigne.

ALTISE ou SAUTEUR, en latin *Altica*. On donne ce nom à un petit insecte du genre des Scarabées, à cause de la faculté qu'il a de sauter comme une puce. Il y a un grand nombre d'especes de ces insectes qui varient beaucoup en couleur: ils font leur habitation sur les feuilles des plantes & des arbres: ils rongent & criblent quelquefois toutes les feuilles des plantes potageres. Ces insectes sauteurs se reconnoissent aisément à la faculté qu'ils ont de sauter, & d'échapper ainsi à la main de ceux qui veulent les prendre. Un des caracteres des insectes de ce genre est d'avoir de grosses cuisses, toutes musculuses, qui servent à exécuter un mouvement aussi violent que celui que font ces animaux pour sauter.

ALVÉOLES. Voyez au mot ABEILLE.

ALUINE. Voyez ABSINTHE.

ALUN, *Alumen*. C'est un sel fossile ou minéral, qui se trouve dans la terre, d'une saveur d'abord douce, accompagnée d'une astringtion considérable. On en peut distinguer de deux sortes; l'un *Naturel*, que l'on connoît à peine aujourd'hui, & dont les Anciens faisoient un grand usage; l'autre, que l'on peut appeller *Factice*, parcequ'il faut faire plusieurs opérations pour le tirer de la mine. Ce sel est composé de l'acide vitriolique uni à une terre qui est reconnue aujourd'hui être une terre argilleuse.

Cette espece de sel fossile se trouve le plus ordinairement dans les mines de charbon de terre, dans les terres brunes & feuilletées comme l'ardoise, dans les Pyrites. Ce sel minéral étant dissous dans l'eau & évaporé, se cristallise sous la forme constante d'un octaedre, c'est-à-dire d'un solide à huit pans.

L'*Alun de Plume* est ainsi nommé, parcequ'il est composé de beaux filamens droits, cristallins, & qui se séparent aisément. Il se trouve en Egypte, en Macédoine, dans les Isles de Sardaigne, de Milo. Cet alun est très rare: on en voit dans les cabinets des curieux: on

le confond tous les jours avec l'*Amiante* ou le *Gypse strié*, dont il differe essentiellement par sa saveur stiptique.

L'alun dont on fait usage dans le commerce, varie de nom suivant les divers procédés que l'on emploie pour le préparer, & les matieres dont on se sert : on a l'*Alun rouge* ou le *citroné*, l'*Alun sucré*, l'*Alun brûlé*.

L'Angleterre, l'Italie, la Flandre & la France, sont les principaux endroits où l'on fait l'alun, nommé *Alun de Roche*, parcequ'il est cristallisé en grosses masses. On en prépare en France proche les montagnes des Pyrenées : il y en a une veine courante sur terre dans la Viguerie de Rouffillon, qui a depuis une toise jusqu'à quatre de largeur, dans une longueur de près de quatre lieues, & qui est abondante.

L'Alun de Rome se trouve aux environs de *Civita-Vecchia* : on le retire d'une sorte de pierre blanche : on la fait d'abord calciner, on la met ensuite en tas, ayant soin de l'arroser d'eau, jusqu'à ce qu'elle tombe en efflorescence ; pour lors on la met dans l'eau : on fait évaporer ; & la dissolution donne des cristaux transparens d'un rouge pâle.

En Italie, dans le lieu qu'on nomme *Soufrieres* ou la *Solfatare*, on retire du soufre & de l'alun. Il s'éleve de ce terrain beaucoup d'exhalaisons enflammées : l'alun paroît sur la terre en efflorescence : on le recueille avec des balais ; & par voie de dissolution & d'évaporation, on le réduit en cristaux.

L'alun employé avec prudence est un excellent astringent dans les hémorrhagies, Les Teinturiers font un grand usage de l'alun : ils font tremper leurs étoffes dans des eaux alumineuses, pour les disposer à recevoir & retenir certaines couleurs : elles augmentent même la vivacité des couleurs, comme on le voit dans la *Cochenille* & dans la *Graine d'écarlate*. L'alun est employé à clarifier les liqueurs : on en fait usage dans les fabriques de sucre, à cause de cette propriété : on en met aussi dans l'eau-de-vie, ou autres liqueurs dans lesquelles on conserve les animaux, afin de leur conserver leurs couleurs.

L'*Alun brûlé* est celui qui a été calciné : il se pulvérise aisément, & est caustique.

L'*Alun sucré* est de l'alun ordinaire , cuit en consistance de pâte avec des blancs d'œufs & de l'eau-de-rose. Cette pâte refroidie , acquiert la dureté de la pierre : on lui donne la forme de petits pains de sucre de la hauteur de deux pouces. On emploie cette pâte comme cosmétique : les Dames Angloises en font usage pour donner plus de fermeté à la peau.

ALYPUM ou *Frutex terribilis* , petit arbuſte qui s'éleve à la hauteur d'une coudée , qui croît en Languedoc & en Provence dans les lieux voisins de la mer. Ses feuilles ſont placées ſans ordre , tantôt par bouquet , tantôt iſolées , ayant quelque reſſemblance à celles du myrthe ; chaque branche porte , pour l'ordinaire , une ſeule fleur d'un beau violet , d'un pouce de large à demi fleur. Toute cette plante a beaucoup d'amertume : c'est un très violent purgatif ; ce qui lui a fait donner le nom de *Frutex terribilis*. Des Charlatans d'Andalouſie en ordonnoient la décoction dans les maladies vénériennes ; mais ce remede eſt ſi violent , qu'on ne doit en faire uſage , ainſi que du *Tithymale* , qu'avec grande prudence.

AMANDIER , *Amigdalus* , arbre à fleurs blanches en roſes. Il s'éleve aſſez haut : ſes feuilles ſont longues , étroites , dentelées , rangées alternativement ſur les jeunes branches : ſes fleurs ornent les premières nos champs : ſon bois eſt très dur , & a quelquefois de belles couleurs. On fait uſage du fruit de deux eſpeces d'amandier ; ſavoir , les amandes *Douces* & les *Ameres*.

Il y a deux eſpeces de fruits d'amande douce ; l'un a la coque fragile , & a , en quelque façon , l'odeur de violettes ; l'autre a la coque plus dure.

L'amandier ſe plaît dans un terrain ſec & chaud : la plupart de nos Provinces ſont trop froides , pour que les amandes y mûriſſent parfaitement ; aſſi ne ſont-elles point bonnes à conſerver ſeches , mais elles ſont excellentes à manger vertes. Les bonnes amandes viennent de Barbarie , de Provence , de Languedoc , de Tourraine & d'Avignon : les amandes de ce pays-ci ſont préférables à celles de Provence , pour ſemer dans les pépinières & en former des ſujets qui ſont d'un très grand uſage. Voici la meilleure maniere de les multiplier.

Si-tôt que les amandes sont parvenues à leur maturité, on les met par lits avec du sable : elles germent pendant l'hiver. On les met en terre au printems, après en avoir rompu le germe ; par ce moyen, au lieu qu'elles ne produisent ordinairement qu'un pivot, elles forment un empattement de racines, qui fait que les arbres reprennent plus aisément lorsqu'on les transplante.

Il y a un petit amandier nain, dont les fleurs d'un beau couleur de rose, sont très propres à décorer un jardin : il fleurit au commencement d'Avril, & donne des amandes très ameres.

Les amandes contiennent beaucoup d'huile. On retire des amandes douces, en les pilant peu-à-peu avec de l'eau, une liqueur laiteuse, douce, agréable au goût, dont les particules aqueuses & huileuses sont unies par le moyen des sels. Cette liqueur se décompose comme le lait, & on en peut tirer une substance butireuse.

Les amandes conservées trop long-tems deviennent rances par l'évaporation de la partie aqueuse. A quelque usage qu'on emploie les amandes, il en faut toujours ôter la pellicule jaune, qui contient une poussiere résineuse & âcre qui irrite le gosier.

On fait un lait d'amande, sous le nom d'*Emulsion*, en pilant des amandes douces, en y versant peu-à-peu du petit lait ou de la décoction d'*Orge*, & on y ajoute un peu de sucre. Ces émulsions sont propres dans l'ardeur d'urine les fievres ardentes, l'inflammation des reins ou de la vessie, les dysenteries & hémorrhagies.

L'huile tirée par expression d'amandes douces & récentes, & mêlée avec quelque sirop pectoral, adoucit l'acrimonie des humeurs, & amollit les fibres endurcies. Elle est utile dans l'ardeur, la suppression d'urine, les coliques, la néphrétique, & facilite l'expectoration. Cette huile appliquée chaude à l'extérieur amollit les duretés.

L'amandier amer ne differe des précédents, que par l'amertume de ses fruits. On a cru long-tems que l'huile d'amandes ameres étoit plus résolutive que celle d'amandes douces ; & on l'employoit peu intérieurement, à cause de la trop grande amertume qu'on lui supposoit. Mais des expériences récentes ont fait connoître que

l'huile d'amandes ameres ne differe point de celle des amandes douces, attendu que l'amerture ne réside que dans la partie extractive qui ne se mêle point avec l'huile pendant l'expression. Cette huile enleve les taches du visage qui viennent du soleil ; étant mêlée avec de l'huile d'œuf, elle peut empêcher les marques de la petite vérole.

Les amandes ameres occasionnent à la plupart des animaux des convulsions mortelles, excepté à l'homme : effet qu'il faut attribuer à la grande sensibilité des fibrilles nerveuses de l'estomac de ces animaux.

AMAQUAS, arbre qui croît au Cap de bonne Espérance, & qui devient assez gros. Ses fleurs sont rougeâtres : il leur succede des coffes, dont chacune contient cinq ou six grains de semence, de la grosseur d'un pois & d'un goût astringent : lorsqu'on coupe une de ses branches, elle rend une gomme jaune & luisante. Ce pays est merveilleux pour les productions naturelles : le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croissent avec une fécondité surprenante.

Hist. des Voyag.

AMARANTHE, *Amaranthus*. C'est une plante belle à la vue, qui fait l'ornement des jardins depuis le mois d'Août jusqu'à la fin d'Automne : elle pousse une tige d'un pied de haut, & garnie de feuilles d'un verd brun. Ses fleurs sont disposées en épis, cramoisi ou pourpre, ou jaune doré : elles sont composées chacune de plusieurs feuilles disposées en rose ; le fruit a une figure ronde, & s'ouvre en travers comme une boîte à savonnette. Il faut en semer la graine sur couche en Avril, & les planter en motte vers le mois de Juin. Elles demandent beaucoup d'eau : l'amaranthe tricolor est remarquable par ses feuilles rayées, d'écarlate, de jaune & de vert.

AMBAIBA, arbre qui croît au Brésil, dont le bois de la racine est si dur, qu'on l'enflamme par le seul frottement. On attribue à toutes les parties de cet arbre une si grande quantité de propriétés, que les hommes ne devroient point mourir dans un pays où il y auroit une douzaine de plantes de cette espece, si on savoit en faire usage. Mais je ne doute point, dit l'Auteur de cet

article dans l'Encyclopédie, que ceux qui habitent ces contrées éloignées ne portent le même jugement de de nos plantes & de nous, quand ils lisent les vertus merveilleuses que nous leur attribuons.

AMBAITINGUA, arbre dont la feuille, d'un verd éclatant au sommet & pâle à la base, est d'un grain si rude, qu'elle polit comme la lime.

AMBALAM, grand arbre qui croît aux Indes, & porte des fruits & des fleurs deux fois l'an. Le fruit pend des branches en grappes : il est rond, dur, oblong, jaune lorsqu'il est mûr : il contient une amande ; sa pulpe est d'un goût aigrelet agréable.

Les Naturels du pays mêlent le suc de ce fruit avec le ris, & en font une espèce de pain, qu'ils nomment *Apen*.

AMBARE, fruit des Indes, de la grosseur d'une noix, jaune, d'une odeur agréable, d'un goût aigrelet, que l'on confit dans le sel & le vinaigre.

AMBRE BLANC. On nomme ainsi, mais improprement, le *Blanc de Baleine*. Voyez au mot *BALEINE*, à la suite de l'article *Cachalot*, celui de *BLANC DE BALEINE*.

AMBRE GRIS, *Ambra grisea*, substance légère, grasse, de couleur cendrée, parsemée de petites taches blanches, odoriférante ; mais dont l'odeur se développe bien plus lorsqu'elle est mêlée avec une petite quantité de *musc* & de *civette*, ainsi qu'on la prépare pour les parfums & eaux de senteur : le bon ambre gris se reconnoît, lorsqu'en le piquant avec une aiguille chaude, il rend un suc gras & odoriférant. L'ambre gris s'enflamme & brûle : il est dissoluble en partie dans l'esprit-de-vin mis sur le feu dans un vaisseau, il se fond & se réduit en une résine liquide de couleur dorée.

Les Naturalistes ne sont point d'accord sur la nature & l'origine de l'ambre gris. Les uns disent que c'est l'excrément de la baleine ; d'autres que c'est une fiente d'oiseaux ; quelques-uns disent que c'est de la cire & du miel, digérés & cuits par le soleil & le sel marin. M. Geofroi pense que c'est une sorte de bitume qui coule du sein de la terre dans les eaux de la mer : liquide d'abord, il s'épaissit ; autour de lui s'agglutinent des coquilles,

des pierres, des os, des becs d'oiseaux, des rayons de cire & de miel; c'est pourquoi au milieu des mottes d'ambre gris durcis, on trouve toutes ces especes de corps hétérogenes.

L'ambre gris se trouve sur les bords de la mer, en morceaux plus ou moins gros: il s'en trouve quelquefois du poids de cent livres & plus: ils sont ordinairement arrondis, forme qu'ils prennent en roulant dans la mer ou sur les rivages. On en trouve beaucoup dans les mers des Indes près des Isles Moluques. On en ramasse souvent sur les côtes d'Afrique, & en quelques autres lieux. Les Habitans des Isles Sambales le cherchent d'une façon assez singuliere: ils le quêtent à l'odorat, comme les chiens de chasse suivent le gibier. Après les tempêtes, ils courent sur les rivages; & s'il y a de l'ambre gris, ils en sentent l'odeur. Il y a de certains oiseaux sur ces rivages qui sont friands de l'ambre gris, & le cherchent pour le manger.

Quoique cette matiere se trouve en plusieurs endroits, c'est cependant un parfum rare & précieux. Les Parfumeurs en font un très grand usage. Comme l'ambre abonde en parties huileuses, ténues & volatiles, il est utile pour fortifier le cerveau, l'estomac: il donne plus de vivacité aux sens. Les Orientaux en font un grand usage: ils l'estiment propre à prolonger la vie.

AMBRE JAUNE ou SUCCIN, *Succinum*, *Electrum*, Karabé. C'est une substance bitumineuse, dure, transparente, de couleur, tantot jaune ou citrine, tantot blanchâtre, tantot rousse, d'une saveur un peu âcre. Lorsqu'elle a été frottée, elle devient électrique; elle attire des pailles & autres corps minces, d'où lui vient le nom d'*Electrum*, & celui de *Karabé*, qui signifie attire paille.

Le succin se fond sur le feu, s'enflamme, & répand alors une odeur aussi désagréable que celle des bitumes; il se dissout dans l'*esprit-de-vin*, dans l'*huile de lavande*, & même dans l'*huile de lin*, mais difficilement.

Le succin ne se recueille ordinairement que dans la mer Baltique sur les côtes de la Prusse. Les Habitans vont le recueillir sur les bords de la mer au fort de la

tempête : on le trouve en morceaux de différentes grosseurs & de diverses formes. Les mouches, araignées, fourmis & insectes qui ne vivent que sur terre, & qui se trouvent dans l'intérieur du succin, donnent lieu de penser que c'est une substance végétale: observation qui s'accorde avec la Chymie, qui reconnoît dans cette substance, ainsi que dans les bitumes, une huile végétale, épaissie par les acides minéraux qui leur ont donné les qualités qui les font différer des résines.

On trouve dans le sein de la terre de l'ambre jaune fossile, en Prusse & en Poméranie. Les principales mines en sont sur les côtes de Sudwic; souvent même on en voit dans les sillons de la charue. C'est toujours dans une terre bitumineuse, qui prend feu comme le charbon & qui paroît être formée des débris des végétaux & d'immenses forêts, que se trouvent le succin & les bitumes. Le succin que l'on ramasse sur le bord de la mer, vient de collines qui en renferment, que la mer a détruites & renversées avec la terre, & qui est ensuite jetté çà & là par les flots. Plusieurs montagnes de Provence, plusieurs contrées de l'Allemagne Septentrionale, de Suede, de Dannemarck, fournissent aussi de l'ambre. Le succin de Prusse est le plus beau.

Avant l'usage des pierres fines & des pierreries que l'Amérique a fournies à notre luxe, le succin étoit très recherché: on en faisoit des pommes de canne, des bracelets, des coliers, des tabatieres & divers autres bijoux; on voit même encore des vases faits de cette matière avec un travail infini. Il paroît que les vertus du succin sont assez semblables à celles de l'ambre gris.

AMBRETTE ou GRAINE DE MUSC. *Semen Moschi*, nommée par les Egyptiens *Mosch*, c'est-à-dire *Graine de musc*, car elle en a effectivement l'odeur. Cette graine a la forme d'un rein: elle est de la grosseur d'un grain de millet, & se trouve dans un fruit de couleur brune, de forme pyramidale, qui croît sur une espèce de *Ketmia*, dont la fleur est en rose, de couleur jaune dorée, & les feuilles approchantes de celles de la guimauve. Cette plante croît en abondance & sans culture dans le pays de Galam. Les Negres n'en font aucun usage. Leurs femmes qui aiment beaucoup

les odeurs, & qui sont passionnées pour les clious de géroffle, dont elles portent des paquets autour du cou, négligent cette graine, par la seule raison peut-être qu'elle est fort commune. Les Parfumeurs font usage ici de cette graine, à cause de son odeur agréable.

AMÉTHYSTE, *Amethystus*, pierre précieuse de couleur violette, ou violette pourprée. On ne peut faire connoître la beauté de sa couleur, qu'en en tirant la comparaison de la nature même. L'espace du spectre solaire, que donne le prisme par la réfraction des rayons de la lumière, auquel Newton a donné le nom de *Violet*, représente au juste la couleur de l'améthyste violette la plus commune. Si on fait tomber l'extrémité inférieure d'un spectre, sur l'extrémité supérieure d'un autre spectre, on mêlera du rouge avec du violet, & on aura la vraie couleur de l'améthyste pourprée. On peut de cette façon voir les couleurs de toutes les autres pierres précieuses colorées. Voyez PIERRE PRÉCIEUSE.

Peu de personnes prétendent avoir vu des *Améthystes orientales*. Les Améthystes occidentales sont fort communes : il y en a de deux espèces. La première est d'un violet un peu obscur ; la seconde est d'un violet un peu pourpré. Elle est plus rare : elle nous est apportée de Carthagene, d'où lui vient son nom d'*Améthyste de Carthagene*.

L'améthyste paroît être formée de cristal de roche, coloré par une substance métallique fort atténuée : il s'en trouve dans la plupart des lieux où il y a du cristal de roche. L'améthyste en a la dureté : elle se forme aussi, comme le *cristal*, en aiguilles exagones, terminées à chaque bout par une pointe à six faces. (Voyez CRISTAL DE ROCHE.) La plupart de ces aiguilles ne sont teintes de violet qu'en partie ; le reste est blanc, & c'est du vrai *Cristal de Roche*.

On voit des cuvettes, des couvercles de tabatières & autres bijoux, qui, quoique faits d'une seule pièce, sont en partie de cristal & en partie d'améthyste. On remarque au Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin du Roi, dans l'armoire des pierres précieuses, quatre belles colonnes d'améthyste, ornées d'un chapiteau.

Lorsqu'on scie l'améthyste transversalement, on voit

les plans à six faces que forment les différentes portions d'aiguilles : elles ont ordinairement si peu d'adhérence les unes avec les autres , que la lame qu'elles composent se sépare aisément en plusieurs piéces. L'améthyste se trouve , ainsi que le cristal de roche , dans les fentes perpendiculaires des roches. Il y a beaucoup d'améthystes dans les montagnes d'Auvergne : il y en a en Allemagne , en Bohême , en Espagne. L'art imite aussi très bien cette espece de pierre précieuse.

L'améthyste mise dans un bain de sable , que l'on fait chauffer , y perd sa couleur , & y acquiert celle du diamant , ainsi que le *Saphir*. On la préfère même à ce dernier pour cette opération , parcequ'elle ne blanchit pas tant , & qu'elle imite mieux l'éclat du diamant.

AMIANTE , *Amiantus*. L'amiante est connu sous divers autres noms qui ont rapport à ses propriétés. On l'a appelé *Linum vivum* , *Lin incombustible* , *Linum asbestinum* , *Laine de salamandre* , parcequ'on a cru que la salamandre étoit à l'épreuve du feu

L'amiante est un minéral composé de filets très déliés , plus ou moins longs , appliqués longitudinalement les uns contre les autres.

Il y a plusieurs sortes d'amiantes , qui , quoique tous de même nature , different par la couleur , par le plus ou moins de longueur des fils , & par l'adhérence mutuelle de ces fils. Il y a des amiantes jaunâtres , grisâtres , & de parfaitement blancs. L'amiante est insipide , ce qui le distingue de l'alun de plume dont le goût est piquant , avec lequel on le confond souvent.

L'amiante ne se calcine point par l'action du feu : il ne peut être vitrifié que par un feu violent. Les acides n'agissent point sur lui.

La propriété singulière de l'amiante est d'être composé de filets si flexibles , & qui peuvent devenir si souples par l'art , qu'il est possible d'en faire un tissu presque semblable à celui que l'on fait avec les fils de chanvre , de lin , de soie. On file l'amiante : on en fait une toile que l'on jette au feu , sans craindre qu'elle se consume. Ce qui paroît très singulier , on blanchit cette toile par le feu ; de sale & crasseuse qu'elle étoit , elle en sort pure & nette : le feu consume les matieres étran-

geres dont elle est chargée , sans pouvoir l'altérer. Cependant toutes les fois qu'on la retire du feu , elle perd un peu de son poids. Pline dit avoir vu une nappe de *Lin incombustible* , que l'on jettoit au feu pour la blanchir. On bruloit dans ces toiles les corps des Rois , pour que leurs cendres ne se mêlassent point à celles du bucher. Quoique ce lin fût plus cher que les plus belles perles , ainsi que le dit Pline , il n'étoit cependant point beau. Il étoit roux , difficile à travailler , & très court : il venoit de la Perse ; c'étoit le seul connu de son tems.

Il vient de très bel amiante de l'Isle de Corse : on en trouve dont les filets ont quelquefois jusqu'à six pouces & plus de longueur ; ce sont les plus blancs , les plus brillans & les plus rares : cette espece seroit la plus propre à travailler & à donner une belle toile. L'amiante est très propre à faire des méches , parcequ'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offuquer la lumiere. Les chercheurs de lampes perpétuelles n'ont pas manqué d'employer ces méches incombustibles : il ne leur manquoit plus que l'huile , que leur folie leur faisoit croire pouvoir être extraite de l'amiante ; comme si une matiere pouvoit jeter de la flamme , sans perdre de sa substance.

Il y a de l'amiante dans bien des lieux ; en Siberie , à Eisfield , dans la Thuringe , dans les mines de l'ancienne Baviere , à Namur dans les Pays-Bas , dans l'Isle d'Anglesey annexe de la Principauté de Galles , à Alberdeen en Ecosse , à Montauban en France , dans la Vallée de Campan aux Pyrenées , en Italie à Pouzole , dans l'Isle de Corse , à Smyrne , en Tartarie , en Egypte.

L'art de filer l'amiante , autrefois connu des Anciens , a été depuis long - tems ignoré ; & même présentement on ignore l'art d'en faire de belles toiles. Ciampini , dans un petit Traité , en dit quelque chose. Faites tremper votre amiante dans de l'eau chaude , pendant quelque tems : ensuite divisez - le en le frottant avec les mains , afin de séparer toutes les matieres étrangères : Répétez cette lotion cinq ou six fois dans de l'eau chaude : faites ensuite sécher vos fils d'amiante , séparés des matie-

res étrangères. L'amianté étant ainsi préparé, on le met entre des cartes très fines, & l'on parvient à en retirer quelques filamens. On prend du coton ou de la laine; & à mesure que l'on fait ce fil, mêlé d'amianté & de laine ou de coton, on a grand soin d'y faire entrer plus d'amianté que d'autre matière, afin que le fil puisse se soutenir avec l'amianté. Dès qu'on a fait la toile, on la jette au feu pour faire brûler la laine ou le coton: il faut faire tremper l'amianté dans l'huile pour le rendre plus flexible.

On emploie les brins les plus fins, qui restent après qu'on a employé les autres, à faire du papier. Ce papier incombuftible seroit très précieux pour conserver du danger des flammes toutes ces archives, tous ces actes, d'où dépendent la fortune & le repos des Nations & des Particuliers. Il ne manqueroit que de trouver présentement une encre qui pût résister aux flammes sans en être détruite.

AMMI, genre de plante à fleurs en parasol. Dans les espèces de ce genre, les feuilles sont oblongues, étroites & placées par paire le long d'une côte: la semence de cette plante est une des quatre semences chaudes mineures; on l'emploie dans les décoctions carminatives. La semence de l'*Ammi de Candie*, est la plus odorante, d'un goût amer, pleine de parties volatiles; l'*Ammi* ordinaire de nos campagnes n'est pas aromatique.

AMMODYTE, serpent, ainsi nommé, parcequ'il se tient dans le sable. Il y en a diverses espèces; l'une que l'on trouve en Afrique, en Europe, assez semblable à la vipère, & très vénimeuse. Elle se remarque à une éminence en forme de verrue qu'elle a sur la tête; ce qui lui a fait donner le nom de *Serpent cornu*. Voyez, au mot VIPÈRE, les remèdes les plus sûrs contre ces dangereuses morsures.

L'*Ammodyte* d'Amérique, est revêtu des plus riches couleurs; les écailles couleur de feu de ce serpent brillent sur le fond argenté de sa peau: sur le chignon de son col est une raie de couleur argentée.

Le *Sabloneux de Surinam* est une espèce d'*Ammodyte*, auquel les Nègres rendent un culte presque divin: on le nomme aussi *Mangeur de loirs*, parcequ'il fait sa

nourriture favorite de ces animaux. Lorsque ce serpent entre dans la maison d'un Ethiopien, il regarde son arrivée comme un heureux présage, & tache de le retenir en le nourrissant de lait & d'autres mets de son goût.

On voit, au Cabinet du Jardin du Roi, dans de grands bocaux, une riche suite de très beaux serpens.

AMMONIAC, (Sel) *Sal Ammoniacum*. On distingue aujourd'hui deux sortes de sel ammoniac, le *Naturel* & le *Factice*.

Le *Sel ammoniac naturel* se sublime de lui-même à travers les fentes des Soufrieres de Pouzzol : il s'attache en forme de suie blanche aux pierres que l'on entasse sur ces fentes : on fait fondre ce sel dans de l'eau ; & par évaporation, il se cristallise en cubes, & paroît assez ressembler au sel ammoniac des Anciens.

On connoît deux sortes de *Sel ammoniac factice* ; l'un de la forme de nos pains de sucre, de couleur cendrée, & qui vient des Indes. Cette espece commence à être fort rare ; l'autre espece de *Sel ammoniac* la plus commune, & la plus d'usage dans le commerce, est en forme de pains ronds & plats, de trois ou quatre doigts d'épaisseur, concaves sur l'une des faces, & convexes sur l'autre. Ces pains sont de couleur cendrée en dehors, blanchâtres en dedans & demi-transparens. On les apporte d'Egypte & de Syrie par la voie de Marseille.

Quelques Auteurs ont avancé faussement que ce sel ammoniac n'étoit que de l'urine de chameau, sublimée naturellement par la grande ardeur du soleil sur les sables d'Afrique : on tient du P. Sicard, Missionnaire en Egypte, le véritable procédé usité par ces peuples pour cette préparation

On emploie pour la formation du sel ammoniac, de la suie que l'on recueille des excréments des animaux, & sur tout des chameaux. En Egypte, où le bois est fort rare, on mêle avec de la paille ces excréments, & on en fait des especes de mottes à bruler. On recueille cette suie : on la met dans de grandes bouteilles de verre : on la mêle avec du sel marin, dissous dans de l'urine de chameau, ou de quelqu'autre bête de somme ; le sel qui se sublime de ce mélange, exposé à un feu vif & long, est le *Sel ammoniac*.

Comme ce sel est volatil & pénétrant, il est très utile pour inciser & atténuer les humeurs épaisses & visqueuses, & propre dans les cas où il faut exciter une forte oscillation.

AMMONIAQUE, (Gomme) c'est une sorte de suc concret, qui tient le milieu entre la gomme & la résine. Il s'ammollit quand on le manie, & devient gluant dans les mains. Il a une saveur d'abord douce, ensuite amère; son odeur est plus puante que celle du *Galbanum*. Cette substance jettée sur les charbons ardents s'enflamme; elle se dissout dans le vinaigre & dans l'eau chaude. Elle découle par incision, suivant M. Geoffroi, comme un lait d'une *Plante ombellifere* qui croît en Lybie; la meilleure est en larmes jaunâtres. C'est un puissant apéritif employé utilement dans l'asthme; & un puissant résolutif pour les loupes, employé extérieurement.

AMOME, espèce de fruit en grappe, qui nous vient des grandes Indes. Ses grains qui ressemblent un peu à ceux du raisin sont triangulaires: ses semences ont une odeur & une saveur qui approchent assez de celles du *Camphre*; c'est un excellent contre-poison & un puissant alexitaire.

On donne aussi le nom d'*Amome* à la graine de gérosie & au poivre de la Jamaïque.

AMPÉLITE OU TERRE DE VIGNE, espèce de terre noire & bitumineuse, contenant des principes sulfureux & inflammables, qui se dissout dans l'huile après avoir été broyée. Quelques-uns croient qu'elle tient de la nature du *Jais* & du *Charbon de Terre*. Voyez **JAIS & CHARBON DE TERRE**.

Le nom d'*Ampélite* vient d'une propriété qu'a cette terre de faire mourir les vers qui se trouvent dans les vignes; ce qui la fait nommer aussi *Terre de vigne*. On s'est servi de cette terre pour teindre en noir les cheveux & les sourcils: on en a fait aussi des dépilatoires.

AMPHIBIE. On donne ce nom aux animaux qui vivent alternativement sur la terre & dans l'eau, c'est à dire dans l'air & dans l'eau, comme le *Castor*, le *Veau de mer*, la *Loutre*, le *Rat d'eau*, l'*Hippopotame*, le *Crocodile*, la *Tortue d'eau*, la *Vipere*, le *Serpent à collier*, le *Crapaud*, la *Grenouille*, & autres. Ces

animaux tiennent , pour ainsi dire , le milieu entre les poissons & les animaux terrestres , & ils participent de leurs différentes natures.

Certains amphibiens vivent plus long-tems sur terre que dans l'eau , tels que les *Castors* & les *Loures* ; ils sont obligés de revenir sur terre ou au-dessus de l'eau pour respirer un nouvel air ; sans quoi ils seroient suffoqués : la quantité d'air qui se trouve mêlée avec l'eau , n'étant pas suffisante pour leur conserver la vie. D'autres , tels que les *Serpens* , *Couleuvres* , *Crapauds* , ont le sang froid ; c'est pourquoi ils peuvent passer l'hiver , sans prendre de nourriture , engourdis dans des lieux souterrains. Le mouvement & la chaleur des fluides étant ralentis , il ne se fait presque ni transpiration , ni déperdition ; d'où il suit que , puisque la machine de l'animal ne fait aucune perte , il n'a point besoin de nourriture pour la réparer. Le Loir est dans le même cas. *Voyez LOIR.*

L'homme , & quantité d'autres animaux , que l'on ne regarde point comme *Amphibiens* , le sont ou l'ont été en quelque façon ; puisqu'ils ont vécu dans l'eau , tant qu'ils étoient dans la matrice , & qu'ils ne respirent que lorsqu'ils sont nés : mais ils ne peuvent plus dans la suite se passer d'air , si ce n'est pour quelques instans , comme il arrive aux plongeurs. On a cependant vû des personnes qui restoient sous l'eau pendant un assez long-tems. Peut-être qu'en faisant passer de jeunes animaux dès l'instant de leur naissance , alternativement dans l'eau & dans l'air , on empêcheroit le trou ovale de se fermer , & que le sang pourroit circuler au moins pendant quelque tems sans le mouvement des poulmons.

ANACALIFE , sorte d'insecte plat , menu , de la longueur de la paulme de la main , ayant un grand nombre de jambes comme les chenilles , & la peau très dure. Cet insecte se trouve dans l'Isle de Madagascar ; il rampe & croît entre l'écorce des arbres : sa piquure est aussi vénimeuse que celle du scorpion , accompagnée des mêmes accidens , & cause la mort si on n'y apporte les mêmes remedes.

ANACANDAIA , espece de serpent de l'Isle de Ceylan , d'une grandeur & d'une force prodigieuses. Ce

serpent , dont la couleur est d'un bleu mourant , a tant de force , qu'il entoure & serre un *Busle* au point de l'étouffer ; & lorsqu'il est tombé , il en suce le sang.

ANACANDEF , espece de petit serpent de la grosseur d'un tuyau de plume. Les relations de l'Isle de Madagascar , disent qu'il se glisse dans le fondement de ceux qui vont à la selle ; & que si on ne parvient à l'ôter , il occasionne la mort.

ANACARDE , *Anacardium*. C'est un noyau aplati , de la figure d'un cœur , de la longueur d'un pouce , couvert d'une espece d'écorce noirâtre , contenant une amande blanche. Ce noyau est placé à l'extrémité d'un fruit allongé , plus petit qu'un œuf de poule , bon à manger , sans noyau à l'intérieur , puisque le noyau , ainsi que dans l'*Acajou* , est placé à l'extérieur.

Ce fruit vient sur un grand arbre qui croît dans les Indes Orientales , le Malabar , les Isles Philippines ; les Indiens font cuire les tendres sommets de ces arbres pour les manger. Les amandes d'Anacarde sont très bonnes , & ont un goût de pistache. On confit ces fruits , soit verts , dans du sel ; soit mûrs , dans du sucre. L'écorce du noyau d'Anacarde contient un suc mielleux , âcre : les Indiens s'en servent comme d'un caustique. Si on en introduit dans une dent creuse , il la brûle & la consume. On emploie ce suc avec de la chaux vive pour marquer les étoffes & autres choses , d'une couleur indélébile. Les fruits verts de l'Anacarde , pilés & mêlés avec de la lessive & du vinaigre , font d'excellente encre.

Quant à l'usage intérieur de l'Anacarde , que l'on regarde comme propre à aider tous les sens , la perception , l'intelligence , la mémoire , grand nombre de Médecins condamnent son usage. Hoffmann appelle la *Confession d'Anacarde* , la *Confession des Sots* , parcequ'il a vû des gens devenir maniaques pour en avoir fait usage. Cependant il raconte une histoire bien surprenante d'un homme , qui , de stupide , ignorant & incapable d'instruction qu'il étoit auparavant , devint si savant en peu de mois , après avoir pris de l'*électuaire d'Anacarde* , qu'il obtint une Chaire en Droit : mais peu d'années après , il devint si sec & si altéré , qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer

tous les jours, & devint par là inutile à lui-même & à ses concitoyens, & mourut enfin misérablement. Le suc mielleux de l'Anacarde, appliqué extérieurement fait disparoître les dartres & feux volages ; mais il faut à l'instant qu'on en a frotté les parties malades, les laver avec de l'eau.

ANAGYRIS ou BOIS PUANT, petit arbrisseau, originaire de Languedoc : il porte des fleurs jaunes, légumineuses, qui, réunies en bouquet, font un assez joli effet. Ses feuilles sont disposées sur une tige comme celles du trefle : on le nomme *Bois puant*, parceque les feuilles froissées répandent une odeur très désagréable : ces feuilles passent pour résolatives, & les semences pour vomitives.

ANANAS, plante cultivée dans les Indes, à cause de l'excellence de son fruit, dont la faveur surpasse celle de tous les fruits qui nous sont connus.

L'Ananas porte plusieurs feuilles semblables à celles du roseau, longues de deux à trois pieds, de couleur vert-gai, creusées en gouttière, dentelées : du centre s'éleve une tige haute de deux pieds, de la grosseur du doigt, garnie de quelques feuilles. Cette tige soutient à son sommet une rose formée de plusieurs feuilles très courtes, de couleur de feu ou de cerise, & qui cachent le fruit, qui, dans la suite, grossit peu-à-peu, & prend la forme d'une *Pomme de pin* ; avant cet accroissement, on voit naître des fleurs bleuâtres d'une seule piece, soutenues par un embrion triangulaire, semblable à l'écaille d'une pomme de pin. Cet embrion devient aussi ferme que la chair du citron, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'une odeur & d'un goût très agréable, pareil à celui du meilleur melon & de l'abricot le plus exquis, donnant un jus rafraichissant.

Le sommet du fruit est garni d'un paquet de feuilles colorées, qui, étant mises en terre, produisent une nouvelle plante : au mois d'Août, on détache les rejettons que l'on met dans des pots, où ils prennent très facilement racine ; il faut observer que ce paquet de feuilles du sommet rapporte une année plutôt que les rejettons : effet qu'il faut attribuer à ce que cette couronne est nour-

rie des sucés mûrs & digérés du fruit ; au lieu que le rejetton tire sa nourriture crue de la terre , & qu'il lui faut du tems pour la mûrir.

On cultive assez volontiers dans ce pays-ci les Ananas dans les terres chaudes ; car c'est un fruit des plus exquis. Il y a , outre le premier qu'on vient de décrire , l'*ananas pain de sucre* , ainsi nommé , à cause de sa forme ; il ne jaunit pas tant que le premier ; son goût est meilleur : le *gros ananas blanc* , d'une odeur ravissante , encore plus suave que celle de nos *Coings* ; quoiqu'il soit plus beau que les autres , son goût n'est cependant point si excellent : l'*ananas pomme de renette* , est le plus excellent de tous : l'*ananas pitte* est aussi très bon à manger. Les ananas , excepté celui nommé *Pomme de renette* , sont sujets à faire saigner les gencives.

On retire par expression de l'ananas un suc dont on fait une liqueur délicieuse , qui vaut presque la malvoisie , & qui enivre. Tous ces ananas sont cultivés dans les Isles de l'Amérique : on les confit sur les lieux & on en envoie par-tout ; cette confiture est propre à réveiller la chaleur naturelle.

ANATE ou ATTOLE , sorte de teinture rouge , qui se prépare aux Indes Orientales à-peu-près comme l'indigo. On retire cette fécule d'une fleur rouge , qui croît sur des arbrisseaux : on la réduit en gâteaux ou en rouleaux. Les Européens la tirent , pour la plus grande partie , de la baie d'Honduras. Les Anglois en avoient plusieurs plantations dans la Jamaïque , qui ont été ruinées : ce sont aujourd'hui les Espagnols qui cultivent & qui préparent l'anate.

ANCHOIS , en latin *Apua* , petit poisson de mer , très délicat , sans écailles , de la longueur du doigt , n'ayant point d'autre arête que l'épine du dos qui est fort menue.

Les Anchois ont de commun avec les Sardines qu'ils nagent en troupe fort serrée. Comme la lumière est un attrait pour eux , les Pêcheurs font usage de ce moyen pour les faire donner dans leurs filets. La pêche la plus abondante des Anchois se fait sur les côtes de Catalogne & de Provence , depuis le commencement de Décembre jusqu'à la mi-Mars. On en prend aussi en Mai ,

Juin, Juillet; tems où ils passent le détroit de Gibraltar pour se retirer dans la Méditerranées. On en trouve aussi à l'Ou est d'Angleterre & du pays de Galles. Aussitôt que la pêche des Anchois est finie, on leur coupe la tête; on leur ôte le fiel & les boyaux; on les sale, & on les met en barril.

Les Grecs & les Latins faisoient avec l'anchois fondu & liquéfié dans sa saumure une sauce qu'ils nommoient *Garum*, & à laquelle ils ajoutoient l'épithete de *très précieuse*. Cette sauce ser voit d'assaisonnement aux autres poissons: elle excitoit l'appétit, facilitoit la digestion, ainsi que l'anchois pris modérément. Les Anchois les meilleurs sont tendres, nouveaux, blancs en dehors, rougeâtres en dedans, petits, gras & fermes.

ANCOLIE, *Aquilegia*, plante dont les rameaux portent des fleurs bleues ou rougeâtres, irrégulieres, composées de cinq pétales plats, & de cinq qui sont creux, semblables à un cornet, & entre-mêlés alternativement. Cette plante, que l'on multiplie de graine dans les jardins, varie beaucoup pour la couleur: on en voit à fleurs bleues, rouges, de couleur de chair, vertes, panachées: elle croît naturellement dans les bois aux environs de Paris. Cette plante est apéritive, utile dans les gargarismes pour les ulceres de la gorge.

ANDIRA-GUACHU, espece de *Chauve-souris*, de la grosseur d'un pigeon: elles ont une excroissance sur le nez, ce qui les a fait appeller *Chauve-souris cornues*. Elles poursuivent les animaux, & les sucent lorsqu'elles peuvent les attrapper. On dit qu'elles se glissent dans les lits, & percent les veines des pieds. La langue & le cœur de ces animaux passent pour être un poison. *Voy.*

CHAUVE-SOURIS.

ANE ou ASNE, *Asinus*. L'âne est un animal domestique, connu par plusieurs défauts & par plusieurs bonnes qualités. Quoiqu'un des animaux les plus dédaignés, il est cependant un des plus utiles & des plus employés. Si on l'a toujours méprisé, les plumes élégantes des *Pluches*, des *Buffons*, l'ont assez vengé.

L'âne differe beaucoup du cheval par la petitesse de la taille, par ses longues oreilles qui ne contribuent pas peu à la finesse de son ouïe, par sa queue qui n'est garnie

de poils qu'à l'extrémité, par son port qui n'a point la noblesse de celui du cheval : mais combien de qualités utiles rachettent tous ces défauts extérieurs ! Il est dur & patient au travail : il porte de grands fardeaux à proportion de sa grosseur, sur-tout lorsqu'on le charge sur les reins, cette partie étant plus forte que le dos. Il est de la dernière frugalité, il s'accommode de toutes sortes de nourriture, d'herbes, de feuilles ; c'est la ressource des gens de la campagne qui ne peuvent pas acheter un cheval & le nourrir : l'âne les soulage dans tous leurs travaux ; il est employé à tout, pour semer, pour recueillir, pour porter les denrées au marché. Y a-t-il un animal dont le pied soit plus sûr sur les sentiers les plus étroits, les plus glissans, sur les bords même des précipices ?

Il y a des ânes de différentes couleurs : la plupart sont d'un gris de souris ; il y en a de blancs, de bruns, de roux, & d'un gris argenté. Ils ont deux bandes noires qui se croisent sur le garot. Ces animaux sont du genre des Solipes, c'est-à-dire qu'ils ont la corne du pied d'une seule pièce. Ils ont les dents disposées comme celles des chevaux ; à deux ans & demi ils perdent leurs premières dents ; ils vivent vingt-cinq à trente ans.

Un animal aussi utile que l'âne mérite que l'homme prenne des soins pour la propagation & la perfection de son espèce. On choisit, pour étalons, des ânes de trois ans les plus grands & les plus vigoureux, ceux qui ont le plus gros membre, comme sont les ânes de *Mirebalais* : on a vu de ces ânes qui ont valu jusqu'à douze à quinze cens livres. Il est à remarquer que l'âne a le membre plus grand, à proportion du corps, que tout autre quadrupède. Il a aussi une très grande ardeur pour l'accouplement ; mais il est peu fécond. On choisit le printems pour faire saillir les ânesses : elles mettent bas l'année suivante dans la même saison ; tems favorable pour l'*ânon*, car le froid est plus contraire à ces animaux, qu'aux autres bêtes de nos climats. Lorsque la femelle a été saillie, on la fouette & on la fait courir, pour empêcher qu'elle ne rende la liqueur séminale qu'elle a reçue : elle ne porte ordinairement qu'un petit à la fois ; il est très rare qu'elle ait deux jumeaux.

L'âne se plaît dans les pays chauds, tels que l'Arabie, l'Egypte & la Grece : on a vanté beaucoup les ânes d'Arcadie. L'âne paroît être originairement d'Arabie, & avoir passé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grece, de Grece en Italie, d'Italie en France, & ensuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suede, &c. Ces animaux sont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats sont plus froids : ils le sont même en France, quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, & que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans, par la quantité de forêts abattues & de marais desséchés.

Les ânes d'Arabie ont le poil poli, la tête haute, le pied léger : on ne s'en sert que pour monture : on les dresse à aller l'amble : on leur fend les naseaux, afin de leur donner plus d'haleine ; & ils vont si vite, qu'il faut galopper pour les suivre. Cette espèce est si belle, que les Arabes en conservent la race avec autant de soin, que celle de leurs chevaux. Ils sont en grand honneur à Madure, où une Tribu d'Indiens les réverent particulièrement, parcequ'ils croient que les ames de toute la noblesse passent dans le corps des ânes.

L'âne s'accouple avec la jument, & le cheval avec l'ânesse : les *Mulets* viennent de ces accouplemens, & sur-tout de celui de l'âne avec la jument. *Voy. MULET.*

L'âne s'accouple aussi avec la vache, & l'ânesse avec le taureau, & produisent, dit-on, les *Jumarts*. *Voy. JUMART.*

On mangeoit anciennement de la chair d'âne, sur-tout celle d'ânon sauvage : les Perses la regardoient comme un mets délicieux, ainsi que les Romains, au rapport de Pline ; toujours est-il certain que la chair de l'âne domestique est encore plus insipide & plus désagréable que celle du cheval.

Le lait d'ânesse est léger, facile à digérer, contenant peu de parties butireuses & caséuses : il adoucit les humeurs âcres & salées : il soulage les gourteux, & guérit quelquefois la phthisie. Pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine, qui ait mis bas depuis peu de tems, & qui n'ait point été convertie depuis : il faut lui ôter l'ânon qu'elle allaite ; la tenir propre ; la

la bien nourrir de foin , d'aveine , d'orge & d'herbes , dont les qualités salutaires puissent influer sur la maladie ; avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait , & même de ne le pas exposer à l'air , ce qui le gâteroit en peu de tems.

Dans tous les pays Méridionnaux , on trouve plus communément des ânes sauvages que des chevaux sauvages : les Latins ont nommé l'Âne sauvage *Onager* (*Onagre*) qu'il ne faut pas confondre , dit M. de Buffon , comme l'ont fait quelques Naturalistes & plusieurs Voyageurs , avec le *Zèbre* , connu aussi sous le nom d'*Âne sauvage du Cap de Bonne Espérance* , animal d'une espèce différente de celle de l'âne ; car , suivant l'illustre M. de Buffon , tant que nous ignorons si les espèces étrangères peuvent produire & former de nouvelles races avec nos espèces communes , nous sommes fondés à les regarder comme des espèces différentes , jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait que les individus de chacune de ces espèces étrangères peuvent se mêler avec l'espèce commune , & produire d'autres individus qui produiroient entre eux ; ce caractère seul constituant la réalité & l'unité de ce que l'on doit appeller *Espèce* , tant dans les animaux que dans les végétaux. L'*Onagre* ou l'*Âne sauvage* n'est point rayé comme le *Zèbre* ; & il n'est pas , à beaucoup près , d'une figure aussi élégante. *Voy. ZÈBRE.*

Il y a beaucoup d'ânes sauvages dans les déserts de Lybie & de Numidie : ils sont gris , & courent si vite qu'il n'y a que les chevaux Barbes qui puissent les attrapper à la course. Lorsqu'ils voient un homme , ils jettent un cri , font une ruade , s'arrêtent , & ne fuient que lorsqu'on les approche : ils vont par troupes pâture & boire. On n'a point trouvé d'Anes en Amérique , non plus que de chevaux ; quoique le climat , sur-tout celui de l'Amérique Méridionale , leur convienne autant qu'aucun autre. Ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe , se sont beaucoup multipliés dans les forêts , & on y voit des troupes d'Anes sauvages.

Comme la peau de l'âne est très dure & très élastique , on l'emploie utilement à différens usages : on en fait des cribles , des tambours , & de très bons souliers : on en fait du gros parchemin pour les tablettes

de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre : c'est aussi du cuir de l'âne que les Orientaux font le *Sagri*, que nous appellons *Chagrin*.

Ce cuir est très ferré, très dur, & parsemé de petits grains ronds qui en font la beauté. Lorsqu'on a donné à la peau les premières préparations & qu'elle est bien ramollie, on la saupoudre avec de la graine de moutarde, dont l'astriktion la fait gréneller. Lorsque la graine de Moutarde n'a pas été bien appliquée, il reste des places unies, que l'on nomme *Miroirs*; défaut qui diminue le prix du chagrin. Au reste, on emploie aussi pour faire le chagrin les cuirs qui se tirent de la croupe des chevaux & des mulets.

Le chagrin est susceptible de prendre toutes sortes de couleurs; la rouge est la plus belle & la plus chère, à cause du *Vermillon* & du *Carmin* avec lesquels on le colore. On distingue facilement le *Chagrin* d'avec le *Maroquin* passé en chagrin, parceque le premier s'écorche plus difficilement.

ANE MARIN. Voyez POLYPE DE MER.

ANE SAUVAGE. Les descriptions qu'on a données de l'*Ane sauvage* sont si imparfaites, qu'on ne fait pas trop quel est cet animal. Les Anciens ont fait de l'*Ane sauvage* une espèce différente de celle de l'*Ane domestique*. Quelques Naturalistes disent que les ânes sauvages sont fréquens en Sirie; que leurs peaux sont très fortes, & qu'on les prépare de façon que leur surface extérieure est parsemée de petits grains: on s'en sert pour faire des fourreaux d'épée, des gânes de couteaux; c'est ce qu'on appelle du *Chagrin*. Voyez ce mot.

Il y a grande apparence que cet *Ane sauvage* a été souvent confondu avec le *Zèbre*, qui est en effet assez ressemblant à l'*Ane*; ce qui a fait donner aussi à ce dernier le nom d'*Anerayé du Cap de bonne Espérance*: c'est un des plus jolis animaux & des mieux faits que l'on puisse voir. Voyez ZÈBRE.

ANEMONE, fleur admirable par la beauté de ses couleurs, & par leur diversité: c'est une fleur en rose, dont la tige s'élève peu, & doit être forte pour soutenir la fleur: la tête de la belle Anemone doit être bien ronde, ses couleurs vives, les feuilles qui enveloppent les dehors

de la fleur, qu'on appelle le *Manteau*, larges, bien arrondies. Sa pluche (c'est un amas de moindres feuilles qui couvrent l'extérieur de la fleur,) doit faire le dôme en s'arrondissant; ainsi elle doit être large pour que la fleur ait de la grace.

La nature déploie sur cette plante la richesse de ses couleurs: il y en a d'incarnates, de couleur de feu, de blanches; les nuancées sont rares; les veloutées sont les plus belles. Toutes ces fleurs disposées, suivant l'harmonie des couleurs, font un très bel effet dans une plate bande. Pour conserver leur beauté, il faut les garantir du vent & de la pluie.

L'Anémone plantée en Octobre fleurit en Mai ou Juin. On recueille la graine des plus belles especes pour semer, c'est le moyen d'avoir des variétés innombrables, où l'on admire le jeu de la nature. L'Anémone venue de graine ne fleurit que la seconde année. Aussi-tôt que la fleur est passée, on leve de terre les racines, que l'on nomme *Pattes* ou *Griffes*. On les détache comme les cayeux, & on les conserve dans des papiers jusqu'à l'instant où on les replante. L'Anémone est déterfitive: ses racines mâchées, attirent la salive, & maintiennent les dents saines.

ANET, *Anethum*, plante dont la tige s'éleve à la hauteur d'un pied & demi: ses feuilles sont semblables à celles du fenouil, d'une odeur forte: ses fleurs sont en rose, & naissent à l'extrémité de la tige en parasol; le calice se change en deux graines d'un jaune pâle: l'odeur de la plante est un peu forte, mais cependant agréable & suave: les feuilles sont résolutives: les graines & les fleurs entrent dans les lavemens carminatifs. Ses fleurs sont du nombre des quatre fleurs carminatives, qui sont la *Camomile*, le *Mélilot*, la *Matricaire* & l'*Anet*.

ANGE, *Squatina*, poisson de mer cartilagineux & plat; il devient quelquefois aussi grand qu'un homme: son corps est étroit; sa peau est assez dure & assez rude pour polir le bois & l'ivoire. La bouche de ce poisson est armée d'un très grand nombre de dents petites, forts pointues, & rangées si près les unes des autres, qu'on dirait qu'il n'en a qu'une seule; la

partie supérieure du palais, celle qui s'applique sur la langue est garnie de même de dents : il a des aiguillons autour des yeux, & d'autres sur le milieu du dos. Artédi le regarde comme une *Especce de raie*. Ce poisson se cache dans le sable, & attire, ainsi que le *Turbot*, par le mouvement de ses barbillons qui forment une especce de petit courant, attire, dis-je, les petits poissons dont il se nourrit : sa chair est bonne, mais peu délicate.

ANGEL, especce d'oiseau, de la grosseur de la perdrix, à bec & pieds noirs, à plumes brunes, & d'un jaune rouffâtre. Ces oiseaux volent en troupe : on leur a donné à Montpellier, le nom d'*Angel*, *Angelus*. Ces oiseaux ne peuvent être préparés ni mangés sans en ôter la peau.

ANGÉLIQUE, *Angelica*, plante, surnommée ainsi a cause de ses grandes vertus. L'Angélique a sa racine grosse de trois doigts, noire & ridée à l'extérieur, blanche intérieurement, pleine d'un suc âcre, amer ; d'une odeur aromatique très agréable : sa tige est haute de trois pieds, creuse, branchue : ses feuilles ressemblent à celles de l'*Ache* des marais : ses fleurs sont blanches, en rose, disposées en ombelles ; & le fruit est composé de deux petites graines.

On nous apporte l'Angélique sèche de Bohême, des Alpes, des Pyrenées & des Montagnes d'Auvergne : la meilleure est celle qui a une odeur suave qui approche un peu du musc, d'un goût âcre & aromatique. Elle se plaît dans les lieux humides, en terre grasse. On confit sa côte au sucre & sa semence.

L'Angélique est regardée comme stomachique, cordiale, sudorifique, vulnéraire & alexipharmaque. Pour se préserver de la peste, on en fait macérer les racines dans du vinaigre : on les approche des narines, ou on les mâche ; ou bien on boit à jeûn le vinaigre où elles ont été macérées. On jette de la racine pulvérisée sur les habits pour les préserver de la contagion.

ANGÉLIQUE ÉPINEUX, *Aralia*, arbrisseau épineux, dont les fleurs en rose sont ramassées en gros bouquets, formés par cent petites ombelles : ses feuilles ressemblent beaucoup à celles de l'Angélique. Cet arbrif-

seau se plaît dans les terrains humides : il est encore plus estimable par sa forme singulière, que par la beauté de ses feuilles & ses grands bouquets de fleurs.

ANGOLAM, arbre toujours verd, qui devient très beau, & qui croît au Malabar : ses fruits ressemblent assez à la cerise. Cet arbre est chez ces peuples le symbole de la royauté ; prérogative qui lui vient de la disposition de ses fleurs, qui forment des diadèmes sur ses branches. Sa racine réduite en poudre est bonne contre la morsure des serpens.

ANGOURE DE LIN. *Voyez* CUSCUTE.

ANGUILLE, *Anguilla*, poisson allongé, glissant, sans écailles. Comme les ovies de ce poisson sont petites & recouvertes d'une peau, il s'étouffe dans les eaux troubles, & peut vivre assez long-tems hors de l'eau.

On observe que l'Anguille est le seul des poissons d'eau douce qui entre dans la mer. On le pêche plus facilement lorsque l'eau est trouble : il n'habite guères que le fond des eaux : s'il s'élève, ce n'est qu'à l'approche des orages. La pression de l'atmosphère se fait sentir alors vraisemblablement jusque dans le fond des eaux, ce qui occasionne l'agitation du poisson.

On est assez porté à croire qu'il n'y a qu'une seule espèce d'anguilles ; & que les diversités qu'on observe entre elles en grandeur, en couleur, en figure extérieure, ne dépendent que de la diversité des lieux, de nourriture, ou d'autres accidens. Les anguilles des eaux courantes ont le ventre plus blanc & plus luisant : on dit qu'il y a des anguilles dans le Gange qui ont jusqu'à trente pieds de longueur.

L'Anguille est vorace : elle se nourrit de petits poissons, de grenouilles, de vers ; aussi se prend-elle facilement à l'hameçon. On a vû des anguilles sortir d'un étang, qu pour passer dans un autre, ou pour aller chercher de petits limaçons cachés dans l'herbe. L'Anguille, pour l'ordinaire, vit, dit-on, sept à huit ans.

Il n'y a point d'anguilles dans le Danube, ni dans les autres rivières qui se jettent dans ce fleuve ; si l'on y en met, elles y meurent. Voilà qui est bien singulier, s'il est vrai que l'on voit des anguilles vivre dans des marais sulfureux & qui sentent l'alun.

Rien de plus varié que les idées que l'on a eues sur la génération des anguilles. La difficulté qu'il y avoit à découvrir les parties de la génération de ces poissons qui sont enveloppées de graisse, avoit donné lieu à beaucoup d'erreurs. On vouloit que les anguilles tirassent leur origine des *Eperlans*, des *Perches* & de l'*Able*, parceque l'on prenoit pour des anguilles de petits vers qu'on trouve dans les ouies de ces poissons; la plupart des Pêcheurs sont encore dans cette erreur. Il est démontré aujourd'hui que les anguilles sont vivipares comme les vipères, quoiqu'elles tirent leur origine d'œufs; mais ces œufs éclosent dans le corps de la mere, & elle met au monde ses petits tout vivans.

L'Anguille multiplie t-elle dans l'eau douce? C'est une chose qui ne paroît pas encore bien décidée. Rédi assure que les anguilles de la riviere d'Arno descendent tous les ans au mois d'Août vers la mer pour y faire leurs petits, & qu'elles remontent de la mer vers cette riviere jusqu'à Pise, régulièrement depuis le mois de Février jusqu'en Avril.

L'anguille est un mets très agréable; mais comme elle contient beaucoup de parties visqueuses & grossieres, elle est difficile à digérer & contraire aux estomacs délicats: rôtie elle est plus saine, parcequ'elle est dégagée de son phlegme visqueux. On dit que quelques Maquignons introduisent des anguilles dans le fondement des chevaux pour les faire paroître plus gras & plus alertes. On dit aussi qu'il y a des Maréchaux qui font prendre par la bouche à un cheval poussif une anguille en vie, pour qu'elle le purge en passant à travers les intestins.

ANGUILLE DE CAYENNE. Il y a à Cayenne, dans les eaux douces, une espece d'anguille, que l'on nomme *Tremblante*, parcequ'en la touchant ou de la main ou avec un bâton, elle cause un tremblement forcé & involontaire. Cet effet a beaucoup de rapport avec celui qu'occasionne la Torpille. Voyez TORPILLE.

ANGUILLE DE SABLE. Petit poisson de la longueur du doigt, dont le dos est bleu, le ventre de couleur argentée. Ce poisson qui est très commun en Angleterre, se voit aussi en France du côté de Boulogne. Dans de certains tems de l'année, soit pour éviter les grands pois-

sons ses ennemis , soit par un instinct de la Nature , il quitte l'eau pour venir se cacher dans le sable ; c'est-là qu'on le prend avec des bâtons faits exprès. Les pauvres gens s'en nourrissent.

ANGUILLE ANIMALCULE. On lui a donné ce nom à cause de sa forme mince & alongée. On ne découvre ces animalcules qu'à l'aide du microscope dans certaines liqueurs , telles que le vinaigre , l'infusion de la poussière de bled niellé , & dans la colle de la farine. M. Nédham a vu sortir de ces anguilles qui se voient dans la colle de farine d'autres anguilles toutes vivantes. La multiplication d'une seule a été jusqu'à cent six. Voyez ANIMALCULE.

ANIL. Voyez INDIGO.

ANIMAL. Le mot *Animal* , dit M. de Buffon , dans l'acception où nous le prenons ordinairement , représente une idée générale , formée des idées particulières qu'on s'est faites de quelques animaux particuliers. L'idée générale que nous nous sommes formée de l'*Animal* , sera , si vous voulez , prise principalement de l'idée particulière du chien , du cheval , ou d'autres bêtes qui nous paroissent avoir de l'intelligence & de la volonté , qui semblent se mouvoir & se déterminer suivant cette volonté , qui sont composées de chair & de sang , qui cherchent & prennent leur nourriture , & qui ont des sens , des sexes , & la faculté de se reproduire. Nous joignons donc ensemble une grande quantité d'idées particulières , lorsque nous nous formons l'idée générale que nous exprimons par le mot ANIMAL ; & l'on doit observer que dans le grand nombre de ces idées particulières , il n'y en a pas une qui constitue l'essence de l'idée générale ; car il y a , de l'aveu de tout le monde , des animaux qui paroissent n'avoir aucune intelligence , aucune volonté , aucun mouvement progressif : il y en a qui n'ont ni chair , ni sang , & qui ne paroissent être qu'une glaire congelée : il y en a qui ne peuvent chercher leur nourriture , & qui ne la reçoivent que de l'élément qu'ils habitent : enfin il y en a qui n'ont point de sens , pas même celui du toucher , au moins à un degré qui nous soit sensible. Il y en a qui n'ont point de sexe , d'autres qui les ont tous deux ; & il ne reste de général

à l'*animal* que ce qui lui est commun avec le végétal ; c'est-à-dire la faculté de se reproduire. C'est donc du tout ensemble qu'est composée l'idée générale ; & ce tout étant composé de parties différentes, il y a nécessairement entre ces parties des degrés & des nuances. Un insecte, dans ce sens, est quelque chose de moins *animal* qu'un chien : une huitre encore moins *animal* qu'un insecte ; une ortie de mer & un polype, l'est encore moins qu'une huitre ; & comme la Nature va par nuances insensibles, nous devons trouver des animaux qui sont encore moins animaux qu'une ortie de mer ou un polype. En vain donc, par ces mots ANIMAL & VÉGÉTAL, prétendons-nous tirer des lignes de séparation entre les corps organisés & les corps bruts. Ces lignes de séparation n'existent point dans la Nature : il y a des Êtres qui ne sont ni *animaux*, ni *végétaux*, ni *minéraux*, & qu'on tenteroit vainement de rapporter aux uns ou aux autres. Tels sont les *Polypes d'eau douce*, qu'on peut regarder comme faisant la nuance entre l'*animal* & le végétal, & considérer comme le dernier animal & la première des plantes ; aussi quels furent les doutes & les incertitudes de M. Trembley, pour reconnoître si ce polype étoit un animal ou un végétal. Il existe donc dans la Nature une quantité d'êtres organisés, qui ne sont ni l'un ni l'autre ; tels sont ces corps mouvans que l'on trouve dans les liqueurs séminales, dans la chair infusée des animaux, dans les graines & les autres parties infusées des plantes. Ce sont ces corps organisés, êtres intermédiaires, qui, sans être des animaux ou des végétaux pourroient bien entrer dans la constitution des uns & des autres.

Dans la foule d'objets que nous présente ce vaste globe, dans le nombre infini des différentes productions dont sa surface est couverte & peuplée, les animaux tiennent le premier rang, tant par la conformité qu'ils ont avec nous, que par la supériorité que nous leur connoissons sur les êtres végétaux ou inanimés. Les animaux ont par leurs sens, par leur forme, par leur mouvement, beaucoup plus de rapport avec les choses qui les environnent, que n'en ont les végétaux ; & les végétaux par leur développement, par leur figure, par

leur accroissement , & par leurs différentes parties , ont aussi un plus grand nombre de rapports avec les objets extérieurs , que n'en ont les minéraux & les pierres qui n'ont aucune sorte de vie. C'est par ce plus grand nombre de rapports que l'animal est au-dessus du végétal , & le végétal au-dessus du minéral.

On peut donc dire que quoique tous les Ouvrages du Créateur soient tous également parfaits , l'animal est , selon notre façon d'apercevoir , l'ouvrage le plus complet , & que l'homme en est le chef-d'œuvre.

En effet , si l'on considère l'animal , que de ressorts , que de forces , que de machines & de mouvemens sont renfermés dans cette partie de matière qui compose le corps d'un animal ! Que de rapports , que d'harmonie , que de correspondance entre les parties ! Combien de combinaisons , d'arrangemens , de causes , d'effets , de principes , qui tous concourent au même but , & que nous ne connoissons que par des résultats si difficiles à comprendre , qu'ils n'ont cessé d'être des merveilles que par l'habitude que nous avons prise de n'y pas réfléchir ! Quelle autre merveille se présente dans la succession , dans le renouvellement , & la durée des espèces ! Quelle unité merveilleuse , toujours subsistante & qui paroît éternelle !

Pour faire donc l'histoire de l'animal , il faut d'abord connoître avec exactitude l'ordre général des rapports qui lui sont propres , & distinguer ensuite les rapports qui lui sont communs avec les végétaux & les minéraux.

L'animal n'a de commun avec le minéral , que les qualités de la matière prise généralement : son économie est toute différente. Le *minéral* n'est qu'une matière brute , n'obéissant qu'à la force généralement répandue dans l'Univers. L'animal réunit toutes les puissances de la nature ; les sources qui l'animent lui sont propres & particulières ; il veut , il agit , il se détermine , il opère , il communique par ses sens avec les objets les plus éloignés : son individu est un centre où tout se rapporte , un point où l'Univers entier se réfléchit , un monde en raccourci. Voilà les rapports qui lui sont propres. Ceux qui lui sont communs avec les végétaux , sont les facultés

de croître, de se développer, de se reproduire, de se multiplier. On conçoit bien que toutes ces vérités s'obscureissent sur les limites des regnes.

La différence la plus apparente entre les animaux & les végétaux, paroît être cette faculté de se mouvoir & de changer de lieux, dont les animaux sont doués, & qui n'est pas donnée aux végétaux; mais nous voyons plusieurs especes d'animaux, comme les *Huitres*, les *Galles-insectes*, &c, auxquels ce mouvement paroît avoir été refusé. Cette différence n'est donc pas générale & nécessaire.

La différence la plus essentielle entre les animaux & les végétaux qui paroîtroit se tirer de la faculté de sentir, n'est pas générale, ni même bien décidée: car si par sentir nous entendons seulement faire une action de mouvement à l'occasion d'un choc ou d'une résistance, nous trouverons que la plante, appelée *Sensitive*, est capable de cette espece de sentiment comme les animaux. La troisieme différence pourroit être dans la maniere de se nourrir. Les animaux, par le moyen de quelques organes extérieurs, saisissent les choses qui leur conviennent, vont chercher leur pâture, choisissent leur aliment: les plantes au contraires, paroissent être réduites aux alimens que la terre veut bien leur fournir. Cependant si l'on fait attention à l'organisation des plantes, on verra que les racines se détournent d'un obstacle ou d'une veine de mauvais terrain pour aller chercher la bonne terre. La différence entre les végétaux & les animaux ne peut donc point s'établir sur la maniere dont ils se nourrissent.

Cet examen nous conduit à reconnoître évidemment qu'il n'y a aucune différence absolument essentielle & générale entre les animaux & les végétaux; mais que la nature descend par degrés & par nuances imperceptibles, d'un animal qui nous paroît le plus parfait, à celui qui l'est le moins, & de celui-ci au végétal. On en voit un exemple frappant dans le *Polype d'eau douce*. La nature ne fuit pas la même loi dans le passage du végétal au minéral: le passage en est brusque; & cette loi de n'aller que par nuances, paroît se démentir.

Si nous recherchons les ressemblances des animaux &

des végétaux , nous en trouverons d'abord une qui est très essentielle : c'est la faculté commune à tous deux de se reproduire ; faculté qui suppose plus d'analogie & de choses semblables que nous ne pouvons l'imaginer , & qui doit nous faire croire que pour la Nature les animaux & les végétaux sont des êtres à-peu-près du même ordre.

Une seconde ressemblance peut se tirer du développement de leurs parties : propriété qui leur est commune ; car les végétaux ont , aussi bien que les animaux , la faculté de croître : & si la maniere dont ils se développent est différente , elle ne l'est pas totalement ni essentiellement ; puisqu'il y a dans les animaux des parties très considérables , comme les os , les cheveux , les ongles , les cornes , &c , dont le développement est une vraie végétation ; & que dans les premiers tems de la formation , le fœtus végète plutôt qu'il ne vit.

Une troisieme ressemblance , c'est qu'il y a des animaux qui se reproduisent comme les plantes , & par les mêmes moyens : la multiplication des *Pucerons* , qui se fait sans accouplement , est semblable à celle des plantes par les graines ; & celle des *Polypes* , qui se fait en les coupant , ressemble à la multiplication des arbres par boutures.

On peut donc assurer avec plus de fondement encore ; que les animaux & les végétaux sont des êtres du même ordre ; & que la Nature semble avoir passé des uns aux autres par des nuances insensibles , puisqu'ils ont entre eux des ressemblances essentielles & générales , & qu'ils n'ont aucune différence qu'on puisse regarder comme telle.

Si nous comparons maintenant les animaux aux végétaux par d'autres faces , par exemple , par le nombre , par le lieu , par la grandeur , par la force , &c. , nous en tirerons de nouvelles inductions.

Le nombre des especes d'animaux est beaucoup plus grand que celui des especes de plantes ; car dans le seul genre des insectes , il y a peut-être un plus grand nombre d'especes , dont la plupart échappent à nos yeux , qu'il n'y a d'especes de plantes visibles sur la surface de la terre. Les animaux ont entre eux des différences bien plus sensibles , que n'en ont les plantes entre elles , ce

qui fait la difficulté de les reconnoître & de les ranger.

D'ailleurs, il y a encore un avantage pour reconnoître les especes d'animaux, & pour les distinguer les unes des autres : c'est qu'on doit regarder comme la même espece celle qui, au moyen de la copulation, se perpétue & conserve la similitude de cette espece ; & comme des especes différentes, celles qui, par les mêmes moyens, ne peuvent rien produire ensemble, ou dont il ne résulte qu'un *animal mi-parti*, une espece de *Mulet*, qui n'a pas la faculté de reproduire. Dans les plantes, on n'a pas le même avantage.

Le nombre des especes d'animaux est donc beaucoup plus grand que celui des especes des plantes. Mais que l'on compare la quantité d'individus des animaux & des plantes espece à espece, on verra que chaque espece de plante est plus abondante que chaque espece d'animal.

Il faut avouer que dans les insectes, tels que les *Abeilles*, les *Poissons* & les *Coquillages*, il y a des especes qui paroissent être extrêmement abondantes : les *Huitres*, les *Harengs*, les *Puces*, les *Hannetons*, sont peut-être en aussi grand nombre que les *Mouffes*, & les autres plantes les plus communes : mais ; à tout prendre, on remarquera aisément que la plus grande partie des especes d'animaux est moins abondante en individus que les especes de plantes.

Il paroît, par tout ce qui précède, que les especes les plus viles, les plus petites à nos yeux, sont les plus abondantes en individus, tant dans les animaux que dans les plantes. On a lieu dans cet ordre des choses d'admirer la sagesse de la Providence : si les grands animaux eussent été en aussi grande abondance que les insectes, ces especes monstrueuses eussent bientôt couvert la surface de la terre, & rempli la profondeur des mers. La terre & les eaux n'eussent plus suffi à les nourrir.

Passons maintenant à la comparaison des animaux & des végétaux, pour le lieu, la grandeur & la forme.

La terre est le seul lieu où les végétaux puissent subsister. Tous ont besoin pour subsister, d'être placés à la surface de la terre. Les animaux au contraire, sont plus généralement répandus ; les uns habitent la surface, les autres l'intérieur de la terre : ceux-ci vivent au fond

des mers ; ceux-là les parcourent à une hauteur médiocre : il y en a dans l'air , dans l'intérieur des plantes , dans le corps de l'homme & des autres animaux , dans les liqueurs : on en trouve jusque dans les pierres , tels sont les Dails. *Voyez DAIL.*

Par l'usage du microscope , on prétend avoir découvert un grand nombre de nouvelles especes d'animaux fort différentes entre elles ; tandis que la petite mouffe , produite par la moisissure , est peut-être la seule plante microscopique dont on ait parlé. Les especes de plantes étant si difficiles à distinguer , ne pourroit-il pas se faire que cette moisissure , que nous ne prenons que pour une mouffe infiniment petite , fût une espece de bois ou de jardin , peuplé d'un grand nombre de plantes très différentes , mais dont les différences échappent à nos yeux.

En comparant la grandeur des animaux & des plantes , il est utile de considérer les termes extrêmes où la Nature semble s'être bornée. Le grand paroît être assez égal dans les animaux & dans les plantes : une grosse *Baleine* & un gros *Arbre* sont d'un volume qui n'est pas fort inégal ; tandis qu'en petit , on a cru voir des animaux dont un millier réunis , n'égaleroient pas en volume la petite plante de la moisissure.

Au reste , la différence la plus générale & la plus sensible entre les végétaux & les animaux , est celle de la forme. Les animaux peuvent , à la vérité , faire des ouvrages qui ressemblent à des plantes ou à des fleurs : mais jamais les plantes ne produiront rien de semblable à un animal. Ces insectes admirables , qui produisent & travaillent le corail , n'auroient pas été méconnus & pris pour des fleurs , si , par un préjugé mal fondé , on n'eût pas regardé le corail comme une plante. Ainsi les erreurs où l'on pourroit tomber en comparant la forme des plantes à celle animaux , ne porteront jamais que sur un petit nombre de sujets , tels que les *Polypes* , qui font la nuance entre les deux ; & plus on fera d'observations , plus on se convaincra qu'entre les animaux & les végétaux , le Créateur n'a pas mis de terme fixe ; que ces deux genres d'êtres organisés ont beaucoup plus de propriétés communes que de différences réelles ; que

la production de l'animal ne coûte pas plus, & peut-être moins à la nature, que celle du végétal; qu'en général la production des êtres organisés ne lui coûte rien; & qu'enfin le vivant & l'animé, au lieu d'être un degré métaphysique des êtres, est une propriété physique de la matière. On reconnoît dans ces grandes & belles idées le génie de M. de Buffon; génie plein d'élévation & de profondeur, comme la Nature, dont il fait l'objet de ses méditations.

M. Linneus divise les animaux en six classes: la première comprend les quadrupèdes; la seconde, les oiseaux; la troisième, les amphibies; la quatrième, les poissons; la cinquième, les insectes; & la sixième, les vers.

Les Anciens ont divisé les animaux en ceux qui ont du sang & ceux qui n'en ont pas. La première classe étoit sous-divisée en deux autres, dont l'une comprenoit les animaux qui ont un poulmon pour organe de la respiration; & l'autre, ceux qui n'ont que des ouies.

Il est remarquable que le cœur des animaux qui ont un poulmon, a deux ventricules ou n'en a qu'un seul. Ceux dont le cœur a deux ventricules sont vivipares: les animaux dont le cœur n'a qu'un ventricule sont les quadrupèdes ovipares & les serpens.

Les oiseaux cependant sont ovipares, quoique leur cœur ait deux ventricules.

Tandis que les Philosophes peignent la Nature en grand, & s'efforcent de rapporter à une théorie générale les phénomènes connus: elle en laisse échapper d'autres de tems en tems qui les étonnent, les arrêtent & les humilient; tels sont les Observations qui suivent, & qu'on a tirées d'un Auteur Anglois.

On trouve sur la côte de la Mer Adriatique, près d'Ancône, des pierres très dures, qui pèsent 20 livres. Lorsqu'on casse ces pierres, on y découvre de petits poissons à coquilles, vivans, d'un goût exquis, que l'on nomme *Solenes*. Ce fait est attesté par plusieurs Auteurs; entre autres par Aldrovande, qui en parle comme d'une chose généralement connue, & dont il a été lui-même témoin.

On a trouvé dans le centre d'un orme très gros, un

crapaud vivant , quoique l'arbre fût absolument sain. Il est parlé aussi dans les Mémoires de l'Académie , d'un autre crapaud trouvé dans le cœur d'un chêne , & qu'on présume y avoir subsisté quatre-vingt ou cent ans ; on a vu de même des serpens & des grenouilles enfermés & vivans ainsi dans des corps solides. Ces faits si contraires à la marche & au système ordinaire de la Nature , paroissent attestés par un si grand nombre de personnes , que l'on a peine à en douter.

ANIMAL du Musc. Voyez GAZELLE.

ANIMALCULE , *Animalculum*. Depuis l'invention du microscope , on a découvert dans les semences des animaux , & dans les infusions des grains & des plantes , un nouveau monde de corps mouvans , que plusieurs Observateurs avoient regardés comme de vrais animaux. C'est d'après ces Observations que sont venus différens systèmes sur la génération , les vers spermatisques des mâles , les œufs des femelles. M. de Buffon a prouvé par des Expériences incontestables , dans le second tome de son Histoire Naturelle , que les corps mouvans , que l'on découvre avec le microscope dans la semence des mâles , ne sont pas de vrais animaux ; mais seulement des *Molécules organiques , vivantes* , & propres à composer un nouveau corps organisé , d'une nature semblable à celui dont elles sont extraites. M. de Buffon a trouvé ces corps mouvans dans la semence des femelles , comme dans celle des mâles ; & il fait voir que les corps mouvans qu'il a observés au microscope dans les infusions des germes des plantes , sont aussi des *Molécules organiques des végétaux*.

Ces Observations que M. de Buffon a suivies avec toute la sagacité dont il est capable , l'ont été aussi par M. Nédham , dans ses nouvelles Observations microscopiques , 1750.

Ces dans ces illustres Auteurs qu'il faut voir le détail de ces curieuses Observations : c'est-là qu'on admire ce que peuvent l'observation & le génie pour écarter une partie du voile qui couvre la Nature.

Quel nouveau monde d'êtres infiniment petits , nous a dévoilé le microscope ! Leuwenhoek estime que mille millions de corps mouvans , que l'on découvre dans

l'eau commune, ne sont pas si gros qu'un grain de sable ordinaire. M. Malezieu a vu au microscope des animaux vingt-sept millions de fois plus petits qu'une mite. Notre imagination se confond dans les deux points extrêmes de la Nature, la grandeur & la petitesse.

ANIMÉ. *Voyez* RÉSINE ANIMÉ.

ANINGAIBA, arbre du Bresil qui croît dans l'eau : il ne pousse qu'une seule tige fort cassante ; ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du *Nénuphar* : il porte de grandes fleurs monopétales, d'un jaune pâle, auxquelles succèdent des fruits de la figure & de la grosseur d'un œuf d'Autriche, verts, & pleins d'une pulpe blanche, qui prend en murissant une saveur farineuse. Dans des tems de disette, on fait usage de ce fruit ; mais l'excès en est dangereux, car cette pulpe est froide & venteuse. Les Nègres emploient son bois, qui est léger & compact, à faire des bateaux à trois planches ssemblées.

ANIS, *Anisum*, plante annuelle, dont les fleurs sont petites, blanches, en rose, disposées en parasol. Sa tige s'élève d'environ deux pieds : elle est branchue, cannelée & creuse. Ses feuilles supérieures sont très découpées : sa graine est d'une odeur & d'une saveur douce & très suave, mêlée d'une acrimonie agréable. Toute la plante a une odeur très agréable.

La semence d'anis est propre à chasser les vents : elle est cordiale, stomachique & digestive. On l'emploie heureusement dans l'enrouement & la toux. On retire par expression de la semence d'anis, une huile verdâtre, odorante, agréable au goût, & d'une bonne odeur, que l'on dit propre à guérir les contusions des parties nerveuses, appliquée extérieurement. L'huile d'anis est si subtile, que l'on en découvre l'odeur dans le lait que l'on tire après en avoir fait usage. L'anis couvert de sucre forme de petites dragées agréables au goût : elles guérissent la mauvaise haleine, fortifient l'estomac, dissipent les vents & facilitent la digestion.

On sème beaucoup d'anis en France, sur-tout dans la Tourraine. L'anis est employé dans plusieurs ratafiats & autres liqueurs, dans certaines pâtisseries : du côté de Rome, on en met dans le pain, ainsi qu'en Allemagne, où

où c'est l'usage dans les cabarets de servir l'anis, qu'on mange avec le pain.

ANIS DE LA CHINE, ou SEMENCE DE BADIANE. C'est le fruit d'un arbre qui croît dans la Tartarie, la Chine, les Isles Philippines : sa figure ressemble à celle d'une étoile, composée de plusieurs capsules réunies à un centre commun en maniere de raisin. Dans chacune de ces capsules est un noyau qui contient une amande qui a une saveur qui tient le milieu entre l'anis & le fenouil. Les Orientaux, les Hollandois, à l'exemple des Chinois, en mettent dans leur thé pour le rendre plus agréable. Cette semence est carminative. Le bois de cet arbre a l'odeur d'anis, ce qui le fait nommer *Bois d'anis*. Le bois du *Persea* a aussi l'odeur d'anis.

ANNEAU DE SATURNE. C'est un cercle mince, lumineux, qui entoure le corps de la planète nommée *Saturne*, sans cependant y toucher. Suivant M. Huyghens, qui le premier a découvert cet anneau lumineux, il se soutient comme une voûte autour de *Saturne*, qu'il enveloppe de toutes parts à une distance égale.

On ignore l'usage de cet anneau si extraordinaire, & le seul que l'on voie parmi les corps célestes. M. de Maupertuis, dans son Livre de la *Figure de la terre*, explique, d'une maniere ingénieuse, la formation de cet anneau. Lors, dit-il, que les comètes retournent de leur périhélie, on les voit traîner de longues queues, qui vraisemblablement sont des torrens immenses de vapeurs, que l'ardeur du soleil a fait élever de leurs corps : si une comète dans cet état passe auprès de quelque puissante planète, la pesanteur vers la planète doit détourner ce torrent, & le déterminer à circuler autour d'elle. La comète fournissant toujours de nouvelle matière à chacun de ses passages, ou celle qui étoit déjà répandue étant suffisante, il s'en formera un cours continu, ou une espece d'anneau autour de la planète.

La comète elle-même peut quelquefois être entraînée par l'astre, & forcée de circuler autour de lui, devenir un satellite : c'est ainsi qu'ont pu, peut-être, se former les Satellites de Saturne & des autres planètes.

ANOLIS, petite espece de lézard, fort commun aux

Antilles : son corps n'est guere plus gros que le petit doigt : sa peau jaunâtre est marquée de raies bleues, verres & grises. Ces especes de lézards courent pendant le jour autour des cases pour chercher leur nourriture : la nuit ils se cachent dans la terre , & ils y font un bruit plus aigu & plus incommode que celui des *Cigales*. On mange ces lézards que l'on trouve fort tendres & faciles à digérer.

Au rapport du P. du Terre , il y a d'autres especes d'*anolis* qui ont jusqu'à un pied & demi de longueur : ils ne sortent de la terre que pendant la grande chaleur du jour : ils se nourrissent d'herbes , rongent les os & les arêtes qu'on jette hors des maisons. Si on en tue quelqu'un , les autres le mettent en pieces & le mangent.

ANPAN, coquillage bivalve , le plus grand que M. Adanson ait observé au Sénégal. Sa coquille a sept pouces de longueur : elle est fragile comme du verre , & a la forme d'un jamboneau. Les Nègres font de grandes pêches de ce coquillage. Les Européens & les habitans du pays le trouvent très délicat à manger.

ANTA, animal du Paraguay , qui a quelque ressemblance , pour la forme du corps , avec l'âne ; mais ses oreilles sont fort petites : il a une trompe qu'il allonge & qu'il resserre comme l'éléphant , & dont il semble qu'il se sert pour respirer. Le jour , ces animaux broutent l'herbe ; la nuit , ils mangent du limon salé. Les Chasseurs se rendent la nuit dans les endroits où il y a de ce limon. Quand ils les sentent approcher , ils découvrent tout d'un coup un flambeau allumé qui les éblouit , & donne le tems de les tuer : leur chair est aussi bonne que celle de vache ; les gens de guerre font de sa peau des especes de casques à l'épreuve des flèches.

ANTALE, coquillage de mer , qui a la forme d'un tuyau fait en croissant. *Voyez TUYAUX DE MER.*

ANTENNE. Plusieurs insectes ont sur la tête des especes de cornes , auxquelles on a donné ce nom. Les Antennes sont mobiles sur leur base , & se plient en différens sens au moyen de plusieurs articulations. Elles sont différentes les unes des autres par la forme , la consistance , la longueur & la grosseur. On peut les regarder

comme une des marques distinctives des mâles , parce que celles des mâles sont toujours beaucoup plus belles que celles des femelles.

Comme les yeux des insectes sont immobiles , & qu'ils ne voient pas bien de près , la Nature leur a donné , pour suppléer à ce défaut , des antennes fort agiles , qui leur servent à examiner ce qui les environne , & à empêcher qu'ils ne se heurtent. Plusieurs insectes , quand ils prennent leur repos , s'en couvrent en partie les yeux ; & alors elles leur tiennent , en quelque sorte , lieu de paupieres qu'ils n'ont pas. Quelques mâles des insectes , sur le point de s'accoupler , en frappent doucement leurs femelles , & les en chatouillent , ainsi que Derham l'a observé dans une *fausse guêpe*.

ANTHORE , *Anthora* , ou ACONIT SALUTAIRE ; plante ainsi nommée pour la distinguer des autres *aconits* qui sont de vrais poisons. Sa racine est de la grosseur d'un pouce ; tantôt arrondie ; tantôt oblongue , brune en dehors , blanche en dedans , d'un goût amer , & qui resserre la gorge. On trouve cette racine dans les boutiques.

Cette plante croît sur les Alpes : les feuilles sont très découpées ; sa fleur est jaune , polypétale , irrégulière , représentant , en quelque façon , une tête couverte d'un calque ; le fruit est à plusieurs gaines membraneuses , disposées en manière de tête , de figures de cornes. On l'a nommée *anthora* , parcequ'elle est regardée comme un antidote spécifique , contre une espèce de renoncule à feuilles de cyclamen ou de pain de pourceau , qu'on nomme *Thora*. Voyez THORA.

On estime la racine d'*anthora* , propre contre la morsure des vipères , & autres animaux venimeux : elle est alexitaire , utile dans les fièvres malignes. En Dauphiné , on s'en sert pour faire mourir les vers.

ANTHRENE , nom que l'on donne , dans la nouvelle Histoire abrégée des Insectes , à une très petite espèce de Scarabée qui est fort jolie , & qui habite sur les fleurs en ombelles & à fleurons , quelquefois par milliers. Ces Scarabées sont recouverts de petites espèces d'écaillés colorées qui s'enlèvent par le simple toucher , & laissent paroître alors l'insecte tout noir. Les larves ou nym-

phes de ces insectes habitent dans des parties d'animaux morts, dans des plantes à moitié pourries; & elles ne sont que trop connues de ceux qui font des cabinets d'histoire naturelle; car elles se nourrissent, croissent & se métamorphosent dans les corps des animaux qu'elles réduisent en poussière.

ANTILOPE. Voyez GAZELLE.

ANTIMOINE, minéral métallique, qui se trouve ordinairement mêlé avec diverses matières étrangères, pierres, métaux, ou autres substances métalliques. L'*Antimoine natif* paroît composé de petits filets brillans, disposés régulièrement ou mêlés sans ordre; d'autre fois il a l'apparence du plomb ou du fer poli; mais il est friable, & mêlé avec une pierre blanche. On trouve presque par-tout des mines d'antimoine, en Allemagne, en Hongrie & en France. L'antimoine séparé de sa gangue par la fusion, se nomme *Antimoine crud*.

L'antimoine est composé d'une substance métallique, qu'on nomme *Régule*, & d'une partie sulfureuse qui forme le tiers de sa masse. Ce minéral a donné lieu à de grandes contestations en Médecine: en 1566, sa nature n'étant pas encore bien connue, un Décret de Médecine, confirmé par Arrêt du Parlement, en proscrivit l'usage. Malgré ces ordres, Paumier de Caën, grand Chymiste & habile Médecin, prévoyant le grand avantage qu'on pouvoit en tirer en Médecine, osa s'en servir en 1609, & fut dégradé. Ce n'est qu'avec lenteur, & après avoir lutté contre l'espèce humaine, qu'on parvient à lui être utile. La vertu de ce minéral fut enfin reconnue, & il fût inséré dans le Livre des Médicamens en 1637.

Ce minéral, manié par la main des habiles Chymistes, est devenu une des bases fondamentales des remèdes capitaux. L'Art est parvenu à maîtriser ce minéral, & à lui faire produire les effets de vomitif, de purgatif, ou de simple altérant. On en fait le Kermès minéral, le tartre émétique, le soufre doré d'antimoine, & une multitude d'autres préparations. C'est dans l'excellent *Dictionnaire de Chymie*, qu'il faut apprendre à connoître la véritable nature de ce minéral, les diverses préparations utiles qu'on en peut retirer, & l'art avec

lequel il faut les préparer. Un des remèdes contre les coliques de Plombier & de Peintre est fait de *Verre d'antimoine* & de *sucre en poudre*, mêlés, dont on fait une pâte.

L'Antimoine est aussi d'usage dans les Arts : on s'en sert pour polir les verres ardents. Mêlé au cuivre, il rend le son des cloches plus fin ; mêlé en petite quantité avec le plomb, il forme les caractères d'Imprimerie : il rend l'étain plus blanc & plus dur. L'émail jaune de la fayance se fait avec de l'antimoine, la suie, le plomb calciné, le sel & le sable.

ANTROPOMORPHITE, espèce de crustacée fossile, qui représente d'un côté la face de l'homme : on le rencontre en Angleterre ; mais on ne connoît pas son analogue vivant.

ANVOYE ou AVEUGLE. *Voyez* ORVERT.

AOUARA. *Voyez* PALMIER AOUARA.

APALACHINE. *Voyez* THÉ DES APALACHES.

APHIE, petit poisson de mer, de la grosseur au plus du petit doigt, blanchâtre : on le nomme *Nonnata* sur la côte de Gènes. Ces poissons se rassemblent en très grande quantité dans l'écume de la mer ; & ils s'entrelacent fortement les uns aux autres.

APHRO-NATRON. *Voyez* SEL MURAL.

APHRODITE, espèce d'insecte qui se trouve dans les mers d'Occident. Son corps a la forme d'un œuf : il est couvert de pointes couleur de pourpre, & de poils d'un jaune verd. Sa bouche est garnie de filets, semblables à des poils d'animaux.

APOCIN, TUE CHIEN ou HERBE DE LA HOUETTE, en latin *Apocynum*. C'est une plante originaire d'Égypte, qui s'élève environ à la hauteur de trois pieds, lacteuse, dont les feuilles sont larges, épaisses, opposées. Ses fleurs sont en cloche, découpées & purpurines. Ses fruits sont gros comme le poing, oblongs comme de grosses gaines, qui pendent attachés deux à deux à une grosse queue. Ce fruit est appelé en Égypte *Beidelsar*. Il est couvert de deux écorces : la première est verte & membraneuse ; la seconde est mince, polie, de couleur safranée. Ces écorces contiennent une matière filamenteuse, semblable à de la mousse d'arbre, sous laquelle toute la capa-

cité du fruit est remplie d'une maniere de coton très fin ; très mollet & très blanc, qu'on appelle *Houatte* ou *Houette* : les semences sont dans ce coton.

Cette plante est d'un bel aspect : sa tige & ses feuilles sont couvertes d'une espee de laine. Elle croît dans les lieux humides, en Egypte & près d'Alexandrie. Le coton, appelé *Houatte*, qui est dans son fruit, est employé pour garnir les habits : les Habitans du pays en mettent dans leurs lits. Il y a plusieurs espees d'*Apocin*, du fruit desquels on peut tirer le même usage. Le suc de cette plante, appliqué extérieurement, est un dépilatoire ; mais intérieurement, c'est un poison. On l'appelle *Tue-Chien*, parceque les Anciens ont cru que cette plante faisoit mourir les chiens.

On lit, dans la *Matiere médicale*, que le lait qui découle de la feuille arrachée à cette plante, se fige avec le tems à la pluie, & devient comme une sorte de gomme blanche, fort semblable à la *Gomme adragante*, sans en avoir cependant la douceur. Les Arabes ont donné à ces larmes, tantôt le nom de *Manne*, tantôt celui de *Sucre*, ne sachant à quelle espee ils devoient les rapporter. *Voyez TUE-CHIEN.*

ARABOUTEN, grand arbre du Bresil, qui donne le *Bois de Bresil*, si connu par sa bonne odeur.

ARAIGNÉE, en latin *Araneus*, insecte très commun, dont on trouve un très grand nombre d'espees différentes en figure, en grandeur, en couleur, & qui habitent différens lieux.

On va parler des sept principales espees de ces insectes qui sont, 1°. l'*Araignée domestique*, qui fait sa toile dans les coins des appartemens ; 2°. l'*Araignée des jardins*, qui fait en plein air une petite toile, circulaire, fort jolie, d'un tissu peu serré, au centre de laquelle elle reste pendant le jour ; 3°. l'*Araignée noire des caves*, qui loge dans les trous de vieux murs ; 4°. l'*Araignée vagabonde*, qui ne se tient pas tranquillement dans un nid comme les autres ; 5°. l'*Araignée des champs*, qui est montée sur de très hautes jambes, & qu'on appelle ordinairement *Faucheur* ; 6°. l'*Araignée enragée* ou *Tarentule*, commune en Italie ; 7°. l'*Araignée aquatique*.

Araignée domestique.

L'*Araignée domestique* est pour l'ordinaire de grandeur médiocre, velue, jaunâtre, ou d'un brun pâle; rachetée. Tout son corps se peut diviser en partie antérieure & postérieure, & en pattes. La partie antérieure qui est dure, écailleuse, transparente, contient la tête & la poitrine ou corcelet. La partie postérieure couverte d'une peau souple, est ce qu'on appelle le *Ventre*. Ces deux parties tiennent ensemble par un étranglement ou anneau fort petit. Les pattes ou jambes, au nombre de huit; tiennent au corcelet: elles sont dures comme toute la partie antérieure, & articulées de même que les pattes des Ecrevisses, ayant chacune à leur extrémité deux grands ongles crochus & articulés. Il y a à l'extrémité de chaque jambe, entre les deux ongles, une petite pelote qui est comme une éponge un peu mouillée: c'est à l'aide de cette éponge que l'*Araignée*, ainsi que les mouches, marche & grimpe sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur un peu gluante, qui suffit pour les y coller. Cette liqueur gluante tarit avec l'âge dans les araignées & dans les mouches, de manière qu'elles ne peuvent marcher long tems de bas en haut contre une glace de miroir; & même alors ces insectes ne sauroient sortir d'un vase de verre ou de porcelaine un peu profond.

Il arrive à peu près la même chose aux araignées pour la matière qui fournit leur toile. Cette matière s'épaissit dans l'*araignée*, & elle ne peut plus faire de toile; mais la Nature lui fournit une ressource pour avoir le moyen d'attraper sa proie: elle va chasser de son nid une araignée de son espèce, mais plus foible qu'elle, & s'empare de sa toile. Peut-être que la liqueur des extrémités des pattes est la même que celle dont se fait la toile, ou du moins qu'elle lui est analogue, puisqu'avec l'âge elles tarissent à-peu près de même.

Outre les huit jambes dont l'*araignée* se sert pour marcher: elle a encore deux autres jambes plus proches de la tête, plus courtes, qui ne portent point à terre, avec lesquelles elle ne marche pas, mais qui lui servent

de bras & de mains, pour manier & retourner la proie qu'elle tient dans ses ferres ou tenailles, qui sont immédiatement devant sa bouche. Ces tenailles ressemblent, en quelque façon, aux ferres des écrevisses : elles sont garnies de deux pointes fort dures aux deux bords qui se joignent. Ces ferres servent à l'araignée pour saisir sa proie & la tenir auprès de la bouche qui en tire la nourriture.

L'arrangement & la disposition des yeux est un des caractères propres à distinguer les diverses espèces d'araignées, car les yeux sont placés différemment dans presque toutes les espèces.

L'*Araignée domestique* a huit yeux placés sur son front en ovale : ces yeux sont petits, mais assez apparens, noirâtres, & à-peu-près de la même grandeur les uns que les autres. A l'extrémité du ventre de l'araignée, & autour de l'anus, il y a six mamelons musculeux, pointus vers leur extrémité, qui sont autant de filières dans lesquelles se moule la liqueur gluante qui doit devenir de la soie, lorsqu'elle se sera séchée après être sortie de ces filières. Ces mamelons ont un mouvement fort libre en tous sens. Ces six mamelons sensibles sont composés eux-mêmes de petites filières insensibles, garnies chacune de son sphincter pour s'ouvrir & pour se resserrer ; au moyen de quoi, l'araignée peut filer plus gros ou plus fin, comme il lui plaît.

La divisibilité de la matière à l'infini, quoique démontrée, effraie toujours l'imagination : la ténuité des fils dont est composée la soie dont l'araignée forme sa toile, est très propre à donner une idée de cette divisibilité. Chacun des six mamelons est composé lui-même de mille filières insensibles, qui donnent passage à autant de fils. Si on considère la finesse de cette soie d'araignée, composée de six milliers de fils, quelle doit être l'immense ténuité des fils qui sortent des petites filières ! Si on en faisoit le calcul, on croiroit tomber dans les abîmes de l'infiniment petit.

Ces filières sont d'usage pour la construction de la toile. Lorsque l'araignée entreprend cet ouvrage dans quelque coin d'une chambre, elle fait sortir de ses mamelons une goutte d'une liqueur gluante, qui, en se

desséchant , forme le fil : elle l'attache sur le mur ; & en s'éloignant , le fil s'allonge. Arrivée au coin du mur opposé , elle fait la même opération ; puis s'éloignant d'une demi ligne , elle applique contre le mur un nouveau fil , qu'elle conduit au mur où elle avoit appliqué le premier , & cela parallèlement au premier. Elle continue ainsi jusqu'à ce que sa toile ait toute la largeur qu'elle veut lui donner. Ces premiers fils peuvent être regardés comme la *chaîne* de la toile. Ensuite elle traverse en croix ces rangs de fils parallèles , & y applique d'autres fils , qu'on pourroit appeller la *Trame*. Comme ces fils fraîchement filés sont gluans & s'attachent contre tout ce qu'ils touchent , ils se collent en croix les uns sur les autres ; c'est ce qui fait la fermeté de la toile d'araignée : au lieu que la fermeté des toiles que nous faisons pour nos usages , consiste dans l'entrelassement des fils de la *Chaîne* avec ceux de la *Trame*. L'araignée a grand soin de tripler & de quadrupler les bords de sa toile , pour lui donner plus de fermeté.

Voilà les filets tendus pour prendre sa proie : c'est-là que , cachée dans le coin de sa toile , elle l'attend avec patience. Elle est avertie du moindre insecte qui tombe dans sa toile , parceque tous ses fils retentissent à un centre commun.

Quand la mouche , qui se prend dans ce filet tendu , est petite , l'araignée la prend dans ses tenailles , & l'emporte dans son nid pour s'en nourrir. Si la mouche est un peu grosse en comparaison de l'araignée , & qu'avec ses aîles & ses pattes elle puisse l'incommoder , alors l'araignée supplée à la foiblesse par l'art ; elle l'enveloppe d'une grande quantité de fils , & la garotte , au point qu'elle ne puisse remuer ni aîles , ni pattes. L'araignée alors l'emporte dans son nid , & elle lui suce toutes les humeurs du corps. Quelquefois la mouche est si forte & si grosse , que l'araignée désespere de la vaincre : pour lors elle prend son parti ; elle déchire l'endroit de la toile où la mouche est tenue : elle la détache , la jette dehors ; & à l'instant , elle raccommode sa toile déchirée.

L'*Araignée domestique* change de peau tous les ans , même aux pattes , comme les écrevisses ; elle ne grandit

guere du corps , mais beaucoup des jambes : sa vie peut aller à quatre ans.

Araignée des Jardins.

L'*Araignée des Jardins* a quatre grands yeux , couverts d'une croûte dure , polie & transparente , (car les yeux des araignées ne sont point à rézeau , comme les grands yeux des mouches.) Ces quatre yeux sont placés en quarré sur le front ; & il y a deux autres yeux plus petits à chaque côté de la tête. Ces araignées sont de différentes couleurs : il y en a de vertes , de blanches & de grises.

L'*Araignée des jardins* nous fait voir une toile circulaire , suspendue en l'air , faite avec tout l'art & toute l'industrie possible. Elle forme d'abord plusieurs fils droits , qui , en se traversant , sont disposés en toile : elle choisit le centre , & de là elle conduit toujours circulairement des fils peu distans les uns des autres , mais avec une régularité égale à celle du compas. Plus les cercles approchent du centre , plus ils sont ferrés , & plus par conséquent ils donnent de force à l'ouvrage. L'*Araignée* se tient dans le centre de sa toile , auquel le moindre ébranlement retentit , & elle fond sur l'insecte pris dans ses filets : ce qui est rendu d'une manière bien énergique par ces vers traduits de Pope.

Contemplez l'*Araignée*

Que son toucher est vif , qu'il est prompt , qu'il est sûr !

Sur ses pieges tendus sans cesse vigilante ,

Dans chacun de ses fils elle paroît vivante.

Araignée des Caves.

L'*Araignée des caves* fait son nid dans les vieux murs : elle n'a que six yeux. Ces yeux sont placés , deux au milieu du front , & deux à chaque côté de la tête. Les *Araignées* de cette espece sont toutes de couleur noire & fort velues. Leurs jambes sont courtes : elles sont fortes & méchantes : elles pincent fort ferré ; mais on dit que leur morsure dans ce pays-ci n'est point dangereuse. Si

elles font sentir de la douleur , ce ne peut être qu'en pinçant , car on ne leur connoît point d'aiguillon.

La Nature a pourvu chaque espece d'animaux de la sagacité & de l'adresse qui leur étoit nécessaire pour se saisir de leur proie. Il y a une espece d'araignée qui se pratique un petit creux dans le sable, qu'elle tapisse intérieurement de soie pour empêcher que le sable ne s'éboule : elle se tient au guêt à l'ouverture de ce creux ; & quand une mouche vient se poser près de-là , fût-ce même à la distance de trois pieds , elle court dessus avec une extrême vitesse , l'attrape & l'emporte dans son trou.

Araignée vagabonde.

L'*Araignée vagabonde* est ainsi nommée , parcequ'elle n'est jamais sédentaire dans son nid , comme les autres araignées. Elle va chercher sa proie , & la chasse avec beaucoup de ruse & de finesse. Cette araignée a deux grands yeux au milieu du front , deux plus petits aux extrémités du front , deux de la même grandeur sur le derrière de la tête.

Comme les araignées n'ont point de col , & ne sauroient mouvoir la tête , la Nature y a suppléé par le nombre & la position des yeux ; étant obligées de vivre d'une proie , aussi agile & aussi alerte que la mouche , il falloit que leur vûe s'étendît de tous côtés. L'*Araignée vagabonde* prend les mouches en sautant , sans faire aucun mouvement de la tête pour les découvrir. Ce mouvement auroit pu effaroucher cet insecte timide.

Les bras de l'*Araignée vagabonde* se terminent en un bouquet de plumes. Cette araignée s'en sert pour les jeter sur les aîles de la mouche qu'elle a attrappée : elle ne fait point de fil.

Araignées faucheurs.

Les *Araignées de campagne* , connues sous le nom de *Faucheurs* , ont huit yeux placés d'une maniere extraordinaire. Il y en a deux très petits & noirs au milieu du front : aux extrémités du front , à droite & à gauche , il y a deux petites bossés ; & sur le sommet de

chacune de ces bosses trois yeux placés en tresse , & qui ont une cornée blanche & transparente. Les jambes de cette espece sont fort minces , & plus longues que celles des autres araignées ; ce qui leur étoit nécessaire pour marcher au milieu des herbes.

Ces Araignées sont de grandes fileuses : dans l'automne , les chaumes paroissent tout couverts & brillans de leurs fils. Lorsque le vent en a réuni une certaine quantité , on les voit quelquefois voltiger assez haut dans les airs , & ils paroissent d'une blancheur éclatante : ces paquets de soie se collent un peu au doigt lorsqu'on les touche ; il est fâcheux que le peu de force de ces fils fasse désespérer d'en pouvoir faire usage.

La Tarentule.

L'*Araignée enragée* est la fameuse *Tarentule* , sur laquelle on a fait de grandes Dissertations , & débité bien des contes. Cette espece d'araignée a le port & la figure à-peu-près de nos araignées domestiques ; mais elle est dans toutes ses parties beaucoup plus forte & plus robuste. Elle a les jambes & le dessous du ventre tachetés de noir & de blanc ; le dessus du ventre , aussi-bien que toute sa partie antérieure , est noir. Les yeux de cette espece d'araignée , au contraire des autres , sont couverts d'une cornée humide & tendre , qui se flétrit & s'enfonce après la mort de l'insecte. Ses yeux sont d'un jaune doré , & étincellans comme ceux des chiens & des chats , quand on les voit dans l'obscurité.

La *Tarentule* a été ainsi nommée à cause de *Tarente* , Ville de la Pouille , où elle est fréquente. On dit que cette araignée est très vénémeuse , & que sa morsure occasionne des symptômes qui paroissent aussi singuliers que la guérison. On ajoute que ceux qui en sont mordus ont des symptômes différens : les uns chantent , les autres rient , les autres pleurent ; d'autres ne cessent de crier ; d'autres sont assoupis ; d'autres ne peuvent dormir. Enfin on prétend que le remede qui les soulage le plus , est de les faire danser à outrance. Pour cet effet , on leur fait entendre les symphonies qui leur plaisent le plus : on eslaie divers instrumens ; on leur joue des airs

de différentes modulations , jusqu'à ce qu'on en trouve un qui flatte le malade : alors , dit-on , il saute hors du lit , & se met à danser jusqu'à ce qu'il soit en nage & hors d'haleine ; ce qui le guérit. Voilà de ces faits qui retentissent continuellement aux oreilles de tout le monde , & que l'on présente comme vrais. Cependant plusieurs personnes très curieuses & très instruites qui ont voyagé en Italie , entre autres M. l'Abbé Nollet , se sont assurées que ce fait passoit pour être fabuleux , même dans la Pouille , parmi les gens éclairés ; & qu'il n'y a que des gens de la lie du peuple & des vagabonds , qui , se disant piqués de cet insecte , paroissent guérir par la danse & la musique , & gagnent leur vie par cette sorte de charlatanerie. On ne craint point les *Tarentules* à Rome , parcequ'il n'y a point d'exemple qu'elles aient incommodé quelqu'un : il paroît , quoi qu'on en dise , qu'elles ne sont point plus dangereuses dans la Pouille.

Les *Tarentules* ourdissent de la toile comme les autres araignées , & elles y attrappent des mouches & des papillons , dont elles se nourrissent. Elles habitent dans des trous de terre & dans des fentes de muraille. Pendant l'hiver elles restent cachées sous terre : elles se battent , se tuent , se mangent les unes les autres. Elles font jusqu'à soixante œufs à la fois : elles les tiennent attachés à leur poitrine jusqu'à ce qu'ils soient éclos ; puis elles gardent leurs petits sous leur ventre , jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez grands pour marcher & pour travailler.

Les Curieux qui sont bien aises d'avoir des *Tarentules* , emploient des paysans pour les dénicher : ceux-ci connoissent les trous où ces insectes se retirent , ils imitent le bourdonnement d'une mouche ; la *Tarentule* sort brusquement pour attrapper sa proie , & elle est prise elle-même au piège qu'on lui a dressé.

Sentimens sur l'accouplement des Araignées , & les parties qui servent à la génération.

Quelques Naturalistes ont cru que cette espèce d'insecte étoit androgyne ou hermaphrodite ; cependant la diversité du sexe paroît manifestement dans les araignées , car

la femelle est bien plus grande & plus grosse que le mâle : cela va si loin , que M. Hombert a été obligé de mettre dans la balance jusqu'à cinq & six araignées mâles des jardins contre une femelle de la même espèce pour en trouver le poids égal. Observation assez commune dans la plupart des insectes ; tout au contraire des quadrupèdes , dont les mâles sont plus grands & plus forts que les femelles.

Le Savant Lister a observé qu'il y a des nœuds aux extrémités de ces bras dont on a parlé , & qui servent à l'araignée pour manier la proie qu'elle tient dans ses tenailles : c'est à l'extrémité de ces bras ou antennes des mâles , qu'il a observé un *nœud* qui ne se trouve point à celles des femelles : il a pensé que ces *nœuds* étoient la partie masculine ou son étui dans les araignées à huit yeux ; & qu'ils faisoient alternativement leur fonction dans l'accouplement. M. Syonnet , grand Observateur , nous a confirmé la même chose dans ses excellentes Remarques sur la Théologie des Insectes de Lefler. Voici ses propres termes :

» Ces *nœuds* sont plus remarquables qu'ils ne paroissent. Peut être aura-t-on peine à me croire , si je dis que ce sont les instrumens de la génération du mâle. Je puis cependant assurer , pour l'avoir vû plus d'une fois , que certaines espèces d'araignées s'accouplent par-là. Les mâles de ce genre ont le corps plus mince , & les jambes plus longues que les femelles. C'est un spectacle assez risible que de leur voir faire l'amour. L'une & l'autre montées sur des tapis de toile , s'approchent avec circonspection & à pas mesurés : elles allongent les jambes , secouent un peu la toile , se tâtonnent du bout du pied , comme n'osant s'approcher. Après s'être touchées , souvent la frayeur les saisit : elles se laissent tomber avec précipitation & demeurent quelque tems suspendues à leurs fils. Le courage ensuite leur revient : elles remontent , & poursuivent leur premier manège. Après s'être tâtonnées assez long-tems avec une égale défiance de part & d'autre , elles commencent à s'approcher davantage , & à devenir plus familières. Alors les tâtonnemens réciproques deviennent plus fréquens & plus hardis :

» toute crainte cesse ; & enfin , de privautés en privautés , le mâle parvient à être prêt à conclure. Un des deux boutons des antennes s'ouvre tout d'un coup & comme par ressort : il fait paroître & à découvert un corps blanc ; l'antenne se plie par un mouvement tortueux : ce corps se joint au ventre de la femelle , un peu plus bas que son corcelet , & fait la fonction à laquelle la Nature l'a destiné.

Quand on ignore que les araignées se haïssent naturellement , & se tuent en toute autre rencontre que lorsqu'il s'agit de s'accoupler , on ne peut qu'être surpris de la maniere bifare dont elles se font l'amour : mais quand on connoît le principe qui les fait agir de la sorte , rien ne paroît étrange ; & l'on ne peut qu'admirer l'attention qu'elles ont à ne se pas livrer trop aveuglément à une passion ou à une démarche imprudente , qui pourroit leur devenir fatale ; c'est un avis qu'elles donnent au Lecteur.

Voilà un accouplement des plus singuliers , & très différent de tous ceux que les autres insectes nous font voir. Sa singularité ne seroit cependant pas une raison de le nier : la Nature aussi riche que variée dans ses productions , nous fait voir à chaque instant , qu'elle arrive aux mêmes fins par mille moyens différens.

Les Anciens , d'après Aristote , disent que les araignées s'accouplent à reculons ; & quelques Modernes prétendent que c'est ventre contre ventre. L'Auteur du Mémoire sur les *Araignées aquatiques* , dit avoir observé à la partie postérieure du mâle , un tuyau recourbé : ce tuyau a du ressort. Si on l'éleve comme pour le renverser sur le corcelet , il échappe à l'épingle avec laquelle on l'éleve , & reprend sa premiere situation. Cet Auteur croit que ce canal recourbé n'est que le fourreau , car on voit à travers un organe noir. La situation de la partie qui caractérise la femelle n'est point douteuse ; celle qui caractérise l'araignée mâle est différemment placée. Je crois qu'on peut penser , d'après les Observations de ces illustres Naturalistes , que la maniere de s'accoupler varie beaucoup suivant les différentes especes d'araignées.

Quoi qu'il en soit de cet accouplement , toutes les araignées sont ovipares ; avec cette différence , que les

unes font une grande quantité d'œufs , comme celles des jardins , & celles qu'on appelle communément *Faucheurs* ; & que les autres en font fort peu , comme nos *Araignées domestiques*. Leurs œufs sont ronds , de la grosseur des semences de pavot , la coque en est molle , transparente , membraneuse : ils diffèrent en couleur suivant les especes d'araignées.

Les araignées filent une soie plus forte que celle dont leur toile est composée , pour envelopper leurs œufs pour les mettre à couvert du froid & des insectes qui pourroient les manger. Les coques des diverses especes d'araignées varient beaucoup pour la forme & pour la couleur : certaines araignées filent deux ou trois petites boules de couleur rougeâtre , dans lesquelles leurs œufs sont renfermés : elles les laissent suspendues à des fils , & ces boules sont cachées derriere des feuilles seches ; d'autres donnent à leurs coques la figure d'une poire qu'elles suspendent à un fil ; d'autres font de petites coques rondes d'un beau blanc , de la grosseur d'un pois , & qu'on trouve dans les feuilles repliées par les chenilles.

Les araignées ne couvent point leurs œufs , mais elles en ont un soin extrême. Si on les fait fuir , elles emportent avec elles la coque qui contient l'espérance de leur postérité. Aussi-tôt que les petits sont éclos , ce qui arrive au bout de vingt & un jours , ils commencent à filer , & grossissent à vue d'œil. Lors même qu'ils n'attrapent point encore de mouches , ils grandissent chaque jour de plus du double de leur grosseur , sans prendre aucune nourriture sensible.

De la Soie des Araignées.

On doit , pour ainsi dire , autant de reconnoissance aux Citoyens zélés qui dans leurs travaux ont tendu à l'utilite publique sans avoir eu le bonheur d'y réussir , qu'à ceux qui , avec les mêmes vues , sont arrivés à leurs fins. Les premiers avoient la même intention : ils ont mis sur la voie ; quelquefois il ne faut qu'un pas de plus pour la perfection ; mais ce pas est réservé à la postérité. M. Bon , premier Président de la Chambre des Comptes de Montpellier , & Associé honoraire de la

Société

Société Royale des Sciences de la même Ville, a envoyé, en 1709, à l'Académie des Sciences, des mitaines & des bas faits de soie d'araignée. Ces ouvrages étoient aussi beaux & presque aussi forts, que les ouvrages faits avec de la soie ordinaire.

Voici une légère idée de la manière dont il fit préparer cette soie. Après avoir fait ramasser un grand nombre de *coques d'araignées* (ce sont ces petites boules de soie dans lesquelles les araignées enveloppent leurs œufs) M. Bon les fit battre pendant quelque tems pour en faire sortir toute la poussière : on les lava parfaitement dans de l'eau tiède. On les mit tremper dans un grand pot avec de l'eau de savon, du salpêtre, & un peu de *gomme arabique*. On fit bouillir le tout pendant deux ou trois heures : on relava ensuite toutes les coques d'araignées avec de l'eau tiède, pour en bien ôter tout le savon. On les laissa sécher : on les fit ramollir un peu entre les doigts, pour les faire carder plus facilement. On employa pour cette soie des cardes beaucoup plus fines, que celles que l'on emploie pour la soie ordinaire, & on obtint par ce moyen une soie d'une couleur grise agréable, approchante du gris de souris : on la fila, & on en fit des bas & des mitaines. Cette soie prend aisément toutes sortes de couleurs.

Cette découverte se présentoit avec des apparences assez favorables, & méritoit d'être suivie. L'Académie chargea M. de Réaumur & un autre Membre, de suivre de près les découvertes de M. Bon. M. de Réaumur le fit avec son zèle ordinaire ; mais il trouva que les toiles d'araignée n'étoient nullement propres à être mises en œuvre, parceque les fils en étoient trop délicats, & qu'il en eût bien fallu quatre-vingt-dix pour faire un fil égal en force à celui que file le ver à soie ; & bien 18000 pour faire un fil à coudre, aussi fort que ceux des fils de ces vers.

Il ne restoit que les coques qu'elles filent autour de leurs œufs, dont on pouvoit espérer quelque utilité. Il les examina, & s'apperçut qu'il n'y avoit que celles des *Araignées des Jardins*, dont les toiles sont faites de rayons qui partent d'un centre, autour duquel tourne un fil en spirale, qui pussent être de quelque usage : les coques

des autres fournissant trop peu de fils , ou le fil n'ayant pas les qualités requises.

Il s'agissoit ensuite de savoir si l'on pouvoit avoir la soie de ces coques à aussi bon marché que la soie commune , ou bien si , étant plus chere , elle seroit aussi plus belle. La premiere question fût bientôt décidée : quoique M. de Réaumur trouvât dans les vers de terre & dans la substance molle des plumes nouvelles une nourriture fort aisée à procurer aux araignées , & qu'ainsi la difficulté de leur fournir assez de mouches cessât , il en rencontra une autre qu'il n'y avoit pas moyen de lever ; c'étoit celle qui naissoit de la haine mutuelle qu'elles se portent : elle ôtoit tout moyen de les élever ensemble ; il auroit donc fallu les élever chacune séparément , ce qui ne pouvoit se faire sans un travail infini , & par conséquent sans beaucoup de dépenses , vû sur-tout qu'il trouva que les fils des coques d'araignées étoient cinq fois plus fins que ceux des vers à soie , & qu'il falloit douze fois plus d'araignées que de vers pour fournir une même quantité de soie ; de sorte que pour avoir une seule livre de *soie d'araignée* , il auroit fallu près de vingt-huit mille coques , qu'on ne pouvoit se procurer qu'en nourrissant encore un bien plus grand nombre d'araignées , puisqu'il n'y a que les femelles seules qui filent ces coques pour envelopper leurs œufs. Il étoit donc démontré que la soie d'araignée devoit coûter beaucoup plus cher que la soie ordinaire. Restoit à savoir si elle étoit plus belle ou plus lustrée ; c'est ce que M. de Réaumur ne trouva pas : il prétend au contraire qu'elle avoit moins de lustre ; & il en attribue la raison à ce que les fils qui composent la soie d'araignée sont plus délicats & plus crépés que ceux des vers à soie.

On aura sans doute regret , dit M. de Réaumur , de ce qu'il nous reste si peu d'espérance de profiter d'une découverte si ingénieuse. Mais , ajoute-t-il , il reste encore quel'qu'espece de ressource ; peut-être trouvera-t-on des araignées qui donnent plus de soie que celles que nous voyons communément dans le Royaume. Il est certain , par le rapport de tous les Voyageurs , comme nous le verrons plus bas , que celles de l'Amérique sont beaucoup plus grosses que les nôtres ; d'où il semble

qu'elles doivent faire de plus grosses coques. Les *vers à soie*, qui, quoiqu'originaires de pays éloignés, nous aideroient même à espérer que les *araignées de l'Amérique* pourroient vivre dans ceux-ci. Quoi qu'il en soit, il faut expérimenter : c'est la seule voie de découvrir des choses utiles & curieuses.

Si on eût pu tirer parti des coques de soie d'araignées de ce pays, on auroit eu des soies de couleur naturelle, beaucoup plus variées que ne l'est celle des *vers à soie*, qui est toujours aurore ou blanche; au lieu que les coques d'araignées en donneroient de jaune, de blanche, de grise, de bleu céleste, & d'un beau brun café. Ces dernières sont rares : on n'en trouve guere que dans quelques champs de genêt : elles different des autres, en ce que la superficie est recouverte d'un tissu très serré, semblable à ce qui reste sur la coque d'un ver à soie, lorsqu'on l'a dévidée en partie.

Il faut observer une petite différence entre le travail de M. Bon & celui de M. de Réaumur : c'est que le premier ayant travaillé sur la soie des araignées de Languedoc, de la Provence, pays plus chauds, a trouvé des coques plus abondantes & plus garnies de soie, que ne le sont celles des araignées qui naissent dans nos pays tempérés, sur lesquelles M. de Réaumur a exercé son travail.

Venin de l'Araignée.

La plupart des hommes haïssent les araignées ; les femmes sur-tout en ont tant d'horreur, que l'idée seule d'une araignée suffit quelquefois pour les faire trouver mal. Cette impression vient sans doute, d'une idée imbuë dès l'enfance que cet animal est vénimeux. Si la morsure de l'araignée est vénimeuse, ce ne peut-être que dans les pays chauds ; dans les pays tempérés, tels que le nôtre, elles ne sont point dangereuses : nous n'avons que l'*araignée de cave* qui pince très serré, mais dont la morsure n'a point de suites. La *Tarentule*, même dans la Pouille, suivant les Observations de plusieurs Curieux, comme nous l'avons vu, n'est point dangereuse. Peut-être la morsure de nos araignées, ou leur attouchement, peut elle dans certaines personnes occa-

tionner une demangeaison ou légère inflammation, tandis qu'elle n'agit point le moins du monde sur d'autres.

Nous voyons une multitude d'animaux qui en sont très avides, & qui les mangent sans en être incommodés. Le *singe* en est très friand; la *volaille*, le *rossignol*, la *fauvette*, la *gorge-rouge*, & autres petits oiseaux à bec éfilé, en font leur nourriture journalière. La grande *fausse guêpe*, appelée *mouche ichneumone*, saisit les araignées, les porte à son nid, & les y enferme pour servir de nourriture aux petits qui doivent éclore. La *guêpe* & le *frelon* fondent quelquefois sur les plus grosses araignées, les portent par terre, leur coupent les jambes, & s'envolent avec le corps mutilé.

Il y a des goûts bizarres, même parmi des peuples entiers. Les habitans de la côte de Guinée mangent les *mouchecons*; ceux de l'Isle de Ceylan, les *abeilles*; ceux de la nouvelle Espagne, les *fourmis*; les Hottentots, les *poux*; d'autres, les *vers à soie*, s'il en faut croire les Relations des Voyageurs. Des faits bien avérés prouvent que plusieurs personnes ont mangé des Araignées sans en être incommodées. M. de la Hire a assuré à l'Académie des Sciences, qu'il avoit connu une Demoiselle, qui, lorsqu'elle se promenoit dans un jardin, ne voyoit point d'araignées qu'elle ne saisit & ne croquât sur-le-champ. Il est parlé de la fameuse *Anne de Schurman*, qui les cherchoit par goût & les mangeoit avec délices. Pour s'excuser de l'attrait singulier qui la portoit ainsi à manger des araignées, elle soutenoit en plaisantant, qu'il falloit qu'elle fût née sous le signe du scorpion.

On voit les araignées déposer leurs œufs sur les fruits dont on mange tous les jours, sans que les estomacs les plus délicats en soient incommodés. Voilà des faits qui prouvent que l'araignée, prise intérieurement, ne peut faire de mal. Cependant les Auteurs de la matière médicale n'osent en conseiller l'usage dans les maladies pour lesquelles on les recommande, jusqu'à ce que des expériences plus répétées & plus décisives, constatent leur vertu médicinale: ils croient volontiers qu'elles ne peuvent pas faire de mal étant prises intérieurement; mais ils ne voient pas non plus le grand bien qu'on en

peut tirer. Quoique le Docteur Martin Lister, dans son *Traité sur les Araignées*, attribue à ces insectes plusieurs propriétés, & qu'il en tire différens remèdes, il conseille, dans les mêmes cas, de donner la préférence à ceux dont la vertu est plus décidée.

L'araignée, ainsi que la toile, contient beaucoup d'alkali volatil & d'huile : la toile d'araignée est vulnérable, astringente & consolidante : elle arrête le sang étant appliquée sur les plaies récentes. Rien de si commun parmi le peuple, que de s'en servir pour les coupures. Il faut en mettre dans la plaie si-tôt qu'elle est faite, ce qui l'empêche de se tuméfier.

On raconte mille histoires fabuleuses de l'inimitié qu'il y a entre l'araignée & le serpent, & de celle qui regne entre le crapaud & l'araignée. Bien des personnes disent, que quand un crapaud passe sous une toile d'araignée, l'araignée descend pour mordre le crapaud ; & que si elle le mord, il est empoisonné. M. Lyonnet a fait l'expérience de faire descendre une araignée sur un crapaud, & jamais ces animaux n'ont paru avoir la moindre envie de se battre.

Araignées aquatiques.

L'Araignée aquatique est un insecte en quelque sorte amphibie ; car il vit & nâge dans les eaux où périssent toutes les autres especes d'araignée, & il peut vivre hors de cet élément dont il sort quelquefois pour poursuivre des insectes, & les emporter dans l'eau lorsqu'il les a pris. Cet insecte nous fait voir les manœuvres les plus curieuses & les plus singulieres.

Cette espece d'araignée ressemble presque tout-à-fait aux *Araignées terrestres* : elle a la partie postérieure, ainsi qu'elles, garnie de filieres dont elle fait aussi usage pour filer. On la voit quelquefois nâger au milieu des eaux avec beaucoup d'agilité, tantôt en montant, tantôt en descendant : elle nâge sur le dos, le ventre en haut. Ce qui frappe le plus, lorsqu'on observe cet insecte nâgeant, c'est que son ventre paroît brillant & comme enduit d'un vernis argentin, semblable à du vis argent. Ce brillant dépend de ce que l'eau ne s'at-

tache pas au ventre de cette araignée qui est gras, & qu'il y a toujours une lame ou couche d'air entre l'un & l'autre. Cet air sert beaucoup à cet insecte. Il fait par ce moyen se procurer un domicile où il est à sec au milieu de l'eau. Pour cet effet, cette araignée attache quelques fils à des brins d'herbes dans l'eau même; ensuite montant à la surface, toujours sur le dos, elle tire hors de l'eau son ventre qui paroît sec & élevé sur la surface de ce liquide, pour lors elle le retire vivement dans l'eau, & entraîne avec lui une forte bulle d'air dont il reste couvert: elle descend vers ses fils, & y laisse cette bulle d'air, ou du moins une partie qui semble s'attacher à ces fils. Voilà déjà une bulle ronde, une espece de cloche d'air au milieu de l'eau, que les fils qui sont au-dessus empêchent de remonter à la surface. Alors l'araignée y retourne, en rapporte de nouvel air, qu'elle porte à sa cloche, ce qui l'augmente de volume. Elle répète ce manège jusqu'à ce que la cloche soit plus grosse qu'une noisette & capable de la contenir. On la voit alors y entrer, en sortir, y apporter les insectes qu'elle prend pour les y manger. Quand elle entre dans sa cloche, elle l'aggrandit en y apportant avec elle la lame d'air dont son ventre est toujours enduit: quand elle en sort, elle la diminue, en entraînant avec son ventre une portion d'air. Telle est la mécanique qu'emploie cette araignée pour commencer son domicile: elle recouvre ensuite cette bulle d'air d'une espece de matiere vitrée; & elle la renforce & la tapisse, pour ainsi dire, de fils au petit point. On ne peut voir sans étonnement qu'une bulle d'air serve ainsi de moule & de base à la coque de soie de l'araignée, & qu'elle subisse tant de frottement sans éclater.

Ces logemens transparens different quelquefois pour la forme & pour la grandeur; il y en a qui ressemblent à des cloches de plongeurs, avec cette différence cependant qu'un poisson vorace peut entrer dans la cloche des plongeurs, & que l'*Araignée aquatique* au contraire, ne craint point d'ennemi dans la sienne, le dessous n'étant point ouvert. D'autres ont la figure d'un rognon. Les uns sont de la grosseur d'une noix; d'autres sont très petits. Tous ces logemens sont propres à diverses

especes de ces araignées , dont quelques-unes même sont si petites , qu'elles ne sont visibles que par leur bulle.

Le P. L. , Prêtre de l'Oratoire , qui , dans son excellent *Mémoire pour servir à commencer l'Histoire des Araignées aquatiques* , a si bien détaillé tous les procédés industrieux de cette espece d'araignée , soupçonne que ces araignées ont deux portées par an , une au printems , & l'autre au mois de Septembre. On leur voit alors deux ou trois loges qui communiquent l'une à l'autre , destinées apparemment à servir de logement à leurs petits. Il croit que le mâle en fait une autre à côté de celle de la femelle , mais pourtant isolée. Quand cette loge est faite , le mâle en fait sortir son corps en partie , & entraîne avec lui son domicile. Il perce la cloison de la loge de la femelle ; & introduisant son corps dans cet appartement étranger , les deux bulles se réunissent subitement par leurs bords , comme deux gouttes d'eau qu'on approche l'une de l'autre.

L'Ecrivain , d'après lequel nous parlons , a observé une de ces araignées qui habitoit dans un appartement à trois loges , & qu'il a reconnu depuis être une femelle. Il l'a vûe couchée sur le dos dans sa loge , le ventre en haut , les pattes étendues comme morte pendant un jour entier. Il a vu une autre araignée entrer dans la loge où celle-ci étoit gissante : elle glissa son corps sur le ventre de l'autre ; cela dura un instant , après lequel l'araignée qui avoit l'air d'être morte , sembla ressusciter : elle se releva & courut après l'autre qui s'enfuyoit avec précipitation. Ce spectacle qu'il a remarqué plusieurs fois , & l'examen des sexes ne lui ont pas permis de douter qu'il ne fût question d'accouplement.

Ces especes d'araignées aquatiques sont communément fort vives : on les voit transporter sans cesse çà & là leur bulle. Elles se dévorent les unes & les autres , ainsi que les *araignées terrestres* ; & il paroît que les petites araignées , qu'on voit marcher sur l'eau pour y prendre des mouches aquatiques , sont de leur goût. Mais elles ont elles-mêmes pour ennemi les *punaises d'eau* & les *nymphes à masque* , qui les détruisent très promptement.

Ces especes d'araignées aquatiques se trouvent dans

les eaux de mares & d'étang, rarement autour de Paris, mais fréquemment en Champagne, ainsi que le dit M. Geofroy, qui, après avoir observé lui-même ces insectes, & avoir si bien décrit, ainsi que nous l'avons fait d'après lui, l'adresse de ces araignées dans la construction de leur bulle, rend témoignage à la vérité des faits énoncés dans le *Mémoire du P. L. sur les araignées*. Ce Mémoire est devenu très rare.

Araignées étrangères.

Il y a, dit le P. Labat (*Voyage de l'Amérique*) dans les Isles de l'Amérique de très grosses araignées. On en pourroit trouver de la grosseur du poing : elles n'ont jamais eu de cornes, comme quelques-uns l'ont prétendu ; & elles sont sans venin : une infinité d'expériences prouvent cette vérité. Selon ce Missionnaire, on se garde bien de les tuer, parcequ'elles mangent certains insectes de la figure des hannetons, qui rongent les papiers, les livres, les tableaux, les hardes, & qui gâtent, par leur ordure & leur mauvaise odeur, tous les endroits où ils se nichent : on les appelle *Ravets*. Comme ils volent par-tout, & plus la nuit que le jour : ils se prennent dans les toiles de ces *grosses araignées* ; ou bien s'ils sont dans quelque endroit & qu'ils y dorment, l'*araignée* ne les a pas plutôt apperçus, qu'elle fond dessus avec une vitesse surprenante, les prend, les lie pour ainsi dire, & les suce de telle manière, que lorsqu'elle les quitte, il ne reste plus rien que leurs aîles & leur peau desséchée comme du parchemin.

Il est dit dans l'*Histoire Naturelle des Antilles*, par le P. du Tertre, qu'il y a dans ce pays des araignées qui ont plus de circonférence que la paume de la main, lorsque leurs pattes sont étendues. Le corps de ces araignées est composé de deux parties, l'une est plate, l'autre ronde & pointue comme un œuf de pigeon : leur bouche est armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui sont d'une matière solide, d'un noir très poli & très luisant. Les Curieux font enchasser ces crochets dans de l'or, pour s'en servir comme de cure-dents, qui sont très estimés, parcequ'ils préservent, dit-on, les dents de douleur & de corruption.

Ces Araignées étant vieilles , sont couvertes d'un duvet noirâtre , aussi doux & aussi pressé que du velours. Comme les serpens , elles quittent tous les ans leur vieille peau. Leur toile est si forte , que les petits oiseaux ont bien de la peine à s'en débarrasser : elles déposent leurs œufs dans une bourse qu'elles tiennent sous le ventre & qu'elles portent par-tout avec elles : la première peau de cette bourse est d'un cuir comme le cannepin ; tout le dedans est rempli d'une filasse comme de la soie. Selon quelques Habitans de l'Isle , cette araignée est aussi dangereuse que la vipere : ses poils piquent & brûlent comme des orties.

Il y a à la Louïsiane plusieurs especes d'*araignées* , qui sont semblables à celles de France. Mais on y en voit une especes qui n'a rien qui en approche. Elle est grosse comme un œuf de pigeon , mais bien plus longue : sa couleur est noire & bigarée d'or. Cet insecte fait sur les arbres des toiles d'une soie forte , torse & dorée ; quelquefois de la grandeur d'un eul de tonneau , dans lesquelles s'arrêtent souvent des oiseaux. Elle renferme ses œufs dans une especes de vase , en forme de coupe , qui est tissue de soie.

Dans l'*Histoire Naturelle de la France équinoxiale* , il est parlé de diverses especes d'*Araignées* qui se trouvent dans l'isle de Ceylan. La plus curieuse est une *Araignée couleur d'argent* , en forme de *Cancre*. Il y a plusieurs autres especes d'*Araignées* qui sont monstrueuses , & dont la piquure est mortelle , si on n'y remédie point.

Il y en a aussi dans l'Isle de Corse , en Guinée , dans l'Isle de Madagascar , qui sont fort vénémeuses. Au Cap de Bonne Espérance , il y a une araignée de la grosseur d'un pois , dont la morsure est fatale , lorsque l'antidote est appliqué trop tard.

Il y en a une especes dans l'Isle de Ceylan , qui , quoiqu'horrible à voir lorsqu'elle est en vie , ne montre rien de hideux quand elle est morte & conservée dans une liqueur. Au contraire , elle paroît fort belle , par les boucliers circulaires qu'elle porte sur le dos. Il y a de ces grosses araignées de l'Isle de Ceylan qui ne font point de toile : si elles se trouvent sur de grands arbres , elles

dévident un gros fil, au moyen duquel elles descendent lentement à la maniere des chenilles, qu'elles imitent aussi en formant, de leurs fils, un nid oval où elles posent leurs œufs. Elles enchâssent leurs nids si fortement sur les branches d'arbres, qu'il est difficile de les en tirer.

Seba dit qu'il y a en Afrique une espece d'araignée qui ressemble à la *Tarentule* : on dit que sa morsure produit le même effet que celle de la *Tarentule*, & qu'on emploie le même remede. Seba ajoute que ceux qui se prétendent piqués par ces araignées, ne se font voir en public que pour de l'argent, & qu'il y a lieu de les regarder comme des fourbes. Il y a de certaines araignées que les Negres estiment être un mets fort délicat, & qu'ils mangent avec avidité.

On met dans la classe des *Tarentules* de grosses Araignées de la Martinique, très belles, veloutées, & qu'on peut manier sans danger. Il y en a de petites à Saint-Domingue, qu'on appelle *Araignées à cul rouge*, dont la morsure cause une douleur insupportable, mais qui ne fait point mourir.

M. Linneus donne trente-deux especes d'araignées, dont le plus grand nombre different par les lieux qu'elles habitent, comme les arbres, les trous de murailles & les sables du bord de la mer.

ARBENNE, *Lagopus avis*, oiseau à-peu-près de la grosseur & de la forme d'une perdrix que l'on voit en Savoie, sur les Alpes & dans la Laponie. Ses plumes sont d'un très beau blanc, à l'exception de celles de la queue. Son bec est court, noir; au-dessus de ses yeux on voit, en place de sourcil, une petite caroncule en croissant de couleur de vermillon : ses pattes sont couvertes en entier jusqu'au bout des doigts de petites plumes : c'est un des moyens que la Nature a employés pour garantir les oiseaux destinés à vivre dans les neiges. On donne aussi à cet oiseau le nom de *Perdrix blanche*, à cause que sa chair a quelque rapport, pour le goût, avec celle de la perdrix; car c'est une véritable espece de *Gélinote* ou de *Francolin*. Les Romains faisoient beaucoup de cas de cette *Perdrix blanche*.

ARBOUSIER, *Arbutus*, arbrisseau originaire de Provence; sa fleur est en grelot; aux fleurs succedent

des baies rondes & succulentes: ses feuilles, assez semblables à celles du *Laurier*, sont posées alternativement & dentelées. Si cet arbrisseau n'étoit point si délicat, il seroit très propre à mettre dans les remises. Ses fruits & ses feuilles sont estimés astringens.

ARBRE, *Arbor*. Les arbres sont les plus élevés & les plus gros des végétaux. On observe dans toutes les productions de la Nature, qu'elle se plaît à marcher par nuances insensibles: on la voit passer ainsi de la plante la plus basse à la plus élevée, de l'herbe la plus tendre jusqu'au bois le plus dur. Aussi les hommes ont-ils donné aux plantes divers noms suivant leur état, tels que ceux d'*herbes*, de *sous-arbrisseaux*, d'*arbrisseaux* & d'*arbres*. C'est dans l'arbre, que nous examinerons cette organisation merveilleuse, à l'aide de laquelle les suc s'élevent, s'élaborent dans les plantes: organisation commune à l'arbre & à l'herbe la plus simple.

On remarque dans un arbre coupé transversalement le *bois*, l'*aubier* & l'*écorce*. Toutes ces parties se font voir dans les branches; mais la moelle, qui est au centre, s'y fait mieux remarquer. Cette *moelle* est un amas de petites chambrettes séparées par des interstices: on y trouve beaucoup de sève. Autour de cette moelle sont rassemblés, suivant la longueur du tronc, plusieurs vaisseaux, que l'on distingue en *vaisseaux lymphatiques*, *vaisseaux propres* & *trachées*, dont on aura lieu de voir l'usage. La moelle rassemblée au centre, jette des productions qui vont, en quelque façon, s'épanouir dans l'écorce; ainsi l'entrelassement des vaisseaux longitudinaux, avec les productions médullaires, forment la substance du bois & de l'écorce.

Il faut observer dans l'épaisseur de l'écorce trois parties qui diffèrent entre elles: cette peau fine, qui touche immédiatement le bois & que l'on nomme *Liber*, l'*épiderme* ou la peau extérieure, & l'*écorce moyenne* qui se trouve entre les deux précédentes. Il est digne de remarque, que cette première peau ou écorce intérieure se détache au printems, & forme une nouvelle ceinture d'accroissement au bois dans toute sa longueur. La preuve en est, que cette écorce arrachée dans un endroit, le bois n'y prend plus le moindre accroissement.

On distingue facilement, en coupant un arbre, ses divers accroissemens annuels : on peut par ses cercles compter le nombre de ses années. Les derniers cercles qui touchent à l'écorce sont d'une consistance plus légère ; c'est ce qu'on nomme l'*aubier*, que les ouvriers rejettent comme peu propre à être mis en œuvre. Voyez au mot BOIS, les moyens que M. de Buffon a appris de l'expérience, pour donner à cet *aubier* la qualité du bon bois. L'arbre en grossissant force les fibres de l'écorce de s'étendre : il en rompt quelquefois les dehors avec un bruit éclatant ; c'est ce qui cause les crevasses que l'on voit souvent dans les dehors de l'écorce.

Lorsqu'on veut appercevoir les *trachées* qui entrent dans l'organisation du bois, il faut couper l'écorce dans les branches herbacées sans entamer le bois : si l'on rompt ensuite doucement le corps ligneux, & qu'on retire les morceaux rompus en sens opposés, on apperçoit entre les deux morceaux des filamens très fins, qui, vûs au microscope, paroissent être des bandes brillantes, roulées en tire-bourre. C'est par ces trachées, analogues pour la forme à celles des insectes, qu'il paroît que l'air entre dans les plantes, pour aider sans doute à l'ascension des liqueurs. Ces trachées viennent aboutir sur la surface extérieure de l'écorce.

Les *vaisseaux propres* sont des canaux creux, qui s'élevont dans toute la longueur de l'arbre, & contiennent le suc particulier à chaque arbre. Dans les uns, c'est une *résine* ; dans d'autres, une *gomme* ; dans celui-ci, un *lait* ; dans cet autre, une *huile* ; quelquefois c'est un *miel*, ou un *sirup* ou une *manne*. Ce suc extravasé dans certaines parties de la plante les fait quelquefois périr, comme on le voit dans des branches d'abricotier surchargées de gomme.

Les *vaisseaux lymphatiques* contiennent une lympe qui differe peu de l'eau pure dans plusieurs especes d'arbres. La vigne en donne une grande quantité, lorsqu'elle pleure au commencement du printems ; mais elle cesse d'en donner quand les feuilles sont épanouies. La lympe, ainsi qu'on le voit, differe du suc propre, dans lequel il paroît que réside principalement la vertu & la faveur des plantes.

La même organisation se retrouve dans les racines, dans leurs chevelus, dans les branches. Tous ces vaisseaux réunis dans les pédicules des feuilles, se distribuent ensuite en plusieurs gros faisceaux, d'où il part un nombre de faisceaux moins gros, qui se divisent & se subdivisent en une prodigieuse quantité de ramifications qui forment un réseau, qu'on peut regarder comme le squelette des feuilles. Les mailles de ces réseaux sont remplies d'une substance cellulaire.

Les boutons qui sortent des branches & des racines ont la même organisation : ce sont autant de petites plantes entières, dont les parties sont repliées les unes sur les autres, & ne se développent que tour-à-tour. Car, dit M. Pluche, dans les boutons, comme dans les œufs & dans les germes des petits animaux, il y a des degrés ou des diminutions d'avancement, qui vont, pour ainsi dire, à l'infini. La prudence & la bonté du Créateur n'éclatent pas moins dans ce ménagement que sa puissance même ; puisque non-seulement, il nous donne d'excellens fruits cette année, mais qu'il en réserve une récolte toute semblable pour l'année prochaine ; & qu'en empêchant, par des préparations inégales, tous les boutons de s'ouvrir à la fois, il assure à nos tables, comme à nos foyers, des provisions réellement inépuisables.

C'est pendant le cours de l'été que se forment peu-à-peu, dans l'aisselle des feuilles, ces boutons ordinairement d'une forme conoïde : on les aperçoit en hiver sur les jeunes branches. Non-seulement les boutons de chaque genre d'arbre ont des formes particulières, mais souvent les boutons de chaque espèce en affectent une qui, bien observée, suffit quelquefois aux Jardiniers qui élèvent des arbres en pépinière, pour distinguer les espèces. Des boutons qui se rencontrent sur le même arbre, les uns sont pointus ; on les nomme *Boutons à bois*, parcequ'il en sort des branches : les autres sont communément plus gros & plus arrondis ; c'est d'eux que sortent les fleurs, aussi les nomme-t-on *Boutons à fruit*. On peut encore dans plusieurs espèces d'arbres, tels que les *Pommiers*, *Poiriers* & *Néfliers*, distinguer deux espèces de *Boutons à bois* ; les uns très petits, dont il ne sort qu'un bouquet de feuilles, mais ces bou-

tons deviennent ordinairement dans la suite des boutons à fruit ; les autres qui sont plus gros , donnent des branches. On observe dans les arbres à étamines deux sortes de boutons à fleur ; les uns d'où sortent les fruits ; & les autres , les plus petits , d'où sortent les chatons.

C'est dans l'hiver , où le mouvement de la sève paroît suspendu , que les différentes parties des fleurs se forment , pour ainsi dire , clandestinement. L'expérience de Mariotte le prouve : à la fin d'Août , il coupa les branches d'un rosier & toutes ses feuilles ; il ne lui laissa que les boutons à fleurs : au printems suivant , ces boutons s'ouvrirent & ne donnerent que des branches ; effet produit par le retranchement des branches & des feuilles qui avoient empêché les fleurs de se former pendant l'automne & l'hiver.

Les plantes annuelles , & celles qui ne sont vivaces que par leurs racines , ne portent point de boutons sur leur tige : ces dernières en ont seulement sur leur racine.

Après cette légère idée de l'organisation des arbres , dont il faut voir un ample détail , rempli d'observations curieuses & d'expériences délicates , dans l'excellent *Traité de la physique des arbres* de M. Duhamel , on va en voir les usages.

Les hommes se sont efforcés de multiplier les arbres qui méritoient de l'être par la qualité du bois , la bonté des fruits , la beauté des fleurs & celle du feuillage ; & ils ont même perfectionné la Nature. Avec quelle complaisance ne voit-on pas les fruits , ainsi que les fleurs , se perfectionner & s'embellir sous la main de l'homme cultivateur ! Quel effet merveilleux ne produit point la greffe ! Avec quel plaisir ne voit-on pas , par son opération , un mauvais arbre se changer en un plus parfait , ou le même arbre embelli de diverses especes du même fruit.

Cet art , dont l'origine est , pour ainsi dire , dans le berceau du monde , consiste à adapter ou une branche ou un bouton avec son écorce , sur l'arbre que l'on veut perfectionner. Il est essentiel que le *sujet* ou le *sauvageon* que l'on veut greffer , soit d'une nature un peu analogue avec la *greffe* de l'arbre qu'on y applique.

Aussi ne voit-on réussir que les greffes de pepin sur pepin, & de noyaux sur noyaux. En vain travailleroit-on à greffer les uns sur les autres des arbres dont la seve se met en mouvement dans des tems différens. On peut greffer ou écussonner pendant tout le cours de l'année ; savoir , 1°. en *fente* dans les mois de Février ou de Mars , parcequ'alors l'écorce ne quittant pas facilement l'aubier , on réussit mieux à faire coincider le *liber* de la greffe & du sujet , ce qui la fait bien réussir. 2°. En *couronne* , en *sifflet* , en *écusson à la pousse* , & à *emporte-pièce* , lorsque les arbres sont en pleine seve , dans les mois de Mai & de Juin ; parcequ'alors l'écorce se détache facilement de l'aubier , & procure l'avantage dont on vient de parler. 3°. En *approche* pendant tout le printems & l'été. 4°. En *écusson à œil dormant* , depuis la mi-Août jusqu'à la mi-Septembre. L'écusson ne fait point de pousse pendant l'automne , mais bien au printems ; ce qui l'a fait nommer à *œil dormant*.

On trouve , dans le *Spéctacle de la Nature* , une idée fort ingénieuse sur la maniere dont on peut concevoir ce raffinement de la seve dans le passage de la greffe , ainsi que cette diversité de goûts dans les différentes especes de plantes qui toutes tirent leur nourriture de la même terre. On compare l'effet produit par les suçoirs des plantes , à des bandes de papier imbibées par une extrémité , l'une d'huile , l'autre de vin , la dernière d'eau , & que l'on mettroit dans un vase où l'on auroit mélangé ces trois liqueurs. Chacun de ces papiers distilleroit , par la partie qui seroit hors du vase , chacune des liqueurs dont il étoit imbibé : c'est ainsi que chaque suçoir des plantes ne reçoit que la liqueur appropriée à son organe , & rejette toutes les autres.

Après la greffe , on emploie la taille pour donner plus d'abondance , de propreté & de durée aux arbres fruitiers. Elle est le chef-d'œuvre de l'art du jardinage : c'est elle qui débarrasse l'arbre de ces *branches chiffonnées* ; foibles productions , qui ne deviendroient ni bon bois , ni branches à fruit ; qui exserpe ces *branches gourmandes* qui enlèvent la substance de l'arbre : c'est elle qui dispose avantageusement les branches qui viendront dans plusieurs années , & qui conserve les boutons

à fruit, ou ceux qui promettent de le devenir. L'art de *pincer* est de son ressort. Lorsque les branches poussent vigoureusement dans l'été, on détruit avec l'ongle ou la serpe l'extrémité de la branche ; & la seve, arrêtée par cette opération, fait développer pendant l'été des boutons à fruit.

La vertu réproductrice se trouve dans toutes les parties des arbres, dans les semences, dans les branches coupées que l'on pique en terre, & que l'on nomme *Boutures* ; dans celles que l'on couche, & que l'on nomme *Marcottes* ou *Provins* ; dans les rejettons qui poussent au pied de l'arbre, enfin dans les racines & dans les feuilles. Ces deux derniers moyens de multiplication sont plus curieux qu'utiles, quoique cependant on puisse couper une forte racine en plusieurs parties, & que l'on puisse sur chacune d'elles greffer une branche, & les planter tout de suite aux lieux qu'on leur destine.

Un arbre pousse avec d'autant plus de vigueur, qu'on retranche une partie de ses branches ; & l'on voit se développer ces especes d'embrions de multiplication dès que l'arbre est obligé de mettre au jour ceux qu'il tenoit en réserve.

Les diverses especes d'arbres affectent le plus ordinairement des terrains & un climat appropriés à leur tempérament. La serre & les étuves ne suppléent que foiblement à la température du climat ; les arbres délicats n'y végètent que languissamment.

Une preuve incontestable que les feuilles contribuent à la perfection du suc nourricier, c'est que les arbres, dont les feuilles ont été rongées par les chenilles, ne donnent point de fruits ou que des avortons, quoiqu'ils aient eu beaucoup de fleurs.

Quoique la réunion du bois & de l'écorce constituent l'organisation de l'arbre, on en voit cependant qui rapportent & des fleurs & des fruits, du moins pendant quelque tems, quoique privés ou en partie ou entierement de l'un ou de l'autre. Ne voit-on pas tous les jours des saules pousser très vigoureusement, quoique n'ayant absolument que l'écorce dans toute la longueur du tronc ? On peut l'observer aussi quelquefois dans des arbres fruitiers.

On lit dans l'Histoire de l'Académie pour l'année 1709, une Observation curieuse rapportée par M. Magnol. En Languedoc, dit-il, on ente les oliviers en écussons, au mois de Mai, sur le tronc ou sur les grosses branches; on coupe ensuite, & on détache l'écorce d'environ trois ou quatre doigts, tout autour du tronc ou des branches, un peu au-dessus de l'ente: la partie supérieure ne peut donc recevoir de nourriture par l'écorce, l'arbre cependant ne perd point ses feuilles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'arbre porte dans cette année des fleurs & des fruits au double de ce qu'il avoit coutume d'en porter. Ensuite les branches qui sont au-dessus de l'ente, étant privées du suc qui doit monter par l'écorce, meurent; & les rejettons qui sortent de l'ente, forment un nouvel arbre. Quelle que soit la véritable cause de ce phénomène, on observe que les plantes qui ont beaucoup de moëlle, comme le *Rosier*, le *Troëfne* & le *Lilas*, ont aussi beaucoup de fleurs. L'expérience qui nous apprend qu'un arbre écorcé, & laissé sur pied produit au moins, pendant une année, des feuilles, des bourgeons, des fleurs & des fruits, prouve que la seule sève propre à nourrir le bois, a formé aussi tout le reste: ainsi il n'est pas vrai, comme quelques-uns le croient, que la sève de l'écorce, celle de l'aubier, & celle du bois, nourrissent & forment chacune une certaine partie à l'exclusion des autres.

Les arbres sont quelquefois tout couverts de *mouffes*; plantes parasites qui les altèrent en suçant leur nourriture: il est essentiel de les garantir de cette espèce de maladie pédiculaire. L'expédient de racler la mousse est long, & très imparfait dans bien des cas. M. de Resson a proposé, ainsi qu'on le peut voir dans les Mémoires de l'Académie pour l'année 1716, de faire une incision dans toute la longueur de l'arbre qui aille jusqu'au bois: il faut toujours la faire du côté le moins exposé au soleil, la trop grande chaleur empêcheroit la cicatrice de se fermer. Le tems de faire cette opération, après avoir préalablement netoyé l'écorce, est depuis Mars jusqu'à la fin d'Avril; en Mai les arbres auroient trop de sève. Après l'incision la fente s'élargit, parce que la sève étend l'écorce, & la plaie se referme au

bout de deux ans. Par le moyen de cette opération l'écorce est toujours nette, & il n'y vient plus de mousse : effet que M. de Reffons attribue à ce que la seve se distribue mieux dans l'écorce après l'incision, & ne se porte plus tant dans les racines des plantes parasites.

On peut observer tous les jours un phénomène singulier, remarqué par M. Dodart, & dont la véritable cause paroît encore inconnue (quoiqu'on ait bien disserté sur cet objet) : c'est le parallélisme au plan d'où sortent les tiges, qu'affecte toujours la base des touffes d'arbres. Cette affectation est si constante, que si un arbre sort d'un endroit où le plan soit, d'un côté, horizontal, & de l'autre incliné à l'horison, la base de la touffe se tient d'un côté horizontale, & de l'autre s'incline à l'horison autant que le plan.

Lorsque certaines circonstances se réunissent, les gelées, même médiocres, peuvent devenir nuisibles aux arbres & à leur production. Il y a sur-tout deux circonstances fort à craindre ; l'une que les arbres soient imbibés d'eau, lorsque le froid survient & que le dégel soit brusque ; l'autre que cela arrive, lorsque les parties les plus tendres & les plus précieuses de l'arbre, les rejettons, les bourgeons & les fruits, commencent à se développer. Ce sont ces alternatives subites de gelées vives & de dégels qui furent singulièrement funestes dans le terrible hiver de 1709 : les particules aqueuses gelées dans les arbres en souleverent l'écorce, & en détruisirent l'organisation. Aussi a-t-on observé que l'aubier de l'année 1709, ne s'est point converti dans les arbres en véritable bois ; la végétation ordinaire fut comme arrêtée-là, mais elle reprit son cours dans les années suivantes. Les gelées fréquentes du printems, quoiqu'assez foibles, peuvent souvent, à cause de ces circonstances, faire beaucoup de mal. Les plantes résineuses sont moins sujettes à la gelée que les autres, parceque les matieres huileuses ne se gonflent pas comme l'eau par la gelée ; au contraire, elles se resserrent. M. Duhamel, cet Observateur exact de la Nature, a remarqué que lorsqu'on fait à une branche une incision circulaire de quelques lignes dont on enleve l'écorce, ou lorsqu'on fait une ligature à une jeune branche, il se forme aux extrémités

de l'écorce coupée deux bourrelets ; mais le plus haut est toujours plus fort que l'inférieur : effet produit par la plus grande abondance de sève descendante. M. Duhamel, ayant observé l'analogie de ces bourrelets avec les grosseurs qui viennent à l'insertion des greffes, est parvenu à trouver le moyen de hâter & d'assurer la production des *boutures*, & même de faire réussir les plus rebelles, telles que celles du *Catalpa* qui restoit des dix à douze ans en terre sans y produire la moindre racine. Voici la manière dont il faut procéder.

On fait faire à la branche, encore attachée à l'arbre, une partie des productions qu'elle feroit en terre. Après avoir coupé & enlevé l'écorce circulairement d'une ligne ou deux, & recouvert le bois de quelques tours de fils cirés, ou avoir ferré la branche avec du fil de fer, ou du fil ciré, on enveloppe cette partie avec de la mousse que l'on assujettit, ou avec de la terre humide. Dans le mois de Mars suivant, on observe un bourrelet chargé de mamellons ou de racines, & alors la réussite est certaine. On coupe les boutures au-dessous du bourrelet : on les met en terre, & elles poussent très bien. Si à la portion des boutures qui doit être en terre, il y avoit des boutons, on les arracherait en ménageant seulement les petites éminences qui les supportent, puisqu'on a reconnu qu'elles sont disposées à fournir des racines.

Voici une expérience qui a donné à M. Duhamel un résultat bien surprenant. Il fit planter des arbres, les branches dans la terre ; & les racines en l'air : ils ont repris dans cette étrange position ; les branches ont produit des racines ; & les racines, des feuilles. Ils ont poussé d'abord plus foiblement ; mais dans quelques-uns de ces sujets la différence au bout de quelques années ne s'apercevoit plus. Il a disposé des boutures les unes dans leur position naturelle, les autres dans une position renversée, & les a placées de manière qu'elles pouissoient alternativement des bourgeons & des feuilles, ensuite des racines, & après cela des bourgeons & des feuilles : la partie entourée de terre donnoit des racines ; celle qui étoit à l'air donnoit des bourgeons & des feuilles. Les germes qui existent dans les arbres sont donc également propres à produire des bourgeons ou des racines.

Il suit de ce qui précède , ainsi qu'il est dit dans l'Encyclopédie , que plus on étudie la Nature , plus on est étonné de trouver dans les sujets les plus vils en apparence , des phénomènes dignes de toute l'attention & de toute la curiosité du Philosophe. Ce n'est pas assez de la suivre dans son cours ordinaire & réglé ; il faut quelquefois essayer de la dérouter , pour connoître toute sa fécondité & toutes ses ressources. Le peuple rira du Philosophe , quand il le verra occupé dans ses jardins à déraciner des arbres pour les mettre , la cîme en terre & les racines en l'air ; mais ce Peuple s'émerveillera , quand il verra les branches prendre racine , & les racines se couvrir de feuilles. Tous les jours le Sage joue le rôle de Démocrite ; & ceux qui l'environnent , celui des Abdéritains. Pour compléter l'histoire de cet article , voyez les mots BOIS , PLANTE & FLEUR.

Maladies des Arbres.

Les arbres , ainsi que les autres êtres organisés , sont sujets à plusieurs especes de maladies occasionnées par l'altération des solides , ou par celle des fluides.

Les arbres fruitiers , ainsi que les arbres des forêts , ont leurs maladies particulières. Les feuilles des arbres fruitiers deviennent quelquefois jaunes ; cet effet est produit par le défaut de sucs nourriciers : on y remédie en mettant au pied des arbres dans les terres légères de la suie & des cendres , & dans les terres froides du fumier de pigeon. L'eau dissout les sels contenus dans ces matières : ils sont pompés par l'arbre , & on le voit reverdir & prendre une nouvelle vie. On voit quelquefois dans les grandes chaleurs de l'été , les feuilles de quelques arbres fruitiers , pancher & se faner : on a beau arroser l'arbre , les feuilles ne se raniment point. Le véritable remède est d'arroser les feuilles ; l'eau qui entre dans les vaisseaux absorbans répandus sur la surface des feuilles , répare la trop grande transpiration occasionnée par la chaleur , & l'on voit le feuillage se ranimer. Sans ce soin , il seroit tombé , & cet accident auroit été suivi quelquefois de la mort de l'arbre.

Les vents d'Est & de Nord-Est , qui soufflent souvent

dans le printemps ; occasionnent dans les plantes une si grande transpiration , que les fleurs se détachent & les fruits coulent. Dans ce cas , il faut arroser les arbres de plusieurs seaux d'eau : un arrosement en forme de pluie fine , seroit vraisemblablement aussi très bien sur les feuilles & sur les fleurs.

Les arbres , sur-tout dans les terrains humides , sont sujets à être quelquefois tout couverts de mousse. Cette mousse , qui est une plante parasite , les altere en s'appropriant une partie des suc nourriciers. Outre les moyens indiqués plus haut pour les en garantir , les Livres d'Agriculture conseillent de déchausser ces arbres , & d'y mettre du fumier de mouton.

Le chancre est une espee de sanie corrosive , qui altere l'écorce de l'arbre & même le bois ; elle souleve l'écorce , & gagne de proche en proche. Les poiriers sont assez sujets à cette maladie. Le meilleur remede est de couper jusqu'au vif l'endroit malade , & de le couvrir ensuite de bouse de vache : on doit faire la même chose aux parties des arbres fruitiers dans lesquelles s'extravase la gomme. Cette extravasion du suc propre peut être regardée comme une sorte d'hémorrhagie. Cet accident est souvent plus utile que nuisible aux arbres qui donnent les résines & les gommes ; des incisions faites à ces arbres pourroient les garantir de cette maladie qui attaque quelquefois le bois , & dont il découle une liqueur sanieuse.

La trop grande humidité des terrains donne souvent lieu aux liqueurs , qui doivent porter la nourriture dans l'arbre , de se corrompre ; ce qui fait pourrir les racines & même l'arbre. Ce qu'on a de mieux à faire dans ces circonstances , c'est de couper jusqu'au vif les racines pourries , de remettre au pied de l'arbre de la terre neuve , & de faire des tranchées pour l'écoulement des eaux.

Quoique l'on voie plusieurs arbres , tels , par exemple , que le *Tilleul* , se plaire dans des terrains un peu humides ; le fumier mis en trop grande abondance dans ces sortes de terrains , y fermente , s'y pourrit , & infecte le terrain , dans lequel s'alterent alors les racines les plus délicates des plantes.

Quelques especes d'arbres , dans les terrains gras ,

sont sujets à une sorte de plétore ; tel est l'orme à large feuille, dont la sève, dans de semblables terrains, rompant le tissu cellulaire, s'extravase entre l'écorce & le bois : on voit les feuilles des arbres jaunir & se dessécher. M. Duhamel pense que des incisions longitudinales, en donnant l'écoulement à cette sève surabondante, pourroient guérir cette maladie. Les *Chênes*, les *Frênes*, les *Hêtres* & l'*Orme à petite feuille* ne sont point exposés, dans le même terrain, à cette sorte de maladie.

Les arbres sont sujets à être attaqués d'une maladie, qui souvent leur est mortelle : on voit la sève s'extravaser à travers l'écorce. Cette sève a une saveur mielleuse ; elle attire les fourmis & les abeilles.

Il s'éleve quelquefois sur les arbres des especes d'exostoses recouvertes de l'écorce de l'arbre. Ces exostoses sont d'un bois très dur, dont les directions des fibres sont en différens sens. M. Duhamel ignore quelle en peut être la cause ; quelque essai qu'il ait tenté, il n'a pu artificiellement en faire naître sur un arbre.

Le grand froid faisant quelquefois geler les parties aqueuses qui sont dans l'arbre, ces petits glaçons, par leur force expansive, occasionnent des gersures à l'arbre dans toute sa longueur : ces gersures sont accompagnées de bruit à l'instant de la rupture ; ces fentes regnent dans l'intérieur du bois. Cette maladie, en terme de forêt, s'appelle *Gélivure*. Ces fentes par succession de tems se recouvrent d'une écorce qui forme une espece d'arête : on observe que cette maladie a plutôt lieu à l'exposition du Nord qu'à celle du Midi.

L'écorce des branches du frêne & celle du tronc, sont quelquefois toutes galeuses ; le bois lui-même est tout couvert de rugosités : ces arbres ordinairement deviennent tortus & malfaits. Il seroit bon d'observer si cela ne donneroit pas lieu au bois d'être coloré de quelques veines variées en couleurs ; ce qui lui donneroit un mérite.

Le tonnerre, les vents & les grêles mutilent quelquefois les arbres. Ce qu'il y a de mieux à faire alors, est de retrancher les parties altérées ; les racines poussant avec plus de vigueur donnent de nouvelles branches.

Les scarabées, les chenilles, les cantharides & les pucerons attaquent les feuilles des arbres; les guêpes & autres mouches dévorent les fruits; le mieux est d'attirer ces dernières dans des bouteilles d'eau miellée où elles périssent.

Les vers des hannetons rongent quelquefois l'écorce des racines des jeunes arbres & les font périr. Heureusement ces insectes ne paroissent pas en aussi grande quantité toutes les années. Si dans ces circonstances, on s'avisait de fumer les arbres, on les attireroit encore davantage. On voit quelquefois des arbres, tels que des ormes & des aunes, percés d'une multitude de petits trous par des vers rouges: s'ils ne sont pas trop abondans, il faut les tuer dans leur trou avec une longue aiguille; mais quelquefois ils percent l'arbre d'un si grand nombre de trous, qu'ils l'affoiblissent, & que le vent le renverse. Dans les forêts on remarque des arbres où il y a des trous à y mettre le doigt: ces trous sont formés par de gros vers qui rongent le bois.

Les lapins, les bêtes fauves & les bestiaux font, comme l'on fait, de très grands dommages au bois, & retardent beaucoup son accroissement.

ARBRE DE BAUME, ainsi nommé par les Habitans des Isles Antilles. Cet arbrisseau porte des feuilles assez semblables à celles de la *Sauge*, mais plus épaisses, plus farineuses & sans odeur: on remarque sur ces feuilles dix à douze petites graines rudes. Lorsqu'on arrache les feuilles, il sort de leur queue quelques gouttes d'une liqueur jaune, sans odeur, un peu amère & astringente. On conserve cette liqueur précieusement dans des fioles, & on en fait usage comme du *baume du Pérou* pour les blessures; il n'en diffère guère que par l'odeur qui lui manque.

ARBRE DE CIRE OU PIMENT ROYAL, en latin *Gale*. C'est un arbrisseau aquatique, dont les uns portent les fruits, & les autres les fleurs fécondantes: il y en a deux espèces très curieuses. L'une croît à la Louisiane, où on l'appelle *Arbre de Cire*; & l'autre espèce, qui est petite, croît à la Coraline, & est connue sous le même nom. Ces arbres ont été ainsi nommés, parceque leurs

baies sont couvertes d'une espece de *cire*, ou plutôt d'une espece de *résine* qui a quelque rapport avec la cire.

Les Habitans de ce pays retirent de ces baies, en les faisant bouillir dans de l'eau, une espece de cire verte qui surnage, & dont on peut faire des bougies. Une livre de graines produit deux onces de cire; un homme peut aisément en cueillir quinze livres en un jour: ils sont parvenus depuis quelque tems à avoir cette cire assez blanche où du moins jaunâtre. Pour cela, ils mettent les baies dans des chaudières, & ils versent dessus de l'eau bouillante, qu'ils reçoivent dans des baquets, après avoir laissé fondre la cire pendant quelques minutes. Quand l'eau est refroidie, on trouve dessus une cire résineuse qui est jaunâtre; mais la résine qui surnage ensuite en répétant l'opération, est plus verte. Cette cire résineuse est sèche: on la réduit aisément en poudre grasse; mêlée avec un peu de cire ou de suif, elle prend un peu plus de corps & de blancheur sur le pré, mais toujours moins que la vraie cire. L'eau qui a servi à faire fondre cette cire est très astringente. On prétend, qu'en faisant fondre du suif dans cette eau, il acquiert presque autant de consistance que la cire.

Quand on a enlevé la cire de dessus les baies, on aperçoit sur leur surface une couche d'une matiere qui a la couleur de la *lacque*: l'eau chaude ne la dissout point, mais l'esprit-de-vin en tire une teinture.

Cet arbrisseau est encore trop rare en France, pour qu'on ait pu en reconnoître d'autres usages, que ceux que l'on a appris des Habitans de la Louisiane. M. Duhamel, dont les travaux & les vues tendent toujours à l'utilité, propose d'essayer à naturaliser cet arbre, dont nous pourrions tirer de grands avantages. Il faudroit, dit-il, prendre de bonnes graines des deux especes d'arbres dont nous venons de parler, les semer dans des terrines ou caisses, afin de les enfermer dans les orangeries jusqu'à ce que les tiges fussent un peu grosses; car ces jeunes arbres craignent nos grands hivers: on pourroit alors les mettre en pleine terre dans un lieu humide, avec la précaution de les couvrir d'un peu de litiere. Lorsqu'ils auroient passé quelques années, il y auroit

lieu d'espérer qu'ils subsisteroient. M. Duhamel en a vu en Angleterre & à Trianon qui étoient chargés de fleurs & de fruits.

Toutes les observations s'accordent à confirmer son sentiment. L'espece du Canada est, dit-on, la même que celle qui nous vient de la Louisiane, ce qui n'est pas surprenant; car il y a des especes de plantes qu'on trouve dans les pays chauds, & dans la partie froide de la Zone tempérée; telle est l'épine blanche, & une espece de *piment royal* dont je n'avois point parlé; arbruste odorant qui se trouve en Espagne, en Canada, en France, en Portugal & en Suede. Beaucoup de plantes se naturalisent dans les pays où on les cultive, sur-tout lorsqu'elles ont été amenées à la température du climat par degrés insensibles; ce qui fait penser à M. Duhamel, que les ciriers qui proviendroient de graines élevées dans ce pays, seroient moins tendres à la gelée que ceux qui viennent des semences que l'on a envoyées de la Louisiane. Suivant les Voyageurs, on trouve les *ciriers* à l'ombre des autres arbres: on en voit qui sont exposés au soleil; d'autres dans des lieux aquatiques; d'autres dans des terrains secs: enfin on en trouve indifféremment dans les pays chauds & les pays froids; toutes Observations, qui, comme nous l'avons dit, confirment le sentiment de ce Savant Académicien.

Il croît aussi à la Chine une espece d'arbre de cire, mais qui y est très rare; on l'y nomme *Pe-la-chu*. Sur les feuilles de cet arbre s'attachent de petits vers, qui y laissent des rayons de cire bien plus petits que ceux des abeilles. Cette cire est très dure, très luisante, & coûte beaucoup plus cher que la cire des abeilles (*Duhalde*.)

Suivant une lettre du P. d'Incarville, écrite de la Chine à M. Geoffroi, on retire la cire blanche des vers mêmes: on trouve, dit-il, dans une Province de cet Empire de *petits vers* qui se nourrissent sur un arbre. On les ramasse, on les fait bouillir dans de l'eau, & ils rendent une espece de graisse, qui, étant figée, est la cire blanche de la Chine.

ARBRE A ENIVRER LES POISSONS. Il n'a point d'autre nom, & tire son nom de son effet. Cet arbre, qui croît aux Antilles, est de la grosseur d'un grand poi-

rier : il porte des feuilles assez semblables à celles des pois communs , mais plus épaisses ; son bois est jaune & assez dur. Au rapport du P. du Tertre , on prend l'écorce des racines de cet arbre : on la pile ; on la réduit comme du tan , & on la met dans des sacs. Lorsqu'on veut aller pêcher dans quelques rivières ou quelques baies de mer , on met ces sacs dans l'eau ; on les y agite ; toutes les particules d'écorce qui se détachent se répandent dans l'eau , & le poisson qui avale continuellement de l'eau , pour en tirer sa nourriture & pour en extraire de l'air , est enivré par ces corpuscules. Il bondit sur les eaux , nâge sur le dos , de côté & de travers : il vient se jeter sur les rivages , met la tête à l'air , & cherche à fuir cette eau empoisonnée. On prend alors facilement quantité de poissons , grands , petits & même des tortues.

ARBRE dont on retire de l'Huile. Cet arbre est nommé à la Chine *Ton-chu*. Au premier aspect , il ressemble assez au noyer : ses noix ne sont pleines que d'une huile un peu épaisse , mêlée avec une pulpe huileuse , que l'on exprime fortement.

On fait usage de cette huile comme d'un vernis. On la fait cuire avec de la litharge , & on l'applique ainsi sur le bois qu'elle défend de la pluie : on l'applique aussi sur les carreaux des appartements , qui , par ce moyen , deviennent beaux & luisans. On ajoute à cette huile de la couleur , lorsqu'on veut peindre un appartement ; & on l'applique après avoir enduit les boiseries d'une pâte préparée. L'éclat de ce vernis est presque égal à celui du *Tsi-chu*. Voyez. ARBRE DU VERNIS.

Cette huile prise intérieurement peut incommoder , ainsi qu'on en a vu des exemples. Il croît naturellement sur les montagnes de la Chine , une autre espèce d'arbre , dont les fruits sont des baies vertes , d'une figure irrégulière , contenant des noyaux cartilagineux. Ces fruits conservés rendent une grande abondance d'une excellente huile , la meilleure de la Chine. (*Duhalde.*)

ARBRE DE JUDÉE OU GAINIER , *Siliquastrum*. Cet arbre est nommé *Gainier* , parceque ses gouffes sont faites comme des gaines à couteau. Le *Gainier* porte des fleurs légumineuses , agréables , purpurines & ental-

féés plusieurs ensemble : elles naissent & s'épanouissent au printems avant les feuilles ; il leur succede des gouffes longues , très applaties , membraneuses , purpurines , renfermant des semences ovales , plus grosses que les lentilles , dures. Ses feuilles ressemblent à celles du *Lasarum* : elles sont grandes , fermes , & forment un très bel effet : elles ne sont point sujettes à être endommagées par les insectes. Il fleurit dans le mois de Mai ; & ses fleurs se conservent dans leur beauté près de trois semaines. Cet arbre fait un bel effet dans les bosquets printaniers. Son bois est d'une assez belle couleur , dur & cassant. On confit au vinaigre les boutons de ses fleurs ; ils ont cependant peu de goût , & sont ordinairement fort durs ; il s'éleve facilement de semence , & vient très bien dans les terrains secs.

ARBRE LAITEUX DES ANTILLES , *Sideroxillon* , ainsi nommé , parcequ'il sort en grande abondance , des incisions qu'on lui fait , un suc laiteux , âcre & caustique. Cet arbre croît sur les rochers : son bois est si tendre , qu'en le secouant on casse ses branches. D'un coup de bâton on le fait sauter en pieces. Il s'éleve à la hauteur de deux piques , & est de la grosseur de la jambe.

ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE , *Arbor papyracea*. Il croît dans la nouvelle Espagne , & est nommé par les Habitans du pays *Guajaraba*. La tige de cet arbre est rougeâtre. La feuille est grande , verte , & quelquefois rouge , épaisse & ronde : elle sert de papier aux Indiens ; ils écrivent sur cette feuille avec des stiletts. Son fruit est une espece de raisin , gros comme une aveline , de la couleur des mûres : il est fort bon à manger. On voit un de ces jeunes arbres dans les serres du Jardin du Roi.

Il croît aussi dans l'Amérique une espece de Palmier , dont la feuille est grande : les Indiens s'en servent pour leur papier. Son fruit a la figure d'un gros navet , & est bon à manger. Il y a à l'Amérique plusieurs autres arbres , dont les feuilles ou l'écorce servent de papier aux Indiens.

ARBRE DU PAIN. C'est un de ces arbres dont le nom seul intéresse. Il croît naturellement dans l'Isle de Tinian ; il s'éleve assez haut , & porte une belle tête

garnie de feuilles dentelées, d'un beau verd foncé, & qui peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Son fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches ; la figure de ce fruit est plutôt ovale que ronde : il a environ sept ou huit pouces de longueur & est recouvert d'une écorce forte & épaisse.

Les Indiens nomment ce fruit *Rima* ; mais les gens de l'Equipage de l'Amiral Anson, dans son Voyage autour du monde, l'appellerent le *Fruit à pain*. Ils en mangerent tous, au lieu de pain, dans le séjour qu'ils firent dans l'Isle : tout le monde le préféroit même au pain ; enforte que pendant le séjour dans l'Isle fortunée de Tinian, où le vaisseau de l'Amiral Anson, infecté du scorbut, avoit débarqué heureusement, on ne distribua point de pain à l'Equipage.

Ce fruit croît séparément & jamais en grappe : on ne le mange que lorsqu'il est parvenu à sa grosseur. En cet état, il est d'une saveur à-peu-près semblable à celle qu'à le cul d'artichaux lorsqu'il est cuit. Lorsqu'il est tout-à-fait mur, il a un goût doux, & une odeur agréable qui approche de celle de la pêche mure ; mais on prétend qu'alors, il est mal sain & cause la dysenterie. Voyez *le Voyage de l'Amiral Anson*.

ARBRE PUANT. Cet arbre est de la grandeur du chêne ; il croît au Cap de bonne Espérance. Il rend une si mauvaise odeur quand on le coupe, que les ouvriers ont peine à la supporter. Mais comme son bois est d'un beau grain & bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur se dissipe avec le tems. Le Cap est abondamment fourni de toutes sortes d'arbres & de plantes étrangères ; soit de l'Europe & de l'Inde, elles y viennent parfaitement. (*Histoire des Voyages.*)

ARBRE AUX SAVONNETTES. On nomme ainsi cet arbre, à cause de l'usage de son fruit. Il croît aux Isles Antilles sur le bord de la mer, & dans les lieux les plus secs. Il devient assez beau : son écorce est grise & rude : son bois est blanc & dur comme du fer. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du pêcher. Ses fruits sont suspendus en grappes, semblables aux cerises pour

la forme , mais de couleur jaune. La substance de ce fruit est claire & gluante comme la gomme arabique qui n'est point encore figée ; il est d'une très grande amertume. Ce fruit , mis & agité dans de l'eau , la rend mousseuse comme le savon , & lui donne la propriété de dégraisser & blanchir le linge. Il faut observer de ne pas faire usage trop souvent de cette espece de savon , car il gâte & brule le linge. Le noyau de ce fruit contient une amande aussi agréable que l'aveline : on fait avec ces noyaux des chapelets aussi beaux que ceux d'ébene.

ARBRE DE SUIF. Il croît à la Chine à la hauteur d'un grand cerisier. Son fruit est renfermé dans une écorce nommée *Yin-Kiou* , qui s'ouvre lorsque le fruit est mur , comme celle de la châtaigne. Ce fruit consiste en des grains blancs de la grosseur d'une noisette , dont la chair a les qualités du suif : on la fait fondre avec de l'huile ordinaire ; & on en fait des chandelles , que l'on trempe dans la cire , tirée de l'arbre de cire. La croûte qui se forme autour du suif l'empêche de couler. *Voyez* ARBRE DE CIRE.

ARBRE AUX TULIPES. Cet arbre croît dans presque tout le continent de l'Amérique septentrionale , depuis le Cap de la Floride , jusqu'à la nouvelle Angleterre. Il devient fort grand , & quelques-uns ont jusqu'à trente pieds de circonférence. Cet arbre est remarquable par ses branches pliées en toute sorte de sens. Ses feuilles ont la figure de celles de l'érable. Ses fleurs ont toujours été comparées aux tulipes , d'où l'arbre a pris son nom ; mais elles approchent davantage de celles de la *Fritillaire* : elles sont d'un verd pâle , teintes à la partie inférieure de rouge & de jaune. Le bois de ces arbres est d'un grand usage pour les bâtimens.

ARBRE DE VIE , *Thuya* , ainsi nommé , parcequ'il reste vert été & hiver , ou à cause de son odeur forte. Il y en a plusieurs especes ; les unes de Canada , & l'autre de la Chine. L'arbre de vie de Canada est de hauteur médiocre : son tronc est dur , noueux , couvert d'une écorce rouge obscure. Ses rameaux se répandent en aîles. Ses feuilles ressemblent à celles du *Cyprès* : elles sont posées les unes sur les autres , ainsi que des écailles attachées à des tiges applaties. Cet arbre porte des fleurs

mâles & des fleurs femelles sur le même pied. Son fruit est oblong & composé d'écaillés. Ses feuilles écrasées dans les doigts, ont une odeur forte, résineuse, & leur goût est amer.

Il y en a deux especes du Canada, dont l'une a les feuilles panachées : ces Thuya sont très propres à mettre dans les bosquets, parcequ'ils se conservent en pleine terre avec leurs feuilles été & hiver. Il transsude de ces arbres des grains de résine jaune, transparens, qui ne sont point durs ; en les brulant, ils répandent une odeur de galipot.

Quoique le bois de cet arbre soit moins dur que le sapin, il est presque incorruptible ; aussi en Canada en fait-on grand usage pour les palissades. En le travaillant, il répand une mauvaise odeur. Le premier arbre de vie qu'on ait vu en Europe, fût apporté à François I. On peut voir au Jardin du Roi plusieurs especes de ces arbres.

ARBRE DU VERNIS. Cet arbre s'éleve à une moyenne hauteur, & est nommé par les Chinois *Thi-chou* ce qui signifie *Arbre du vernis*. Les Chinois en retirent par incision une liqueur qui est leur vernis.

Le *Thi-chou* croît naturellement sur les montagnes ; mais les Chinois le cultivent aussi dans les plaines. Ceux qui sont à l'ombre, donnent plus de vernis, mais moins bon. Les arbres cultivés donnent du vernis trois fois dans l'été ; celui qui découle le premier est le meilleur.

On ne fait à un arbre que trois ou quatre légères entailles sur l'écorce, sous chacune desquelles on place une coquille de *moule de riviere* pour recevoir la liqueur : on les retire environ au bout de trois heures, & on verse la liqueur dans un petit seau de *Bambou*.

Les vapeurs de ce vernis sont vénéneuses ; aussi, doit-on, lorsqu'on le transvase, tourner la tête pour les éviter. Peu des ouvriers qui y travaillent sont exempts d'être attaqués une fois de la maladie des clous de vernis ; mais elle n'est que douloureuse, & n'est point mortelle. Lorsque le vernis sort de l'arbre, il ressemble à de la poix liquide : exposé à l'air, sa surface prend d'abord une couleur rousse, & peu-à-peu il devient noir.

Les Chinois distinguent plusieurs sortes de vernis , qui tirent leurs noms des divers Cantons où on les recueille. Le *Nien Tsi* pur est le plus beau : il est noir , mais il est très rare : le *Koaang-Si* est un autre vernis qui tire sur le jaune , & dans lequel on mêle environ moitié de *Tong-Yeou* , qui est une huile très commune en Chine , que l'on exprime du fruit d'un arbre. Voyez

ARBRE dont on retire de l'huile.

Le P. d'Incarville , dans un excellent Mémoire composé sur le lieu même , & inséré dans le troisieme tome des Mémoires présentés à l'Académie , & duquel nous donnons ici un petit extrait , dit qu'il a oui dire qu'on vend cette huile à Paris sous le nom de *Vernis de la Chine* : elle ressemble assez à de la térébenthine.

Lorsque les Chinois veulent faire leur beau vernis ordinaire , ils font évaporer au soleil le vernis nommé *Nien-Tsi* , environ à moitié : ils y ajoutent six gros de fiel de porc par livre de vernis : ils remuent fortement , & y ajoutent quatre gros de vitriol romain. Ils sont parvenus depuis quelques années à imiter le brillant du vernis noir du Japon , en mêlant avec d'autres substances ce premier vernis préparé , ainsi qu'on en peut voir le détail dans le Mémoire. Il n'y a que peu d'années que le secret de ce vernis brillant du Japon a transpiré hors du Palais.

C'est avec le vernis jaune , que les Chinois font ces ouvrages qui imitent l'aventurine : ils saupoudrent de la poudre d'or sur une couche de ce vernis , & remettent ensuite de nouvelles couches ; au bout de quelques années , ces ouvrages d'aventurine deviennent plus beaux.

L'application du vernis demande de l'habileté & des soins étonnans , qui tendent sur-tout à éviter le moindre atôme de poussière. Lorsqu'une couche très mince de vernis a été appliquée , on la laisse bien sécher avant d'en appliquer une autre. Une observation singulière & contraire à l'expérience ordinaire , c'est que ce vernis sèche mieux & plus vîte dans un lieu humide que l'on pratique exprès. Avant d'appliquer la seconde couche , on polit bien la première avec un bâton composé d'une poudre de brique très fine. On trempe ce bâton dans une préparation de sang de cochon & d'eau de chaux :

on ne met que trois couches de ce vernis sur l'ouvrage. Pour empêcher que le vernis de la première couche n'entre dans le bois, avant d'appliquer cette première couche, on passe sur la pièce une eau gommée empreinte de craie.

Ce bois que les Chinois emploient pour leurs petits ouvrages, est pliant, & extraordinairement léger : on prétend qu'il rend un plus beau son dans les instrumens de musique que les autres espèces de bois. Les Chinois nomment l'arbre dont ils le retirent, *Ngou-Tong*. Peut-être cet arbre, dit le P. d'Incarville, se trouvera-t-il au Mississipi.

Jusqu'à présent les Chinois n'ont pu trouver le secret du vernis transparent comme de l'eau, que les Japonnois appliquent sur leurs desseins en or. Le vernis transparent de la Chine tire sur un vilain jaune ; c'est celui qu'ils emploient pour imiter l'aventurine, mais qui est bien inférieur à celui des Japonnois.

ARC-EN-CIEL ou IRIS. C'est ce bel arc de différentes couleurs, que l'on voit, lorsqu'ayant le dos tourné au soleil, élevé sur l'horison de moins de quarante-deux degrés, on regarde une nuée qui fond en pluie fine, & qui est éclairée par cet astre.

On apperçoit souvent deux arcs à la fois ; l'un intérieur, & l'autre extérieur qui embrasse ce premier : on appelle le dernier, *faux arc-en-ciel*, parceque ses couleurs sont moins vives, & qu'elles sont dans un ordre renversé. Pour que l'on puisse voir deux arcs-en-ciel, il suffit que la nuée soit assez étendue & assez épaisse. Cet arc extérieur est formé de même que l'arc intérieur, par les rayons que le soleil darde dans les gouttes de pluie, & qui s'y rompent & s'y réfléchissent de façon, que chaque rangée des gouttes renvoie à l'œil du Spectateur des rayons primitifs de différentes couleurs ; les uns rouges, les autres violets, & ainsi des autres, selon l'espèce dont est le rayon, selon l'endroit dans lequel il entre dans la goutte d'eau, & selon la manière dont il se brise en sortant de l'eau. On fait que cette différente réfrangibilité des rayons rouges, jaunes, verts, bleus & violets, rend seule raison de la cause de l'arc-en-ciel.

L'iris paroît en forme d'arc, parceque les rayons de lumiere forment un cône, dont la base est la nuée sur laquelle l'iris est répandue, & au sommet duquel se trouve l'œil du Spectateur; aussi verrions-nous le cercle entier, si nous étions assez élevés.

Voici une expérience bien simple du célèbre Antonio de Dominis, Archevêque de Spalatro en Dalmatie, qui prouve que ces belles couleurs prismatiques de l'arc-en-ciel ne sont formées que par la différente réfrangibilité des rayons de lumiere.

On prend une boule d'un cristal bien transparent; on la remplit d'eau, & on la suspend à une certaine hauteur, exposée aux rayons du soleil. Quand cette boule est suspendue à telle hauteur, que le rayon de lumiere, qui donne du soleil sur la boule, fait avec le rayon, allant de la boule à l'œil, un angle d'environ quarante-un degrés, cette boule donne une couleur rouge. Quand cette boule est suspendue un peu plus bas, & que ces angles sont plus petits, les autres couleurs de l'arc-en-ciel paroissent successivement. C'est-là le fondement de la connoissance de l'arc-en-ciel: mais il étoit réservé à Newton de la mettre dans son plus grand jour, en appliquant à ce phénomène sa découverte de la décomposition de la lumiere, & de la réfrangibilité propre à chaque espece de rayon: c'est son Ouvrage qu'il faut étudier, si l'on cherche des raisons complètes & exactes de toutes les circonstances.

ARC-EN CIEL LUNAIRE. La réfraction des rayons de la lune, donne lieu quelquefois à un arc-en-ciel lunaire, lorsque les circonstances requises se trouvent réunies. L'arc-en-ciel lunaire a toutes les mêmes couleurs que le solaire, excepté qu'elles sont presque toujours plus foibles, à cause de la différente intensité des rayons; & même ce phénomène ne peut frapper la vue, que lorsque la lune est dans son plein. M. Musschembroech, a observé un arc-en-ciel lunaire fort éclatant, mais qui étoit par-tout de couleur jaune.

ARC-EN-CIEL MARIN. C'est un phénomène qui s'observe sur mer à l'heure du midi, lorsque la mer est extrêmement tourmentée, & que la superficie de ses vagues est agitée par les vents: les rayons du soleil qui tombent

sur la surface de ces eaux agitées, s'y rompent, s'y réfléchissent, & y peignent des couleurs foibles, à la vérité : on n'en distingue guere plus de deux, savoir, du jaune du côté du soleil, & un verd pâle du côté opposé. Les arcs sur la surface des eaux sont nombreux : on en voit souvent vingt ou trente à la fois. Ce phénomène de la réfraction, qui fait le jeu du prisme, s'observe quelquefois sur les prairies par la réfraction des rayons du soleil dans les gouttes de rosée.

ARCHE DE NOË, espece de coquillage qui se rapproche le plus, selon M. d'Argenville, de la famille des cœurs. Sa forme creuse, qui représente une espece de cœur oblong dont le fond est plat, lui a fait donner ce nom. Les stries qu'on voit sur sa robe, forment un ouvrage chagriné, de couleur brune sur un fond blanc : elle porte aussi le nom de MUSSOLE.

ARDOISE, *Lapis fissilis, Ardesia*. L'ardoise est une espece de *Schist*, matiere de la nature de l'argille, sans transparence, de couleur bleue ou grise, ou même rousse, qui se divise en lames minces, plates & unies, employées pour couvrir les maisons. Cette matiere a servi dans les tems passés de moilons pour la construction des murs : elle est encore du même usage dans les pays où les carrieres en sont communes. On dit que la plupart des murs d'Angers sont batis de blocs d'ardoise, ce qui donne à cette ville un triste aspect. L'ardoise au sortir de la carrière est tendre, mais elle se durcit à l'air : elle est disposée dans la carrière par bancs, dans lesquels il y a des fentes qui sont si près les unes des autres, que les lames qu'elles forment ont très peu d'épaisseur ; c'est par ces fentes qu'on les divise, pour les préparer à servir de couvertures aux bâtimens.

C'est avec de grands risques qu'on entreprend d'ouvrir & de travailler une carrière d'ardoise. Si la carrière se trouve bonne, on fait sa fortune ; si non, on est ruiné : elle se trouve à des profondeurs plus ou moins grandes. Lorsqu'on a enlevé les terres & fait la premiere couverture, il arrive quelquefois que la pierre ou ardoise est tendre & parsemée de veines, ce qu'on appelle être en *feuilletis* ; alors elle n'est pas assez faite : elle n'a pas assez de consistance pour être divisée en lames d'une

dureté requise. Il reste cependant alors quelque espérance ; car l'ardoise devenant plus dure & plus consistante , à mesure que la carrière acquiert plus de profondeur , il peut arriver que l'on trouve de bonne ardoise après les *feuilletis*. D'autres fois , l'ardoise se trouve dès l'ouverture être excessivement dure & cassante , alors il n'y a plus d'espérance ; car on est sûr que plus on avancera , plus on la trouvera dure & de mauvaise qualité.

Nos plus fameuses carrières d'ardoises sont aux environs d'Angers , dans la Province d'Anjou , où il s'en fait un grand commerce. Il y a à quelques lieux de Charleville de l'ardoise aussi bonne que celle d'Anjou , quoiqu'elle ne soit pas d'une couleur aussi bleue ou aussi noire. Il y en a en Auvergne & en Angleterre de la bleue & de la grise. On choisit la plus dure pour faire les tables & les carreaux.

On trouve sur des morceaux de pierre d'ardoise , mais plus fréquemment sur le schist , des représentations de poissons & de plantes. *Voyez SCHIST.*

Les transactions philosophiques présentent quelques moyens simples de distinguer la bonté & la solidité de plusieurs especes d'ardoises.

L'ardoise la meilleure a un son clair : elle a un œil d'un bleu léger ; celle dont le bleu tire beaucoup sur le noir , s'imbibe volontiers d'eau : une bonne ardoise au toucher paroît dure & raboteuse ; une mauvaise au contraire , est aussi douce que si on l'eût frottée d'huile.

Voici un moyen sûr de s'assurer si l'ardoise est bonne , & de nature à ne se point imbiber d'eau. Placez votre ardoise perpendiculairement dans un vase où il y ait un peu d'eau : faite tenir votre ardoise dans cette position une journée. Si l'ardoise est d'une contexture ferme , elle n'attirera point l'eau au-delà de six lignes au-dessus de son niveau ; & peut être n'y aura t il que les bords qui , étant un peu désunis par la taille , se trouveront humectés : au contraire , si l'ardoise est de mauvaise qualité , elle s'imbibera d'eau , comme une éponge , jusqu'à la surface supérieure.

AREQUE , espece de palmier : on retire de son fruit le cachou. *Voyez CACHOU.*

ARGENT , *Argentum* : C'est un métal blanc , parfait ,

qui, après l'or, est le plus beau, le plus ductile & le plus précieux des métaux.

On trouve quelquefois de l'argent pur formé naturellement dans les mines; mais ce métal, ainsi que les autres, est, pour l'ordinaire, mêlé avec des matières étrangères. On le trouve sous diverses formes, & sous diverses couleurs très variées. On voit avec plaisir au Cabinet du Roi, dans l'armoire des pierres précieuses, ce riche jeu de la Nature dans les mines d'or, d'argent & d'autres métaux. On y remarque l'argent en filet, en végétation, en cheveux, en feuilles, & plusieurs autres espèces de mines très curieuses.

Il y a des mines d'argent dans les quatre parties du monde; mais il y a des contrées, telles que l'Amérique, plus riches que les autres. L'Europe n'en manque pas. On dit qu'en Saxe & dans le pays d'Hanovre, il y a beaucoup de mines d'argent: on trouva à Hartz un morceau d'argent si considérable, qu'étant battu, on en fit une table où pouvoient s'asseoir vingt-quatre personnes. La France elle-même n'en est pas tout-à-fait privée. On voit réunis dans l'*Encyclopédie*, sous un seul point de vue, tous les pays de la France où on en trouve. A Sainte-Marie aux Mines, il y a plusieurs mines de cuivre & de plomb tenant argent. Depuis Valence jusqu'à Lyon, on voit le long du rivage du Rhône bon nombre de payfans occupés à recueillir des paillettes d'or & d'argent: ils gagnent à cette récolte trente à quarante sols par jour.

On ne peut songer, sans frémir, à quels dangers & à quels travaux se sont exposés les hommes, pour arracher les métaux des entrailles de la terre.

La mine d'argent de Salseberyt en Suede, présente au Naturaliste curieux un des plus beaux spectacles. On descend dans cette mine par trois larges bouches, semblables à des puits dont on ne voit point le fond. La moitié d'un tonneau, soutenu d'un cable, sert d'escalier pour descendre dans ces abymes, au moyen d'une machine que l'eau fait mouvoir. La grandeur du péril se conçoit aisément: on est qu'à moitié dans un tonneau, où l'on ne porte que sur une jambe. On a pour compagnon un Satellite noir comme nos Forgerons, qui en-

tonne tristement une chanson lugubre, & qui tient un flambeau à la main. Quand on est milieu de la descente, on commence à sentir un grand froid : on entend les torrens qui tombent de toutes parts ; enfin après une demi-heure, on arrive au fond d'un gouffre. Alors la crainte se dissipe : on n'apperçoit plus rien d'affreux ; au contraire, tout brille dans ces régions souterraines : on entre dans une espece de grand fallon, soutenu par des colonnes de mine d'argent ; quatre galeries spacieuses y viennent aboutir. Les feux qui servent à éclairer les travailleurs, se répètent sur l'argent des voûtes, & sur un ruisseau qui coule au milieu de la mine. On voit-là des gens de toutes les Nations : les uns tirent des chariots ; les autres roulent des pierres : tout le monde a son emploi, c'est une Ville souterraine. Il y a des cabarets, des maisons, des écuries & des chevaux ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est un moulin à vent qui va continuellement dans cette caverne, & qui sert à élever les eaux.

Les mines les plus riches & les plus abondantes sont en Amérique ; mais sur-tout dans les endroits froids de ce continent, tels que le Potosi, une des Provinces du Pérou. La température du Potosi est si froide, qu'autrefois les femmes Espagnoles ne pouvoient y accoucher : elles étoient obligées d'aller à vingt ou trente lieues au-delà, pour avoir un climat plus doux. Mais aujourd'hui elles accouchent au Potosi aussi aisément que les Indiennes naturelles du pays : tant l'espece humaine a de facilité à s'habituer à toutes sortes de climats.

Les filons de la mine du Potosi étoient d'abord à une très petite profondeur de la montagne ; mais à présent, il faut les chercher & les suivre dans des cavités affreuses, où l'on pénètre à peine après plus de quatre cens marches de descente. Ces filons, quoique toujours très riches, deviennent de jour en jour plus difficiles à exploiter ; & le travail devient plus funeste aux ouvriers, à cause des exhalaisons qui sortent de la mine. On rencontre souvent des veines métalliques qui rendent des vapeurs si pernicieuses, qu'elles tuent sur-le-champ ; on est obligé de les refermer aussi tôt, & de les abandonner. On oblige les Paroisses des environs du Potosi de fournir

tous les ans un certain nombre d'Indiens pour le travail des mines : on les voit partir à regret avec leurs femmes & leurs enfans. Au bout d'une année de travaux, on leur permet de retourner à leur habitation, parceque presque tous les ouvriers qui ont travaillé pendant un certain tems de leur vie aux mines, sont perclus de leurs membres. L'humanité frémiroit d'apprendre à combien d'Indiens ce travail a déjà couté & coute tous les jours la vie. Sans l'*Herbe du Paraguai* que les Mineurs prennent en infusion, & machent comme du tabac, on seroit obligé d'abandonner la mine du Potosi, qui est cependant une des moins dangereuses.

Quoique les mines du Potosi & de Lipès conservent toujours leur réputation de richesse, on a cependant découvert en 1712, celles d'Oruvo, à huit lieues d'America, & celles d'Ollacha, près de Cusco, qui passent pour plus riches.

Le *mineral* le plus riche & le plus facile à exploiter, qu'on trouve dans les mines d'argent du Pérou, est celui qui est blanc ou gris, & mêlé de taches rouges ou blanchâtres. L'endroit le plus abondant est celui où deux filons se croisent & se traversent.

Les mines les plus riches, après la mine naturelle, sont les mines d'argent cornées : elles cedent sous le marteau comme le plomb ; elles se coupent comme la corne ; elles sont minéralisées par l'arsenic. Ces mines sont d'autant plus riches, qu'elles sont plus noirâtres : il s'en trouve sur lesquelles il n'y a que dix livres de déchet sur chaque quintal de mine. Après celles-ci, pour la richesse, viennent les mines d'argent rouges, qui sont tantôt en grappes, tantôt sous d'autres formes, tantôt noires avec des taches rouges, ou rouges comme du cinabre.

On retire l'argent du mineral, soit en l'amalgamant avec le mercure, soit en suivant d'autres méthodes, ainsi qu'on le pratique pour les autres mines, suivant leur nature. C'est dans le *Dictionnaire de Chymie* que l'on peut voir la description de ces travaux, présentée avec clarté & précision.

Lorsqu'on veut désigner l'argent le plus fin & le plus pur de toute matiere étrangere, on dit qu'il est au titre de douze deniers ; le denier est de vingt-quatre grains. L'ar

gent est-il mêlé d'alliage, on déduit le poids du mélange du poids principal : l'argent, par exemple, qui a une douzième partie d'alliage, est à onze deniers de fin ; c'est le titre ou loi de nos écus.

L'argent dissous par l'acide nitreux, donne des cristaux qui, étant fondus, & ensuite jettés dans un moule, forment la *Pierre infernale* dont on fait usage pour corroder les chairs.

Quoique l'argent soit très ductile, il l'est encore moins que l'or. Il a aussi beaucoup moins de pesanteur spécifique ; le pouce cube d'argent pèse six onces, cinq gros & vingt-six grains. On réduit l'argent, en le faisant passer par les trous d'une filière, à n'avoir que l'épaisseur d'un cheveu ; on le nomme *Argent trait*. Cet argent trait applati entre deux rouleaux, se nomme *Argent en lame* : on l'applique sur la soie par le moyen du moulin ; on l'appelle alors *Argent filé* : on l'emploie aussi tout plat dans les ornemens brodés & brochés ; c'est-là où il jouit de tout son éclat. Tout le détail de ce travail est du ressort du *Dictionnaire des Arts & Metiers*.

Des gens trompeurs tachent quelquefois de donner la couleur d'or à l'argent ; soit trait, soit en lames, soit filé, soit battu, en l'exposant à la fumée. Cette fraude est défendue sous peine de confiscation entière & de 2000 livres d'amende.

L'argent réduit en feuilles très minces, est employé par les Argentiers & Doreurs. Leur art consiste à appliquer ces feuilles, soit sur des métaux ou sur d'autres matières, telles que bois, écailles & pierres. Dans le premier cas, on fait usage du feu pour échauffer les pièces, & d'eau-forte pour les corroder un peu, afin que les lames d'argent puissent s'appliquer exactement. Lorsqu'on argente quelque autre matière, on se sert seulement de matières glutineuses propres à coller les feuilles d'argent.

Les rognures de l'argent en feuille ou battu, sont employées par les Peintres & Argentiers : ils s'en servent pour peindre, on l'appelle *Argent en coquille*.

ARGENTINE, *Argentina* ou *Potentilla*, plante vivace : elle s'éleve peu de terre. Ses feuilles sont opposées sur la tige, dentelées profondément, & entre-

mêlées de feuilles plus petites : elles sont vertes en-dessus, & garnies par-dessous de petits poils blancs argentins. Elles ont un goût d'herbe, un peu salé & stiptique, & rougissent le papier bleu. La fleur est jaune & en rose : le fruit a la forme d'une tête sphérique, couverte de plusieurs petites graines. Elle se plaît dans les lieux humides & le long des haies. L'argentine est astringente, vulnéraire & détersive. Son eau distillée est bonne pour la chassie, le hâle & les rougeurs du visage. On la pile avec du sel & du vinaigre, & on l'applique sur le poignet ou à la plante des pieds dans les redoublemens de fièvre, qu'elle adoucit souvent, & qu'elle chasse même quelquefois. D'autres la pilent avec du sel, & l'appliquent à la plante des pieds pour appaiser le délire ; ce qu'elle fait en épaisissant le sang & ralentissant sa circulation par ses sels acides vitrioliques. Sa décoction en gargarisme avec un peu d'alun, rétablit la luettes. Cuite dans du vinaigre, elle affermit les dents qui branlent, en resserrant les gencives. En Angleterre, quelques-uns mangent ses racines qui sont douces, & ont un goût de panais.

ARGILLE, *Argilla*. C'est une terre pesante, compacte, de couleurs différentes ou mélangées. Lorsque cette terre est humide, elle a de la ductilité & de la ténacité. Elle se pêtrit sous les doigts, prend & conserve les formes qu'on veut lui donner : sa ductilité la rend très propre à divers usages mécaniques ; mais par sa grande ténacité, elle nuit à la fertilité des champs, à moins qu'elle n'ait été réduite en mollécules assez fines, ou que son adhérence n'ait été diminuée par l'interposition des sables ; pour lors elle est de toutes les terres la plus propre à la végétation. M. Eller, dans des recherches sur la fertilité des terres, a observé, qu'au moyen d'une lessive d'alkali fixe, on détruit la ténacité de l'argille, en la dépouillant de son gluten ; alors elle devient friable, aride, & tombe en poussière.

L'argille ne fait point effervescence avec les acides, à moins qu'elle ne se trouve mêlée avec quelque substance calcaire : elle résiste au feu & s'y durcit ; mais lorsque le feu est violent & continué, presque toutes les argilles s'y vitrifient, à l'exception de quelques-unes

qui sont réfractaires. Si on distingue les especes d'*argilles* par la couleur, il y en a un très grand nombre d'especes : on en voit de jaunes, de bleues, de blanches, de noires, &c.

L'argille est une des matieres les plus abondantes, & les plus utiles que l'on trouve dans la terre. Elle s'y rencontre à diverses profondeurs, & sert de base à la plupart des rochers : ce sont ces couches d'argille qui retiennent l'eau au fond des puits que l'on creuse sur la surface de la terre. La ductilité de l'argille détrempée dans l'eau, qui se durcit en séchant sans que cependant ses parties se désunissent, la rend propre à faire des vases de toutes especes, des briques, des tuiles, des carreaux & des modeles de sculpture, qui, exposés au feu, s'y sechent & s'y durcissent, sans perdre rien de leur forme.

L'*argille blanche* est la plus pure : elle est réfractaire, & se durcit par la calcination au point de faire feu avec l'acier ; ainsi que l'argille pâle d'Angleterre, la brune de France, & la noirâtre de Hesse qui sont réfractaires, quoique colorées. L'*argille à potiers*, lorsqu'elle est séchée, se divise en cubes : elle se travaille bien plus facilement que la *bleue*, qui sert d'ordinaire de base aux lits d'ardoise. On emploie cette espece d'argille en Angleterre pour faire des tuiles & des briques, qui sont très compactes & très dures.

M. Vallérius parle d'une espece d'*argille rougeâtre*, qui se trouve mêlée avec une terre qui a la propriété d'absorber beaucoup d'eau, & d'augmenter beaucoup de volume en se gonflant. Lorsque cette terre se desséche, elle s'affaisse & revient à son premier volume : elle se durcit très aisément, & forme une croûte à la surface ; en sorte que des personnes qui croient marcher sur la terre solide sont quelquefois englouties. M. Vallérius ajoute qu'il y a beaucoup de terre de cette espece dans la Dalecarlie & dans le Norteland, & que les exemples de personnes qui s'y sont enfoncées & perdues ne sont pas rares. Les bâtimens, dit-il, qu'on élève sur de pareilles terres ne sont jamais solides : ils se haussent en automne d'un pied & demi ; & dans l'été, ils redescendent à leur première place.

Il y a une espece d'argille savonneuse qui est feuilletée dans sa carrière ; elle ne se laisse point travailler : battue dans l'eau , elle se réduit en mollécules très fines , & forme de l'écume. C'est l'*argille à foulons* , que l'on emploie pour fouler les étoffes dans les pays où ne se trouve point la véritable *terre à foulons* , qui est du nombre des marnes. L'art nous présente tous les jours l'*argille* sous diverses formes dans les Manufactures de poterie qui sont en Champagne , en Normandie , en Picardie , en Languedoc & dans les Pays-Bas. On la voit employée dans les Manufactures de terre , au Fauxbourg S. Antoine , où on en construit des poëles , variés pour la forme & pour la grandeur : c'est toujours des especes d'argilles que l'on emploie dans les Manufactures de porcelaine , de fayence , de grès & de terre d'Angleterre.

M. Macquer a donné sur les argilles un Mémoire rempli de recherches curieuses : on en trouve un extrait au mot ARGILLE dans le Dictionnaire de Chymie , qu'on peut consulter.

ARGUS , nom que l'on donne à un petit papillon à six pieds , dont les aïles sont rondes & entierement bleues , sur lesquelles on voit la figure d'un grand nombre d'yeux : ce papillon est fort commun dans les prairies & sur les bruyeres. Il y a plusieurs especes de papillons remarquables , par des especes de formes d'yeux dessinés sur leurs aïles : ils ne different que par la couleur des aïles , le nombre , la position , & la couleur de ces especes d'yeux , qui leur ont fait donner le nom d'*Argus*.

ARISTOLOCHE , *Aristolochia*. Plante de la racine de laquelle on fait usage en Médecine : on emploie les racines de plusieurs especes qui different par leur forme. La fleur de l'Aristolochie est d'une seule feuille irréguliere & en tuyau. Le fruit est arrondi , membraneux , divisé en six loges. Toutes les aristoloches sont céphaliques , pectorales , hystériques , apéritives & alexipharmques : on nous apporte de Languedoc & de Provinces ces racines , de deux especes , dont les unes sont longues & les autres rondes.

ARMADILLE ou TATOU , petite espece de quadrupede fort singuliere. Sa longueur est au plus de dix

Tatou. Son corps est couvert d'un test osseux, en forme de deux boucliers; l'un antérieur & l'autre postérieur, convexes en dessus & concaves en dessous, entre lesquels sont plusieurs bandes étroites, jointes ensemble par une peau membraneuse, qui leur laisse la liberté de se mouvoir & de glisser les uns sur les autres; c'est ce qui lui donne la facilité de se mettre en boule comme le *hérisson*. Ces boucliers, dont la forme varie dans les especes, sont couverts d'écaillés; la queue du *Tatou* est couverte aussi d'écaillés; ses oreilles sont nues: cet animal a de singulier, qu'il n'a ni dents incisives, ni canines, mais seulement toutes dents molaires. On trouve des *Tatous* aux Indes orientales, au Brésil, à la Guyane, au Mexique, à Cayenne & en Afrique. On peut remarquer au Cabinet du Roi ce singulier quadrupede.

ARMOISE, *Artemisia*, plante vivace. Sa tige s'éleve à la hauteur de deux coudées: ses feuilles sont nombreuses, placées alternativement, d'un verd foncé en dessus, blanchâtres en dessous: elles ont un petit goût d'herbe salée, & rougissent un peu le papier bleu. Ses fleurs naissent en grand nombre au sommet des rameaux, & sont composées de plusieurs fleurons purpurins: la graine est semblable à celle de l'absinthe: les fleurs ont une odeur aromatique. Cette plante croît sur le bord des fossés & des ruisseaux. Elle fleurit au mois d'Août.

L'armoïse est utérine, anti-hystérique, & même anti-spasmodique: on trouve quelquefois de vieilles racines d'armoïse, mortes & desséchées, devenues noires par la pourriture, ressemblantes à du charbon; mais elles ne sont point destituées des principes actifs. On trouve de semblables charbons sous l'absinthe, le plantain, & autres plantes. L'armoïse entre dans diverses préparations, dans l'eau vulnérable & l'eau hystérique.

ARMUS, poisson saxatile, très agréable à la vue, dont le corps est marqué de virgules rouges.

AROMATES. On comprend sous ce nom générique tous les végétaux pourvus d'une huile & d'un sel âcre, qui, par leur union, forment une substance savonneuse, qui est le principe de l'odeur & du goût âcre, stimu-

lant & échauffant qu'on y découvre. Tels sont le *clou de gérosfle*, la *canelle*, le *poivre*, le *gingembre* & le *macis*. Les aromates peuvent être d'un grand secours lorsqu'il s'agit de donner du ressort à l'estomac & aux intestins. L'usage habituel en est dangereux.

AROMATITE, pierre précieuse d'une substance bitumineuse, & fort ressemblante par sa couleur & son odeur à la *Myrrhe*. On la trouve en Egypte & en Arabie.

AROMPO, ou MANGEUR D'HOMMES, animal de la Côte d'or, dont le poil long & délié, est d'un brun pâle : il se remarque par une queue fort longue, terminée à son extrémité par une touffe de poils. Les Nègres l'appellent *Mangeur d'hommes*, parcequ'il se nourrit de *cadavres humains* qu'il déterre avec ses ongles.

AROUGHEUN, animal que l'on trouve en Virginie, & qui est tout semblable au castor, à l'exception qu'il vit sur les arbres comme les écureuils.

La peau de cet animal forme une partie du commerce que les Anglois font avec les Sauvages voisins de la Virginie. Cette fourrure est fort estimée en Angleterre.

ARRA ou ARRAS, espece de grand & beau Perroquet, qu'on trouve à la Guadeloupe. Voyez PERROQUET.

ARRÊTE-BŒUF, *Anonis*. Cette plante croît dans les champs, & jette plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, qui sont armées d'épines longues & dures. Les fleurs sont légumineuses, purpurines & incarnates : le fruit a une espece de petite gouffe, qui contient des semences en forme de reins : les racines sont longues, ligneuses, fibreuses & difficiles à rompre : elles arrêtent souvent les charrues des Laboureurs ; ce qui lui a fait donner le nom d'*Arrête-bœuf*. Cette racine est apéritive : les feuilles en gargarisme sont bonnes pour le scorbut.

Il y a deux especes d'*Anonis d'Espagne*, qui sont de petits arbrisseaux ; les feuilles en sont presque toujours composées de trois folioles attachées à une queue : la premiere, qui est l'*Anonis de montagne* à fleur purpurine, fleurit au commencement de Juin. Lorsqu'il est en pleine fleur, il forme un très joli bouquet dans les plates

bandes d'un bosquet printanier ; il a encore souvent des fleurs en Octobre.

ARROCHE. Cette plante , connue aussi sous le nom de *Bonne Dame* , est une plante à étamines , dont on distingue trois especes ; l'arroche blanche , la rouge & la puante. Cette dernière est hystérique. On substitue dans la cuisine , ainsi que dans la médecine , les deux premières especes aux feuilles de poirée ; soit pour le potage , soit pour les décoctions émollientes , rafraichissantes & laxatives.

ARROCHE EN ARBRISSEAU OU POURPIER DE MER , arbruste qui porte des feuilles argentées , qui restent sur l'arbre presque tout l'hiver.

ARSENIC , substance minérale , pesante , volatile , extrêmement caustique & corrosive ; ce qui la rend un des poisons des plus violents.

L'*Arsenic blanc* , que l'on nomme aussi simplement *Arsenic* , n'est , à proprement parler , qu'une chaux métallique , qui , lorsqu'elle est unie avec le phlogistique , forme le *régule d'arsenic* , qui est un vrai demi-métal. La chaux métallique de l'arsenic a des propriétés singulieres qui la rendent unique de son especes , & sur laquelle M. Macquer a fait des recherches que l'on trouve dans le Dictionnaire de Chymie , où nous renvoyons pour tous les objets du ressort de la Chymie.

L'arsenic rend fragiles & cassans tous les métaux avec lesquels il s'unit , si on en excepte l'étain , qui , par son mélange , devient beaucoup plus dur & de difficile fusion. Il donne au cuivre la blancheur de l'argent , au point que de faux monnoyeurs en ont abusé.

L'arsenic facilite la fusion de plusieurs matieres réfractaires ; delà vient qu'on le fait entrer dans la composition de plusieurs cristaux , auxquels il donne beaucoup de netteté & de blancheur , à-peu-près comme le *borax*. Si la quantité qu'on y met est un peu trop grande , les cristaux se ternissent beaucoup plus promptement par l'action de l'air.

L'arsenic & son régule , pouvant se combiner avec plusieurs métaux , on les fait entrer dans certaines compositions , telles que le *cuivre blanc* ou *tombac blanc* , &

dans les compositions métalliques de cuivre & d'étain ; que l'on emploie pour les miroirs ardents.

L'arsenic est un poison des plus corrosifs : ceux qui en sont empoisonnés sont attaqués de vomissemens , sueurs froides , convulsions & autres symptômes , suivis de la mort si on n'y apporte un prompt secours. Les remèdes les meilleurs sont l'huile & le lait ; peut-être les matières absorbantes & alkalines , ainsi qu'il est dit dans le Dictionnaire de Chymie , produiroient-elles de bons effets , à cause de la propriété qu'a l'arsenic de se combiner & de se neutraliser , en quelque façon , avec ces substances.

La présence de l'arsenic peut se reconnoître facilement où il est : il suffit de jeter sur une pelle rouge , quelques grains des matières où l'on soupçonne ce poison , il répand à l'instant une odeur d'ail.

L'arsenic , qui est dans le commerce , se tire dans les travaux en grand , que l'on fait en Saxe pour tirer le *bleu d'azur* du *cobalt*.

ARTICHAUT , plante potagere qui porte des fleurs à fleurons découpés. Il y a cinq espèces d'artichauts connues dans notre climat ; savoir , le vert , le violet , le rouge , le sucré de Gênes & le blanc ; chacune de ces espèces a ses avantages & ses inconvéniens. Le blanc est le plus hâtif , mais il est très petit & très difficile à élever. Le violet est de peu de profit ; c'est cependant celui dont on fait le plus d'usage dans les Provinces. Le rouge n'est bon à manger que jeune à la poivrade : si on le laisse grossir , sa chair devient dure. Le sucré de Gênes a un goût fin & sucré étant mangé cru , mais il dégénère dès la seconde année. Le vert est presque le seul cultivé par les Maréchés. Cette dernière espèce devient , par la culture & par les soins , d'une très grande beauté , sur-tout si on ne laisse sur le pied que la maîtresse pomme.

On peut , avant l'hiver , couper les tiges d'artichaut qui se conservent long-tems dans du sable frais. Cette plante est très délicate à la gelée , dont on la garantit en la couvrant de litière. Dans les jours doux d'hiver , il faut donner de l'air du côté du midi au cœur de la

plante de peur qu'elle ne pourrisse. On la multiplie par cilletons. Dans les endroits humides, on doit planter sur des ados.

L'artichaut se mange, ou cru, ou fricassé ou confit. On dessèche au soleil pour l'hiver beaucoup de culs d'artichauts. Le mulot est le grand ennemi des artichauts: on tache de s'en garantir en plantant autour de son plan des cardes de *poirée*, qui étant plus tendres, sont plus de son goût.

ASCALABOS, lézard de l'Amérique, remarquable par sa singularité & sa beauté. Son front est triangulaire, & garni d'une touffe de sourcils qui le rebordent à-peu-près comme dans les Caméléons: toutes ses écailles ne semblent être qu'un tissu de perle. Ce lézard se présente à l'homme en marchant doucement & sans faire de bruit; non dans le dessein de lui nuire, mais plutôt parcequ'il semble se plaisir à le regarder.

ASCARIDES Ce sont des vers ronds, courts & menus; ce qui les fait distinguer des *strongles* qui sont ronds & longs. Les ascarides ressemblent à des aiguilles pour la grosseur & la longueur. Leur couleur naturelle est blanche: ils se logent à l'extrémité de l'intestin rectum, & y occasionnent une demangeaison violente. Ces ascarides se trouvent dans les intestins des enfans, & très communément dans ceux des chevaux: ces vers paroissent quelquefois colorés; couleur qu'ils tiennent des excréments ou de la bile de l'animal dans lequel ils séjournent. Ces ascarides causent beaucoup de mal aux parties naturelles des femmes dans certaines maladies, comme dans les pâles couleurs. Les bêtes de somme y sont aussi sujettes.

Il est difficile d'expulser les ascarides: les Médecins estiment qu'il vaut mieux les attaquer par en bas; les uns prescrivent de mettre dans le fondement un suppositoire de coton trempé dans du fiel & de l'aloès dissous. D'autres disent, que si l'on met dans le fondement un petit morceau de lard lié avec un bout de fil, & qu'on l'y laisse quelque tems, on le retire plein de ces petits vers. Des clysteres faits avec des plantes ameres sont aussi très avantageux.

ASCI, plante d'Amérique qui pousse des especes de

gouffes rouges , creuses , longues comme le doigt , qui contiennent des semences qui ont le goût de poivre. Les Américains & les Européens en assaisonnent leurs mets.

ASCOLOTL , espece de lézard du Mexique , de la grosseur d'un pouce & long d'une palme , remarquable en ce qu'il a une matrice semblable à celle des femmes.

ASELLE , *Oniscus* , insecte aquatique , presque tout-à-fait semblable au *cloporte* ; aussi l'a-t-on désigné sous le nom de *Cloporte aquatique*. Cet insecte ne differe du cloporte ordinaire , que par l'élément où il vit , par le nombre de ses antennes (car il en a quatre) & par les deux filets qui sont à la queue , qui , au lieu d'être simples , sont fourchus.

M. Geofroi n'en a vu qu'une seule espece autour de Paris dans les mares & les petits ruisseaux ; mais la mer en fournit plusieurs especes , & beaucoup plus grandes.

ASILE. Voyez TAON.

ASMODÉE , ou le *Prince des Serpens*. Ce surnom lui a été donné à cause de la beauté de sa parure ; & effectivement il n'a point son égal. Ses écailles sont roussâtres , magnifiquement ombrées , & marbrées de grandes taches , de figure irréguliere. Ses mâchoires sont colorées d'une bordure jaune ; ses yeux sont vifs & brillans. Il n'est point malfaisant : on le trouve au Japon.

ASPALAT. Voyez BOIS DE ROSE.

ASPERGE , *Asparagus* , légume distingué par son goût & par ses bonnes qualités , & qui d'ailleurs a l'avantage de fournir nos tables pendant trois mois de l'année. Un des caracteres distinctifs de cette plante , est d'avoir des feuilles fort menues : ces fleurs sont en rose ; il leur succede des baies rouges remplies de semence.

Il y a trois especes d'asperges usitées ; la grosse , la commune & la sauvage. La grosse , appelée aussi *Asperge de Pologne* ou de *Hollande* , est peu connue , parceque la plantation en est couteuse.

On plante l'asperge dans des fosses , dans les terrains sablonneux , & en ados dans les lieux humides : on dispose les griffes en échiquier à un pied de distance. On ne peut commencer à jouir du plant , si on ne veut point l'altérer ,

l'altérer, qu'au bout de quatre ans; mais il dure, si on a soin de le fumer, quinze ou vingt ans. A l'approche de l'hiver, on dégarnit le plant de la terre dont on l'a-voit rehaussé au printemps; & par ce moyen, on le garantit de la pourriture. On peut se procurer des asperges hâtives en réchauffant le plant avec du fumier; mais elles n'ont jamais la même saveur.

L'asperge sauvage croît naturellement dans certains terrains sablonneux: on en trouve dans les Isles du Rhône & de la Loire.

On donne quelquefois le nom d'*Asperges* aux jeunes pousses de houblon, qui se mangent, en effet, comme celles des asperges, dont elles ont à-peu-près la forme. Voyez HOUBLON.

ASPHALTE, *Asphaltus*. C'est le nom que l'on donne au bitume de Judée, parcequ'on le tire du lac Asphaltide. On donne aussi le nom d'*Asphalte* en général, à tout bitume solide: aussi a-t-on donné ce nom à un bitume, que l'on a découvert en Suisse au commencement de ce Siècle.

Le bitume de Judée est une substance pesante, solide, friable, d'une couleur brune & même noire, brillante, d'une odeur bitumineuse, sur-tout lorsqu'on l'a échauffée; elle s'enflamme aisément & se liquéfie au feu. Il s'élève du fond des eaux, sur la surface du lac Asphaltide, beaucoup de ce bitume qui y surnâge. Dans les commencemens, il est mou, visqueux, très tenace; mais il s'épaissit avec le tems, & acquiert plus de dureté que la poix sèche. Lorsqu'il est encore liquide, les Arabes le ramassent pour goudronner leurs vaisseaux. Ce bitume de Judée est quelquefois nommé *Gomme de funéraille & de mumie*, parceque le commun du peuple chez les Egyptiens, en faisoit usage autrefois pour embaumer les corps morts de leurs parens.

On trouve aussi dans le sein de la terre des mines d'asphalte ou bitume. La première qui ait été trouvée en Europe, est celle de Neufchâtel en Suisse. La découverte en a été faite par M. de la Sabloniere, ancien Trésorier des Lignes Suisses. Il en a aussi découvert une autre dans la basse Alsace. Le bitume que l'on retire de ces deux mines est à-peu-près de la même nature; celui

de Neufchâtel se trouve filtré entre des pierres propres à faire de la chaux, & celui de la basse Alsace entre deux lits d'argille : le lit supérieur de ces deux mines est recouvert d'un banc de terre noire, d'un ou deux pieds d'épaisseur.

La mine de bitume de Neufchâtel se fond au feu, en y joignant une dixième partie de poix : on en forme un mastic impénétrable à l'eau, & qui dure très long-tems, pourvu qu'il ne soit point exposé à sec à l'ardeur du soleil. En 1743, le principal bassin du Jardin du Roi a été réparé avec ce mélange; & depuis ce tems, il ne s'est point dégradé. C'est avec ce mastic que l'on a réparé les bassins de Versailles, Latone, l'Arc de Triomphe, ainsi que le beau vase blanc sur lequel est en relief le Sacrifice d'Iphigénie.

Avec cette mine d'*asphalte* de Neufchâtel, M. de la Sabloniere a fait le *Piffasphalte* qui a été employé à carenner deux vaisseaux qui partoient de l'Orient; l'un pour Pondichery, & l'autre pour Bengale. Quoique ces vaisseaux à leur retour eussent perdu une partie de leur carenne, ils revinrent bien moins piqués de vers, que ceux qui avoient eu la carenne ordinaire.

Ce qui donna lieu à la découverte de la mine d'*Asphalte* en Alsace est une fontaine, dont l'eau, quoique claire & limpide, sent un peu le goudron, des parties bitumineuses duquel elle est chargée. Les Habitans du pays estiment singulièrement cette eau pour tenir le ventre libre & exciter l'appétit : les bains de cette fontaine sont aussi très salutaires pour les maladies de la peau. Il s'éleve sur la surface de cette eau, à tous momens, un bitume noir, & une huile rouge qui surnagent en plus grande abondance en été qu'en hiver. On peut en recueillir dix à douze livres par jour : c'est ce qui a fait donner à cette fontaine minérale, le nom *Backelbroun* ou *Fontaine de poix*. La tradition du pays est qu'on creusa cette fontaine dans l'espérance d'y trouver une mine de cuivre & d'argent. La mine qu'on a ouverte, s'étend à six lieues à la ronde; entre les veines d'*asphalte* qu'on y trouve, qui ont quelquefois dans de certains endroits six pieds d'épaisseur, & qui sont les unes à trente pieds, les autres à soixante pieds de profondeur,

On a espérance d'y découvrir une grande veine de charbon de terre ; car on commence déjà à en trouver quelques morceaux ; & en continuant le travail , on pourroit y rencontrer une mine de cuivre & d'argent fort riche , car les pyrites qu'on y trouve sont les mêmes que celles de Sainte-Marie-aux-Mines.

On retire présentement de cette mine , en en faisant bouillir le sable dans de l'eau , une sorte d'oing noir , propre à graisser tous les rouages. Par le moyen de la distillation *per descensum* , on tire de la mine ou du rocher , & de sa terre rouge , une *huile de pétrole* en très grande quantité : c'est cette huile préparée que M. de la Sabloniere prétend employer pour la carenne des vaisseaux. On retire aussi (*per ascensum*) l'*huile rouge* & l'*huile blanche* , qui sont employées très utilement pour guérir les ulceres & toutes les maladies de la peau.

ASPHALTIDE ou *Lac de Judée* , ainsi nommé parcequ'on en tire l'*Asphalte*. Ce Lac porte aussi le nom de *Mer-morte* , tant à cause de l'immobilité de ses eaux , que parceque les poissons n'y peuvent vivre , & qu'on n'apperçoit sur ses bords aucun oiseau aquatique. On doit regarder comme fabuleuse la propriété qu'on donne à ses eaux de soutenir tous les corps qu'on y jette.

ASPHODELE , *Asphodelus*. Cette plante pousse de sa racine des feuilles semblables à celles du *poireau* , mais plus étroites. Elle s'éleve à la hauteur de trois pieds , & est garnie de beaucoup de fleurs d'une seule piece en lys , de couleur blanche mêlée de rouge. A cette fleur succede un fruit presque rond & charnu. Sa racine consiste en un très grand nombre de navets suspendus par une tête , d'un goût un peu amer & âcre. On la fait bouillir & tremper dans de l'eau pour en enlever l'âcreté : dans les années de disette , on fait usage de cette pulpe , ainsi adoucie , que l'on mêle avec de la farine de bled & d'orge : on y ajoute un peu de sel marin , & on en fait un *pain d'asphodele* , que l'on cuit au four & qui peut se manger.

Les racines d'asphodele sont résolatives , & propres à nétoyer les vieux ulceres.

ASPIC , *Aspis* , espece de serpent , dont les Anciens

ont beaucoup parlé. Il est difficile présentement de reconnoître l'espece à laquelle ils ont donné ce nom. Ce que l'on fait de ce serpent paroît fort incertain, & en partie fabuleux. Les uns ne lui donnoient qu'un pied de longueur; d'autres cinq coudées: les uns disoient que ses dents sortoient de sa bouche comme les dents d'un sanglier; d'autres qu'il avoit des dents creuses, qui distilloient du poison comme le *scorpion*. Quoi qu'il en soit, il paroît, par l'histoire, que Cléopâtre fit usage d'un aspic pour se donner la mort. Accoutumée à la molesse, elle choisit ce doux genre de mort. Le coup que lance l'aspic est, dit-on, si imperceptible, qu'on ne le sent pas: le venin qui se répand dans les veines cause une agréable lassitude, ensuite le sommeil, & enfin une mort sans douleur.

On a donné le nom d'*Aspic* à un serpent de ce pays-ci, assez commun aux environs de Paris. Il paroît plus effilé & un peu plus court que la *vipere*. Il a la tête moins aplatie; il n'a point de dents mobiles comme la *vipere*. Voyez *VIPERE*. Son cou est assez mince. Ce serpent est marqué de taches noirâtres sur un fond de couleur roussâtre; & dans certains tems les taches disparaissent. Notre aspic mord, & déchire la peau par sa morsure; mais on a éprouvé qu'elle n'est point véni-meuse, au moins on n'a ressenti aucun symptôme de venin, après s'en être fait mordre au point de rendre du sang par la plaie. Cette expérience a été faite & répétée plusieurs fois sur d'autres serpens de ce pays-ci; tels que la *Couleuvre ordinaire*, la *Couleuvre à collier* & l'*Orvet*, qui n'ont donné aucune marque de venin. Si ces expériences étoient bien connues, on ne verroit point tant de personnes trembler à la vue de ces reptiles; & leur morsure ne donneroit pas plus d'inquiétude qu'elle ne cause de mal.

ASPIC. Voyez *LAVANDE*.

ASPIDOCHELONE, bête marine, qu'on peut mettre au nombre des animaux fabuleux. C'est, dit-on, un grand *Cétacé* qui a tout le dos couvert de sable, & en si grande quantité, que les Mariniers, le prenant pour une île, y jettent l'ancre, & y font du feu pour y préparer leur manger; mais cet animal en sentant la chaleur

se déplace & fait périr le vaisseau & l'équipage. Pour embellir l'histoire, on ajoute que lorsque ce poisson a faim, il ouvre la gueule, dont s'exhale une odeur fort agréable qui attire les petits poissons qui viennent s'y engourdir & qui lui servent de nourriture.

ASPRESLE. Voyez PRESLE.

ASSA-FŒTIDA. C'est une espèce de gomme résine, compacte, molle, en partie jaune & rousse, en gros morceaux, d'une odeur très désagréable, d'où vient que les Allemands l'appellent *Stercus Diaboli*.

Quoique cette odeur nous paroisse si détestable, les Perses & tous les Asiatiques n'en sont point affectés de même; car ils l'appellent le *Manger des Dieux*. Les Indiens en mangent familièrement, & y trouvent une bonne odeur & un goût exquis: tant il existe peut-être de différence dans la structure des organes des peuples de divers pays, & même des divers habitans du même pays. Ne voit-on pas tous les jours des gens qui ont tant d'horreur pour l'ail, qu'ils ne peuvent souffrir l'haleine de ceux qui en ont mangé; bien loin qu'ils puissent en goûter. Cependant d'autres le regardent comme un assaisonnement si excellent, qu'ils le prodiguent dans tous leurs mets. Notre siècle a vu la même inconstance sur les odeurs. Les parfums que l'on faisoit il y a cinquante ans avec le *musc*, & qui étoient si agréables, sont tellement mis en oubli, que la postérité ne saura ce que c'étoit; car il lui sera très difficile de concilier avec son ancienne suavité, la puanteur ou l'odeur nuisible qu'elle croira y trouver. Il est certain qu'il y a beaucoup de choses qui ont plu aux Anciens, soit par leur goût, soit par leur odeur, qui sont présentement désagréables, & qui nous paroissent très puantes. Nous savons au contraire, que la plupart des Anciens ont eu en exécration l'odeur du citron. Arriveroit-il dans la révolution des siècles, quelque changement ou altération dans la structure des organes de l'espèce humaine, ou dans les productions de la nature?

Les Indiens essuient, à la récolte de l'*Assa-fœtida*, les fatigues les plus pénibles, qui consistent à errer pendant plusieurs jours sur les lieux les plus escarpés des montagnes, à l'ardeur la plus brulante du soleil. Kæmpfer

rapporte comment on en fait la récolte sur le sommet des montagnes d'Hingifer. Ceux qui la recueillent se rendent en troupe sur le haut des montagnes à la mi-Avril : ils arrachent les feuilles de la plante qui donne l'*assa-fœtida*, nommée en Perse *Hingifeh*. C'est une plante férulacée, du genre des panais, dont la racine est d'une substance solide comme celle de la rave, très blanche, ayant à-peu-près la même forme, longue quelquefois d'une aune, & de la grosseur de la cuisse. Ce sont souvent des familles ou des villages entiers qui vont à la récolte. Chacun s'empare d'un certain terrain ; quatre ou cinq hommes se chargent de la récolte d'environ deux mille pieds. Avant d'arracher les feuilles, ils découvrent un peu la terre, afin de les arracher jusqu'au collet : ils recouvrent ensuite la racine, de terre & de feuilles, pour que le soleil ne puisse pénétrer, ce qui feroit périr la racine. Cette opération faite, ils retournent tous à la maison ; & au bout de trente ou quarante jours, ils vont de nouveau sur les montagnes, & chacun prend sa première place pour retirer des racines le tribut de son premier travail. Ils coupent transversalement le sommet de la racine ; de sorte que le tronc représente un disque, sur lequel se rend la liqueur, sans être exposée à s'écouler : ils recouvrent chaque racine d'un fagot d'herbes qui fait l'arc ; & au bout de deux jours, ils viennent recueillir le suc, qu'ils mettent dans de petits vases attachés à leur ceinture ; ensuite ils emportent la superficie extérieure qui bouchoit les pores, afin que le suc puisse couler de nouveau : ils viennent le recueillir de même au bout de quelques jours : ils font la même opération sur chaque racine plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils en aient retirée toute l'*assa-fœtida* : ils mettent ce suc gommeux sur des feuilles, & l'exposent au soleil pour lui faire prendre de la solidité.

L'*assa-fœtida* est employée comme remède en Europe : elle excite puissamment la transpiration & est utile dans les maladies des nerfs : son plus grand usage est pour les maladies des chevaux.

ASSAPANIK. Voyez ECUREUIL VOLANT.

ASSIMINIER, *Anona*. C'est un arbrisseau qui croît

au Mississipi : il porte des fleurs en rose , auxquelles succedent des fruits charnus qui ressemblent un peu à la concombres. L'odeur de ce fruit est déplaisante ; cependant les Sauvages en mangent , & en trouvent la chair agréable. On dit que la peau de ce fruit laisse sur les doigts une impression d'acide si vif , que si on porte ses doigts aux yeux , sans avoir eu soin de les laver , ils y causent une inflammation accompagnée de démangeaisons insupportables. Ce mal ne dure que vingt-quatre heures , & est sans suites funestes. Cet arbrisseau n'a point encore fructifié en France.

ASTER ou *Oculus Christi*. C'est une plante que l'on cultive pour l'ornement des jardins , & qu'on appelle ainsi , à cause de l'arrangement de ses fleurs qui sont disposées en rayons.

Cette plante , agréable à la vue , de couleur bleue ou violette , quelquefois blanche & jaune dans le milieu , est vivace, & se multiplie au mois de Septembre de graines ou de racines éclatées. Toutes sortes de terres lui conviennent. Ses places ordinaires dans les jardins sont les plates-bandes & les bordures , où elle figure très bien par la beauté de ses fleurs & la grosseur de ses touffes.

ASTERIES. Voyez PALMIER MARIN.

ASTRE , mot général qui s'applique aux étoiles , tant fixes qu'errantes , c'est-à-dire aux étoiles proprement dites , aux planettes & aux cometes.

Astre se dit pourtant le plus ordinairement des corps célestes , lumineux par eux-mêmes , comme les étoiles fixes & le soleil.

Il est bon de remarquer qu'il n'y a aucun astre lumineux par lui-même qui tourne autour d'un autre astre.

ASTROITE , *Astroites*. L'astroite est un corps pierreux , plus ou moins gros , organisé régulièrement , de couleur blanche , & qui brunit par différens accidens : il se trouve dans la mer. Comme la surface de ce corps est couverte de figures , partie en creux & partie en relief , on a cru y voir des figures d'astres & d'étoiles , ce qui l'a fait nommer *Astroite* , & *Pierre étoilée* lorsqu'on croyoit que c'étoit une pierre : on l'a regardé ensuite comme une plante marine pierreuse ; enfin l'*astroite* ainsi que plusieurs autres plantes marines pierreuses ont

été démontrées être du regne animal par les Observations de M. Peyssonel, qui a découvert des insectes au lieu de fleurs dans ces corps marins, ainsi qu'on le peut voir au mot CORAIL & CORALLINES.

Il y a plusieurs especes d'Astroites qui different par la grandeur des figures dont ils sont parsemés. L'astroite à l'extérieur est couvert de figures rondes, terminées par un bord saillant; & l'intérieur est composé d'autant de cylindres, qu'il y a de cercles sur la surface supérieure. Il y a une autre sorte d'*Astroite*, dont la surface supérieure est creusée par sillons ondoyans, que l'on a comparés aux anfractuosités du cerveau; ce qui lui a fait donner le nom de *Cerveau de mer*. On en peut remarquer un très beau au Cabinet du Jardin du Roi, sous le nom d'*Astroite cerveau*.

On trouve des *Astroites fossilles*. M. le Comte de Treslan en a trouvé de pétrifiés dans le Barois & le Toulinois. Les astroites pétrifiés en marbre, en pierre fine, sur-tout en substance d'agate, sont les plus rares. Ces derniers sont susceptibles d'un très beau poli; & les figures qu'on y voit font un fort joli effet: aussi les emploie-t-on à faire des boîtes & autres bijoux: on trouve en Angleterre de ces astroites pétrifiés en agathe; & nos Lapidaires les appellent improprement *Cailloux d'Angleterre*. On en trouve de semblables à Touque en Normandie.

ATA, fruit qui croît à Siam, sur un très bel arbre. Ce fruit a à-peu-près la figure d'une pomme de pin, & est beaucoup plus gros; la peau en est épaisse & la chair molle: il a le goût de la crème sucrée. *Histoire Naturelle de Siam*.

ATOCALT, nom que l'on donne à une *Araignée du Mexique*, qui vit près de l'eau, & n'est point vénimeuse. C'est un des insectes qui nous présente les ouvrages les plus variés en couleur. Cette araignée file un tissu, qu'elle entrelasse de fils rouges, jaunes & noirs, avec tant d'art, que l'œil ne peut se lasser d'admirer la beauté de l'ouvrage.

ATOMÈ. A ce nom est attachée ordinairement l'idée de corpuscules invisibles, que les Anciens regardoient comme les élémens primitifs des corps naturels. On

donne aussi ce nom à un animal microscopique, le plus petit, à ce qu'on prétend, de tous ceux qu'on a découverts avec les meilleurs microscopes. On dit qu'il paroît au microscope, tel qu'un grain de sable fort fin paroît à la vue, & qu'on lui remarque plusieurs pieds, le dos blanc & des écailles.

ATRAPPE-MOUCHE, *Muscipula*, plante qui croît naturellement dans les lieux incultes & secs. C'est une espèce de petit œillet, dont les fleurs sont aux sommités des tiges, disposées en petit bouquet, d'une belle couleur rouge & un peu odorantes. Cette plante est singulière en ce qu'il découle de sa tige une humeur visqueuse, où les mouches se prennent; ce qui l'a fait nommer *Atrappe-mouche*. Il y en a une espèce à fleurs doubles d'un beau rouge, que l'on cultive dans les jardins, & qui fleurit en Juin & Juillet. Cette espèce peut se multiplier en la marcottant.

ATTAGEN, oiseau très vanté des Anciens comme un des mets les plus délicats; mais l'on ignore encore à quelle espèce d'oiseau on doit le rapporter, au *Francolin* ou à la *Gélinotte*.

ATELABUS, *Arachnoides*, espèce d'insecte aquatique, qui tient de la sauterelle & de l'araignée. Il a la tête de la sauterelle, le corps de l'araignée: il nage dans l'eau, ou il rampe sur la terre. On peut cependant le regarder comme une espèce de sauterelle. *Voyez SAUTERELLE*.

AUBEPIN AUBEPINE. *Voyez NÉLLIER*.

AUBIER, arbrisseau. *Voyez OBIER*.

AUBIER, c'est une ceinture plus ou moins épaisse de bois imparfait, qui est entre l'écorce & le cœur dans tous les arbres. On le distingue aisément du bois parfait, par la différence de sa couleur & de sa dureté. Dans les bois que l'on emploie, on doit en ôter l'aubier; car il se pique de vers, & est peu solide. M. de Buffon a pourtant démontré les moyens de le rendre aussi bon que le reste du bois. *Voyez les mots ARBRE & BOIS*.

AUBIFOIN. *Voyez BLEUET*.

AUBOURS. *Voyez ÉBÉNIER*.

AVÉLINIER. *Voyez NOISETIER*.

AVENTURINE. On entend communément par ce mot, une composition de verre jaunâtre ou roussâtre, parsemée de points brillans de couleur d'or. La découverte de cette composition fort jolie est due au hazard. Un Verrier laissa tomber, sans y faire attention, dans son fourneau qui tenoit du verre en fusion, des particules de laiton qu'il limoit : la vitrification étant refroidie, il y remarqua des paillettes brillantes, dorées, & qui donnoient à la masse le coup-d'œil de certaines *topazes artificielles*. Ce phénomène mérita à ce verre le nom d'*Aventurine*, comme qui diroit pierre trouvée par aventure.

S'il y a quelque pierre naturelle qui ressemble à cette composition, & qu'on puisse nommer *Aventurine naturelle*, il faut la chercher parmi les pierres chatoyantes. Il y en a une espece dont la couleur approche beaucoup de celle de l'*Aventurine factice* : elle est parsemée de points chatoyans & très brillans. Voyez **PIERRE CHATOYANTE**.

AVIGNON. Voyez **LAVIGNON**.

AVILA, fruit des Indes : espece de pomme charnue, plus grosse que l'orange, qui croît sur une plante rampante qui s'attache aux arbres, qu'on trouve dans l'Amérique Espagnole. L'amande des graines de ce fruit est amere, & estimée un grand contre-poison, & un remede excellent contre les humeurs malignes, à la dose d'une ou deux graines.

AULNE, **VERGNE** dans plusieurs Provinces, en latin *Alnus*. C'est un grand arbre, d'une grosseur médiocre. Son bois est rougeâtre, mou, léger & facile à travailler. Son écorce est grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, amere, un peu astringente & désagréable. Ses feuilles sont rondes, un peu larges & visqueuses. C'est un arbre à fleurs à étamines : les graines ont une saveur astringente & un peu d'amertume.

Cet arbre se plaît dans les lieux humides & marécageux. Il se multiplie très facilement ; une grosse souche d'aulne, éclatée avec la coignée en cinq ou six morceaux, fournit autant de pieds qui réussissent très bien. Il se multiplie aussi de marcottes ; une souche couverte

de terre fournit au bout de deux ou trois ans beaucoup de plants enracinés.

Son écorce , mêlée avec de la rouille de fer , donne une couleur noire employée dans la teinture. Cette écorce peut tenir lieu de noix de galle pour faire de l'encre. L'écorce & le fruit sont astringens & rafraichissans , propres pour les inflammations de la gorge étant employés en gargarisme. Les feuilles vertes , appliquées extérieurement , dissipent les tumeurs & guérissent les inflammations.

Le bois d'aulne qui se corrompt facilement à l'air , dure très long-tems dans l'eau ; ainsi il est très utile dans les pilotis , & à faire des tuyaux pour conduire les eaux. Les Tourneurs l'emploient en échelles , perches & autres ouvrages : il est recherché aussi par les Sabotiers. Les Ebénistes en emploient beaucoup , parcequ'il prend bien le noir , & qu'alors il ressemble à l'ébène.

AULNE NOIR. Voyez BOURDAINE.

AUNÉE ou ÉNULE CAMPANE , en latin *Enula campana* , plante dont la racine est d'un usage assez commun en Médecine. Cette racine est charnue , brune en dehors , blanche en dedans , d'une saveur âcre , un peu amère , d'une odeur agréable quand elle est sèche. Les feuilles de cette plante sont longues d'une coudée , d'un verd pâle en dessus , blanchâtres en dessous , crenelées ; la tige soutient de grandes fleurs radiées de couleur d'or.

Cette plante croît dans les lieux gras & humides des environs de Paris. Sa racine rougit le papier bleu : elle est béchique , diurétique & sudorifique ; utile dans l'asthme : infusée dans du vin , elle est très apéritive. En Allemagne on confit beaucoup de cette racine , on en assaisonne les mets , & on la préfère aux aromates des Indes. On prétend que cette racine mise dans du vin ou du vinaigre , guérit les moutons d'une certaine peste à laquelle ils sont sujets , que les bergers appellent *Claveau*. Elle est estimée dans la peste.

AVOCAT. C'est un fruit qui croît à Saint-Domingue , assez semblable pour la grosseur & pour la forme à une poire de bonchrétien. Le goût de ce fruit , lorsqu'il est bien mûr , approche de celui d'une tourte de moëlle

de bœuf : lorsqu'il n'est pas tout-à-fait mûr, on le mange comme les artichauts à la poivrade. Ce fruit est très utile contre la dysenterie. L'arbre qui le porte est très beau ; ses fleurs sont en bouquet.

Cet arbre, ainsi que l'abricotier de Saint-Domingue, est très commun dans les terres des Espagnols ; car il est rare qu'un Espagnol mange un fruit dans un bois sans en mettre les noyaux ou pepins en terre ; les arbres fruitiers ne sont pas si fréquens dans les quartiers François, parcequ'ils n'ont pas le même soin. Les sangliers, qu'on nomme *Cochons marons*, viennent s'engraïsser dans les forêts remplies de ces arbres, & leur chair contracte un goût excellent. Voyez ABRICOT DE SAINT-DOMINGUE.

AVOCETTE, oiseau aquatique de la grosseur du pigeon, dont le bec, long de quatre à cinq doigts, pointu & noir, est relevé par le bout. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon : ses jambes sont longues, & les doigts des pieds joints par des membranes. Par-tout dans la Nature, on voit la forme appropriée au besoin. Cet oiseau se rencontre en Italie, sur-tout dans les environs de Ferrare. On donne aussi à cet oiseau le nom de *Bec courbé*. On voit dans le Cabinet du Jardin du Roi plusieurs de ces oiseaux.

AVOINE, *Avena*. Les Naturalistes distinguent deux sortes d'avoine, la blanche & la noire.

L'avoine blanche est celle que l'on cultive principalement pour la nourriture des chevaux, quoiqu'en tems de disette on en puisse faire du pain. Les Habitans des montagnes du Nord d'Angleterre, mangent communément de ce pain, qui, quoiqu'un peu amer, est très sain.

Les tiges de cette plante sortent de gânes assez semblables à celles du chiendent. Les feuilles sont assez semblables à celles du froment : au sommet de la tige est une panicule éparse, avec des fleurs sans pétales, disposées par paquets pendans. Chaque fleur est composée de plusieurs étamines : le pistille se change en une graine oblongue, menue, pointue, blanchâtre avant d'être mure, mais presque noirâtre lorsqu'elle est mure.

L'avoine noire a le tuyau plus gros & la feuille plus noire. Sa graine est plus maigre, plus longue & plus

velue que celle de la blanche : sa paille est noirâtre & velue.

L'avoine est très utile en Médecine. Les Médecins Anglois ne nourrissent leurs malades qu'avec des bouillons d'avoine dans les maladies aiguës. En Bretagne & en Tourraine on la dépouille de son écorce, & on la réduit en poudre grossière dans des moulins faits exprès : on l'a nomme alors *Gruau*. On en fait une boisson pectorale, adoucissante, légèrement apéritive, propre aux personnes échauffées, & maigries par de longues maladies. On le fait bouillir dans du lait, de l'eau ou du bouillon. Ces décoctions sont bonnes pour la poitrine, & pour la toux. On fait avec le *gruau* & le lait une sorte de bouillie, qui fournit un aliment plus léger que le *ris* & l'*orge mondé*. Les Anglois & les Polonois font de la bière avec de l'avoine, & même préférable, à certains égards, à celle que l'on fait avec l'*orge*. La farine d'avoine est résolutive.

L'avoine n'a pas besoin de passer l'hiver en terre comme le bled. On la sème depuis la fin de Février jusqu'à la fin d'Avril : elle croît dans les terres fortes & dans les maigres. On donne avant de la semer un premier labour : il faut huit ou neuf boisseaux de semences par arpent. L'avoine, quoique semée en dernier, se recueille la première ; alors commence l'année de jachère, c'est-à-dire qu'on ne sème rien dans cette terre pendant l'année suivante : on la labore simplement, afin de la faire profiter des influences de l'air, pour la mettre en état de recevoir du froment.

Au lieu de rentrer l'avoine dans les granges aussi-tôt qu'elle est sciée, on la laisse sur le champ, ce qu'on appelle *Javeller*, jusqu'à ce que la rosée & la pluie aient fait noircir & grossir le grain. Un arpent de bonne terre en avoine peut rapporter cent gerbes qui rendent trois septiers. Comme presque dans tous les pays on coupe l'avoine avant qu'elle soit tout-à-fait mure, & qu'on la fait javeller, la graine doit dégénérer à la longue. On propose aux Laboureurs, dans le Journal Economique, de laisser murir parfaitement la quantité d'avoine nécessaire pour la semence, & de la recueillir sans la laisser exposée à la pluie. Il y a lieu de penser que par cette

méthode la semence seroit de meilleure qualité ; & l'on auroit vraisemblablement de meilleure avoine & en plus grande quantité. Le seul inconvénient est peut-être qu'en coupant cette avoine, ainsi bien mure, il s'en égraineroit beaucoup.

AURA, espece de corbeau du Mexique, de la grandeur d'un aigle, de couleur noire en partie : son bec, semblable à celui du *Perroquet*, est rouge à l'extrémité : ses paupieres sont de couleur rouge ; son front est rempli de rides, qu'il fronce & déride, ainsi que les coqs d'inde, avec un peu de poil crépé, comme celui des Negres. Ces oiseaux se nourrissent de rats, de lézards & de serpens : ils volent en troupe, ne crient ni ne chantent point. Si on les poursuit, ils se voident en volant, & rendent par le bec ce qu'ils ont mangé.

AURIPÉAU ou CLINQUANT, *Aurichalcum*, c'est du cuivre jaune battu jusqu'à ce qu'il soit réduit en feuilles minces comme du papier. Ces feuilles sont employées par les Passementiers. Voyez CUIVRE.

AUROCHS, nom allemand donné à l'*Urus*, & sous lequel M. Briffon parle de cet animal qui ressemble au bœuf domestique, pour la forme extérieure du corps & la couleur ; mais il en differe pour la grandeur qui approche de celle de l'éléphant, par ses cornes courtes & grosses, & par un bouquet de poil frisé qu'il a sur le front. On dit que ces poils ont une espece d'odeur de musc. De ces animaux, les uns ont la barbe longue, les autres l'ont courte.

On les trouve en Pologne, en Prusse, dans la Livonie & en Moscovie. Les Polonois donnent à cette espece de bœuf, le nom de *Tur*. Cet animal est d'une force terrible : ses yeux sont pleins de feu. La jeunesse Gauloise s'exerçoit à la chasse de cette bête. La gloire étoit pour celui qui rapportoit le plus de cornes de ces animaux ; preuve de ses victoires. Le cuir de l'Aurochs est dur & épais. On fait de sa corne, ainsi que de celle du bœuf, divers ouvrages.

AURONE, *Abrotanum*, plante dont il y a deux especes, le mâle & la femelle, nommées ainsi improprement ; car ces deux especes de fleurs sont hermaphrodites. La dernière est connue aussi sous le nom de *San-*

toline, *petit Cyprès* ou *garde robe*, parcequ'on la croyoit propre à garantir les habits contre la teigne ; mais les essais de M. de Réaumur lui ont prouvé que l'effet en étoit nul, & qu'il n'y avoit absolument que l'huile essentielle de térébenthine qui pût faire périr les teignes. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes propriétés que l'abünthe.

Les Jardiniers vendent sous le nom de grande & de petite *Cironelle* deux especes d'Aurone ; l'une à feuilles étroites, & l'autre à feuilles larges. Comme ces petits arbuttes ne quittent point leurs feuilles, ils peuvent être employés à garnir les bosquets d'hiver.

AURORÉ, nom que l'on donne à un beau papillon qui est commun du côté d'Upsal. Le mâle a une belle tache, de couleur de safran, sur le dessus des ailes supérieures, ce qui l'a fait nommer par les Naturalistes, *Aurore*.

AURORE BORÉALE. L'aurore boréale est une espece de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paroît de tems-en-tems la nuit du côté du Nord. Elle a la forme d'un segment de cercle qui offre à la vue des variétés infinies : on en voit sortir d'abord des arcs lumineux, puis des jets & des rayons de lumiere. Lorsque ce phénomène est dans sa plus grande magnificence, une espece de couronne lumineuse se forme vers le Zenith. Pour expliquer l'aurore boréale d'une maniere physique, nous ne saurions mieux faire que de rapporter en peu de mots le systéme de M. de Mairan sur ce phénomène.

Le soleil est environné d'une athmosphere qui nous éclaire, & qui s'étend quelquefois jusqu'à plus de trente millions de lieues. Lorsque les dernieres couches de l'athmosphere solaire ne sont pas éloignées de plus de soixante mille lieues de la terre, elles tombent alors vers notre globe, en vertu des loix de la gravitation mutuelle des corps. La matiere lumineuse de l'athmosphere solaire se précipitant en assez grande quantité dans l'athmosphere terrestre, elle doit nécessairement y causer des aurores boréales. Rien n'est si curieux & si bien raisonné que l'excellent Traité de M. de Mairan sur les aurores boréales. On voit dans ce Traité pourquoi l'aurore boréale va se ranger du côté des Pôles, pourquoi elle décline ordinairement de dix à douze degrés vers

l'Occident ; pourquoi enfin , dans le tems de ce phénomène , l'on voit des colonnes de feu , des jets de lumière , des éclairs , & une couronne lumineuse près du Zenith.

Les aurores boréales ne sont pour nous que des spectacles qui attirent l'attention des Philosophes ; mais pour les Peuples voisins des Pôles , elles sont un dédommagement de l'absence du soleil. Lorsque cet astre les a quittés , la terre est horrible alors dans ces climats ; mais le ciel présente aux yeux les plus charmans spectacles. M. de Maupertuis a vu dans ces pays des nuits qui auroient fait oublier l'éclat du plus beau jour ; des feux de mille couleurs & de mille formes éclairent le ciel. Ces lumières prennent différentes formes , & ont différens mouvemens ; le plus ordinairement elles ressemblent à des drapeaux qu'on feroit voltiger dans l'air ; & par les nuances des couleurs dont elles sont teintes , on les prendroit pour de vastes bandes de ces taffetas que nous appellons *Flambés*. Quelquefois elles tapissent quelques endroits du ciel en écarlate ; couleur que l'on craint beaucoup dans le pays , comme le signe de quelque grand malheur. Enfin lorsqu'on voit ces phénomènes , on ne peut s'étonner que ceux qui les regardent avec d'autres yeux que les Philosophes , y voient des chars enflammés , des armées combattantes , & mille autres prodiges.

L'aurore boréale ne commence à paroître que deux ou trois heures après le soleil couché : elle a été apperçue très fréquemment en Europe depuis 1716 , & très rarement avant cette époque. Elle se montre plus fréquemment depuis le 22 Décembre , jusqu'au 22 Juin , que dans les autres mois de l'année , quoiqu'on en ait observé aussi dans le mois de Juillet.

AUTOUR , oiseau de proie , plus grand que la *Buse* , de couleur brune comme elle , ayant la poitrine & le ventre blancs & parsemés de quelques lignes noires. On en trouve en divers pays qui diffèrent pour la couleur. Cet oiseau ne prend pas seulement les *perdrix* & les *faisans* , mais il attaque aussi & se saisit des plus gros oiseaux , tels que les *oies* & les *grues* ; il attaque même les *lievres*. Il n'y a que la femelle que l'on nomme *Autour* , & dont on fait plus de cas : on appelle le mâle *Tiercelet*. L'Autour est bien fait quand il a la tête petite , les yeux grands ,

grands, le bec long & noir; le col long; les ongles gros & longs; les pieds verts. *Voyez*, au mot OISEAU DE PROIE, la maniere dont on les dresse à la chasse du vol.

AUTOUR, espece d'écorce, que les Epiciers Droguistes tirent du Levant par la voie de Marseille. Elle est assez semblable à la canelle, mais plus pâle en dessus; en dedans elle a la couleur de la noix muscade, avec des points brillans. Elle est légère, spongieuse, sans odeur, & d'une saveur insipide. On la fait entrer dans la composition du carmin.

AUTRUCHE, *Struthio*, le plus grand de tous les oiseaux, si on en excepte peut-être le *Casouar*, qui, quoiqu'il lui cede en hauteur, lui est néanmoins supérieur en grosseur. L'autruche est montée sur de très hautes jambes: elle a un col très long, & une tête fort petite. Sa hauteur égale presque celle d'un homme monté à cheval. Elle n'a que deux doigts à chaque patte: les doigts sont tous les deux en devant, & unis jusqu'à la premiere articulation par une sorte de membrane: ses cuisses sont fortes, charnues, & sans plumes jusqu'aux genoux, ainsi que le dessous des ailes. Ses ailes sont petites, & absolument inutiles pour voler. Elles ont été destinées par la Nature pour aider l'oiseau dans sa course, lorsqu'il a le vent favorable. Elles ne lui servent cependant point comme les voiles à un vaisseau, parcequ'elles ne sont point construites comme celles des autres oiseaux, dont les barbes, d'une structure merveilleuse, s'accrochent les unes dans les autres, & forment un corps continu, capable de frapper l'air. Les fils des barbes de l'autruche, qui sont cependant très belles, ne sont jamais unis les uns contre les autres, mais flottans & flexibles, n'étant point pourvus de ces crochets qui facilitent l'entrelasement des plumes. De plus, les plumes manquent d'une mécanique merveilleuse, qui rend les plumes des autres oiseaux, tantôt droites, tantôt obliques, dont il faut voir le détail au mot AILES D'OISEAU.

On remarque à l'extrémité de chaque aile deux ergots, à peu-près semblables aux aiguillons des porcs épis; les uns veulent qu'ils lui servent de défenses, les

autres d'épérons pour s'aiguillonner dans sa course. Les plumes du dos sont noires dans le mâle, seulement brunes dans la femelle; par leur mollesse, elles ressemblent à de la laine: les penes des ailes sont de la même couleur, mais très blanches à la partie supérieure; la queue ferrée, ronde, composée de penes blanchâtres dans le mâle; brunâtres dans la femelle, blanches par les bouts: ces plumes sont fort recherchées pour les casques. Le col & la tête de l'Autruche sont garnis d'une espece de duvet ou de poils clair-semés, au lieu de plumes. Ce duvet est de deux sortes; le fin & le gros. Le fin entre dans la fabrique des chapeaux communs, tels que ceux de Caudebec. Le gros se file & sert dans les Manufactures de lainages pour faire les lisieres des draps noirs les plus fins.

Ne pourroit-on pas dire, en voyant cet oiseau, qui a des ailes pour marcher & non pour voler, qui est en partie fourni de plumes, & en partie garni d'une espece de poils, qu'il est un de ces animaux dans lesquels on remarque ces nuances, par lesquelles la Nature passe d'un être à un autre; & qu'il tient, en quelque sorte, le milieu entre les bipedes & les oiseaux.

La tête de l'autruche est petite, platte, presque chauve: son crâne est mince & fragile; peut-être est-ce la raison pour laquelle, lorsque cet animal se trouve pris, sans aucune ressource pour se sauver, il cache sa tête comme la partie la plus foible: son bec est fort petit à proportion du corps, de figure triangulaire: sa bouche est amplement fendue: les yeux sont grands, & ont deux paupieres de chaque côté, & des cils ainsi que ceux de l'homme. Il a une troisieme paupiere en dedans, de même que la plupart des brutes; c'est une membrane fort mince. Aldrovande croit que les oiseaux ont cette troisieme paupiere, pour suppléer au défaut de leur paupiere supérieure qui est si courte, qu'elle ne peut s'abaisser pour couvrir l'œil, ainsi qu'elle fait dans l'homme. Mais il y a apparence que cette paupiere interne a un autre usage dans les oiseaux, puisqu'elle se trouve dans l'autruche, dont la paupiere est assez grande pour se pouvoir abaisser facilement. D'ailleurs la paupiere inférieure des oiseaux se serre contre la supérieure, aussi exactement que la pau-

piere supérieure de l'homme se joint avec l'inférieure. L'Autruche a, comme le *Chameau*, une callosité au bas du sternon, sur laquelle elle s'appuie lorsqu'elle se couche.

L'autruche dévore indifféremment tout ce qu'on lui présente, cuir, herbe, pain, poil & toute autre chose : elle ne digere cependant point le fer ni les autres corps durs qu'elle avale ; mais elle les rend en entier par l'anus. Il n'étoit pas naturel de penser que leur ventricule fût pourvu d'un dissolvant capable de dissoudre le fer & autres corps durs. Mais comme dans les oiseaux, & généralement dans tous les animaux, la dissolution des alimens ne se fait pas seulement par les liqueurs gastriques, mais aussi par l'action organique & mécanique du ventricule, qui comprime & bat incessamment les choses qu'il contient, la Nature a pourvu d'un ventricule musculueux, & a donné l'instinct d'avaler des cailloux à la plupart des animaux qui prennent une nourriture dure sans macher, comme sont les oiseaux qui vivent de grains. Ces cailloux, par leurs frottemens, broient dans ce ventricule musculueux, ce que les autres broient avec leurs dents ; quoique le ventricule de certains animaux soit pourvu d'une vertu particulière, pour digérer dans les uns les poissons, & dans les autres, les os & les chairs crues.

L'autruche étant un animal vorace, qui a besoin d'avaler quelque chose de dur qui lui serve à broyer sa nourriture, use mal de l'instinct que la Nature lui a donné pour cela, lorsqu'elle avale du fer & principalement du cuivre, qui se change en poison dans son estomac. On a ouvert des ventricules d'autruches, dans lesquels on a trouvé jusqu'à soixante & dix Doubles, consumés presque aux trois quarts par leur frottement mutuel ; mais les légumes, le foin, les pierres & les os, qu'on trouvoit dans leur estomac, en étoient tous verdissés : on a trouvé la même chose dans le ventricule d'une *Outarde*. Aussi on apprend de ceux qui gouvernent ces animaux dans la Ménagerie de Versailles, que les autruches qui avalent beaucoup de fer ou de cuivre, meurent toutes bientôt après.

Les autruches pondent douze à quinze œufs très gros.

Il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur : la solidité de la coque est telle , qu'elle permet qu'on en fasse des vases dont on se sert , comme nous nous servons de ceux de porcelaine. Les autruches déposent leurs œufs dans le sable , où on prétendoit qu'elles les abandonnoient , laissant à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore.

M. Adanson , cet Observateur passionné de la Nature , nous a appris que les autruches couvent leurs œufs au Sénégal ; mais seulement pendant la nuit. Ses observations justifient donc les autruches de l'indifférence dont on les accusoit pour leurs œufs. Ce qu'on leur avoit reproché comme une sorte d'imbécillité , tourne au contraire à leur honneur ; puisqu'au lieu d'être continuellement sur leurs œufs : elles ne les couvent que dans les tems où ils ont besoin d'être couvés. On a essayé en vain de faire éclore , à la chaleur du soleil sur une couche , ou dans un *athanor* à feu lent , des œufs d'*Autruches* élevées dans le parc de Versailles : on n'a pu découvrir dans ces œufs la moindre disposition à la génération.

N'y a-t-il pas lieu de penser que , quoique l'on pût se procurer la chaleur nécessaire pour faire éclore ces œufs , de grands changemens occasionnés dans ces animaux par la différence de climat , ont pu , peut-être , altérer les germes de la production jusques dans leurs sources ? Que d'exemples singuliers ne voyons-nous pas d'altérations occasionnées par les climats ! Nos chiens en Nigritie ne perdent ils point leurs poils , ainsi que la faculté d'aboyer ! Ils ne poussent que des hurlemens. A Batavia , nos femmes Européennes , ne peuvent fournir un lait nutritif à leurs enfans , pendant que les Indiennes leur en fournissent un qui est très agréable & très salulaire.

Les Turcs & les Persans suspendent les œufs d'autruche , comme ornement , à la voûte de leurs Mosquées ; d'autres prétendent que ce sont les œufs de crocodiles.

L'autruche est le principal oiseau de l'Afrique. Ces oiseaux y sont si communs , qu'on en voit quelquefois des troupes dans les déserts d'Afrique & d'Ethiopie. La chasse de cet oiseau est un des grands plaisirs que prennent les Seigneurs Africains. On ne fait cette chasse qu'après que ces oiseaux ont mué , & que leur plumage

est sec ; autrement , la plume ne vaudroit rien. Lorsque les autruches sont en état d'être poussées , les Seigneurs font la partie de se rendre dans la plaine où elles se trouvent : ils arrivent tous montés sur des chevaux barbes , harpés comme des lévriers. Montés sur ces chevaux , qui sont très vites à la course , ils poursuivent les autruches qui fuient avec une rapidité étonnante : elles tachent de gagner les montagnes , à la faveur de leurs aîles : elles font à chaque instant des détours brusques qui obligent les chasseurs à tourner si court , & à faire des contre-tems si violens , que d'autres chasseurs que des Africains , seroient bientôt renversés par terre ; encore auroit-on de la peine à les joindre si on ne lâchoit des lévriers qui les arrêtent un peu , & donnent le tems aux chasseurs de les atteindre. On les attrape quelquefois toutes vivantes , avec des fourches faites exprès ; & après les avoir apprivoisées , on les vend aux Marchands qui les chargent sur leurs navires , pour nous les apporter en Europe. On voit aussi beaucoup d'autruches au Pérou ; mais elles sont plus petites que les autruches d'Afrique : elles ont quatre doigts aux pieds , trois devant & un derrière ; leur tête est faite comme celle de l'oie.

Les plumes d'autruches sont les grands matériaux qu'emploient les Plumassiers dans leurs ouvrages. Les belles plumes s'apprêtent , se blanchissent & se teignent en diverses couleurs. Les plumes des mâles sont les plus estimées , parcequ'elles sont plus larges , mieux fournies ; qu'elles ont le bout plus touffu , la soie plus fine ; & parceque l'on peut leur donner telle couleur que l'on desire , ce que l'on ne fait que très difficilement & même jamais bien aux plumes des femelles.

Les plumes grises , que ces oiseaux ont ordinairement sous le ventre , sont appellées *Petit gris* . On peut les friser avec le couteau , & les employer à différentes garnitures : on en faisoit autrefois des palatines , des manchons & des écrans. On tire ces plumes de Barbarie , d'Egypte , de Seide & d'Alep par la voie de Marseille.

La chair de l'autruche est de difficile digestion : ses œufs sont d'un goût à-peu-près semblable à celui des œufs d'oyes. Héliogabale , ce monstre de prodigalité , fit ser-

vir un jour sur sa table les têtes de six cens autruches pour en manger les cervelles.

AUTRUCHE VOLANTE, oiseau du Sénégal, qui ressemble assez pour la taille au coq d'Inde. Ses ailes sont larges & fermes ; il est couvert de plumes brunes & blanches. Ses pieds sont divisés en trois serres, avec un éperon armé de griffes fort aiguës. On ne peut cependant point le mettre au rang des oiseaux de proie, car il ne se nourrit que de fruits. Il a de la peine à prendre l'esfor ; mais lorsqu'il l'a pris, il vole fort haut & fort long temps. Cet oiseau passe pour un mets délicieux.

AXOLOTTI, poisson singulier, qui mériteroit d'être mieux connu, si ce que l'on en dit est vrai. On le trouve dans le lac du Mexique : on dit qu'il a quatre pieds comme le lézard, point d'écaillés, une matrice comme la femme, & le flux menstruel. Sa chair a le goût de l'anguille.

AZÉDARACH, arbrisseau, nommé par quelques-uns *Lilas des Indes*. Il fleurit en Juin : ses fleurs en rose viennent par bouquets comme celles du lilas ; il est originaire de Provence ; il ne réussit que dans nos orangeries. Aux fleurs succèdent des fruits charnus qui contiennent un noyau à cinq cannelures : on fait des chapelets avec ces noyaux ; la décoction des feuilles est apéritive. On dit que son fruit est dangereux à manger.

AZERBO, espece de cheval sauvage, qu'on trouve dans la basse Ethiopie, & qui a l'air d'un mulet. Sa peau est mouchetée de blanc & de noir, & d'une couleur qui tient du rouge & du bleu. Ces animaux sont forts légers à la course ; & outre qu'il est mal aisé de les prendre vifs, on ne les sauroit apprivoiser qu'avec de grands soins. Un Portugais fut assez heureux pour en prendre quatre : il les porta à Lisbonne, & en fit présent au Roi qui les fit atteler à son carrosse. Il y auroit lieu de penser que ce joli quadrupede est une espece de Zébre. *Voy. ZÉBRE.*

AZÉROLIER. *Voyez NÉFLIER.*

AZUR. Ce nom que l'usage a consacré pour désigner en général une belle couleur bleue, se donnoit autrefois au *lapis-lazuli*, qu'on appelloit *Pierre d'azur*, & au bleu qu'on en prépare. Depuis qu'on est parvenu à tirer

un beau bleu du *cobalt* : on a affecté particulièrement le nom d'*Azur* à ce dernier , qui en differe cependant à plusieurs égards , puisqu'il ne peut servir aux mêmes usages , & particulièrement à la peinture à l'huile. Cet azur est , en quelque sorte , *factice* , & dû aux opérations chymiques. C'est dans le *Dictionnaire de Chymie* qu'il faut voir expliquée , d'une maniere lumineuse , la maniere de-le retirer du *cobalt*.

On dira simplement ici , que cet azur est employé dans la peinture en détrempe & dans la peinture en émail. Comme les Hollandois préparent beaucoup de cet azur , il porte aussi le nom d'*Outremer de Hollande* ou *Outremer commun* , pour le distinguer de l'*Outremer* simplement dit , ou du *Bleu d'outremer* , nom affecté à la poudre du *Lapis-lazuli* , pierre naturelle. Voyez LAPIS-LAZULI.

On remarquera que depuis que les Chinois font usage de l'*azur* ou *outremer commun* , pour peindre leur porcelaine , leur couleur bleue est bien inférieure à celle de l'ancienne porcelaine qu'ils faisoient autrefois avec la poudre d'un *lapis-lazuli* , dont la mine leur a manqué.



B A B

BABILLARD, en latin *Linguicula* ou *Multiloquax*, espece de poisson de la Méditerranée, peu différent de la petite sole, & qui ne se tait jamais. Le nom de *Folocytharus* lui conviendrait beaucoup, pour exprimer sa forme & son babil.

BABI-ROSA. Voyez page 256.

BABOUIN. Voyez SINGE.

BACILE. Voyez PASSE-PIERRE.

BACCHUS, sorte de morue, à laquelle nous donnons le nom de *Merlu*. Voyez ce mot.

BADAS est la licorne du pays d'Angola, & que les Negres nomment *Bada* ou *Abada*.

BADIANE. Voyez ANIS DE LA CHINE.

BADOCHÉ, nom qu'on donne à l'Egle fin, espece de morue, quand elle est salée. Voyez EGLE FIN.

BAGNAUDIER, *Colutea*, arbrisseau, dont les fleurs sont jaunes & légumineuses. Les feuilles sont ovales & opposées sur une même tige. A la fleur succede une gouffe en forme de vessie assez grosse, & presque vuide, dans laquelle on trouve plusieurs semences figurées comme un rein. Cet arbrisseau fleurit en Mai, & est très propre à décorer les bosquets du printems. Il convient fort dans les remises, car il se multiplie très facilement. Les feuilles & gouffes de cet arbrisseau sont au *bagnaudier*, ce que les feuilles du *séné* & les follicules sont à l'égard de la plante du *Séné*: elles sont également purgatives; mais il en faudroit une plus grande dose que de celles du *séné*: on ne s'en sert guere en Médecine.

BAGRE, sorte de poisson de riviere, barbu, & fourni d'aiguillons, qu'on trouve dans le Bresil, & qu'on sert sur les tables du pays. On donne encore le nom de *Bagre* à un poisson, dont la mer de Siam est remplie, & qui ne ressemble pas mal à nos rougets. Il se laisse facilement prendre avec la ligne; étant pris, il jette un cri, qu'on croit être produit de l'air exprimé par ses ouies.

BAGUETTE DIVINATOIRE est une branche de saule.

ou de coudrier , à laquelle les *Jongleurs* ou *Empyriques* en Métallurgie , attribuent des vertus merveilleuses pour découvrir les mines. Nous doutons fort de l'authenticité de ce phénomène , ce qui nous engage à renvoyer nos Lecteurs au *Traité* qui a été fait sur cette matiere , par M. l'Abbé de Valmont ; & notamment à la *Dissertation* que M. Lehman en a donnée dans le premier Tome d'un *Journal Littéraire* , qui paroît à Berlin sous le nom d'*A-musemens Physiques*.

BAKKA. Voyez BANGNE.

BALAOU, espece d'Aiguille des Indes. Ce poisson , long & menu comme une sardine , se trouve abondamment à la Martinique. Sa bouche est cartilagineuse ; sa chair , ferme , délicate & de bon goût , le fait rechercher. Il se laisse facilement prendre à la faveur d'un flambeau , & de petites foines avec des hameçons redressés , ou d'un rêt autour d'un cercle.

BAIE , *Bacca*. On donne ce nom à de petites fruits mous , charnus , succulens , qui ne sont point réunis en grappe , & qui renferment des pepins ou des noyaux ; tels sont les fruits de *genévrier* , de *laurier* & autres. Lorsque de pareils fruits sont réunis en grappe , on leur donne alors le nom de *Grains* ; par exemple , on dit des grains de *groseille*.

BALAUSTIER , *Punica Balaustus* , nom que quelques-uns donnent au *Grenadier sauvage*. En Provence , on donne aussi ce nom ou celui de *Paparoi* à une espece de grenadier , qui donne des fleurs doubles. Le calice de ces fleurs est applati & large : les pétales des fleurs sont quelquefois si nombreux , que ces fleurs ressemblent à de grandes roses de couleur foncée. Les Apothicaires font usage de ces fleurs , sous le nom de *Balaustes* ; mais ils donnent ce nom indifféremment aux fleurs de toutes sortes de grenadiers. Voyez GRENADIER.

BALEINE , *Balæna*. La baleine tient , sans contredit , le premier rang entre les poissons *Cétacés*. C'est le plus grand de tous les animaux connus , & on peut le regarder comme le Roi des mers.

Personne n'a donné des détails aussi curieux & aussi satisfaisans sur les différentes especes de baleines , que M. Anderson , dans son *Histoire Naturelle d'Islande* & du

Groënland. On ne s'attachera ici , suivant le plan qu'on s'est proposé , qu'à jeter un coup d'œil général sur les especes de baleines les plus curieuses , & sur celles dont on retire le plus d'utilité. On ne peut rien faire de mieux que de parler d'après le curieux Anderson , ainsi que l'ont fait tous ceux qui , depuis lui , ont traité des baleines.

Histoire des Baleines en général.

Ce genre de poissons se distingue d'une maniere très marquée de tous les autres. Il n'en porte en effet que la figure , quant au dehors ; mais par la structure intérieure , il ressemble en tout aux animaux terrestres.

Le sang des baleines est chaud : elles respirent par le moyen des poulmons ; & c'est pour cette raison qu'elles ne peuvent rester sous l'eau. Elles s'accouplent comme les animaux terrestres : elles sont vivipares : elles ont du lait , & leurs petits tetent. Tous les poissons du genre des baleines , ont sur la tête une ou deux ouvertures par où ils rejettent , en forme de jet , l'eau qu'ils ont avalée. Ces ouvertures se nomment *Events*.

La Nature a pourvu ces animaux de nâgeoires d'une structure & d'une force proportionnée à leur masse. Les nâgeoires des autres poissons sont composées d'arrêtes jointes les unes aux autres par des membranes fort minces ; les *baleines* ont à leur place des os articulés , figurés comme ceux de la main & des doigts de l'homme , & qui sont mis en mouvement par des muscles vigoureux. Il est bon d'observer ici en passant , que ces os ont été pris quelquefois , par des personnes peu instruites , pour des os de mains d'*hommes marins*.

Tout le genre de ces poissons a , outre ces vigoureuses nâgeoires , une queue large & épaisse , couchée horizontalement sur l'eau , qui leur a été donnée pour diriger leur course & modérer leur descente , afin que l'énorme masse de leurs corps ne se brisât pas contre les rochers , lorsqu'elles viennent à se plonger.

La Nature a construit ces masses organisées , de maniere qu'elles peuvent s'élever ou s'abaisser dans les eaux à volonté. Du fond de leur gucule part un gros intestin fort épais , fort long , & si large , qu'un homme y pas-

feroit tout entier. Cet intestin est un grand magasin d'air que ce poisson porte avec lui, & par le moyen duquel il se rend plus léger ou plus pesant, selon qu'il l'ouvre ou qu'il le comprime, pour augmenter ou pour diminuer la quantité d'air qu'il contient.

Le tissu énorme de graisse qui enveloppe les *Baleines*, allége beaucoup la masse de leurs corps, qui auroit été trop pesante pour pouvoir être mise en mouvement. D'ailleurs cette enveloppe de graisse tient l'eau à une distance convenable du sang, qui, sans cela, pourroit se refroidir; & elle sert ainsi à conserver la chaleur naturelle du poisson.

Anderson décrit jusqu'à quinze especes de baleines différentes. On pourroit les diviser en *Baleines à tuyaux* & en *Baleines à narines*. Ces dernières especes sont très rares. A l'égard de celles qui respirent par les tuyaux; les unes en ont deux, comme la véritable *Baleine de Groënland*; & d'autres n'en ont qu'un, comme le *Cachalot*.

Quelques especes de baleines n'ont point de dents, & n'ont que des barbes, comme celles de *Groënland* & le *Nord-Caper*; d'autres ont des dents. De ces dernières, les unes ont ou une seule dent comme la *Licorne*; d'autres en ont plusieurs, qui sont placées uniquement, ou du moins pour la plus grande partie, à la mâchoire d'en bas, comme dans le *Cachalot*; ou également dans les deux mâchoires, comme dans le *Dauphin* & le *Marfouin*.

La division la plus reconnoissable de ce genre de poissons, est en *Baleines à dos unis*, & en *Baleines à dos raboteux*. La véritable baleine de Groënland & le Nord-Caper sont de la première sous-division; le *Poisson de Jupiter* & l'*Epée des Groënlandois* sont de la seconde sous-division.

On ne peut rien dire de bien certain sur la grandeur des différentes especes de *Baleines*. On en a vu qui avoient jusqu'à cent trente, & même jusqu'à deux cens pieds de long. Quelque énorme que soit réellement ce poisson, l'amour du merveilleux a, sans doute, fait dire qu'on en avoit vu dans les mers de la Chine qui avoient jusqu'à neuf cens soixante pieds de longueur; aussi les a-t-on comparées à des écueils ou à des isles flottantes.

Quoi qu'il en soit, on assure que les premières Baleines que l'on a pêchées dans le Nord, étoient beaucoup plus grandes que celles que l'on pêche présentement, parcequ'elles étoient plus vieilles. On ignore la durée de la vie de ces animaux; mais il y a apparence qu'ils vivent très long-tems. On voit quelquefois ces animaux dormir sur la surface des eaux, où ils sont comme immobiles.

Baleine de Groënland.

La *Baleine de Groënland*, dont on retire tant de profit, & pour laquelle se font proprement toutes les expéditions de la pêche, est très grosse & très massive. Sa tête seule fait un tiers de sa masse : elle parvient jusqu'à soixante à soixante-dix pieds de long.

Un instinct salutaire lui fait appréhender les bas fonds, & la retient dans des abymes inaccessibles vers Spitberg. Les nâgeoires de côté ont jusqu'à huit pieds de long; sa queue, qui est couchée horisontalement, a quatre brasses de large. Lorsque la *Baleine* est couchée sur le côté, elle en donne des coups terribles, capables de renverser & de submerger un navire. On ne peut voir sans étonnement avec quelle vitesse cette masse énorme & pesante fend les flots de la mer à l'aide de sa queue qui lui sert comme d'une espece de rame.

Ce poisson ne se sert de ses nâgeoires que pour tourner dans l'eau; mais la femelle en fait aussi usage, lorsqu'elle est en fuite, pour entraîner avec elle ses petits, en les entrelassant entre les aîles saillantes de sa queue.

La peau de cette Baleine est de l'épaisseur d'un doigt, & recouvre immédiatement la graisse qui a huit à dix pouces d'épaisseur, & est d'un beau jaune quand le poisson se porte bien. La chair qu'on trouve sous la graisse est rouge, & semblable à celle des animaux terrestres. La mâchoire d'en haut est garnie des deux côtés de fortes barbes qui s'ajustent obliquement dans les barbes d'en bas, comme dans un fourreau, & qui embrassent, pour ainsi dire, la langue des deux côtés. Ces barbes sont garnies du côté de leur tranchant de plusieurs appendices, qui servent en partie à empêcher les levres & la langue d'être coupées par les barbes, & en partie à prendre

& à contenir, comme dans un filet, les insectes que ce poisson attire pour sa nourriture, & qu'il écrase entre les feuilles de ses barbes. Les barbes les plus grandes ont six à huit pieds de longueur & même davantage.

La langue de ce poisson n'est presque qu'un gros morceau de graisse, dont on peut remplir plusieurs tonneaux. Les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf. Contre l'économie animale des autres poissons, ces yeux sont revêtus de paupieres & de sourcils, comme ceux des animaux terrestres : ils sont placés sur le derrière de la tête ; position, sans doute, la plus avantageuse pour que ce poisson, d'une si longue étendue, pût voir également en avant comme en arrière, & perpendiculairement au-dessus de lui ; ce qui semble convenir le plus à ses besoins journaliers.

Ces cétacés ont un instinct naturel & convenable à leur sureté, qui est de se tenir volontiers cachés sous les glaces ; mais comme d'un autre côté ils ne sauroient vivre long-tems sans respirer, ils cherchent au-dessus d'eux des endroits où la lumière traverse la glace, & où par conséquent celle-ci est la plus mince. Ils font en ces endroits des efforts ; & quoique la glace ait souvent deux ou trois pieds d'épaisseur, ils la rompent avec leur tête pour respirer un nouvel air. Sans cette adresse, ils seroient dans la nécessité de sortir chaque fois des glaces, & de s'exposer aux poursuites de leurs ennemis.

La Baleine a l'ouïe extrêmement fine, & apperçoit de fort loin le danger qui la menace. Comme ce poisson multiplie très peu, la Nature lui a donné sans doute cet avantage sur les autres poissons, pour l'avertir à tems des pièges continuels que lui tendent les hommes & certains monstres de mer. On n'apperçoit au dehors aucun vestige d'oreilles ; mais on découvre sous l'épiderme derrière l'œil, une sorte de conduit, par lequel le son pénètre sans doute jusqu'au tympan. C'est par ce conduit que les Marins introduisent leurs crochets jusqu'à environ quatre pieds de profondeur, où ils rencontrent la coquille qui est un os servant à l'ouïe, & qu'ils nomment *Oreille de Baleine*.

Ces os sont communément appelés, dans les Apothicaireries, mais très improprement, *Pierres de Tiburon*,

ou *Pierres de Manati* ou de *Lamentin*, animaux de mer bien différens, dont le premier est un vrai poisson, qu'on nomme autrement *Loup marin* ou le *Grand chien de mer*, & l'autre est un amphibie quadrupede. Voyez **LOUP MARIN & LAMENTIN.**

Ces os d'oreille de baleine n'ont pas la moindre ressemblance avec ce qu'on appelle *Pierre de poisson* : on en fait usage comme absorbans.

Excrémens, parties génitales & accouplement de la Baleine.

Les excrémens de la baleine n'ont rien de répugnant pour l'odorat. Leur couleur est d'un rouge de vermillon. Quelques personnes ont tenté d'en faire usage en teinture, notamment sur la toile ; la couleur a toujours paru constante & agréable.

Le mâle de la baleine a une verge de six pieds de long : elle est renfermée au-dedans du corps & cachée comme dans un fourreau ; par ce moyen, elle est garantie de tous les accidens du dehors. La partie naturelle de la femelle est faite comme dans les quadrupedes. Il y a de chaque côté une mamelle, que la mere, lorsqu'elle a des petits, peut pousser en dehors, pour les faire téter.

Suivant le rapport unanime des Pêcheurs Groënlandois, l'accouplement des baleines se fait de telle sorte, que les deux poissons se laissent tomber perpendiculairement sur leur queue. Ils s'approchent en se tenant suspendus droits dans l'eau, & se serrent l'un contre l'autre avec leurs nageoires qui font l'office de bras ; il paroît que l'accouplement ne se fait pas de même dans toutes les especes de baleine. Les Transactions Philosophiques parlent d'un accouplement où la femelle se couche sur le dos, replie sa queue, & reçoit le mâle sur elle, en le serrant & l'embrassant avec ses nageoires.

Chaque espece de baleine s'accouple en particulier entre elles, & ne se mêle jamais avec les autres. Au reste, elles se tiennent toujours ensemble, & voyagent par grandes troupes.

*Tems de la portée de la Baleine. Soin que la femelle
a pour son petit.*

La mere porte son fruit pendant neuf ou dix mois : elle est alors plus grasse , principalement vers le tems où elle doit mettre bas. Le *baleineau* a dix pieds & plus de longueur , & est pour le moins de la grosseur d'un taureau. La baleine ne porte ordinairement qu'un petit , rarement deux. Lorsqu'elle veut donner à têter , elle se jette de côté sur la surface de la mer , & le petit s'attache à la mammelle. Son lait est comme le lait de vache. La baleine a un soin particulier de son petit : elle l'emporte par-tout avec elle lorsqu'on la poursuit , en le ferrant étroitement entre ses nâgeoires : elle ne le quitte pas même étant blessée. On a remarqué que quand elle se plonge au fond de l'eau , où elle pourroit rester pendant plus d'une demi-heure sans revenir prendre l'air , elle remonte beaucoup plutôt , malgré le danger qui la menace , parcequ'elle sent que son petit ne peut pas rester si long-tems sous l'eau sans respirer.

Les petits tetent pendant un an , & les Anglois les appellent alors *Courtes-têtes*. Ils sont extrêmement gras , & donnent cinquante tonneaux de graisse : les meres au contraire , sont alors soit maigres. Lorsqu'ils ont deux ans , on les nomme *Bêtes* , parcequ'ils sont comme hébétés après avoir quitté la mammelle. Ils donnent alors vingt-huit tonneaux de graisse ; après ce tems , on ne fait leur âge que par la longueur de leurs barbes.

Nourriture de la Baleine.

On ne peut apprendre sans étonnement , qu'une bête aussi énorme que la baleine , ne se nourrit que d'infec-tes , de quelques poissons assez petits , tels que les *mer-lus* & *anchois* ; & que malgré cela , elle engraisse beaucoup plus que les autres animaux. Il paroît qu'elle se nourrit beaucoup de *petits vers* qui flottent par pelotons dans la mer. Ces vers sont conformés en rond comme les limaçons , ayant de petites aîles d'une structure admirable , dont ils se servent pour nâger. On les nomme

Amorce ou Nourriture de la Baleine ; leurs barbes en sont toujours garnies. On dit qu'elles mangent aussi une grande quantité de harengs.

Ce que les Anciens ont dit sur le poisson conducteur de la Baleine , paroît absolument fabuleux ; car les Modernes n'ont rien observé de semblable. Peut-être ont-ils pris pour guide de la baleine , le *Baleineau* , que la mere suit toujours jusqu'à ce qu'elle l'ait sévré.

Il n'est pas rare de voir sur les baleines des plantes , des coquillages , ou autres animaux testacés qui y sont attachés : ce monstre flottant est pour eux une isle ou un rocher. Il y a une espece de *gland de mer* qui s'attache sur le corps & jusques dans la graisse d'une espece baleine presque semblable à la *Baleine du Groënland* qui se trouve dans les mêmes Parages , & que l'on nomme le *Nord-Caper*. Elle n'en differe que par sa petitesse ; aussi est-elle plus agile , & la pêche en est-elle plus dangereuse.

Après avoir vu les baleines , qui , au lieu de dents , ont des *barbes* ou *fanons* , on va jeter un coup d'œil sur les especes de *Baleines à dents* , en commençant par celle qui n'en a qu'une : on la nomme *Licorne de mer*.

Licorne de mer ou Narhwal.

La *Licorne de mer* ou le *Narhwal* est une espece de baleine , que l'on voit dans les mers du Groënland. Elle a une forme allongée , & est d'une figure assez semblable à l'*Esturgeon* : elle a trente à quarante pieds & plus de longueur. Sa tête est armée d'une seule dent qui est en spirale , comme tordue dans presque toute sa longueur : cette dent est longue de sept pieds & plus. Il est prouvé que c'est une véritable dent , & non pas une corne. Cette dent imite l'*ivoire* ; mais on peut l'en distinguer , tant parceque ses fibres sont plus déliées , que parcequ'elle est plus solide & plus pesante que l'*ivoire*.

C'est cette dent que l'on voit dans les cabinets des curieux , & que quelques personnes avoient regardée autrefois comme la corne d'un animal quadrupede , auquel on prétendoit donner aussi le nom de *Licorne*.

Ces baleines sont vivipares , & ont plusieurs des caracteres propres aux autres baleines , comme deux trous

sur la tête par où elles rejettent l'eau qu'elles ont avalée. Les mâles & les femelles sont armées de ces vigoureuses dents, qui leur servent à rompre les glaces, lorsqu'elles veulent venir sur la surface des eaux pour respirer.

On rencontre souvent de ces poissons dont la dent est mutilée, & l'on trouve une grande quantité de ces dents sur les côtes d'Islande, de Groënland & du Détroit de Davis.

Il arrive quelquefois à ces poissons de donner un coup de dent dans le fond d'un navire; ce qui lui occasionne une secousse sensible. Lorsqu'on radoube ensuite le navire, on y trouve un morceau de cette dent rompu, & enfoncé dans le bois d'un demi-pied.

Les Groëlandois regardent les *Licornes* comme les avant coureurs des baleines: l'expérience leur ayant appris que par-tout où il y a des *Licornes*, il doit y avoir des Baleines dans les environs; ce qui peut venir de ce qu'elles vivent de la même nourriture, & que par conséquent elles suivent toujours les mêmes bancs. La *Licorne*, faute de dents, ne peut mâcher rien de dur; elle est obligée de s'en tenir à sucer des insectes de mer.

Ces poissons sont d'excellens nageurs: leur queue leur sert de rame, & les fait avancer avec une vitesse étonnante: on auroit de la peine à en attrapper s'ils ne se joignoient point par troupes. Aussi-tôt qu'on les attaque, ils se serrent de si près, en mettant les dents les uns sur le dos des autres, qu'ils s'embarassent, & s'empêchent par-là eux-mêmes de se plonger & de s'échapper: aussi en attrappe-t-on toujours quelqu'un des derniers.

On a vu une espèce de *Licorne à deux dents*, mais qui paroît être fort rare.

Il est parlé dans l'*Histoire naturelle des Antilles*, d'une espèce de *Licorne* qui diffère du *Narhwal* par sa corne qui sort du front, & non de la mâchoire supérieure; par les dents qui garnissent sa gueule; & par sa nourriture qui diffère de celle du *Narhwal*. Suivant les Relations, les *Licornes* des grandes Indes, de l'Afrique & de l'Amérique sont des espèces différentes de celles du Nord. Il semble par-là que les mers du Nord ne sont pas les seules où les Baleines soient confinées.

On retire de la dent de licorne les mêmes principes que de la corne de cerf ; aussi peut-on l'employer aux mêmes usages.

Cachalot ou la petite Baleine.

Quoique quelques Ecrivains aient regardé le *Cachalot* comme le mâle de la Baleine , M. Anderson croit cependant que c'est une Baleine d'une espece particuliere.

Les *Cachalots* sont de l'espece des Baleines qui ont des dents. Il y en a de plusieurs fortes ; les uns ont la mâchoire d'en bas toute garnie de dents , & n'ont point ou que très peu de dents mâchelieres dans celle d'en haut ; les autres ont de grosses dents arrondies & plates par le haut ; d'autres les ont minces & recourbées en faucilles.

Les Marins distinguent encore deux especes de *Cachalots* qui se ressemblent parfaitement par la figure du corps & par les dents ; mais qui different en ce que les uns sont verdâtres , & ont un crâne ou couvercle dur & osseux par-dessus le cerveau ; & que les autres au contraire , sont gris sur le dos , & que leur cerveau n'est recouvert que d'une forte membrane de l'épaisseur du doigt : on prétend que cette différence ne dépend pas de l'âge du poisson. C'est de cette derniere espece qu'est le *Cachalot* , dont les ossemens ont été exposés à la vue du public à l'Hôtel de Soissons & sur les Boulevards : le spectacle de ce squelette sert à se former une idée de ces monstrueux animaux.

C'est toujours vers le Cap du Nord qu'habitent aussi ces especes de Baleines. Un Capitaine de vaisseau assure avoir vu arriver un jour du côté de Groënland , une grande troupe de pareils poissons , à la tête de laquelle il y en avoit un de plus de cent pieds de long qui paroissoit être le Roi ; & qui , à l'aspect du vaisseau , avoit fait un bruit si terrible en soufflant l'eau , que ce bruit avoit été comme celui des cloches , & si pénétrant , que le vaisseau en avoit tremblé pendant quelque tems ; qu'à ce signal toute la troupe s'étoit sauvée avec précipitation.

Ces especes de baleines sont plus agiles que la vraie

baleine du Groeland, & plus sauvages, aussi sont-elles fort difficiles à attrapper, parcequ'il n'y a qu'un endroit ou deux auprès de la nageoire où puisse prendre facilement le harpon.

Cette sorte de baleine est d'autant plus remarquable, qu'elle fournit deux précieux médicamens, *le blanc de Baleine* &, selon M. Anderson *l'ambre gris*.

Les Transactions philosophiques disent, que l'on trouve *l'ambre gris* dans une boule ou vessie ovale dans le corps de l'animal, & qu'on peut le regarder comme une concretion de parties huileuses & flottantes au milieu d'une liqueur couleur d'orange foncée, qui a la même odeur & encore plus forte que les boules d'ambre qui y nagent librement. On prétend que ces boules d'ambre ne se trouvent que dans les poissons vieux & bien formés, &, comme l'on croit communément, dans les seuls mâles, mais on ne sauroit décider quelle est leur matiere & d'où elles se forment. Cequ'on avoit pris dans les boules d'ambre pour des becs d'oiseaux uniquement ne sont quelquefois que des becs de petits poissons appellés *Squies*, dont ces baleines font leur principale nourriture. On dit cependant qu'on a trouvé aussi dans l'estomac d'un de ces monstres, des arrêtes & des carcasses à moitié digerées de poissons de sept pieds & davantage de longueur.

Il résulte de ces observations qu'il reste beaucoup d'incertitude sur la nature de *l'ambre gris*. Voyez ce mot.

Blanc de Baleine, nommé improprement *sperme* ou *nature de baleine* ou *ambre blanc*.

La tête du Cachalot est énorme à proportion de son corps, mais elle est certainement bien proportionnée suivant l'intention du Créateur, qui lui a donné cette tête immense pour pouvoir contenir dans sa vaste capacité la quantité suffisante de ce précieux cerveau, non-seulement pour les besoins de l'animal même; mais encore pour servir de magasin d'un médicament utile au genre humain & sur-tout nécessaire dans un climat aussi rude que celui du Nord où les maux de poitrine sont très fréquents. C'est ce cerveau préparé qui donne *le blanc de baleine*.

Lorsqu'on a enlevé l'épaisse membrane qui recouvre le cerveau, on le voit distribué en deux parties, dont l'une est le *cervelet*, dont on prépare le meilleur *blanc de baleine*. On tire quelquefois jusqu'à sept à huit tonneaux d'huile du cerveau; elle est claire, blanche: versée sur l'eau elle se coagule comme du fromage, mais quand on l'en ôte elle redevient aussi fluide qu'auparavant.

On découvre ensuite une autre partie qui, selon la grosseur du poisson, a depuis quatre jusqu'à sept pieds & demi de haut remplie du *cerveau* qu'on nomme *spermatique* à cause de l'usage qu'on en fait sous le nom de *sperme de baleine*. Il est distribué comme le miel dans une ruche par petites cellules; à mesure que l'on ôte le cerveau de la cavité où il est renfermé, elle se remplit de nouveau de *sperme* qui y est conduit de tout le corps par un gros vaisseau, & l'on en tire souvent de cette façon jusqu'à onze petits tonneaux. Le vaisseau dont on vient de parler, a la grosseur de la cuisse d'un homme, il s'étend le long de l'épine du dos jusqu'à la queue où sa grosseur n'est plus que d'un doigt. Ainsi l'on voit que ce *sperme* qui vient remplir la cavité d'où on a tiré le cerveau, n'est autre chose que la moelle de l'épine.

A Bayonne & à S. Jean de Luz on prépare beaucoup de *blanc de baleine*; on fait fondre la cervelle du *Cachalot* sur un petit feu, on la met ensuite dans des moules comme ceux où l'on jette le sucre; après qu'elle est refroidie & égoutée de son huile, on la retire & on la refond, jusqu'à ce qu'elle soit bien purifiée & très blanche: on la coupe ensuite en écailles telles qu'on la voit dans le commerce.

Le plus beau *blanc de baleine* est en écailles blanches, claires, transparentes, d'une odeur sauvagine: on reconnoît facilement s'il est falsifié avec de la cire, à son odeur, à son blanc mat & à son peu d'épaisseur. On conserve cette drogue dans des vaisseaux de verre bien fermés, parceque le contact de l'air la rend jaune & lui donne une odeur rance.

Le *blanc de baleine* est un des meilleurs remèdes pour la poitrine, il en adoucit les âcretés, en déterge & consolide les ulcères; appliqué extérieurement, il est adoucissant, émollient & consolidant. On l'emploie

aussi comme un cosmétique dans le fard & dans les pom-
 mades pour adoucir la peau & pour embellir le teint.

Pêche des Baleines. Avantages qu'on en retire.

De toutes les pêches qui se font dans l'Océan & dans
 les autres mers, la plus difficile & la plus périlleuse
 est sans contredit celle de la Baleine. Les Basques sont
 les premiers qui l'aient entreprise, malgré l'âpreté des
 mers du Nord & les montagnes de glace au travers des-
 quelles il falloit passer. Ils ont, les premiers, enhardi aux
 différents détails de cette pêche les peuples Maritimes
 de l'Europe. Les Hollandois, toujours habiles à profiter
 des découvertes des autres Peuples, & attentifs à fai-
 sir les différentes manieres de s'enrichir, se sont for-
 més à cette pêche, qui est devenue un des objets les
 plus importants de leur commerce; ils y emploient
 trois à quatre cens navires, & deux ou trois mille Ma-
 telots, ce qui leur produit des sommes très considéra-
 bles, car ils fournissent seuls ou presque seuls toute l'Eu-
 rope d'huile & de *savons de baleine*.

C'est dans le détroit de Davis que la vraie baleine se
 trouve en abondance dans les mois de Février & de Mars :
 après ce tems les baleines se perdent peu à peu sur ces
 côtes, en prenant la route de l'Ouest vers celles de l'A-
 mérique. Elles ne sont plus si abondantes présentement ;
 car voilà près d'un siecle & demi qu'elles y sont attaquées
 par les Hollandois & par les autres Nations. On trouve
 dans le détroit de Davis, des Baleines de soixante-dix
 pieds de long. Elles sont plus difficiles à harponner,
 parcequ'elles plongent & reviennent alternativement sur
 l'eau. Cette pêche n'est point si périlleuse que celle qui
 se fait sur les côtes de Groënland, où les navires cou-
 rent de grands dangers, à cause des glaces qui viennent
 s'y attacher, les arrêtent sans qu'ils puissent s'en débar-
 rasser, & les font périr sans ressource, ainsi que l'éprou-
 vent tous les ans les Hollandois.

On avictuaille pour neuf mois les vaisseaux qui par-
 tent pour la pêche de la Baleine : ils vont poursuivre les
 Baleines jusque sur les côtes de l'Amérique, & continuent
 la pêche jusqu'à la fin du mois d'Août.

Quelques Pêcheurs , rebutés des dangers , sont venus faire la pêche de la baleine vers l'Isle de Finlande dans l'endroit nommé *Sarde*. Les Baleines y sont plus petites que celles du Groënland.

Voici en peu de mots la maniere dont se fait la pêche de la Baleine.

Lorsqu'un bâtiment est arrivé dans le lieu où se fait le passage des Baleines, un Matelot, placé au haut de la hune en vedette, avertit, aussi-tôt qu'il voit une *Baleine*. Les chaloupes partent à l'instant. Le plus hardi & le plus vigoureux Pêcheur, armé d'un harpon de cinq ou six pieds de long, se place sur le devant de la chaloupe, & lance avec adresse le harpon sur l'endroit le plus sensible de la baleine. Le harponneur court de grands risques; car la baleine, après avoir été blessée, donne de furieux coups de queue & de nâgeoires, qui tuent souvent le harponneur, & renversent la chaloupe.

Lorsque le harpon a bien pris, on file bien vîte la corde auquel il tient, & la chaloupe suit. Lorsque la baleine revient sur l'eau pour respirer, on tache d'achever de la tuer, en évitant avec grand soin sa queue & ses nâgeoires qui donnent des coups mortels. Le bâtiment, toujours à la voile, suit de près, afin d'être à portée de mettre à bord la baleine harponnée. Lorsqu'elle est morte, on l'attache aux côtés du bâtiment, avec des chaînes de fer. Aussi-tôt les charpentiers se mettent dessus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux semelles, crainte de glisser: ils enlèvent le lard de la baleine suspendue, & on le porte à l'instant dans le bâtiment où on le fait fondre.

Les Hollandois craignant l'accident du feu dans les vaisseaux, transportent les barriques de graisse dans leur pays pour la faire fondre, en quoi ils se montrent moins hardis que les *Basques*. La hardiesse de ces derniers est récompensée par le profit qu'ils font, qui est communément triple de celui des Hollandois.

Comme les François font fondre la graisse des baleines à mesure qu'on l'enleve, les huiles françoises sont aussi meilleures & moins puantes que celles que préparent les Hollandois.

Une baleine donne un plus grand nombre de barriques

d'huile , à raison de sa grandeur & de son embonpoint.

Lorsqu'on a tourné & retourné la baleine pour en enlever la graisse , on retire les *barbes* ou *fanons* qui sont cachés dans la gueule.

L'huile & les fanons sont les grands produits que l'on retire de la baleine. L'huile sert à bruler à la lampe , à faire le savon , à la préparation des laines des Drapiers , aux Corroyeurs pour adoucir les cuirs , aux Peintres pour délayer certaines couleurs , aux Marins pour graisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux , aux Architectes & aux Sculpteurs pour faire une espee de mastic avec de la céruse & de la chaux , lequel durci fait une croûte sur la pierre , & la garantit des injures du tems.

On distingue à Paris deux sortes d'huile de baleine. Celle qu'on nomme de *Grande baie* ou de *pêche Française* , est la meilleure , par la raison que l'on a dite ci-dessus. A l'égard des *fanons de Baleines* , leur usage s'étend à une infinité de choses utiles : on en fait des busques , des parasols , des corps & mille autres ouvrages.

La chair des baleines est difficile à digérer , mais cependant propre aux estomacs robustes des habitans des contrées qu'elles fréquentent.

La nécessité a appris aux Islandois & aux Pêcheurs des Isles de Feroë , le moyen de s'emparer de l'espee de Baleine , qu'on nomme le *Nord-Caper* , quoiqu'ils soient dépourvus de chaloupes , de bâtimens & autres ustensiles nécessaires à cette pêche. Lorsqu'ils apperçoivent le *Nord-Caper* donner la chasse aux harengs , & les pousser adroitement sur les côtes pour en attrapper un plus grand nombre à la fois , ils se jettent à l'instant dans leurs canots ; ils poussent la baleine par derriere à force de rames ; & si le vent souffle sur la côte , ils versent dans la mer quantité de sang dont ils ont fait bonne provision. La baleine qui veut regagner la haute mer s'effraie lorsqu'elle voit ce sang , & plutôt que de nâger à travers , elle retourne en fuyant vers la côte où elle échoue , & alors ils s'en emparent aisément.

Ennemis des Baleines.

Les baleines ont plusieurs ennemis très dangereux, dont quelques-uns sont même de véritables baleines, mais d'espece différente ; telle est la *Licorne de mer* ou le *Narhwal* qui est l'ennemi mortel de la *Baleine*. Voy. ci-dessus LICORNE DE MER.

L'*Espadon*, que quelques Auteurs regardent comme la scie, est aussi du nombre des ennemis des baleines. L'*Espadon* est une espece de baleine dont la tête est armée d'une sorte de défense osseuse, longue, plate & pyramidale : on nomme aussi quelquefois ce poisson *Epée de mer* ; mais il ne faut pas le confondre avec l'*Epée de mer de Groënland*, dont l'épée ou l'espece de sabre est situé sur le dos.

Les Baleines, malgré leur force & la grosseur prodigieuse de leur masse, tremblent à l'aspect de l'*Espadon*, s'agitent en sautant d'une façon extraordinaire, & se sauvent avec précipitation du côté opposé. On trouve ci-dessous à l'article de l'*ESPADON*, la maniere dont il attaque la Baleine.

La Baleine a un autre ennemi qui la tourmente beaucoup, quoiqu'il soit en apparence infiniment moins redoutable que ceux dont nous venons de parler : c'est un insecte, qui, lorsqu'il est étendu, peut avoir six à sept pouces de long, & qu'on nomme *Pou de Baleine*. Cet insecte est armé d'une coquille à six pans, dont les deux extrémités forment une ouverture par où il passe ses bras, avec de longs poils qui lui servent à piquer la baleine, & à se nourrir de sa graisse. Cet insecte se loge sous les nageoires & vers le membre génital. Lorsqu'il est étendu, il a tout l'air d'un *Polype de mer*.

Epée de Groënland.

L'*Epée de Groënland* est une petite espece de baleine, de la longueur de dix à douze pieds, d'une agilité étonnante. Ses deux mâchoires sont armées de petites dents pointues : sa queue est horizontale, & elle rejette comme la Baleine par un évent l'eau qu'elle avale. Elle porte sur le bas du dos, une espece d'épée ou de sabre, d'où lui

est venu son nom. Cette espece de sabre a trois ou quatre pieds de haut, & ressemble plutôt à un pieu pointu qu'à un sabre. De plus, il est revêtu de la même peau que le poisson, & paroît être hors d'état de blesser la baleine : on pense qu'il sert à ce poisson pour s'arrêter dans sa course, ou pour en modérer quelquefois la trop grande rapidité.

C'est par leur gueule que ces poissons sont à craindre : ils marchent en troupe, & attaquent tous ensemble la baleine : ils lui arrachent, avec leurs dents chacun de leur côté, quelques morceaux du corps, jusqu'à ce qu'étant échauffée à un certain point, elle ouvre la gueule & en fait sortir sa langue. A l'instant ils s'élancent sur cette langue, qui est presque la seule partie de la baleine propre à leur nourriture, & s'étant introduits dans la gueule, ils l'arrachent toute entiere : ce qui fait que les Marins trouvent quelquefois des baleines mortes qui ont perdu la langue.

Espadon.

L'*Espadon* est aussi une sorte de *Baleine* qui porte encore divers autres noms, tels que ceux de *Poisson à scie*, d'*Epée de mer*, de *Héron de mer* & de *Poisson Empereur* ; noms donnés à ce poisson, à cause de l'épée ou espece de scie qu'il porte devant de la tête. Cette épée est longue & dentelée des deux côtés comme un peigne double.

Ce poisson a neuf à dix pieds de longueur ; sa scie est longue d'une aune, très dure & très forte, recouverte d'une peau dure, & armée des deux côtés de piquans en façon de dents, plats, forts & tranchans. On voit ces scies suspendues au plancher de la plupart des Cabinets d'Histoire Naturelle.

L'*Espadon* est le plus cruel ennemi de la *Baleine* : il la poursuit par-tout où il la trouve. C'est un plaisir de voir ce combat : la baleine qui n'a que sa queue pour défense, tache d'en frapper son ennemi. Si elle l'attrappe, elle l'écrase d'un seul coup : mais l'*Espadon*, plus agile, évite ordinairement le coup mortel : à l'instant il bondit en l'air, retombe sur la baleine & tache non de la percer, mais de la scier avec les dents dont sa scie est

armée. On voit la mer teinte du sang qui sort des blessures de la *baleine* : elle entre en une telle fureur , que les coups qu'elle frappe sur l'eau font autant de bruit que des coups de canon.

La *Bonite* & l'*Espadon* sont deux poissons pour lesquels les Negres ont tant de vénération , qu'ils évitent de les prendre. Si le hasard veut qu'ils attrapent un *espadon* , ils coupent cette scie qu'ils honorent comme un fétiche.

Marsouin ou Souffleur.

Le *Marsouin* est regardé par M. Anderson comme une espece de *baleine*. Sa longueur est de cinq à huit pieds : sa tête a la forme d'un museau de cochon : sa gueule est garnie par en haut & par en bas de petites dents pointues. Il a sur la tête une ouverture par où il jette l'eau : sa queue est placée horifontalement , mais taillée en faucille.

Il y a plusieurs especes de *Marsouins*. L'une , entre autres , que l'on nomme *Pourfille* , se trouve dans toutes les mers , & voyage par troupes : elle est bonne à manger. Il y en a aussi une espece que l'on nomme *Moine de mer* , parcequ'elle est revêtue d'une espece de coqueluchon. Les *Marsouins* ont un grognement semblable à celui du cochon. On voit de ces poissons approcher des côtes de Normandie & d'Angleterre. On regarde la rencontre des *Marsouins* comme un présage de mauvais tems.

Ce poisson est difficile à attrapper , à cause de son agilité extrême ; on le prend cependant quelquefois sur les côtes , lorsque sa gourmandise le porte à poursuivre des bancs de harengs. On dit (ce qui paroît très singulier) que tous les ans dans le mois de Juin le *marsouin* devient aveugle , par l'effet d'une petite membrane ou espece de taie qui se forme sur ses yeux. Les *Islandois* ne manquent pas de profiter de cette saison ; & ils en chassent quelquefois jusqu'à trois cens à la fois vers les côtes où ils les prennent facilement. Ils mangent les jeunes *Marsouins* , & retirent un peu d'huile des autres.

Dauphin, Delphinus.

Le *Dauphin* est mis au rang des baleines. Il ressemble beaucoup au *Marfouin* ; mais il en differe par son museau qui est beaucoup plus pointu , ce qui l'a fait nommer aussi par quelques Ecrivains, *Bec d'oie*. Ses deux mâchoires sont armées de petites dents pointues , dont les deux rangées s'enchâssent les unes dans les autres. Il a deux ouvertures sur la tête par où il respire & rejette l'eau : sa queue est horifontale comme celle de la baleine.

Le *Dauphin* a cinq à six pieds de long. Il nâge & poursuit sa proie avec tant de vitesse , qu'on l'a nommé la *Flèche de mer*. Il lui arrive quelquefois en la poursuivant sur les bords de la mer avec tant de rapidité , de se mettre à sec , ainsi que lorsqu'il est , dit-on , poursuivi par de certains petits poissons qui le tourmentent d'une maniere insupportable. La chair de ce poisson ressemble à celle du bœuf & du cochon ; mais elle est de mauvaise odeur & de difficile digestion. On retire de ce poisson de la graisse & du lard , ce qui l'a fait nommer aussi *Cochon de mer*.

La génération & l'accouplement de ces especes de Cétacés sont les mêmes que dans la baleine : on dit qu'ils ont une sorte de voix ; & que lorsqu'ils sont pris , ils se plaignent & jettent des cris. On croit que la vie de ces poissons est de vingt-cinq à trente ans. On les voit ordinairement nâger par troupes , ou seulement deux à deux. On en voit dans presque toutes les mers ; les Grecs disent qu'ils font des migrations , qu'ils vont de la Méditerranée vers le Septentrion , qu'ils restent quelque tems au Pont-Euxin , & qu'ils reviennent ensuite d'où ils sont partis. Lorsqu'on les voit s'agiter à la surface de l'eau , & , pour ainsi dire , se jouer sur la mer , on en tire l'augure d'une tempête. On dit qu'ils se battent par troupes contre les *bonites*. Ces *Bonites*, ainsi que les *Dauphins* , poursuivent les *poissons volans* pour s'en nourrir. Voyez BONITE & POISSON VOLANT.

Malgré ce qu'on a dit de l'amour que les *Dauphins* ont pour les hommes , s'ils suivent les vaisseaux , c'est

plutôt pour attraper ce que l'on en jette, que par amour pour l'homme; aussi les attrape-t-on avec un morceau de viande mis au bout d'un hameçon: on retire des Dauphins de l'huile qui n'est bonne qu'à bruler.

Autres especes de Baleines.

Les mers du Nord ne sont pas les seules où l'on trouve des Baleines: on en voit aussi dans la mer des Indes, au Cap de bonne Espérance. Ces animaux ont en général la même conformation, à l'exception, peut-être, de quelques petites différences: l'histoire qu'on a donnée des baleines convient donc aussi à celles-ci.

On ne peut apprendre sans étonnement, quelle est la force & l'adresse de l'homme Sauvage, privé de tous les secours que l'industrie de l'homme civilisé a imaginés, & jouissant de toutes les forces de la nature.

Lorsque les Sauvages de l'Amérique apperçoivent une baleine, ils se jettent à la nâge, vont droit à elle, & ont l'adresse de se jeter sur son col, en évitant ses nâgeoires & sa queue.

Lorsque la baleine a lancé son premier jet d'eau, le Sauvage prévient le second, en mettant un tampon de bois qu'il enfonce à coup de massue dans un des événements ou nâseaux de la baleine: celle-ci se plonge aussi-tôt, & entraîne avec elle le Sauvage qui la tient fortement embrassée. La baleine qui a besoin de respirer remonte sur l'eau, & donne le tems au Sauvage de lui enfoncer un second tampon dans l'autre nâseau; ce qui l'oblige à se replonger dans le fond de la mer, où elle s'étouffe faute de pouvoir faire évacuation de ses eaux pour respirer.

BALISIER OU **CANNE D'INDE**. C'est un roseau qui croît en Amérique, dont les fleurs sont d'une belle couleur rouge, & ressemblent, en quelque sorte, à celles du glaycul. Ses feuilles ont environ quatre pieds de long sur vingt pouces de large: elles sont d'un verd fatiné, & se développent en se déroulant comme un cornet. C'est sur ces feuilles que l'on étend le cacao lorsqu'on le fait sécher. Les feuilles du Balisier servent quelquefois à envelopper la gomme *Elemi*, & à faire des cabas.

BALIVEAU. Voyez le mot **BOIS**.

BALLOTE. Voyez MARRUBE NOIR & PUANT.

BALSAMINE, *Balsamina*, plante annuelle, cultivée dans les jardins pour l'ornement des parterres en automne. Des mêmes graines que l'on sème, il leve des plantes dont les unes donnent des fleurs simples; les autres des fleurs doubles.

Cette plante pousse des tiges, hautes d'environ un pied, qui portent des feuilles d'un beau verd, oblongues & légèrement dentelées. Des aisselles des feuilles sortent des fleurs, ou d'un beau rouge ou panachées, composées de quatre feuilles inégales, dont la supérieure est voûtée, & dont l'inférieure ressemble à une chauffe d'Hippocras: les deux latérales tombent en devant en maniere de rabat, garnies chacune d'une oreillette. A la fleur succede un fruit de la longueur d'un pouce, ayant la forme d'une poire, & composée de plusieurs pieces assemblées comme les douves d'un tonneau. Lorsque ce fruit est mûr, aussi-tôt qu'on le touche il se détache une des pieces; les autres, par une force élastique, se roulent sur elles-mêmes, & la graine est lancée aux environs; ainsi toutes les parties de ce fruit paroissent tendues comme des ressorts, que la maturité ou le contact détendent. C'est un des moyens dont la Nature se sert dans certaines plantes pour semer les graines.

BALTRACAN, plante qui croît dans la Tartarie, dont les feuilles, dit-on, ressemblent à celles de la rave. Son fruit s'ouvre dans la saison, & il répand alors l'odeur de l'oranger. Les Tartares le mangent pour se soutenir en voyage.

BAMBELE, espèce de petit poisson blanc, du genre des carpes, & qui se trouve dans le Lac de Zurich. Sa longueur est de six à sept doigts au plus: il est remarquable par l'iris de ses yeux qui est de couleur d'or safranée; par une ligne brune qui va obliquement de la tête à la queue, où se trouve une tache noirâtre; & par une sorte de caroncule jaune rougeâtre qui se trouve à la jointure de ses nageoires.

BANANIER ou FIGUIER D'ADAM, en latin *Musa*. C'est un arbre qui croît dans les Indes, dont le tronc est de la grosseur de la cuisse, & couvert de plusieurs écorces écailleuses. Ses feuilles sont plus longues & plus

larges qu'aucunes que nous connoissons : on dit que deux fussent pour envelopper un homme. Elles sont d'un verd fatiné admirable : on voit cette plante dans les serres du Jardin du Roi, mais bien inférieure sans doute à celles qui croissent dans leur pays natal. Du sommet de cette plante s'éleve un seul & grand rameau, que les Indiens nomment *Régime*. Ce rameau, de la grosseur du bras, a la forme d'une pomme de pin, & porte des fleurs rouges, auxquelles succedent des fruits au nombre de deux cens & plus, qui sont de la grandeur de nos concombres. Ces fruits sont nommés par les Indiens *Musa* ou *Banam* : ils sont fort bons à manger, ayant la chair moelleuse, pleine d'un suc humectant, & d'un goût agréable. Ils sont très nourrissans, mais de difficile digestion. Les Egyptiens font usage de ces fruits dans les âcretés de la poitrine.

Quelques Auteurs croient que c'est ce fruit qu'apportèrent à Moÿse les Exprès qu'il envoya à la découverte dans la Terre promise, & que deux hommes avoient peine à porter. Dans les pays où croît le *bananier*, on retire des fils de sa tige, en lui donnant certaines préparations. On lit, dans le *second tome de l'Hist. génér. des Voyages*, que la *banane*, fruit qui croît dans l'Isle de Madere, est estimée des habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils alleguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Peres.

BANCHE, espece de pierre molle, que M. de Réaumur regarde comme de la glaise durcie par la viscosité des eaux de la mer. La *banche*, à sa surface supérieure, est assez dure; plus on approche de la pure glaise, plus elle paroît aussi insensiblement s'approcher de la nature de cette terre; & cela par degrés si insensibles, qu'il n'est pas possible de déterminer précisément où la banche finit & où la glaise commence. La banche, de grise qu'elle est, devient blanche & dure lorsqu'elle n'est plus humectée par l'eau : nous avons observé que la banche (celle que M. de Réaumur a désignée sous ce nom, &

qu'il dit faire partie des couches de terres qui bordent certains parages) est une sorte de marne composée du *tritum* des coquilles marines, & de glaise ou vase fine de la mer; le tout plus ou moins endurci.

BANGNE, plante qui croît dans les Indes, & qui a beaucoup de ressemblance avec le chanvre, & par la forme de ses feuilles, & parcequ'on peut filer son écorce comme celle du chanvre.

Les Indiens font usage de la graine de cette plante, de diverses manières. Ils la pulvérisent avec de l'opium, de l'aréca & du sucre, & prennent de cette composition lorsqu'ils veulent oublier leur chagrin, calmer leur maux, & dormir sans inquiétude. Lorsqu'ils veulent être joyeux & facétieux, ils mêlent cette graine avec du musc, de l'ambre & du sucre. Cette préparation du Bangne paroît avoir beaucoup de rapport avec le *Masjac* des Turcs, dont ils font usage en plusieurs maladies. On dit que les Indiens mangent des feuilles & de la graine de cette plante pour s'exciter l'appétit, & se rendre plus habiles à l'acte vénérien. (*Lémeri.*)

Il paroît que cette même plante croît au Cap de Bonne Espérance, chez les Hottentots, où elle est connue sous le nom de *Bakka*. C'est un chanvre sauvage, que les Européens sement & y cultivent principalement pour les Hottentots qui l'estiment beaucoup. Ils en font usage comme du tabac, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer; ou ils le mêlent avec leur tabac, lorsque la provision vient à s'épuiser.

BANTAME. Les Anglois donnent ce nom à une espèce de poule de l'Isle de Java, dont la chair est un bon aliment & très succulente: c'est la même que les Hollandois nomment *demi-poule d'Inde*: elle en a la forme, mais elle est plus petite. Ce qu'il y a de singulier dans ces oiseaux, c'est la colere qui les anime dans les combats qu'ils se livrent mutuellement; aussi ne les éleve-t-on que pour le plaisir de les faire battre ensemble. Souvent ces combats sont si opiniâtres & si furieux, qu'ils ne finissent que par la mort de la poule vaincue.

BARBE. Voyez POIL.

BARBEAU, poisson d'eau douce du genre des *Carpes*. Il est d'une figure oblongue: son museau est pointu

& cartilagineux ; à son bout pendent deux barbillons , d'où lui est venu le nom de *Barbeau*. Il n'a point de dents ; la fente des ouies est petite , ce qui fait qu'il vit long-tems hors de l'eau. Ce poisson , quand il est pêché dans les eaux pures , est d'un très bon goût : il se plaît plus dans les rivieres que dans les lacs. On doit éviter en tout tems de manger les œufs du *Barbeau* , car ils purgent par haut & par bas , sur-tout dans le printems. Comme ce poisson est vorace , il se prend facilement à la ligne.

BARBEAU. Voyez BLUET.

BARBE DE JUPITER , *Barba Jovis* , petit arbrisseau , haut depuis deux pieds jusqu'à quatre , qui croît dans les lieux pierreux & montagneux , proche du Port de Cette en Languedoc. Cette plante , dont l'aspect est assez agréable , a une tige dure , ligneuse , couverte d'une écorce lanugineuse , blanche , & pousse assez de rameaux. Ses feuilles velues , de couleur argentine , sont rangées comme par paires sur leurs côtes. Ses fleurs petites , légumineuses , qui ressemblent à celles du genêt , naissent en ses sommités : à ces fleurs succèdent des gouffes ovales , contenant chacune une semence. Cette plante est apéritive.

BABI-RONSA ou ROËSA , sanglier des Indes Orientales , de la grandeur du *cerf* dont il a à-peu-près la figure , mais le museau & la queue du *sanglier* , & les plets du *bouc* ; remarquable sur-tout par deux dents qui sortent de la mâchoire d'en haut , & se recourbent en arriere , en imitant parfaitement des cornes. Cet animal , dit-on , se suspend la nuit par ces dents à une branche fort élevée d'un arbre pour dormir en sûreté & à l'abri des tigres & autres animaux sauvages : reste à concevoir de quelle maniere ils grimpent plus facilement sur des arbres que leurs ennemis , d'ailleurs plus agiles & plus souples qu'eux.

Le corps de cette espece de sanglier est couvert en partie de poils très doux au toucher , courts , laineux & semblables à la *laine d'agneau* ; les poils du dos sont foyeux & plus rudes. Les Indiens trouvent la chair de cet animal très délicate , la plus savoureuse & la meilleure de toutes celles des bêtes sauvages.

BARBE DE RENARD, *Tragacantha*, petit arbrisseau épineux, qui croît fréquemment aux environs d'Alep, en Candie, en plusieurs autres lieux, & particulièrement sur le Mont Ida. Les tiges de cet arbrisseau sont épaisses d'un pouce, longues de deux à trois pieds, couchées en rond sur la terre, d'une substance spongieuse. Ses rameaux, qui sont hérissés d'épines, sont dénués de feuilles à la partie inférieure qui paroît sèche & comme morte : la partie supérieure est chargée de petites feuilles opposées ; les fleurs sont petites, légumineuses & légèrement purpurines ; aux fleurs succèdent des gousses velues.

Au commencement de Juin & dans les mois suivans, il découle naturellement de cet arbrisseau, en maniere de filet, ou de bandes plus ou moins longues, un suc gommeux, blanc, luisant, léger, n'ayant ni goût ni odeur, qu'on appelle *Gomme adraganthe*. Lorsqu'on la met tremper dans l'eau, elle se gonfle beaucoup, & paroît comme une espece de crème glacée : c'est ce mucilage de gomme adraganthe, que l'on emploie en Pharmacie & chez les Confiseurs pour donner du corps aux remèdes dont on veut former des pilules, des pâtes, des tablettes, des pastilles, &c. On mêle aussi cette gomme avec du lait pour faire des crèmes fouettées.

Cette gomme, prise intérieurement, est humectante, rafraichissante, aglutinante, propre à calmer les douleurs de colique, les ardeurs d'urine & la toux. Lorsqu'on veut la pulvériser, il faut que le mortier soit chaud, afin de dissiper l'humidité aqueuse qu'elle contient, qui empêcheroit de la réduire en poudre.

Les Peintres en miniature rendent le vélin sur lequel ils veulent peindre, aussi uni qu'une table d'ivoire, en le vernissant avec la gomme adraganthe. Pour cela, on met du mucilage de cette gomme dans un nouet de linge fin, & on en frotte le vélin. Les Teinturiers en soie & les Gaziers emploient souvent cette gomme par préférence, pour donner de la consistance & un lustre particulier à leurs ouvrages.

BARBET. Voyez CHIEN.

BARBILLON. Voyez BARBEAU.

H. N. Tome I.

R.

BARBOTE, poisson de riviere & de lac, remarquable par un barbillon qu'il a au bout de la mâchoire inférieure. La chair de ce poisson est assez peu estimée ; mais son foie est agréable au goût, & grand en comparaison du reste du corps : ses œufs sont purgatifs, ainsi que ceux du *Barbeau*.

BARBOTINE. Voyez **POUDRE A VERS.**

BARBUE. Voyez **TURBOT.**

BARDANE, **GLOUTERON** ou **HERBE AUX TEIGNEUX**, en latin *Bardana* ou *Lappa*. C'est une plante qui croît naturellement dans les prairies & sur les chemins, dont la racine est blanche en dedans, & noirâtre en dehors, d'une saveur douceâtre, terreuse & un peu austere : elle rougit un peu le papier bleu. Les feuilles de la Bardane sont vertes en dessus, blanchâtres en dessous, larges, & longues d'un pied & plus. Ses fleurs sont composées de plusieurs fleurons purpurins, contenus dans un calice, composé d'écaillés terminées par un crochet qui s'attache aux habits lorsqu'on en approche. Aux fleurs succède une semence à aigrette.

La racine de bardane est regardée comme un excellent sudorifique, & dont la décoction est préférable à celle de la *Scorzonere* dans les sievres malignés : on prétend que sa décoction a guéri des goutteux. Les feuilles de Bardane sont résolutives, vulnéraires, & doivent leur vertu au nitre qu'elles contiennent ; car étant séchées, les feuilles fusent sur les charbons. La semence de cette plante est un puissant diurétique : on l'appelle *herbe aux teigneux*, parcequ'employée extérieurement, elle est très utile pour la galle. On se servoit autrefois de cette feuille pour se masquer le visage, ce qui l'avoit fait nommer *Personata*.

BARGE, oiseau aquatique, très commun en Egypte, assez semblable au Courlis. Cet oiseau, très délicat à manger, a un cri qui imite celui du Bouc & de Chevre. Il cherche à vivre la nuit dans les marais salugineux, ainsi que font la plupart des oiseaux de nuit.

BARNAQUE. Voyez **CONQUE ANATIFERE.**

BARIS ou **HOMME DES BOIS.** Voyez **SINGE.**

BARRAS. Voyez **GALIPOT.**

BARROS. *Voyez* BUCAROS.

BARTAVELLE, espece de perdrix de Savoye. *Voyez* PERDRIX.

BASALTES. Ce nom désigne en minéralogie une espece de pierre de touche, propre à éprouver les métaux : c'est une pierre argilleuse, dont Pline a parlé le premier, & qu'il dit se trouver en Ethiopie. Les Naturalistes modernes regardent comme un *Basaltes* la fameuse pierre de Stolpen en Misnie, pierre qui a diverses configurations & grandeurs : tel est encore l'assemblage immense des morceaux de pierre, connu sous le nom de *Pavé de la chaussée des Géants*, & qui se rencontre dans le Comté d'Antrim en Irlande. La position naturelle des morceaux de cette pierre comme cristallisée, forme l'empilage ou des colonnes articulées, & n'imité pas mal l'arrangement des tuyaux d'orgues : on en voit trois beaux morceaux dans le Cabinet de Leyde. *Voyez* la nouvelle exposition du regne minéral, & le Supplément du Dictionnaire de Chambers, au mot GIANTS-CAUSEWAYS.

BASILIC, *Ocimum*, plante des plus agréables par son odeur suave & aromatique. On en connoît de plusieurs sortes, qui croissent avec ou sans culture : c'est la petite espece que l'on élève communément dans les pots. Les fleurs de ce genre de plantes sont verticillées, disposées en épis, fort odorantes, variées en couleur suivant les especes ; chacune de ces fleurs est en gueule. L'espece de Basilic dont on fait usage dans les sauces, est le Basilic moyen, qui s'élevé à la hauteur d'environ un demi-pied, & dont les feuilles ressemblent à celles de la pariétaire. Le Basilic est une plante annuelle qui fleurit en Juillet & Août : son excellente odeur lui a fait donner le nom de *Basilic*, comme qui diroit *Plante Royale*.

Toutes les especes de Basilic sont estimées cordiales & céphaliques : desséchées & réduites en poudre, on les mêle avec les autres herbes aromatiques ; bien des personnes s'accommodent mieux de cette poudre que du tabac, qui leur irrite trop les fibrilles nerveuses. L'infusion de cette plante prise comme du thé, est très utile pour les douleurs de tête : il y a des Cuisiniers assez

habiles pour employer avec tant d'art le *Basilic*, le *Serpolet*, la *Sarriette*, le *Thim*, & quelques autres herbes aromatiques, que les mets qu'ils préparent avec ces assaisonnemens, sont aussi agréables au goût, que s'ils y employoient les épices des pays étrangers : aussi ne faut-il pas s'étonner si quelques Epiciers sont aujourd'hui dans l'usage de faire entrer dans leur composition d'épices ces sortes d'aromates indigènes avec les exotiques.

BASILIC, animal fabuleux, que l'on mettoit au rang des dragons & des serpens, & dont on prétendoit que le seul regard donnoit la mort. On débitoit sur cela plusieurs autres contes, qui ne méritent point qu'on en parle. Nous nous contenterons seulement de dire ici, que le Basilic que les Charlatans & les Saltimbanques exposent tous les jours avec tant d'appareil aux yeux du public pour l'attirer & lui en imposer, n'est qu'une sorte de *petite raie*, qui se trouve dans la Méditerranée, & qu'on fait dessécher sous la bizarre configuration qu'on y remarque.

BASSORA. On donne ce nom à une gomme d'un blanc sale, de la nature de la gomme adragante, & qu'on nous apporte, depuis quelques années, des Echelles du Levant. Cette gomme peu transparente, mais solide, est en morceaux de la grosseur du pouce : on dit que pendant les fortes chaleurs de l'été, elle découle abondamment, sans incision artificielle, d'un petit arbre épineux, fort semblable à celui qui donne la gomme adragante.

La gomme de *Bassora* est adoucissante & pectorale : les Teinturiers & les Confiseurs du midi de l'Europe, s'en servent pour les mêmes vûes & avec le même succès, que des gommés arabe & adragante. Comme la couleur & la propriété de ces gommés sont à-peu-près les mêmes, on ne doit pas être surpris que la gomme de *Bassora* soit si communément mélangée avec ces deux autres gommés, sur-tout dans le tems où leur prix ordinaire éprouve quelque augmentation : tout ce qu'on en peut déduire, c'est qu'il doit se faire dans le pays une grande récolte de cette sorte de gomme, & que peut être on ne la mélange dans le commerce, que

parceque ceux qui font usage de ces drogues ne se prêtent pas facilement aux expériences, ni même à l'emploi des substances qui auroient d'ailleurs de meilleures propriétés, ou au moins d'égales à celles des matieres qu'ils emploient ordinairement.

BATATTE ou **PATATTE**. On va réunir sous cet article, le *Topinambour* & la *Pomme de terre*, parcequ'on distinguera mieux par opposition ces plantes, qui toutes sont originaires de l'Amérique, & que quelques Auteurs ont confondues ensemble, en attribuant ces différens noms à une seule plante. Cette réunion viendra d'autant plus à propos, que ces plantes, dont la grande utilité dépend des racines, demandent à-peu près la même culture. Ce qu'on en dira ici est extrait des Observations données dans le *Journal Economique*, 1762, par un Cultivateur qui a défriché un domaine près l'Orient en Bretagne; & qui, pour économiser sur les dépenses d'une entreprise aussi dispendieuse, a commencé à y cultiver des *Pommes de terre*.

La *Batatte* ou *Patatte*, est un *Convolvulus* très rampant, dont les feuilles sont unies, le plus souvent taillées en cœur pointu. Cette plante n'aime que les pays chauds: elle vient naturellement entre les deux Tropiques, en Asie, en Afrique & en Amérique; on en cultive aussi en Espagne. Sa racine est tuberculeuse, plus ronde que longue; d'un jaune plus ou moins rougeâtre. La *Patatte* a un goût approchant de celui du *Marron*.

Pomme de Terre.

La *Pomme de Terre* est une espece de *Solanum*, qui pousse des tiges anguleuses, de deux ou trois pieds de hauteur, des rameaux desquels sortent des feuilles qui sont conjuguées, lanugineuses & découpées. Sa fleur est communément gris de lin & monopétale: ses fruits sont de grosses baies charnues, à-peu-près de la grosseur de nos cerises: elles deviennent jaunes en murissant, & contiennent quantité de semences. Cette plante pousse en terre vers son pied trente ou quarante grosses racines tuberculeuses, qui ressemblent, en quelque façon, à un

rognon de veau , d'où partent les tiges & les racines cheveluës de la plante.

Cette plante aime les pays froids , une terre meuble & un peu humide. A force de la cultiver , on parvient bientôt à des variétés qui pourroient passer (mais mal-à-propos) pour des especes originaires. On voit de ces racines dont les unes sont rouges & grosses , ce sont les plus communes ; d'autres jaunes ou blanchâtres. Cette plante est originaire du Chily , où les Américains naturels l'appellent *Papas* : sa racine leur sert de pain.

On doit être surpris de ce que ce n'a été qu'au commencement du dix-septieme siecle , long-tems après la découverte de l'Amérique , que les Européens ont pensé à en faire usage. Les Irlandois commencerent les premiers cette culture. La Bretagne est après l'Irlande , l'endroit où elle croît le mieux. De l'Irlande , la culture de cette plante a passé bientôt en Angleterre ; de-là successivement en Flandre , en Picardie , en Franche-Comté , en Alsace , en Bourgogne , en Languedoc , & autres endroits de la France ; enfin en Suisse , où depuis vingt-cinq à trente ans la culture s'en est tellement accrue , que cette manne fait la nourriture des deux tiers du peuple , sur-tout des enfans , qui , comme l'on fait , ne deviennent pas des hommes moins robustes que nos François nourris avec le plus beau froment.

La culture de cette plante n'a pas été traitée , jusqu'à présent , avec autant de soin qu'elle le méritoit. Elle est digne d'attirer l'attention du Gouvernement & de chacun de nos Cultivateurs modernes ; sur-tout si l'on fait réflexion à la grande utilité dont elle peut être en cas de disette ; & avec d'autant plus de raison , qu'un petit espace de terrain peut suffire pour produire la nourriture d'une famille considérable ; car par la culture dont on parlera plus bas , un arpent de terre qui produiroit douze quintaux de froment , en produiroit deux cens de pommes de terre. Dans les cas mêmes d'abondance de grains , cette plante , tant par ses tiges que par ses racines , fournira une excellente nourriture à nos animaux domestiques , tels que chevaux , vaches , cochons & volailles. La culture en seroit beaucoup plus lucrative que

celle des menus grains ; d'autant mieux , que lorsque les chevaux y sont habitués , ils mangent la *pomme de terra* avec le même plaisir que l'avoine. Cet aliment étant crud paroît un peu âcre , & étant cuit , un peu fade ; mais on s'y accoutume bientôt , avec d'autant plus de facilité , qu'il n'est point mal-faisant. On peut faire manger généralement à toutes sortes de volailles les *pommes de terre* cuites : on peut de même les faire cuire pour commencer à y habituer les bœufs , vaches , chevaux & cochons ; mais ensuite ils en viennent à les manger toutes crues.

Après avoir labouré la terre , on doit songer à la fin de Février ou au commencement de Mars , à semer les Pommes de terre. On met les petites tout entières , à deux pieds les unes des autres : on peut couper les grosses pommes par tranches ; car il suffit qu'il y ait sur chacune de ces tranches un ou deux yeux pour qu'elles puissent pousser. On peut faire cette semence en se servant d'une charrue qui trace les rigoles , à laquelle est attachée une trémie , d'où sortent les tronçons de Pomme de terre qui sont sur-le-champ recouverts par un rateau qui est attaché à la charrue. Vers le mois d'Août , on peut faucher le feuillage que les animaux mangent très bien en verd ; & en Novembre , & dans tout le cours de l'hiver , on peut récolter les *Pommes de terre*.

Suivant l'Auteur du Mémoire que nous abrégeons , la Pomme de terre est nourrissante , légère & tempérante : elle tient le ventre libre ; elle est un excellent anti-scorbutique. Les Anglois la cultivent avec soin dans toutes leurs Colonies , sur-tout à Sainte-Helene , & la préfèrent à toutes les autres racines qui y croissent. Nous avons dit ci-dessus que quand on est accoutumé à cette nourriture , elle plaît au goût , sur-tout si on fait cuire ces pommes avec un peu de lard. On peut retirer , dit M. Duhamel , de la Pomme de terre une farine très blanche ; laquelle , mêlée avec celle du froment , fait d'assez bon pain. J'en ai mangé , dit-il , où il n'étoit entré de farine de froment , que ce qui avoit été nécessaire pour faire lever la pâte.

Topinambour.

Le *Topinambour* est une plante dont la tige est assez grosse , & s'éleve à la hauteur de cinq à six pieds. Son écorce est verte , rude au toucher : ses feuilles sont larges vers la queue , & se terminent en pointe. Sur le haut des tiges sont des fleurs radiées , comme nos soleils vivaces de jardins , mais plus petites. Ses racines sont de gros tubercules verdâtres , qui tiennent souvent de la figure de nos poires ; mais quelquefois de figure irrégulière. Ces tubercules poussent en telle abondance , que six pieds en quarré peuvent en donner trois à quatre boisseaux.

Cette plante est originaire de l'Amérique septentrionale , & naturelle à la nouvelle Angleterre : elle porte rarement graine en France , quoiqu'elle y fleurisse ; mais elle se multiplie par ses racines , & sa culture est la même que celle de la *Pomme de terre* : on pourroit préparer son écorce comme celle du chanvre. Les bestiaux en mangent bien les feuilles ; les vers à soie pourroient même s'en nourrir. On peut faire des mèches avec la moelle des tiges , comme on en fait avec celle des rameaux du sureau.

BATAULE. *Voyez* BEURRE DE BAMBUCK.

BAUDET. *Voyez* ANE.

BAUDRUCHE. *Voyez* à la suite de l'histoire du TAUREAU.

BAUME , *Balsamum*. On ne donnoit autrefois ce nom qu'à l'arbre d'où découle le *baume* , nommé en latin *Opobalsamum* , dont on verra l'histoire au mot BAUME DE JUDÉE , ainsi que la description de l'arbre d'où découle cette liqueur balsamique & résineuse. On appelle en latin cet arbre , *Balsamum verum*. Présentement , ce mot *Baume* est devenu un nom générique , sous lequel on comprend non-seulement le *Baume de Judée* , *Opobalsamum* , qui découle du Baumier ; mais aussi tous les suc résineux balsamiques , soit desséchés , soit liquides , plus communément fluides ou moulassez , & qui approchent , par leur odeur ou par leur vertu , du *Baume de Judée*. Tels sont les baumes de *Copahu* , de *Tolu* , du *Pérou* , &c. On comprend aussi sous le nom de *Baume* ,

les liqueurs spiritueuses faites par l'art, dont les vertus sont vulnéraires, & dans lesquelles il entre des liqueurs balsamiques; telles que sont le Baume vulnéraire de *Fioraventi* & autres, dont la maniere de les préparer se trouve dans tous les *Dispensaires de Pharmacie*. Les Charlatans n'ont pas manqué d'appliquer à leurs remèdes le nom de *Baume*, auquel est attachée l'idée d'un remède excellent.

BAUME DE L'AMÉRIQUE ou BAUME DE CARTHAGENE. *Voyez* BAUME DE TOLU.

BAUME DU BRÉSIL. *Voyez* BAUME DE COPAHU.

BAUME DU CANADA, *Balsamum Canadense*, est une résine plus ou moins liquide, très limpide, presque sans couleur & sans odeur, mais d'un goût de térébenthine la plus agréable, ne causant aucune nausée: on s'en sert intérieurement, & de préférence à toutes autres sortes de térébenthines, dont elle est une espèce. Des personnes attaquées d'abcès internes en prennent à la dose de deux gros, soit dans le bouillon, soit avec l'huile d'amandes douces, ou plus ordinairement incorporée avec le jaune d'œuf. Cette térébenthine, ainsi nommée *Baume*, à cause de ses bons effets, découle d'une sorte de sapin, fort semblable à la Pesse par son port, qui croît dans le Canada & dans la Virginie. On a donné, dans le commerce, le nom de *Baume dur*, *Sapinette de Québec*, ou de *Résine épinette du Canada* à cette même térébenthine épaissie, parcequ'elle découle d'une sorte de *Sapin*, dont les feuilles sont rangées en maniere de dents de peignes ou de *touches d'épinette*.

BAUME DE COPAHU, *Balsamum brasiliense*. Il y en a de deux espèces, dont l'un est un suc résineux, de la consistance de l'huile lorsqu'il est récent, mais qui devient tenace avec le tems. Il est d'un blanc jaunâtre, d'un goût amer, âcre & d'une odeur aromatique: c'est le plus agréable & le plus estimé. L'autre a la consistance du miel, & une odeur pénétrante, approchant de celle de la *térébenthine*, & est extraite des rameaux de l'arbre par décoction. On le vendoit, il y a quelques années, sous le nom de *Baume de Malpeyr* ou *Malpaire*, du nom d'un Epicier de Paris qui en faisoit un

gros débit. La premiere espece au contraire , découle par incision , quelquefois à la quantité de douze livres dans l'intervalle de trois heures , lorsque le tems est favorable , d'un arbre qui croît dans les forêts du Bresil.

Cet arbre est doublement utile : il s'éleve droit , devient fort gros ; & son bois est d'un rouge foncé , & parsemé de taches qui sont d'un rouge vif , comme celui du vermillon : il a la dureté du *hêtre* ; aussi est-il très recherché par les Menuisiers , & pour les ouvrages de marqueterie , à cause de sa riche couleur : ce bois sert aussi dans la teinture. Les fleurs de cet arbre sont composées de cinq pétales , & croissent à l'extrémité des rameaux ; à ces fleurs succedent des gouffes , qui contiennent une amande de la grosseur d'une aveline , dont les singes sont très friands.

On fait beaucoup d'éloges de ce baume pris intérieurement. Outre les vertus semblables à celles des autres baumes , que possède le baume de copahu , il a de plus éminemment la propriété d'arrêter le cours de ventre , la dysenterie , les pertes rouges & blanches des femmes & les gonorrhées.

Ce baume est admirable pour déterger , consolider & produire la synthèse des plaies : les Juifs s'en servent après la circoncision pour étancher le sang. Outre la propriété vulnérable & astringente qu'a ce baume , il communique , de même que la térébenthine , l'odeur de la violette à l'urine de ceux qui en font usage intérieurement.

BAUME D'ÉGYPTE ou du GRAND CAIRE. *Voyez*
BAUME DE JUDÉE.

BAUME DES JARDINS ou MENTHE , en latin *Mentha*. Il y a un très grand nombre d'especes de *Menthe* qui ont toutes les mêmes propriétés. L'espece que l'on cultive dans les jardins , & dont on met les feuilles dans la salade , est d'une odeur des plus agréables. Sa vertu balsamique lui a fait donner le nom de *Baume*.

Cette plante pousse des tiges qui s'élevent à la hauteur d'un pied & plus , quarrées , velues & rougeâtres. Les feuilles du bas sont opposées & arrondies : celles du haut sont plus pointues : les fleurs sont en gueule , petites , purpurines , & paroissent en Juillet & Août.

On fait infuser les feuilles & les fleurs de cette plante dans de l'huile, & elles lui communiquent une vertu balsamique, qui la rend propre pour toutes sortes de plaies & de contusions : toutes les menthes en général sont carminatives, stomachiques & hépatiques ; mais on fait usage par préférence du *Baume des jardins*.

BAUME DE JUDÉE, D'ÉGYPTÉ, DU GRAND CAIRE, DE LA MECQUE, DE SYRIE, DE GILEAD, DE CONSTANTINOPLE ; ou BAUME BLANC, en latin *Opobalsamum*. C'est une résine liquide, d'un blanc jaunâtre, d'un goût âcre & aromatique, & d'une odeur approchant de celle du Citron. Comme cette liqueur est précieuse, on la falsifie souvent avec le *baume de Canada* & l'huile essentielle du citron, ou avec de la *térébenthine fine* ou autres drogues : tromperie qui peut se connoître à l'odorat & au goût. Une épreuve pour distinguer le *baume blanc* nouveau, qui est toujours le meilleur, c'est de verser de ce baume dans l'eau : s'il est nouveau, il furnâgera, quoique versé de haut, & formera une pellicule sur la surface de l'eau, laquelle se coagule, & on le retire de l'eau en entier & très blanc : le baume qui est vieux, va tout de suite au fond de l'eau.

Ce baume si précieux par son usage, tant interne qu'externe, est une résine qui découle par incision, & que l'on exprime d'un arbrisseau, que l'on appelle *Baume véritable*, *Balsamum verum*.

Cet arbrisseau s'éleve à la hauteur du *Troesne*, porte des feuilles semblables à celles du *Lentisque*, & des fleurs purpurines, odorantes, blanches & en étoiles. Les semences sont renfermées dans des follicules rougeâtres, & on en exprime une liqueur jaune, semblable à du miel. La véritable patrie de cet arbre précieux, c'est l'Arabie heureuse. Il a été aussi cultivé dans la Judée & l'Égypte, d'où lui est venu le nom de *Baume de Judée* ou d'*Égypte*. Lors de l'invasion des Turcs dans la Judée, ces arbres y furent détruits ; mais un Sultan en fit apporter de l'Arabie heureuse dans ses jardins, où ils sont cultivés soigneusement, & gardés par les Janissaires ; ce qui fait que ce Baume mérite plutôt le nom de *Baume du grand Caire*, que celui de *Baume de Judée*.

Les Anciens ne recueilloient que le baume qui décou-

loit de lui-même, ou par incision de cet arbrisseau ; mais aujourd'hui on en recueille de trois especes : celui qui découle des arbres est très rare dans ces pays-ci, parcequ'il est employé par les Grands de la *Mecque* & de Constantinople : l'autre especes, est celle que l'on retire à la premiere ébullition & qui surnage sur l'eau, dans laquelle on fait bouillir les rameaux & les feuilles du *Baumier* ; cette seconde especes est comme une huile limpide & fluide, & est réservée pour l'usage des Dames Turques qui s'en servent pour adoucir la peau, & cette especes ne nous parvient que par le moyen des Grands qui en font des présents : l'huile qui surnage après la premiere ébullition, est plus épaisse, moins odorante, elle est apportée par les Caravanes, & c'est ce *Baume blanc* qui est le plus commun.

Comme la grande vertu de ce Baume pour l'usage intérieur, dépend de parties très volatiles, il a d'autant plus d'efficacité, qu'il est plus nouveau. Les Egyptiens en font un usage très fréquent en Médecine ; ils en prennent tous les jours un demi gros, comme le remede le plus efficace dans la contagion de la peste. Il est estimé alexipharmaque & employé chez eux à diverses maladies. On dit que les femmes d'Egypte se guérissent de la stérilité, soit en l'avalant, soit en l'employant en suppositoire, ou en fumigation. Ce Baume a toujours été fort recommandé pour guérir les plaies.

Il est intéressant d'observer que ce Baume, ainsi que tous les balsamiques & résineux, sont très utiles pour la réunion des plaies, où il n'y a que solution de continuité, parcequ'en empêchant le contact de l'air, ils hâtent la réunion qui se seroit faite naturellement, mais plus lentement. Si la plaie est accompagnée de contusions qui sont ordinairement suivies de suppuration, ces Baumes au lieu d'être utiles, sont défavorables, parcequ'alors la matiere qui doit s'écouler étant retenue, augmente par son acrimonie l'inflammation de la partie malade, & les chairs ne peuvent bien se réunir qu'après la suppuration. On trouve dans les boutiques des Droguistes le fruit du *Baumier* sous le nom de *Carpobalsamum*, & le bois ou plutôt l'extremité des petites branches du *Baumier* sous celui de *Xilobalsamum*. Quoique productions

du même arbrisseau, leurs vertus sont bien inférieures à celles du Baume, & cependant les Dispensaires recommandent aux Apotiquaires de les employer toutes trois dans leur plus fameux antidote, qui est la Thériaque.

BAUME DE MOMIES *Gummi funerum*, nom que l'on donne aujourd'hui dans le commerce & chez les Curieux à l'*Asphalte* ou *Bitume de Judée*, parcequ'on l'employoit dans les embaumemens des corps. Voyez **ASPHALTE**.

BAUME DE TOLU, *Balsamum Tolutanum*, connu aussi sous le nom de *Baume de l'Amérique*, *Baume de Carthagene*, *Baume dur*, *Baume sec*; c'est un suc résineux, tenace, d'une consistance qui tient le milieu entre le Baume liquide & le sec, tirant sur la couleur d'or, d'une odeur qui approche de celle du *Benjoin*, d'un goût doux & agréable, ce qui le fait differer essentiellement des autres *Baumes* qui ont une saveur âcre & amere. La saveur agréable de celui-ci le rend plus propre à être pris intérieurement, ayant sur-tout l'avantage de ne point exciter de nausée comme les autres *Baumes*: lorsqu'il est bien sec, il est fragile & cassant.

Ce Baume découle comme les autres par incision de l'écorce d'un arbre qui croît dans une Province de l'Amérique Méridionale située entre Carthagene & *Nombre de Dios*, Pays que les Indiens appellent *Tolu*, & les Espagnols *Honduras*. Cet arbre a quelque ressemblance aux *bas Pins*, & porte des feuilles toujours vertes, semblables à celles du *Caroubier*. Les Indiens en recueillent le suc résineux, lorsqu'il découle, dans des *Couis* ou cuillers faites de cire noire, & le versent dans des *calebasses*. Les Anglois font sur-tout usage de ce Baume dans la phtisie & les ulcères internes. En général il a les mêmes vertus que le *Baume de Judée*.

BAUME DU PÉROU, *Balsamum Peruvianum*: on en distingue de deux especes, le *blanc*, & le *brun* ou *noir*. Ils tirent cependant tous les deux leur origine du même arbre que l'on appelle *Hoitziloxilt* ou *Arbor balsami Indici*.

Cet arbre est de la hauteur d'un *Citronier*, & porte des feuilles qui ont quelque ressemblance à celles de

l'*Amandier* ; son fruit est de la grosseur d'un pois & se trouve à l'extrémité d'une gouffe étroite , de la longueur d'un doigt. Cet arbre croît dans les pays chauds de l'Amérique méridionale , comme le Pérou : il découle de son écorce , sur-tout après un tems de pluie , un suc résineux , fluide , d'un blanc jaunâtre , inflammable , d'une odeur approchante de celle du *Styrax*. Il n'est alors que peu coloré , & quelques Naturels du pays en conservent dans cet état dans des bouteilles bien bouchées ; celui que l'on trouve dans le commerce est ordinairement dans des coques de la grosseur du poing , qui ont servi à le recevoir : lorsqu'il découle de l'arbre , il est ou molasse ou sec , & d'un brun rougeâtre plus ou moins transparent.

On retire , en faisant bouillir dans de l'eau l'écorce & les rameaux de cet arbre , un suc résineux tenace , d'un roux qui tire sur le noir , d'une odeur approchante de celle du *Benjoin* ; c'est ce dernier qui porte le nom de *Baume brun* ou *noir*. On doit rejeter celui qui est absolument noir & qui a une odeur d'empyreume.

Lemeri nous apprend que les Indiens , après avoir tiré ce baume brun des rameaux de l'arbre , font évaporer la décoction restante jusqu'à consistance d'extrait , ils y mêlent un peu de gomme , & ils en font une pâte solide , dont ils forment des grains de chapelets qui demeurent noirs & odorans , principalement si après les avoir formés , on les enduit extérieurement avec un peu de baume. On nous apporte beaucoup de ces chapelets d'Espagne & de Portugal.

On estime le Baume du Pérou , propre aux mêmes usages , que le *Baume de Judée* ou d'*Arabie* : il est estimé extérieurement pour la contusion des nerfs , son odeur vive peut quelquefois affecter la tête.

BDELLIUM. C'est une *Gomme résine* qui vient d'Arabie & des Indes , les auteurs ne s'accordent point sur l'arbre qui la produit. Quoi qu'il en soit , l'expérience apprend qu'une partie se dissout dans l'eau & l'autre dans l'esprit de vin , que toute la substance du *Bdellium* se dissout dans l'esprit de vin tartarisé , dans les liqueurs alcalines , dans le vin & le vinaigre. Cette *Gomme résine* est transparente , de couleur de fer rougeâtre , quelquefois d'un brun un peu rousâtre ; elle s'amolit dans la bouche,

elle a une saveur un peu amere & vappide : la partie résineuse s'enflame en partie sur le feu & petille à cause de la partie saline aqueuse. On fait peu d'usage à l'intérieur du *Bdellium*, mais on l'emploie extérieurement pour résoudre les tumeurs, déterger les plaies & les conduire à cicatrice.

BEARFISCH, insecte marin, très malfaisant, & nommé ainsi en Norvège : cet insecte a une écaille blancheâtre, dure, brillante & cornée, divisée en douze anneaux de cercles, & par le dessous & du côté plat, il a douze pattes. Cet insecte attaque diverses sortes de poissons, & sur-tout la Morue. *Hist. Naturelle de Norvege.*

BEC D'OISEAU : c'est cette partie de la tête des oiseaux qui leur tient lieu de dents : il y a des oiseaux dont le bec est dentelé à peu près comme une scie ; l'usage de ces dents est de retenir le poisson glissant que l'oiseau a attrappé. La nature a donné à divers oiseaux des becs très variés pour la grandeur, pour la forme, mais appropriés chacun aux besoins de l'animal, à l'espece particuliere de sa nourriture & de sa défense, ainsi qu'on aura lieu de le remarquer à la description des diverses especes d'oiseaux. Ce tableau est frappant dans les cabinets des Curieux où l'on voit réunis un grand nombre d'oiseaux.

BEC A SPATULE, de la côte Occidentale d'Afrique, c'est une espece de *Palette*. Voyez ce mot.

BECCABUNGA. Cette plante est une *Véronique aquatique* qui croît sur le bord des ruisseaux. Ses feuilles sont d'un verd foncé, épaisses, de la longueur d'un pouce, arrondies, opposées deux à deux. Des nœuds des tiges s'élevent des fleurs bleues, fort jolies, en rosette, découpées en quatre parties, dont il y en a toujours une plus petite ; caractere distinctif des véroniques : le fruit a la figure d'un cœur. On fait un grand usage de cette plante, ainsi que d'une autre espece plus petite : on les préfere à toutes les autres *plantes antiscorbutiques*, parcequ'elles sont moins âcres. Mangée en salade comme le cresson de fontaine, elle est très utile aux tempéramens secs & chauds.

BÉCASSE, *Scolopax*, oiseau de passage, très bon à manger, un peu moins gros que la *Perdrix*, pourvu

d'un long bec , & dont le vol est assez pesant : le roux , le noir & le cendré forment sa couleur.

Ces oiseaux se retirent dans l'été sur le haut des montagnes de la Suisse , de la Savoie , des Pyrenées , des Alpes. L'hiver , ils descendent dans la plaine , & on en voit en France & dans tous les pays voisins. Ils s'envoient par paires , & fréquentent les bois humides , & les ruisseaux près des haies , où ils trouvent des vers dont ils font leur nourriture. C'est le soir & le matin que les Bécasses volent pour chercher leur nourriture ; aussi est-ce l'heure où on les prend dans des filets à la passée , ou sur le bord des ruisseaux avec des lacets. On dit qu'elles viennent & s'en vont par des tems de brouillard. Il en reste quelquefois dans le pays , & elles y pondent ; leurs œufs sont de couleur rougeâtre pâle , & bigarés d'ondes & de taches bien foncées. Si le vol de cet oiseau est pesant , il trotte à terre avec une grande vitesse , & est déjà bien loin du chasseur à l'instant où il l'aperçoit. La chair de la Bécasse est excellente.

BÉCASSE DE MER , *Rusticula marina*. On nomme ainsi un oiseau de mer , de la grosseur & de la couleur de la pie , ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Pie de mer*. Cet oiseau a le bec fort & long ; il est très fréquent sur les côtes occidentales d'Angleterre. Sa chair est noire & dure : il se nourrit de *patelles* , espece de coquillage , appelé des Naturalistes *Lepas*. Voyez ce mot.

BÉCASSE ÉPINEUSE , coquillage univalve , cannelé & tuberculé , que les Conchyliologistes estiment appartenir au genre des *Pourpres*. Voyez ce mot.

La *Bécasse épineuse* est très fragile : sa bouche ovale est bordée d'un liséré couleur de chair vive. Sa robe est grise & fauve : elle est armée , tout le long de sa queue , d'un grand nombre d'épines courbées & arrangées en dents de peigne par quatre compartimens : il y en a une espece qui n'a point d'épines , & que l'on nomme seulement *Tête de bécasse*.

BÉCASSINE , *Gallinago minor* , oiseau de passage , de la grosseur à-peu-près de la caille , remarquable par la longueur de son bec qui a près de trois pouces. Les plumes du dos de cet oiseau sont de la couleur de celles de l'alouette ; le dessous de la gorge & des aîles est blanc

& entremêlé agréablement de noir dans plusieurs endroits. L'iris des yeux est couleur de noisette, les pattes sont d'un verd pâle, les doigts sont longs, & séparés dès leur naissance.

Ces oiseaux sont passagers, au moins pour la plupart : ils vivent dans les lieux marécageux : ils se plaisent sur les bords des petites mares d'eau, où ils cherchent des vers & d'autres insectes à l'aide de leur bec. Ils nichent dans les marais. La femelle pond quatre ou cinq œufs. Lorsque la Bécassine prend son essor, elle jette un petit cri : elle est fort difficile à tirer, à moins qu'on ne choisisse l'instant où elle vole en ligne droite.

On voit beaucoup de *Bécassines* dans les parties méridionales de la France. Elles sont très communes en Hollande, depuis le mois de Décembre jusqu'à l'entrée du printems. C'est un mets délicat, & fort recherché.

BEC COURBÉ. *Voyez* AVOCETTE.

BEC CROCHU, oiseau de la Louisiane, qui tire son nom de la forme crochue de son bec, qui lui sert à pêcher les écrevisses dont il fait sa nourriture, & qui donnent le même goût à sa chair.

BEC CROISÉ, *Loxia*, oiseau un peu plus gros que le *Verdier*, dont le croupion est verd ainsi que la poitrine, & le ventre blanc, reconnoissable sur-tout par la forme singulière & unique de son bec.

Les deux pièces de ce bec sont courbées à leur extrémité en sens contraire l'une de l'autre, & se croisent mutuellement, ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *Bec croisé* ou *Bec à ciseaux*. La situation de ces pièces n'est pas toujours la même dans les oiseaux de cette espèce. Il y en a dont la pièce supérieure passe à droite en se croisant avec la pièce inférieure ; & dans d'autres, elle se trouve à gauche. La forme de ce bec sert à ces oiseaux à fendre par le milieu les *pommes de sapin*, de la semence desquels ils sont fort friands : on voit cet oiseau au cabinet du Jardin du Roi. On dit qu'il change trois fois de couleur par an, suivant les saisons de l'année ; qu'il est verd en automne, jaune en hiver, & rouge au printems ; d'autres assurent qu'il passe par chacune de ces couleurs d'une année à une autre ; senti-

ment qui paroît plus vraisemblable , ce changement pouvant très bien dépendre de l'âge de l'oiseau. Le chant de cet oiseau est assez agréable ; mais on dit qu'il ne chante que pendant l'hiver. Il fait ordinairement son nid sur les *sapins*. Ces oiseaux sont communs en Allemagne , en Suede & en Norvege : il en vient aussi quelquefois sur les côtes occidentales d'Angleterre , où ils font grand dégat dans les vergers.

BEC DE GRUE, ou **HERBE DE LA SQUINANCIE**, en latin *Geranium*. D'un très grand nombre d'especes qu'il y a de cette plante , on ne fait usage en Médecine que de trois ; savoir , d'une espee dont les feuilles ressemblent à celles de la *mauve* ; d'une autre nommée *Herbe à Robert* , dont les feuilles sont découpées comme celles de la *Matricaire* , & ont une odeur de *panais* ; la troisieme espee , que l'on nomme *Bec de Grue sanguin* , porte des tiges nombreuses , rougeâtres , hautes d'une coudée. Les feuilles de cette espee sont partagées en cinq lanieres découpées jusqu'à la queue. Toutes ces especes de *Geranium* portent des fleurs en rose , de couleur purpurine , petites , excepté la derniere espee dont les fleurs sont grandes. Ces plantes sont remarquables par leur fruit , qui ressemble à un bec de grue , marqué de cinq rainures.

Ces plantes sont d'excellens vulnéraires astringens , sur-tout l'*herbe à Robert* , qui est un astringent très tempéré. L'infusion de ses feuilles dans du vin , arrête toutes sortes d'hémorrhagies. Le *bec de grue sanguin* , dont les feuilles sont stiptiques , & dont le suc colore en rouge le papier bleu aussi vivement que l'*alun* , arrête le sang , d'une maniere surprenante ; aussi les gens de la campagne en font-ils grand usage pour leurs blessures. On donne à ces plantes le nom d'*herbe de la Squinancie* , parcequ'elles sont utiles dans cette maladie.

BEC D'OIE , nom que l'on donne au Dauphin. Voyez l'article du *Dauphin* au mot **BALEINE**.

BEC FIGUE, *Ficedula* , petit oiseau à peu-près de la grosseur de la *linotte* , qui a été connu des Anciens , & que les Italiens estiment comme un mets très délicat.

On ne peut pas aisément distinguer cet oiseau par la

description, parcequ'il n'a rien de tranché dans ses couleurs; aussi a-t-on donné à plusieurs sortes d'oiseaux le nom de *Bec figue*.

Il y en a une espece qui ressemble assez par tout le corps à nos *fauvettes*, & dont le chant imite assez celui du *rossignol* & de la *fauvette*.

Les *Becs figues* sont friands de *figues* & de *raisins*. On voit de ces oiseaux en Septembre dans les lieux où il y a beaucoup de ces fruits; en Novembre, ils s'en retournent en Provence. Ces oiseaux deviennent comme de petites pelottes de graisse, c'est alors un manger très délicat: à Venise on en fait un grand commerce.

Dans l'Isle de Cayenne, il y a plusieurs especes de *Bec figues* qui sont, pour ainsi dire, les destructeurs des *pa-paies*, des *gajaves*, des *bacoves* & des *bananes* dont ils se nourrissent.

BEC SCIE, oiseau aquatique de la Louisiane, dont le bec est réellement dentelé comme la lame d'une scie; les dents de la partie supérieure s'adaptent exactement avec celles de la partie inférieure. Cet oiseau ne vit que de *chevrettes*, dont il brise les écailles sous les scies de son bec.

BÉCHARU, oiseau d'Afrique & d'Amérique, connu aussi sous les noms de *Flamand* ou *Flambant*, & de *Phénicoptere*. Il se fait remarquer dans le Cabinet du Roi, par sa grandeur & sa beauté. Si cet oiseau pouvoit s'élever dans ce pays, il auroit, avec justice, le pas devant le *Cygne*, à cause de la beauté de son plumage couleur de rose.

Son corps, qui n'est pas extrêmement gros à raison de la hauteur de l'oiseau, est monté sur de très hautes pattes, assez grêles; & sa tête est portée sur un col très long & très délié, ce qui donne bien quatre pieds de hauteur à cet oiseau: on voit avec plaisir ses ailes couleur de rose.

On dit que lorsque les Phénicopteres avancent en âge, ils deviennent: rouges les jeunes ont le plumage gris clair. Les yeux de cet oiseau sont très petits & très rouges; & sa tête, quoique petite, est armée d'un bec long, assez gros, arqué & fort dur, qui lui sert à chercher dans les marécages, les vers, crabes, poissons, insectes &

graines dont il se nourrit. Comme cet oiseau , en cherchant ainsi sa nourriture , prend nécessairement de la boue dans son bec , la Nature a garni les bords de ce bec de dents semblables à celles d'un peigne , avec lesquelles il retient la graine , & rejette en même tems la boue. Les trois doigts de devant des pieds de cet oiseau sont unis par des membranes , ainsi que ceux des oiseaux aquatiques.

Ces oiseaux vivent en société. Lorsqu'ils sont à terre , ils se rangent de file : il n'y a personne , qui , à une certaine distance , ne les prît pour un mur de brique. Pendant qu'ils cherchent leur nourriture , il y en a toujours un qui fait le guet & avertit les autres du moindre danger , ce qui fait qu'il est assez difficile de les joindre. Si cependant on peut les approcher en se cachant , & que l'on en tue un à coup de fusil , les autres , saisis d'étonnement , ne s'envolent point quoiqu'ils voient la mort voler autour d'eux.

Comment cet oiseau avec d'aussi longues pattes , pourra-t-il se placer dans son nid pour couvrir ses œufs ? La Nature y a pourvu. Il fait son nid dans les mares : il le bâtit de boue , & lui donne la forme d'un cône tronqué : il l'éleve d'un pied & demi au-dessus de l'humidité , & y creuse à la partie supérieure un trou , dans lequel il dépose ses œufs qui ne passent pas le nombre de deux. Lorsqu'il couve ses œufs , il pose ses pieds sur la terre , & son croupion sur le nid.

Les jeunes Phénicoptères s'apprivoisent assez facilement. Le P. Labat nous apprend , qu'en Amérique il y a un village de Negres où ces oiseaux sont regardés comme sacrés : ils s'y rassemblent par milliers sur les arbres , & y font un bruit qu'on entend d'un quart de lieue : malheur à un étranger qui seroit surpris par un de ces Negres superstitieux , à tuer un de ces oiseaux sacrés.

La chair de ces oiseaux , quoique marécageuse , est très bonne : la langue sur-tout en est excellente. Outre les grosses & moyennes plumes dont cet oiseau est couvert , il en a de très petites , en maniere de duvet très fin aussi doux & aussi chaud que les peaux de Cygne , & qu'on emploie aux mêmes usages.

Dans l'Isle de Cayenne , il y a des Phénicoptères , aux-

quels on donne le nom de *Tococo* : leur plumage est d'une couleur de feu éclatant. Les Indiens en font des colliers , des bonnets , des ceintures , & autres atours , dont ils se parent très souvent. On voit suspendues au plancher du Cabinet du Jardin du Roi , plusieurs de ces ceintures éclatantes.

BÉCONGUILLES. *Voyez* IPÉCACUANHA.

BÉCUNE, espece de *brochet de mer*, qui a quelquefois vingt pieds de longueur , & est pour lors de la grosseur d'un cheval. Ce poisson vorace & hardi se trouve dans la riviere des Gallions , & aux Isles Françaises de l'Amérique. Sa mâchoire est armée de deux rangs de dents longues , & si tranchantes , qu'il coupe tout net les jambes , ou emporte quelquefois la moitié du ventre à des chevaux & autres animaux qui passent à la nâge. Comme la Bécune , lorsqu'elle veut mordre , n'est point obligée de tourner tout son corps de côté comme le *Requin* , les Sauvages qui tuent à coups de couteau les *Requins* & les *Pantouffiers* , n'osent point se jouer à attaquer de la sorte ce poisson ; car en passant avec une vitesse extraordinaire , il pourroit leur emporter d'un coup de dent , en tournant promptement la gueule , un bras , ou une jambe ou la tête.

La chair de ce poisson est ferme , blanche , d'un goût approchant de celui du brochet ; mais il ne faut point en manger sans précaution. Comme ce poisson vorace avale goulument tout ce qu'il rencontre , il lui arrive quelquefois d'avaler des pommes de *Mancenilier* ou des *Galeres* , qui , quoique poisons très violens , ne les font point mourir ; mais leur chair en contracte le venin , & donne la mort à ceux qui en mangent. Le moyen le plus certain de s'assurer si ce poisson est empoisonné , est de goûter de son foie ; s'il est tant soit peu amer , il faut rejeter le poisson comme un dangereux poison. On doit faire la même épreuve sur les poissons sujets au même défaut.

BÉDEGUAR. *Voyez* ROSIER.

BÉHEN, c'est une racine dont il y a deux especes , l'une blanche & l'autre rouge. Il y a eu grande diversité de sentimens au sujet de cette racine , que les uns attribuoient à une plante , les autres à une autre. L'illustre

Tournefort a rapporté de l'Orient la semence d'une plante qu'il a semée au Jardin du Roi sous le nom de *Jacée orientale*, qui porte des feuilles semblables à la patience & des fleurs jaunes : on a reconnu cette plante pour être celle qui donne le *béhen blanc* des Arabes. L'origine du béhen rouge n'est point encore connue : on fait présentement peu d'usage de ces racines, quoique les Arabes disent qu'elles fortifient, engraisent & augmentent la semence.

BÉHÉMOTH, animal recommandable par sa force & par sa grandeur, dont il est parlé dans l'Écriture. Le Docteur Samuel Bochart, montre clairement que le Béhémoth n'est pas l'*Eléphant*, comme plusieurs Savans l'ont cru ; mais l'*Hippopotame*, animal amphibie, connu en Egypte & en Afrique. Voyez HIPPOPOTAME.

BEIDELAR. Voyez APOCIN.

BÉLEMNITE, corps fossile, dur, pierreux, calcaire, conique, de diverses grosseurs, & que l'on trouve dans toutes sortes de lits de terre, de sable, de marne ou de pierre, presque toujours accompagné de coquillages ou autres dépouilles de l'Océan. Dans toutes les langues, on a nommé les Bélemnites, *Pierres de foudre* ou *de tonnerre*, dans la fausse supposition qu'elles étoient formées dans les nuées, & qu'elles tomboient avec la foudre. D'autres les ont nommés *Pierres de linx*, prétendant qu'elles se formoient dans l'urine du linx. Les Naturalistes ne sont point d'accord sur l'origine de ce fossile : on n'a pas encore prouvé d'une manière bien décisive, si c'est une pétrification originaire du regne animal. Est-ce une *Holothurie fossile*, ou une sorte d'*Orthoceratite*, ou une *Pointe d'oursin*, d'une espèce particulière ; ou une *dent d'animal* ?

Quant à leur structure, on peut remarquer que les *Bélemnites* sont en général d'une figure fort régulière, quoique de formes différentes entre elles. Les unes sont coniques, les autres presque cylindriques, & les autres renflées dans le milieu ou en fuseau. Leur longueur est depuis deux pouces jusqu'à huit. Leur grosseur est depuis celle d'une plume à écrire, jusqu'à trois ou quatre pouces de circonférence. Elles ont à leur surface une ou plusieurs cannelures plus ou moins marquées, qui regnent

depuis la base jusqu'à la pointe. Dans leur intérieur, on observe un petit tuyau ou siphon pyramidal, qui traverse tout le cône & en fait l'axe. Elles sont toutes composées de couches comme les couches d'un arbre : on peut aisément séparer les couches de cette pierre, en la mettant sur un charbon ardent, ou à la flamme d'une bougie, & la plongeant ensuite dans de l'eau froide.

C'est cette conformation organique qui a déterminé M. Bourgné, dans ses *Lettres philosophiques sur la formation des sels & des cristaux*, à regarder les *Bélemnites* comme les dents de quelques animaux, & particulièrement comme les dents droites du Crocodile. M. Le Monnier, d'après d'autres Observations, les regarde comme appartenantes au regne minéral.

Enfin dans le Dictionnaire d'Orictologie, où l'on voit une assez longue Dissertation sur les *Bélemnites*, on les soupçonne avoir été la demeure, & avoir été formés par un polype articulé, osseux, & doué d'un siphon.

D'après cet exposé, & la comparaison du nombre prodigieux de *Bélemnites*, que nous avons pu faire, soit dans les cabinets, soit en voyageant, nous serions tentés de croire que la *Bélemnite* est un *coquillage chamberé & fossile*.

BÉLETTE, *Mustella*, joli petit quadrupède, d'une forme allongée, très bas de pattes, & qui semble fait pour se glisser & s'insinuer dans les plus petites ouvertures. Son dos & les côtés du corps sont de couleur rousse; la gorge & le ventre sont blancs; sa tête est allongée; ses oreilles qui sont courtes, ont de singulier que la partie postérieure de la conque est double, c'est-à-dire composée de deux panneaux qui forment une sorte de poche, dont l'entrée est au bord de la conque.

Cet animal est aussi commun dans les pays tempérés & chauds, qu'il est rare dans les climats froids. Comme parmi les *Bélettes* ordinaires, il y en a quelques-unes qui, comme l'*hermine*, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat, cela avoit donné lieu de les confondre, & de les prendre pour le même animal. Il est à observer que l'*hermine*, rousse en été, blanche en hiver, a en tout tems le bout de la queue noire : la *bélette* au contraire, même celle qui blanchit en hiver,

a le bout de la queue jaune. De plus l'hermine ne se trouve qu'en très petit nombre dans les régions tempérées : on n'en trouve point vers le midi ; mais elles sont très abondantes dans le Nord. Voyez HERMINE.

La Bélette est fort vive & fort agile : elle habite dans les greniers, les étables, & sur-tout dans les trous en terre. Elle cherche avec avidité les œufs de poules & de pigeons pour les sucer. Ce petit animal tue les jeunes poulets & les petits pouffins, d'un coup de dent qu'il leur donne à la tête, & les emporte l'un après l'autre dans son trou : il parcourt les champs, dévore les cailles & leurs œufs. Il est si courageux & si hardi, qu'il attaque des animaux plus gros que lui, tels que de gros rats : on prétend même qu'il leur donne la chasse de quelque espèce qu'ils soient. Il surprend les taupes dans leur trou : il est assez agile & assez fin pour attraper des chauve-souris & des oiseaux dont il suce le sang. Il n'entre point dans les ruches, comme le putois & la fouine, n'étant point friand de miel. La femelle met bas au printems ; ses portées sont de quatre ou cinq petits.

Cet animal a une odeur extrêmement forte & désagréable : on dit cependant qu'en se frottant sur les arbres, il y laisse une espèce d'humeur onctueuse, qui sent beaucoup le musc ; ce qui pourroit être, puisque l'odeur du musc elle-même est très désagréable lorsqu'elle est trop concentrée. Cet animal est si farouche, qu'on ne peut l'appivoiser. Il s'agit dans sa cage, & cherche à se cacher ; c'est pourquoi, si on veut le conserver, il faut mettre dedans un paquet d'étoupes, dans lequel il puisse se fourrer.

• BÉLIER, *Aries*, animal quadrupède, qui est le mâle de la brebis. Il porte le nom d'*Agneau* dans les premiers tems de sa vie, & prend celui de *Mouton*, lorsqu'il a été coupé.

La Brebis porte aussi les noms d'*Agneau* & de *Mouton* dans les mêmes circonstances. Voyez AGNEAU.

On peut dire, en quelque sorte, que les moutons sont des animaux factices, que l'industrie humaine a façonnés pour en tirer plus d'avantages. L'homme a joui de tout son empire sur cette espèce d'animal, qui, suivant la remarque de M. de Buffon, ne doit, pour ainsi

dire, son existence qu'à la protection qu'il lui a donnée. Sans son secours, cet animal foible seroit devenu & deviendroit encore la proie de la voracité des especes qui sont ses ennemies; aussi observe-t-on que l'on ne trouve point de *brebis sauvages* dans les déserts, tandis qu'on y retrouve les analogues des diverses autres especes d'animaux domestiques.

De tous les animaux quadrupedes, cette espece est la plus stupide; &, ce qui dans les animaux, dit l'illustre M. de Buffon, paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, la brebis se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister & sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire. Mais cet animal, ajoute-t-il, si chétif en lui-même, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate & la plus étendue; seul, il peut suffire aux besoins de la premiere nécessité; il fournit tout à la fois de quoi se nourrir & se vêtir, sans compter les avantages particuliers qu'on fait tirer du suif, du lait, de la peau, & même des boyaux, des os & du fumier de cet animal, auquel il semble que la Nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

Le Bélier porte sur la tête des cornes, qui viennent se contourner sur le devant en forme de demi-cercles: elles sont aussi quelquefois contournées en spirale, creuses & ridées. On connoît l'âge du Bélier par ses cornes: elles paroissent dès la premiere année, souvent dès la naissance, & croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de sa vie. A un an, les béliers, les brebis & les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure; car ils manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure. Ils perdent le reste de leurs premieres dents jusqu'à l'âge de trois ans, où elles sont remplacées par d'autres qui sont égales, assez blanches; mais qui, à mesure que l'animal vieillit, se déchauffent, s'émouffent, & deviennent inégales & noires.

Il n'y a que l'amour, dit M. de Buffon, qui dans les animaux est le sentiment le plus vif & le plus général, qui semble donner quelque vivacité & quelque mouvement

au bélier. Il devient alors pétulant : il se bat , il s'élançe contre les autres béliers ; quelquefois même il attaque son Berger. Mais la brebis , quoiqu'en chaleur , n'en paroît pas plus animée , pas plus émue : elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle , pour choisir sa nourriture , & pour reconnoître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr , qu'il est plus machinal , & , pour ainsi dire , plus inné. Le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau , trouve & saisit la mamelle de sa mere , sans jamais se méprendre.

Il y a des béliers qui n'ont point de cornes ; mais ceux qui en ont , passent pour être plus ardents & plus propres à féconder les brebis : ils sont aussi plus incommodes , parcequ'ils sont plus sujets à frapper de leurs cornes. Pour les en empêcher , on leur perce les cornes avec une tariere près des oreilles , à l'endroit ou elles se courbent , où on emploie quelqu'autre moyen.

On doit choisir pour couvrir les brebis , & pour se procurer une belle race , les Béliers qui paroissent les plus vigoureux & les plus propres à la génération. Tels sont ceux dont les testicules sont les plus gros , qui sont les plus garnis de laine dans les endroits où il en manque ordinairement. Les brebis dont la laine est la plus abondante , la plus touffue , la plus longue , la plus soyeuse & la plus blanche , sont aussi les meilleures pour la propagation , sur-tout si elles ont en même tems le corps grand , le col épais , & la démarche légère. On observe aussi , que celles qui sont plutôt maigres que grasses , produisent plus sûrement que les autres. On ne doit permettre au Bélier de faire usage de ses forces , qu'à l'âge de trois ans ; un seul peut suffire à vingt-cinq ou trente brebis. Au bout de huit ans , il n'est plus guere propre à la génération de l'espece. Alors on le bistourne , afin de le faire engraisser ; mais sa chair tient toujours un peu de l'odeur & du goût de celle du bouc

Quoique la toison du bélier soit entierement blanche , on prétend qu'il ne produit que des agneaux tachetés , lorsqu'il a la moindre tache à la langue ou au palais.

La brebis & les moutons sont d'un tempérament très délicat. La fatigue les abat ; la grande chaleur , l'ardeur

du soleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige : ils sont sujets à un grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses. Notamment quand, dans leur pâture, ils ont rencontré une espèce de renoncule, appelée par les payfans *Douve*, & en latin *Ranunculus longifolius palustris* (*Gasp. Bauh. Pin.*) La crapaudine, *fideritis*, n'est pas si dangereuse pour les moutons, que leur est la renoncule. Les Brebis mettent bas difficilement ; aussi est-on souvent obligé d'aider à leur accouchement : elles avortent fréquemment, & demandent beaucoup plus de soins qu'aucun des autres animaux domestiques. On ne laisse point tetter à l'agneau le premier lait contenu dans les mamelles de sa mere, parceque, dit on, ce lait est gâté, & feroit beaucoup de mal à l'agneau : mais c'est une erreur.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de Novembre jusqu'à la fin d'Avril. Cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout tems, si on leur donne, aussi-bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée & du pain de chenevis. Elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixieme : elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux. Dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an ; mais en France & dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois par année. En été on peut traire les brebis deux fois par jour, & une fois en hiver : on fait avec leur lait d'excellent fromage, sur-tout en le mêlant avec celui de vache.

Les brebis & les moutons aiment beaucoup le sel, qui leur est en effet très favorable ; car on a observé que quelques troupeaux avoient été garantis de maladies contagieuses par l'usage du sel, ainsi que des troupeaux de vaches, & autres bêtes à cornes ; ce sel produit un effet merveilleux, il leur facilite la digestion ; & ces animaux extraient de la même quantité d'herbes, une plus grande quantité de substance nutritive & de lait. On est dans l'usage en Languedoc de ne donner du sel aux bestiaux que pendant l'hiver. La quantité qui leur suffit est une livre de sel en huit jours pour vingt moutons : on a soin de les empêcher de boire le reste du jour où ils ont mangé

du sel ; ils ont ensuite un grand appétit. Les laines des moutons qui usent de sel , sont plus belles & meilleures. Il n'y a que le gouvernement qui puisse faciliter cet usage important , en diminuant le prix du sel ; ce seroit une perte passagere qui tourneroit en plus grand émolument. Voyez le Tome I. des Mémoires présentés à l'Académie Royale des Sciences.

La chair des moutons qui paissent dans un terrain sec , & dans des pacages ou prés salés , acquiert un goût des plus agréables ; aussi dans quelques bergeries a-t on soin de mettre dans quelqu'endroit un sac de sel ou une pierre salée , que les moutons vont tous lécher tour-à-tour.

Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau prise en grande quantité ; & rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil ; mais ceux qui les ont engraisés de cette maniere , & même de toute autre , doivent s'en défaire aussi-tôt qu'ils sont engraisés ; car on ne peut jamais les engraisser deux fois , & ils périssent tous par la maladie du foie.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois , ou même un peu plus tard , au printems ou en automne dans un tems doux. Cette opération peut se pratiquer de deux manieres. La plus ordinaire se fait par incision en enlevant les testicules ; mais on peut aussi simplement lier avec une corde les bourses au-dessus des testicules ; & l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui y aboutissent.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons , des brebis & des agneaux. Dans les pays chauds , où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait à nud , l'on ne coupe pas la laine , mais on l'arrache , & on en fait souvent deux récoltes par an. En France & dans les climats plus froids , on se contente de tondre les moutons une fois par an. Le tems le plus favorable est au mois de Mai ; la toison a le tems de croître pour garantir les moutons du froid de l'hiver. La laine du col & du dessus du dos des moutons est de la premiere qualité : celle qui recouvre les autres parties est moins bonne. La laine blanche est plus estimée que celle qui est colorée , parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes sortes de couleurs. La laine lisse vaut mieux que la laine crépue.

Les laines d'Italie, d'Espagne, & même d'Angleterre, passent pour être plus fines que les laines de France, & la France se voit nécessitée d'acheter fort cher de l'Etranger des laines longues, blanches, fines & soyeuses, qu'elle pourroit tirer de son propre fond, ainsi que le prouve un bon Citoyen dans un Mémoire qui a pour titre : *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes especes de bêtes à laine*. Cet objet mérite tellement d'attirer notre attention par sa grande utilité & par son importance pour la richesse de l'Etat, que l'on va présenter un tableau raccourci des vues de ce Patriote.

La France, ainsi que le prouve très bien cet Auteur, a été en possession pendant près de six siècles de produire d'excellentes laines de toutes les qualités, & si belles que l'Etranger étoit obligé de venir se fournir en France des laines & même des étoffes dont il avoit besoin. Elle a perdu cet avantage depuis que l'Espagne & l'Angleterre, la Hollande & la Suede ont eu le secret de perfectionner la qualité, & d'augmenter la quantité de leurs laines par l'importation d'une race étrangère meilleure que celle du pays.

L'avantage qu'a eu la France autrefois, elle peut le recouvrer. Le climat & les pâturages qui influent tant sur la qualité des laines sont les mêmes qu'autrefois, peut-être même ces derniers sont-ils perfectionnés. Les véritables moyens à employer sont d'importer & de multiplier en France de bonnes especes de moutons & des races choisies & appropriées suivant les Provinces où on les renouvellera : car on a dans la France plusieurs sortes de climats, & qui sont pour le moins aussi avantageux pour élever les moutons, que ceux des voisins qui nous ont supplantés. Les soins que l'on prendra de ces animaux influent aussi beaucoup sur la beauté de leurs laines.

Il est utile de détruire un préjugé enraciné depuis long tems, & de montrer dans le dernier degré d'évidence que la France possède des laines de la même qualité que celles d'Angleterre. L'auteur, d'après lequel nous parlons, s'est assuré par un examen exact, que la laine des plus beaux *Moutons de Flandre*, est d'une

qualité semblable à celle d'Angleterre en longueur , en blancheur , & en finesse. Après avoir fait passer par un ouvrier intelligent une peau en suin d'un mouton de la meilleure espece des environs de Lille en Flandre ; il observa que lorsqu'on enlevoit la superficie de la toison où la fiente avoit séjourné , & qui avoit une couleur jaune sale , le reste étoit d'une blancheur éclatante. Les flocons de la mere laine de cette toison avoient sept pouces de longueur ; encore faut-il observer que l'on avoit tué l'animal cinq mois avant le tems de la tonte : les filets de la laine préservée ressembloient à de la soie blanche , tant ils étoient fins & luisans. Cette laine comparée à celle d'Angleterre filée , car on ne la reçoit jamais autrement en droiture , ne présenta pas la moindre différence en qualité. Il suit donc de ces observations , que l'on pourroit recueillir , sans sortir du Royaume , en tenant les bêtes à laine proprement , & en en prenant les soins nécessaires , des laines aussi longues , aussi blanches , & aussi fines que celles d'Angleterre.

Le François ayant la manie de préférer les matieres étrangères (qualité égale) à celles de son cru , les Marchands sont convenus dans le commerce de vendre sous le nom de *laine d'Angleterre* la belle laine de Flandre triée , qui ainsi que celle d'Angleterre , se vend jusqu'à cent sols la livre. Les Hollandois en usent de même , & on a recours à la même supercherie pour certaines étoffes de soie.

S'il existe quelque légère différence entre nos belles laines de Flandre & celles d'Angleterre , c'est que les nôtres ne prennent pas aussi bien la teinture de couleur de feu que celles d'Angleterre , défaut qui disparaîtra dès qu'on aura soin de tenir proprement les bêtes à laine.

On peut faire de toutes les qualités de laines deux classes principales , & rapporter toutes les laines courtes à la classe des laines d'Espagne , les longues à la classe de celles d'Angleterre. Le Roussillon , le Languedoc , le Berry , sont des qualités d'Espagne ; les moutons de ces Provinces donnent ordinairement quatre livres d'une laine qui diffère peu de celle que donnent les moutons des plaines de Ségovie en Espagne. Les moutons Flandrins , qui sont notre espece la plus grosse , donnent depuis

huit jusqu'à dix livres de laine de la même espèce que celle d'Angleterre. En jettant ainsi un coup d'œil général sur les diverses Provinces du Royaume, on voit qu'elles sont propres à nourrir diverses espèces de moutons.

Comme il y a une analogie, un rapport essentiel entre les pâturages, la laine & la chair des moutons, il faut nécessairement assortir les pâturages à chaque espèce de moutons. L'espèce de mouton choisie, que l'on fera paître sur le penchant des collines, sur les pelouses d'herbes fines, donnera une laine fine, courte & très belle. L'espèce dont la corporance demande une nourriture plus substantielle, donnera dans des pâturages abondants & sous un climat favorable, une laine longue, belle & soyeuse. La France pourroit donc un passer de tout secours étranger en perfectionnant, multipliant les bonnes races, supprimant les moindres, & appropriant chaque espèce de mouton au climat & à la nourriture qui lui est propre.

Un coup d'œil jetté sur la manière dont les Etrangers s'y sont pris pour nous supplanter dans cette espèce de commerce, sera peut-être très propre à ranimer notre émulation, & à nous faire profiter de leurs leçons pour recouvrer notre ancienne supériorité.

Vers le milieu du quatorzième siècle, Dom Pedre IV, Roi de Castille, ayant appris qu'il y avoit en Barbarie des moutons qui faisoient à leurs propriétaires un grand profit, fit venir en Espagne un certain nombre de la plus belle espèce de Beliers & de Brebis. Cette importation est l'origine des belles laines de Castille. Cette race réussit assez bien pendant deux siècles. Le Cardinal Ximenès la voyant dégénérer, fit venir de nouveau des Beliers de Barbarie de la plus belle espèce. En Ministre intelligent, il eut soin d'exciter parmi les Espagnols une noble émulation pour le soin des troupeaux, en sorte qu'encore aujourd'hui des Chefs de familles très distinguées se font un plaisir de visiter eux-mêmes leurs troupeaux, & que le jour de la tonte, jour d'une nouvelle source de richesses, est célébré par des fêtes. La nature s'embellit & se perfectionne sous la main du riche possesseur; cette émulation de soutenir la bonne race des

moutons par le choix des Beliers est même devenue en Espagne une sorte de jalousie si grande , qu'on a vu de riches particuliers payer jusqu'à deux cens ducats un excellent Belier.

Au quinzieme siecle , Edouard IV , Roi d'Angleterre , fit venir avec la permission du Roi d'Espagne , trois mille Bêtes blanches de cette belle race dont on vient de parler. Par la sagesse de l'administration , l'Angleterre au bout de quelques années fut peuplée de cette précieuse espece. On forma des écoles de Bergers , on leur donna les instructions nécessaires , on parvint par degrés à habituer les moutons qui passaient d'un climat sous un autre bien différent , à supporter le froid de l'hiver en plein air au milieu d'un parc. L'Angleterre nous supplanta alors par les soins qu'avoit eus le prédécesseur d'Edouard d'attirer en Angleterre les ouvriers François. La Reine Elisabeth eut l'attention de renouveler cette race de moutons pour l'empêcher de dégénérer.

Toutes les laines d'Angleterre ne sont pas de la même beauté ; les Anglois ont trois sortes de bêtes à laine : l'espece commune qui est l'ancienne , & dont les toisons ne valent pas mieux que nos grosses laines de Picardie : l'espece bâtarde produite par les Beliers d'Espagne & les Brebis d'Angleterre , dont la laine tient le milieu pour la bonté ; & enfin la troisieme espece qui est celle d'Espagne. Il est digne de remarque que le séjour des bêtes Espagnoles en Angleterre fit changer leur laine de nature. Cette laine devint beaucoup plus longue , apparemment par la nature des pâturages & du climat. Cette laine est moins fine que celle d'Espagne , mais elle est plus blanche & plus nette , parcequ'on y a attention de tenir les troupeaux plus proprement qu'en Espagne. Une des causes en général qui peut contribuer le plus à la beauté & à la blancheur des laines , c'est la méthode de laver la toison sur le corps des moutons , sur-tout lorsqu'on fait usage d'eau savonneuse , telle qu'en donnent quelques fontaines ; ce lavage purifie parfaitement bien les laines.

Au siecle passé les Hollandois , convaincus par l'exemple des Pigeons , des Poules-d'Inde & d'autres animaux transplantés , que les especes de la vaste contrée
des

des Indes Orientales accoutumées une fois à l'air de l'Europe, y deviennent plus fécondes & y multiplient à souhait, transporterent des Indes Orientales une espee de Beliers & de Brebis, haute, allongée, grosse de corps, & dont la laine égaloit presque les laines d'Angleterre en finesse & en bonté. Cette race, transplantée dans le Texel & dans la Frise Orientale, y réussit au point que les femelles donnoient quatre agneaux par année. En général l'expérience a toujours démontré que les moutons prospèrent lorsqu'ils sont accoutumés au froid, & qu'ils ne souffrent point d'altération en passant d'un pays chaud dans un pays froid. Il en est tout autrement, lorsqu'on les transporte d'un climat froid sous un ciel beaucoup plus chaud.

Dans le Texel on retire, de ces moutons transplantés des Indes Orientales, des toisons qui donnent depuis dix jusqu'à seize livres d'une laine longue, fine & soyeuse, dont on fait commerce sous le nom de laine d'Angleterre. Les Hollandois permirent aux Flamands de transporter quelques bêtes indiennes aux environs de Lille & de Varneton; elles y réussirent si bien que toute l'espee transplantée des Indes, en prit le nom de *Moutons Flamands*.

Les Suédois, quoique sous un climat plus rigoureux, ont aussi transporté chez eux des bêtes à laine de la meilleure espee d'Angleterre & d'Espagne; & par les soins qu'on en a pris, la Suede recueille présentement des laines aussi belles que celles d'Angleterre & d'Espagne.

De semblables exemples ne doivent-ils pas nous animer? Que l'on multiplie cette espee de *Mouton Flamand*, qu'on en conserve la race pure & sans mélange, qu'on la répande dans toutes les Provinces où elle peut trouver à se nourrir, & on se procurera ensuite des moutons couverts d'une belle laine & en grande quantité; car le mouton a ordinairement près d'un tiers de laine de plus que le Bélier & la Brebis. Que l'on multiplie dans le Cotentin, presque isle de la Normandie, l'espee de bêtes à laine d'Angleterre; la nature du pâturage, la disposition du lieu, tout annonce qu'on y recueillera une laine pareille à celle des plus belles toi-

sons d'Angleterre. Que l'on répande ensuite ces espèces dans les différentes Provinces, suivant la nature de leur climat.

C'est dans l'original même qu'il faut voir les causes qui ont fait dégénérer jusqu'ici les meilleures espèces de moutons dans nos différentes Provinces, les abus qui ont nui à la perfection des laines de France, & les divers moyens proposés sur l'exemple des Etrangers pour rétablir cette branche de commerce; tels sont les soins de formers des Ecoles de Bergers, & ce qui concerne les parcs & les étables. Cet objet d'un détail absolument économique deviendrait ici trop long. Les vues de cet excellent citoyen pourroient peut-être devenir aussi très utiles, appliquées à une autre espèce d'animaux domestiques, dont on retire déjà tant d'avantage, je veux parler de la *Chevre* & du *Bouc*. Voyez *BOUC*.

La France, ne tirant pas tout le profit possible de son propre fond, & employant beaucoup de matière dans ses manufactures, est obligée de tirer aussi des laines du Levant par la voie de Marseille. Smirne & Constantinople fournissent les meilleures. La laine nouvelle est toujours préférable, parcequ'elle jaunit dans le magasin & devient huileuse. Lorsqu'on embarque la laine du Levant, il faut qu'elle soit extrêmement sèche, de peur que l'humidité ne l'échauffe, & que l'humidité ne s'y mette.

On donne dans le commerce le nom de *laine de Chevron* à une sorte de laine noire, rousse ou grise, que l'on tire du Levant: la noire est la plus recherchée, elle entre dans la fabrique des chapeaux. On distingue aisément cette laine parmi les autres, par la perfection de sa couleur, par sa finesse, par son odeur, qui approche de celle du musc, odeur qu'elle retient des chevres sur lesquelles on la tond. Il sembleroit qu'on devroit plutôt lui donner le nom de poil de chevron: quoi qu'il en soit, toutes les nations qui trafiquent au Levant enlèvent de cette marchandise. Voyez, pour l'histoire de la *Chevre*, le mot *BOUC*.

BELLA-DONA, espèce de Papillon très beau, très agile, qui voltige toujours sur les fleurs du Chardon, & s'en nourrit: ses premières ailes sont dentelées, de cou-

leur brune , & panachées en blanc & noir ; les secondes portent la figure de cinq yeux.

BELLADONA , plante qui s'éleve à la hauteur de deux coudées , ressemblante à la *Morelle des jardins* , mais plus velue ; ses fleurs sont en cloches découpées en cinq quartiers , rayées , un peu velues , d'un pourpre noirâtre : aux fleurs succèdent des fruits presque spheriques , mous , semblables à un grain de raisin , noirs , luisants , remplis d'un suc vineux.

Cette plante croît assez volontiers autour de Chantilly , près de Paris ; il est utile de la connoître , car l'ignorance des effets de son fruit a été fatale à plus d'une personne. Il est parlé de jeunes Anglois , qui , pressés de la soif dans un voyage , mangerent imprudemment des baies de *Belladonna* ; ils moururent sous dans un demi assoupissement. De deux jeunes gens qui dans le jardin des plantes de Leyde mangerent imprudemment deux ou trois de ces baies , l'un mourut le lendemain , & l'autre fut très mal.

Le vinaigre & le suc de limon passent pour être les contrepoisons de cette plante : les feuilles de la *Belladonna* , appliquées extérieurement en cataplasme , sont résolutive. Ces remedes assoupissants ne doivent pas être appliqués , même à l'extérieur , sans beaucoup de précaution.

Les Italiens ont donné à cette plante le nom de *Belladonna* , qui signifie *Belle dame* ; parceque les Dames d'Italie font , avec le suc ou l'eau distillée de cette plante , un fard dont elles se frottent le visage pour blanchir la peau. Les Peintres en miniature font macérer le fruit de cette plante , & en préparent un très beau verd.

BELLE DE NUIT. Plante que l'on cultive pour l'ornement des jardins dans l'automne , & que l'on doit rapporter au genre de la plante appellée *Jalap*.

La Belle de nuit est originaire du Pérou , aussi l'appelle-t-on quelquefois *Merveille du Pérou*. On lui donne le nom de *Belle de nuit* , parceque ses fleurs ne commencent à s'épanouir qu'à l'approche de la nuit : l'impression des rayons de la lumiere les fait refermer.

Cette plante s'éleve de deux pieds , ses feuilles sont d'un beau verd , ses fleurs sont à entonnoir , de couleur rouge ou jaune , ou mêlée de blanc. Aux fleurs succede

le fruit qui a la forme d'une capsule à cinq angles.

La racine dont on fait usage dans les boutiques sous le nom de *Jalap* se tire d'une plante absolument semblable à la Belle de nuit, & qui n'en diffère que parce que son fruit est plus ridé; c'est une espèce de *Liferon d'Amérique*, ainsi que la *Belle de nuit*. La plus grande différence qui existe entre ces deux plantes dépend sans doute de celle qu'apporte le climat: car la racine de la *Belle de nuit*, quoique cultivée en Europe, est aussi purgative à deux gros.

La racine de *Jalap* est un excellent purgatif, quoique quelques-uns le regardent comme trop fort: il convient très bien à certains tempéramens; il a l'avantage de n'avoir point d'odeur désagréable & de purger à une petite dose; il évacue à merveille les sérosités. On extrait du *Jalap*, par le moyen de l'esprit-de-vin, sa partie résineuse qui est très purgative.

BELZEBUT, espèce de Singe Cercopiteque, qu'on voit au Jardin du Roi, & qui a paru à Paris aux yeux du public, sous le nom de *Belzebut*.

BEN, petite noix de figure tantôt oblongue, tantôt arrondie ou triangulaire, couverte d'une coque blanchâtre, fragile, contenant une amande blanchâtre assez grosse: on l'apporte d'Égypte.

C'est le fruit d'un arbre appelé *Glans unguentaria*, dont on voit la figure dans l'*Hortus Farnesianus*: arbre que Belon dit ressembler au bouleau, & l'avoir vu auprès d'une montagne d'Arabie que l'on appelle *Pharagou*, dans le chemin qui conduit du Caire au Mont Sinai: cet arbre porte deux sortes de feuilles, l'une simple & l'autre branchue; la feuille branchue est assez semblable à un petit rameau de genêt: ces rameaux de feuilles en portent d'autres petites à leur nœud.

On retire par expression, de l'amande de la noix de Ben, une huile épaisse, & une autre huile essentielle âcre, d'où dépend la vertu que l'on attribue à ces noix d'exciter le vomissement & de purger. Mais comme elles troublent l'estomac & qu'elles ont même quelque chose de caustique, on en a aboli l'usage parmi nous: on ne se sert qu'extérieurement de l'huile tirée par expression pour corriger les vices de la peau.

Les Parfumeurs recherchent beaucoup l'*huile de Ben*, parcequ'elle est très propre pour tirer l'odeur des fleurs odorantes, puisqu'à peine se rancit-elle jamais, & qu'étant sans odeur, elle n'altère point les odeurs des fleurs. Pour cet effet on met des fleurs par lits sur un tamis de crin, & sur ces fleurs du coton imbibé d'*huile de Ben*. Cette huile se charge de l'esprit recteur des fleurs en quoi consiste l'odeur: on remet ce même coton sur de nouvelles fleurs; on exprime ensuite l'huile du coton, & elle a l'odeur de l'*huile essentielle* des plantes.

BENARI, espèce d'Ortolan passager en Languedoc, qui devient très gras, & qu'on sert sur les grandes tables comme un mets des plus exquis. Voyez ORTOLAN.

BENJOIN, *Benzoinum*. C'est une résine sèche, dure, fragile, inflammable, d'une odeur suave & pénétrante, sur-tout lorsqu'on la brûle. Cette résine découle naturellement, ou par incision d'un arbre appelé *Belzof*, lequel croît au Royaume de Siam, & dans les Isles de Java & de Sumatra.

Quand l'arbre qui donne le Benjoin a cinq ou six ans, on lui fait des incisions à la couronne du tronc; c'est de là que découle cette excellente résine, qui est d'abord blanche, mais qui devient ensuite grisâtre, d'un rouge brun, maculé comme des amandes cassées ou du *Nouga*, ce qui la fait appeller *Benjoin amygdaloïde*. Si on sépare cette résine dans le tems convenable, elle est belle & brillante; mais si elle reste long-tems à l'arbre, elle devient brune, & il s'y mêle des ordures. Voilà ce qui fait la différence des deux sortes de Benjoints qu'on trouve dans les boutiques.

On ne retire pas plus de trois livres de Benjoin d'un même arbre. Comme les jeunes arbres donnent plus de résine que les vieux, les habitans ne laissent pas croître ces arbres au-delà de six ans, à compter de l'instant qu'ils commencent à donner de la résine.

Le Benjoin se sublime en fleurs argentées, lorsqu'on le tient sur le feu dans une cucurbite couverte d'un cornet de papier: ces fleurs de Benjoin sont employées dans les parfums, en Médecine pour les maladies du poulmon, & dans la Chirurgie pour résister à la gangrenne: on

prétend qu'elles enlèvent les taches de rousseur. Cette résine dissoute dans de l'esprit-de-vin donne une teinture, dont quelques gouttes jetées dans de l'eau la rendent trouble & laiteuse ; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Lait virginal* : les Dames en font usage comme d'un cosmétique.

BENOITE, GALIOT OU RECIZE, en latin *Cariophyllata* : c'est une plante dont la racine est un peu fibreuse, & qui, lorsqu'elle croît dans un lieu sec & chaud, & qu'on la recueille au printems, a une légère odeur de *cloud de gérosfle* : sa couleur est brune noirâtre. Les fleurs de cette plante naissent au sommet des rameaux & sont en rose de couleur d'or ; il leur succède une tête sphérique & hérissée : les feuilles supérieures de cette plante sont d'un vert foncé, découpées en trois lobes, & accompagnées de deux petites aîles, à la base de la queue.

Cette plante croît dans les haies, dans les bois & dans les lieux incultes aux environs de Paris. La racine fraîche contient beaucoup de sel volatil, ce qui la rend très utile dans les obstructions de la tête : lorsqu'elle est sèche, elle contient moins de ces parties volatiles, & est plus astringente. L'infusion de cette racine dans du vin, occasionne la sueur, & donnée au commencement du frison facilite la guérison des fièvres intermittentes. La tisane faite avec toute la plante, est très utile dans les chutes, & dans tous les cas où il y a à craindre qu'il n'y ait intérieurement du sang extravasé.

BEORI ou DANTE, animal quadrupède très agile, des Indes Orientales, lequel se trouve aussi dans la Province de Vera Crux ; quoique ressemblant beaucoup au veau, il n'a point de cornes, son museau est fort long ; sa gueule est garnie de dents, qui sont comme celles du Porc, sa queue est courte, sa peau est si dure que les Indiens en font des cuirasses : sa chair & les pieds sont d'un fort bon goût.

BEPOLE. Voyez **NIMBO**.

BERBE, espèce de Chat de la Côte d'or, marquée comme la Civette, & qui aime tellement le suc vineux des Palmiers, qu'on l'a appelé *Buveur de vin*.

BERCE ou **FAUSSE BRANC-URSINE**, *Sphondylium*

C'est une plante qui croît dans les prairies humides , & fleurit en Mai & Juin. Sa racine est charnue & pleine d'un suc jaunâtre ; elle pousse une tige creuse , cannelée , qui soutient des feuilles couvertes en dessus & en dessous d'un duvet assez fin & découpées en plusieurs parties , qui sont assez ressemblantes à celles du panais : on a donné à cette plante le nom de *Branco-ursine* , parcequ'on a cru lui trouver quelque ressemblance avec les pieds d'un ours ; les fleurs de cette plante sont en ombelles , blanches ou purpurines , à cinq pétales , il leur succede des graines applaties , rayées sur le dos.

Les feuilles de cette plante sont émollientes : la semence & les racines sont incisives & apéritives : la racine appliquée en cataplasme dissipe les callosités. Les Polonois & les Lituaniens font avec les feuilles & la semence de cette plante une sorte de boisson qu'ils appellent *Parst* , & qui tient lieu de biere aux pauvres gens : les Lapins sont friands des feuilles de cette plante. On lui a donné le nom de *Sphondilium* , parceque sa semence a l'odeur désagréable du *Sphondile* , espece de ver qui ronge les racines des plantes.

BERGAMOTTE. *Voyez CITRONIER.*

BERGERONETTE , HOCHÉ-QUEUE , VATEMARRE & LAVANDIERE , en latin *Motacilla* : on donne ces divers noms à un petit oiseau , dont il y a trois especes différentes , l'une noire & blanche , l'autre jaune , & la troisieme cendrée. Ces jolies especes d'oiseaux , qui fréquentent les rivieres & suivent les troupeaux , se font remarquer par le branlement continuel de leur queue , qui est fourchue & plus longue que le corps ; ils sont de la forme la plus élégante , volent rarement , & ne vont jamais loin sans se reposer. Ils se nourrissent de petits vers & d'insectes aquatiques. Ces oiseaux nichent dans les bleds , ils font leur nid avec des brins d'herbes , & mettent dans le fond une couche de poil. La femelle fait d'une seule ponte quatre ou cinq œufs parsemés de taches & de lignes brunes disposées irrégulièrement.

BERIL , nom que les anciens donnoient à l'Aigue marine , & à plusieurs autres especes de pierres précieuses qui portent présentement d'autres noms. *Voyez AIGUE MARINE.*

BERLE, ou **ACHE D'EAU**, *Apium palustre* : c'est une plante aquatique qui croît dans les ruisseaux, comme le *Cresson de fontaine*. Les feuilles de la Berle sont rangées par paire sur une côte terminée par une seule feuille : elles ont une saveur âcre ; les fleurs sont blanches, en rose, disposées en ombelles auxquelles succèdent de petits fruits arrondis, composés de deux graines âcres, odorantes. Cette plante est antiscorbutique, on la mange en salade : on la prescrit dans les bouillons apéritifs, lorsqu'il s'agit de rétablir le ressort des solides & la fluidité des liqueurs. La Berle diffère de l'Ache ordinaire, qui n'est qu'une espèce de Céleri sauvage. Voyez **CELERI**.

BERNARD L'HERMITE ou **LE SOLDAT**, *Cancellus*. Animal crustacé qui ressemble beaucoup à l'*Ecrevisse*, mais dont la partie postérieure n'est point recouverte d'écaillés : la Nature lui a donné l'instinct de se réfugier dans des coquilles vuides qu'il rencontre, & de s'en approprier une pour un an, plus ou moins, selon le degré de sa progression : quelquefois il se loge dans les *Zoophytes* qui ont des cavités propres à le recevoir, ou dans d'autres choses qu'il trouve convenables pour mettre les parties molles de son corps à l'abri de tout ce qui pourroit le blesser, & assez légères pour qu'il puisse se déplacer avec sa loge, lorsqu'il veut changer de lieu.

On donne à cet animal le nom de *Bernard l'Hermite*, parcequ'il vit solitaire dans sa cellule, & celui de *Soldat*, parcequ'il est dans sa coquille comme un soldat dans sa guérite.

C'est par le moyen de ses grosses pattes semblables à celles des *Ecrevisses*, qu'il se cramponne sur le sable, & qu'en repliant son corps, il fait avancer sa coquille : elles lui servent aussi à saisir les petits poissons & autres insectes dont il se nourrit. Lorsqu'il entend quelque bruit, il se retire si avant dans sa coquille, qu'on la prendroit pour une coquille vuide.

Cet animal ne sort de sa coquille que pour déposer ses œufs, & chercher sur le rivage une nouvelle coquille, car, à mesure qu'il prend de l'accroissement, la première coquille qu'il avoit choisie devient trop petite. C'est un spectacle assez agréable que de voir un de ces *Soldats*

occupé à chercher un nouveau domicile. Dès qu'il rencontre une coquille, il sort de son ancienne, & il essaie ce nouveau logement. Si elle n'est pas proportionnée, il va plus loin en chercher une autre; jusqu'à ce qu'il en trouve une qui lui convienne. L'a-t-il trouvée, il fourre son derrière nud dedans avec grande précipitation, & fait trois ou quatre caracolles sur le rivage. S'il arrive que deux *Soldats* s'arrêtent à la même coquille, il se livre un combat, & le foible est obligé de la céder au plus fort.

On trouve *Bernard l'hermite* sur le bord de la mer dans la boue; mais il paroît qu'il y en a aussi de *terrestres*, qui n'ont rien de marin que la coquille: ceux-ci se nourrissent de feuilles. C'est une erreur de penser que chaque espece de *Soldat* soit attachée à une espece de coquille; chacun choisit celle qui lui convient le mieux. Lorsqu'on prend ce crustacé, il jette un petit cri, & tâche de saisir avec sa serre celui qui veut le prendre: s'il l'attrape, il le serre furieusement, & lui cause de grandes douleurs. Le meilleur moyen de lui faire lâcher prise, est de chauffer sa coquille; c'est même aussi le moyen de l'en faire sortir, car on ne l'en retire pas facilement.

En Amérique, il y a de ces *Soldats* qui ont trois à quatre pouces de longueur: les habitans du pays les mangent, & les trouvent très bons; mais on dit qu'ils sont pernicieux pour les étrangers. On trouve dans leur coquille environ une demi-cuillerée d'eau claire, qui est un remede souverain contre les pustules qu'excite sur la peau le lait du *Mancénillier*, espece d'arbre. Voyez **MANCÉNILLIER.**

Lorsque les Sauvages pêchent un certain nombre de ces crustacés, ils les enfilent & les exposent au soleil pour en faire fondre la graisse, qui se convertit en une espece d'huile, dont la vertu est admirable pour les rhumatismes, auxquels ils sont sujets.

BERNACLE, **BERNACHÉ** en Bretagne, **CONQUE ANATIFERE** ou **BARNAQUE**, espece de coquillage multivalve des plus singuliers, qui, selon les Observations de Needham, paroît tenir beaucoup des polypes à pannache. Voyez **CONQUE ANATIFERE.**

BESTEG, *Terra pinguis*, nom que les Mineurs Alle-

mands donnent à une terre onctueuse de différentes couleurs, qui paroît être la même que celle que les Minéralogistes nommerent *Beflieg*, & dont la découverte annonce, de même que le *Quartz gras*, la proximité des filons; car cette terre les accompagne toujours & indique leur richesse.

B É T E A LA GRANDE DENT. *Voyez VACHE MARINE.*

BÉTELE, BÉTRE ou TEMBOUL. C'est une plante qui croît dans les lieux maritimes aux Indes Orientales: elle s'attache, comme le lierre, aux arbres voisins. Ses feuilles ressemblent à celles du *Citronier*, & ont un petit goût d'amertume. Ses fruits ressemblent à la queue d'un lézard.

Les Indiens mâchent presque toujours de ces feuilles, qu'ils mêlent avec de l'*aréca*, du *cardamome*, des *girofles*, ou autres aromates & des écailles d'huitres calcinées; ce qui donne à leur salive & à leurs levres une couleur rouge, ensanglantée, qui nous déplairoit beaucoup. Cette composition raréfie la pituite, fortifie l'estomac, raffermi les gencives, & donne à leur haleine une odeur très agréable. On prétend que, sans l'usage du *Bétele*, ils auroient naturellement l'haleine fort puante.

Lorsqu'on se quitte pour quelque tems, on se fait présent de *bétele*, que l'on offre dans une bourse de soie. On n'ose parler à un homme de dignité, sans avoir du *Bétele* dans la bouche. Les femmes, & sur-tout les femmes galantes, en font grand usage, & le regardent comme un puissant attrait pour l'amour. On mâche du *bétele* pendant les visites; on en tient à la main; on s'en offre en se saluant & à toute heure, comme nous faisons ici de la poudre du tabac. Le grand usage qu'on fait des Indiens du *bétele*, leur carie les dents de bonne heure.

BÉTE PUANTE. C'est le nom d'un animal qui est fort commun à la Louisiane; il est aussi petit qu'un chat de huit mois. Le poil du mâle est d'un très beau noir; celui de la femelle est mêlé de blanc: il a les oreilles & les pattes d'une souris. Cet animal, foible & très lent, a été pourvu par la Nature d'une singulière arme défensive. Lorsqu'on est prêt de l'atteindre en le poursuivant, il lance son urine sur celui qui le poursuit; & elle est d'une

odeur si forte & si suffoquante, qu'aucun homme & aucun animal n'ose en approcher. De plus, cette odeur est si tenace, qu'elle ne se dissipe que très difficilement. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cependant cet animal ne se nourrit que de fruits & de différentes graines. La *Bête puante du Cap*, qui est le *Blaireau puant*, se sert de la même ruse. Voyez *BLAIREAU PUANT*.

BÊTES ROUGES, petits animaux lumineux, de la grosseur de la pointe d'une épingle, & qui se trouvent ordinairement dans les Savanes ou prairies des Isles de l'Amérique. Ces animaux, un peu moins dangereux que les *Chiques*, s'attachent à la peau des animaux, notamment à ceux qui sont à la pâture, & leur causent une démangeaison si cruelle, si épouvantable, que, pour s'en délivrer, ils se frottent contre les pierres & les arbres, comme s'ils vouloient se déchirer.

BÊTOINE, *Betonica*. C'est une plante qui croît communément dans les bois des environs de Paris. Ses tiges quadrangulaires s'élèvent à la hauteur d'une coudée. Ses feuilles sont d'un verd foncé, ridées, dentelées tout-au-tour, d'une odeur aromatique, opposées deux à deux, & laissant entre les feuilles beaucoup d'intervalle de la tige à nud. Ses fleurs sont en gueules, purpurines & disposées en épis.

Les feuilles & les fleurs de cette plante sont d'un grand usage en Médecine : elles sont apéritives, résolatives, céphaliques & vulnéraires. Leur décoction est utile dans les migraines & engourdissemens des membres : on prétend que plusieurs goutteux ont été guéris par l'usage continué des feuilles & fleurs de bétoine, accompagné d'un régime approprié.

Les parties subtiles odorantes qui s'élèvent de cette plante, lorsqu'elle est verte, sont si vives, que l'on dit que des Jardiniers & autres gens, arrachant de la bétoine, devinrent ivres & chancelans, comme s'ils avoient bû du vin.

Les racines de bétoine purgent par haut & par bas, effet bien différent de celui des feuilles & des fleurs ; ce qui prouve que les diverses parties d'une même plante peuvent avoir des vertus différentes, suivant la nature

des fucs qu'elles contiennent, & la différence d'organisation.

BETTE ou **POIRÉE**, *Beta*, plante potagere, dont on distingue plusieurs especes; savoir, la *Bette* ou *Poirée blanche*, ou *Réparée*, & la *rouge*, qu'on appelle aussi *Betterave*. Ces plantes portent des fleurs à étamines, auxquelles succèdent des fruits presque sphériques, qui contiennent deux ou trois graines. Les feuilles de ces plantes sont larges, épaisses & succulentes. Les unes sont blanches, les autres rouges; ce sont les côtes des feuilles de *Poirée blanche* que l'on nomme *Cardes*. Les racines de *betterave* sont grosses & allongées. Il y en a de rouges & de jaunes; on les mange en salade. Les feuilles de *poirée* sont émoullientes: le suc de la racine, pris par le nez, excite l'éternuement; mais cette errhine a été fatale à une jeune personne, qui en souffrit des douleurs cruelles dans la tête qui enfla prodigieusement.

BETTERAVE. Voyez ci-dessus **BETTE**.

BEURICHON. Voyez **ROITELET**.

BEURRE DE BAMBUK ou **BATAULE**. C'est une espece de graisse, que les Maures & les Negres du Sénégal recueillent d'un arbre qui croît dans le pays de *Bambuk*, & dans quelques autres endroits sur les bords du Sénégal.

L'arbre qui produit le fruit dont on tire cette graisse est d'une grosseur médiocre. Ses feuilles sont petites, rudes & rendent un jus huileux lorsqu'on les presse. L'arbre rend un peu de cette liqueur par incision: son fruit est rond, de la grosseur d'une noix, & couvert d'une coque, avec une petite peau seche & brillante. Il est d'un blanc rougeâtre, ferme comme le gland, huileux & d'une odeur aromatique. Le noyau de ce fruit est de la grosseur d'une muscade, & contient une amande.

Les Negres sont passionnés pour ce fruit. Après en avoir séparé une partie qui tient de la nature du suif, ils pilent le restant, & le mettent dans l'eau chaude. Il surnage pour lors une graisse qui leur tient lieu de beurre & de lard. Les Européens qui en mangent ne le trouvent pas différent du lard, à l'exception d'une petite âcreté qui n'est pas désagréable. Cette graisse, sans être

aussi blanche que celle du mouton , a la même consistance. Les Negres l'emploient & la préfèrent à l'huile de *Palmier* pour les douleurs de nerfs. *Histoire des Voyages*, Tome II.

BÉZOARD ou **CALCUL D'ANIMAL**, *Calculus animalis*, pierre qui se trouve dans le corps de certains animaux, & dans différentes parties, telles que l'estomac, les intestins, la vésicule du fiel, la vessie & les reins. Ces divers Bézoards diffèrent par la forme; toutes qualités que l'on connoîtra mieux en les examinant dans les Cabinets des Curieux, que par les descriptions qu'on en pourroit donner.

On distingue principalement les Bézoards en Orientaux & en Occidentaux. Les *Gazelles* ou *Chevres des Indes* donnent le bézoard oriental; l'*Ysard* ou *Chamois* ou la *Chevre du Pérou* donnent le bézoard occidental; les *Chevres domestiques* donnent les bézoards ordinaires. Ceux qui viennent d'Egypte, de Perse, des Indes, de la Chine sont tirés d'une espèce de *Bouc*.

Les Bézoards sont composés de couches concentriques, de couleur verdâtre ou olivâtre, tachetées de blanc dans leur épaisseur. Toutes les lames n'ont pas la même couleur, ni la même épaisseur: elles s'écrasent facilement sous la dent, sont glutineuses & donnent une légère teinte à la salive. On remarque toujours au centre du bézoard quelques corps, tels que des pailles, du poil, du bois, des noyaux, &c. Ces corps ont servi de point d'appui pour la formation des couches. Les Bézoards sonnent quelquefois en les agitant; effet produit par le corps dur qui avoit servi de point d'appui.

On attribue au Bézoard, sur-tout à l'oriental, de grandes vertus sudorifiques: on croit qu'il chasse les venins hors du corps. Ces bézoards sont d'autant plus chers, qu'ils sont plus gros. Comme les vrais Bézoards sont très chers, on en a fait de factices. Par exemple, les compositions nommées *Pierres de Goa* ou de *Malacca*, sont de faux bézoards. Voici la maniere dont on s'y prend.

On fait, avec des serres d'*écrevisses de mer*, des coquilles d'*huitres* broyées sur le porphyre, du *musc* & de l'*ambre gris*, une pâte que l'on réduit en boulettes, de la

forme des bézoards, & qu'on roule ensuite dans des feuilles d'or. Ceux qui veulent imiter davantage les vrais bézoards ne les recouvrent point de feuilles d'or. Cette supercherie seroit cependant utile pour imiter les *Bézoards de bœuf*, s'il étoit vrai, comme on le lit dans une Observation des Ephémérides, que les *Bézoards de bœuf* ont une couleur d'or & un brillant métallique, lorsqu'on a enlevé les premières couches. On distingue ces bézoards factices en imprimant une trace sur un morceau de céruse; si la trace devient d'un jauné verdâtre, c'est la marque que le Bézoard est naturel; du moins, jusqu'à présent, on n'a pu donner cette propriété aux bézoards factices.

On peut regarder comme des espèces de bézoards, les pierres nommées *Yeux d'écrevisses*, les différentes sortes de *perles* & les *égagrophiles*. Voyez ces mots.

De tous les Bézoards, celui du *Porc-épic* est le plus cher. Il est gras & savoneux à l'œil & au toucher, d'une couleur verdâtre ou jaunâtre; on en trouve aussi de rougeâtres & de noirâtres. On auroit peine à croire le cas qu'on en fait en Hollande. Nous avons vu un de ces Bézoards, de la grosseur d'un petit œuf de pigeon, chez un Juif à Amsterdam, qui le vouloit vendre six mille livres. On les loue dans ce pays dix livres dix sols par jour aux gens qui se croient attaqués de contagion, & qui s'en préservent en les portant en amulettes, de même qu'on fait en Allemagne des pierres d'aigles, pour faciliter l'accouchement; de l'aimant en France, pour guérir de la fièvre; du Jade en Espagne, pour préserver de la gravelle. Voilà un tableau assez frappant de la superstition, & des folies de l'imagination humaine.

BÉZOARD MINÉRAL OU FOSSILE, pierre de couleur cendrée, composée de couches concentriques, friables, depuis la grosseur d'une aveline jusqu'à la grosseur d'un œuf d'oie. Au centre de cette pierre, est quelquefois un grain de sable, une petite coquille, ou un morceau de charbon de terre. Une de ces matières a servi de noyau, de point d'appui, & venant à rouler sur des terres molles, à demi-détrempées, elle s'est ainsi accrue par couches roulées comme une pelotte de rubans. On en trouve dans divers terrains près de Montpellier & de Compos-

elle : les plus gros se rencontrent en Sicile & dans le fleuve de Dezhuatlan à la nouvelle Espagne.

BÉZOLE, poisson bleuâtre, plus petit que le *Lava-ret*, remarquable par sa paupiere, qui forme un angle aigu, & qui se trouve dans les Lacs de Lausanne & de Genève.

BIBBY, arbre qui croît en Amérique, de la grosseur de la cuisse, sans branches ni feuilles jusqu'au sommet. Cet arbre est chargé de pointes. Son bois est dur, & noir comme de l'encre. Son fruit est de la grosseur d'une noix muscade, blanchâtre & huileux. Les Indiens expriment son huile, dont ils font usage pour se frotter, & y mêlent de la couleur pour se peindre le corps.

Lorsque cet arbre est jeune, on y fait une incision, d'où il découle un jus qui ressemble à du petit lait, d'un goût aigrelet, assez agréable, que les Indiens boivent après l'avoir laissé reposer pendant quelques jours.

BIBION, nom que l'on donne à la *Mouche de Saint-Marc*. Voyez ce mot.

BICHE. Voyez CERF.

BIDET, petit cheval qu'on trouve en quantité à Ouës-san en Basse Bretagne : on en voit d'une petitesse extrême en Chine, & dont la forme est très belle.

BIEVRE. Voyez CASTOR.

BIGARADIER. Voyez ORANGER.

BIGARREAUTIER. Voyez CERISIER.

BIJON. Voyez TÉRÉBENTHINE.

BINOCLE, nom que l'on donne, dans l'histoire abrégée des insectes des environs de Paris, à une espèce d'insecte aquatique, qui s'attache aux poissons. Plusieurs autres insectes qui s'attachent aux poissons de mer paroissent être de ce genre; aussi Baker en a-t-il donné plusieurs figures, sous le nom de *Poux des poissons*.

On va réunir sous cet article les insectes que l'Auteur de l'abrégé appellent *Monocle*, parceque ce sont deux genres d'insectes qui se rapprochent beaucoup. Le *Monocle* a été décrit par Svammerdam, sous le nom de *Puce aquatique arborescente* : *Pulex arborescens*.

La *Puce aquatique* ou le *Monocle*, que l'on trouve dans les eaux des mares, est un insecte très petit, qui n'a guere plus d'une ligne de longueur. Tous les insectes

de ce genre sont très singuliers & très reconnoissables par des caractères qui leur sont propres. Ils ont des antennes branchues, qui sont garnies de poils, ce qui les fait paroître touffues. Ces antennes leur servent comme de bras pour nâger : ils s'avancent & s'élevent dans l'eau comme par bonds & en sautillant ; ce qui les a fait nommer *Puces d'eau*, & *arborescentes*, à cause de la ramification de leurs antennes. A l'aide de leurs six pattes & de leur queue, dont la forme varie, simple dans quelques espèces, fourchue dans d'autres, mais toujours mobile & qui leur sert d'aviron, ils exécutent dans l'eau divers sortes de mouvemens. Un des caractères de ces insectes, c'est celui de n'avoir qu'un seul œil, ainsi que l'a observé M. Geoffroi ; ce qui les lui a fait nommer *Monocle*, quoique cependant Svammerdam ait cru en voir deux. Ces insectes sont tous ovipares ; & leur corps est si transparent, que l'on voit leurs œufs à travers de la peau. On en voit quelques-uns qui portent ces œufs à l'extérieur suspendus à leurs côtés.

Les *Puces d'eau* sont des insectes si petits, qu'ils n'ont pas besoin de prendre beaucoup de nourriture ; aussi ne sont-ils point carnassiers : il paroît qu'ils ne se nourrissent que du débris des plantes ; & c'est probablement la différence de la couleur des suc de ces plantes, qui donne à ces insectes la différence des couleurs qu'on leur voit. On observe du moins, dans plusieurs espèces, qu'ils varient du blanc au verd, & au rouge plus ou moins foncé. C'est la multitude de ces insectes dans certaines eaux qui les a fait paroître quelquefois rouges comme du sang, & a porté la terreur dans l'esprit du peuple.

Ces *Monocles* servent de pâture à plusieurs insectes aquatiques, & même aux *polypes*, qui les entrelaissent dans leurs bras, & les avalent ensuite. Il y a cependant quelques espèces de *Monocles* qui sont renfermés dans une coquille bivalve, & qui par conséquent ne peuvent devenir la proie des polypes. On trouve volontiers ces insectes dans les ruisseaux bourbeux & dans les eaux dormantes.

Le *Binocle* ou le *Pou des poissons*, a beaucoup de ressemblance avec l'insecte que l'on vient de décrire : il en differe,

differe , parcequ'il a deux yeux bien distincts ; ce qui l'a fait nommer *Binocle*. Il est pourvu d'antennes qui ne sont point garnies de poils latéraux. Sa queue est fourchue dans quelques especes , & en plumet dans d'autres : son corps est recouvert d'écailles. Les insectes de ce genre ont en général une figure qui les fait ressembler en petit aux crabes de mer.

Ces insectes vivent dans l'eau ; mais ils sont voraces : ils s'attachent aux poissons , qu'ils suçent fortement. On en voit des especes qui ont près d'un pouce de longueur ; d'autres moins : on en voit peu dans les eaux des environs de Paris ; mais beaucoup sur les poissons de mer.

BIPEDE. *Voyez* REGNE ANIMAL.

BISET. *Voyez* PIGEON.

BISMUTH , *Wismuthum* , demi-métal connu aussi sous le nom d'*Étain de glace*. Il paroît formé d'un assemblage de feuilllets groupés en cubes , fort pesans & cassans. Sa couleur approche de celle de l'étain. Le caractère distinctif de la mine de bismuth est de présenter , lorsqu'elle a été exposée à l'air , les couleurs variées de la gorge de pigeon. La vraie mine de bismuth est minéralisée souvent par l'arsenic. Le bismuth contient ordinairement ou du cobalt ou de l'argent , mais en très petite quantité. Il y a plusieurs especes de mines de bismuth , que l'on trouve dans la Saxe , dans la Bohême , dans la Suede , &c. , & qui varient en couleur , ainsi qu'on peut le voir dans les Ouvrages des Minéralogistes.

Le bismuth se fond à la simple flamme d'une bougie ; par conséquent , il facilite la fusion des autres métaux , mais il les rend plus cassans : mêlé au cuivre dans la fonte , il le blanchit , ainsi que l'étain , qu'il rend plus sonore. Il donne même à ce dernier une consistance qui approche de celle de l'argent , ainsi qu'on l'observe dans l'étain d'Angleterre , qui , dit-on , est allié d'un mélange de bismuth , de régule d'antimoine , & même d'une portion de cuivre. Lorsque l'on fond le bismuth avec l'argent , l'étain & le plomb , il rend ces métaux plus propres à s'amalgamer avec le mercure ; & si on passe l'amalgame à la peau de chamois , on remarque que le mercure entraîne visiblement avec lui beaucoup plus de

métal, qu'il n'auroit fait sans cela. On dit même que c'est un moyen que certaines gens emploient pour augmenter le poids, ou plutôt la quantité apparente du mercure.

On retire du bismuth, en le dissolvant par l'acide nitreux, & le précipitant par la simple addition de l'eau, une chaux blanche, que l'on nomme *Blanc de bismuth*, *Blanc d'Espagne* ou *Blanc de perles*. Lorsque cette chaux est bien édulcorée, elle donne un fard dont les Dames font usage pour se blanchir la peau. Comme ce fard n'est qu'une chaux métallique, qui se charge très facilement du phlogistique réduit en vapeurs, & qu'elle devient noirâtre par cette addition, les femmes fardées avec ce blanc courent risque de voir leur blanc se changer en noir, si elles s'exposent aux vapeurs phlogistiquées qui s'exhalent des matieres en putréfaction, des latrines, du soufre, du foie de soufre, de l'ail écrasé, &c. Le bismuth dissous dans l'acide nitreux donne une encre de sympathie. On écrit sur du papier avec cette dissolution, & il n'en reste point la moindre empreinte apparente. Que l'on étende ensuite légèrement sur le papier, avec un pinceau, du foie de soufre dissous dans l'eau, à l'instant l'écriture devient lisible; effet produit par le phlogistique du soufre qui ressuscite le métal en s'unissant avec lui, & lui fait reprendre sa couleur naturelle.

BISON, espece de bœuf sauvage, différent de l'*Urus*. Voyez à la suite de TAUREAU.

BISSUS est le nom que l'on donne à des filamens d'une espece de soie brune, & longs d'environ cinq ou six pouces, dont la *Pinne* se sert pour s'attacher & se fixer aux corps contre lesquels elle veut s'arrêter. Ils lui servent comme autant de cordages pour se soutenir, de même que le font les moules. Le Bissus de la *Pinne* est propre à l'ourdissage, & plus précieux que la laine. Les plus habiles Critiques n'ont pas encore bien éclairci ce que les Anciens entendoient par le bissus. Comme ils confondoient sous ce nom les cotons, les ouattes, même l'amianthe, en un mot tout ce qui se filoit, & étoit plus précieux que la laine; il n'est pas aisé de dire ce que c'étoit, & s'ils n'en tiroient point de la *Pinne*.

Au reste, on fait avec le bissus des bas & autres ou-

vrages qui seroient plus recherchés si la soie étoit moins commune. Pour filer le bissus, on le laisse quelques jours dans la cave pour l'humecter & le ramollir ; ensuite on le peigne pour en séparer la bourre & les autres ordures, & on le file ensuite comme la soie. *Voyez PINNE MARINE.*

BISTORTE, *Bistorta*. Cette plante est ainsi nommée, parceque sa racine est repliée sur elle-même à la maniere d'un serpent. Elle pousse des feuilles longues, larges & pointues, comme celles de la Patience : ses tiges s'élevent à la hauteur d'un pied, & soutiennent des fleurs à étamines, de couleur purpurine, auxquelles succedent des semences à trois coins. Cette plante a une vertu balsamique, vulnéraire & astringente : elle est aussi alexipharmaque. Sa racine nous est apportée des pays chauds, où elle croît dans les lieux humides & montagneux.

BISULCE. *Voyez REGNE ANIMAL.*

BITIN, serpent maculé, des montagnes de l'Isle de Cuba, & d'un aspect horrible, d'une grosseur si monstrueuse, quoique court, qu'il est en état de donner la chasse aux bœufs & aux sangliers, dont il fait au besoin sa nourriture. Seba en cite de trois especes : la premiere s'appelle le *Serpent du Mexique*, & est le furieux serpent de la nouvelle Espagne ; la deuxieme & la troisieme especes, sont les viperes mâles & femelles de Ceylan. *Voyez le Thesaur. 2, Tab. 94, N^o. 2. de SEBA.*

BITUME, *Bitumen*. Les Bitumes sont des matieres huileuses & minéralisées, qu'on rencontre dans le sein de la terre sous une forme fluide, & s'échappant quelquefois à la surface des eaux, ou sous une forme tantôt molasse, tantôt solide, & plus ou moins concrete.

On ne connoît qu'une seule espece de bitume liquide ; c'est l'*huile de Pétrole* ou *huile de pierre*, ainsi nommée, parcequ'elle découle des fentes des rochers ; car il paroît que ce qu'on nomme *Naphte* n'est autre chose que l'huile de pétrole la plus fluide, la plus blanche & la plus pure.

Les Bitumes solides sont le *Succin*, le *Jayet* ou *Jais*, l'*Asphalte* & le *Charbon de terre* ; il y en a de mollasses

comme la *Pix-asphalte*. Voyez chacun de ces articles.

L'origine des bitumes, question intéressante, sur laquelle les Naturalistes ne sont point d'accord, nous a engagé à observer soigneusement, toutes les fois que nous avons visité des minieres bitumineuses, les différentes substances & les singularités dans l'ordre où elles s'y trouvoient. Plusieurs phénomènes nous ont déjà paru expliqués dans la nouvelle exposition du regne minéral : on y lit que l'origine des bitumes paroît due à des végétaux ensévelis dans la terre par des révolutions locales. Cette opinion est nouvellement appuyée par des expériences chymiques, présentées sous un seul point de vue dans le Dictionnaire de Chymie, où l'on tâche de démontrer que les bitumes sont le résultat des substances végétales, qui ont été amenées à ces différens états de pétrole, de succin, &c. par leur union avec les acides minéraux, & par leur long séjour dans les entrailles de la terre. Car il est bien démontré qu'il n'y a pas un seul corps d'une origine bien décidément minérale, dans lequel on trouve un seul atôme d'huile, puisqu'il n'y en a pas même dans le soufre, celle de toutes les substances minérales, qui approche le plus des Bitumes.

L'analyse chymique démontre que les Bitumes, ainsi que toutes les matieres huileuses concretes du regne végétal & animal, sont composées d'huile & d'acide. Ils diffèrent des résines par leur solidité qui est plus considérable, par leur indissolubilité dans l'esprit-de-vin, & par quelques autres caracteres chymiques, ainsi qu'on peut le voir dans le Dictionnaire de Chymie. Entre les Bitumes, il y en a d'assez compactes pour se tailler & se polir, tels que le Succin & le Jayet. Voyez ces mots.

Les bitumes étant très inflammables & très abondans, on les regarde comme une des causes de la flamme perétuelle des *Volcans*. Voyez VOLCANS.

BITUME DE JUDÉE. Voyez ASPHALTE.

BIVALVE, nom que l'on donne aux coquilles à deux battans, telles que les huitres, les moules &c. Voyez COQUILLE.

BIXA, arbrisseau du Bresil, toujours verd, dont la feuille est assez semblable à celle de l'orme : l'écorce est

d'un jaune rougeâtre, & le bois blanc. Cet arbre porte des fleurs en rose, auxquelles succèdent des gouffes de la grosseur d'une amande; elles contiennent des grains d'un beau rouge, qui donnent à l'eau dans laquelle on les met une couleur de carmin. Cette graine prise intérieurement, arrête le cours de ventre & calme les ardeurs de la fièvre. Sa racine est d'un goût fort, mais agréable: les Indiens s'en servent au lieu de safran. On fait avec l'écorce de cet arbre d'excellens cordages.

BLAIREAU ou TAISSON, en latin *Taxus* ou *Meles*. Le Blaireau, qui ressemble au Chien par le museau, a le corps gros & raccourci, le col court, les oreilles courtes, arrondies, assez semblables à celles du rat domestique, le poil long & rude à-peu-près comme des soies de cochon. Le dos de cet animal est mêlé de noir & de blanc, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Grisart*: les poils de dessous le ventre sont presque noirs, ce qui est assez remarquable; car dans presque tous les animaux, le poil du ventre est d'une couleur moins foncée que celle du dos. Il a des caractères tranchés qui lui sont propres & dignes de remarque: tels sont les bandes alternatives qu'il a sur la tête, & l'espece de poche qu'il a sous la queue; cette poche ne pénètre gueres qu'à un pouce de profondeur, il en suinte continuellement une liqueur onctueuse, d'assez mauvaise odeur qu'il se plaît à sucer: sa queue est courte & garnie de poils longs & forts.

Le Blaireau, dit M. de Buffon, est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, & s'y creuse une demeure souterraine: il semble fuir la société, même la lumière, & passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Le Renard qui n'a pas la même facilité que lui à creuser la terre tache de profiter de ses travaux: ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle, en l'infestant même de ses ordures; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, & en fait son terrier. Le Blaireau va à quelque distance de-là se creuser un nouveau gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guere, & où il revient dès qu'il sent quelque

danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté ; car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Lorsqu'il est surpris par les chiens, il se jette sur le dos & se défend courageusement, & jusqu'à la dernière extrémité avec ses griffes & ses dents qui font de profondes blessures. Sa peau est si dure qu'elle est peu sensible aux morsures des chiens : on dit cependant, que pour peu qu'on le frappe sur le nez, il en meurt.

Les Blaireaux tiennent toujours leur domicile propre ; ils n'y font jamais leur ordure. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espèce de fagot, qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & pour ses petits. C'est en été qu'elle met bas, & sa portée est ordinairement de trois ou quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger pendant la nuit ; elle déterre les nids des guêpes & en emporte le miel, elle leur apporte des lapereaux, mulots, lézards, sauterelles, œufs d'oiseaux, tout ce qu'elle peut attrapper. Elle les fait souvent sortir sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à manger.

La chasse du Blaireau est un peu laborieuse, il n'y a guère que les *Bassets à jambes torses* qui puissent entrer dans leurs terriers. Le Blaireau se défend en reculant, & éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. Lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond, on se met à ouvrir le terrier par dessus ; on serre le Blaireau avec des tenailles, & ensuite on le muselle pour l'empêcher de mordre.

Les jeunes s'apprivoisent aisément, ainsi que l'a observé M. de Buffon : ils jouent avec les petits chiens & suivent comme eux la personne qu'ils connoissent & qui leur donne à manger, mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages. Ils ne sont ni malfaisans, ni gourmands, comme le Renard & le Loup, & cependant ils sont carnassiers ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, ils préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment la nuit entière & les trois quarts du jour, sans être cependant sujets à l'engourdissement pendant

Hiver comme les Marmotes ou les Loirs. Les Blaireaux sont sujets à la gale : les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal , à moins qu'on n'ait grand soin de les laver.

L'espece de Blaireaux , originaire des climats tempérés de l'Europe , ne s'est guere répandue au-dela de l'Espagne , de la France , de l'Italie , de l'Allemagne , de la Pologne , & de la Suede , & elle est par-tout assez rare. Il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espece , & même elle n'approche d'aucune autre par les caracteres singuliers dont on a parlé plus haut.

La chair du Blaireau n'est pas absolument mauvaise à manger , & l'on fait de sa peau des fourures grossieres , des colliers pour les chiens , des couvertures pour les chevaux.

BLAIREAU PUANT DU CAP DE BONNE ESPERANCE. M. de Buffon regarde cet animal décrit sous ce nom par Kolbe , comme une espece tout-à-fait differente du Blaireau. Cet animal est le plus grand pêteur , le plus grand vesseur , & le plus puant animal qu'il y ait sous le soleil , dit le P. Labat. Cette puanteur est même la meilleure défense que la nature lui ait donnée contre ses ennemis ; car dès qu'il sent son ennemi assez près de lui , il lui lance en fuyant une bouffée d'odeur si détestable , qu'elle étourdit l'animal , & l'oblige de se retirer. La Bête puante de la Louisianne se défend à peu près de même en lançant son urine. *Voyez BÊTE PUANTE.*

BLANC D'ESPAGNE , BLANC DE PERLE ou BLANC DE BISMUTH. *Voyez BISMUTH.*

BLATTE , Blatta : nom que l'on a donné à plusieurs sortes d'insectes de nature très differente , tels que les vers qui naissent dans les oreilles , ceux qui rongent les étoffes , les livres. Ceux qui rongent les étoffes sont très connus sous le nom de *Teigne*. *Voyez* leur hist. au mot **TEIGNE**. Suivant M. Linneus on ne doit réunir sous le nom de Blatte que les insectes dont les antennes sont longues , filiformes , dont les foureaux des aîles sont membraneux & dont la poitrine est applatie & arrondie. Ces insectes courent assez vite , ils sont assez hideux à la vue , & remarquables sur-tout par deux appendices en forme de longues vésicules placées aux deux

côtés de l'anus ; quelques-unes de ces especes d'insectes volent.

La larve des Blattes ne differe guere de l'insecte parfait, que par le défaut total d'aîles & d'étuis. Cette larve se nourrit de farine dont elle est très vorace ; à son défaut elle ronge à la campagne les racines des plantes. C'est de ce même genre qu'est ce fameux *Kakkerlac* des Isles de l'Amérique, qui dévore si avidement les provisions des habitans. Voyez *KAKKERLAC*. Cet insecte ainsi que nos blattes fuit le jour & la lumiere ; tous ces insectes se tiennent cachés dans des trous, dont ils ne sortent que pendant la nuit.

Du nombre des Blattes sont les insectes qu'on trouve sur les lunettes des latrines ; dans les bains, dans les boulangeries, dans les étuves. Ils sont très fréquens dans les poëles des Finlandois où ils rongent leur pain pendant la nuit. On trouve aussi cet insecte dans les cafes des Lapons : il se loge entre les écailles des poissons que l'on fait dessecher sans être salés.

BLÉ ou FROMENT, *Triticum*. C'est sans contredit de toutes les plantes la plus précieuse à l'humanité ; c'est elle qui dans nos climats fait la nourriture de la plus grande partie du genre humain ; elle est, ainsi que les autres dons du Créateur, un bien toujours renaissant, se rajeunissant, se perpétuant sans cesse pour la conservation de l'espece humaine. Quelle fécondité surprenante dans chacun de ses grains ? Quelle nourriture plus salubre & plus appropriée à nos organes, sur-tout depuis que l'art a trouvé le moyen de faire de ces grains une nourriture legere. L'origine de cette plante & de sa culture se perd presque dans l'origine du monde, peut-être a-t-elle été d'abord foulée aux pieds, & n'étoit-t-elle point plus remarquable qu'un simple *gramen* : la culture l'aura amenée au point de perfection où on la voit ; car on observe tous les jours que l'Auteur de la nature a donné à l'homme une sorte d'empire & un pouvoir presque créateur sur les fruits, sur les fleurs & sur plusieurs autres productions naturelles. Il les embellit, les perfectionne, les rend presque méconnoissables par la beauté qu'il leur procure à force de soins & de travaux assidus, & par sa sagacité à mettre à profit les voies naturelles. C'est une sorte de

récompense utile & agréable accordée à l'homme, pour fruit de ses travaux.

Quelque fût le blé dans son origine, que l'on pourroit peut-être connoître par voie de dégénération, c'est présentement une plante qui pousse, d'une racine composée de fibres déliées, plusieurs tuyaux de quatre ou cinq pieds de hauteur, plus ou moins gros, selon la nature du sol, & selon que le grain a été semé plus ou moins clair. Ces tuyaux sont garnis, d'espace en espace, de nœuds qui donnent de la force au tuyau. Ils sont creux en dedans, & garnis au dehors de feuilles longues, étroites, semblables à celles du chiendent. Ils soutiennent à leur extrémité des épis longs, où naissent des fleurs par petits paquets, composées d'étamines, auxquelles succèdent des grains ovales, mouffes par les deux bouts, convexes sur le dos & sillonnés de l'autre côté, de couleur jaune en dehors, remplis en dedans d'une matière blanche farineuse avec laquelle on fait le pain. Ces grains sont enveloppés dans les écailles qui ont servi de calice à la fleur, & qu'on appelle la balle du froment.

De tous tems les travaux des cultivateurs ont tendu à recueillir la plus grande quantité possible de bled dans un espace donné. Les récoltes sont plus ou moins abondantes suivant que la saison a été plus ou moins favorable, selon la bonté des terres, & suivant les préparations que lui donne le cultivateur intelligent. Ces préparations de la terre varient suivant la nature du terrain, que chaque économe doit étudier. En général la base de l'agriculture est, que la terre soit, avant de semer, bien préparée par les labours & par les engrais, tels que marne, fumiers & autres. Il faut que la terre soit nettoyée de toute herbe étrangère qui enleveroit la nourriture aux bleds, & lui conserver le plus qu'il est possible son état d'humidité si favorable à la végétation. Les bleds poussent alors avec vigueur, donnent en abondance de beaux grains; & lorsque la saison devient favorable, on fait d'amples récoltes.

La méthode ordinaire des Laboureurs avant de semer le bled, est de donner un premier labour à la terre qui a rapporté de l'avoine, & dès-lors la terre reste en *jachere*, c'est-à-dire, sans qu'on lui fasse rien rapporter.

pendant une année, afin qu'elle profite des influences de l'athmosphere, & qu'elle recouvre de nouveaux sels. Lorsque la terre s'est reposée ainsi pendant une année, on y sème le bled vers le mois d'Octobre, après avoir eu soin de donner deux ou trois labours, suivant la nature de la terre, pendant l'année de repos. Le grand art est de semer bien également, afin que les racines des bleds se répandant également sur la surface de la terre, puissent également tirer leur nourriture : on fait rapporter à la terre qui a donné du bled cette année, de l'avoine l'année suivante, & à la troisieme année on la laisse reposer.

M. Duhamel, ce citoyen si éclairé & si zélé pour le bien public, propose d'après M. Tull une nouvelle culture des terres, très usitée en Angleterre ; la grande école de l'agriculture ; méthode sur laquelle M. Duhamel & plusieurs bons citoyens ont fait un nombre infini d'expériences. Voici une legere idée de cette nouvelle méthode qui paroît avoir de très grands avantages, & dont le but est de disposer le bled de maniere à extraire de la terre & de l'athmosphere la plus grande quantité de nourriture possible, & de profiter des labours donnés à propos.

Lorsqu'on veut semer, par exemple, un arpent, la terre ayant été préparée par les labours nécessaires, on laisse sur le bord de la piece deux pieds de terre sans la semer ; on sème ensuite avec un semoir fait exprès, & qui sème avec égalité, trois rangés de froment qui occupent deux pieds de largeur, parceque les grains des rangées se trouvent éloignés de sept à huit pouces. On laisse ensuite quatre pieds de terre sans y mettre de semence ; de ces quatre pieds de terre, deux l'année suivante seront semés en bled, & les deux autres de même, la troisieme année. Après ces quatre pieds de terre laissés sans semence, on sème encore trois rangées de froment, & ainsi de suite dans toute l'étendue de l'arpent : on a soin au printems de visiter les rangées, & d'arracher les pieds de bled qui sont plus près les uns des autres que de quatre à cinq pouces, & de donner aux plattes bandes qui sont entre les rangées avec une charue faite exprès un premier labour, ce qui fait taller le

bled, au point que chaque grain qui dans l'ancienne méthode n'auroit donné que deux ou trois tuyaux, en produit depuis douze jusqu'à vingt, qui portent tous de gros épis. Lorsque le bled des rangées est en épis, on lui donne un second labour qui lui fait prendre de la nourriture, en sorte qu'il fleurit & défleurit promptement, & s'il survient des chaleurs il munit subitement.

Selon cette méthode, la terre étant toujours dégagée d'herbes étrangères, la plante profite de toutes les influences de l'atmosphère. Il résulte de diverses expériences, qu'un arpent ainsi cultivé, rapporte un tiers plus de bled que suivant la méthode ordinaire, & quelquefois le double par la longueur & la grosseur des tuyaux & la quantité des beaux grains qu'ils contiennent. On fait entrer en ligne de compte dans cette méthode le prix qu'il en coûteroit pour les fumiers que l'on employe très peu, & la moindre quantité de semence qu'on est obligé d'employer. On a l'avantage de recueillir trois ans de suite du bled, dont le rapport est plus grand que celui de l'avoine; car la récolte d'avoine n'est estimée que le tiers de celle du froment. C'est dans le livre de la culture des terres par M. Duhamel, qu'il faut voir un détail plus ample de cette méthode, de ses avantages, de la réponse aux objections faites contre cette nouvelle culture.

Quoique cette méthode ait parfaitement bien réussi à quelques cultivateurs, les difficultés, dit M. Duhamel, se multiplient à mesure qu'on veut la pratiquer plus en grand. Un paysan n'éprouvera aucun embarras à la pratiquer lui-même, & sûrement il se procurera des avantages réels; le Fermier au contraire qui doit faire presque toutes ses opérations avec des charrues, y trouvera plus d'embarras. La difficulté se réduit cependant à avoir l'adresse d'exécuter le labour dans des bandes de terre qui ont tout au plus trois pieds & demi de largeur. On ne doit pas espérer d'y réussir dans les terres trop difficiles à cultiver. Les vrais principes de l'agriculture étant démontrés dans cette nouvelle méthode, & après avoir aperçu le but où il faut parvenir, c'est à chacun d'imaginer les moyens d'y atteindre.

Des circonstances , qui naissent de la distribution des terres , rendent dans certains endroits cette méthode impraticable. Une branche de cette nouvelle culture qui est plus aisée à pratiquer , & qui pour cette raison est déjà adoptée par plusieurs cultivateurs ; c'est l'usage du nouveau *semoir* qui épargne beaucoup de semence par la manière dont il la répand , & procure une meilleure récolte.

On a observé plus haut que l'on sème le bled en automne , il leve fort vite & a déjà pris du corps avant l'hiver , auquel il résiste ordinairement très bien , & qui lui est très favorable pour lui faire pousser une plus grande quantité de racines. Si on ne semoit le bled qu'en Mars , il ne réussiroit pas ; aussi dans la terrible année de 1709 , les bleds ayant été gelés par une alternative continuelle de gelée & de dégels , on sema en Mars une autre espèce de bled que l'on nomme *Bled barbu*. Voyez ci-dessous BLED DE MARS.

Nous voyons tous les jours que presque chaque plante est appropriée à chaque climat : c'est donc ici que l'économie de la Providence est remarquable , en ce que notre bled , l'aliment d'une partie de l'espèce humaine , soutient également les deux extrêmes , le chaud & le froid. Il croît aussi bien en Ecosse & en Dannemark , qu'en Egypte & en Barbarie.

Maladies du Bled.

Avant que le bled parvienne à sa parfaite maturité , il est sujet à plusieurs inconvéniens & à plusieurs maladies. Lorsque l'épi du bled commence à se former , il survient quelquefois des vents si impétueux qu'ils brisent ou plient la paille du tuyau ; alors la seve ne peut plus monter dans l'épi , le grain ne prend plus de nourriture , ne se remplit point de farine , il reste petit & menu , c'est ce qu'on nomme des *bleds retraits*. La même chose arrive lorsque les bleds ont été nourris d'humidité , & que sur-le-champ il survient de grandes chaleurs qui dessèchent la paille & le grain ; il mûrit sans être rempli de farine , ce que l'on appelle *bleds échaudés & retraits*. Si les vents ou les pluies qui font ainsi verser les bleds surviennent lorsque le grain est déjà

formé, il n'en résulte point le même inconvénient. Au reste, ces especes de bled font de très bon pain, mais deux sacs de bled retrait ne fournissent quelquefois pas plus de pain qu'un sac de bon bled.

La *rouille* est une maladie des bleds qui consiste en une substance rousse de couleur de rouille, qui bouche les pores des feuilles & des tuyaux du froment, & empêche de croître les parties de la plante qui en sont attaquées. Si la rouille attaque la plante avant que les tuyaux soient formés, le mal n'est pas grand, il croît d'autres feuilles; mais si elle attaque les jeunes tuyaux, la moisson en souffre, à moins qu'il ne survienne une pluie abondante, qui détache la rouille & lave tous les tuyaux: on attribue cette maladie à des brouillards secs suivis d'un soleil ardent.

La *coulure* est une autre sorte de maladie des bleds; on la reconnoit lorsqu'au lieu de trouver les épis remplis de bons grains dans toute leur longueur, on en trouve l'extrémité dépourvue, ou lorsqu'ils ne contiennent que de petits grains sans farine. Cette maladie est occasionnée par un défaut de fécondation; s'il survient des pluies abondantes lorsque le bled est en fleur, toutes les poussières des étamines sont enlevées par les pluies, & la graine qui n'a point été fécondée reste petite & sans farine. On prétend aussi que la vivacité des éclairs fait couler les bleds. M. Duhamel a vu, après de grands orages, des arbres perdre toutes leurs feuilles, & d'autres mourir sans qu'ils parussent avoir été frappés du tonnerre. La gelée qui attaque les épis les fait aussi couler.

La *nielle* & le *charbon* sont deux maladies qui rendent les bleds noirs. Ces maladies ont été souvent confondues; elles ont cependant des caractères qui leur sont propres, & qui doivent les faire distinguer l'une de l'autre. Il est vrai que dans les années où les grains sont infectés de nielle, on trouve ordinairement beaucoup de charbon.

La *nielle* est une maladie qui détruit totalement le germe & la substance du grain. Toute la partie farineuse du grain & son enveloppe sont réduits en une poussière noire & de mauvaise odeur, qui n'a nulle consistance. Cette poussière légère est facilement emportée par les vents

& lavée par les pluies, elle ne peut donc point faire de tort aux grains sains que l'on enferme dans la grange, & il ne paroît pas même que cette poussière soit contagieuse comme celle du charbon.

La maladie de la nielle peut se reconnoître dès les mois de Mars & d'Avril, lorsque l'épi est encore tout près des racines, & n'a que deux lignes de longueur: en le développant on voit que l'embryon étoit déjà noir. Lorsque l'épi sort ensuite des enveloppes des feuilles, il paroît menu & maigre: les enveloppes des grains sont tellement amincies, que la poussière noire se manifeste au travers.

Il y a eu grande diversité de sentimens sur la véritable cause de cette maladie. Les expériences de M. Aimer lui ont fait conclure que la moisissure est une des causes de la nielle. Après avoir examiné plusieurs grains d'orge, & avoir mis à part ceux sur lesquels il appercevoit des taches noires, lesquelles taches à la loupe se montroient couvertes de moisissure, il sema ces grains, qui tous produisirent des épis niellés; tandis que des autres grains, les uns ou ne leverent point, ou ne produisirent point de nielle.

Le remède pour prévenir cette maladie, est celui qui convient à *la maladie des bleds charbonnés* dont on va parler.

Le *charbon* que l'on nomme aussi *carie* ou *bosse*, est une maladie beaucoup plus funeste aux bleds que la *nielle*. Les épis attaqués du *charbon* sont d'abord assez difficiles à distinguer des épis sains; mais lorsque la fleur des bleds est passée, ils prennent une couleur d'un verd foncé tirant sur le bleu, & deviennent ensuite blanchâtres. Lorsqu'on vient à presser ces grains, qui à l'extérieur paroissent très sains, on les trouve remplis d'une matière grasse, brune, tirant sur le noir, & de mauvaise odeur. Une partie des grains charbonnés est écrasée par le fléau; leur poussière noire infecte les bons grains & s'attache principalement aux poils qui sont à l'extrémité du grain opposée au germe, ce que les Fermiers désignent en disant que ce bled a *le bout*. Ces grains ainsi infectés donnent à la farine une couleur violette & un goût désagréable. On a observé que la *nielle* en-

dommage les grains beaucoup plutôt que le *charbon*.

La véritable cause de la maladie du *charbon* n'est pas encore bien connue jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, l'expérience démontre que cette maladie est contagieuse, & il a paru que les pailles infectées de cette poussière, mais qui n'étoient point réduites en fumier, communiquoient cette maladie aux grains. La contagion est encore plus sensible, lorsqu'on mêle avec de la terre de la poudre d'épis charbonnés. La poussière noire si contagieuse pour le froment, ne l'est ni pour le *seigle*, ni pour l'*orge quarré*; mais la poussière de *l'ivraie* est pernicieuse au froment. Le *bled de miracle* ou de *Smyrne*, est moins susceptible de cette maladie que les autres grains, mais les *bleds de Mars* en souffrent de grands dommages.

A une année abondante en charbon, il en succede une autre où on n'en trouve presque pas : la raison en est que les grands hivers faisant sans doute périr les pieds affectés du *charbon*, ils arrêtent les progrès que cette maladie pourroit faire sans cette heureuse circonstance.

L'*ergot*, est une autre maladie différente de la *nielle* & du *charbon*, qui attaque quelquefois le froment, mais plus communément le *seigle*. Voyez ce mot.

Les cultivateurs ont observé qu'un des meilleurs moyens pour se garantir des bleds noirs, est de lessiver la semence dans de l'eau de chaux. Cette méthode quoique très bonne est quelquefois insuffisante : le mieux est d'avoir recours à de fortes lessives alkales, telles que celles de la soude, de la potasse, des cendres gravelées, ou des cendres ordinaires; ou bien à une forte saumure de sel marin, dans lesquelles on fait passer le bled en le tenant dans des corbeilles, ainsi qu'il résulte des expériences qui en ont été faites à Trianon par M. Tillet par ordre du Roi. M. Duhamel pense que l'eau de la lessive qui a servi à blanchir le linge, en la fortifiant avec un peu de soude & doublant la dose de chaux, produiroit les mêmes effets.

Un cultivateur intelligent a appris par l'expérience que la bonne préparation & l'excellente culture que l'on donne aux terres avant de semer, garantit aussi beaucoup des bleds niellés. La plus sûre méthode pour s'en pré-

server, est de changer de semence, & l'on estime la meilleure celle qui vient dans les terres fortes.

Il y a des années où la paille du bled est parsemée de taches noires; on croit que ces taches sont des excréments d'insectes qui attaquent la paille. Si ces insectes n'endommagent la paille que lorsque l'épi est formé, ils n'ont point de tort, mais plutôt ils rendent le *bled retraits* en interceptant la nourriture. Les récoltes sont donc plus ou moins abondantes, selon que les saisons ont été plus ou moins favorables, & que ces causes de destruction ainsi que quelques autres, telles que les mulots, vers & autres, n'ont point eu lieu.

Les caractères distinctifs d'un beau bled, sont d'être pesant, compacte, bien mûr, d'un jaune clair, brillant, sec, conservant néanmoins une sorte de fraîcheur, ce que les marchands appellent *avoir de la main*. Le *bled retraits* se distingue au premier coup d'œil: on reconnoît que le bled a été mouillé, lorsqu'il est d'un blanc mat.

Une année trop humide, ainsi qu'une année trop sèche, sont contraires au bled; l'année trop sèche diminue la quantité, car les bleds sont petits; l'année trop humide est préjudiciable à la qualité & non à la quantité. On reconnoît encore la bonté des bleds à la quantité d'eau que boit la farine lorsqu'on la pétrit.

La France est de toutes les contrées la plus fertile en froment de toutes espèces, principalement dans les Provinces qui environnent Paris; entr'autres l'Isle de France, la Brie, le Hurepoix, la Beauce & le Vexin.

Lorsque le bled a été récolté, battu, & mis dans les greniers, il demande des soins pour pouvoir être conservé, car il est sujet à être attaqué par des ennemis très dangereux, tels que *rats, souris, teignes & charensons*. Voyez ces mots.

Conservation du Bled.

Le charenson, le plus grand destructeur du bled, se nourrit de sa substance farineuse: ils se multiplient quelquefois si prodigieusement, sur-tout lorsqu'on a mis les bleds en grange avant d'être parfaitement secs, qu'ils réduisent une grande quantité de bled en son, & qu'on est

est obligé de se défaire de ces bleds & de les vendre à bas prix.

La teigne est un petit papillon brun qui dépose, sur les tas de bled, des œufs d'où sortent des vers qui s'envelopent sous des grains de bled qu'ils réunissent & qu'ils détruisent. Ils communiquent de plus au bled une odeur désagréable, qu'on désigne en disant que le bled a l'odeur de *mitte*.

Tous les moyens proposés jusqu'à présent pour garantir les bleds des *charançons*, sont ou insuffisans ou impraticables, malgré les recherches qui en ont été faites par les Naturalistes, par les Physiciens & par les amateurs du bien public. L'expérience faite par M. Duhamel, de renfermer du bled attaqué des charançons dans une caisse vernissée d'huile essentielle de thérébentine, lesquels charançons s'y sont très bien portés, donne lieu de se méfier de ces prétendus moyens de les faire périr ou de les chasser avec des décoctions d'ail ou d'autres plantes d'une odeur forte & désagréable. La seule vapeur du soufre les fait périr, mais communique au bled une odeur désagréable. Si quelqu'un possédoit le précieux secret de garantir les bleds de ces insectes destructeurs, dans les greniers de construction ordinaire, l'amour de l'humanité devoit l'engager à le divulguer.

L'usage ordinaire, qui ne fait que diminuer le mal sans le détruire dans sa source, est de remuer le bled fréquemment, de le cribler & de le passer sur un grillage de fil de fer en plan incliné, dont les fils sont assez serrés pour que le bon grain ne fasse que couler dessus, tandis que le grain vermoulu & les charançons passent entre les fils, sont reçus dans une poche de peau, & se trouvent ainsi séparés d'avec les bons grains.

La méthode qu'on emploie ordinairement pour conserver les bleds, est sujette à des déchets & à des frais considérables, & demande des bâtimens spacieux lorsqu'on veut en conserver de grandes quantités; sans compter qu'il est exposé à la rapacité d'un très grand nombre d'animaux. M. Duhamel a imaginé une sorte de machine qu'il appelle un *grenier de conservation*, & qui mérite par son utilité la plus sérieuse attention & les plus grands éloges: Cette machine a l'avantage, 1^o. de

renfermer une très grande quantité de froment dans le plus petit espace possible, 2°. d'empêcher qu'il n'y fermente, qu'il ne s'y échauffe, qu'il n'y contracte un mauvais goût, 3°. de le garantir de la rapine des rats, des souris, des oiseaux, sans l'exposer à être endommagé par les chats, 4°. de le préserver des mites, des teignes, des charançons, & de toute espece d'insecte, 5°. de le conserver aussi long-tems qu'on voudra, & cela sans frais & sans embarras. On va donner une légère idée de ces curieuses recherches : mais c'est dans son Traité de la *conservation des grains* qu'il faut voir ce détail si intéressant.

M. Duhamel a donné des descriptions de greniers de toutes sortes de grandeur ; depuis celui qui suffit pour la subsistance d'une famille, jusqu'à celui qu'il faudroit pour l'approvisionnement d'une ville entiere. Voici l'idée d'un grenier de moyenne grandeur, propre à contenir mille pieds cubes de froment : il est bon d'observer que pour les conserver suivant l'usage ordinaire, il faudroit un grenier de cinquante-neuf pieds de long sur dix-neuf de large. Le grenier dont il s'agit doit être fait à peu près comme une grande caisse à laquelle on donne treize pieds de côtés sur six de haut : on fait avec de fortes planches les côtés & le fond : on la pose sur des chantiers. A quatre pouces de ce premier fond, on en fait un autre de deux rangs de tringles qui se croisent à angles droits ; on le recouvre d'une forte toile de crin, qui empêche le bled de s'échapper, & laisse à l'air un passage libre. A la partie supérieure de cette caisse, on fait un couvercle plein pour empêcher les souris & autres animaux d'y entrer : on y pratique seulement quelques trous qui s'ouvrent & se ferment à volonté : on met le bled dans cette grande caisse, & pour le conserver on fait jouer des soufflets. Un homme peut faire jouer à l'aide d'un levier, deux de ces soufflets imaginés par M. Hales, & auxquels il a donné le nom de *Ventilateur*. Ce soufflet appliqué si heureusement par M. Duhamel à son grenier de conservation, aspire l'air extérieur, & , par le moyen d'un porte-vent, introduit l'air par un trou pratiqué au fond de la caisse. L'air, poussé vivement dans l'espace qui se trouve entre les deux fonds, traverse vivement le grain

à charge de l'humidité & sort par les ouvertures du couvercle supérieur : le vent traverse si puissamment le froment, qu'il élève des grains jusqu'à un pied de hauteur.

Comme dans nos pays & dans tous les pays septentrionaux les bleds sont toujours humides, M. Duhamel exige, avant de mettre le grain dans le grenier de conservation, de lui donner deux préparations : la première celle du nétoïement, la seconde celle de le faire passer à l'étuve. La manière dont nous avons dit que l'on s'y prenoit communément pour la conservation des grains continuée pendant une année, suffit lorsqu'on ne met que peu de grains dans le grenier de conservation ; mais lorsque la quantité du bled est grande, après avoir passé le grain à travers les cribles, on peut le laver dans l'eau & le mettre sécher dans une étuve. Le bled y perd toute son humidité : la chaleur de l'étuve fait périr les teignes sans exterminer les charançons ; mais toutes les expériences donnent lieu de penser qu'ils ne peuvent se multiplier dans le grenier de conservation, parceque le bled y est tenu dans un état de fraîcheur contraire à leur multiplication.

Un Fermier qui n'auroit que mille pieds cubes de froment à conserver, peut construire à peu de frais une petite étuve de cinq à six pieds en quarré avec des claies, & l'échauffer par le moyen d'un grand fourneau de toile où il mettroit du charbon. On ne dépense que pour vingt à trente sous de bois pour étuver deux cens pieds cubes de froment. La chaleur de l'étuve pour le parfait dessèchement, doit être de 50 à 60 degrés ; on reconnoît que le bled est bien sec, lorsqu'en le cassant sous la dent, il rompt comme un grain de ris sans que la dent y fasse impression. C'est dans les sources mêmes qu'il faut puiser un plus grand détail de tous ces objets.

Malgré les grandes difficultés qui se rencontrent dans la conservation des grains, on a l'exemple d'un magasin dans la Citadelle de Metz, où le bled s'est conservé dans son entier pendant 132 ans, ainsi qu'on l'apprend par la datte marquée sur le bled même. En 1707, on en fit du pain qui fut trouvé très bon, le Roi en man-

gea & plusieurs personnes de la Cour. Toutes les circonstances favorables se trouverent sans doute réunies pour la conservation de ce grain. Il s'étoit formé sur sa surface une croute qui contribua le plus à sa conservation. On dit qu'à Metz les habitans font dans l'usage de conserver ainsi du bled dans des magasins souterrains, ayant grand soin d'y former par le moyen de la chaux, une croute superficielle. Le bled qui est sur la surface du tas, germe & pousse une tige qui périt l'hiver. Après cela, on est sûr que le tas de bled se conservera : on n'y regarde plus que lorsque la nécessité presse les habitans.

BLEDE DE MARS, c'est une espece de petit froment, qu'on ne sème qu'au printems, & que l'on récolte dans la même saison que celui qui a été semé en automne. Il y en a de deux especes ; l'une qui a des barbes, & que l'on nomme *Bled barbu* ; & l'autre qui est ras. Tous les deux donnent une bonne farine, mais rendent peu. Ces especes de bled ont été d'une grande ressource en 1709 ; comme les bleds furent gelés, on sema après l'hiver, de ces bleds qui donnerent leurs épis en abondance au mois d'Août ; au lieu que le bled d'automne, que l'on semeroit en Mars, ne donneroit que peu de tuyaux & des épis fort petits, dans lesquels le grain seroit à peine formé, à moins, qu'après le printems, il ne survînt un tems des plus favorables pour le froment.

La paille du bled barbu differe essentiellement de celle du bled ordinaire ; car elle est pleine de moelle, & n'est creuse que vers le pied ; aussi cette espece de bled étant sur pied, est-il moins sujet à être attaqué par les insectes ; ou si la paille l'est, le grain n'en souffre point, & est toujours plein, dur & pesant.

Dans les hivers doux, les bleds de Mars ne périssent point ; & dans ce cas, ceux qu'on a semés en automne viennent plus beaux, & donnent plus de grains que ceux qu'on a semés vers le printems. Ces bleds sont aussi sujets à la nielle que les bleds ordinaires.

Deux raisons empêchent les Fermiers de semer beaucoup de ces Bleds de Mars ; l'une, parceque quand ils sont à leur maturité, ils s'égrainent trop aisément ; & la seconde, parceque s'il falloit semer leurs bleds dans le tems des Mars, ils ne pourroient suffire à tous leurs

travaux. Il est cependant essentiel que les Fermiers en recueillent une certaine quantité pour se réserver une ressource dans les cas malheureux.

BLED DE MIRACLE. Cette espece de bled, qu'on nomme aussi *Bled de Smyrne*, d'*Abondance* ou de *Providence*, produit, outre l'épi principal, des épis latéraux. De sept livres de semence, on en a retiré quatre cens trente livres de grain, dont on a fait de bon pain; mais ce grain ne peut réussir que dans les terres bien amendées & bien cultivées, parcequ'il demande beaucoup de nourriture. On sème ce bled en automne. Mais étant semé en Mars, lorsque la saison devient favorable, c'est-à-dire lorsqu'elle est chaude & humide, il produit davantage que le bled de Mars, que l'on sème au printemps. Le *Bled de miracle* est à-peu-près de la même grosseur que le *Bled de Mars*; mais son poids excède d'un douzième celui du froment ordinaire.

BLED NOIR. Voyez SARAZIN.

BLED DE TURQUIE OU BLED D'INDE, connu aussi sous le nom de *Mays*. On donne à cette plante le nom de *Bled d'Inde*, parcequ'elle tire son origine des Indes, d'où elle fut apportée en Turquie, & de là dans toutes les autres parties de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique. On donne à cette plante, dans l'Angoumois & dans le Limousin où on en cultive, le nom de *Bled d'Espagne*.

Cette plante pousse une grosse tige, pleine d'une moelle blanche qui a le goût sucré, & dont on tire un miel par expression, lorsqu'elle est verte. Elle porte sur le même pied des fleurs mâles & femelles; les fleurs mâles sont au sommet de l'épi, composées d'étamines, & formées d'un grand nombre de panicules. Des nœuds des tiges sortent des tuniques composées de plusieurs feuilles; & du sommet de ces tuniques, il sort de longs filamens qui sont autant de pistiles, au bas desquels sont les embrions de chaque graine. Lorsque les étamines sont mures, elles s'ouvrent, & fécondent ces pistiles qui sont au-dessous. Les feuilles de cette plante sont d'un beau verd, très longues, & larges de trois ou quatre pouces.

La tige de cette plante contient un suc de même que

la canne à sucre : on en fait un sirop très doux , & qui a le véritable goût du sucre : on propose dans les Mémoires de l'Académie , d'essayer s'il ne pourroit point se cristalliser comme le suc de la *Canne à sucre*.

L'épi du Mays croît par degrés , quelquefois jusqu'à la grosseur du poignet , & à la longueur d'un pied. A mesure qu'il grossit & qu'il mûrit , il écarte les tuniques & paroît jaune , rouge , violet , bleu ou blanc , suivant l'espece : celle à grains jaunes est la plus estimée. Lorsqu'on sème cette plante en plein champ , comme le bled , elle ne rapporte qu'un épi ; mais si on le sème par touffes à dix-huit pouces de distance les unes des autres , ses racines prenant plus de nourriture , elle rapporte plusieurs grappes. Ces grains de bled sont de la grosseur d'un pois , & ils multiplient prodigieusement : celui qui croît dans les Indes , rapporte quelquefois des épis qui ont sept cens grains. Ce bled donne une farine blanche , lorsqu'elle est séparée du son , & on en fait du pain assez agréable ; mais qui est pesant , & qui n'est bon que pour les estomacs vigoureux , & les personnes qui y sont habituées de jeunesse. Cette farine , mêlée en petite quantité , comme d'une huitieme partie , avec de la farine de froment , donne au pain un goût savoureux.

Les avantages que l'humanité retire de ce grain sont infinis. Une grande partie des hommes & des animaux privés , en font leur nourriture. Cette plante est cultivée avantageusement dans les quatre parties du monde : elle est un objet intéressant de commerce dans la Bourgogne , la Franche-Comté , la Bresse , où on engraisse des volailles qui profitent à vue d'œil avec cette seule nourriture : les chapons de Bresse si fort en réputation , & qui pesent dix à douze livres en font preuve. Cette nourriture fait prendre aux cochons un lard ferme : les fameux cochons de Naples qui pesent jusqu'à cinq cens livres , ne sont engraisés qu'avec ce grain. La chair des pigeons de voliere , qu'on en nourrit , est blanche , tendre , & leur graisse est ferme & savoureuse.

Ce grain , qui ne demande à être semé qu'après l'hiver , peut-être quelquefois d'une grande ressource : on le mange & on le prépare de diverses manieres. Les Indiens en mangent les grains en vert comme les petits pois , ou

grillés ou bouillis. On le mêle, comme nous l'avons dit, avec la farine du bled pour en faire du pain; on en fait aussi de la bouillie; on a même trouvé le moyen d'en faire un mets délicat: on cueille les jeunes grappes lorsqu'elles sont de la grosseur du petit doigt, & encore vertes: on les fend en deux, & on les fait frire avec de la pâte comme les artichaux. On les confit aussi comme des cornichons. Les Américains retirent de ces grains pilés & macérés dans de l'eau, une liqueur vineuse, qui enivre, & dont on peut extraire un esprit ardent.

Le bled de Turquie se plaît principalement dans les terres grasses & fortes: le binage que l'on donne au pied de la tige, fait qu'elle pousse avec vigueur. Lorsque les feuilles sont grandes, & que la poussière fécondante est dissipée, on coupe une partie des feuilles, ainsi que la tête de la tige, afin que la plante prenne plus de corps.

BLENDE, substance minérale. Ce mot, dans le langage des Mineurs Allemands, signifie une substance qui aveugle ou qui trompe, parcequ'il y en a qu'on prendroit au premier coup d'œil pour de la mine de plomb, tant leur tissu est également feilleté ou composé de lames de différentes grandeurs & disposées de manière à produire des cubes. M. Margraff, de l'Académie de Berlin, & dont l'autorité est d'un grand poids en Chymie, a examiné cette substance: il résulte de ses observations, que la Blende est une vraie mine de zinc; qu'on peut s'en servir comme de la calamine pour convertir le cuivre rouge en léton. Elle a une sorte de conformité extérieure avec la galène ou mine de plomb cubique. Outre le zinc, elle contient du soufre & de l'arsenic; quelquefois même de l'argent, mais qu'il est très difficile d'en séparer, à cause des parties arsenicales & volatiles avec lesquelles il est combiné. La Blende se trouve dans presque toutes les mines sous différens états, & avec différentes propriétés particulières; l'une est fort semblable à de la corne, & s'appelle *Horn-blende*; une autre est noire, luisante comme la poix, & porte le nom de *Pech blende*. On en rencontre encore une espèce qui est brune ou rougeâtre, quelquefois cristallisée & transparente comme la mine d'argent rouge; celle-ci est rare; elle abonde

en soufre ; tandis que celle qui est grise & jaunâtre , participe beaucoup de l'arsenic.

BLETE, en latin *Blium* , plante très commune , qui croît dans les terres grasses , dans les potagers , & dont on connoît deux especes générales ; l'une blanche & l'autre rouge. La premiere croît jusqu'à la hauteur de quatre pieds. Sa racine est longue & grosse comme le pouce & d'un goût fade. Sa tige est ferme , blanche & rameuse. Ses feuilles sont semblables à celles de la poirée. Ses fleurs sont petites , à étamines , verdâtres ; il leur succede des semences oblongues , qui ont beaucoup de rapport à celle de l'*Atriplex*. La deuxieme espece qui est rouge , un peu noire , ne differe , pour ainsi dire , de la précédente que par la couleur & par la petitesse de ses feuilles , qui sont quelquefois semblables à celles du *Solanum* : on estime leurs vertus humectantes , rafraichissantes & émollientes.

BLEU D'INDE. Voyez INDIGO.

BLEU DE MONTAGNE , *Cæruleum montanum* , minéral ou espece de pierre bleuâtre , tirant un peu sur le verd d'eau , & assez semblable au *Lapis-lazuli* ou à la *Pierre Arménienne d'Europe*. Voyez ces mots.

Le Bleu de montagne differe cependant de ces substances , parcequ'il est plus tendre , plus léger , plus poreux & plus cassant : en un mot , il ne peut recevoir le poli , & sa couleur ne résiste point de même au feu.

On trouve cette pierre en France , en Italie , en Allemagne , & sur-tout dans le Tirol. On la regarde aujourd'hui comme une terre colorée par un ocre cuivreux , quoique l'on sache que cette couleur bleue n'appartient pas seulement aux mines de cuivre ; car l'expérience a appris que le fer , surchargé d'une plus grande quantité de phlogistique , donne aussi cette couleur ; & on dit que les Hollandois l'imitent , en faisant fondre du soufre , & y mêlant du verd-de-gris pulvérisé.

On réduit cette pierre en poudre : on la broie pour l'employer en peinture ; mais ce bleu dans la peinture est sujet à devenir verdâtre.

BLEUET , nom que l'on donne en Canada à l'*Airelle*. Voyez ce mot.

BLUET, *Cyanus*. Cette plante est connue aussi sous les noms d'*Aubifoin*, *Blavéole*, *Péroole*, *Barbeau* & *Casse-lunette* : elle croît communément dans les bleds, & est remarquable par ses fleurs à fleurons de différentes sortes ; ceux qui occupent le centre de la fleur sont plus petits que les autres, & partagés en cinq lanieres ; ceux de la circonférence sont partagés en deux lèvres. Les bluets sont ordinairement d'une belle couleur bleue : on cultive cette plante dans les jardins, où elle devient double par la culture ; & par la semence, on obtient beaucoup de variétés : on en a à fleurs blanches, couleur de chair, purpurines, panachées, qui sont fort agréables à la vue par leur élégance. On retire par la distillation des fleurs du bluet, une eau qui dissipe la rougeur & l'inflammation des yeux ; comme cette eau est bonne pour éclaircir la vue, on lui a donné le nom d'*Eau de Casse-lunette*.

BOA, serpent aquatique dont Jonston parle, & qu'on dit être d'une grosseur si démesurée, qu'il peut avaler un bœuf tout entier. Un tel animal, s'il existe, doit être le fléau de l'espece animale dans les pays qu'il habite, si la classe des animaux lui sert seule d'aliment : on prétend qu'il suit les troupeaux de bœufs, & qu'il suce avec plaisir les mamelles des vaches, étant très friand de lait. Lémery dit qu'il s'en trouve quelquefois dans la Calabre, & qu'on en tua un sous le regne de l'Empereur Claude, dans le ventre duquel on trouva un enfant qu'il avoit avalé entier.

BOBAQUE, animal qui ressemble un peu au lapin, & dont le poil est de la couleur de celui du Blaireau. Il n'a que quatre dents, deux en haut & deux en bas : on le trouve autour du fleuve Niéper. Le *Bobaque* se terre comme le Lapin : on dit qu'il fait dans son trou provision d'herbes seches pour l'hiver : on l'apprivoise, & ses manieres sont autant de plaisir que celles du singe.

Les Bobaques sont des animaux hermaphrodites, dit-on, mais cela est plus que douteux. Ils sont si rusés, que lorsqu'ils sortent pour paître, il y en a un qui fait sentinelle & qui siffle pour avertir les autres de ce qu'il découvre.

BOGUE, poisson qui fréquente le bord des mers, de la longueur à-peu-près d'un pied, dont le corps est renflé,

la tête courte ; les yeux si grands , qu'ils occupent presque toute la tête. Ce poisson a , comme la *Dorade* , deux nâgeoires auprès des ouies , & deux au dessus. Sa queue est composée de deux nâgeoires triangulaires ; & on remarque sur son corps de légers traits , qui s'étendent de la tête à la queue , dont les uns semblent être dorés , les autres argentés.

On mange de ces poissons en Italie : leur chair est d'un goût agréable , & convient aux estomacs les plus délicats.

BŒUF DOMESTIQUE & BŒUF SAUVAGE. *Voyez TAUREAU.*

BŒUF ou **TAUREAU VOLANT.** *Voyez CERF VOLANT DU BRESIL.*

BOICININGUA , ou **SERPENT A SONNETTE.** Ce serpent , commun aux deux Indes , est aussi dangereux par son poison , que singulier par sa sonnette , & désagréable par son odeur.

Ce serpent n'a guere plus de cinq pieds de longueur , & est de la grosseur de la cuisse. La sonnette est placée à l'extrémité de la queue ; c'est un assemblage d'anneaux creux , sonores , emboîtés ensemble , & attachés à un muscle de la dernière vertebre de cet animal. On dit que l'on connoît l'âge de ce serpent par le nombre des osselets de sa sonnette , parcequ'il lui en croît un tous les ans. La Nature a voulu que ce dangereux animal ne pût cacher sa marche ; car il ne peut se remuer sans faire entendre sa sonnette.

Il se transporte au milieu des rochers avec une vitesse incroyable ; apparemment à cause des points d'appui qu'il rencontre à chaque instant ; sur terre il marche plus lentement , & même la lenteur de sa course ne lui permet pas de pouvoir y poursuivre les hommes ; mais sa rapidité est extrême sur l'eau , où , quand il nâge , il ressemble exactement à une vessie. Il y a autant de danger à l'attaquer sur cet élément , qu'il y a d'imprudence de rester sur le tillac des petits vaisseaux quand il nâge auprès : il s'y lance avec tant de vitesse , qu'il n'est plus possible d'éviter ses morsures.

Ce reptible est vorace ; mais il n'est furieux & terrible , que lorsqu'il pleut , ou qu'il est tourmenté par la

faim. Suivant les Observations de M. Kalm, de l'Académie de Suede, la mâchoire de ce serpent est garnie de quantité de dents canines; il en a quatre entre autres, également longues & aiguës, qui peuvent sortir & se renfermer dans la mâchoire, comme les griffes des chats qui sortent de leur enveloppe & y rentrent tour-à-tour. Les Indiens disent qu'on voit souvent le serpent à sonnette entortillé autour d'un arbre, les yeux fixés en haut sur quelque écureuil, qui, après avoir manifesté sa frayeur par ses cris & son agitation, tombe enfin au pied de l'arbre, & est dévoré sur-le-champ.

Ces serpens se rassemblent tous aux approches de l'hiver, & passent cette saison enlévelis sous terre ou dans les fentes des rochers, & ne reparoissent qu'au printems. Les Indiens saisissent ce tems où ils sont foibles, & encore engourdis pour les détruire. De tous les serpens qui croissent dans l'Amérique septentrionale, le Boicininga est celui qui franchit le plus grand espace; cependant cet espace ne s'étend jamais au-delà de la moitié de son corps. Se replier en cercle, s'appuyer sur sa queue, s'élaner sur sa proie, la blesser & se retirer, n'est pour lui qu'un instant.

Ces serpens ne pondent pas un aussi grand nombre d'œufs que les autres. Par conséquent, ils ne multiplient pas tant; mais en échange, ils vivent plusieurs années. Les Indiens en mangent la chair, qu'ils trouvent très bonne; mais qui devient un poison, lorsque l'animal s'est mordu, comme il lui arrive quelquefois dans sa fureur.

Le poison du serpent à sonnette est si violent, qu'il réduit celui qui en a été mordu dans l'état le plus fâcheux: il survient une enflure générale; la bouche s'enflamme, & ne peut contenir le volume de la langue, tant elle est enflée. Une soif dévorante accable le malade: s'il boit, il est perdu; la plus petite goutte d'eau hâte sa mort, & redouble les tourmens de son agonie. Parmi ceux qui, blessés par le Boicininga, ont le bonheur de guérir, il n'y en a aucun qui ne porte toute sa vie des marques de son aventure; les uns restent jaunes, ou gardent jusqu'à la mort des taches qui confondent leurs traits. Ceux qui paroissent parfaitement guéris, ressentent, pendant une

ou deux années , aussi vivement que les premiers jours qu'ils ont été mordus , de violentes douleurs , accompagnées d'enflure. Le remede le plus présent contre la morsure de ce serpent , dont fassent usage les Américains , est d'en écraser la tête , dont ils font une emplâtre. D'autres fois , ils appliquent sur la plaie , après l'avoir scarifiée , la racine d'une plante , qu'ils appellent *Sanguine* , du nom de la couleur rouge de son suc.

La racine de *Collinsonia* , ainsi que quelques autres , est très efficace. L'huile d'olive , le suif , le beurre , appliqués sur la blessure , & pris intérieurement , sont , de même que le sel commun , du nombre des remedes indiqués par M. Kalm.

Un très léger coup de baguette , frappé sur le dos de ce reptile , le fait mourir incontinent. Les signes de mort sont souvent équivoques dans les autres especes de serpens ; mais par le silence de la sonnette de celui-ci , on est sûr qu'il ne respire plus. Les animaux les plus féroces , tremblent à leur tour devant d'autres animaux ; l'ennemi le plus cruel de ce serpent , est le *Cochon-maron* , qui le recherche & le dévore avec avidité. Aussi , lorsqu'on veut cultiver un champ occupé par ces reptiles , commence t-on par y renfermer des Cochons-marons. Voyez le *Journ. Encyclopédique* , Octobre 1762.

On voit dans la gallerie du College Royal de la Société de Londres , une *Couleuvre à sonnette* de la Caroline. Dans l'Isle de Ceylan , on trouve aussi une espece de *Vipere à queue sonnante*.

BOIS. Le bois est cette matiere dure , que nous fournit l'intérieur des arbres & arbrisseaux. Elle varie de pesanteur , de densité , de dureté dans les divers arbres , & même dans les mêmes especes d'arbres qui ont cru dans différens terrains , ou dans des climats différens. La densité du bois a toujours un rapport avec le tems de son accroissement : les arbres qui croissent le plus lentement ont le bois le plus dur , au contraire des autres.

La nature différente des bois , dont les uns se conservent mieux dans l'eau , d'autres dans l'air , les rend propres à divers usages. Plus les bois ont de dureté , de solidité , meilleurs ils sont pour toutes sortes d'ouvrages , & sur-tout pour la menuiserie. Les Allemands , chez qui

Les Hollandois vont chercher leurs bois de ménuiserie, ont un secret bien simple pour leur procurer ces qualités. Au printems, lorsque la seve monte en abondance, on enleve l'écorce qui se détache très facilement, & on les laisse sur pied ainsi perdant toute l'année. Le printems suivant, ils poussent encore quelques feuilles; & lors de la saison de la coupe, on abat ces arbres, qui, pour lors, fournissent un bois bien meilleur pour la durée. Suivant les expériences qu'en a faites M. de Buffon, l'aubier de l'arbre ainsi écorcé & laissé sur pied, devient aussi dur que le cœur: il augmente de force & d'intensité; par conséquent, cet aubier, qui auroit été perdu, devient propre à être travaillé, comme le reste du bois, & ne doit point être plus sujet à la piquure des vers, que le bois même.

La connoissance de la force des bois, auxquels on fait supporter tous les jours des fardeaux énormes, étant un objet important d'utilité, a mérité l'attention des yeux philosophiques du Savant Académicien que nous venons de citer. Il a fait sur ce sujet un très grand nombre d'expériences, dont on peut voir un ample détail dans les Mémoires de l'Académie. Suivant ses Observations, la force du bois n'est pas proportionnelle à son volume: une piece, double pour la grosseur d'une autre d'égale longueur, est beaucoup plus du double plus forte. Le bois de même nature, qui, dans le même terrain a crû le plus vite, est le plus fort; celui qui a cru plus lentement, dont les cercles annuels sont plus minces, est moins fort. La force du bois est proportionnelle à sa pesanteur. De deux pieces de même grosseur & longueur, la plus pesante est la plus forte, à-peu-près dans la même proportion qu'elle est plus pesante. Une piece de bois chargée simplement des deux tiers du poids capable de la faire rompre, ne rompt pas d'abord, mais bien au bout d'un certain tems. Il résulte de ces ingénieuses expériences, que dans un bâtiment qui doit durer long-tems, il ne faut donner au bois tout au plus que la moitié de la charge qui peut le faire rompre.

Quel objet plus intéressant que la conservation des bois ou forêts qui nous restent, & le renouvellement de

ceux qui sont détruits en partie ! aussi M. de Buffon en a-t-il fait le sujet de ses expériences. Il est d'usage de conserver dans les coupes des bois des *baliveaux*, que l'expérience, déjà trop longue, montre être d'une mauvaise qualité. De plus, suivant les observations de M. de Buffon, ils font beaucoup de tort au taillis. Dans deux cantons voisins de bois taillis, placés à la même exposition dans un terrain semblable, la gelée a fait un si grand tort à un bois taillis surchargé de baliveaux de quatre coupes, qu'il a été devancé de cinq ans sur douze par les bois taillis voisins, où il n'y avoit que les baliveaux de la coupe actuelle : effet pernicieux qu'on ne peut attribuer qu'à l'ombre & à l'humidité occasionnée par les baliveaux. On ne doit pas compter sur les glands que fournissent les baliveaux, pour regarnir les bois ; car de cette grande quantité qui en tombent, à peine en lève-t-il quelques-uns. Le défaut d'air, les eaux qui dégoutent des arbres, la gelée qui est plus vive à la surface de la terre, tous ces obstacles réunis détruisent le plant dans sa naissance. Si l'on voit quelques arbres de brin dans les taillis, ils ne viennent que de graine, car le chêne ne multiplie pas de rejettons, & ne pousse pas de la racine ; & l'on peut observer que ces arbres de brin, étant éloignés des baliveaux, ne doivent leur naissance qu'à des Geais, Mulots, ou autres animaux, qui y ayant apporté ces grains pour leur nourriture, les y ont laissés.

Il résulte donc de ces observations, que la manière de tirer d'un taillis tout l'avantage & tout le profit possibles, n'est pas la méthode ordinaire de mettre les taillis en coupe réglée ; méthode qui sans doute doit sa faveur à sa grande commodité. Pour la coupe des bois, il faut avoir égard à la nature du terrain ; on gagne à attendre dans les bons terrains ; mais il faut les couper fort jeunes dans les terrains où il n'y a pas de fond. Il est essentiel d'observer, que dans les premières années, le bois croît toujours de plus en plus ; que la production d'une année surpasse celle de l'autre, jusqu'à ce que parvenu à un certain âge, son accroissement diminue. L'économe doit donc saisir ce point, ce *maximum*, pour tirer de son bois tout le profit possible.

L'expérience a encore appris à M. de Buffon, que le soin que l'on prend de nétoyer & de bien cultiver le terrain où l'on veut faire des semis ou plantations, est plus nuisible que profitable; ordinairement, dit-il, on dépense pour acquérir; ici la dépense nuit à l'acquisition. La meilleure maniere de réussir à faire croître du bois dans toutes sortes de terrains, est d'y semer des épines, des buissons; & par une culture d'un ou deux ans, d'amener le terrain à l'état d'une non culture de trente ans. Tous ces buissons sont autant d'abris qui garantissent les jeunes plants, brisent la force du vent, diminuent celle de la gelée, & les défendent contre l'intempérie des saisons. Un terrain couvert de bruières, est un bois à moitié fait, & qui, peut-être, a dix ans d'avance sur un terrain net & bien cultivé. On peut semer dans certaines terres de l'avoine avec les glands, elle garantit le plant dans son enfance.

Dans les deux premières années, l'accroissement du plant va toujours en augmentant; mais le plus souvent dès la troisième, il va en diminuant, & il continueroit de suite dans les années suivantes; il faut saisir cet instant pour couper le jeune plant jusqu'au près de terre, sur-tout dans les terres fortes. L'arbre étant ainsi coupé, toute la sève se porte aux racines, en développe les germes; de tendres & herbacés qu'elles étoient, elles deviennent fortes, & pénètrent dans le terrain; il se forme une grande quantité de chevelu d'où partent autant de suçoirs; l'arbre pompe abondamment des sucres nourriciers; & dès la première année, il donne un jet plus vigoureux & plus élevé, que ne l'étoit l'ancienne tige de trois ans. Par cette méthode facile & peu coûteuse, on supplée aux labours, & on accélère de plusieurs années le succès d'une plantation. Lorsque les jeunes plants ont été gelés, le vrai moyen de les rétablir, est de les couper de même; on sacrifie trois ans, pour n'en pas perdre dix ou douze.

Pour tirer tout l'avantage possible d'un terrain, il faut entremêler les arbres qui tirent leur nourriture du fond de la terre, avec ceux qui la tirent de la surface. On trouvera tous ces détails importants dans des Mémoires don-

nés par M. de Buffon, & inférés dans ceux de l'Académie des Sciences, années 1738 & 1739.

Quant à la maniere dont le bois se forme & se développe, voyez ARBRE.

BOIS D'AIGLE. Voyez BOIS D'ALOÈS.

BOIS D'ALOÈS, *Agallochum*, c'est le bois d'un arbre qui croît à la Cochinchine, & qui est absolument différent de la plante dont on retire le suc d'aloès purgatif, si usité dans les boutiques.

On distingue trois especes de bois d'aloès. La premiere est le *Calambac des Indiens* ou *Tambac*, nommé en latin *Agallochum præstantissimum*. C'est un bois résineux, qui cede, en quelque sorte, sous les dents comme la cire. Il a une saveur un peu amere & aromatique : il se fond sur les charbons comme de la résine, & répand une odeur des plus suaves ; aussi est-il très recherché par les Grands de la Chine & du Japon, où il se vend au poids de l'or. Les Chinois en brûlent dans leurs Temples. Lorsqu'ils veulent recevoir une personne avec magnificence, & qu'ils veulent faire des festins somptueux, ils font mettre de ce bois dans des cassolletes, dont l'odeur suave embaume les appartemens. Ce bois est si précieux & si recherché dans ces pays, qu'il n'en vient presque point ici.

La seconde especes de bois d'aloès, & qui est celle que l'on trouve dans les boutiques, nous est apportée en morceaux de diverses grosseurs, pesans, d'un rouge brun, parsemés de lignes résineuses & noirâtres, remplis de petits trous, dans lesquels est contenue une résine rougeâtre & odorante : ce bois mis sur les charbons ardens, répand une odeur assez agréable. On apprend des Chinois & des Siamois, que le *Calambac* & le *Bois d'Aloès* viennent des montagnes inaccessibles de la Cochinchine, & de la Province de Junam. On ne retire du *Calambac* des arbres, que lorsqu'ils commencent à vieillir : la résine se rassemble alors en plus grande quantité aux environs des nœuds. Ce sont ces morceaux épars çà & là dans l'arbre, que l'on sépare & qui sont si précieux. Le *Calambac*, le plus résineux & le plus odorant, se retire du tronc près la racine. Il reste indécis si le bois d'aloès est la partie du bois qui reste lorsqu'on a séparé le *Calambac*, ou

si c'est le bois d'un autre arbre. Les Anglois vantent ces especes de bois, pour la guérison de la goutte & des rhumatismes.

La troisieme espece de bois d'aloès, que l'on nomme *Calambouc* ou *Bois d'aigle*, croît au Mexique : il est léger, peu résineux, d'une odeur agréable, d'un brun verdâtre & d'une saveur amere. On fait usage de ce bois en marqueterie, pour des ouvrages sculptés, des chapelets & autres choses. Le bois d'aloès a été ainsi nommé, à cause de son amertume.

BOIS D'ANIS. *Voyez ANIS DE LA CHINE.*

BOIS DE BAMBOU, *Arundo arbor*. Cet arbre est nommé par les Chinois *Tchou-tse*, & par les Européens *Bambou*. C'est une espece de roseau des Indes, dont les racines poussent plusieurs tiges : il croît quelquefois à la grosseur d'un arbre. Son bois est creux & moëlleux en dedans, & divisé par des nœuds très durs ; de ces nœuds sortent des rejettons, creux aussi en dedans, armés à l'extérieur de quelques épines oblongues.

Lorsque ces jets sont tendres & nouveaux, ils sont d'un vert brun, presque solides, contenant une moëlle spongieuse, que les Indiens sucent avec avidité, à cause de sa saveur agréable. Au bout de quelque tems, ces jets deviennent d'un blanc jaunâtre & luisant. Il découle alors naturellement des nœuds de ces jets, une liqueur qui se coagule par l'ardeur du soleil, & forme des larmes dures & fragiles. Ces larmes sont une espece de sucre naturel, qui est le *Tabaxir* des Anciens. Les Perses & les Arabes lui donnent encore le même nom. Il paroît que les Anciens n'ont connu d'autre sucre que ce sucre naturel, qui découloit de lui-même du Bambou ou de la Canne à sucre : on est porté à croire qu'ils ont absolument ignoré l'art de retirer par expression le sucre des cannes à sucre.

Des nœuds des rejettons du bambou, il sort des feuilles vertes, cannelées, longues d'un empan, larges d'un doigt près de la queue, & se terminant en pointe : les fleurs ressemblent aux épis du froment ; les jeunes rejettons du bambou sont très succulens, ainsi qu'on l'a dit, & font la base d'une célèbre composition, que l'on ap-

pelle *Achar* ; & qui est recherchée comme délicieuse dans les Indes & en Europe.

Les Médecins Arabes , Indiens , Persans & Turcs font si grand cas de ce sucre naturel qui découle du Bambou , & qu'ils estiment très utile dans les inflammations internes & externes , que l'on dit qu'il se vend en Arabie au poids de l'argent. La raison pour laquelle on ne voit plus dans les boutiques de ce sucre naturel , c'est que depuis que l'art a appris aux hommes la maniere de tirer une plus grande quantité de sucre des cannes en les coupant & en les exprimant , il est arrivé que les Indiens ont coupé tous les ans les roseaux , & en ont planté d'autres à leur place ; & comme il ne restoit plus de vieux roseaux qui fussent remplis du sucre de plusieurs années , l'opération de la Nature a été troublée ; & par ce moyen , le sucre naturel des Anciens s'est perdu : du moins tel est le sentiment des Auteurs de la Matière médicale.

Le bois de bambou , quoique très facile à fendre , est très difficile à couper : il est fort dur ; les Indiens en font des meubles , des maisons & des bateaux : ils coupent ce bois en fils déliés , & en font des nattes , des boîtes & divers ouvrages assez propres. Ce bois est si dur , que lorsque les Indiens veulent fumer du tabac ou allumer leurs gargoulis , ils en frottent deux morceaux , & sans que ce bois s'enflamme ni étincelle , une feuille sèche , qu'on applique dessus , prend feu à l'instant.

Il y a plusieurs especes de Bambou ; les jets qu'on en retire sont les *Canes* , que l'on appelle *Bamboches* ; on fait à la Chine une grande quantité de papier avec la pellicule qui enveloppe le bois de Bambou ; la plupart des livres imprimés à la Chine sont de ce papier. Le sucre , dont on fait un si grand usage , se retire de la Canne à sucre : on la cultive dans plusieurs Colonies , & elle fait un objet considérable de commerce. *Voyez CANNE A SUCRE.*

BOIS DE BAUME. *Voyez BAUME DE JUDÉE.*

BOIS DE BRESIL. C'est un bois dont on fait grand usage en teinture , & qui a été ainsi nommé , à cause qu'on l'a tiré d'abord du Bresil , Province de l'Amérique. On le surnomme différemment , suivant les divers lieux

D'où il vient ; ainsi il y a le *Bresil de Fernambouc*, le *Bresil du Japon*, le *Bresil de Lamon*, le *Bresil de Sainte-Marthe*, & enfin le *Bresillet*, qu'on apporte des Isles Antilles. Ces différentes sortes de bois n'ont point de moelle, si l'on excepte le *Bresil du Japon*. L'arbre dont on tire ce bois, croît dans les forêts ; il est toujours tortu & raboteux. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du buis. Ses fleurs sont petites, unies plusieurs ensemble, semblables à celles du muguet ; mais plus odorantes, & d'une belle couleur rouge. Les fruits qui leur succèdent sont plats, rougeâtres, & contiennent deux semences d'un rouge luisant, semblables à celles de nos citrouilles ; l'écorce de ce bois est rougeâtre & épineuse. Ce bois est recouvert d'un aubier si épais, que d'un arbre de la grosseur d'un homme, lorsqu'on en a enlevé l'aubier, à peine reste-t-il une buche de la grosseur de la jambe.

Le *Bresil de Fernambouc* est le plus estimé pour la teinture : sa bonté se reconnoît à sa pesanteur, & lorsqu'après avoir été éclaté, de pâle qu'il étoit, il devient rougeâtre ; & que mâché, il laisse un goût sucré. On emploie ce bois pour teindre en rouge ; mais c'est une fautive couleur qui dispareît aisément. On fait bouillir ce bois dans de l'eau pour en extraire la couleur rouge.

On retire, par le moyen de l'alun, du *Bresil de Fernambouc*, une espece de Carmin : on en fait aussi de la lacque liquide pour la mignature. Le bois de *Bresil* étant dur prend bien le poli, & est très propre pour les ouvrages du tour.

BOIS DE CAMPÉCHE, BOIS D'INDE, OU BOIS DE LA JAMAÏQUE, *lignum indicum*. Ce bois dont on fait usage en teinture pour les couleurs noires & violettes & pour les gris, est fourni par un grand arbre qui croît en Amérique ; ses feuilles sont aromatiques & ont quelque ressemblance avec celles du *laurier ordinaire*, ce qui l'a fait nommer aussi *laurier aromatique* ; ses feuilles donnent aux sauces un goût semblable à celui de plusieurs épiceries. Aux fleurs succèdent des fruits de la grosseur d'un pois, qui renferment des graines odorantes, d'un goût piquant, & que l'on connoît en Angleterre sous le nom de *graine des quatre épices*, propre à assaisonner

les sauces. Si on met digérer ces graines dans de l'eau-de-vie, on en retire par la distillation une liqueur d'une odeur gracieuse, qui devient délicieuse au goût & propre à fortifier l'estomac en y ajoutant une quantité suffisante de sucre.

Le bois de cet arbre est dur, compact, d'un beau brun marron, tirant quelquefois sur le violet & sur le noir: on en voit à fond brun tacheté de noir très régulièrement; on en fait des meubles très précieux, car il prend un très beau poli, & ne se corrompt jamais: les Luthiers employent ce bois, qui a quelquefois le coup d'œil de l'écaille, pour faire des archets. On l'emploie dans la teinture: sa décoction est fort rouge, lorsqu'on fait usage d'alun; mais si on n'y en ajoute point, la décoction devient jaunâtre, & au bout de quelque tems noire comme de l'encre: aussi fait-on usage de cette décoction pour adoucir & velouter les noirs: c'est ce velouté qui fait tout le mérite des noirs de Sedan.

BOIS DE CHANDELLE, BOIS DE CITRON, OU BOIS DE JASMIN, *lignum citri*; c'est le bois d'un grand arbre qui croît en Amérique sur les bords de la mer, dont les feuilles ressemblent à celles du *laurier*: il porte des fleurs semblables à celles de l'*oranger*, & qui ont une odeur de *jasmin*; à ces fleurs succèdent des fruits noirs de la grosseur des grains de poivre. Le bois de cet arbre est compact, pesant, résineux, aussi les Indiens le coupent par éclats & s'en servent pour s'éclairer la nuit, ce qui lui a fait donner le nom de *bois de chandelle*. Sa belle couleur citrine le rend propre à faire de beaux ouvrages de marqueterie, il prend avec le tems un poli aussi beau que celui du *Cocos*: à la beauté de la couleur, il réunit une odeur approchante de celle du citron.

BOIS DE CHYPRE. Voyez BOIS DE ROSE.

BOIS DE LA CHINE. Voyez au dernier article du mot BOIS DE PALIXANDRE.

BOIS DE COULEUVRE, *lignum colubrinum*; c'est une racine ligneuse, de la grosseur du bras, qui renferme sous une écorce brune, marbrée, un bois dur, compact, sans odeur, d'un goût âcre & amer. On appelle cette racine bois de couleuvre, parceque l'on dit que ce bois

guérit la morsure des serpens , ou selon d'autres , à cause de l'écorce des racines qui est marbrée comme la peau des serpens. On nous apporte ce bois des Isles de Samor & de Timor. Cet arbre porte une espece de noix vomique , beaucoup plus petite que *la noix vomique ordinaire* ; mais qui lui ressemble par la consistance , le goût & la couleur. Quoique quelques personnes fassent beaucoup d'éloges de ce bois pour les sievres intermittentes , il ne paroît cependant pas exempt de dangers : car on fait mention de personnes qui en ayant fait usage ont été saisies de tremblement & de stupeur , symptomes presque semblables à ceux qui sont produits par la noix vomique.

BOIS DE CRABE. *Voyez CANELLE GÉROFLÉE.*

BOIS DE CRANGANOR. *Voyez PAVATE.*

BOIS DE DENTELLE ; c'est un bois fort leger , très spongieux , tendre , un peu blanchâtre , & des plus curieux. Aux Isles Philippines & aux Manilles où croît cet arbre , on retire d'entre l'écorce & l'aubier , un rézeau semblable à de la dentelle : le tissu en paroît entrelacé , il est blanc , fin & fort. Les Dames des Isles Manilles font usage de cette dentelle pour leurs voiles.

BOIS DUR DU CANADA *Voyez CHARME.*

BOIS ÉPINEUX DES ANTILLES. C'est le bois du plus grand des arbres de ce pays , mais aussi le plus tendre de tous les bois , ce qui le fait nommer *Fromage de Hollande*. Cet arbre , au rapport du Pere du Tertre , croît avec une promptitude singuliere : un bâton de la grosseur du bras mis dans une bonne terre , est au bout de quatre ans de la hauteur de nos grands chênes , & deux hommes auroient peine à l'embrasser ; cet arbre doit être nécessairement des plus tendres , puisque , comme nous l'avons dit au mot *bois* , il y a une proportion entre la durezza des bois & le tems de leur accroissement. Son écorce est verte & épaisse & couverte d'un très grand nombre d'épines. Ses feuilles nombreuses , semblables à celles du *Manioc* , fournissent un bel ombrage

Il est digne de remarque , qu'avant de pousser aucune feuille , il porte son fruit , qui est une sorte de petite callebasse de la grosseur d'un œuf , de la longueur du doigt ; elle est toute remplie d'un coton gris brun , &

doux comme de la soie. Quoiqu'on le néglige, je crois, dit le Pere du Tertre, qu'on pourroit s'en servir au moins à faire des matelats.

Il croît aussi aux Antilles un petit arbrisseau épineux, dont l'écorce est noirâtre au dehors, son bois est d'un beau jaune, & donne une couleur jaune comme le *safran* ou la *rhubarbe*. Les Sauvages font usage de son infusion pour guérir les vieux ulcères.

BOIS DE FER, *lignum ferri*. Ce bois est ainsi nommé à cause de sa dureté; il nous est apporté de l'Amérique en grosses pièces: il est très pesant, de couleur rougeâtre, & on l'emploie pour des ouvrages de menuiserie. Il prend un très beau poli, les Indiens en font divers instrumens, ils le nomment *Létre*. L'écorce de ce bois a une saveur astringente: elle est de couleur cendrée en dehors, rougeâtre en dedans, & sans odeur. Les Indiens font usage de cette écorce rapée dans les maladies où il faut exciter la transpiration.

Il croît aussi à la Chine une espèce de *bois de fer*, qui en a la couleur, & qui est si dur qu'au rapport du P. du Halde, les Chinois en font des ancres pour leurs vaisseaux de guerre.

BOIS DE FERNAMBOUC. Voyez **BOIS DE BRÉSIL**.

BOIS DES FIEVRES. Voyez **QUINQUINA**.

BOIS FOSSILE. Voyez **FOSSILE**.

BOIS DE FUSTET, l'arbrisseau qui donne ce bois croît en Italie & dans les Provinces méridionales de la France, & à ce qu'il paroît aussi à la Jamaïque. Ses feuilles sont ovales, arrondies par le bout: ses fleurs d'un verd obscur, viennent dans des touffes de filamens rameux. Lorsque le bois de cet arbrisseau est d'un beau jaune & agréablement veiné, les Ebenistes & les Luthiers l'emploient à différens ouvrages: ce bois donne en teinture un jaune, mais qui n'est point solide.

BOIS GENTI, **MÉZEREON** ou **GAROU**, ou **TRENTANEL**, ou **THYMLÉE**, en latin *thymelea*. C'est un petit arbrisseau dont il y a plusieurs espèces que l'on cultive; ces arbrisseaux qui croissent bien dans les pays chauds, portent au sommet de leurs rameaux des bouquets de fleurs en forme de tuyau, évasées en haut & découpées en

quatre parties opposées. Les uns ont des fleurs rouges, les autres des fleurs blanches, d'autres des fleurs d'un rouge pâle.

Ces arbrustes donnent des fruits de la grosseur de ceux du mirthe, ovales, remplis de suc, rouges lorsqu'ils sont mûrs : les Perdrix & autres oiseaux en sont très friands. Le *bois genti* annonce le printems par ses fleurs qui sont très jolies, & qui s'épanouissent dès le commencement de Mars. Tous les *Mézeréons* sont de violens purgatifs dont on ne fait plus d'usage, sinon en Turquie. L'écorce du *Garou à feuille de lin*, appliquée sur le bras fait l'effet d'un caustique. On perce quelquefois les oreilles, & on y introduit un petit morceau de bois de cet arbre pour attirer la sérosité. Les Teinturiers se servoient autrefois de ce bois pour colorer en jaune ou en vert, en le faisant bouillir avec le pastel indigoté.

BOIS DE JASMIN. Voyez **BOIS DE CHANDELLE**, OU DE LA JAMAÏQUE.

BOIS D'INDE. Voyez **BOIS DE CAMPECHE**.

BOIS MINÉRALISÉ Voyez **MINÉRAL**.

BOIS DES MOLUQUES, *Lignum Molucense*. C'est le bois d'un arbre qui croît aux Isles Moluques dans la Mer des Indes, ses feuilles ressemblent à celles de la Mauve, & son fruit a une aveline : il est de couleur noirâtre, enveloppé d'une écorce molle. Les habitans de ce pays font un cas particulier de cet arbre, dont le bois est purgatif, vermifuge, alexipharmaque, ils le cultivent avec soin dans leurs jardins, & en sont si jaloux, qu'ils ne le laissent voir qu'avec peine aux Etrangers : aussi ce bois est-il très rare en France : les habitans le nomment *Panara*.

BOIS NÉPHRÉTIQUE, *Lignum nephreticum*. C'est un bois d'un jaune pâle, pesant, d'un goût âcre & un peu amer, dont l'écorce est noirâtre ; le cœur du bois est d'un rouge brun. Ce bois a une singularité remarquable ; lorsqu'on a fait infuser dans de l'eau le véritable *bois néphrétique*, l'eau mise dans un vase transparent paroît d'un beau jaune, si on la regarde en tenant le vase entre son œil & la lumière ; mais si on tourne le dos

au jour, l'eau paroîtra bleue : effet qu'il faut vraisemblablement attribuer aux parties colorantes qui sont constituées de maniere à laisser passer les rayons jaunes comme un tamis, & à réfléchir les rayons bleus, que l'œil ne peut appercevoir que lorsqu'il est entre le vase & la lumiere. Si l'on mêle une liqueur acide dans le vase, la couleur bleue disparoit, & de quelque maniere qu'on regarde l'eau, elle a toujours alors la couleur d'or; aussitôt que l'on y ajoute un sel alkali, la couleur bleue lui est rendue; tous effets produits par les divers arrangements de parties qu'occasionne la présence de ces matieres salines.

L'arbre dont on retire ce bois croît en Amérique, dans la nouvelle Espagne. Ses feuilles ressemblent à celles des pois chiches. L'infusion de ce bois est apéritive, & utile, dit-on, dans la néphrétique, ce qui lui a fait donner ce nom. Quoique bien des personnes fassent de grands éloges de l'infusion de ce bois pour dissoudre la pierre, les auteurs de la Matière médicale doutent fort de cette vertu. S'il existoit quelque dissolvant véritable de la Pierre, ce seroient les savons, qui composés de parties salines & huileuses, sont propres à dissoudre les parties constituantes de la Pierre.

Comme ce bois est peu usité, on le trouve rarement dans le commerce: des Marchands de mauvaise foi lui substituent souvent l'aubier du Gayac d'Europe.

BOIS DE LA PALILE. Voyez SANG-DRAGON.

BOIS DE PALIXANDRE ou BOIS VIOLET, *Lignum violaceum*. C'est un bois que les Hollandois nous envoient des Indes en grosses buches. Il réunit à une odeur douce & agréable, une belle couleur tirant sur le violet, & enrichie de marbrures; ce bois est d'autant plus estimé, que ses veines tranchent davantage. Comme son grain est serré, il est susceptible de prendre un poli luisant. On en fait grand usage, pour les bureaux, pour les bibliothèques, & pour les autres ouvrages de marqueterie.

Il nous vient encore par la voie de la Hollande une autre espece de bois de couleur rougeâtre tirant sur le violet, propre à la marqueterie, & que l'on nomme im-

proprement *bois de la Chine*, car on prétend que l'arbre dont on le retire ne croît que dans le continent de la Guyane en Amérique.

BOIS PÉTRIFIÉ, *Voyez* PÉTRIFICATION.

BOIS PUANT. *Voyez* ANAGYRIS.

BOIS DE ROSE, ainsi nommé à cause de son odeur, qui approche de celle de la Rose; on l'appelle aussi *bois de Rhodes*, ou *bois de Chypre*, parcequ'il croît dans ces Isles, ainsi que dans celles de Canarie, aussi bien qu'au Levant, & à la Martinique, où on le nomme aussi *Aspalath*.

Il y a diversité de sentimens sur l'arbre dont on retire ce bois, qui est de couleur de feuille morte, & rempli de veines, qui par leurs variétés, forment des compartimens agréables. Les Antilles fournissent beaucoup de ce bois, qui est très propre pour le tour, & pour la marqueterie, parcequ'il reçoit très bien le poli: il est d'un jaune pâle, & qui devient roux avec le tems, il est résineux, dur, & parfumé de nœuds.

Les Hollandois retirent par la distillation du bois de rose, une huile très pénétrante, que l'on peut substituer à l'huile essentielle de rose, dans les baumes apoplectiques, céphaliques. Les Parfumeurs font usage de ce bois de rose, à cause de son odeur.

Il y a une espece de *bois de Rhodes*, ayant peu d'odeur, qui croît à la Jamaïque; quelques personnes le prennent pour le bois de rose, quoiqu'à bien examiner, il en differe. L'illustre Naturaliste Sloane dit que le tronc de cet arbre est blanc en dedans, & que ce bois étant brûlé, répand une odeur très agréable. Ses fleurs sont blanches, en bouquets, comme celles du Sureau: les fruits de cet arbre ressemblent aux baies de laurier.

Il croît aussi à la Chine un *bois de rose*, nommé Tsetan, qui est d'une très grande beauté. Ce bois est d'un noir tirant sur le rouge, rayé, & semé de veines très fines qu'on diroit être peintes. Les ouvrages faits de ce bois sont si estimés, qu'ils se vendent plus cher que ceux auxquels on applique le vernis. (Duhalde.)

BOIS ROUGE ou BOIS DE SANG: c'est le bois d'un arbre qui croît en Amérique, près du Golphe de Nica-

ragua. Il est d'un très beau rouge : on s'en sert en teinture, il se vend fort cher.

BOIS SAINT. *Voyez GAYAC.*

BOIS DE SAINTE-LUCIE, ou PADUS. *Voyez CERISIER.*

BOIS DE SERINGUE. *Voyez RÉSINE ÉLASTIQUE.*

BOIS DE TACAMAQUE. *Voyez TACAMAQUE.*

BOIS VEINÉ. Coquille du genre des murex, à qui l'on donne ce nom, parceque sa couleur imite celle du bois veiné.

BOIS VERD, ainsi nommé de sa couleur. C'est le bois d'un petit arbrisseau qui croît à la Guadeloupe, il vient pour l'ordinaire en buisson, & porte de petites feuilles assez semblables à celles du buis. Cet arbrisseau n'est presque jamais plus gros que la cuisse; son bois a beaucoup d'aubier blanc, mais le bois est d'un verd brun, qui tire presque sur le noir, entremêlé de quelques veines jaunes: il se polit comme de l'ébene, & noircit si bien avec le tems, que les Ebenistes le font passer pour de véritable ébene. On dit que les Teinturiers en font usage pour teindre en verd naissant. Les Hollandois le cherchent comme un objet de commerce.

BOIS VIOLET. *Voyez BOIS DE PALIXANDRE.*

BOLS, TERRES BOLAIRES ou SIGILLÉES. Ce sont de vraies argilles: mais il paroît qu'on a affecté singulièrement ces noms à celles qui s'attachent & happent fortement en empâtant la langue, de même qu'à certaines argilles remplies d'une grande quantité de terre ferrugineuse, & colorées par cette terre d'une manière uniforme en jaune ou en rouge, &c.

Il y a une espece de *terre bolaire* de couleur de chair, que l'on voit avec surprise avoir été de tous tems celebre parmi les hommes, puisque du tems même d'Homere & d'Hérodote, on ne la tiroit de la terre qu'avec de grandes cérémonies. On nous apporte cette terre sous la forme de pastilles convexes d'un côté & applaties de l'autre, par l'impression du cachet que chaque Souverain des lieux où il se trouve aujourd'hui des Bols, y fait apposer moyennant un tribut, ce qui lui conserve le nom de *terre sigillée*. Autrefois les Prêtres y imprimoient li-

mage d'une *chevre*, symbole de Diane.

On voit en Allemagne dans les boutiques plusieurs especes de terres sigillées, marquées de cachets differents. La plus grande partie de *la terre sigillée* que l'on nomme aussi *terre de Lemnos*, parcequ'on la tire de cette isle, appellée aujourd'hui *Stalimene*, est marquée du Sceau du Grand Seigneur. Le Gouverneur de l'isle en vend aussi une partie aux marchands, sur laquelle il imprime son sceau.

Les anciens ont beaucoup vanté cette terre, dont on ne fait aujourd'hui presque point d'usage; les cérémonies qu'on employoit pour la tirer de la terre, ne contribuoient pas peu à augmenter, dans l'esprit du peuple, l'idée de sa vertu. Ils la regardoient comme un alexipharmaque, comme un remede très utile à la dyssenterie, & propre à refermer les plaies recentes; effets qui, quoique très foibles, pouvoient être produits par l'acide vitriolique, qui est contenu dans les terres argilleuses. Henckel dit que l'usage de ces terres est propre à engendrer & augmenter les calculs, de même que le *talc* que les Chinois brulent, & qu'ils boivent, mêlé avec du vin, comme un remede propre à prolonger la vie.

On met au rang des *Bols*, une terre du Mogol, de couleur grise tirant sur le jaune, que l'on nomme *terre de Patna*; on en fait des pots, des bouteilles, des carafes, que l'on nomme *gargoulettes*, capables de contenir une pinte de Paris, mais si minces & si legeres, que le soufflé de la bouche les fait voler en l'air comme une bulle de savon. On prétend que l'eau y contracte un goût & une odeur agréable, ce qui n'a point lieu dans ce pays-ci, lorsqu'on veut répéter l'expérience dans ces vases. Quoi qu'il en soit, ce vase s'humecte insensiblement, & après que les Dames Indiennes ont bu l'eau qu'il contenoit, elles le mangent avec plaisir, & principalement quand elles sont enceintes: car alors elles aiment avec fureur cette *terre de Patna*; & si on ne les observoit point, dit plaisamment Lemeris, il n'y a point de femme grosse, qui en peu de tems, n'eût grugé tous les plats, les pots, les bouteilles, les coupes & autres vases de la maison.

Les Naturalistes distinguent encore plusieurs autres espèces de *terres bolaires* par leur couleur ; ainsi qu'ils donnent à beaucoup d'argiles des épithetes qui indiquent leur couleur : comme *argilles blanches*, *argilles grises*, *argilles bleues*. Mais toutes ces dénominations, comme le dit avec raison l'auteur du *Dictionnaire de Chymie*, ne donnent que fort peu ou même point du tout de connoissances sur la vraie nature des différentes argilles naturelles. Ne seroit-il pas, dit-il, plus avantageux d'examiner d'une maniere plus particuliere, & sur-tout par des épreuves chymiques, quelles sont les matieres hétérogenes, dont le mélange altere dans les différentes argilles naturelles, la pureté de la terre argilleuse, simple & primitive, à laquelle elles doivent tout ce qu'elles ont de propriétés argilleuses, & de leur donner des noms qui indiquassent ces matieres hétérogenes, ou du moins celles d'entr'elles qui dominent, en y joignant, si l'on veut, la couleur de l'argille. Dans ce plan de nomenclature, on auroit les *argilles blanches*, *sableuses*, *micacées* ou *calcaires* ; les *argilles grises* ou *bleues*, *pyriteuses* ; les *argilles jaunes* ou *rouges*, *ferrugineuses* ; les *argilles noires* ou *bitumineuses*. Ces observations judicieuses prouvent combien la Chymie peut répandre de lumiere dans l'Histoire Naturelle sur l'objet présent, & sur une infinité d'autres, particulièrement dans la minéralogie.

Comme cet article a une liaison intime avec celui de l'argille. *Voyez* ARGILLE.

BOM, *Boma*, grand Serpent du Bresil & du pays d'Angola, qui fait un bruit singulier en rampant, & dont il est parlé dans l'*Hist. Gen. des Voyages*.

BONNE DAME. *Voyez* ARROCHE.

BONNET DE PRESTRE ou FUSAIN, en latin *Evo-nimus*. C'est un arbrisseau dont le bois est dur, & toutefois facile à fendre, de couleur jaunâtre pâle. Les branches encore jeunes, paroissent quadrangulaires. Les feuilles sont ovales, finement dentelées par les bords, & posées deux à deux sur les branches. Les fleurs sont petites, herbeuses, composées de quatre ou cinq feuilles. Aux fleurs succedent des fruits membraneux relevés de

quatre ou cinq côtes de couleur rouge , composés de quatre capsules qui renferment chacune une semence de couleur safranée en dehors.

Cet arbrisseau croît naturellement dans les haies ; son bois est employé pour faire des lardoires & des fuseaux , ce qui l'a fait nommer *fusain*. Il fleurit à la fin de Mai , & est propre à mettre dans les remises. On dit que les feuilles & les fruits du fusain sont pernicioeux au bétail , & que deux ou trois de ses fruits purgent violemment. On fait avec des baguettes de fusain , des crayons noirs pour les Dessinateurs. Pour cet effet , on prend un petit canon de fer que l'on bouche par les deux bouts , on le remplit de baguettes de fusain ; on le met dans le feu , & le fusain s'y convertit en un charbon tendre & très propre pour les esquisses. Lorsqu'on taille ces crayons , il faut faire la pointe sur un des côtés pour éviter la moëlle.

BON-HENRI, plante à fleurs à étamines , assez semblable pour la figure extérieure aux *épinards* , & qu'on peut leur substituer , étant également émolliente & laxative. On dit que ses feuilles écrasées & appliquées en cataplasme , sur les plaies nouvelles , les cicatrisent promptement , réunissant le double avantage de nétoyer les ulcères & les plaies.

BON-HOMME. *Voyez* BOUILLON BLANC.

BONITE , poisson fort commun dans la mer Atlantique , d'une couleur assez approchante de celle des *Maquereaux* , auxquels il ressemble aussi pour le goût ; mais il en diffère beaucoup par la grandeur : il a jusqu'à deux pieds de largeur.

Ces poissons se trouvent plutôt en pleine mer , que près des côtes , ils vont en troupe , & la mer en est quelquefois presque toute couverte. On les prend à la fouine ; au trident , & de diverses autres manières. Si l'on attache une ligne à la vergue du vaisseau , lorsqu'il vogue , & qu'on l'amorce avec deux plumes de pigeon blanc , on a le plaisir de voir les Bonites , s'élaner sur ces plumes qu'ils prennent pour un poisson volant , & se prendre ainsi à l'hameçon.

Quoique les Bonites des mers d'Amérique & d'Europe soient un excellent manger , on dit que la chair de

celles que l'on pêche dans les mers d'Angola est très pernicieuse. Les Negres de la Côte d'or adorent ce poisson comme un de leurs Dieux.

BONITON, poisson de mer, qui ressemble au Thon & au Maquereau ; mais qui, dans l'été, remonte dans les rivières où il se nourrit de poisson. Sa chair est délicate & de bon suc.

BORAMETZ. Voyez AGNUS SCHYTICUS.

BORAX. Cette substance, qui, au coup d'œil ressemble assez à l'alun, est d'une très grande utilité. Sa véritable origine n'est point encore connue ; quelques Auteurs même ont cru que ce n'étoit point une production de la Nature, mais de l'Art.

Quoi qu'il en soit, on peut distinguer deux sortes de borax ; savoir, le *borax crud* ou *grossier*, & le *borax pur* ou *rafiné*. Quelques Auteurs disent que le borax crud se trouve dans les mines d'or & d'argent des Indes & de la Tartarie, & sur tout dans l'Isle de Ceylan, d'où les Anglois & les Hollandois en apportent beaucoup ; mais de deux especes différentes, dont l'une est grasse & rougeâtre, l'autre grise & verdâtre.

On purifie en Europe ce borax brut, apporté des Indes. Les Vénitiens furent les premiers à le raffiner ; mais les Hollandois ont su profiter aussi de cette branche de commerce, & ils font un mystère de la manière de le raffiner. L'Auteur du *Dictionnaire du Citoyen*, dit que leur grand secret est l'économie, leur application à rendre la main d'œuvre à très bon marché ; pour empêcher les autres peuples de tenter la même chose : secret sans doute qu'ils appliquent à plusieurs autres objets de commerce, qu'ils font presque seuls à l'exclusion des autres Nations.

Le Borax purifié est blanc, transparent, composé de cristaux à six pans, tronqués par les deux bouts. Son goût est d'abord assez doux : il devient ensuite âcre & piquant ; son odeur qui est suave au commencement, devient ensuite alkaline & urineuse.

Le Borax est d'un très grand usage dans la Médecine, dans la Chymie & dans la Métallurgie. Il possède éminemment la propriété de faciliter la fusion des métaux ; aussi l'emploie-t-on beaucoup à cet usage, ainsi que pour

brafer & souder les métaux ; tels que l'or , l'argent , le cuivre & le fer. Comme le borax a la propriété de pâlir l'or dans sa fusion , on a soin de joindre au mélange , du nitre ou du sel ammoniac , qui maintiennent l'or dans sa couleur naturelle.

Le borax est estimé comme un excellent apéritif , propre à diviser & atténuer les humeurs épaisses & visqueuses. On le regarde aussi comme un cosmétique , auquel on attribue la qualité de blanchir le teint , & de faire disparaître les taches de rousseur.

BOTRYS ou **PIMENT**. *Botrys ambrosioides* , plante ainsi nommée , à cause de son odeur suave & aromatique. On fait usage de deux especes , dont l'une croît en Espagne le long des ruisseaux , & l'autre est originaire du Mexique. La premiere espece pousse une tige qui s'éleve d'un pied ou environ : elle soutient des feuilles découpées comme celles du chêne ; mais traversées de veines rouges , & portées sur de longues queues rouges. Ses fleurs sont à étamines , petites , gluantes , disposées en épis au haut des tiges & des rameaux. Aux fleurs succedent des graines semblables à celles de la moutarde , mais plus petites.

Toute la plante est enduite d'un mucilage résineux , qui tache les mains quand on la cueille : elle a une saveur âcre & aromatique. Par ses particules subtiles , elle divise & incise les humeurs épaissies ; ce qui la rend utile dans la toux & dans l'asthme humide : elle est carminative ; appliquée extérieurement , elle est utile pour les tranchées qui surviennent après l'accouchement.

Le *Botrys du Mexique* , que l'on élève dans les jardins , & que l'on a cru être le vrai thé , a une saveur aromatique , qui approche de celle du cumin. Ses feuilles sont d'un verd pâle , assez semblables à celles de l'arroche. Ses fleurs ressemblent à celles de la premiere espece. Elle est sudorifique , carminative , utile dans l'asthme & les obstructions.

On assure que cette plante , semée avec le bled , tue les vers qui sont nuisibles au grain.

BOUBACH , animal quadrupede , qui vit sur les confins de la Pologne , & qui , selon la description des Voyageurs , est une espece remarquable de *Blaireau* ,

par la singularité de ses combats à la maniere des hommes.

BOUC, *Hircus*. Le Bouc est le mâle de la chèvre. Il differe du bélier, en ce qu'il est couvert de poils & non pas de laine, & en ce que ses cornes ne sont pas autant courbées que celles du bélier. De plus, il porte sous le menton une longue barbe, & il répand une mauvaise odeur. Du reste, c'est un assez bel animal : il est très vigoureux & très chaud ; un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres. Mais cette ardeur qui le consume, ne dure que trois ou quatre ans, & ces animaux sont énervés, & même vieux, à l'âge de cinq ou six ans.

Il y a des Boucs qui n'ont point de cornes : ils n'en font pas, dit-on, moins bons pour la génération, & sont mêmes préférables dans un troupeau, parcequ'ils sont moins pétulans & moins dangereux.

La chèvre a, de même que le bouc, un toupet de barbe sous le menton ; & de plus, deux glands ou espèces de grosses verrues qui lui pendent sous le col. Sa queue est très courte, ainsi que celle du Bouc. Notre espèce de chèvre est remarquable par la longueur de ses deux pis qui lui pendent sous le ventre. Cet animal étant devenu domestique, a acquis diverses couleurs ; aussi voit-on des chèvres blanches, noires, fauves & d'autres couleurs : il y en a qui ont des cornes, & d'autres n'en ont point.

La chèvre, dit M. de Buffon, a de sa nature plus de sentiment & de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers : elle se familiarise aisément : elle est sensible aux caresses, & capable d'attachement : elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile & moins timide que la brebis : elle est vive, capricieuse, lascive & vagabonde ; ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on la réduit en troupeau : elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, & même à dormir sur la pointe des rochers & sur le bord des précipices. Toute la souplesse des organes, & tout le nerf de son corps, suffisent à peine à la pétulance & à la rapidité des mouvemens qui lui sont naturels. Elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, & il y en a peu qui l'incommodent.

modent. Cependant elle est sujette à-peu près aux mêmes maladies que la brebis, à l'exception de quelques-unes. Elle s'expose volontiers aux rayons les plus vifs du soleil, sans que son ardeur lui cause ni étourdissement ni vertige comme à la brebis.

Les chevres entrent en chaleur aux mois de Septembre, Octobre & Novembre : elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixieme. Elles allaitent leurs petits pendant un mois ou cinq semaines. Elles ne commencent à produire que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois jusqu'à sept ans. Elles ne mettent bas ordinairement qu'un chevreau; quelquefois deux, très rarement trois, & jamais plus de quatre. Elles n'ont point, non plus que la brebis, de dents incisives à la mâchoire supérieure : elles ont, ainsi que les bœufs & les moutons, quatre estomacs, & elles ruminent.

Dans la plupart des climats chauds, on nourrit des chevres en grande quantité. En France, elles périroient si on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. Il paroît cependant que celles qui sont habituées au froid, pourvu qu'il ne soit pas aussi excessif qu'en Islande, y résistent bien, quoiqu'elles ne multiplient pas tant dans les pays froids.

On peut commencer à traite les chevres quinze jours après qu'elles ont mis bas : elles donnent du lait en très grande quantité pendant quatre à cinq mois soir & matin, & même plus que la brebis. Les chevres sont si familières, qu'elles se laissent aisément tetter, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très bonne nourriture. Elles sont, comme les vaches & les brebis, sujettes à être têtées par la couleuvre; & encore, dit-on, par un oiseau connu sous le nom de *Tette chevre* ou *Crapaud volant*, quoique cependant cet oiseau ne paroisse faire sa nourriture que d'insectes, ainsi que l'hirondelle. Voyez CRAPAUD VOLANT.

Les *Chevres d'héraclée*, ainsi qu'on le lit dans la matière Médicale, sont de la taille de nos moutons, & ont de petites cornes. Leur poil est plus blanc que la neige, assez long, mais plus délié qu'un cheveu. On ne les tond pas comme les brebis; mais on leur arrache le poil. La chair en est aussi délicate que celle du mouton, & ne sent point la sauyagine comme celle de la

chevre ordinaire. Tous les plus fins camelots font faits de la laine de ces chevres.

Les chevres d'Angora ou de Syrie font de la même espece que les nôtres ; car elles se mêlent & produisent ensemble , même dans nos climats. La tête du bouc d'Angora est ornée de cornes agréablement contournées. La femelle en porte aussi , mais d'une forme différente. Il y a eu de ces chevres à la Ménagerie du Roi , & on voit avec plaisir ces animaux peints de la maniere la plus élégante dans le recueil d'Histoire naturelle , qui est dans le Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Royale. Ces chevres , ainsi que presque tous les animaux de Syrie , ont le poil très blanc , très long , très fourni , & si fin , qu'on en fait des étoffes aussi belles & aussi lustrées que nos étoffes de soie. D'après ce qu'on vient de dire , il paroît que les chevres d'Héraclée se rapprochent beaucoup des chevres d'Angora.

Ce sont les chevres de Barbarie , de l'Asie mineure & des Indes qui fournissent la plus grande quantité de ce beau poil de chevre , avec lequel on fait des étoffes. Cette marchandise est sujette à être altérée frauduleusement par le mélange de la laine avec le fil de chevre.

La chevre est un animal , pour le moins , aussi utile que la brebis ; aussi M. de Buffon dit-il que l'on peut regarder , en quelque sorte , la chevre , ainsi que l'âne , comme des especes auxiliaires , qui pourroient , à bien des égards , remplacer la brebis & le cheval , & nous servir aux mêmes usages , dans le cas où ces deux précieuses especes viendroient à nous manquer. Ces especes auxiliaires sont même plus agrestes , plus robustes que les especes principales.

Que de richesses ne retirons nous point de ces animaux domestiques ! La chevre nous donne un lait qui tient le milieu entre le lait de vache & le lait d'ânesse : il est moins épais que le premier , & moins séreux que le second ; ce qui le rend très propre aux tempéramens , pour lesquels le lait de vache seroit trop pesant , & celui d'ânesse trop aqueux. Son usage est très propre à retablir les enfans en chartre , & à donner de l'embonpoint aux personnes qui seroient extrêmement maigres , sans être incommodées. Le lait de la chevre a une petite

qualité astringente , parceque cet animal se plaît à brouter les bourgeons de chênes , & autres plantes astringentes ; ce qui communique à son lait cette propriété : aussi est-il utile dans les maladies consomptives , accompagnées de cours de ventre séreux. Ces propriétés des plantes , dont l'animal se nourrit , se communiquent tellement au lait , malgré tous les couloirs & tous les filtres au travers desquels il passe , que le lait d'une chevre à qui l'on a donné des purgatifs , avalé par la nourrice , purge l'enfant doucement & suffisamment. Il est donc essentiel , lorsqu'on boit le lait d'une chevre , d'avoir attention à ne lui faire brouter que des herbes dont les sucres soient benins & modérés ; car elles sont friandes des *Tyrimales* , dont le suc est âcre & caustique. On fait avec le lait de chevre des fromages excellens.

La barbe du Bouc croît d'une si grande longueur , qu'on s'en sert pour faire des perruques , en la mêlant avec des cheveux. Les Chandeliers font un grand usage de suif de bouc. On prépare les peaux de bouc & de chevre de différentes manières : on les rend aussi douces & aussi moelleuses que celles de dain , & elles sont d'une aussi bonne qualité. On les prépare aussi en maroquin rouge & noir. Le plus beau & le meilleur maroquin rouge vient du Levant : on le rougit avec de la *lacque* & autres drogues. Le plus beau maroquin noir vient de Barbarie. Ces maroquins sont d'autant meilleurs , qu'ils sont plus hauts en couleur , d'un beau grain , doux au toucher , & qu'ils n'ont point d'odeur désagréable. On prépare aussi des maroquins dans plusieurs villes de France ; mais ils n'ont ni la bonté ni la durée des précédens.

On dit que le Bouc s'accouple volontiers avec la Brebis & le Bélier avec la Chevre ; & que ces accouplemens sont quelquefois prolifiques. Cependant on ne voit point que le produit de ces accouplemens soit bien connu ; nous sommes de même très mal informés des *Jumars* , c'est-à-dire du produit de la vache & de l'âne , ou de la jument & du taureau.

BOUC SAUVAGE , BOUC-ÉTAIN ou BOUQUETIN. Espece de Bouc sauvage , qui habite les Alpes de la Suisse & de la Savoie : il surpasse en grandeur le bouc le plus grand. Ses cornes sont brunes , noires , longues , un peu

recourbées en arc, très fortes, marquées dans toutes leur longueur par des éminences. Ses jambes sont menues; son poil est de couleur fauve.

Les Bouquetins sont si légers à la course, qu'ils passent facilement par-dessus les rochers les plus escarpés. S'il leur arrive en sautant de se précipiter, ils tombent sur leurs cornes, & ne se font aucun mal. Lorsqu'on chasse ces animaux sur les montagnes, & qu'ils sont au large, ils se ruent sur les chasseurs; mais lors, dit-on, qu'ils n'ont pas assez d'espace pour se tourner, ils perdent courage & se laissent prendre.

Les Payfans de Suisse se servent, dans leurs maladies, du sang de bouquetin comme d'un excellent sudorifique: ils font même sécher de ce sang, le mettent dans des vessies, & le vendent assez cher. Ce sang est d'autant plus actif, que l'animal s'est nourri de plantes abondantes en parties volatiles. On en faisoit autrefois plus d'usage dans le traitement des pleurésies; mais aujourd'hui, il n'est guere employé que par les gens de la campagne qui craignent les saignées, & auxquels il réussit très bien.

On trouve dans les *boucs sauvages*, lorsqu'ils commencent à vieillir, une espece de *bézoard*: on dit que si l'on n'a pas soin de le retirer dès que l'animal est tué, il disparoît par une prompte dissolution. Quoique ce bézoard soit fort mou lorsqu'on le retire, il acquiert à l'air une très grande dureté. *Voyez BÉZOARD.*

BOUCAGE, BOUCQUETINE OU PIMPRENELLE BLANCHE, *Tragoselinum.* C'est une plante qui pousse des feuilles dentelées, attachées le long d'une côte. Ses tiges rameuses soutiennent de petites fleurs blanches en ombelles, disposées en fleurs de lys. A ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux. Il y en a plusieurs especes qui sont apéritives, détersives, vulnéraires & sudorifiques. Lémeri dit que l'on trouve en certains lieux sur les racines de la grande espece de boucage, des grains rouges, qu'on a nommés *Cochenille silvestre* ou *Cochenille de graine*, mais improprement. *Voyez COCHENILLE.*

BOUFRON. *Voyez SEICHE.*

BOUILLEROT. *Voyez GOUJON.*

BOUILLON BLANC, MOLÈNE, BON-HOMME, CA

latin *Verbascum*. C'est une plante bisanuelle, qui pousse une tige à la hauteur de quatre à cinq pieds, couverte d'une espèce de coton. Ses feuilles sont grandes, molles, cotoneuses, blanches des deux côtés. Les fleurs sont disposées en rameaux, en rose, d'un beau jaune : il leur succede des coques ovales, terminées en pointe. Cette plante fleurit en Juin, Juillet, Août, le long des chemins.

Toute la plante est adoucissante, vulnérable & détersive. Ses fleurs sont principalement employées dans les tisannes adoucissantes, les dyssenteries, la colique : ses feuilles pilées & réduites en une espèce d'onguent avec de l'huile, sont excellentes dans les plaies récentes, ainsi que les emploient les Paysans. Son usage, tant interne qu'externe, est propre pour les hémorrhoides & les demangeaisons de la peau.

BOULEAU, *Betula*. C'est un arbre qui vient assez haut lorsqu'on le laisse croître ; & ce n'est qu'un arbrisseau, lorsqu'on le tient en taillis. Il a plusieurs écorces. L'extérieure est épaisse, raboteuse, blanchâtre ; la seconde est mince, lisse, luisante, unie. Quelques-uns ont pensé que les Anciens s'en servoient comme de papier, sur lequel ils écrivoient avec un poinçon. Le bois du tronc est blanc : ses feuilles sont arrondies, pointues, dentelées à leur contour, un peu épaisses, odorantes, d'une saveur amère. Cet arbre porte des fleurs mâles & des fleurs femelles, séparées & attachées à différentes parties de l'arbre. Les fleurs mâles sont disposées en forme de chaton sur un filet commun, & composées de petites étamines. Les fleurs femelles paroissent sous la forme d'un cône écailleux.

Quoique le Bouleau se plaise particulièrement dans les bonnes terres humides, il vient cependant aussi dans les terrains arides : on l'a vu réussir dans des endroits où tous les autres arbres péroissent. Lorsque le Bouleau de France est à la hauteur des taillis, on en fait des cerceaux pour les tonneaux & pour les cuves. Son bois est recherché pour faire des sabots ; tout le monde fait que l'on fait des balais d'un bon usage, avec les jeunes branches de cet arbre. L'écorce du bouleau est presque incorruptible.

Les Canadiens font avec l'écorce d'une espece de bouleau, de grands canots qui durent long-tems, & qu'ils appellent *Pirogues*. En Suede, on en couvre les maisons. On peut vraisemblablement attribuer cette espece d'incorruptibilité de l'écorce, à la partie résineuse dont elle est remplie; aussi les habitans des Alpes en font-ils des torches, qui brulent & les éclairent très bien.

Sur la fin de l'hiver le bouleau est plein de suc, & répand des larmes. Van-Helmont observe à ce sujet une chose curieuse. Si on fait une incision à cet arbre près de la racine, la liqueur qui en sort est de l'eau pure & insipide. Si, au contraire, on perce jusqu'au milieu une branche de la grosseur de trois doigts, il en découle une liqueur qui a plus de saveur, qui est légèrement acide & agréable: elle est vantée pour le calcul des reins & de la vessie, & pour le pissement de sang. Il faut recueillir cette liqueur avant que les feuilles paroissent, car lorsqu'elles sont venues, elle n'est plus si agréable: lorsqu'elle a fermenté, elle devient bonne à boire, & comme vineuse; elle a une agréable odeur, & peut se conserver une année, dans des vaisseaux bien fermés avec un peu d'huile par dessus. Les Bergers se désalterent souvent dans les forêts avec cette liqueur, sortant des mains de la nature; un seul rameau, dit-on, donne quelquefois en un jour plus de 8 ou 10 livres de cette liqueur: on assure qu'elle enleve les taches du visage, si on l'en lave plusieurs fois par jour, & qu'on le laisse sécher sans l'essuyet.

BOULETTE. *Voyez* GLOBULAIRE.

BOUQUETIN. *Voy.* BOUC SAUVAGE.

BOURDONS, *voy.* à la suite de l'article des Abeilles, celui des ABEILLES BOURDONS.

BOURDONNEUR, espece de Colibri, *voy.* ce mot.

BOURRACHE, *Borrago*. C'est une plante des plus usitées en Médecine, & que l'on cultive dans presque tous les jardins. Sa racine est blanche, de la grosseur du doigt, d'une saveur visqueuse; sa tige est velue, creuse, haute d'une coudée. Ses feuilles sont d'un verd foncé, hérissées de pointes fines & saillantes; au sommet des rameaux, naissent des fleurs d'une belle couleur bleue, en rose d'une seule piece, semblables à la mo-

ette d'un éperon : à ces fleurs succèdent quatre semences noires , ayant la figure d'une tête de vipere.

Cette plante divise les humeurs épaisses & grossieres , rend le sang plus fluide , rétablit les sécrétions & excréctions , & est utile dans toutes les maladies , où il faut éviter les remedes chauds. Elle doit ses grandes vertus à un sel essentiel nitreux ammoniacal ; car lorsque la bourrache est seche , elle fuse comme le nitre sur les charbons ardens. Les fleurs de bourrache sont au nombre des fleurs cordiales ; mais lorsqu'elles sont seches , elles n'ont guere de vertu , aussi dans l'hiver ordonne-t-on préféablement les racines de la bourrache , parcequ'étant fraîches , elles ont toute leur vertu.

BOURDAINE ou AUNE NOIR , *Frangula*. C'est un grand arbrisseau qui croît principalement dans les lieux humides , il porte des fleurs en rose , auxquelles succèdent des baies , rondes , divisées par une rainure qui les fait paroître comme doubles , vertes d'abord , ensuite rouges , & noires lorsqu'elles sont mures. Ses feuilles sont d'un beau verd , assez semblables à celles de l'Aune , mais plus noirâtres , placées alternativement sur les branches ; son écorce est noire en dehors , d'un jaune safrané en dedans. Le bois de cet arbre est blanc & tendre , on le réduit en un charbon léger , estimé le meilleur pour la fabrique de la poudre à canon.

Un quintal de ce bois , dit M. Duhamel , qui coute à-peu-près quatre livres , ne produit que douze livres de charbon. Il y a des Provinces où les Cordonniers ne font point d'usage d'autres bois pour les chevilles de souliers ; la seconde écorce de la racine de cet arbrisseau , est employée par les gens de la campagne dans l'hydropisie & les sievres intermittentes ; elle purge par haut & par bas.

BOURG-EPINE. *Voyez* NERPRUN.

BOURSE A BERGER ou TABOURET. *Bursa Pastoris* ; cette plante croît naturellement dans les chemins , dans les lieux incultes & deserts , elle pousse une tige qui s'éleve à la hauteur d'une coudée. Ses feuilles inférieures sont découpées comme celles du pissenlit , celles

qui embrassent la tige, sont plus petites, garnies d'oreilles à leur base. Ses fleurs sont petites, blanches, en croix, & naissent au sommet des rameaux : à ces fleurs succede un fruit aplati, en forme de petite bourse, ce qui lui a fait donner le nom de Bourse à Pasteur.

Cette plante est mise au rang des rafraichissantes, & vulnéraires astringentes ; elle est regardée comme spécifique dans le pissement de sang ; la plante pilée ou une tente de charpie trempée dans son suc, arrête les hémorrhagies des narines ; la plante fraîche pilée & appliquée sur les plaies récentes, arrête le sang, & prévient l'inflammation.

BOUTARQUE. *Voyez MUGE.*

BOUTEILLES LEGERES, ou **GARGOULETTES DU MOGOL.** *Voyez au mot BOLS.*

BOUTIS : espece de Rat sauvage de la Côte d'or en Afrique, très estimé chez les Negres, par le goût exquis qu'ils trouvent à sa chair, mais très redoutable en revanche par le dommage incroyable qu'il cause à leurs magasins de millet & de ris ; dans une seule nuit, un seul de ces animaux fait dans un champ de bled le même ravage que cent rats : non content de manger au point de mourir, ce dévastateur renverse & détruit tout ce qui n'a pu être la proie de sa gourmandise.

BOUTON DE MER, nom que l'on donne à l'Ourfin. *Voyez ce mot.*

BOUTON D'OR. *Voyez IMMORTELLE.*

BOUVIER. *Voyez GOBBEUR DE MOUCHES.*

BOUVIER ou **PETEUSE**, *Bubulcula* : espece de poisson de riviere, couvert de grandes écailles de couleur argentine, perlée, quoique se tenant communément dans la vase ; long de 3 à 4 doigts, plat, & large d'un bon pouce ; sa gueule est petite, sans dents, sa queue est fourchue : on l'estime apéritif ; les Picards l'appellent *Rosiere*.

BOUVREUIL ou **PIVOINE**, *Rubicilla*. Oiseau un peu plus gros que le *Pierrot*, que ses couleurs mâles & foncées rendent agréable : le dessous du col & le dos sont de couleur cendrée, très legerement teinte de roux. Le mâle a toute la poitrine d'une belle couleur rouge ;

son bec est noir, court, fort, la base du bec inférieur est contournée en forme de croissant, & recouverte de la piece supérieure qui débordé un peu.

Cet oiseau aime beaucoup les premiers boutons qui précèdent les feuilles & les fleurs des pommiers, poiriers, péchers & autres arbres, auxquels il cause de grands dommages. On l'éleve facilement en cage : il est susceptible d'une belle éducation, il apprend sans beaucoup de peine à imiter le son de la flute, & à répéter des airs. Son chant est agréable, mais cependant moins que celui de la *Linotte*. On dit que la femelle chante aussi bien que le mâle ; si cela est vrai, c'est une de ces exceptions que la nature se plaît à mettre aux regles générales, pour répandre plus de variété dans ses productions.

BRAI. Voyez POIX LIQUIDE.

BRANC URSINE. Voyez ACANTHE.

BRÉANT ou BRUANT, *Fringilla*, oiseau de la grosseur du *Pinson*, dont le chant est fort agréable. Les mâles sont presque tout jaunes, à l'exception de quelques parties des aîles & de la queue ; leurs jambes sont d'un rouge couleur de chair. La femelle tire sur le gris, & pond quatre ou cinq œufs : on éleve cet oiseau facilement en cage, en le nourrissant de *navette* & de *che-nevi*.

BREBIS. Voyez BELIER.

BRÈME, poisson du genre des *carpes*, mais plus plat, dont la tête est petite & le corps large. Ce poisson se plaît dans les lacs remplis de fange & à l'embouchure de la Seine ; sa chair est molle, grasse ; il y a des gens qui la trouvent bonne.

On pêche dans l'Elbe trois especes différentes de Brêmes, parmi lesquelles il y en a une dont la chair est d'un très bon goût. La premiere espece de ces Brêmes se plaît plus dans les étangs & les réservoirs, que dans les rivieres ; mais dans les endroits où il y en a trop, les *Carpes* ne profitent pas.

BRÈME ou BRAME, poisson de mer qui ne s'écarte guere du bord, & qui est environ de la longueur d'une coudée ; ce poisson est très bon à manger, ainsi que la *Brème Chinoise*.

Les Hottentots pêchent beaucoup de ces Brêmes, qu'ils prennent rarement dans le filet, mais seulement lorsque la tempête les fait venir par bandes sur le rivage. Les Pêcheurs Européens & Hottentots les font venir auprès de l'hameçon en sifflant & faisant grand bruit.

A l'occasion de la Brême de mer, on lit dans l'*Hist. générale des Voyages*, qu'un Matelot voulant prendre un poisson qu'il croyoit être une brême, à peine l'eut-il touché, qu'il poussa un grand cri, se plaignant d'avoir perdu l'usage de la main. Un autre se moquant de lui, & pressant ce poisson du pied qu'il avoit nud, sa jambe demeura aussitôt sans mouvement. Lorsque cet engourdissement fut passé, quelques mauvais plaisans appellerent le Cuisinier qui étoit sous le pont du vaisseau, & lui dirent de prendre ce poisson pour le préparer; il le prit des deux mains, & le laissant tomber aussitôt, il s'écria en gémissant, qu'il se croyoit attaqué d'une paralysie. Si ce poisson n'étoit pas une espèce de Torpille, il faudroit dire que la *Torpille* n'est pas le seul poisson qui produise cet effet singulier. Voyez au mot **TORPILLE**, la maniere dont on rend raison de ce phénomène.

BRESILLET. Voyez **BOIS DE BRESIL.**

BROCHET, *Lucius*, poisson de lacs, d'étangs & de riviere. Il est remarquable par sa tête longue, de figure singuliere, aplatie dans sa partie antérieure depuis les yeux jusqu'au bout du bec, de forme quarrée & percée de petits trous. Sa mâchoire inférieure est armée de petites dents très aiguës, il n'y en a point à la supérieure, mais il y en a deux rangs sur le palais.

Ce poisson n'aime nullement les eaux salées; il ne se trouve que rarement aux embouchures des rivieres, à moins qu'il n'y soit porté par l'impétuosité de l'eau: alors il devient maigre & sec. Il est très vorace, détruit les autres poissons, suit les carpes dans le tems où elles fraient, pour avaler leur frai. Ces poissons sont si carnaciers, qu'ils s'efforcent d'avalier d'autres poissons presque aussi gros qu'eux; ils commencent par la tête, & ils attirent peu à peu le reste du corps, à mesure qu'ils digèrent ce qui est dans leur estomac. On a vu de ces poissons d'égales forces vouloir se dévorer l'un l'autre, &

venir expirer tous les deux sur le rivage, l'un dans la gueule de l'autre. Le Brochet avale avidement la grenouille & même le crapaud ; mais il revomit ce dernier, ainsi qu'on a en fait l'expérience. On dit qu'il n'attaque point les grosses Perches, parcequ'elles sont armées d'aiguillons qu'elles hérissent ; mais d'autres assurent qu'il les prend en travers, & les serre jusqu'à les faire périr.

La femelle, lorsqu'elle veut jeter son frai, s'éloigne, dit-on, du lieu où elle a coutume de demeurer, de peur que ses œufs ne soient dévorés par d'autres brochets : ce qui paroît assez vraisemblable, vu que les mâles des autres poissons poursuivent les femelles qui sont prêtes à mettre bas, pour en avaler les œufs aussitôt qu'ils sont jettés.

Dans bien des pays on se garde bien, lorsqu'on empoissonne un étang, d'y jeter du brocheton : car il s'en trouve toujours assez sans qu'on y en ait mis. On croit que cela vient de ce que les œufs des brochets se collent aux pattes ou aux cuisses du Héron, s'en détachent ensuite, lorsqu'il vient à la pêche dans un étang, & le peuplent ainsi de frai de brochets. On est dans l'usage dans certains pays d'enfermer les brochets dans des caisses de bois qu'on laisse flotter sur les étangs. & dans lesquels on les engraisse en leur jettant de la nourriture.

Le brochet est rusé, il se tient comme à l'affut contre le courant de l'eau, & lorsqu'il apperçoit quelque proie, il se jette dessus avec avidité. On dit que ce poisson vit très long-tems ; on cite pour preuve celui que *Frederic II* jetta dans un étang avec un anneau d'airain ; on assure que ce brochet fut retrouvé deux cens soixante-deux ans après ; mais ce récit a bien l'air d'une fable.

Les brochets different entre eux pour la grandeur & pour la couleur, suivant l'âge & les lieux ; il n'est pas rare d'en voir qui ont jusqu'à deux ou trois coudées de longueur : on a trouvé quelquefois des *tænia* attachés aux intestins du brochet.

On appelle le Brocheton *Lanceron* ou *Lançon* ; le moyen, celui qui est gros comme le poing *Brochet* ou

Poignard, & le gros qui a plus de dix-huit pouces entre œil & bar, *Brochet Carreau*.

La fécondité de ce poisson est merveilleuse : on a compté dans un brochet femelle, jusqu'à cent quarante-huit mille œufs. Ces œufs excitent des nausées & purgent violemment : aussi les gens du peuple s'en servent-ils quelquefois pour se purger.

La chair du brochet est ferme ; ceux des lacs & des grandes rivières, sont les plus estimés. Il y a des brochets ainsi que quelques autres poissons, auxquels on trouve en même-tems des œufs & une laite, d'où l'on conclut qu'ils sont hermaphrodites. Comme le brochet est fort vorace, & que par conséquent il court beaucoup, la pêche en est fort facile, il se prend de lui-même dans les filets, ou mord à l'hameçon.

BROCHET DE MER. *Voyez* BÉCUNE.

BROU. *Voyez* NOIX.

BROUILLARD, espece de météore, composé de vapeurs & d'exhalaisons, que la chaleur des rayons du soleil élève insensiblement de la surface de la terre & des eaux, & qui retombent ensuite lentement de la région de l'air, en sorte qu'elles y paroissent comme suspendues

Les brouillards ne sont le plus souvent composés que de parties aqueuses, alors ils n'ont point de mauvaise odeur, & ne sont point nuisibles à la santé ; mais quelquefois ils sont mêlés d'exhalaisons, comme cela est assez ordinaire dans les pays sulphureux & marécageux ; alors ils ont une mauvaise odeur, & sont très mal sains. Lorsque le brouillard est composé d'exhalaisons, on trouve quelquefois sur la surface des eaux, après la chute du brouillard, une pellicule rouge, & même assez épaisse.

Lorsque les années sont pluvieuses, il tombe souvent en France des brouillards gras, que l'on croit causer aux bleds la maladie que l'on nomme *nielle*. Le seigle surtout se corrompt à un tel point, que le pain dans lequel on en met, occasionne la gangrene. *Voyez* au mot BLED, l'article des maladies du bled ; ainsi qu'au mot *Seigle*, les maladies de ce grain.

Les brouillards ne sont que de petits nuages placés dans

la plus basse région de l'air, & les nuages ne sont que des brouillards qui se sont élevés plus haut.

Les objets qu'on voit à travers le brouillard, paroissent plus grands & plus éloignés : effet produit par la réfraction de la lumière.

BROUSSIN D'ERABLE. *Voyez* ERABLE.

BRUN DE PLÂTRE. C'est une petite pierre luisante, qu'on trouve dans les carrières de plâtre, & dont les batteurs d'or se servent pour couper l'or sur le couffin, en le saupoudrant de cette pierre calcinée & réduite en poudre. *Voyez* *Dict. d'Oristologie*.

BRUN-ROUGE, c'est le nom que l'on donne à une espèce d'ochre ferrugineux, & dont on fait usage dans la peinture. *Voyez* OCHRE.

BRUNELLE, *Brunella*, plante qui croît dans les prairies, ainsi que la *bugle*, de laquelle elle diffère peu au premier aspect. Mais la différence est facile à saisir dans la fleur, qui est d'une seule pièce en gueule, dont la levre supérieure est en casque. Ses propriétés sont les mêmes que celles de la *bugle*, voyez ce mot.

BRUNETTES, nom que les Hollandois donnent à l'espèce de coquillage que l'on nomme Rouleaux ou Olives. *Voyez* ce mot.

BRUSQUÉ. *Voy.* GENEST ÉPINEUX.

BRUYERE, en latin *Erica*. C'est une plante dont il y a plusieurs espèces; les unes s'élevent très peu, les autres s'élevent en petits arbrisseaux. Les bruyeres fleurissent vers les mois de Juin & Juillet, & font voir de petites fleurs en cloche fort jolies, & diversement colorées suivant les espèces.

Les bruyeres croissent naturellement dans les lieux secs, les landes & les forêts. On dit que le miel que les abeilles recueillent sur les fleurs des bruyeres, est jaune, syrupeux, & peu estimé. Ces plantes & toutes celles dont la fleur est en cloche, fournissent aux mouches d'abondantes récoltes, parceque la liqueur mielleuse y est mieux réunie, & s'évapore peut-être moins. Lorsque les vers à soie sont prêts à se métamorphoser, on leur présente de petits balais de bruyere, sur lesquels ils filent leur coque. On regarde les feuilles de bruyere comme diurétiques.

BRYONNE, ou **COULEUVRÉE**, *Bryonia*. Il y en a deux especes, dont l'une porte des baies rouges & l'autre des baies noires. La premiere, dont on fait plus d'usage, a une racine plus ou moins grosse, dont la substance est marquée par des cercles, une saveur âcre, désagréable, & une odeur fétide. Cette plante pousse des tiges grimpantes, garnies de mains, ou de longs filets tortillés, à l'aide desquels elle s'attache sur les haies. Les feuilles ressemblent un peu à celles de la vigne, mais elles sont plus petites & un peu rudes; des aisselles des feuilles, sortent des fleurs d'un blanc verdâtre, en forme de bassin, découpées en cinq parties. Il y a deux especes de ces fleurs; les unes plus grandes, qui ne sont point fertiles, & d'autres plus petites, auxquelles succèdent des baies de la grosseur d'un pois, rouges lorsqu'elles sont mures, pleines d'un suc qui excite des nausées.

La racine a la forme d'un navet, & a un goût âcre; c'est pourquoi quelques uns la nomment le *Navet du Diable*. Cette racine fraîche dissout puissamment la pituite tenace: c'est un purgatif âcre & violent; mais étant temperé par la crème de tartre ou quelque sel, il est utile dans l'hydropisie & diverses autres maladies.

BRYON. Voyez **CORALLINE**.

BUCAROS ou **BARROS**. Il est dit dans l'Encyclopédie, qu'on donne ce nom en Espagne & en Portugal, à une espece de terre sigillée qui se trouve dans ces pays. Voyez **TERRE SIGILLÉE**.

On attribue à cette terre beaucoup de propriétés & de vertus; elle est fort styptique & astringente; on la dit bonne dans plusieurs maladies, & on prétend que c'est un excellent antidote contre toutes sortes de poisons. Les Dames Espagnoles se sont fait une telle habitude de mâcher & de prendre continuellement du *bucaros*, qu'on prétend que la pénitence la plus severe, que les Confesseurs de ce pays-là puissent imposer à leurs pénitentes, est de s'en priver seulement pendant un jour, soit que les vertus qu'on lui attribue les déterminent à en prendre si opiniâtrément, soit que la force de l'habitude la leur rende nécessaire.

Le vin conservé dans des vases faits de cette terre, est

prend le goût & l'odeur qui sont assez agréables. Il en est de même de l'eau ; mais quand on l'y verse , il se fait une espèce de bouillonnement & d'effervescence ; & si elle y séjourne quelque tems, elle en sort à la fin , parce-que la matiere de ces vases est très poreuse & spongieuse :

BUCCIN, *Buccinum*. C'est le nom que l'on donne à un *coquillage* de mer à cause de sa ressemblance avec une trompette. Le caractere distinctif de ce coquillage , est d'avoir l'ouverture de la coquille ou bouche , large , très allongée & peu garnie de dents , en quoi il differe des *pourpres* , dont l'ouverture est ronde ; il differe des *murex* , en ce que sa coquille n'est point couverte de pointes.

Quoique l'on fasse trois familles des *Buccins* , des *Murex* , & des *Pourpres* , par rapport à la figure extérieure de leurs coquilles , l'animal qui habite ces coquilles , est presque entièrement le même ; ils ont tous la propriété de donner une liqueur semblable à celle que les Anciens tiroient de la *Pourpre*.

Cette famille des *Buccins* contient un grand nombre d'espèces de coquilles , auxquelles on a donné divers noms , qui ont quelques rapports avec leurs formes ; telles sont le *grand fuseau blanc* , espèce de buccin fort rare , la *Mitre* à fond blanc tachetée régulièrement de rouge , la *Tour de Babel* , dont les contours sont formés de différentes moulures rayées de taches rouges ou noires , sur un fond blanc ; la *Tulipe* remarquable par sa belle marbrure de couleur brune sur un fond blanc ; le *Minarès* , la *Tiarre* , la *Grimace* , & un grand nombre d'autres , dont la vue dans un Coquiller flatte plus , que les descriptions qu'on pourroit en donner , quelques détaillées qu'elles fussent.

L'animal qui habite les coquilles que l'on nomme *Buccins* , est remarquable par une trompe qu'il porte à l'extrémité de la tête , qui lui sert à fouiller le limon & à pomper l'eau de la mer ; c'est par ce canal qu'il laisse écouler la liqueur purpurine employée par les anciens , ainsi que celle de la *Pourpre* , pour teindre en rouge. Le réservoir de cette liqueur est dans un petit vaisseau à côté du colier de l'animal. Ce vaisseau ne contient qu'une bonne goutte d'un fluide un peu jaunâtre , qui passe à la couleur de pourpre , après qu'il a été exposé à

l'air un certain tems. La trompe du *Buccin* n'étant point armée de dents à son extrémité, ainsi que celle de la *pourpre*; il ne perce point comme elle les coquillages; l'animal a outre cette trompe, une bouche & une autre espece de petite trompe qui lui sert de langue; c'est par ce moyen qu'il attire à soi les alimens nécessaires. L'opercule attachée à la plaque charnue sur laquelle il rampe, lui sert de cloison quand il veut se renfermer.

La Société Royale de Londres a découvert il y a environ 70 ans sur les côtes d'Angleterre, une espece de *Buccin* très commune, qui fournit la *couleur pourpre*, si recherchée des Anciens. Sur les côtes du Poitou, M. de Réaumur en a aussi découvert une espece qui donne cette belle couleur. Les *Buccins du Poitou* qui donnent la *pourpre*, se trouvent ordinairement assemblés autour de certaines pierres ou sables, sur lesquels on voit beaucoup de grains ovales, longs de trois lignes, pleins d'une liqueur blanche un peu jaunâtre, assez semblable à celle qui se tire des *Buccins* mêmes, & qui, après quelques changemens, prend la couleur de *pourpre*. Il paroît par les observations de M. de Réaumur, que ce ne sont point les œufs des *Buccins*, ni les grains de quelque plante marine, ni des plantes naissantes, il y a lieu de croire que ce sont des œufs de quelque poisson. On ne commence à les voir qu'en automne. Ces grains écrasés sur la toile, ne font d'abord que la jaunir imperceptiblement: mais si on expose cette toile au grand air, à un soleil vif ou au feu, elle passe en trois ou quatre minutes de cette couleur foible, à un beau rouge de *pourpre*, qui s'affoiblit un peu par le grand nombre de blanchissages. Si la toile n'étoit exposée qu'à un soleil peu vif, elle prendroit d'abord une couleur verdâtre, ensuite une couleur de citron, un verd plus clair, & puis plus foncé, de là le violet, & enfin un beau *pourpre*. Ce seroit une chose assez curieuse, que de fixer à volonté ces couleurs, à chacune des nuances par lesquelles elles passent successivement.

Suivant les expériences de M. de Réaumur, l'effet de l'air sur la liqueur des grains consiste, non en ce qu'il lui enleve quelques-unes de ses particules, ni en ce qu'il lui en donne de nouvelles, mais seulement en ce qu'il change
l'arrangement

L'arrangement des parties qui la composent. M. de Réaumur n'a pas manqué de comparer la liqueur que l'on tire des buccins avec celle de ces grains, & les expériences lui ont démontré que ces liqueurs sont à-peu-près de même nature. Celle des grains est seulement plus aqueuse, elle a une saveur salée, au lieu que celle des Buccins paroît extrêmement poivrée & piquante.

La *Cochenille* donne une très belle couleur rouge, mais qui n'est bonne que sur la laine & sur la soie. Le *Carthame* donne le beau ponceau & le couleur de rose; mais ce n'est que sur la soie, le fil & le coton. Peut-être, dit M. de Fontenelle, les grains de M. de Réaumur nous fourniroient-ils le beau rouge pour la toile. Si on vouloit faire usage de cette couleur en teinture, il seroit plus commode & moins couteux de la tirer des grains, que des buccins. On pourroit écraser une grande quantité de grains à la fois: au lieu que pour avoir la liqueur des buccins, il faut ouvrir le réservoir de chaque buccin en particulier, ce qui demande beaucoup de tems: ou si pour expédier, on écrase le plus petit de ces coquillages, on gâte la couleur par le mélange des différentes matieres que fournit l'animal.

La Chymie, cette science qui analyse la Nature, & la fait paroître sous diverses formes, pourroit trouver des moyens de perfectionner cette couleur, de la faire paroître plus promptement, plus belle, & de la rendre plus tenace. M. de Réaumur a éprouvé que le sublimé corrosif produit cet effet sur la liqueur des Buccins.

BUFLE, espece d'animal du genre des *Bœufs*. Il leur ressemble assez, mais il est plus grand; il est couvert de poils noirs, courts & en petite quantité, & n'en a point à la queue: sa peau est dure & très épaisse. Il y a des Buffles en Asie, en Grece, en Egypte, à Siàm, en Allemagne, en Italie. On dompte cet animal qui est laborieux, & dont on fait usage en Italie pour labourer la terre; on le gouverné à volonté en lui passant aux naseaux un anneau de fer, auquel on attache une espece de bride. S'il est trop chargé, il tombe, sans que les coups puissent le faire relever, à moins qu'on ne lui ôte sa charge. A Rome on vend la chair de cet animal, que

l'on dit être fort gluante : on fait avec le lait de la femelle du Bufile d'excellent fromage. On prétend que si l'on présente au Bufile un morceau d'écarlate, il se met en colere.

BUGLE ou **PETITE CONSOUDE**, *Bugula*. C'est une petite plante qui croît dans les prairies. Elle porte des feuilles d'un verd foncé, arrondies, legerement sinuées, quelquefois purpurines à leurs parties inférieures: leur saveur est un peu amere & astringente. Ses fleurs sont disposées en anneaux, & sortent des aisselles des feuilles; elles sont bleues, d'une seule piece, n'ayant qu'une seule levre: à la place de la levre supérieure, il y a des dentelures.

Cette plante est très utile, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; car c'est un excellent vulnéraire astringent. Elle a de plus la propriété de dissoudre le sang grumelé; c'est pourquoi on fait boire de sa décoction, aux personnes qui ont fait de grandes chutes: son suc appliqué à l'extérieur, guérit les coupures, les plaies & les ulceres.

BUGLOSE, *Buglossum*. Cette plante est d'usage dans toutes ses parties. Sa racine est rougeâtre ou noirâtre en dehors, blanche en dedans, remplie d'un suc gluant. Ses feuilles sont oblongues, ne sont point ridées comme celles de la bourrache, mais garnies des deux côtés de poils semblables. Elle en differe essentiellement par ses fleurs, qui sont d'une seule piece, en entonnoir, d'un bleu purpurin, garnies dans leur milieu d'un bouton obtus, composé de cinq petites écailles velues qui couvrent cinq étamines; les branches qui portent les fleurs sont repliées comme la queue d'un Scorpion avant que les fleurs s'épanouissent.

Cette plante s'ordonne avec la bourrache, ou s'y substitue: ses feuilles fusent sur les charbons comme le nitre; aussi ses vertus sont-elles semblables à celles de la *Bourrache*. Voyez ce mot.

BUGRANE. Voyez **ARRÊTE-BOEUF**.

BUIS, *Buxus*. Il y en a de grandes & de petites especes: la petite especce est le buis que l'on emploie pour former les desseins des parteres. Il y a d'autres especes de buis, dont le tronc est un peu élevé, quelquefois gros

comme la jambe ; le bois en est compact , dur , pesant , jaune , sans moëlle. Les feuilles sont vertes , creusées en cueilleron ; les fleurs sont à étamines & naissent dans des endroits séparés des fruits ; les fruits sont en quelque façon semblables à une marmite renversée.

Cet arbrisseau se plaît à l'ombre ; on dit que son bois rapé est sudorifique , & peut être substitué au *gayac*. Le buis panaché fait un très bel effet dans les bosquets d'hiver. Il est très propre à planter dans les remises , où il pourroit former une retraite commode pour le gibier pendant l'hiver : on tire le gros buis de Champagne & d'Espagne. Ce bois est employé par les Tourneurs , Tabletiers , Graveurs en taille douce , & les Faiseurs de peignes.

BUISSON ARDENT. Voyez NEFLIER.

BUKKU ou SPIRÉE. C'est le nom d'une plante qui croît au Cap de Bonne-Espérance , & dont les Hottentots font grand cas. Lorsque ses feuilles sont seches , ils les réduisent en une poudre qui est d'un jaune luisant , avec laquelle ils poudrent leur chevelure : cette couleur leur paroît une partie considérable de leur parure. *Hist. des Voyages.*

BULBONACH ou LUNAIRE. *Lunaria*. Plante dont il y a deux especes principales : l'une appelée *Médaille* ; sa racine est glanduleuse : elle pousse une tige haute de deux à trois pieds , grosse comme le petit doigt , rameuse , velue , de couleur verte rougeâtre ; ses feuilles sont dentelées , semblables à celles de l'ortie , communément plus grandes : ses fleurs , disposées comme celles du chou , & composées chacune de quatre feuilles rangées en croix , sont rayées ; leur couleur est purpurine : à ces fleurs succèdent des siliques oblongues , plates , arrondies , qui contiennent des semences formées en petit rein , d'un rouge brun & d'une saveur âcre , amère. L'autre espece se nomme *Bulbonach* , elle croît de même que la précédente avec ou sans culture ; ses feuilles sont plus larges ; ses siliques plus longues & plus étroites que dans la *médaille*. Les semences de ces plantes sont estimées diurétiques & antiépileptiques.

BUMBOS , espece de Crocodile qui marche en troupe , & dont la Gambia en Afrique est remplie. Cet ani-

mal est si redoutable aux Negres , qu'avant la navigation des Blancs dans cette riviere , ils n'osoient disenterils , y laver seulement leurs mains , ni la traverser à gué ou à la nage. Les exemples de la voracité de ces animaux ne sont pas rares ; c'est pourquoi les Negres prennent de grandes précautions pour faire traverser la riviere à leurs bœufs : comme ils y sont souvent obligés pour la commodité du pâturage , ils saisissent le tems de la basse marée , & se mettant cinq ou six dans un canot , ils tirent le bœuf avec deux cordes , l'une attachée aux cornes , & l'autre à la queue , tandis qu'un Marbus armé d'un fétiche national , monte sur l'animal , fait des prieres , & crache sur lui pour charmer les Crocodiles.

BUNETTE. Voyez MOINEAU.

BUPRESTE , en latin *Buprestis*. C'est un nom que Linneus donne à sept especes d'insectes coleopteres , c'est-à-dire , dont les ailes sont renfermées dans des étuis. La plupart de ces insectes ont des couleurs assez brillantes ; quelques-uns ont des points de couleur d'or ; il y en a une especes aussi petite qu'une puce : d'autres sont de la longueur d'un travers de doigt. La plupart de ces insectes habitent les lieux humides , les bords des eaux ; la plus grande partie de leur tête est enfoncée dans la poitrine , ce qui fait qu'elle paroît placée de travers ; leur corps est rétréci par derriere , & un peu applati par dessus : tous ces insectes ont une mauvaise odeur.

Lorsque les animaux en passant l'herbe , en avalent malheureusement , leur corps devient tendu , enflé , & ils périssent , comme s'ils eussent avalé des *Cantharides*.

Dans les Dictionnaires françois , on donne le nom de *Bupreste* à un insecte qui est un Proscarabée du genre des *Cantharides* , dangereux pour les animaux , & que les Bergers appellent *Enfle-bœuf*. Voyez ce mot.

BUPRESTE. C'est aussi le nom d'une petite Araignée rouge , qui dévorée par les bœufs , leur cause les mêmes accidens que le *Bupreste* dont on vient de parler.

BURGAU , Limaçon à bouche ronde , qui selon le P. du Tertre dans son *Histoire Naturelle des Antilles* , est aussi commun dans ces isles bordées de rochers , que les Limaçons en France. Il y en a de plusieurs especes

différentes : on voit de ces coquillages de la grosseur du poing, mais le plus communément, ils n'en excèdent point la moitié. Il y en a une espece très grande appelée *Olearia* ou *Rotunda*, qui tient quatre livres d'eau : on en faisoit usage autrefois pour mettre de l'huile.

Lorsqu'on retire ces coquillages de la mer, la coquille paroît grise brune ; mais lorsqu'à l'aide des acides, on a enlevé toute la matiere terreuse qui l'environnoit, & qu'on l'a fait passer sous la meule douce ; alors on voit briller une coquille argentée, nuancée de grisaille d'une maniere inimitable. Il y a une espece de *Burgau* très beau, nuancé de verd, que l'on appelle *la peau de serpent*.

C'est de ces diverses especes de coquilles que les ouvriers tirent cette belle nacre qu'ils appellent *burgau-dine*, & qui est plus estimée que celle des perles : ils font avec cette nacre de jolis ouvrages de bijouteries, comme tabatieres, couteaux, & autres.

Le *Burgau* a pour *opercule* une écaille noire, ronde, & mince comme une feuille de papier, mais plus forte que la corne, avec laquelle au moindre danger il s'enferme exactement dans sa coquille. On ne peut retirer l'animal de sa coquille qu'en le faisant cuire : on n'en mange que la partie tournée en limaçon, après avoir ôté un intestin verdâtre qui contient ses excréments, & que l'on dit être fievreux.

BUSE, LANIER ou BONDRÉE, *Buteo vulgaris*, c'est le plus gros de nos oiseaux de proie : il est de la grosseur du *Faisan*. Sa longueur est d'environ vingt pouces ; ses aîles étendues ont quatre pieds & plus : le plumage de cet oiseau est mêlé de couleur de rouille & de noir. Il a, ainsi que tous les autres oiseaux de proie, la vue perçante, & est armé de griffes vigoureuses.

Lorsque la Buse est en colere, elle ouvre le bec & tient pendant quelque tems sa langue avancée jusqu'à l'extrémité du bec. Cet oiseau est un excellent chasseur, il se nourrit de lapins, de levreaux, de perdrix, qu'il enleve dans ses griffes au milieu des airs, cherchant quelque lieu retiré & solitaire pour dévorer sa proie. Lorsqu'il ne peut rien attraper de mieux, il se nourrit

de rats , de taupes , d'oiseaux , & même de vers de terre & d'insectes.

On voit beaucoup de variétés dans ces oiseaux , occasionnées , soit par l'âge , soit par le sexe. Les œufs de la *Buse* sont blancs & parsemés de quelques taches roussâtres. L'observation n'a point confirmé ce que l'on avoit avancé , que le mâle avoit trois testicules.

BUSARD DE MARAIS , *Milvus æruginosus* , oiseau de proie de la grosseur de la *Corneille* , dont les plumes du corps sont de couleur de rouille foncée ; le dessus de la tête est d'un jaune roussâtre , les pieds & les jambes sont jaunes , le doigt extérieur tient au doigt du milieu par une membrane. Il est à remarquer que le côté intérieur de l'ongle du milieu est tranchant. *Voyez OISEAU DE PROIE.*

BUTUA. *Voyez PAREIRA - BRAVA.*

BUTOR , espece de Heron. *Voyez HERON.*

BYSSUS. *Voyez BISSUS.*



C A A

CAA-APIA, c'est une petite plante qui croît au Bresil, dont la racine est de la grosseur d'un tuyau de plume de cigne. Ses feuilles sont d'un verd luisant en dessus, blanchâtres en dessous : sa fleur est radiée. Les Habitans du Bresil pilent la plante entière, & font usage de son suc contre la morsure des serpens, & la blessure des fleches empoisonnées. On dit même qu'il suffit de présenter la racine du Caa-Apia ou celle d'Angélique, au serpent nommé *Boiciningua*, pour l'étourdir & le faire périr.

CAAPÉBA, est une plante du Bresil, qui a beaucoup de rapport avec la clématite. Elle pousse des tiges très sarmenteuses, & qui s'attachent aux arbres voisins. Ses feuilles sont fort minces, verdâtres en dessus, tantôt rondes, & tantôt ayant la forme d'un cœur. Il s'éleve d'entre elles des pédicules roux, portant en leurs sommets au mois de Juillet des fleurs jaunâtres; il succede à chacune de ces fleurs un petit fruit gros comme un pois, ovale, rouge en dehors, verd en dedans. Sa racine, principale partie de cette plante d'usage en Médecine, est d'abord grisâtre, & grosse comme le petit doigt; mais en vieillissant, elle devient noire, & grosse comme le bras. La substance intérieure de cette racine est compacte, onctueuse, d'un goût amer. Quelques Botanistes ont cru que c'étoit le *contrayerva*. Voyez **LOCHNER** & les nouveaux genres du *P. Plumier*.

Cette racine est alexipharmaque : coupée par tranches, infusée & macérée pendant quelques jours dans de l'eau, elle donne à cette liqueur un goût de vin ou de biere. Cette décoction est bonne pour la morsure des serpens : on tire aussi le suc de la feuille & de la racine pilées ensemble, & on le mêle dans du vin pour le même usage.

CABARET, **OREILLE D'HOMME**, **RONDELLE**, **GIRARD-ROUSSIN**, **NARD SAUVAGE**, en latin *Asarum*. C'est une plante qui a été en grande réputation dans le siecle dernier, comme errhine. Elle se plaît dans les forêts; elle est très basse & toujours verte. Ses feuilles ont

une figure assez approchante de celle de l'oreille ; ce qui l'a fait nommer *Oreille d'homme*. Elle porte des fleurs à étamines, purpurines, auxquelles succèdent des fruits divisés en six loges, qui contiennent des graines semblables aux grains de raisin. Sa racine est petite, anguleuse, recourbée, fibreuse, tortueuse, noueuse & brunâtre.

Les feuilles & les racines du Cabaret sont douées d'une odeur pénétrante & d'un goût âcre. Elles provoquent fortement le vomissement & les selles. Les meilleures nous sont apportées sèches du Dauphiné, du Languedoc & de l'Auvergne.

Un Médecin Anglois a éprouvé que quatre ou cinq grains de feuilles de cette plante en poudre, prises en guise de tabac, sont très utiles dans les maux de tête. On les prend le soir en se couchant ; le sommeil n'en est point troublé, & le lendemain il s'évacue une grande quantité de sérosités par les glandes du nez. Ce flux, suivant l'observation de l'Auteur de la Matière Médicale, dure quelquefois trois jours entiers, ce qui cause un grand soulagement au malade. Ce remède a été aussi éprouvé avec succès dans une paralysie de la langue & de la bouche. On appelle cette plante la *Panacée des fièvres quartes* : les paysans en font leur fébrifuge. Les Maréchaux font prendre de la racine de Cabaret aux chevaux, depuis une once jusqu'à deux, pour les guérir du farcin. On trouve quelquefois, au rapport de Pomet, sous les racines du Cabaret, environ un pied dans terre, une maniere de truffe ronde, de couleur jaunâtre en dehors, blanche en dedans, empreinte d'un suc laiteux, caustique & brûlant. On a donné, dit-on, à l'*Asarum* le nom de *Cabaret*, parcequ'on s'en servoit autrefois dans les cabarets pour se faire vomir quand on avoit trop bu.

CABÉLIAU ou KABLIAU, espece de morue, nommée ainsi par les Hollandois. Sa chair est d'un goût exquis, & passe généralement par-tout pour un manger délicieux. Voyez au mot MORUE.

CABOCHE, poisson le plus commun qu'il y ait dans la grande riviere de Siam, & dont les Nations voisines font grand cas. Les Hollandois en font de grosses provisions pour Batavia. Etant séché au soleil, il leur tient

lieu de jambon. Ce poisson est long d'un pied & demi, & gros de dix à douze pouces. Il a la tête un peu plate & presque carrée : on en distingue de deux especes ; l'un gris & cendré ; & l'autre noir, qui est le meilleur. Voyez *Hist. génér. des Voy. Tom. IX, page 313.*

CABRIL ou CHEVREAU, *Hædus*. On donne ce nom au jeune bouc ou petit mâle de la chevre, lorsqu'il n'a pas encore six mois ; il est bon à manger. Voyez au mot BOUC.

CABURE, espece d'oiseau de nuit du Bresil, qui s'apivoise, joue avec les hommes, & est fort divertissant. Il est de la grandeur de la grive : il a la tête ronde, le bec court & courbé. Ses yeux sont grands & jaunes : ses jambes sont courtes & couvertes, ainsi que les pieds, de plumes jaunes. Sa queue, onnée & large, commence où ses ailes finissent. La poitrine & le bas du ventre sont de couleur blanche. Il tourne son col de façon qu'il porte son bec sur le milieu du dos. Il se nourrit de chair crue, & fait du bruit par le mouvement de son bec.

CACAO ou CACAOYER. C'est un arbre propre au nouveau Continent, & qui croît naturellement sous diverses contrées de la Zone torride de l'Amérique, & particulièrement au Mexique dans la Province de Nicaragua, sur la côte de Caraque.

Le *Cacoyer* est un arbre de grandeur & de grosseur médiocres, qui varient un peu suivant la nature des sols ; ceux de la côte de Caraque prennent plus de croissance que dans toutes les Isles Françaises. Le bois de cet arbre est poreux & fort léger. Ses feuilles sont longues d'environ neuf pouces sur quatre de large ; aux feuilles qui tombent il en succede d'autres, en sorte que cet arbre ne paroît jamais dépouillé : il est garni en tous tems d'une multitude de fleurs en roses extrêmement petites ; mais il en est plus chargé vers les deux solstices, qu'en toute autre saison. Les fruits parvenus à leur perfection, sont de la grosseur & ont la figure d'un concombre, qui seroit pointu par le bas, & dont la surface seroit taillée en côtes de melon. Ces fruits sont suspendus le long de la tige & des meres branches, & non point aux petites branches comme nos fruits d'Europe. Cette disposition des fruits n'est point particuliere à cet arbre, elle lui est

commune avec les *Cocotiers*, les *Calebassiers*, les *Abri-cotiers* de *S. Domingue* & les *Papayers*.

On voit presque toute l'année sur le *Cacaoyer* des fruits de tout âge, qui mûrissent successivement; la cosse de ce fruit a environ quatre lignes d'épaisseur. Sa capacité est remplie d'environ trente ou trente-cinq amandes de *cacao*, séparées par une substance blanche, mais qui est mucilagineuse & d'une acidité agréable, lorsque le fruit est mûr; un morceau mis dans la bouche étanche la soif, & rafraîchit agréablement, pourvu que l'on ne comprime point avec les dents la peau du cacao, qui est très amère. Les nervures principales de la queue se ramifient, s'introduisent à travers la peau du fruit; & ainsi ramifiées, elles vont porter la nourriture à chaque amande, en sorte que l'on peut dire que le tout ensemble forme comme une espèce de grappe.

Les amandes de *Cacao* sont assez semblables aux *Pistaches*, mais plus grandes & plus grosses, arrondies, couvertes d'une pellicule sèche & dure; la substance de l'amande est un peu violette, rousâtre & d'un goût amer & légèrement acerbe, qui cependant n'est pas désagréable. On en distingue dans le commerce de deux sortes principales, la première qui est la plus grosse, est appelée *gros caraque*, & l'autre *cacao des îles* ou de *Cayenne*. Il est à remarquer que le germe du cacao est placé au gros bout de l'amande, au lieu que dans nos amandes européennes, il est à l'autre bout.

On dit que plusieurs nations de l'Amérique faisoient usage de ces amandes, comme de monnoies; c'est pourquoi quelques-uns ont appelé ces amandes *pécuniaires*.

Plantation du Cacao.

Le cacao fait un objet assez considérable de commerce dans le nouveau Continent; aussi apporte-t-on beaucoup de soin à la culture des cacaoyers. A la côte de *Caraque* on dispose ces arbres à la distance de douze à quinze pieds afin qu'ils profitent mieux; on a grande attention sur-tout de les mettre à l'abri des vents & ouragans, qui renversent & quelquefois déracinent ces arbres, qui sont à pivot, & n'ont que quelques racines

superficielles ; ils se plaisent dans les lieux plats & humides , au milieu de bois que l'on a brûlés pour défricher l'emplacement. Comme on ne fait venir ces arbres que de semences , on a soin de ménager de l'ombre au jeune plant ; pour cet effet on plante du *manihoc*) arbruste avec la racine duquel on fait *la cavasse* & la farine qui sert de pain à tous les habitans naturels de l'Amérique , voyez *MANIHOC*) & c'est à l'ombre de ces arbrustes qu'on plante les amandes de cacao. Lorsqu'au bout de neuf mois la plantule a commencé à s'élever , on arrache le manihoc & on replante entre les rangées d'arbres , des *giraumonts* , des *citrouilles* , des *concombres* , des *choux caraïbes* , qui par leurs larges feuilles , empêchent les herbes étrangères de croître. Au bout d'un an , les cacaoyers ont environ quatre pieds de haut ; leur maniere de croître , est de former une tête en couronne. Si l'on abandonne l'arbre à lui-même , il se forme plusieurs ordres de couronnes , les unes au dessus des autres ; mais elles ne font que nuire à la première , qui est la principale ; aussi a-t-on soin en cueillant le fruit , d'ébourgeonner les couronnes superflues. Nous ne faisons à ces arbres aucune sorte de taille : les Espagnols , dit-on , ont des arbres plus vigoureux & qui donnent de plus beaux fruits que les nôtres , par le soin qu'ils prennent de retrancher tout le bois mort. La nature est si riche dans ce pays , que personne n'a encore tenté de faire sur le cacao usage de la greffe , ce moyen si merveilleux d'améliorer les fruits : il y a cependant lieu de penser que les cacaos en seroient encore meilleurs. Les cacaoyers ne sont dans leur plein rapport qu'à la quatrième ou cinquième année.

Cueillette du Cacao , & maniere de le préparer pour pouvoir être conservé & transporté en Europe.

Lorsqu'on juge que le cacao est mûr , on envoie à la récolte les Negres les plus adroits , qui avec de petites gaules , font tomber les cosses mûres , prenant bien garde de toucher à celles qui ne le sont point , non plus qu'aux fleurs. Dans les mois d'un grand rapport , on cueille tous les quinze jours : dans les saisons moins abondantes ,

on cueille de mois en mois. On met tous ces fruits en tas pendant quatre jours ; si les graines restoient plus long-tems dans leurs coffes , elles germeroient ; aussi , lorsqu'on a voulu envoyer des graines de la Martinique aux isles voisines pour semer , a-t-on eu un soin extrême de ne commencer à cueillir que lorsque le bâtiment de transport alloit mettre à la voile , & de les employer d'abord en arrivant ; dès le cinquieme jour au matin , on retire les amandes de dedans les coffes. On les met en tas sur un plancher couvert de grandes feuilles de balisier ; on les recouvre de semblables feuilles qu'on affermit avec des planches , pour faire éprouver au cacao une legere fermentation , ce qu'on nomme sur les lieux le faire ressuier. Les Negres vont remuer ces tas de cacao soir & matin. Cette opération dure cinq jours : on reconnoît , à sa couleur rousse , qu'il a assez ressué. Plus le cacao ressue , plus il perd de sa pesanteur & de son amertume ; mais s'il ne ressue pas assez , il est plus amer , sent le verd , & germe quelquefois.

Lorsque le cacao a ressué , on le fait sécher au soleil sur des nattes faites de brins de roseaux refendus , & assemblés avec des liens d'écorce de *Mahot*. Voyez *MAHOT*. Ce sont ces graines de cacao ainsi préparées , qui sont apportées en Europe , & vendues par les Epiciers qui les distinguent , comme nous l'avons dit ci-dessus , en gros & en petit caraque , ou gros & petit cacao des Isles , distinction faite d'après la différente préparation & grosseur des amandes elles-mêmes : car il n'existe point réellement deux especes différentes d'arbres de cacao.

Le cacao de la côte de Caraque est plus onctueux & moins amer que celui de nos Isles , on le préfere en Espagne & en France à ce dernier ; mais en Allemagne & dans le Nord ; on est d'un goût tout opposé. Il ne sauroit y avoir entre le Caraque & le cacao des Isles des différences intrinseques bien essentielles , puisque c'est le même arbre qui croît aussi naturellement dans les bois de la Martinique , que dans ceux de la côte de Caraque , que le climat de ces lieux est presque le même , & par conséquent la température des saisons égale. La différence des Cacao n'est pas considérable , puisqu'elle n'oblige qu'à augmenter ou diminuer la dose du sucre , pour

tempérer le plus ou le moins d'amertume de ce fruit. Quant aux différences extérieures, peut être ne viennent-elles que de la nature du sol, & des soins de ceux qui les cultivent. On dit que le Cacao caraque a été terré sur les lieux pendant huit jours, c'est-à-dire, que pendant qu'on l'a fait ressuier, on l'a couvert de quelques pouces de terre; quelques-uns prétendent même qu'on le met dans une fosse en terre creusée exprès.

Quoi qu'il en soit, le Cacao de Caraque est un peu plat, & ressemble assez par son volume & sa figure à une de nos grosses fèves; celui de Saint-Domingue, de la Jamaïque, de l'Isle Cuba, est généralement plus gros que celui des Antilles. L'amande du Cacao a l'avantage de ne se point rancir.

Les Américains, avant l'arrivée des Espagnols, faisoient une liqueur avec le cacao délayé dans de l'eau chaude, assaisonné avec le piment, coloré par le rocou, & mêlé avec une bouillie de maïs pour en augmenter le volume. Tout cela joint ensemble, donnoit à cette composition un air si brut & un goût si sauvage, qu'un soldat Espagnol disoit qu'il n'auroit jamais pu s'y accoutumer, si le manque de vin ne l'avoit contraint à se faire cette violence, pour n'être pas toujours obligé à boire de l'eau pure. Ils appelloient cette liqueur chocolat, & nous avons conservé ce nom.

Les Espagnols cherchèrent à corriger le désagrément de cette liqueur, en ajoutant à la pâte du cacao divers aromates d'Orient & plusieurs drogues du pays. De tous ces ingrédiens, nous n'avons conservé que le sucre, la vanille & la canelle.

Préparation & usage du Chocolat.

On dépouille les amandes du cacao de leur écorce par le feu: on les pele; on les rôtit dans une bassine à feu modéré; on les pile dans un mortier bien chaud, & on en forme une pâte qu'on mêle avec presque poids égal de sucre. Le Chocolat, ainsi préparé, s'appelle *Chocolat de santé*. Quelques personnes prétendent qu'il est bon d'y mêler une légère quantité de vanille, qui en facilite la digestion, par sa vertu stomachique & cordiale.

Lorsqu'on veut un chocolat qui flatte les sens plus agréablement, on y ajoute une poudre très fine, faite avec des gouffes de vanille & des bâtons de canelle, pilés & tamisés: on broye le tout de nouveau, & on le met ou en tablettes ou en moule. Ceux qui aiment les odeurs, y ajoutent un peu d'essence d'ambre. Lorsque le chocolat se fait sans vanille, la proportion de la canelle est deux dragmes par livre de cacao; mais lorsqu'on emploie la vanille, il faut diminuer au moins la moitié de cette dose de canelle. A l'égard de la vanille, on en met deux ou trois gouffes dans une livre de cacao. Quelques Fabriquans de chocolat y ajoutent du poivre & du gingembre; mais les gens sages doivent être attentifs à n'en point user qu'ils n'en sachent la composition.

Dans nos Isles Françaises, on fait des pains de cacao pur & sans addition; & lorsqu'on veut prendre du chocolat, on réduit ces tablettes en poudre, & on y ajoute plus ou moins de canelle, de sucre en poudre & de fleur d'orange. Le chocolat, ainsi préparé, est d'un parfum exquis & d'une grande délicatesse. Quoique la vanille soit très commune aux Isles, on n'y en fait point du tout d'usage dans le chocolat.

L'usage du chocolat ne mérite, ni tout le bien, ni tout le mal qu'on en a dit. Il devient presque indifférent par l'habitude: on ne voit point qu'il fasse, ni grand bien, ni grand mal aux Espagnols, qui s'en sont fait une telle nécessité, que de manquer de chocolat chez eux, c'est être réduit au même point de misère, que de manquer de pain chez nous. Le chocolat de santé fait sans aromates, a la propriété d'exciter l'appétit de ceux qui ne sont point habitués à en prendre. Il soutient très bien ceux qui ont l'habitude d'en prendre journellement le matin. Moins le cacao est rôti plus il nourrit & épaisfit les humeurs; au contraire, plus on le brule, plus il excite l'effervescence des humeurs du corps, parceque son huile devient plus atténuée par le feu. La boisson de chocolat faite avec du cacao peu rôti & très peu d'aromates, est avantageuse dans certains cas pour ceux qui sont atteints de phthisie & de consommation.

On fait avec les amandes de cacao, préparées à-peu-près comme les noix de Rouen, une excellente confiture

propre à fortifier l'estomac, sans trop l'échauffer. On retire du cacao une huile en consistance de beurre, qu'on nomme *Beurre de Cacao*. Cette huile réunit à la vertu anodine des autres huiles, l'avantage de ne point contracter d'odeur & de sécher promptement. Les Dames Espagnoles en font usage comme d'un bon cosmétique, qui rend la peau douce & polie sans qu'il y paroisse rien de gras ni de luisant. Si l'on rappelloit jamais cet ancien usage de l'antiquité, si utile sur-tout pour les personnes âgées, de se frotter d'huile pour donner de la souplesse aux muscles & les garantir des rhumatismes, l'huile de cacao devrait obtenir la préférence : elle se sécheroit promptement, & ne donneroit point de mauvaise odeur : inconvenient auxquels il faut vraisemblablement attribuer l'anéantissement d'un usage si autorisé par l'expérience de toute l'antiquité.

CACHALOT. Voyez à la suite du mot *BALEINE*.

CACHIMENTIER, arbre des Antilles, dont il y a plusieurs especes. Leurs fruits sont d'une forme ronde, & ont environ cinq à six pouces de diametre. Ils sont d'un verd jaunâtre. La substance de ces fruits est de consistance de crème, d'un goût fade, mais rafraichissante ; leurs graines sont grosses comme de petites fèves : il y en a une especie plus grosse, que l'on nomme *Cœur de Bœuf*, parcequ'elle en a la forme & la couleur : il ne faut pas confondre ce fruit, appelé *Cœur de Bœuf*, avec celui appelé *Cœur de S. Thomas*, lequel se trouve dans une des gouffes d'une des especes d'acacia.

CACHOLONG est une especie d'agate blanche, de couleur d'opale, peu transparente, très dure, susceptible d'un assez beau poli : on la trouve isolée comme la plupart des autres cailloux dans le pays des Calmouques sur les bords de la riviere *Caché* ; & comme les habitans du pays donnent le nom de *Cholong* à toutes les pierres, on a fait celui *Cachalong*.

CACHONDÉ est une pâte fort agréable au goût, & qui donne une bonne haleine : elle est composée de cachou, de graines, de bangué, de calamus, & d'une terre argilleuse, farinée, appelée *Masquiqui*. Les Japonois en mâchent toujours, & en offrent à ceux qui

leur rendent visite , de même que les Indiens font à l'égard du *Cachou* & du *Bétel*. Voyez ces mots.

CACHOU, *Catechu*, & improprement *Terra Japonica*, *Terre du Japon*, seul nom sous lequel il a été long-tems connu dans le commerce, parceque les Marchands trompés par la sécheresse & la friabilité de cette substance ont cru que c'étoit de la terre.

Le cachou est un suc gômme-résineux, fait & durci par art en morceaux gros comme un œuf de poule, opaque, d'un roux noirâtre extérieurement, marbré intérieurement; d'un goût astringent, un peu amer d'abord, ensuite plus doux & d'une saveur agréable d'iris ou de violette. Le plus pur se fond en entier dans la bouche. Les Nations qui le vendent y mêlent quelquefois du sable ou d'autres matieres étrangères pour en augmenter le poids. On apporte le Cachou du Malabar, de Surate, de Pégu, & des autres côtes des Indes.

Les sentimens avoient été long-tems partagés sur la nature du Cachou; mais M. de Jussieu a donné un Mémoire bien circonstancié, imprimé parmi ceux de l'Académie pour l'année 1720, dans lequel il démontre que le cachou n'est autre chose qu'un extrait d'Arec rendu solide par évaporation. On donne proprement le nom d'*Arec* ou *Aréca* à la semence qui se trouve dans le fruit d'une espece de palmier, qui croît sur les côtes maritimes des Indes Orientales. Ce fruit a la grosseur & la forme d'un œuf de poule; son écorce tite sur le jaunâtre: elle est molle & bourrue. Au centre de cette filasse est une capsule qui contient une semence assez semblable à celle de la noix muscade. Son goût un peu astringent, qui la rend propre pour l'estomac, est cause que les Indiens s'en présentent dans les visites qu'ils se rendent. (Voyez HELBIGIUS & CLEYER.) Ils les coupent en morceaux, & les présentent sur des feuilles de Bétel, dans lesquelles ils les enveloppent après avoir recouvert la feuille d'une légère couche de chaux, pour conserver plus long-tems dans la bouche cette saveur agréable. On dit que si l'on mange l'Arec encore verd, il cause une espece d'ivresse semblable à celle du vin; mais qu'on dissipe bientôt en prenant un peu de sel & d'eau fraîche.

On fait le cachou en coupant les semences d'arécâ encore vertes, & les faisant infuser pendant long-tems dans une eau qui en dissout la partie gomme-résineuse, & que l'on fait évaporer ensuite en consistance d'extrait. On rend le cachou agréable en le mêlant avec du sucre & quelques aromates. Il donne à l'haleine une odeur agréable; & par son astringtion, il est salutaire dans les fluxions de la gorge. Il arrête les vomissemens, les diarrhées, & convient dans les dysenteries. Il joint à l'astringtion de l'hipociste & de l'acacia, la douceur de la réglisse & du sang dragon, & réunit en soi les vertus de ces différens suc. Il convient le matin à jeun, & après le repas, pour faciliter la digestion. Un gros de cette substance jetté dans une pinte d'eau, lui donne une couleur rougeâtre, une saveur douce, un peu astringente, & en forme une boisson agréable pour ceux qui ont de la répugnance pour les tisannes, & propre dans les dévoiemens, les fievres bilieuses & ardentes.

CADMIE FOSSILE ou NATURELLE, *Cadmia*. Nom que l'on donne à la Calamine ou Pierre calaminaire, espece de minéral qui contient du zinc, du fer, &c.

Le mot *Cadmie* a quantité d'autres significations. Chez les Artistes, on entend par cette expression, une maniere de suie ou de sublimation métallique qui s'attache au haut & aux parois des fourneaux des Fondeurs en bronze. D'autres disent que le mot *Cadmie* vient de *Cadmus*, ce célèbre Fondeur Phénicien, qui trouva le premier l'art de fondre en grand, de purifier, d'allier & de jeter en moule les métaux, & que l'excellence de son art fit appeller en Grece pour y travailler le bronze; opération dans laquelle il entre du zinc, lequel se sublime en partie & en maniere d'incrustation contre les parois intérieures des fourneaux. Telle est la Tuthie, appelée par excellence, *Cadmie des fourneaux*, & qui a la même propriété que la Cadmie fossile, pour convertir le cuivre rouge en laiton. Voyez CUIVRE.

Le nom de *Cadmie* a encore été donné a plusieurs substances bien différentes entre elles, telles que l'arsenic, le cobalt, &c. Les Grecs, les Arabes & les Latins ont jetté beaucoup de confusion sur cette matiere. Voyez la *nouvelle Exposition du Regne minéral*.

CADE, *Juniperus major, baccâ rufefcente*. C'est une efpece de grand genevrier, très commun en Languedoc, qui fe distingue des autres par fa hauteur & par la grofleur de fes fruits rouffâtres, & dont le goût eft moins fort. On retire de fon bois par la cornue, une huile fétide, dont on fe fert en Médecine pour déterger : celle dont les Maréchaux fe fervent pour la galle des chevaux, eft une forte de réfine tirée des vieux pins dans le Nord, lorsqu'on les brule pour en obtenir d'autres produits, que nous citerons à l'histoire des *Pins térébenthiniers*.

CAFFÉ eft le nom que l'on donne aujourd'hui par-tout à la graine du fruit d'un arbre qui s'appelle *Caffier* : fon analogie avec le *Jafmin* lui a fait mériter, à juft titre, le nom de *Jafminum Arabicum*. Cet arbre croît en abondance dans l'Arabie heureufe, & principalement au Royaume d'Yemen. C'est dans un excellent Mémoire de M. Juffieu, que l'on apprend ce que nous allons dire du caffé. Ce Mémoire eft inféré dans ceux de l'Académie, année 1713. L'Europe, dit M. de Juffieu, a l'obligation de la culture de cet arbre aux foins des Hollandois, qui de Moka l'ont porté à Batavia, & de Batavia au Jardin d'Amftterdam. La France en eft redevable au zele de M. de Reffon, qui fe priva, en faveur du Jardin du Roi, d'un jeune pied de cet arbre qu'il avoit fait venir de Hollande. Lorsque M. de Juffieu en donna la description dans fon Mémoire, il n'avoit alors que cinq pieds, & étoit de la groffeur du pouce.

Le Caffier ne fubfifte guere dans les ferres chaudes, que dix ou douze ans. Au bout de ce tems, il peut avoir deux pouces de diametre, & être haut de huit ou neuf pieds, ainfi qu'on peut le voir dans les ferres du Jardin du Roi.

Cet arbre porte des branches fouples, couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine. Ses feuilles font oppofées deux à deux, & rangées de maniere qu'une paire fait une croix avec une autre paire : elles ont quelque refemblance avec celles du laurier ordinaire : elles font toujours vertes, liffes & luisantes en deffus, pâles en deffous : elles font fans odeur, & d'une faveur d'herbe. Ses fleurs font des aiffelles des feuilles au nombre de

quatre ou cinq : elles sont blanches ; quelquefois d'un rouge pâle , odorantes , d'une seule piece , en forme d'entonnoir , partagées le plus souvent en cinq découpures , comme le jasmin d'Espagne. Le pistile se change en un fruit ou baie molle , verte d'abord , ensuite rouge , & enfin d'un rouge plus obscur lorsqu'il est dans la parfaite maturité , de la grosseur d'un bigarreau , ayant à son extrémité une espece d'ombilic. La chair de ce fruit est mucilagineuse , pâle , d'un goût fade : elle sert d'enveloppe commune à deux coques minces , ovales , étroitement unies par l'endroit où elles se joignent , & qui contiennent chacune une demi féve ou semence , l'un verd pâle ou jaunâtre , ovale , voûtée par le dos , plate du côté opposé , & creusée de ce même côté d'un sillon assez profond. C'est-là ce grain si connu sous le nom de *Caffé* , & dont les seuls habitans d'Yemen , qui fournissent le *caffé Moka* , débitent tous les ans pour plusieurs millions. Le *Caffé Moka* a une couleur jaunâtre , & une bonne odeur ; celui de *Bourbon* est blanchâtre , allongé & inodore ; mais celui des *Isles* est verdâtre , & a l'odeur & le goût un peu herbacés.

L'arbre du *caffé* croît dans son pays natal , & même à Batavia , jusqu'à la hauteur de quarante pieds ; mais le diametre de son tronc n'excede pas quatre à cinq pouces. On en recueille deux ou trois fois l'année des fruits murs , & on les fait sécher : on y voit en toutes les saisons des fruits , & presque toujours des fleurs. Les vieux pieds donnent moins de fruit que les jeunes , qui en donnent dès-là troisieme ou quatrieme année de la germination. La semence du *caffé* ne germe point , ainsi que plusieurs autres semences des plantes , à moins d'être mise en terre toute récente ; pour lors on la voit lever six semaines après. Ce fait , dit M. de Jussieu , justifie les habitans du pays où se cultive le *caffé* , de la malice qu'on leur a imputée de tremper dans l'eau bouillante , ou de faire sécher au feu celui qu'ils débitent aux étrangers , dans la crainte que , venant à élever comme eux cette plante , ils ne perdissent un revenu des plus considérables.

L'usage du *caffé* avant le seizieme siecle , n'étoit presque point connu. L'Arabie étoit autrefois le seul lieu d'où il en vint. On l'a transporté & cultivé avec succès dans

diverses Colonies appartenantes aux Européens ; telles que Surinam & Java. Le Caffé de Moka , ville d'Arabie , est toujours le plus estimé par son odeur plus suave & plus agréable. On le partage encore en trois qualités différentes , dont la meilleure , appelée *Bahouri* , est réservée pour le Grand Seigneur & le Serail ; les deux autres , qui sont le *Saki* & le *Salabi* , se débitent en Arménie , en Perse & en Europe. On laisse à d'autres , dit M. de Jussieu , le soin de rapporter au vrai ce qui a donné occasion à l'usage du Caffé , & d'examiner si l'on en doit la première expérience à la vigilance du Supérieur d'un Monastere d'Arabie , qui , voulant tirer ses Moines du sommeil qui les tenoit assoupis dans la nuit aux Offices du chœur , leur en fit boire l'infusion , sur la relation des effets que ce fruit causoit aux *Boucs* qui en avoient mangé : ou s'il faut en attribuer la découverte à la piété d'un Mufti , qui , pour faire de plus longues prières , & pousser les veilles plus loin que les Dervis les plus dévots , a passé pour s'en être servi des premiers. Quoi qu'il en soit , l'usage du caffé est devenu présentement très commun.

Il est bon d'observer que des trois manieres d'en prendre l'infusion , savoir , ou du *Caffé mondé* , & dans son état naturel , ou du *Caffé rôti* , ou seulement des enveloppes propres & communes de cette substance , la seconde de ces manieres est préférable à la première , & à la troisième appelée aussi *Caffé à la Sultane*. Le Caffé , par ses principes salins , volatils & sulphureux , cause dans le sang une fermentation utile aux personnes replettes , pituiteuses , & à celles qui sont sujettes aux migraines. Ces mêmes effets le rendent nuisible aux personnes qui sont d'un tempérament très sensible , de même qu'à ceux qui sont d'un tempérament ardent , sec & bilieux ; & l'on peut dire qu'en général le grand & fréquent usage en est dangereux , sur-tout lorsqu'on le prend sans lait.

CAGNOT BLEU , grand poisson cartilagineux , de la famille du *Chien de mer*. Voyez ce mot.

On le nomme aussi *Chien de mer*. Son dos est d'un bleu obscur , & son ventre blanc ; la tête terminée en pointe : il a dans la gueule , à la partie d'en bas , deux

angs de dents pointues, larges vers le côté, une langue épaisse; d'ailleurs il est semblable au *Chien de mer*. Ce poisson est très hardi, & aime passionnément la chair humaine. Rondelet raconte avoir vu sur le bord de la mer un homme qui en fut poursuivi, & faillit d'en être mordu aux jambes. La chair en est dure, de mauvaise odeur, difficile à digérer; mais très nourrissante: il y a des personnes qui aiment le foie de ce poisson.

CAILLE, *Coturnix*. C'est un oiseau d'un ramage assez agréable, de la grosseur d'une forte Grive, d'un assez beau plumage, & qui est de passage. Son vol est pesant, peu élevé de terre. Les cailles tiennent leurs pieds pendans comme un oiseau de riviere: elles partent deux à deux, & volent plus de nuit que de jour. C'est au peu de durée de leur vol qu'on doit la facilité de les prendre à la course, quoiqu'elles courent beaucoup & diligemment. Leur grosseur & leur plumage diffèrent peu dans tous les climats où l'on en trouve; tels qu'à Madagascar, à la Gambra, à Cayenne & en Europe. Le bec de la Caille a un demi pouce de longueur: il est un peu aplati; la piece inférieure est noirâtre; la supérieure est brunâtre, pointue & courbée: l'iris des yeux est couleur de noisette; le ventre & la poitrine d'un jaune pâle, mêlé de blanc, & la gorge a une teinte de roux de plus. L'on remarque sous la piece inférieure du bec, une large bande noirâtre qui s'étend en bas; & au-dessous des yeux une ligne blanchâtre qui passe sur le milieu de la tête, dont les plumes sont verdâtres. Ces diverses couleurs se rencontrent sous les aîles & dans presque tout le plumage de cet oiseau: elles représentent comme des écailles. La queue de la caille est courte; ses pattes sont grises, pâles, recouvertes d'une peau écailleuse comme tuilée; le dessous du pied est jaunâtre. Une chose remarquable, est que le doigt extérieur tient par une membrane au doigt du milieu, jusqu'à la première articulation.

La caille se nourrit ordinairement de bled; de millet & de quelques autres graines: on la trouve préféralement dans les bleds verts, ou dans leur chaume quand ils sont coupés; aussi ne les voit-on ni avant ni après ce tems. Cet oiseau multiplie prodigieusement: la caille

fait son nid contre terre, & y dépose jusqu'à seize œufs au commencement du mois de Mai; & les femelles qui éclosent de ces œufs, sont déjà en état de s'apparier vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre. Les œufs de cet oiseau sont bariolés. Les petits se nomment *Cailletaux*: on remarque que la mere les conduit dans la campagne, & qu'elle les retire sous ses aîles, à la maniere des poules & des perdrix.

CAILLE, ROI DES CAILLES, *Ortygometra*. On nomme ainsi une espece d'oiseau, qui, dit-on, sert de guide aux cailles quand elles font leur migration, & qui est le *Râle terrestre & noir* de Belon. Quoi qu'il en soit, cet oiseau pese environ cinq onces: son bec est long d'un pouce & demi. Il a treize à quatorze pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, ou seulement onze pouces jusqu'au bout de la queue. L'envergure est d'un pied & demi: les jambes sont fort longues, dégarnies de plumes jusqu'au-dessus de l'articulation du genou; le bas de la poitrine & le ventre sont blancs: cet oiseau est d'ailleurs marqueté comme la caille, c'est-à-dire semé de plusieurs taches jaunes, blanchâtres, brunes, & d'autres nuances de couleurs.

CAILLE DE BENGALE, *Coturnix Capensis aut Bengalensis*. L'oiseau auquel les Anglois ont donné ce nom, est peut-être, selon Klein, une variété de l'espece précédente, le *Roi des Cailles*.

La Caille jeune, tendre, grasse & bien nourrie, tient un rang distingué parmi les mets les plus exquis qu'on sert sur nos tables. Sa chair est de bon suc: elle excite l'appétit, & convient à toutes sortes d'âge & de tempérament: on en fait des consommés laxatifs.

Pour prendre les Cailles on se sert des ruses suivantes. Si c'est à leur nouvel avènement dans nos climats, c'est-à-dire quand le bled est dans sa verdure & dans le tems de leurs amours, l'Oiseleur, ayant tendu ses filets de grand matin, se cache à une certaine distance, & au-dessous dans les bleds: là il contrefait par trois fois le chant de la caille avec un instrument de cuir & d'os, appelé *Courcaillet* ou *Carcaillot*. Alors le mâle, croyant que c'est la voix de la femelle, accourt au plus vite pour satisfaire à son amour; aussi-tôt l'Oiseleur se leve &

Le montre à lui. L'oiseau voulant s'envoler donne dans le filet & se prend. Mais après l'été, lorsqu'elles sont hors d'amour, qu'elles ne chantent plus, & qu'elles se tiennent dans les chaumes pour y vivre des grains qui sont tombés des épis, on les prend à la tirasse, ou, mieux encore, par le moyen d'un chien dressé à cette chasse, qui les arrête tout court, &c. Les mâles sont courageux; ils aiment tant à se battre, qu'autrefois dans Athènes, on prenoit plaisir à les dresser au combat à la manière des coqs : on voit encore quelquefois à Naples, tout le monde s'assembler avec un vif empressement à ce spectacle, comme à un combat de gladiateurs. Il est étonnant de voir un oiseau si foible, montrer autant d'audace & de courage. Il est si amateur de sa liberté, que, quoiqu'on l'ait nourri pendant deux ou trois ans, pour peu qu'il trouve l'occasion de la recouvrer, il s'envole, & va chercher les endroits où il se plaît.

CAILLEBOT. Voyez OBIER.

CAILLELAIT ou PETIT MUGUET, en latin *Galium*. Le Caillelait est une plante qui s'éleve à la hauteur de neuf ou dix pouces. Le long de ses tiges, sont disposées à l'endroit des nœuds des feuilles en rayons au nombre de cinq, & le plus souvent de neuf. Ces tiges soutiennent à leurs extrémités de petites fleurs en cloche, évasées, partagées en quatre parties, & ramassées en grappe. Ces fleurs sont jaunes dans une espece, & blanches dans l'autre. Aux fleurs succedent des fruits composés de deux semences d'une figure assez semblable à celle d'un croissant.

Le Caillelait à fleurs jaunes, est celui dont on fait le plus d'usage : les sommités fleuries de cette plante font cailler le lait, de même que le *Pinguicula* des Suédois. Le Caillelait, appliqué extérieurement, guérit l'érysipelle & la brulure; mis dans les narines, il en arrête l'hémorrhagie. Les expériences de M. Guettard lui ont appris que les racines de nos caillelains, ainsi que celles du *Grateron* ordinaire, ont la propriété de colorer en rouge les os des animaux, comme le font les racines de *Garance*.

L'expérience a été faite d'abord avec une espece de Caillelait à fleur jaune, qui croît en bas Poitou sur les

côtes de la mer, dont les racines sont grosses & très abondantes. Les os des poulets que l'on nourrissoit d'une pâtée où l'on mêloit de cette racine en poudre, devinrent d'un rouge couleur de rose, avec les mêmes circonstances que M. Duhamel a observées dans ceux qu'il a nourris avec la racine de garance. M. Guettard a remarqué, dans ces Expériences, que les poulets nourris avec la racine du grateron, sont devenus très gras; pendant que ceux qui l'ont été avec celles du caillelait, sont devenus étiques. Les semences du café grillé ou non grillé, ont rendu de même étiques les poulets qu'on en avoit nourris.

Il est digne de remarque que les racines de ces *Rubiacées* teignent en rouge les os des animaux; tandis que les tiges, les feuilles & les semences de ces mêmes plantes n'ont point produit cet effet, quoiqu'un Auteur ancien ait rapporté qu'une vache, ayant mangé du Caillelait, avoit rendu du lait rouge. Diverses expériences faites sur l'orcanette & sur la cochenille, prouvent que ces matières colorantes ne produisent point le même effet sur les os des animaux. Comme les racines de ce Caillelait du bas Poitou sont très abondantes, & que cette plante croît dans les sables les plus arides, on pourroit la cultiver avec succès dans les mauvaises terres, l'expérience ayant appris qu'elles donnent un rouge aussi beau que celui de la garance. Il y a lieu de penser que toutes les racines des rubiacées donneroient une couleur rouge, leurs racines en ayant toujours quelque teinte.

CAILLETOT. En Normandie, on donne ce nom à une espèce de petit Turbot fort délicat. Voyez TURBOT.

CAILLI, petit Cresson d'eau ou de fontaine, qui croît à deux lieux de Rouen, & particulièrement à Cailli. Voyez CRESSON D'EAU.

CAILLOU, *Silex*. Matière plus ou moins vitrifiable, & qu'on prétend être produite, en grande partie, par de l'argille sableuse. Le caractère essentiel du caillou est d'être dur, & de faire feu avec l'acier; d'être insoluble par les acides, de se changer en verre avec ou sans addition, selon qu'il est plus ou moins coloré, ou plus ou moins opaque. Le feu en réunissant les parties du caillou ou du sable d'une manière homogène, ainsi

que les parties d'argille que l'action de l'air & des autres élémens avoient peut-être divisées, leur rend, selon M. de Buffon, leur première forme. Si l'argille en se condensant, dit cet Académicien, peut devenir du caillou, & du verre, pourquoi le sable en se divisant, ne pourroit-il pas devenir de l'argille. Le verre paroît être la véritable terre élémentaire, & tous les mixtes un verre déguisé : les métaux, les minéraux, les sels, &c. ne sont qu'une terre vitrescible : les substances calcaires, de la nature des coquillages, semblent faire une classe à part.

La Nature fait voir tous les jours à l'Observateur attentif, ce changement naturel de sable & de caillou en argille ; mais par un progrès lent & insensible. Que l'on jette les yeux sur une de ces campagnes incultes, où les cailloux jonchés sont épars çà & là : que l'on examine la surface des cailloux exposés à l'air, leur superficie est toujours très blanche ; tandis que le côté opposé qui touche la terre, conserve sa couleur naturelle. Si on les casse, on observe que cette blancheur pénètre plus ou moins profondément dans le caillou. La partie blanche est tendre comme de la pierre, & s'attache à la langue comme les bols. Il est aisé d'y reconnoître le caillou qui s'altère, se décompose, & tend à reprendre la forme & les propriétés de l'argille & du bol, dont il a été formé. Dans tous les cailloux, c'est la même uniformité : le côté exposé à l'air est blanc & tendre ; tandis que l'autre conserve sa dureté & sa couleur. Ce ne sont donc point des cailloux imparfaits de différens âges, qui n'ont point encore acquis leur perfection.

Cette poussière, tantôt d'un jaune brillant, tantôt semblable à des paillettes d'argent, dont on se sert pour sécher l'écriture, n'est autre chose qu'un sable très pur, en quelque sorte pourri, presque réduit en ses principes, & qui tend à une décomposition parfaite. Ces paillettes se seroient atténuées & divisées au point qu'elles auroient acquis les propriétés de l'argille. Il paroît que le *talc* est un terme moyen entre le verre ou le caillou transparent & l'argille ; au lieu que le caillou grossier ou impur, en se décomposant, passe à l'argille sans intermède.

Les cailloux se trouvent disposés, ou en grandes masses & par couches, ou en morceaux répandus en très grande quantité, soit à la surface, soit dans l'intérieur de la terre, épars quelquefois çà & là dans la craie.

L'eau, en pénétrant les couches de sable vitrifiable de grès, d'argille, d'ardoise, se charge des parties les plus fines & les plus homogènes de ces matières, & elle en forme plusieurs concrétions différentes; tels que les talcs, les amiantes & autres. Le cristal de roche, les pierres précieuses, & même le diamant peuvent être regardés comme des stillations de matières vitrifiables, produites par les eaux.

Les cailloux un peu transparens & d'un grain fin, comme les belles agates, ne se vitrifient point sans addition: il faut les mêler avec une suffisante quantité de sel alkali. Les cailloux blancs sont estimés les meilleurs dans l'usage de la verrerie, parcequ'ils ne contenant point de particules métalliques, ils ne donnent au verre aucune couleur. Ceux qui sont durs, d'un tissu serré & uni, colorés & demi-transparens, sont des sortes d'agates: la substance est la même. La couleur met seule la différence entre ce que l'on nomme *Sardoine*, *Onice*, *Chalcédoine*, *Cornaline* & *Jade*. Voyez chacun de ces mots, & l'article AGATE.

Quant à ce qui regarde les parties constituantes du *Caillou Silex*, nous dirions volontiers avec Henchel: *Oh, Caillou! Caillou! Quelle est la matière qui t'a formé?* Mais nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs en leur présentant les belles idées de M. de Buffon.

CAILLOU D'ANGLETERRE. Voyez ASTROÏTE & POUNDINGUE.

CAKATOCHA. Voyez KAKATOCHA.

CAKILE. Quelques Auteurs prétendent que c'est un raifort marin. Quoi qu'il en soit, cette plante croît sur les parages élevés des mers dans les lieux pierreux: elle pousse beaucoup de tiges, hautes d'un pied. Ses feuilles sont oblongues, plus ou moins étroites, grasses, d'un goût âcre & salé. Ses fleurs, de couleur purpurine, ressemblent à celles de la Roquette. Il leur succède pour fruit des gouffes courtes, pointues, ayant la figure du

fer d'une pique, & renfermant chacune deux semences : on s'en sert dans les lieux où cette plante naît, pour le scorbut & pour la colique néphrétique.

CALAF. On croit que c'est une espèce de saule étranger, qui naît en Syrie aux lieux humides, & dont il est fait mention dans quelques Auteurs, sous les noms de *Ban*, de *Safsaf* & de *Zarneb*. Sa fleur naît avant la feuille. Cette fleur est languette, blanche, lanugineuse, odorante : ses feuilles, grasses au toucher & de couleur perlée, sont beaucoup plus grandes que celles du saule ordinaire. Les Egyptiens distillent les fleurs, & en tirent cette fameuse eau cordiale, qu'ils appellent *Macahalef*, dont ils font usage pour reprimer le trop grand desir de l'acte vénérien. Lémeri dit que le saule, que nous appellons *Marseau*, est si semblable à ce calaf, que l'Ambassadeur de Perse qui vint à Paris en 1715, en fit soigneusement ramasser les fleurs pour les distiller, & en boire l'eau qu'il regardoit comme un puissant rafraichissant.

CALAMBAC & CALAMBOUC. Voyez BOIS D'ALOËS.

CALAMENT, *Calamintha*. C'est une plante qui s'élève environ à la hauteur d'un pied, & qui se divise en plusieurs rejettons anguleux. Ses feuilles sont presque rondes, un peu pointues, légèrement lanugineuses & rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre. On fait usage de trois ou quatre espèces : elles portent toutes dans les aisselles des feuilles, des fleurs en gueule, de couleur purpurine, auxquelles succèdent quatre embrions qui se changent en autant de graines arrondies & noirâtres. Toutes ces espèces de plantes sont remarquables par leur odeur forte & aromatique, qui les rendent utiles dans tous les cas où il s'agit d'inciser puissamment les humeurs visqueuses ; appliquées extérieurement, elles atténuent, répercutent & résolvent.

CALAMINE FOSSILE ou **PIERRE CALAMINAIRE**, *Calaminaris lapis*. La pierre calaminaire est la *Cadmie-fossile* par excellence, ou, à proprement parler, la matrice, la minière terreuse du zinc. Voyez ce mot.

La calamine n'affecte point de figure déterminée : elle est plus ou moins friable & compacte, de différentes

couleurs, & contient, outre le zinc, de la terre, du sable, du fer précipité, souvent de la galène de plomb. Voyez ce mot.

Celle qui est rouge, contient beaucoup de fer; celle qui est grise contient beaucoup de zinc, & est la meilleure pour convertir le cuivre rouge en laiton. Toutes les calamines semblent être des résultats ochracés provenans naturellement de la décomposition & précipitation du vitriol de zinc & du vitriol martial dans des matrices terreuses plus ou moins simples. On trouve la calamine dans les environs d'Aix-la-Chapelle, dans le Duché de Limbourg & dans le Berry. C'est à Namur qu'on la travaille à l'aide des fourneaux & de machines faites exprès, pour en extraire le zinc, & l'associer au cuivre rouge. Cette opération est difficile & curieuse. Voyez la nouvelle Minéralogie, & le Dictionnaire de Chymie.

CALAMUS AROMATIQUE VRAI, *Calamus aromaticus verus*. C'est la tige d'une plante arundinacée, creuse comme un chalumeau, grosse comme une plume médiocre, genouillée, d'un jaune pâle en dehors, blanche en dedans, remplie d'une substance fongueuse, d'un goût âcre, d'une amertume légère, & d'une assez bonne odeur. On nous l'apporte des Indes & d'Egypte toujours sec, en petites bottes hautes de deux ou trois pieds, faciles à casser. Paludanus, Prosper Alpin & le Portugais Garzias, sont les premiers & les seuls qui aient rencontré & décrit la plante du vrai calamus aromatique. Cette plante s'appelle *Cassabel-Darrira*. Il sort de chaque nœud de la tige deux feuilles longues, pointues, vertes. Ses fleurs naissent aux sommités de la tige & des rameaux, disposées en petites ombelles ou bouquets jaunes, auxquels succèdent de petites capsules oblongues, pointues, noires, qui contiennent des graines menues & de la même couleur.

Les Peuples des Indes emploient la tige pour assaisonner le poisson & les viandes bouillies; elle fortifie l'estomach, & facilite la digestion: prise en décoction, elle provoque les menstrues; en fumigation & tirant la fumée par le moyen d'un chalumeau, les Egyptiens remédient à la toux. Les Indiens en font souvent usage

dans les maladies hystériques & les douleurs des nerfs : on l'emploie dans la thériaque , comme propre à résister au venin.

CALCAMOR , oiseau aquatique du Bresil , gros comme un pigeon. Il ne vole point : il marche en troupe ; & avec les pieds & les moignons des ailes , il fend les ondes de la mer avec beaucoup de vitesse : on prétend que ces oiseaux annoncent également le calme & la pluie ; & dans ce tems-là on en voit un si grand nombre autour des vaisseaux , que les Mariniers s'en trouvent importunés.

CALCÉDOINE ou **CHALCÉDOINE** , *Lapis Chalcædonius*. C'est une pierre qui a été mise dans la classe des pierres fines demi-transparentes. La calcédoine est vitrifiable , de couleur blanche , laiteuse , & légèrement teinte de gris , de bleu & de jaune : on y distingue trois couleurs. Si la teinte du bleu est assez foncée pour approcher du brun ou du noir , la pierre prend le nom d'*Agathe noire*. Si la teinte de jaune est assez vive pour approcher de la couleur orangée ou du rouge , la pierre doit être appelée *Sardoine* ou *Cornaline*. Les calcédoines , dont les couleurs sont les plus nettes & les plus vives , se nomment *Orientales*. Leur blanc est plus beau que celui des calcédoines qu'on trouve en Allemagne & en Flandre.

La calcédoine égale l'agate en dureté : on en fait des bagues ou des cachets , parcequ'on trouve ces pierres ordinairement en petits morceaux ; on en voit cependant quelques vases , mais qui sont rares. On prétend que les Anciens avoient une si grande estime pour la calcédoine , qu'ils ne l'employoient que dans les plus beaux ornemens de leurs édifices ; & que le Roi Salomon la prodigua , pour ainsi dire , dans le magnifique Temple qu'il fit bâtir à Jérusalem : les Empereurs Romains recherchoient cette pierre comme une matiere rare & précieuse.

On donne le nom de *Pierres calcédoineuses* à toutes celles qui ont des nuages ou des teintes laiteuses. Ce défaut est assez commun dans les grenats & dans les rubis : on tâche de faire disparoître ces taches par la maniere de

les tailler , en rendant concave l'une des faces de la pierre & l'autre convexe.

La Chymie a trouvé l'art d'approcher de ces beautés, de la Nature , par un procédé avec lequel elle imite aussi l'agate & le jaspe.

CALCUL, *Calculus*. Aujourd'hui on entend par ce mot , des pierres qui ont beaucoup de rapport avec les pierres des animaux ou bézoards. *Voyez ce mot.*

Le mot *Calcul* est même le nom générique de toutes les especes de pierres qui se trouvent dans les divers animaux ; telles que les *perles* , les *pierres d'écrevisses* , la *pierre des poissons* ; celles des *amphibies* , des *oiseaux* & des *quadrupedes*. *Voyez chacun de ces mots.*

Selon les Lithotomistes , le mot *Calcul* est plus particulièrement consacré à la pierre qui se trouve en plusieurs endroits du corps humain , & principalement dans la vessie , dans les reins & dans la vésicule du fiel. On nomme ces pierres **CALCUL HUMAIN** ou **GRAVELLE** , *Calculus humanus* : elles sont ou sableuses ou calcaires , formées par couches concentriques comme le bézoard , tantôt unies , tantôt raboteuses : celles de la vessie sont presque unies , arrondies ou oblongues , avec une couleur grisâtre & fauve : celles des reins sont protubérancées comme le fruit du murier ; ce qui fait qu'on les a nommées *Pierres murales*. Elles sont rougeâtres ; & celles du fiel d'un jaune safrané.

Nous n'insisterons pas sur les causes productrices de cette espece de pierre : elles nous sont peut-être tout-à-fait inconnues. Tirent-elles leur essence de la nature & des propriétés de la masse du sang , & des différens fluides qui le composent ? tout est fort incertain ; & l'on peut dire des recherches que l'on a faites jusqu'ici sur la formation des pierres & des concrétions graveleuses dans le corps humain , qu'elles sont moins une théorie exacte , que quelques observations faites au hasard sur ces sortes de productions. Il seroit cependant à désirer que quelque personne versée dans l'art de guérir , trouvât les moyens de garantir l'humanité de cette maladie si douloureuse & si redoutable. La plupart des remedes proposés jusqu'ici pour en détruire le principe , nous paroissent tous

(excepté les favonneux) plus propres à le produire & à l'entretenir, qu'à le dissiper. Nous croyons cependant devoir parler d'une méthode nouvelle pour dissoudre la pierre. Elle consiste à injecter dans la vessie de l'eau de chaux, tirée des écailles d'huitres calcinées; par ce moyen l'eau de chaux n'est point affoiblie: elle agit immédiatement sur la pierre avec toute sa vertu. M. Roux explique le résultat de cette action, en disant que ce n'est qu'en décomposant le sel ammoniac de la pierre, que l'eau de chaux parvient à décomposer cette concrétion.

CALDÉRON, *Calderonus*. Second poisson, pour la grosseur, après la baleine. Il a le corps plus court; mais il est également de la classe des Souffleurs, c'est-à-dire, qu'il a une ouverture par où il lance l'eau. Sous le regne de François I, on en a vu deux à Paris. La peau, la graisse, la chair, la langue, les poumons, tout est comme dans la baleine. *Voyez ce mot.*

CALEBASSIER D'AMÉRIQUE. C'est un grand arbre qui croît principalement à Marpio, contrée de l'Amérique, & dont on ne peut presque point se passer dans aucune habitation. Ses feuilles, d'un beau verd, ont cinq ou six pouces de longueur & un pouce de largeur: elles sont attachées les unes après les autres le long de la branche. Ses fleurs sont blanches & en cloche: il leur succede des fruits de la figure de nos Calebasses, recouverts d'une écorce ligneuse très dure, épaisse de deux lignes. Ce fruit est nommé par Lèmeri, *Calebasse de Guinée* ou d'*Afrique*, parceque cet arbre, apporté d'Amérique, y est aussi cultivé. On nomme ce fruit *Machamona* en Guinée, *Choyne* ou *Cuieté* dans la nouvelle Espagne, & *Couis* dans nos Colonies Françaises.

On creuse ces calbasses en y jettant de l'eau bouillante pour faire macérer la pulpe, afin de les vuider; & alors elles font d'excellentes bouteilles. Lèmeri dit que les Cannibales en font de petits vases, qu'ils emploient particulièrement pour un mystère qui regarde leur Divinité: ils le creusent également & l'emplissent de maïs & d'autres semences ou de petites pierres, & l'ornent au-dehors de plusieurs sortes de plumes; puis l'ayant percé par le bas, ils y mettent un petit bâ-

ton , & le fichent en terre. Ils ont coutume de garder avec beaucoup de respect trois ou quatre de ces fruits, ainsi accommodés, dans chacune de leurs cabanes : ils les appellent *Maraka* & *Tamaraka*. Ils croient, quand ils manient ce fruit & l'entendent faire quelque bruit, à cause des grains & des petites pierres qui sont dedans, qu'ils parlent avec leur Toupan, c'est-à-dire avec leur Dieu, & qu'ils ont de lui certaines reponses. Ils sont entretenus dans cette superstition par leur *Paigi* ou *Devin*, qui leur fait croire qu'avec le parfum du tabac, & certains enchantemens & marmotemens, ils donnent une vertu divine à leur Tamaraka.

Les Indiens polissent l'écorce du couis, & en font divers vases pour boire & pour manger, qu'ils émaillent agréablement avec du raucou, de l'indigo & autres belles couleurs : leurs desseins à la sauvage sont assez justes pour des gens qui ne font usage ni de regles ni de compas. On voit quelquefois de ces ouvrages dans les cabinets des Curieux. On fait de ces couis, divers ustensiles de cuisine, notamment des plats; & quoiqu'ils soient de bois, on ne laisse pas que d'y faire chauffer de l'eau. Le Calebassier fournit seul la plus grande partie des petits meubles des ménages des Caraïbes, de nos Negres & des Etrangers qui vont aux Isles.

Les Habitans des lieux où croît le calebassier, regardent la pulpe de son fruit comme une panacée pour un grand nombre de maladies. Ils en retirent une liqueur semblable à notre limonade. Aujourd'hui l'on est dans l'usage de faire bouillir cette pulpe, d'en passer la décoction par un linge, ensuite de la mêler avec du sucre, & d'en former un sirop laxatif, dont on fait grand usage aux Isles pour faire vider le sang caillé : ce sirop devient commun actuellement en France, où on l'emploie pour la poitrine. Les oiseaux du pays qui ont le bec fort & robuste, percent ce fruit pour en manger la chair dont ils sont fort friands. La chair de ce fruit desséché, dit Léméri a un goût aussi agréable que le pain d'épice.

Miller nous apprend qu'on a cultivé, par curiosité & avec succès en Europe, ce Calebassier d'Amérique dans une serre d'une chaleur tempérée. Cet arbre demande une terre légère & de fréquens arrosemens.

On nomme en Amérique *Calebasse d'herbe* notre calebasse ou gourde Européene qui y a été transportée. Quoique son écorce soit plus épaisse que celle de la calebasse d'arbre, elle est moins propre à contenir des liqueurs, parceque cette écorce molle & spongieuse fait contracter un mauvais goût aux liqueurs. *Voyez CALBASSE.*

CALENDRE. *Voyez CHARENSON.*

CALIN, est, selon Léméri, un métal composé de plomb & d'étain par les Chinois, & dont on fait plusieurs ustensiles au Japon, à la Cochinchine & à Siam; telles sont la plupart des caffetieres & boîtes de thé, fabriquées à la Chine, que nous voyons quelquefois ici, & qui ont la propriété d'être flexibles & de se bossuer, sans se casser: on prétend même que les habitans de ces contrées en couvrent leurs maisons. Ce qu'il y a de certain, c'est que par un mélange d'étain & de plomb d'Europe, on ne parvient pas à faire de semblables ustensiles.

CALMAR, *Loligo*, espèce de poisson fort singulier, ayant la tête entre les pieds & le ventre, & qu'on prétend avoir la faculté de voler. Il est, selon l'illustre Linnæus, du genre des Seches & dans la classe des Zoophytes. *Voyez ces mots.*

Le Calmar, ainsi nommé du rapport qu'il a avec une écriture par sa figure, ou parcequ'il peut fournir une sorte d'encre pour écrire, a, en effet, quelque chose de commun avec le polype, & particulièrement avec la seche; même configuration dans les pieds, les longues jambes, la tête, les yeux, la bouche, la langue, le conduit pour jeter la liqueur noire, & dans quelques parties intérieures. En effet, il s'accouple de même; les femelles fraient en Octobre, & déposent leurs œufs en haute mer. M. Needham dit qu'on voit beaucoup de ces poissons sur les côtes de Portugal. S'il y a quelque chose de différent dans le calmar & la seche, c'est que le corps du calmar est long, rond & finissant en pointe; tandis que celui de la seche est court & large, de même que son os qui est d'ailleurs friable & spongieux. Celui du calmar est étroit, cartilagineux & un peu transparent. Sa jambe droite est plus grosse; ses ailes plus larges & terminées en pointes,

n'environent pas , de même que dans la seche , tout le ventre. Le calmar mâle n'a qu'un conduit en dedans ; les femelles en ont deux. Ces animaux rejettent encore une humeur rouge , qui les rend rougeâtres , de même que les poissons mols , quand ils son cuits. On remarque encore que les calmars ont une chair plus molle que la seche. Ils ont huit filets assez courts ; une espece de bec fort dur ; leurs nâgeoires leur servent à nâger dans l'eau , & à voler , dit-on , sur terre. Leur vol présage la tempête : ils sont souvent en troupes. Ce poisson n'a jamais été beaucoup estimé dans les alimens ; tel est le jugement du Scholiaste Aristophane & de Suidas. Il dit cependant que les calmars que fournissoit le Golfe d'Ambracie , étoient , dans les mets froids , les plus estimés à Rome.

On rencontre quelquefois de petites especes de calmars , qui different de la précédente par le moindre volume , & parceque leurs nâgeoires sont plus pointues , & leur sortent un peu plus bas qu'au grand calmar. Les loups de mer cherchent volontiers ces poissons jeunes pour en faire leur proie ; mais ils la manquent souvent , les calmars ayant la propriété de jeter à volonté une liqueur noire , contenue dans deux réceptacles ou canaux , situés dans leur ventre qui trouble l'eau , & masque leur route ; à ce défaut ils s'élevent , dit-on , dans l'air , & échappent par ces moyens à l'avidité de leur ennemi. Le calmar vit de petits poissons , d'écrevisses & de langoustes de mer.

CALUMBÉ, racine d'un arbre inconnu , qu'on nous apporte des Indes en morceaux de la grosseur du pouce ; elle est jaune , amere , & sans odeur sensible. Cette racine passe à Bengale pour un spécifique contre les coliques , les indigestions , & contre *le mort du chien* , maladie facheuse , dont les accidens ont rapport au *Colera morbus*.

CAMARIGNE , en latin , *Empetrum*. C'est une plante haute d'un pied & demi , qui pousse des tiges rameuses , aisées à rompre , & couvertes d'une écorce noirâtre , garnies de feuilles vertes , brunes & menues comme celles de la bruiere. Elle porte des fleurs à étamines , de couleur herbeuse ; séparément sur le même pied naissent des fruits qui sont des baies rondes , blanches , pleines

d'un suc acide, propre pour les fébricitans. Cette plante croît dans les lieux sablonneux du Portugal.

CAM-CHAIN, espece d'orange qui croît au Royaume de Tonquin, d'une odeur agréable, d'un goût délicieux, dont la peau est épaisse & remplie d'inégalités. On permet l'usage de ce fruit même aux malades.

CAME, *Chama*. Les Conchyliologes donnent ce nom à un genre de coquillage bivalve, dont on connoît plusieurs especes. D'après les figures & les descriptions données par les Anciens de ce coquillage, les comes sont faciles à reconnoître : on peut les diviser en rondes ou ovales régulières, & ovales irrégulières. Ces dernières ont un des bords de la coquille ondé ou comme replié. Les premières sont les vraies comes : on appelle les secondes *Pélourdes* ; & les troisièmes, *Lavignons*. Toutes ont les deux pieces égales, convexes & parfaitement semblables. Il y en a de minces & d'épaisses, de renflées & de plates, de rudes & de lisses, indistinctement dans chacune des trois formes précédentes. L'animal qui habite la coquille, l'ouvre & la ferme à son gré, comme font tous les autres bivalves, dont les battans ferment exactement. Il est commun à toutes les comes de vivre enfoncées dans le sable ou la fange, & de s'y enfoncer d'autant plus, que leurs trachées ont plus de longueur.

Les Comes sont plus ou moins grandes, fragiles & différemment colorées : on les trouve souvent sur le rivage, dans la fange, sous la mousse, parmi les pierres. Quand la mer est tranquille, & que ces coquillages y ont un vent favorable, ils baissent une de leurs coquilles & élèvent l'autre, celle-ci leur sert de voile & l'autre de navire ; quand ils sentent un navire qui approche d'eux, ou s'ils sont attaqués de quelque gros poisson, qui veuille en faire sa proie, leur coquille se referme aussi-tôt, & cette petite flotte disparoit en se plongeant au fond des eaux : dans tout autre tems, ils sont si pesans qu'ils ne peuvent pas nager. Il ne faut pas confondre les *Comes* ; avec les *Cœurs de Bœuf* ou *Bucardes*, ni avec la *Telline* & le *Peigne*. Voyez ces mots. La Came est moins longue & plus épaisse que la *Telline* : elle n'est pas garnie d'oreilles comme le *Peigne*. Voici la nomenclature de quel-

ques variétés tirées des cinq especes de Cames, & qui sont connues dans tous les cabinets : l'écriture Arabique ou Chinoise, la Tricotée ou la Corbeille, la Coquille de Venus ou le *Concha Veneris*, la Vieille ridée, la Pelourde, la Chagrinée, le Zig-zag, la Came violette, &c. On appelle les Cames pétrifiées *Chamites*.

CAMELÉE, *Chamœlea*. C'est une plante qui pousse, en maniere d'arbrisseau, plusieurs tiges rameuses, dont les feuilles sont assez semblables à celles de l'Olivier : elle porte des fleurs jaunâtres d'une seule piece, coupées en trois parties : il leur succede un fruit à trois noyaux, d'abord verdâtre, mais qui devient rouge en mûrissant, & noir en vieillissant. Cette plante, dont la racine est dure & ligneuse, croît aux lieux incultes dans les pays chauds, comme en Italie & en Languedoc. C'est un purgatif très violent, dont les anciens faisoient usage, mais que l'on a abandonné à cause de sa qualité brulante : on l'emploie extérieurement pour déterger les vieux ulcères.

CAMÉLÉON ou **CHAMEAU-LION**, nom que les Grecs ont donné à un animal fort laid à voir, & qui, quoique chétif, est fameux dans l'histoire par son changement de couleur, tantôt en bleu, tantôt en jaune, tantôt en verd, & par sa maniere particuliere de se nourrir. Tant de particularités, en attirant notre admiration, lui ont acquis toute sa célébrité, & l'ont rendu le symbole le plus renommé dont on se soit servi dans la morale & dans la réthorique pour représenter la lâche & trop commune complaisance des Courtisans & des Flatteurs. On distingue plusieurs especes de Caméléons qui se trouvent au Mexique, en Arabie & en Egypte, &c.

Le Caméléon le plus ordinaire & le plus grand de tous, est celui d'Egypte, M. Perrault, de l'Académie des Sciences, en a dissequé un qui avoit onze pouces & demi compris la queue. Le Caméléon nous paroît avoir beaucoup de conformité avec les lézards, il a également quatre pieds & fait de même ses œufs, lesquels, au lieu d'être couverts de peau, ne le sont que d'une épaisse membrane. Il court moins vite à la vérité, parceque ses jambes courtes & ses pieds qui sont fendus en deux parties, dont l'une a deux doigts & l'autre trois, qui sont joints ensemble, en la maniere des mitaines de laine

que portent les payfans , paroissent plutôt faits pour se percher sur un arbre , que pour courir. Il differe encore un peu du lézard par son dos qui n'est pas plat , ainsi que par la tête qui est garnie en son sommet d'une crête ou espece de casque.

Pour exposer l'histoire de cet animal , nous dirons que sa figure est assez irréguliere , fort hideuse : son dos est fort courbé : la tête fort grosse à proportion de son corps , est ornée extérieurement d'une crête , & intérieurement d'une couronne triangulaire , osseuse , dont les angles sont bordés dans leur contour de petits boutons perlés , qui s'étendent aussi sur le nez & sur le front ; les yeux sont très beaux , tantôt gros , tantôt petits , bordés d'un anneau , & placés de maniere que l'un peut regarder en haut & l'autre en bas , c'est à dire , de différens côtés ; son museau est formé en pointe obtuse avec deux petites ouvertures qui lui servent de narines : sa gueule est ample , ses mâchoires garnies de très petites dents , sa langue est longue & visqueuse , son ventre fort gros : sa gorge & la longueur du corps , tant en dessus , qu'en dessous , sont garnies d'une rangée d'especes de petites dents en forme de scie ou de herse , qui regnent en diminuant insensiblement jusqu'au bout de la queue qui est rebouclée , toujours frisée & cerclée de petites bandes , recourbée en haut dans les femelles , pendante & moins bouclée dans les mâles , ce qui s'observe aussi dans les lézards. Le dos & le ventre sont d'un cendré pâle ou obscur ; les côtés du ventre ont une couleur cendrée , & paroissent comme recouverts de petite écaille rousâtres , ondées & marbrées d'un gris de souris : l'épine du dos & la queue avancent en arcade : ses pieds sont composés de cinq doigts , dont le premier est uni au pouce , & les trois autres sont aussi joints ensemble ; les doigts finissent par de petits ongles pointus & crochus qui ne sont point joints , mais séparés & libres dans leur jeu , afin que par ce moyen l'animal puisse d'autant mieux se cramponner quelque part : un cal épais couvre tellement la plante des pieds , qu'il forme dans quelques uns une espece de talon qui leur sert de point d'appui. Cette description du grand Caméléon convient aussi à celui du Mexique.

Le Caméléon Oriental ou d'Amboine, est fort semblable à celui d'Egypte : il n'en differe que par la forme de la couronne, qui est une sorte de capuchon garni par derriere d'un bord large, & en dessus de petites écailles blanches.

Celui de Ceylan tire sur la couleur de safran ; les écailles de sa crête sont convexes ; son museau est plus pointu ; il a un gozier fort large & une langue très longue, qu'il darde fort avant pour englumer les insectes ; il n'a que le dessous de la gorge & du ventre hérissé ; l'épine de son dos est, comme dans tous les Caméléons, relevée, aiguë & continuée avec sa queue par un grand nombre de vertebres assez rudes au toucher.

Le Caméléon d'Afrique est noirâtre & paroît orné sur le dos d'un peigne blanc ou herse, & d'une large bande noirâtre, du milieu de laquelle ce peigne semble naître ; ses jambes sont longues, ses pieds gros, & la partie de derriere si calleuse qu'elle lui sert de talon sur lequel il peut s'appuyer.

Celui du Cap de Bonne-Espérance est marbré de blanc & de bleu : sa couronne est plate & s'étend depuis la pointe du museau jusques sur le col, où elle se plisse en forme de colet ; il est couvert de petites écailles minces & relevées en bosses.

On trouve encore des caméléons dans les pays qui bordent le Sénégal & la Gambia : les Negres du Cap de Monte appellent cet animal *Barotso* ; il est de leur religion de les conserver, & de ne pas permettre qu'on les tue, mais d'en manger la chair étant desséchée, & de les secourir lorsqu'ils veulent descendre de quelque hauteur. En effet, dans cette besogne, l'animal avance fort sérieusement & très lentement un pied & puis l'autre. En s'attachant de sa queue à tout ce qu'il rencontre en chemin, il se soutient de cette maniere, jusqu'à ce qu'il trouve quelque assistance ; lui manque-t-elle, il tombe aussi-tôt à plat. Ces animaux vivent, les uns plusieurs mois, les autres plusieurs années. Dans le pays d'Angola, ils font leur demeure dans les rochers, dans les cavernes, dans les autres lieux cachés & humides ; quelquefois sur les arbres. Ils ne poussent aucun cri ; ils ont pour ennemi le *Mangouste*. Voyez ce mot.

Comme le caméléon ne se nourrit que de mouches , de moucheron , de sauterelles & de fourmis , la Nature lui a donné une langue plate en dessus , pointue en dessous , de la longueur de son corps , qu'il peut étendre & retirer facilement. Veut il attraper sa proie , il lui suffit de darder sa langue fort avant , de la replier autour d'une branche d'arbre , où montent les fourmis & d'autres insectes ; aussi-tôt qu'il en a surpris dans leur passage , il retire , avec une vitesse & une adresse merveilleuse , sa langue vers le gosier , & les avale avec plaisir. Cette manière de vivre & de saisir sa proie , n'est pas particulière au caméléon : elle lui est commune avec l'animal , nommé par excellence le *Mangeur de fourmis*. Voyez ce mot.

Au surplus , le caméléon vit quatre à cinq mois sans prendre aucune nourriture apparente ; il se contente au besoin d'ouvrir la bouche pour recevoir l'air frais. C'est sur-tout en ce moment que l'animal découvre sa satisfaction & les différentes passions qui l'agitent , par ses mouvemens pleins de gentillesse & par la variété de ses couleurs éclatantes. Il est bien singulier que la couleur de cet animal , endormi ou mort , soit presque toujours d'un jaune luisant ; mais qu'étant éveillé sa couleur habituelle , soit le gris de souris pâle , & fréquemment un beau verd tacheté de jaune , quelquefois marqueté de brun foncé sur le corps & sur la queue ; d'autrefois d'un brun clair , mais jamais rouge. Léméri dit que dans la joie , cet animal est d'un vert d'émeraude , mêlé d'orange , entre-coupé de bandes grises & noires : dans la colère , il est livide & obscur ; dans la crainte , il est pâle & d'un jaune effacé. Il varie sans cesse ces couleurs , souvent trois ou quatre fois dans l'espace d'une demi-heure , & en apparence plutôt à son gré , que par la communication des objets voisins. Cependant le Voyageur Barbot dit , dans sa Description de la Guinée , que ces animaux ont la peau fort mince , transparente , & plus susceptible par conséquent de toutes les couleurs qui en approchent ; & le Voyageur Bruin atteste avoir vu quelquefois le caméléon recevoir la teinture des objets les plus proches. Si leur peau est mince & unie , elle peut bien avoir l'effet d'un miroir pour réfléchir exactement les

divers rayons de couleur qui tombent sur elle ; & dans certaines circonstances faire un si beau mélange d'ombre & de lumière , qu'on ne voit point de plus belles nuances dans la Nature. Le même Narrateur Bruin dit , qu'ayant fait l'ouverture d'un de ces animaux pour observer les intestins , il y trouva quelques œufs de la grosseur de ceux des petits oiseaux , joints ensemble par une espèce de fil ; mais il fut surpris de n'appercevoir aucun boyau , ni les autres parties communes à la plupart des bêtes.

Nous en avons vu en différens pays , attachés à des branches ou à un bâton , & demeurer comme immobiles , tourner seulement les yeux de tems-en-tems , & périr de cette manière , consumés de maigreur ; aussi sont-ils faciles à dessécher : on les conserve en cet état dans les Cabinets des Curieux

CAMÉLÉOPARD , *Cameleo-Pardalis*. Animal que les Italiens nomment *Giraffa* , dont la tête & le col sont comme celui du chameau , & dont le dos est tacheté de blanc sur un fond roussâtre , à la manière des Léopards. Il a le pied fourchu comme le buffe : il n'est pas si grand que l'éléphant , mais il est plus haut : il a les crins du cheval. Sa langue est longue de deux pieds : il s'en sert pour brouter l'herbe , les feuilles , les branches d'arbres. Il n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; mais il en a huit à l'inférieure. Sa tête est ornée de deux cornes simples & très courtes : il a le col long , les cuisses de devant beaucoup plus longues que celles de derrière : il paroît boîter en marchant.

Le Caméléopard se trouve en Asie , dans l'Abyssinie & en Paraphilié. C'est un animal doux à gouverner. Plusieurs Empereurs Romains ont orné leurs Triomphes de quelques-uns de ces animaux.

CAMELINE , en latin *Alysson*. C'est une plante annuelle , qui ne s'éleve guere plus haut que le lin , & que l'on sème de même que lui en Flandre , pour exprimer l'huile de sa graine. Cette plante porte des fleurs jaunâtres , en croix , qui donnent des fruits ou petites siliques en forme de poire , dans lesquelles sont les semences. Sa tige est garnie de feuilles languettes , qui , par leur base , embrassent la tige , de façon que les deux côtés représen-

tent deux appendices ou oreilles. Cette plante croît aux lieux montagneux. L'huile qu'on en retire est très propre pour adoucir la peau. L'on en distingue encore de deux especes; l'une dont la tige est verdâtre, remplie de moelle blanche, qui a des feuilles semblables à celles de l'isatis cultivé, laciniées par la base: ses fruits ne contiennent qu'une semence. La dernière especes differe de la précédente par sa petitesse: c'est le faux chouan.

CAMOMILLE, *Chamæmelum*. Outre l'especes ordinaire, qui a une odeur de drogue, on fait aussi usage de deux autres especes; savoir, la *Camomille romaine* qui a une odeur très agréable, & la *Camomille puante* ou *maroute*. Les tiges des camomilles soutiennent des feuilles laciniées. & découpées; des fleurs radiées, dont le disque est jaune & la couronne blanche. La Romaine, *Chamæmelum odoratum*, se cultive dans les jardins, à cause de ses fleurs blanches & doublés. Les deux premières especes s'emploient dans les cataplasmes émolliens, résolutifs, adoucissans, conjointement avec le mélilot. L'infusion des fleurs de ces plantes est très utile dans les coliques. On retire de la camomille une huile d'un bleu de saphir, & qui possède les propriétés de la plante.

La camomille puante, *Cotula-fœtida*, est si âcre, qu'on a vu des personnes, qui, pour en avoir ramassé une certaine quantité, ont ressenti de très vives douleurs, & ont eu les bras & les pieds tout couverts de cloches. De la farine de seigle mêlée avec de l'huile & du vin, ont apaisé ces douleurs & guéri le mal. Des deux premières especes de camomille; l'huile faite par infusion, & mêlée avec parties égales d'huile de millepertuis & d'esprit de vin camphré, est très propre pour les douleurs de rhumatismes; étant appliquée sur la partie que l'on recouvre de linges chauds.

CAMPAGNOL, petit animal encore plus commun & plus généralement répandu que le mulot: celui-ci ne se trouve guere que dans les terres élevées. Le Campagnol se trouve par-tout dans les bois, dans les champs, dans les prés, & même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, & aussi par sa queue courte & tronquée, qui n'a guere qu'un pouce de long, & est recouverte de poils; au lieu que celle

du mulot en est dépourvue. Ce petit animal ressemble tout-à-fait au rat d'eau pour l'organisation intérieure ; mais à l'extérieur , il en differe beaucoup , ainsi que par le naturel & les mœurs. Sa longueur , depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue , n'est tout au plus que de trois pouces.

Le campagnol se pratique des trous en terre , divisés en deux loges , comme ceux du mulot ; mais ils sont moins spacieux & moins enfoncés sous terre. Ils y habitent plusieurs ensemble , & y font tout leur petit ménage. Lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas , elles y apportent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produisent au printems & en été : les portées ordinaires sont de cinq ou six , ou quelquefois de sept ou huit.

Les campagnols font provision dans leurs trous , de grains , de noisettes & de glands. Cependant il paroît qu'ils préfèrent le bled à toutes les autres nourritures. Dans le mois de Juillet , lorsque les bleds sont mûrs , les campagnols arrivent de tous côtés des bois où ils s'étoient retirés , & font souvent de grands dommages en coupant les tiges du bled pour en manger l'épi : ils semblent suivre les Moissonneurs : ils profitent de tous les grains tombés & des épis oubliés. Lorsqu'ils ont tout glané , ils vont dans les terres nouvellement semées , & détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. Ces petits animaux paroissent en si grand nombre dans de certaines années , qu'ils détruiroient tout s'ils subsistoient long-tems ; mais ils se détruisent eux - mêmes , & se mangent dans les tems de disette : ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots , de gibier ordinaire au renard , au chat sauvage , à la marthe & aux bélettes.

CAMPANE JAUNE , CAMPANETTE & AIAU , en latin *Bulbocodium*. C'est une espece de narcisse sauvage , dont les fleurs sont jaunes , dorées , & ont dans leur centre une campane pâle , garnie à sa base de six pieces jaunes : à cette fleur succede un fruit rond relevé de trois coins ; sa racine est bulbeuse , visqueuse & purgative. Cette plante croît dans les lieux humides.

CAMPANULE ou GANTELÉE , ou GANDS-NOTRE-DAME , *Campanula*. C'est une plante qui pousse plusieurs

tiges à la hauteur de deux pieds, & qui porte des fleurs en cloche, bleues, violettes ou blanches; dont les feuilles disposées alternativement sur les tiges, sont assez semblables à celles de l'ortie. Cette plante contient un suc laiteux, qui la rend astringente & détersive. Une expérience de M. Marchand, rapportée dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences, nous apprend que si l'on coupe une racine de campanule par tranches de l'épaisseur de trois ou quatre lignes, chacune de ces rouelles mise séparément en terre, produit une plante de la même espece. *Voyez Lémeri.*

CAMPBRE, *Camphora*, est une résine végétale; blanche, transparente, friable, légère, concrete, très volatile, éthérée, fort odorante, inflammable à la manière des huiles essentielles, dissoluble dans l'esprit-de-vin, cependant différente des huiles & des résines par plusieurs propriétés essentielles qui lui sont particulières. Cette substance est d'un goût âcre, amer, échauffant beaucoup la bouche, & si combustible, qu'elle brûle entièrement sur l'eau: propriété qui la fait employer dans la matière des feux d'artifices. On prétend que le camphre étoit aussi un des principaux ingrédients du *feu gregeois*, dont on faisoit autrefois tant d'usage: on en mêle aussi dans quelques compositions de vernis, particulièrement dans celui qui est destiné à imiter le vieux lacq.

Le camphre découle du tronc & des grosses branches d'un arbre qui croît abondamment dans la partie occidentale du Japon & dans les Isles voisines, rarement à Borneo en Asie, ou à Sumatra près de Barras. Cet arbre, qui est une véritable espece de laurier, s'appelle dans le pays *Caphura*: il égale en hauteur les tilleuls & le chêne. Etant jeune, son tronc est rond, revêtu d'une écorce lisse & verdâtre. Devenu vieux, il est raboteux, & son écorce est bosselée. Son bois est d'un tissu peu serré; d'abord blanc, ensuite rougeâtre, panaché comme le bois de noyer, & d'une odeur forte & aromatique: on en fait plusieurs ouvrages. Ses feuilles semblables à celles du laurier, sont petites à proportion de sa grandeur; étant froissées, elles ont une odeur de camphre, de même que tout le reste l'arbre. Des aisselles de ces

feuilles , s'éleve un pédicule long de deux pouces , portant plusieurs petites fleurs blanches , en forme de tuyau , à neuf étamines garnies de sommets & d'un pistile tendre. A ces fleurs succedent des baies de couleur pourpre , brillantes , ligneuses , de la grosseur d'un pois , portées chacune sur un calice très court , d'une saveur tenant du girofle & du camphre , renfermant une amande blanchâtre , huileuse , couverte d'une peau noire , se séparant en deux lobes. Le camphrier de Borneo s'appelle *Sladi* : il est plus petit , fongueux comme le sureau , ayant des nœuds comme le roseau , des fruits de la grosseur d'une aveline , & que l'on confit pour en faire usage contre le mauvais air. Cet arbre contient très peu de camphre : il s'y trouve en petites larmes concretes ; & il suffit de réduire le bois en petits morceaux comme des allumettes , & de les froisser , pour le retirer au moyen d'un crible. Il parvient très peu de ce camphre en Europe , il est réservé pour les Grands du pays ; celui du Japon est moins estimé au Japon même , puisque les Commerçans de cette contrée donnent depuis 100 liv. jusqu'à 600 liv. du leur , pour en avoir seulement 1 livre de celui de Borneo.

Le camphre est dispersé par toutes les parties de l'arbre *Caphur*. Kempfer dit que dans les Provinces de Satsuma & de Gotoe , les paysans coupent la racine & le bois du camphrier par petits morceaux : il les font bouillir avec de l'eau dans un pot de fer fait en vessie , sur lequel ils placent une sorte de grand chapiteau argilleux , pointu , & rempli de chaume ou de natte , le camphre se sublime comme de la suie blanche : ils le détachent en secouant le chapiteau , & ils en font des masses friables , grenelées , jaunâtres ou bises comme de la castonade , remplies d'impuretés : telle est l'espece de camphre que les Hollandois nous apportent des Indes. Ils ont seuls l'art de le raffiner en grand ; & quoique Pomet , Lémeri & M. Geofroi nous en aient donné le procédé , on a été toujours fort indécis sur la méthode que les Hollandois emploient pour y parvenir. L'opinion la plus commune & la plus reçue est que l'état où nous recevons le camphre étoit un effet de la fusion , fondé sur ce que les huiles essentielles concretes (comme est le

camphre) ne peuvent se fondre qu'à un degré de chaleur semblable à celui de l'eau bouillante , & qu'elles se décomposent à ce degré qui seroit nécessaire pour opérer la sublimation.

Cet objet excita ma curiosité dans un de mes Voyages en Hollande. J'entrai dans un Laboratoire à raffinerie de camphre , & je vins à bout de découvrir une grande partie de l'appareil nécessaire à l'opération. Un corps de fourneaux , à hauteur d'appui , garni d'un grand nombre de capsules de sable & d'autant de bouteilles , sous des couvercles de fer étamé , un feu de tourbe très gradué , joints à plusieurs autres circonstances , me firent soupçonner que le raffinage du camphre se faisoit par sublimation. La forme des pains de camphre , concave d'un côté & convexe de l'autre , avec un ombilic semblable à celui qu'on observe dans les pains de sel ammoniac sublimé , ne favorisoit pas l'idée de la seule fusion. Ainsi je me persuadai que le camphre purifié étoit sublimé.

De retour à Paris , je voulus m'assurer si mon soupçon étoit fondé ; & j'ai fait à ce sujet plusieurs expériences sur divers camphres bruts , tant du Japon que de Borneo , &c. De ce travail , dont j'ai rendu compte en 1751 à l'Académie Royale des Sciences , il résulte , 1°. que l'axiome adopté le plus généralement , que le camphre au degré de l'eau bouillante , ne peut se sublimer sans se décomposer , doit souffrir quelque exception. 2°. Que pour parvenir à la sublimation du camphre (qui est sa purification) le feu doit être gradué & assez violent. 3°. Que le verre vert convient moins pour cette opération , que le verre blanchâtre. 4°. Que l'usage des couvercles est une maniere de reverberer , qui , conservant & réfléchissant la chaleur , accélère la fusion du camphre. 5°. Que le contact de l'air extérieur bien ménagé contribue à faciliter l'opération. 6°. Que le camphre brut du Japon ne perd que peu ou point de son poids étant mis seul à sublimer ; mais qu'étant mêlé avec celui qui est purifié , il déchet d'un septieme : le camphre purifié au contraire , étant mis seul à sublimer , ne diminue point ; tandis que le camphre brut de Borneo perd un vingtieme. 7°. Enfin , que la maniere de purifier le

camphre , telle que je l'ai exécutée , n'est pas aussi compliquée que celle qu'on lit dans les Auteurs , & notamment dans la Dissertation de M. Jean-Frédéric Gronovius , qui est insérée dans la matière Médicale de M. Geofroi.

On retire aussi du camphre de la plante appelée *Camphorata* , du thim , du romarin , des lauriers , de l'abrotanum , de la lavande , de la sauge & de presque toutes les labiées (voyez CARTHEUSER) , même de l'écorce & de la racine du canelier , des racines de zédoire , de la menthe , du jonc odorant de l'Arabie & de Perse.

Le camphre est calmant , sédatif , antiputride & résolatif : il réussit merveilleusement dans les affections du genre nerveux. Quelques personnes prétendent que le camphre détruit les feux de l'amour ; & l'on dit même que son odeur rend les hommes impuissans (*Camphora per nares castrat odore mares.*) Mais il est certain que les gens qui travaillent continuellement sur le camphre , n'ont jamais rien éprouvé de semblable.

CAMPHRÉE , *Camphorata* , plante qui croît aux lieux sablonneux & chauds , tels qu'en Languedoc près de Montpellier. Sa racine est ligneuse : ses tiges sont nombreuses , un peu grosses , hautes d'un pied ou environ , rameuses , comme velues & blanchâtres , garnies de nœuds placés alternativement , de chacun desquels sortent beaucoup de petites feuilles entassées & médiocrement roides , d'une odeur aromatique , & qui approche un peu du camphre étant frottées entre les doigts , d'une saveur un peu âcre. Cette plante fleurit aux mois d'Août & de Septembre. Sa fleur est un petit vase herbeux , sans pétales : elle a quatre étamines garnies de sommets de couleur de rose : le pistile se change en une petite graine noire & arrondie.

La Camphrée est vulnérable , apéritive , céphalique , sudorifique & excite les règles : elle est fort en usage à Montpellier pour les hydropisies ; on la prend en guise de thé : il faut la faire infuser avec précaution. On peut lui substituer l'*Abrotanum*.

CANARD , *Anas*. Sous ce nom générique , nous parlerons des Canards sauvages & des Canards domestiques ,

des Canards, tant de mer, que de riviere. On trouvera également dans cet article les Canards étrangers qui ont des noms françois, tels que le Canard de Madagascar, le Canard à bec crochu, le Canard à crête noire, le Canard de Barbarie ou de Guinée, le Canard à tête levée, &c. Quant au Cygne & à l'Oie, que plusieurs Ornithologistes rangent sous le nom générique précédent, nous nous sommes permis d'en parler séparément. Voyez chacun de ces mots.

Canards domestiques.

LES CANARDS DOMESTIQUES sont très privés, quoiqu'ils viennent originairement d'œufs de Canards sauvages.

Le mâle, qui est le Canard, ou Malard proprement dit, est un peu plus gros que la femelle, du volume d'une poule : son envergeure est de trois pieds, il pèse depuis deux liv. jusqu'à trois liv. & a toujours au dessus du croupion quelques plumes frisées, ou retournées en rond; les couleurs de son plumage sont belles, brillantes & variées. La femelle, appelée *Canne*, est communément grisâtre : les plumes principales des aîles, sont au nombre de vingt-quatre; outre que les six premières varient plus ou moins en couleur, elles sont encore recouvertes d'autres plumes plus courtes; la queue est composée de vingt plumes. Le Canard a les jambes plus courtes, & un bec d'un jaune verd, large, terminé par une espece de croc ou cloud : la couleur des pattes ou doigts, qui sont unies par une membrane, est orangée : sa marche paroît gênée, il se leve peu de terre pour voler.

Cet oiseau est d'une grande ressource à la campagne & de peu de dépense : il se nourrit de racines, de plantes aquatiques, de vers & d'autres insectes qu'il trouve : on appelle ce Canard *Barboteux*, parcequ'il se vautre dans les lieux bourbeux, dans les ruisseaux, aux bords des étangs & des marais, où il y trempe son bec pour y trouver sa nourriture. Il est si glouton qu'il se met quelquefois en besogne pour avaler une grenouille entiere, mais souvent il en est étranglé; il ne se croit pas rassasié, qu'il ne soit contraint de rejeter. La Canne fait d'une seule ponte quinze ou vingt œufs, aussi gros que ceux des

poules , assez bons à manger , & qui ont la coquille un peu plus épaisse , d'une couleur blanchâtre teinte de verd mêlé de bleu ; le jaune qu'on trouve dans ces œufs , est gros & rougeâtre. Le Canard privé est celui que l'on met dans les canardieres pour en prendre de sauvages : on lui donne alors le nom de *Canard traître* ou d'*appellant* , parceque son cri invite les Canards sauvages à s'abattre. La chair du Canard est plus ou moins estimée ; il y a des estomachs qui la digerent difficilement , & qui la trouvent pesante : son cri naturel ou son ramage exprime assez bien *can-cane* , d'où l'on prétend que l'on a formé son nom de Canard.

CANARD DOMESTIQUE A BEC CROCHU. Il est extérieurement très semblable au Canard domestique vulgaire : son bec , d'un verd pâle , est seulement plus long , plus large à l'extrémité , & un peu recourbé en dedans , la tête moins grosse , le plumage de la tête d'un verd sombre orné de deux raies blanches , les oreilles petites comme dans toutes les especes d'oiseaux aquatiques , la gorge , la poitrine & le ventre , sont d'un blanc marqué de brun rougeâtre , le dos jusqu'aux ailes & aux flanes est de cette couleur & est bigaré par-tout de blanc : les premieres plumes des ailes sont couvertes de bleu & terminées de blanc , les secondes sont brunes ; celles de la queue , noires & à pointe blanche ; quatre de celles du milieu sont recourbées par en haut. Cette espece de Canard pond plus d'œufs qu'aucune autre espece , soit apprivoisé , soit sauvage.

Canards Sauvages.

Ceux qui étudient les oiseaux reconnoissent autant de différence entre les canards privés & les sauvages , qu'il y en a entre les oies domestiques & les sauvages. Entre les canards sauvages , les uns fréquentent les eaux douces , d'étangs , des lacs , & particulièrement des rivières : ce qui les fait appeller *Oiseaux de riviere* ; tels sont le *Canard sauvage ordinaire* , le *Canard à large bec* & à ailes bigarées , le *Canard à mouche* , le *Canard à queue pointue en fer de pique* , la *Sarcelle* , &c. Les autres semblent se plaire davantage dans les eaux salées , aussi ne quittent-ils guere les lieux maritimes ,

maritimes , parcequ'ils y trouvent leur principale nourriture : tels sont l'*Eidredon* appellé *Canard à duvet*, la *Ma creuse* , le *Canard aux yeux d'or* , le *Canard à bec large* & arrondi en forme de bouclier , le *Canard créte* appellé *Morillon* , le *Canard à queue d'Hirondelle*.

Ceux que l'on appelle par excellence *oiseaux de riviere*, volent l'hiver en troupe & sentent la poudre de fort loin; on en voit beaucoup en Italie, en Allemagne & en France: on a observé que les *Canards de mer* ont le bec large & plus émouffé ; le doigt de derriere est large , couvert d'une membrane ; la queue quoiqu'un peu longue n'est pas pointue.

Canards de Mer.

Le CANARD COLIN ou GRISARD se trouve sur les seuls bords de l'Océan ; quelquefois il se perche sur les arbres ; il est très chargé de plumes grisâtres & est de la grosseur d'une Oye moyenne : son cri imite le son d'une flûte : ses pieds sont semblables à ceux du Canard ordinaire ; il n'a pas la propriété de faire le plongeon : sa tête est fort grosse , l'entrée de son gozlier est fort grande , & comme il est gourmand & difficile à rassasier , il avale de fort gros poissons : il vole long-tems ; sa peau est dure , sa chair indigeste ; il ne fait ordinairement que deux petits.

CANARD A DUVET OU A PLUMES MOLLES OU DE S. CUTBERT OU CANARD DE L'ISLE DE FARNE. (*Anas Farnensis* :) on croit que cet oiseau est l'*Eidredon* ou l'*Eider* des Danois & de la mer Baltique , & l'*Egledon* des François : il est plus grand que le Canard vulgaire. Son bec est court, le milieu en est rouge, le bout noir, plus cylindrique & plus pointu que dans nos Canards domestiques. On distingue le mâle à sa couleur noire & blanche ; la plus grande partie de son dos ainsi que sa tête , son col & sa poitrine sont blancs ; la queue est pointue , les plumes des ailes & les pieds sont noirs. La femelle est de la couleur du Faisan bruyant, elle a le ventre blanc : on l'appelle *Faisan de mer*. Dans cette sorte de Canards uniquement , & tant mâles que femelles, on reconnoît de petites plumes qui garnissent les deux côtés du bec &

viennent finir en forme d'angles sous les narines; l'estomac est garni de plumes ou d'une sorte de duvet très moelleux, très recherché pour les lits; ce duvet a beaucoup d'élasticité & est très durable. On prétend que l'oiseau s'arrache lui-même ce duvet dans le tems qu'il couvre ses œufs, il en garnit son nid dans la vue de conserver une chaleur propre aux petits qui en doivent éclore.

Ce Canard habite les lieux maritimes; on en voit en Gothlande qui font leur nid au pied du Genevrier, & y pondent 5 à 6 œufs oblongs & d'un verd foncé: on en trouve aussi dans les Isles de Ferroë, & particulièrement dans l'Islande, ce qui le fait encore appeller *Canard d'Islande*; aussi les Islandois qui sont voisins des pays fableux de ces petites Isles où cette espece de Canards est abondante, ne manquent pas d'en rechercher beaucoup les nids immédiatement après le départ des petits, & d'en ôter avec précaution ce tendre & précieux duvet qu'ils ont soin de nétoyer & de sécher sur des claies. Les plumes qu'on arrache de ces Canards dans un autre tems, ne valent rien pour le même usage. Anderson dit, que non-seulement cet oiseau est naturellement très fécond, mais qu'on peut encore augmenter sa fécondité en plantant dans son nid un bâton d'environ un pied de haut; par ce moyen, dit-il, l'oiseau ne cesse de pondre, jusqu'à ce que ses œufs aient couvert la pointe du bâton, & qu'il puisse s'asseoir dessus pour les couvrir; les habitans de l'Islande pratiquent cette manœuvre pour avoir une plus grande quantité de ces œufs, dont le goût est des plus exquis; mais ce moyen de faire produire à l'oiseau une ponte surabondante, affoiblit l'animal au point de le faire mourir.

GRAND CANARD DE MER A TÊTE ROUSSE: *Anas capite rufo major*. Ce Canard est fort connu à Rome; il est plus grand que le Canard vulgaire, son bec est couleur de sang, & plus gros vers la tête qui est fort grande, & garnie en son sommet d'un plumage en forme de crête, de couleur de cerise, ou d'un roux clair. Ses yeux ont l'iris très rouge; le col, le ventre, & la poitrine de ce Canard sont mélangés de noir; ses plumes sont fort

Épaisses, celles des aîles sont mélangées de noir, de blanc & de rouge, celles du corps & de la queue sont cendrées.

CANARD DE MER A CRETE NOIRE, *Anas cristata*. Cette sorte de Canard, qui n'habite que les rivages de la mer, est regardée comme une espece de petit plongeon; son corps est court, épais, large, un peu applati; le bec est large & d'un bleu pâle, la pointe en est noirâtre; les plumes du front descendent vers le milieu du bec en y formant un angle; les narines sont grandes; les yeux ont l'iris d'un jaune d'or; le sommet de la tête est d'une couleur mélangée de pourpre & de noir: il a derriere la tête une crête qui pend de la longueur d'un pouce & demi: tout le reste de la partie supérieure de son corps est d'un brun noirâtre; les aîles sont courtes, ainsi que la queue & les jambes qui sont placées en arriere, & dont la couleur est livide; ses doigts sont longs.

CANARD DROIT OU A TETE LEVÉE. Cet oiseau qui se trouve en Angleterre se tient assez droit en marchant: son bec est verd ombragé de brun, le sommet de la tête noir, l'iris des yeux blanche, le reste de la tête & le col bariolés de verd, de rouge & de blanc, ce qui fait paroître cette partie très belle selon les différens reflets des rayons de lumiere; la poitrine & le ventre sont blancs mélangés par intervalles, ainsi que la tête, des couleurs de l'arc-en-ciel: les jambes & les pieds sont d'un jaune sombre.

CANARD DE MER NOIR: *Anas niger*. On en connoît de deux especes, l'une grande & l'autre petite qui est la *Macreuse*. Voyez ce mot. Le grand Canard de mer noir, est plus grand que le Canard vulgaire; son bec court & large est jaune de chaque côté, noir au milieu; tout le reste du corps est d'un noir plus ou moins foncé, à la réserve d'une ligne blanche large d'un pouce qui traverse ses aîles, & d'une tache également blanche qu'il a à côté de chaque œil: le dehors de ses cuisses & de ses pieds sont rouges, le dedans est cendré: ses ongles, ainsi que la membrane qui tient les doigts du pied, sont très noirs.

Le CANARD TACHETÉ DE NOIR ET DE BLANC, est selon Klein, & quelques autres observateurs, un oiseau fort joli dont on connoît deux especes, l'une sous le nom

de *Sargon*, en latin *Clangula*, & l'autre est le *Quattr'occhi* des Italiens (*Platyrrhyncos mas*). Ces Canards sont plus petits que le Canard ordinaire; ils se retirent dans le creux des arbres. Le *Sargon* a la tête d'un bleu & d'un noir qui finit par le pourpre; le tour du bec, le dos, les aîles, sont variés, de noir, de blanc & d'écaillés cendrées; les pieds sont jaunes. Le *Quattr'occhi* a une tache blanche sur les joues & proche du bec; la tête unie, les yeux fort dorés, le plumage noir en partie, les aîles blanches & noires, la queue entièrement noire, les jambes courtes, couleur de safran, la membrane qui tient les doigts du pied, brune & noire.

GRAND CANARD A LARGE BEC OU CANARD DES ALLEMANDS: (*Anas clypeata Germanorum*). C'est un très bel oiseau qu'on trouve dans toute l'étendue de la Suede, du Groëland, de l'Isle de la mer Baltique, & notamment en Allemagne. Ses caracteres sont très distinctifs; il est plus petit que le Canard domestique: son bec est long, noir, plus large vers le bout que vers la base, creux comme un bouchier. Ses cuisses sont rouges, menues, ainsi que ses pieds: il a la moitié de la tête, du col, & des petites aîles, d'un beau bleu; le milieu des grandes plumes est d'un verd luisant; le reste de la poitrine & du ventre est rouge jusqu'au croupion, le dessous de l'anus est noir, le dos panaché en verd, bleu, pourpre & brun. Ce Canard semble être le même que le Canard de l'Amérique au large bec.

CANARD BRUN: *Anas fera fusca*. On en distingue deux especes, l'une grande qui est la *Penelope* des anciens, & l'autre petite, qui est peut-être la même que la *Canne à tête rousse*, ou le *Morillon*. Voyez chacun de ces mots.

La grande espece de Canard brun & qui pourroit bien n'être encore qu'une espece de *Morillon*, est plus grande que la *Canne Penelope* vulgaire; ses aîles sont entièrement cendrées & le croupion noir, il en est de même de la *Canne sauvage brune*.

GRAND CANARD DE MER A TETE ROUSSE, *Anas fera capite subrufo major*. La couleur dans cette espece de Canard, qui est un peu plus grand que la *Canne Penelope*, varie ainsi que dans les autres especes; son bec a

deux doigts de long ; le dessus des narines est d'un jaune sale , l'iris d'un beau jaune , la tête d'un roux sale , le collier cendré , le reste du plumage d'un noir obscur , marqueté par intervalles de bleu ou de blanc ; ses pieds sont d'un jaune obscur , & la membrane qui tient les doigts est noire.

CANNE A TETE ROUSSE, *Anas capite rufa* : cet oiseau est très semblable au *Morillon* & plus grand que la Canne sauvage ordinaire ; sa marque caractéristique est assez constante en ce qu'il a les ailes de la même couleur par-tout , d'un brun cendré ; au lieu que celles des autres oiseaux de ce genre sont diversifiées : sa tête est rousse , le dessous du col noir , tout le reste du corps plombé , le bec , les jambes , les pieds noirs , les yeux rouges , le corps court & épais.

CANARD A BEC ÉTROIT : c'est le Fou. *Voyez* ce mot.

CANARD DE MER A QUEUE FOURCHUE : *Anas caudâ cunei-formi forcipatâ* : cet oiseau paroît particulier à la Suede , il en habite l'hiver les Provinces Boréales : on ne fait pas encore d'où il vient ; son corps est brun traversé d'une longue tache noire qui s'étend jusqu'aux ailes , & couvre la poitrine ; son bec est noir , rouge au milieu , le collet & la tête sont presque blancs , la queue est fourchue & plus longue que ses pieds ; le mâle a la mâchoire brune & le dedans de couleur jaune sale : la femelle n'a pas ce dernier caractère. Ce Canard a beaucoup d'analogie avec le *Canard de mer à queue longue d'un pied* qui habite également en Suede , quelquefois en North-lande.

CANARD ARCTIQUE : *Anas arctica* : cet oiseau , qui habite la partie septentrionale du Duché de Cantorbery en Angleterre , est connu sous le nom de *Puffin* , & est du genre des *Mouettes*. *Voyez* ces mots.

CANARD DE MER OU CANNE AU COLLIER BLANC : *Anas angulum candidum in collo habens* : cet oiseau est d'une taille moyenne entre l'oie & la canne commune , il a beaucoup de rapport avec le Canard sauvage ordinaire. La mâchoire supérieure est de couleur de plomb avec un petit croc noir & rond à la pointe : il porte un collier blanc ; la tête & le dessus du col sont nuancés de rouge sur un blanc jaunâtre ; le plumage du dessus de la poi-

trine & des autres parties du corps , sont merveilleusement bigarrés ; la queue est pointue , les pieds sont d'un brun tirant sur une couleur de plomb , les jambes & les griffes noires : le doigt le plus avancé en dehors est plus long que celui de dedans , le doigt de derriere est le plus court de tous. Ce Canard se trouve en Angleterre : le génie & l'inclination de cet animal le rapprochent beaucoup de l'Oie , mais il a la voix plus obscure ; il n'aime ni l'eau de riviere , ni l'eau d'étang ; quand on l'y fait entrer de force , il en sort sur-le-champ. Albin dit que les gens de Cambridge appellent *Wigeons* les mâles de cette espece de Canard , & *Siffleuses* les femelles : sa chair pour le goût est bien inférieure à celle de la Cercelle ou Sarcelle , même à celle des Canards sauvages.

Canards de Rivieres.

CANARD SAUVAGE ORDINAIRE , PETIT CANARD DE RIVIERE A COLLIER : *Anas torquata minor , aut Anas sylvestris vera.* Cet oiseau appelé quelquefois **CANNE DU LEVANT** , a un grand rapport avec le Canard domestique ; il est de passage & va par troupes pendant l'hiver : il pese environ quarante onces ; son bec est d'un verd jaunâtre , ses pieds couleur de safran & les ongles bruns ; il a un demi collier blanc , la poitrine de couleur châtain. Le mâle a la tête & le haut du col d'un beau verd : cette couleur est encore plus belle , & comme azurée & pourprée au milieu des ailes ; la femelle n'a pas la tête verte , ni de collier sur le col : sa tête & son col ont du blanc , du brun & du roux noirâtre ; le milieu des plumes est d'un brun presque noir , & les bords d'un blanc roussâtre ; d'ailleurs il ressemble en tout au Canard privé ; même envergeure , &c. Au printems le mâle suit la femelle , ils marchent par paires , & ils ne manquent guere de faire leurs nids près de l'eau , dans les joncs , dans les bruyeres : la ponte & la couvée de la femelle sont de 15 à 16 œuf qui produisent autant de petits , lesquels se nomment **HALEBRAN** *Anaticula* , ou *Caneton* sauvage ; la chair de ces Canards est très bonne , cependant moins délicate que celle du Canard de riviere de la Louisiane. On tue les Canards sauvages au fusil dans

les grandes pieces d'eau où l'on tient des Canards traîtres, &c. On appelle les pieces d'eau qu'on emploie à cet usage des *Canardieres*.

CANARD DE RIVIERE A TACHES ROUGES, NOIRES ET BLANCHES SUR LES AILES : *Anas maculis alarum, rufis, nigris & albis*. Cet oiseau ne fréquente que les eaux douces ; son dos est brun , sa tête d'un noir tirant sur le bleu , sa poitrine blanche tachetée de noir ; sur chaque aîle on distingue trois sortes de couleurs les unes sur les autres : ce sont des taches noires , blanches & rouges. La figure de ce canard approche de celle du canard vulgaire , & son bec de celui de la cercelle : les côtés sont d'un jaune de safran , le milieu en est noirâtre , ainsi que le croupion.

CANARD DE RIVIERE GOBBE MOUCHE : *Anas muscaria*. Cet oiseau est ainsi nommé de l'espece de nourriture qu'il attrappe sur la surface des eaux ; en marchant il suspend les pas pour attrapper les mouches , & la nuit il pousse un cri semblable à celui d'un homme qui s'attriste ; ce Canard a les pieds jaunes , les doigts & la membrane jaune noirâtre , le bec jaune & dentelé : son plumage est communément magnifique , de différentes couleurs , noir , verd clair mêlé d'une couleur de feu , blanc & de couleur de belette , confondues ensemble dans des endroits , séparées dans d'autres : c'est un très bel oiseau. La CANNE MOUCHE est de cette espece.

CANARD DE RIVIERE , (*Pascas*). Cet oiseau fort commun dans le Duché d'Yorck est de la grandeur de la Canne Penelope ; son bec & ses pieds sont bleus , la tête & le col d'un brun pâle tacheté de noir , tout le reste du corps d'un brun obscur à l'exception du bord des ailes qui est blanchâtre ; le ventre est très blanc.

CANARD A QUEUE POINTUE : *Anas caudâ acutâ*. Il est différent du Canard de mer à queue également pointue , & qui est de l'espece dite *Eidredon* : celui dont il est question habite les côtes maritimes de Suffolck aux environs d'Aldburg , celles d'Oxford & plusieurs autres endroits d'Angleterre : le col de cet oiseau est long , le corps menu & de la grandeur de la Canne Penelope vulgaire , son bec est blanc & noir , sa tête est rousse proche les oreilles , le plumage est pourprés.

il a de très belles couleurs sur le dos ; & les plumes du milieu de sa queue qui ont deux doigts & demi de long , suffisent pour le distinguer des autres especes de Canards ; la femelle n'a point la queue pointue.

CANARD DE RIVIERE dit CERCELLE. *Voyez ce mot.* On donne encore ce nom quelquefois à un petit Canard , dont le plumage de la tête est roux comme le poil du Renard ou de la Belette : il a beaucoup de ressemblance avec la Cercelle. Quand il est un peu roux , on l'appelle *Canard de riviere roux*.

CANARD ou CANNE DU LEVANT : *Anas Orientalis*. Cet oiseau aquatique qui se trouve en Angleterre , en Suede & en Allemagne , est le plus petit des différentes especes de Canard ; il a le plumage de couleur jaune rembrunie , les sourcils blancs , le bec & les pieds cendrés , ainsi que la membrane & toute la partie supérieure de son corps.

CANARD A CRETE NOIRE : *Anas fulicula prima*. Cet oiseau est fort connu en Italie , on l'appelle à Venise *Capo-negro* ; il est court , épais , large & un peu applati : il pese à-peu-près deux livres , il a une assez grande envergeure ; le bec est large , d'un bleu pâle , noir à l'extrémité , l'iris des yeux d'un jaune doré , les oreilles petites , le sommet de la tête d'une couleur mêlée de noir & de pourpre : il a une crête qui pend derriere la tête , de la longueur de 18 lignes ; toute la partie supérieure de l'animal est d'un brun foncé , la poitrine est blanche , la queue courte , ses jambes peu longues sont placées en arriere , ses pattes , ses doigts & la membrane qui les joint , sont d'un noir livide.

CANARD DONT LES PIEDS SONT DE COULEUR JAUNE : *Anas pedibus luteis*. Son bec est en partie brun , & en partie jaune , son plumage de même , la poitrine rouffe ; la tache des ailes est violette & luisante ; il y a du noir de chaque côté & du blanc ; la membrane des doigts est brune : la femelle a les pieds rouges.

CANARD SAUVAGE GRIS. Il a le menton & le col couleur de cinabre avec des taches blanches , le bec sanguin & les pieds pourprés.

CANARD HUPÉ JAUNE OU CANARD DE MARSILLY : *Anas cristata flavescens*. Il a quelquefois un pied de

long , le bec très rouge , le front élevé , garni de plumes molles & d'un beau jaune , qui descendent sur le bec , le col , la poitrine , la queue d'un gris bleuâtre , les jambes blanches & les pieds d'un beau pourpre : quelques-uns l'appellent *Cercelle huppée*.

CANARD VERD : *Anas virescens*. Son plumage est très varié , fleuri , & paroît composé de petits compartimens quarrés , son dos est pourpré mélangé de verd , les pieds sont d'un roux éclatant & la queue cendrée.

CANARD ÉTOILÉ : *Anas stellata*. La singularité de ce Canard consiste en ce que ses yeux sont environnés d'une tache ovale & noire , placés très haut , & que son dos est constamment couvert d'une étoile blanche : quelques Ornithologistes rangent dans cette classe le CANARD BLANC : *Anas albella* : mais Klein pense que ce n'est qu'un *plongeon du Rhin*.

CANNE HAUTE SUR LES JAMBES : *Anas altis aut longis cruribus*. Si l'on admet cet oiseau dans la classe des Canards , il faut dire que sa marque caractéristique , est d'avoir le bec aigu , en partie noir , & en partie rouge , le col cerclé de blanc , le ventre blanc , ainsi que les pieds & les membranes , tout le reste d'un gris mêlé de noir : ses jambes sont menues , plus hautes que celles des autres.

CANNE PENELOPE : *Anas Penelope*. Cet oiseau qui vole toujours autour des lacs & des rivieres , est selon M. Linæus , du genre de l'Oie. Quoi qu'il en soit , il est , dit Belon , de la grandeur de notre Canard domestique , moins gros , il a le bec gros , large & de couleur plombée , ainsi que les jambes & les pattes : son plumage est diversifié par des lignes noires & blanches : la femelle est entièrement semblable au mâle.

CANNE PETIERE OU CANARD DE PRÉ DE FRANCE : *Anas campestris & pratensis gallica*. Cet oiseau est particulier à la France : il est de la grosseur d'un Faisan , & vit de graines , de fourmis , d'escarbots , de petites mouches & du bled en verd : sa chair est aussi délicate que celle du Faisan : cet animal n'est point un Canard , & nous croyons avec Bélon , que c'est une petite espece d'Outarde. Voyez à la suite du mot OUTARDE.

Canards étrangers.

CANARD DE MOSCOVIE, est, selon Ray, la plus grande espece de Canard ; il tient le milieu entre l'Oie & le Canard privé ; la couleur en est d'un noir tirant sur le pourpre ; il est bigaré de blanc & de vert sur le dos & au col, blanc sous le ventre & à la poitrine ; son bec est court, large, courbe & rouge à la pointe, avec un croc noir ; la mâchoire supérieure est dans le mâle ornée entre les narines d'une excrescence, ronde, rouge & charnue : l'iris est blanche tout au tour, & consiste en une matiere charnue rouge comme celle qui est sur le bec. Albin dit que ce Canard a la partie naturelle d'un pouce de grosseur sur quatre à cinq de longueur & rouge comme du sang : sa voix est rauque & ne se fait entendre que quand il est en colere : la femelle pond un bon nombre d'œufs. La chair du Canard de Moscovie est d'une odeur un peu musquée & d'un goût admirable. Les Seigneurs Suédois en ont toujours dans leurs Ménageries, & ces Canards ont pris à Dantzick depuis long-tems une espece de droit de bourgeoisie, tant il y en a : on croit que le Canard d'Inde, celui de Lybie, la Canne du Caire & celui de Turquie, sont de la même espece que celui de Moscovie : nous en dirons quelque chose ci-après.

GROSSE CANNE DE GUINÉE OU DE BARBARIE OU DU CAIRE : *Anas Lybica*. Cet oiseau pond beaucoup d'œufs, & ses couvées sont nombreuses ; sa voix est si rauque qu'on ne l'entend presque pas. Son geste, son port, sa configuration, le goût de sa chair, tout fait croire qu'il tient le milieu entre l'Oie & le Canard : cette Canne commençoit à être commune en France du tems de Bélon : elle est basse en jambes, sa couleur est peu constante, il y a des mâles & des femelles dont le plumage est de couleur blanche, ou de couleur noire, ou de diverses autres couleurs, mais plus communément il est noir & mêlé d'autres couleurs ; son bec est court, large & crochu par le bout. Il a une crête ou une tubérosité rouge entre les deux yeux & qui est grosse comme une cerise : le bord des yeux en est également garni, & cette peau est dure comme du cuir. Les Ornithologistes trouvent une grande différence entre la canne de Guinée & celle de Moscovie : peut-être qu'un examen plus dépouillé de

préjugés , rapprochera quelque jour ces deux espèces au point de n'en faire qu'une seule.

CANNE D'INDE : *Anas Indica*. D'après les desseins & les descriptions que nous en avons vu , cet oiseau n'est pas le Canard de Moscovie , ni la Canne du Caire & de Lybie : la Canne d'Inde marche lentement & a la voix enrouée ; elle est plus grosse de moitié que nos Cannes ordinaires ; ayant d'ailleurs la même figure , le même génie , la même inclination. On en compte de trois espèces qui varient par le plumage & par les crêtes ; celle de la première espèce est composée de plumes blanches , elle s'étend tout le long de la tête , & se leve pendant la colere de l'oiseau ; sa tête est rouge , dénuée de plumes jusqu'au milieu du col , l'œil jaune environné d'un cercle noir , les extrémités des ailes & de la queue , sont d'un verd brillant de mouches cantharides , la peau des jambes brune tachetée de noir : cette description convient aussi au **CANARD D'INDE**. La seconde espèce est plus grande & a la tête blanche , la couleur du corps rousse. La troisième espèce a le corps couvert de toutes parts de plumes noires tachetées de blanc : les jambes , le haut du bec & la tubercule , sont d'un très beau rouge. Les Canards de Kanabi sur les côtes occidentales de l'Afrique , sont à-peu-près de même que la Canne d'Inde ; le Canard sauvage du Brésil a plus de rapport avec le Canard de Moscovie : après s'être baigné , il s'envole sur le plus haut des arbres pour y prendre l'air & s'y sécher.

CANARD DE MADAGASCAR : *Anas Madagascariensis*. Cet oiseau est d'une couleur des plus belles & des plus brillantes , il est plus grand que le Canard privé , il vient ordinairement de Madagascar dans les Indes Orientales : plusieurs Curieux en ont en Angleterre. Son bec & la poitrine sont d'un brun jaunâtre , l'iris des yeux d'un beau rouge , le col & la tête d'un verd sombre , le dos d'un pourpre foncé mêlé de bleu , les bords des plumes rouges , les plumes longues des ailes sont rouges aux bords.

CANARD DE BAHAMA : *Anas Bahamensis*. Il est plus petit que le Canard domestique : ce qu'il a de remarquable est une tache sur le bec , de couleur plombée , & une figure triangulaire de couleur d'or à la racine de

la mâchoire supérieure ; le dedans du bec & toute la partie inférieure du col , sont blancs.

CANARD HUPPÉ DE L'AMÉRIQUE : *Anas cristata Americana*. On reconnoît cet oiseau à son bec , rouge au milieu & tacheté de noir à l'extrémité , il a l'iris jaune , avec un cercle de pourpre : deux plumes longues , comme chevelues , & bariolées de bleu , de verd & de pourpre , pendent de chaque côté de la tête qui est d'une couleur violette ; la poitrine est rouge ponctuée de blanc ; le dessus des aîles de diverses couleurs : cet oiseau porte au croupion deux plumes étroites , jaunes aux bords : sa queue est bleue & pourprée , ses pieds sont bruns & rouges en dehors.

CANARD DE LA CHINE. Il a une huppe verte , des plumes couleur de pourpre admirablement bien variées , celles qui sont proche du croupion sont singulièrement placées. Ces Canards sont sauvages & passagers à la Chine , ils ne quittent point les lacs & les rivières. La manière dont les Pêcheurs Chinois les prennent est singulière ; ils mettent la tête dans une grosse gourde percée de quelques trous pour la commodité de la vue & de la respiration , ils se plongent dans l'eau & nagent ou marchent de manière à ne laisser paroître que leur gourde : les Canards accoutumés à voir flotter des gourdes sur l'eau , n'en redoutent point l'approche ; aussi-tôt que le Pêcheur est à portée , il les prend par les pieds & les tire dans l'eau pour étouffer leurs cris & leur tordre le col.

LES CANARDS DE LA CÔTE D'OR , ceux du Cap de Bonne Espérance , de la Jamaïque , & de Cayenne , sont également sauvages dans chacun de ces pays : on les trouve dans les Savannes ; leur chair est un peu faisandée & bonne à manger : les Créoles disent que cette odeur musquée dépend d'un petit peloton glanduleux & graisseux qu'on trouve au croupion de ces Canards.

CANARD DU MEXIQUE : *Anas Mexicana*. Ce Canard est de la grandeur du Canard privé ; il est fort singulier & mérite d'être connu. Il a une tête grosse & noire , garnie d'une huppe bien fournie ; le ventre & le bas du col couleur d'argent comme le grèbe ; le bord des yeux est garni de plumes blanches chez le mâle , & jaunes chez la femelle. Ses cuisses tiennent tellement à

son corps , qu'il n'a la force ni de marcher ni de voler : il ne peut s'en servir que pour nâger dans les lacs. Il fait ses petits dans les roseaux & dans les joncs. La grande crédulité des Indiens , porte les habitans de cette contrée à dire qu'on trouve dans la tête de cet oiseau une pierre précieuse d'un grand prix , & qui ne doit être consacrée qu'à Dieu. On voit encore au Bresil un canard sauvage ou de passage , que les Indiens appellent *Tempatlahaou* : il est remarquable par son plumage , orné de taches luisantes , souvent semblables aux miroirs de la queue du paon , ou à la plante nommée *Tournesol* ; le dessous de la queue est d'un verd brillant ; le dessus est blanchâtre.

CANARD BRANCHU. Cet oiseau est particulier à la Louisiane & à toute l'Amérique : on le nomme ainsi de ce qu'il aime à se percher ; propriété que n'ont que peu ou point les autres canards. Sa tête est couverte d'une très belle huppe , bien colorée : son œil est rouge & comme enflammé. L'ensemble des belles & inimitables couleurs de son plumage , fait rechercher cet oiseau par les Indiens : ils ornent de la peau de son col le tuyau de leurs calumets ; la chair de ce canard est musquée.

D'APRÈS cette description des différentes especes principales de canards , on reconnoîtra que ces oiseaux sont palmés ; & malgré ce rapport commun avec l'oie , ils en diffèrent en ce qu'ils ont les pieds placés proche du croupion ; la partie antérieure du corps paroît en porter tout le poids. Ils vacillent de la poitrine , chancellent du derrière & semblent se mouvoir difficilement : ils marchent avec lenteur , & volent avec plus de vitesse ; mais ils sont si pesans & si peu agiles , que leurs aîles en volant font toujours beaucoup de bruit. C'est ainsi que la Nature , pour conserver une sorte d'équilibre dans ses productions , a donné moins d'agrément & de facilité au vol des oiseaux qui peuvent d'ailleurs nâger très facilement. Le canard est , en quelque sorte , un oiseau amphibie : il nâge ; il marche sur terre ; & vole dans l'air , mais très difficilement dans le tems de la mue , qui arrive vers la fin de Mai , lorsque les cannes commencent à couvrir. Au contraire la mue des cannes n'arrive que quand leurs petits sont

devenus grands & capables de voler, c'est-à-dire vers la fin de Juin; tems où les mâles peuvent voler de nouveau après avoir recouvré leurs plumes. Dans l'espace d'une semaine, toutes les vieilles tombent. On croit que la mue dans les oiseaux provient de la même cause que la chute du poil dans les hommes & dans les autres animaux nouvellement refaits à la suite d'une maladie. La passion de l'amour cause également aux canards & à tous les animaux mâles, non-seulement une espèce de fièvre, mais encore ils deviennent tous maigres, parce que leur corps s'est épuisé par les desirs & l'usage des plaisirs que l'amour inspire & procure. Quant aux femelles, le tems, ou de la couvaïson, ou de la portée & de l'éducation de leurs petits, équivaut à une maladie ou à un long jeûne, attendu que pendant ce tems-là, elles se macerent par la diete, & souvent par un travail continuel. Lorsque ces tems sont passés, les deux sexes recouvrent en peu de tems leur ancien embonpoint & se rengraissent.

Quelques espèces de canards font leur nid dans les arbres, & transportent à l'eau, avec leur bec, leurs petits éclos. La langue de ces oiseaux est munie d'espèces de petites dents des deux côtés & armée de nerfs exquis, qui leur suffisent pour faire, par le goût seul & sans y voir, le choix des alimens. Le canard a la voix plus foible, plus rauque ou moins perçante que la canne. Aldrovande, étonné de voir que cet oiseau pousse un cri si grand & si aigu, & qu'il tient sa tête si long-tems sous l'eau, prétend qu'il en faut chercher la cause dans la figure de sa trachée, qui, à l'endroit où elle se partage en deux branches pour aller aux poumons, a une sorte de vessie dure, cartilagineuse & concave, & qui est panchée du côté droit, où elle paroît beaucoup plus grande. Les canards sont gourmands, infatiables, mangent de tout, & détruisent heureusement les mauvaises petites plantes, & la plupart des insectes nuisibles. Ils cherchent en tatonnant leur nourriture dans la boue où ils trouvent des vers, des araignées, des poissons pourris, des grenouilles, des crapauds: ils mangent aussi toutes les immondices des basses-cours. Leurs femelles, ainsi que celles des oies, sont sujettes à pondre des œufs monstrueux.

Lorsque le tems paroît orageux, ils crient plus que de coutume, battent des aîles, & se jouent sur l'eau. Ils plongent entre-deux eaux, lorsqu'ils veulent éluder les poursuites de leurs ennemis.

CANCAME, *Cancamum*, espece de gomme impure, très rare, qui semble être formée d'un amas de gommes, de résines, & d'autres substances agglutinées les unes contre les autres; c'est autant une résine qu'une gomme: elle est fort chere, & très recherchée des Naturalistes, à cause de sa singularité.

CANCRE, *Cancer*. Les cancrs sont des animaux crustacés, dont il y a plusieurs especes. Quelques Auteurs ont rangé avec les cancrs, la *Langouste*, le *Hommar*, la *Squille*, l'*Ecrevisse d'eau douce*, les *Crabes* & *Tourlouroux*, &c. Mais nous ne parlerons ici que des cancrs les plus connus. Pour les autres crustacés, voyez aux noms particuliers qu'ils portent.

On divise les cancrs selon les lieux qu'ils habitent le plus communément: on appelle ceux qui vivent autour des rochers, *saxatiles*; ceux qui vivent dans la boue, *limosi*; ceux qu'on trouve dans le sable, *arenosi*; ceux qui se plaisent dans l'Algue, *algasi*.

Une autre division adoptée par plusieurs Naturalistes, est de les distinguer en *Cancres de mer* & en *Cancres de riviere*. Il ne se trouve point de ces derniers dans nos fleuves; mais ils ressemblent, par la couleur & par la forme, aux cancrs de mer.

Les cancrs ont le corps rond, & different en cela des écrevisses de mer & des langoustes qui l'ont très long, & des crabes qui l'ont fort évasé. Il y en a de différentes grandeurs & couleurs; tous ont dix bras, en comptant les deux bras fourchus; tantôt longs, tantôt courts; leur queue est repliée par dessous. La tête, le corps & le ventre different suivant la diversité de l'espece. Leur écaille ou croute leur tient lieu d'os: c'est d'elle que les muscles tirent leur origine, ainsi que leurs insertions. Il sont privés de sang, & tiennent de la nature des *Ovipares* & des *Vivipares*. Voyez ces mots.

La premiere espece de cancre est l'*Araignée de mer*. Sa chair est dure & de mauvais goût: elle habite peu la Méditerranée, plus communément l'Océan & la Mer.

Atlantique. Le bras droit de l'araignée de mer est plus gros que le gauche ; les bouts ou les doigts en sont noirâtres. Ce cancre a quatre cornes devant les yeux , deux courtes qui sortent du milieu du front & deux plus longues , qui sortent au-dessous des yeux : elles sont proches l'une de l'autre, & il avance ses serres qui sont en dedans, à volonté. On distingue facilement ce cancre des autres especes , 1^o. par sa grandeur ; 2^o. par ses pieds petits & menus ; 3^o. par ses yeux qui sont placés l'un auprès de l'autre.

CANCRE CAVALIER OU COUREUR, *Cancer eques*, *aut cursor*. Ces cancrs sont gros comme une châtaigne : il n'y a presque rien à manger ; ils sont , en quelque sorte, amphibies , puisque dans les chaleurs de l'été , sur le midi, ils sortent en troupe de la mer , pour passer le reste du jour au soleil ou à l'ombre , ou peut-être pour n'être pas dévorés des poissons. Ils ne cherchent que les lieux pierreux & bourbeux pour y trouver leur nourriture : ils se promènent hors de la mer en long & en large , tantôt autour des rivages où ils sont nés , tantôt plus loin. Belon dit qu'en partant de Memphis pour Jérusalem, il en vit sur les confins de l'Égypte qui retournoient à la mer & couroient d'une si grande vitesse ; qu'il n'étoit pas possible de les atteindre. Il ajoute qu'un lézard qui étoit à l'ombre sous une plante nommée *Ambrosie* , ayant apperçu un de ces cancrs , le poursuivit ; & que ce cancre , qui paroissoit plutôt voler que courir , lui échappa.

CANCRE COMMUN, *Cancer maritimus*. Il tient le milieu entre le *Cancre de riviere* & le *Cancre de mer*. Il a les bras fourchus & courts ; les pieds longs , finissant en pointe , deux petites cornes. Il vit long-tems hors de l'eau ; sa chair est fort nourrissante.

CANCRE EN FORME DE CŒUR, *Cancer figurá cordis*. Il est très petit ; le tronc de son corps a la forme d'un cœur : ses deux bras sont fourchus ; les serres en sont fort courtes : il vit dans la haute mer. Rondelet dit en avoir souvent trouvé dans le corps des plus grandes morues.

CANCRE D'HÉRACLÉE OU COQ MARIN. On en pêche dans le Pont-Euxin ; mais il vit en haute mer. Il differe du précédent par sa coquille qui est brune , ses pieds plus courts

courts & plus menus ; les cornes qu'il a devant les yeux sont jointes ensemble.

CANCRE MARBRÉ, *Cancer marmoratus*. Sa coquille est très dure, unie en dessus, découpée par les côtés comme une scie. Durant la vie de l'animal, elle est variée de différentes couleurs, noires, bleues & cendrées comme le marbre ou le jaspe : elles disparaissent après sa mort. Il a les bouts des pieds renflés ; il vit dans les trous des rochers, s'y cache au moindre bruit, & s'y cramponne avec les pieds si fortement, qu'on a de la peine à l'en arracher.

CANCRE OURS. Il se sert, comme ce quadrupède, de ses pieds de devant ou de ses deux bras fourchus. Il met ces bras devant ses yeux, & il dort, ainsi tout ramassé, comme les ours. Il est gros & court, couleur de grenade : ses pieds se resserrent à volonté contre son corps : il vit dans la fange ; sa chair est de mauvais goût.

CANCRE PARASITE. Nous donnons ce nom aux petits cancrès, dont la coquille est tendre & molle ; & qui, pour être à l'abri de toute insulte, se retirent & se logent dans les coquilles de quelques testacés. Celui qui vit dans les huîtres est rouge sur le dos & blanc par tout le reste ; gros comme une fève. Ceux qui vivent dans les moules & les nâcres, se nourrissent du même mets bourbeux que les testacés dans lesquels ils habitent. On en trouve aussi qui prennent pour hôtes les coquilles de S. Jacques & la Nerite. D'autres enfin, comme Bernard-l'hermite, se logent dans des coquilles vuides. Le Pinnotere, qui fait sentinelle dans la pinne-marine, est aussi compté au nombre des cancrès parasites.

CANCRE A PIEDS LARGES. Il n'est pas plus gros qu'une noix : il a deux bras fourchus, & est armé de petites dents ; les deux derniers pieds sont courts & larges au bout. Il a quatre cornes au front : sa coquille est lisse : la mer le jette communément sur le rivage.

CANCRE A PINCES COURTES, *Cancer brachiis brevibus*. Il est petit, d'un rouge noirâtre, & bien différent des autres, en ce qu'il a le derrière large & le devant pointu. Ses deux pieds de devant sont longs à proportion de son corps, & couverts de poils menus : les

autres de chaque côté sont pareillement longs & menus ; mais sans poils.

CANCRE DE RIVIERE , *Cancer fluviatilis*. Il ressemble entièrement au *Cancer de mer* ; mais sa coquille est plus tendre , plus légère ; les pieds , les bras fourchus , plus gros & plus longs à proportion de sa grosseur. La queue du mâle est étroite & serrée contre le corps ; celle de la femelle est plus large , en forme d'écuillon , pour mieux couvrir ses œufs. La chair en est douce & bonne : on les fait mourir dans du lait pour les rendre plus délicats. Ce cancre , avec le tems , se dépouille également de sa coquille.

CANCRE SQUINADE , nommé ainsi de ce que sa chair a un goût semblable à celle de la squille ; on le nomme aussi *Cancer pagurus*. Il est armé , aux deux côtés de la partie de devant , de six aiguillons longs & forts ; & sur son front il porte deux pointes rondes & fermes. Il a deux petites cornes , proche desquelles sont les yeux qui regardent plus à côté que devant. Ses cornes sont assez éloignées l'une de l'autre : sa coquille est raboteuse & couverte d'aiguillons : ses pieds sont longs & gros , un peu épineux. Sa queue est garnie en dessous de plusieurs tablettes , où l'on trouve quelquefois des œufs rouges , joints ensemble , en forme de grappe de raisin. Il a des ouies. Ce cancre est plein , & de bon goût dans le croissant de la lune ; mais il est presque vuide & d'un goût peu recherché dans un autre tems.

Il se dépouille de sa croute ou coquille , comme le serpent de sa peau. Les Anciens regardoient ce changement involontaire & nécessité , comme une sagesse de l'animal , c'est pourquoi ils le pendoient au col de la statue de Diane d'Ephese , Déesse de la Sagesse. Lorsque ce cancre a mis bas sa coquille crustacée , il se tient caché jusqu'à ce qu'il en ait une autre ; & quand le tems de ce dépouillement approche , il court çà & là ; & se remplit de nourriture si abondamment , que sa couverture est obligée de tomber.

CANCRE VELU , *Cancer hirsutus*. Il a des poils en plusieurs endroits du corps , sur les bras & les pieds , avec une figure de cœur sur le milieu de la coquille : le bout des bras est noir.

CANDELBERY. Nom que les Anglois donnent à l'arbre de cire de la Louisiane. *Voyez ce mot.*

CANÉFICE. *Voyez CASSE.*

CANELLE. C'est la seconde écorce d'un petit arbre ; appellé *Canelier*, lequel est très commun dans l'Isle de Ceylan. Les Naturalistes le nomment *Cinnamomum* seu *Canella Zeillanica*. *Cinnamomum* signifie *arbre de la Chine*. Cet arbre croît à la hauteur de trois ou quatre toises : ses racines sont couvertes d'une écorce qui a une odeur de camphre. Son bois est dur intérieurement, blanc & sans odeur : ses feuilles, assez semblables à celles du laurier & du malabatum, en different par leur odeur de canelle. Cet arbre porte des fleurs petites, étoilées, blanchâtres, à six pétales, & disposées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux : elles ont une odeur admirable, & qui se fait sentir en mer à plusieurs milles de distance du rivage, lorsque le vent souffle de terre. Aux fleurs succèdent des baies ovales, longues de quatre à cinq lignes, d'un brun bleuâtre & tachetées de points blanchâtres.

Dans la saison où la seve est abondante, on détache l'écorce des petits canelliers de trois ans ; on jette l'écorce extérieure qui est épaisse, grise & raboteuse. On coupe par lames, longues de trois à quatre pieds, l'écorce intérieure qui est mince ; on l'expose au soleil, & elle s'y roule d'elle même de la grosseur du doigt : sa couleur est un jaune rougeâtre ; son goût est âcre, piquant, mais agréable & aromatique ; son odeur est très suave & très pénétrante. L'âge des arbres, leur position, leur culture, les diverses parties de l'arbre dont on retire la canelle en font distinguer trois sortes, la *fine*, la *moyenne* & la *grossiere*.

On retire de la canelle, lorsqu'elle est récente, une grande quantité d'huile essentielle ; mais très peu lorsqu'elle est vieille. Aussi l'huile de canelle, que vendent les Hollandois, est-elle distillée à Ceylan ou à Batavia. Comme cette huile est d'un bon débit, & qu'elle vaut 70 liv. l'once, on la falsifie quelquefois en la mêlant avec de l'huile de gérosle, ou mieux encore avec l'huile de ben : l'excellence de son parfum la fait employer dans les mélanges d'aromates, qu'on nomme *Pots-pourris*. Les Chingalois l'emploient comme

stomachique & en oignent leurs bougies pour parfumer leurs appartemens. Du coton trempé dans cette huile essentielle de canelle, & mis dans le creux des dents lorsqu'elles font du mal, apaise les douleurs, parcequ'elle dessèche & brule le nerf par son âcreté caustique. On retire, par la distillation de l'écorce de la racine, une huile & un sel volatil ou du camphre. L'huile est d'un goût fort vif : elle se dissipe aisément ; son odeur, tient le milieu entre le camphre & la canelle. Le camphre de la canelle est très blanc : il a une odeur beaucoup plus douce que le camphre ordinaire : il est très volatil, s'enflamme très promptement, & ne laisse point de marc après avoir été brûlé. On retire sur les lieux, par la décoction des fruits du canelier, une espece de graisse d'une odeur pénétrante, de la couleur & de la consistance du suif : on en fait des flambeaux qui répandent une odeur très agréable. Les Hollandois nous apportent cette substance sous le nom de *Cire de canelle*. L'huile & le camphre, tirés de l'écorce des racines de canelle, sont très utiles étant appliqués extérieurement dans les rhumatismes & les paralysies. La canelle & toutes les substances qu'on en retire, données à propos, font un excellent effet, comme stomachiques chauds ; mais leur usage trop long-tems continué, dispose à l'inflammation.

CANELLE MATTE. C'est le nom qu'on donne à l'écorce des vieux troncs de caneliers & qu'on rejette à cause de son peu de vertu.

Les Hollandois sont parvenus à faire seuls le commerce de la canelle, ainsi que celui du gérofle & de la muscade, en conquérant sur les Portugais d'un côté les Isles Moluques, qui produisent seules le gérofle, (voy. **GÉROFLE**) ; & de l'autre, l'Isle de Ceylan, autrefois Taprobane, seule féconde en canelle. Les Hollandois, pour se rendre maîtres exclusivement du commerce de cette écorce précieuse, après avoir chassé les Portugais de Ceylan, conquièrent encore sur eux le Royaume de Cochin sur la côte de Malabar, pour leur enlever le commerce d'une canelle qui croissoit dans ce pays, & qu'ils vendoient sous le nom de *Canelle Portugaise*, *Canelle sauvage* ou *Canelle grise*. La première chose qu'ils

furent après cette conquête , fut d'arracher cette canelle sauvage.

Toute la canelle dont les Hollandois fournissent les deux Hémispheres , se récolte dans un espace d'environ quatorze lieues , le long des bords de la mer à Ceylan. Ils ne laissent croître qu'une certaine quantité de ces arbres , sachant par une expérience de plus de cent ans , la quantité de canelle qu'il leur faut pour le commerce , & persuadés qu'ils n'en débiteroient pas davantage , quand même ils la donneroient à meilleur marché. On estime que ce qu'ils en peuvent débiter en Europe va à six cens mille livres pesant par an. Nous donnerons à l'article MUSCADE , un détail de ce que les Hollandois font quand la récolte de la canelle , du gérosle & de la muscade a été médiocre , & quand elle a été abondante.

CANELLE BLANCHE , *Costus corticosus*. C'est la deuxième écorce du bois d'Inde , appelé aussi *Bois de Cam-pêche*. Voyez ce mot.

Elle est nommée dans l'Isle des Tortues & à Saint-Domingue *Canelle batarde poivrée* : elle est en gros rouleaux épais , d'un blanc sale , d'une odeur aromatique , & d'un goût qui tient de la canelle , du gérosle & du gingembre. L'on prétend que l'arbre qui la porte est le même que celui qui donne le cassia-lignea , dont le goût est différent (voyez ce mot.) mais qui , transplanté dans la Jamaïque , a beaucoup changé. Ce même arbre est aujourd'hui cultivé dans les terres Magellaniques , où il est appelé , comme à Madagascar , *Fimpi*. C'est de lui que découle la gomme *Alouchi*. Dans le Magellan cet arbre porte autour de ses branches une écorce appelée *Ecorce de Winter* , du nom de celui qui la trouva le premier dans le voyage qu'il fit en 1567 , en qualité de Capitaine , avec François Drack. Les Habitans du détroit de Magellan sont toujours munis de cet antidote , pour se préserver des accidens qui arrivent à ceux qui mangent de la chair de *Lion marin*. (Voyez ce mot.) Aussi appellent-ils l'écorce de Winter , *Ecorce sans pareille*. On la vend encore quelquefois dans la droguerie sous le nom d'*Ecorce de Cargocostin*.

La canelle blanche sert aux Habitans de la Jamaïque dans les ragoûts à la place de poivre & de clous de

gérofle : son usage nuit à ceux qui ont le tempérament bilieux & échauffé. On en confit dans sa verdure ; alors on l'emploie avec un grand succès contre le scorbut.

CANELLE DE LA CHINE. Il croît à la Chine sur quelques montagnes une espece de canelle de couleur grise , qui , quoique plus épaisse & moins odoriférante que celle de Ceylan , est cependant assez bonne , & croît en assez grande quantité pour qu'on n'ait point besoin à la Chine de celle de Ceylan.

CANELLE GÉROFLÉE OU CANELLE NOIRE, ÉCORCE DE GÉROFLE, BOIS DE GÉROFLE, CAPELET OU BOIS DE CRABE , *Canella Caryophyllata*. C'est une écorce roulée comme la canelle ; mais plus grosse , grisâtre extérieurement , brune , noirâtre & comme rouillée en dedans ; d'une légère odeur de gérofle : sa saveur est plus mordicante & approche de celle du gérofle , ce qui la fait nommer , quoiqu'improprement , *Ecorce de gérofle* ; car elle ne se retire point de l'arbre qui porte le gérofle ; mais d'un autre , que l'on ne connoît pas encore , & qui croît dans les Isles de Cuba & de Madagascar , dans le Bresil , à Cayenne , & dans les Provinces méridionales de Guyane & de Maranhon. Les Indiens le nomment en leur langue *Ravendsara*. Les Portugais appellent cette écorce *Canella garofanata* : elle est la base de leurs épices. Les Colporteurs & autres gens de mauvaise foi , altèrent le clou de gérofle en poudre avec cette écorce , qui est à meilleur marché. L'arbre dont on retire la canelle géroflée , porte des fruits de la grosseur des noix de galle , ayant l'odeur & la saveur du gérofle ; ce qui les a fait nommer *Noix de gérofle* ou *Noix de Madagascar*. Les Indiens les nomment *Varo avendsara*. L'écorce & ces fruits sont céphaliques , stomachiques , & peuvent être employés en assaisonnement. Il est parlé de cette écorce dans la matière Médicale , sous le nom de *Casse géroflée*.

M. de la Condamine dit que le fruit du bois de Crabe est à-peu-près de la grosseur d'une olive , & qu'il entre dans la composition de diverses liqueurs fortes en Angleterre & en Italie.

CANELLE POIVRÉE , voyez CANELLE BLANCHE.

CANICHE , femelle du barbet , voyez CHIEN.

CANINANA. On donne ce nom à un serpent de l'Amérique, qui, quoique venimeux, fuit l'homme, & se laisse toucher & manier comme le chien sans faire aucun mal. Sa longueur est d'un à deux pieds : il a le dos verdâtre & le ventre jaunâtre. Les Naturels du pays & les Afriquains le mangent après lui avoir coupé la queue. Les Indiens s'en servent, comme nous faisons de la vipère, dans la persuasion qu'il résiste au poison & qu'il chasse le venin.

CANNAMELLE. Voyez CANNE A SUCRE.

CANNE. Espece de roseau des Indes, de consistance ligneuse, très flexible & fort poreux : il a cependant assez de solidité pour servir de bâton, lorsqu'en marchant on a besoin de s'appuyer. Les Hollandois en font un commerce considérable : il y a des jets de ce jonc ou roseau estimés soixante louis d'or.

CANNE A SUCRE ou **CANNAMELLE**, en latin *Arundo saccharifera*. C'est une espece de roseau, dont on retire par expression le sucre, ce sel essentiel, doux & agréable, dont un si grand nombre de Nations font usage. Ce roseau s'éleve à neuf ou dix pieds de haut. Il est d'un verd tirant sur le jaune : les nœuds qui sont à quatre doigts les uns des autres, sont en partie blanchâtres, & en partie jaunâtres ; la tige soutient à son sommet des fleurs semblables à celles du roseau ordinaire. La canne à sucre croît naturellement dans les Indes, dans les Isles Canaries, & dans les pays chauds de l'Amérique. Elle se plaît dans les terrains gras & humides.

Les plantations de cannes à sucre se font très facilement. On couche les cannes dans des sillons, & de chaque nœud il pousse des rejettons. Au bout de neuf ou dix mois les cannes à sucre sont parvenues à leur maturité ; on les coupe, on rejette les feuilles, & on broie ces cannes sous des rouleaux d'un bois très dur : elles répandent par ce moyen une liqueur douce, visqueuse, appelée *Miel de canne*, & que l'on fait cuire ensuite jusqu'à la consistance de sucre. On procede promptement à la cuisson de cette liqueur, car au bout de vingt-quatre heures, elle s'aigrit ; & même si on la

gardoit plus long-tems, elle se changeroit en fort vinaigre.

On fait bouillir pendant un jour entier, en versant de tems en tems de l'eau, la liqueur extraite des roseaux : on l'écume ; & cette lie qui surnage, sert à nourrir les animaux. Pour purifier davantage le sucre, on y jette une forte lessive de cendres de bois & de chaux vive, & on écume continuellement ; ensuite on passe la liqueur au travers d'une étoffe. Le marc sert en quelques endroits à nourrir ou les esclaves ou les pourceaux ; d'autres, en y mêlant de l'eau & le laissant fermenter, en font du vin. On fait bouillir de nouveau cette liqueur : on appaise l'impétuosité des bouillons en versant quelques gouttes d'huile ; la plus petite quantité de suc acide empêcheroit le suc de se cristalliser & de prendre une consistance solide. On verse la liqueur encore chaude, dans des moules de terre en forme de cônes creux, cerclés aux deux extrémités, ouverts par les deux bouts, & dont le petit trou qui est à la pointe, est bouché avec du bois ou de la paille ou du linge.

Toutes les opérations que l'on fait dans la préparation du sucre, & dans l'art de le raffiner, tendent à débarrasser ce sel essentiel d'un suc mielleux, qui lui ôte la blancheur, la solidité, la finesse & le brillant de son grain. On ouvre donc le petit trou pour donner écoulement au suc mielleux. On verse sur la partie supérieure de cône une bouillie claire, faite avec de la terre blanche argilleuse. L'eau se charge d'une substance glutineuse de la terre, & passe à travers la masse du sucre, lave les petits grains & les purifie du suc mielleux. Au bout de quarante jours, le sucre étant desséché est en morceaux, de couleur rousse, & s'appelle alors *Sucre terré rouge*. S'il est d'une couleur grise, blanchâtre & en morceaux friables, il prend le nom de *Moscouade moyenne* ; c'est-là la matière dont on fait toutes les autres espèces de sucre. Lorsque la moscouade a subi de nouveau à-peu-près les mêmes opérations dont nous venons de parler, elle est plus purifiée de ce suc mielleux ; & c'est alors de la cassonade ou castonade, dont la meilleure est blanche, sèche, ayant une odeur de violettes. La cas-

sonade purifiée elle-même par les mêmes moyens que ci-dessus, ou par les blancs d'œufs, ou par le sang de bœuf, donne le sucre raffiné, le sucre fin ou le sucre royal; ainsi nommé, parcequ'on n'en peut faire de plus pur, de plus blanc ni de plus brillant. Ce sucre étant très sec, & frappé avec le doigt, produit une sorte de son; frappé ou frotté dans l'obscurité avec un couteau, il donne un éclat phosphorique; douze cens livres de sucre raffiné ne doivent produire que six cens livres de sucre royal; aussi la plupart des Raffineurs & des Marchands font-ils passer le plus beau sucre raffiné pour sucre royal, ou au moins pour du demi-royal. La liqueur mielleuse qui découle des moules, ne peut s'épaissir que jusqu'à la consistance de miel; c'est pourquoi on l'appelle *Miel de sucre*, *Remel*, & plus communément *Melasse* ou *Doucette*. Quelques-uns la font fermenter, & en retirent un esprit ardent. Cette expérience est de M. Dodart. Le sucre candi n'est que du sucre fondu à diverses fois & cristallisé: il y en a du blanc & du rouge.

Il se fait en Hollande un commerce très considérable de sucre de toutes sortes, spécialement des Indes orientales, du Bresil, des Barbades, d'Antigoa, de Saint-Domingue, de la Martinique & de Surinam. Le sucre du Bresil est moins blanc, plus gras & plus huileux que celui des Barbades, de la Jamaïque & de Saint-Domingue. La majeure partie des sucres arrivent présentement tous raffinés; au lieu qu'autrefois ils venoient bruts en France, & on les raffinoit à Dieppe & à Orléans. On regarde comme une faute commune aux Anglois & aux François d'avoir souffert des raffineries de sucre dans les Colonies qui le produisent; car pour tirer le plus grand avantage possible des Colonies de l'Amérique, il faut les mettre dans le cas de ne se pouvoir passer ni des fabriques ni des denrées de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, des sucres qui se raffinent encore en France, celui de l'affinage d'Orléans passe pour le meilleur. Il est moins blanc que ceux de Hollande & d'Angleterre; mais il sucre davantage, parcequ'il est moins dépouillé de ses parties mielleuses & visqueuses. On remarque la même différence entre la cassonade, comparée au sucre raffiné, & même

entre la manne grasse & la manne en larmes. Le sucre qui vient d'Egypte par la voie du Caire, passe pour être plus doux & plus agréable que celui d'Amérique.

L'usage modéré du sucre peut-être très utile ; car il adoucit ce qui est âcre, émousse les acides, rend plus doux ce qui est âpre : un petit morceau de sucre à la fin d'un repas, après avoir beaucoup mangé, aide à la digestion. Le sucre fondu dans de l'eau-de-vie est un très bon vulnéraire, & résiste à la pourriture. Le sucre candi réduit en poudre, & soufflé dans les yeux, dissipe la taie de la cornée.

Les Anciens tiroient un sucre naturel du bambou, espece de roseau de l'Inde orientale, appelé *Mamba* ou *Bamboë* dans la Province de Malabar. Ce bambou est le Tabaxir d'Avicenne, que Juba dit croître dans les Isles Fortunées ou Canaries, & produire du sucre. On retire aussi une espece de sucre gras & brunâtre de l'étable de Canada. Voyez ÉRABLE.

Il y a en Islande une espece d'algue, dont on retire une sorte de sucre. Voyez ALGUE.

On retire de l'apocin, dans les pays chauds, une espece de manne ou de sucre. Voyez APOCIN.

Il paroît encore par la tradition, que les Anciens ont connu un sucre qui naissoit dans l'Arabie. Ce sucre est nommé par Archigere *Sel Indien*. Strabon, Lucain, Sénèque, Galien, Pline & Dioscoride en ont également fait mention ; mais comme ils l'ont décrit avoir toujours été mielleux, peut-être n'étoit-ce que le suc extrait du fruit que porte le *Caroubier*. Voyez ce mot.

Nous ignorons si ce sucre avoit bien la qualité du nôtre : étoit-il aussi savoureux, aussi propre à nourrir, en un mot étoit-il inflammable & susceptible de phosphorence, comme notre sucre d'apresent.

CANNE BAMBOCHE. Voyez BAMBOU.

CANNE D'INDE. Voyez BALIZIER.

CANNEBERGE ou COUSSINET DES MARAIS, *Oxycoccum*. C'est une plante qui rampe sur la terre & qui croît dans les marais, & dont les tiges déliées sont garnies de feuilles assez semblables à celles du serpolet. Elles portent des fleurs purpurines, découpées en quatre parties, auxquelles succedent des baies rondes ou ovales,

piquetées de points rouges, & ornées d'un ombilic purpurin en croix. Leur goût aigrelet les rend détersives & astringentes.

CANTHARIDE, **MOUCHE CANTHARIDE** OU **MOUCHE D'ESPAGNE**, *Cantharides*. La cantharide est une mouche, ou plutôt un Scarabé oblong, dont les ailes membraneuses sont recouvertes par des étuis d'un verd doré. Il y a plusieurs especes de cantharides qui different entr'elles par leur grandeur, leur figure & leur couleur : il y en a de plus grosses qu'un hanneton. Entre les cantharides, il y en a dont la couleur est de pur azur ; les autres paroissent ornées d'or pur ; d'autres sont mêlées d'or & d'azur ; d'autres enfin sont d'un verd bleu doré ; mais toutes ont un brillant qui charme la vûe. Celles dont on fait usage dans la Pharmacie ont environ neuf lignes de longueur sur deux ou trois de large : elles sont d'une couleur verte, luisante, azurée & mêlée de couleur d'or.

La bouche de cette espece d'insecte est munie de mâchoires & de dents, avec deux especes de pinces articulées, propres à saisir & à approcher la nourriture de leur bouche. Sur le front sont deux yeux de couleur d'or, un peu saillans ; & au-dessous deux antennes qui sont mobiles, au moyen de douze articulations égales. Le sommet de la tête est partagé en deux hémispheres extrêmement lisses. Cet insecte a six jambes : sa poitrine est remplie intérieurement de trachées ou vaisseaux aériens, avec leurs valvules d'une structure merveilleuse.

Les cantharides naissent de vermissaux qui ont une figure approchante de celle d'une vraie chenille : ces mouches sont plus communes dans les pays chauds, & dans les Provinces méridionales de la France, que dans les pays froids ; il s'en trouve cependant presque par toute l'Europe dans certains tems de l'année. Ces mouches dévorent les feuilles de plusieurs especes d'arbres & arbrisseaux ; tels que chevrefeuils, lilas, rosiers & peupliers ; les feuilles de la grande espece de frêne sont sujettes aussi à être dévorées par ces mouches.

Quoique l'accouplement des cantharides soit vif, néanmoins il dure assez long-tems. Elles s'accouplent sur les arbres dans les plus grandes chaleurs du jour. Les

plus grosses cantharides, c'est-à-dire les femelles pleines d'œufs, montent alors sur les mâles : cette attitude n'est pas sans exemple dans l'histoire des insectes.

Les cantharides sont quelquefois réunies en si grand nombre, qu'elles paroissent en l'air comme un essaim qui seroit poussé par les vents : alors elles sont précédées par une odeur désagréable qu'elles répandent au loin, surtout quand le soleil est près de se coucher. Ordinairement cette mauvaise odeur sert de guide, lorsqu'on cherche à ramasser de ces insectes pour les faire sécher. Quand ils sont secs, ils deviennent si légers, que cinquante pesent à peine un gros. Les parties volatiles qu'exhalent les cantharides sont si vives & si corrosives, qu'il arriva à un homme d'être attaqué de la fièvre pour s'être endormi sous un arbrisseau où il y avoit des cantharides, & en avoir respiré la mauvaise odeur. Au rapport de Boyle, quelques personnes, pour avoir tenu dans leurs mains des cantharides seches, ont senti une douleur considérable autour du col de la vessie, & ont même eu quelques-unes des parties qui servent à la sécrétion de l'urine offensées. Les Auteurs de la Matière Médicale nous apprennent que des domestiques ayant ramassé sur des frênes, dans un beau jour d'été, une grande quantité de cantharides sans précaution & avec les mains nues, furent ensuite attaqués d'une ardeur d'urine, à laquelle succéda un pissement de sang. Une personne ayant pris en potion des cantharides qui lui avoient été ordonnées pour une emplâtre, en fut empoisonnée ; tout ce que l'on put faire à force de remèdes, fut de lui sauver la vie, mais elle en perdit la raison. Dans ces cas, les remèdes les plus avantageux sont les adoucissans & les mucilagineux ; tels que l'huile d'olive, celle d'amande douce, le lait pris en grande abondance, les émulsions. On peut aussi prendre le demibain d'eau tiède, & faire, s'il est possible, des injections dans la vessie avec la décoction de graine de lin & de racine de guimauve & de nénuphar.

Quoique les cantharides, prises intérieurement, puissent être regardées comme un poison, quelques Médecins en ont prescrit l'usage intérieur avec succès, en les mêlant avec quelque correctif, dans l'hydropysie & les

Suppressions d'urine. Le camphre passe pour être un puissant correctif du venin de ces insectes. On fait grand usage des cantharides à l'extérieur, c'est la base de tous les vésicatoires, qu'on prépare pour l'ordinaire en mêlant de la poudre de cantharides avec du levain ou quelque onguent convenable. On en fait usage dans les cas où il faut réveiller le sentiment dans quelques parties, ou détourner les humeurs qui menacent de quelque dépôt dangereux. L'usage de ce remède, tant intérieur qu'extérieur, demande beaucoup de prudence & d'expérience de la part du Médecin.

On trouve, au rapport d'Aldrovande, aux environs de Boulogne en Italie, des mouches cantharides aquatiques, qui ont à-peu-près la forme d'une punaise. Leur couleur noire paroît verte au soleil. Lorsque ces mouches sont portées sur les eaux, elles jettent un éclat aussi brillant que celui de l'argent. Ces mouches cantharides aquatiques volent aussi quand elles veulent.

CAOLIN. *Voyez* KAOLIN.

CAOUT-CHOUC. *Voyez* RÉSINE ÉLASTIQUE.

CAPELAN : *Afellus mollis minor* : Poisson très connu à Marseille & à Venise, il vit près des rochers, & on le pêche abondamment en haute mer : il est fort semblable au Merlan, un peu plus large ; sa chair est molle, tendre & de bon suc : il a le dos d'un brun clair, & le ventre d'un blanc sale : il est fourni de trois nâgeoires ; il a aussi un barbillon à la bouche : son anus est placé au milieu du ventre : ce poisson est marqué de neuf petits points aux ouies & aux mâchoires, il n'a point d'écaillés.

CAPILLAIRE, *Adiantum*, il y en a de plusieurs especes : les plus en usage sont le capillaire de Montpellier, & sur-tout celui du Canada ou du Bresil. Le vrai capillaire de Montpellier pousse des tiges hautes d'une palme, grêles, noires ; ses feuilles sont petites, striées en forme de rayons, lisses & crenellées profondément en dessous.

Le capillaire du Canada pousse, comme la fougere, une tige rougeâtre purpurine, longue de quinze pouces ou environ, armée de feuilles verdâtres, obtuses, longues, dentelées d'un côté, entières de l'autre. Les feuilles de cette

plante sont odorantes, d'une saveur agréable, légèrement astringentes & ameres. Cette plante, ainsi que toutes les fougères diffère des autres plantes par un caractère très remarquable; il n'y paroît point de fleurs en aucuns tems; mais dans le mois de Septembre, les crenelures s'allongent, se replient, & s'unissent ensemble. Dans ces replis des feuilles sont contenus les fruits, ou des capsules membraneuses sphériques, très petites, garnies d'un anneau élastique; la contraction de l'anneau fait ouvrir ces capsules; on apperçoit, à l'aide du microscope, qu'elles sont pleines d'une espèce de fine poussière, que quelques Naturalistes regardent comme la semence de cette plante. Mais on n'est pas encore parvenu à faire venir cette plante en semant cette poussière, qui n'est peut-être que la poussière des étamines, comme le croient plusieurs savans. Les capillaires par leur douce astringence resserrent les fibres des parties, & incisent les fluides épais. Ils aident à expectorer la pituite visqueuse qui séjourne dans la poitrine, guérissent la toux opiniâtre, l'asthme, la difficulté de respirer, ils détergent les humeurs épaisses attachées dans les viscères, qui y produisent des obstructions. Ils sont utiles dans la jaunisse, levent les obstructions du foie, du mésentère: font couler les règles des femmes, & sont propres dans les maladies des reins. On prend une poignée de chaque espèce de capillaire, on les fait bouillir légèrement dans quatre livres d'eau avec un peu de réglisse.

On fait aussi une infusion de capillaire de Canada en forme de thé, laquelle est très agréable au goût, & utile dans la toux & les maladies de poitrine; on prend cette infusion avec un peu de sucre. On remarque qu'en jettant de l'eau froide sur ces feuilles, elles n'en sont pas plus mouillées que ne le seroient des plumes de Canard: il faut pour être pénétrées qu'elles infusent un peu de tems.

On dit que quelques soldats Flamands, attaqués du scorbut pour avoir bu de mauvaise eau, ne purent être guéris par aucun remède, que par une décoction de sauve-vie, espèce de capillaire. Les sept capillaires sont, 1°. l'Adiante de Montpellier, 2°. celui de Canada, 3°. le capillaire commun ou noir, 4°. le blanc, 5°. la sauve-vie,

6°. le polytric, 7°. la perce moufle. Quant au capillaire commun, *adiantum nigrum*, sa racine est noire, ses tiges branchues portent des feuilles ornées de lignes chargées d'une poussiere féminale, dorées, & qui approchent de celles de la fougere mâle. Cette plante croît ou sur les murailles ou s'implante sur des arbrisseaux. Le capillaire blanc, *adiantum album*, a, de même que le précédent, une racine qui se répand obliquement, ses tiges sont grêles & cassantes, terminées à leur extrémité par une seule feuille; ce capillaire a, une saveur assez insipide, il naît à l'ombre sur les vieilles murailles & sur le bord des ruisseaux & des fontaines. En général les capillaires employés en décoction, comme le thé, sont apéritifs, ils ne causent point la stérilité, comme quelques-uns l'ont prétendu. Voyez la Description des autres Capillaires aux mots SAUVE-VIE, POLYTRIC & PERCE-MOUSSE.

CAPIVERD ou CAPIVARD : animal quadrupede, mais amphibie, fort connu au Bresil & au Cap de Bonne-Espérance : il n'est pas rare d'en voir de la grosseur d'un cochon d'un an; sa tête est comme celle du lievre, ses yeux sont petits & vifs, le gozier fort large & les dents pointues, il n'a point de queue: son poil est blanchâtre, court, menu & roide: ses pieds sont armés d'ongles fort pointus qui lui servent à monter sur les arbres & à en descendre: comme il a la propriété de s'asseoir sur les pattes de derriere à-peu-près comme les singes, il peut, étant grimpé à un arbre, s'asseoir sur les branches & manger le fruit; il vit aussi facilement dans l'eau que sur la terre. Les Negres lui font ordinairement la guerre, & mangent sa chair, qu'ils trouvent excellente. Cet animal se tient communément caché dans la mer pendant le jour, il ne vient à terre que pendant la nuit; c'est alors qu'il fait un grand tort aux arbres & aux plantations, attendu qu'il arrache les arbres & en rongé les racines.

CAPPA, est un animal étranger, plus grand qu'un âne, noir, velu, féroce, & ennemi des chiens: la forme de ses pieds est singuliere, l'ongle est semblable à un talon: il a le front large, nud, sa figure fait peur

à voir : il dévore tout ce qu'il rencontre ; les troupeaux font sa meilleure proie.

CAPRA , serpent venimeux qu'on trouve dans les Royaumes de Congo , d'Angola & de Bengale : on lit dans l'histoire des Voyages que la nature a mis son poison dans son écume , qu'il crache & lance fort loin dans les yeux des passans ; elle cause des douleurs si vives , que s'il ne se trouve pas bientôt quelque femme pour les appaiser avec son lait , l'aveuglement est inévitable.

CAPRICORNE , *Cérambix* : ce genre de *Scarabée* est un de ceux qui fournissent les plus beaux insectes. Il a , dit l'Auteur de l'histoire abrégée des insectes des environs de Paris , des caractères génériques qui le font aisément reconnoître. Le premier de ces caractères consiste dans la forme de ses antennes qui sont fort longues , dont les articulations sont bien marquées , & qui vont en diminuant insensiblement d'articles en articles , depuis la base jusqu'à la pointe. Le second dépend de la position singulière de ces mêmes antennes dont l'œil entoure la base ; en sorte que l'antenne semble sortir du milieu de l'œil ; quand à la structure des diverses autres parties du corps , elle lui est commune avec les autres scarabées. *Voyez Scarabée.*

Il y a un grand nombre d'espèces de *Capricornes* , qui diffèrent pour la couleur & pour la grandeur ; on peut voir ces riches variétés de la nature dans la collection des insectes du Cabinet du Roi. On en trouve aux environs de Paris plusieurs espèces fort jolies , toutes reconnoissables à leurs antennes ; on en voit d'un beau bleu , de verts qui ont une odeur de rose , d'autres dont le corps est d'un noir velouté , & dont les étuis des ailes sont d'un beau rouge.

Ces insectes brillants naissent de vers que l'on trouve dans l'intérieur d'arbres qu'ils percent , réduisent en poudre , & de la substance desquels ils se nourrissent. C'est dans ces mêmes trous qu'ils se métamorphosent en chrysalides , d'où sort l'insecte parfait , qu'on surprend quelquefois à la sortie du trou , à l'instant de sa métamorphose. Plusieurs de ces insectes répandent une odeur forte assez agréable , qui se sent même de loin ; quelques-

ques-uns , lorsqu'on les prend dans la main , font une espece de cri , produit par le frottement du corcelet sur le haut du ventre & des étuis. Ces insectes ne font aucun mal.

Mouffet prétend que le Capricorne se suspend aux arbres par le moyen de ses antennes ; qu'il s'en aide pour marcher , & qu'en rongant le bois avec ses dents , il fait un bruit que l'on peut comparer au grognement des pourceaux : faits qu'il seroit aisé de constater par l'observation.

CAPRIER , *Capparis* : on le nomme en Provence *Taperier*. C'est une plante dont on distingue deux especes , l'une épineuse , & l'autre non épineuse , qui croît en Arabie jusqu'à la hauteur d'un arbre. *Voyez Gasp. Bauhin*. Nous ne parlerons ici que du Câprier épineux. Cette plante , qui a une racine grosse & longue , est sarmenteuse ; ses branches un peu courbes sont garnies d'épines crochues , & s'élevent à la hauteur de quatre pieds ; ses feuilles sont rondes , larges d'un demi pouce , ameres ; elles sont posées alternativement sur les branches : à l'endroit où la queue s'attache aux branches , on remarque deux petites épines crochues. Les fleurs sont blanches , en rose à quatre pétales ; elles sortent des aisselles des feuilles , fleurissent en Juin , & forment un effet des plus agréables : aux fleurs succede un fruit de la grosseur d'une olive , & ayant la figure d'une poire. On cultive le câprier en Provence près de Toulon. Comme il est très sensible au froid , on ne le met qu'en espalier , ayant grand soin pendant l'hiver de le couvrir d'un peu de litiere ; il se multiplie de semences & de marcottes. Les câpres dont on fait usage sur les tables , sont les boutons des câpriers , que l'on cueille avant qu'ils soient épanouis , & que l'on fait confire dans du vinaigre : les boutons les plus petits donnent les *Câpres capucines* , ce sont les plus fines & les plus fermes : les boutons plus gros donnent des câpres molles & grosses. En Provence on les cueille comme elles tombent sous la main , & lorsqu'elles sont confites , on sépare à l'aide d'un crible , les plus fines , qui sont les meilleures & les plus cheres. Les câpres doivent avoir une belle couleur verte , mais il faut prendre garde qu'elle ne leur vienne quel-

quelques fois d'une rouille de cuivre qui les rendroit nuisibles : car souvent des Marchands , pour leur donner une belle couleur verte , les font macérer dans des vaisseaux de cuivre avec du vinaigre , lequel en rongant le cuivre devient verd & colore les câpres ; quelquefois aussi ils jettent quelques pieces de monnoie de cuivre dans la liqueur acéteuse pour leur donner cette couleur verte ; manœuvre dangereuse qu'on emploie aussi dans la confection des cornichons de S. Omer ou de Flandre. On confit aussi les jeunes fruits qu'on nomme *cornichons de câprier*. On se servoit beaucoup autrefois de l'écorce de la racine du câprier , comme d'un puissant apéritif : l'usage s'en est aboli pendant quelque tems , jusqu'au séjour de M. Tronchin à Paris , qui l'a remis en vogue pour dissiper les vapeurs. La préparation de cette écorce , consiste à être bien séparée & mondée de sa racine & à être mise à sécher à propos. Sa couleur est jaune , grisâtre ; elle est difficile à rompre , étant d'une consistance solide , & tenace comme du cuir : les feuilles & boutons du câprier sont estimés antiscorbutiques.

CAPUCINE , *Cardamindum* , c'est une plante originaire du Pérou , & qui est présentement très commune dans nos jardins. On en distingue de deux especes , la grande & la petite : c'est en quelque sorte la plus grande différence qu'on y remarque. La tige déliée de cette plante est rampante & s'entortille aux corps environnans ; elle soutient des feuilles vertes en dessus , pâles dessous , ordinairement rondes ; elle est agréable par ses fleurs jaunes , veinées de rouge , d'une seule piece , découpées en cinq parties , terminées en bas en forme de capuchon ; celles de la grande especesont d'un jaune tirant sur le ponceau , odorantes ; les étamines rougeâtres & chargées de sommets , naissent du centre de la fleur & environnent un pistile , dont la base devient un fruit à trois capsules qui renferment autant de petites semences sphériques qui tombent d'elles-mêmes , si-tôt qu'elles sont mûres. On confit au vinaigre armé d'une gousse mûre de poivre d'Inde les boutons de cette fleur , & l'on en fait usage comme des câpres. Son odeur , son goût & ses propriétés sont communes avec le cresson aleinois. Quelquefois les fleurs de la capucine sont doubles ;

de cette variété qui est fort recherchée des curieux a cela de commode , qu'elle se multiplie aisément de bouture , comme les autres se multiplient de graine.

On cultive cette plante dans les jardins , principalement à cause de sa beauté ; & comme elle grimpe assez haut , elle est propre à ombrager quelques petits cabinets de treillages. La capucine dans nos climats fleurit pendant tout l'été ; dans les pays chauds , elle demeure verte & donne des fleurs toute l'année.

Les feuilles & les fleurs de la capucine conviennent pour le scorbut.

CARACAL , animal qui ressemble assez au Lynx ou *Loup cervier* par la forme du corps ; il est de la grandeur du renard , mais beaucoup plus féroce & plus fort ; il a comme le Lynx le caractère singulier , & pour ainsi dire unique , d'un long pinceau de poil noir à la pointe des oreilles. Le Caracal n'est point moucheté comme le Lynx ; il a la queue beaucoup plus longue & d'une couleur uniforme , le museau plus allongé , la mine beaucoup moins douce , & le naturel plus féroce. Le Lynx n'habite que dans les climats froids ou tempérés : le Caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds. C'est autant par cette différence du naturel & du climat , dit M. de Buffon , que nous les avons jugés de deux especes différentes , que par l'inspection & les comparaisons de ces deux animaux que nous avons vus vivans.

Cet animal se trouve en Barbarie , en Arabie & dans tous les pays qu'habitent le Lion , la Panthere & l'Once. Il vit de proie comme eux , mais étant plus petit & plus foible , il est souvent forcé de se contenter de leurs restes. Il s'éloigne de la Panthere , continue M. Buffon , parcequ'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est parfaitement rassasiée ; mais il suit le Lion , qui lorsqu'il est repû , ne fait de mal à personne. Le Caracal profite des débris de sa table , & quelquefois il l'accompagne d'assez près , parceque grim pant légèrement sur les arbres , il ne craint pas la colere du Lion , qui ne pourroit l'y suivre comme fait la Panthere.

C'est par toutes ces raisons , que plusieurs voyageurs ont dit que le Caracal étoit le guide ou le pourvoyeur du Lion ; que celui-ci dont l'odorat n'est pas fin , s'en ser-

voit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit ensuite avec lui la dépouille.

On a vu le Caracal assaillir un chien d'assez grande taille, le déchirer & le mettre à mort dans peu d'instans. Il ne s'appriivoise que difficilement; cependant lorsqu'il est pris jeune & élevé avec soin, on peut le dresser à la chasse qu'il aime naturellement & à laquelle il réussit très bien, pourvu que l'on ait attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui ne puissent lui résister, autrement il se rebute & refuse le service aussitôt qu'il y a du danger. On s'en sert aux Indes pour prendre les lievres, les lapins, & même les grands oiseaux, qu'il surprend & saisit avec une adresse singulière.

CARAGUE ou CAREGNE, *Caranna*: est une résine que le peu d'usage a rendu assez rare: c'est une substance, tantôt concrète, tantôt tenace, d'un verd noirâtre, d'une odeur de fénugrec, d'un goût de poix, molasse, inflammable, remplie d'impuretés; elle découle du tronc d'un arbre appelé par Hernandez *arbor insania* *Caragna nuncupata*, & par les Mexiquains *Hahelicoca*, lequel croît en la nouvelle Espagne: on nous envoie cette résine en masses, enveloppées de feuilles de roseaux: elle entre dans la composition du faux vernis de la Chine. Elle résout, déterge, consolide les plaies & fortifie puissamment les nerfs.

CARAGUE: animal quadrupède du Brésil, semblable au Renard, mais plus petit & qui sent plus mauvais. Le Carague est de couleur brune, il a un sac sous le ventre, où il porte ses petits qui sont au nombre de six ou sept; il les nourrit jusqu'à ce qu'ils sachent manger & s'approvisionner: cet animal chasse la nuit; il est l'ennemi des oiseaux & sur-tout des poulets.

CARANCRO: espèce de Vautour de la Louisiane: il ressemble au Dindon par sa grosseur, par la forme de sa tête, & par son plumage; son bec est crochu, ses pieds sont armés de petites griffes; il est lent dans sa course, plus carnacier sur la chair morte, que bon oiseau de proie sur le gibier vivant. Les Espagnols qui habitent dans cette contrée, ont publié une Ordonnance par laquelle il est défendu sous des peines corporelles de

tuer ces oiseaux , dans la vue de les conserver pour manger les débris des bœufs sauvages , dont ils font une grande destruction.

CARANGUE : poisson blanc & plat , long de trois & jusqu'à quatre pieds ; il a un pied de largeur par le ventre & quatre ou cinq pouces d'épaisseur , la bouche grande armée de bonnes dents ; ses yeux sont rouges & grands : il a deux grandes nageoires au défaut du col : les nageoires du dos sont inégales , celle des ouies sont pointues ; il a la queue large. Ce poisson qui est quelquefois commun à la Martinique , est un des meilleurs sauteurs de la mer , & celui qui donne le plus d'exercice aux Pêcheurs par les efforts qu'il fait pour se dégager , soit de l'hameçon , soit de la senne : souvent deux ou trois hommes ne sont pas capables de le tirer à terre ; en récompense ils trouvent dans la chair de ce poisson un des meilleurs mets de la mer ; sa chair est blanche , grasse , tendre , savoureuse , nourrissante & saine ; la tête se met pour l'ordinaire au bleu ou en soupe : on en fait de la gelée aussi bonne que celle du veau & du chapon & selon le P. du Tertre on ne s'en lasse jamais. Le Carangue entre la nuit dans les rivières.

CARAPULLO : on donne ce nom à une plante qui croît au Pérou comme une touffe d'herbe , & porte un épi dont la décoction cause pendant quelques jours le délire à ceux qui en boivent. On lit dans la description du Pérou, insérée dans l'histoire des tremblemens de terre par Hales , que les Indiens font usage de cette décoction pour connoître les dispositions naturelles de leurs enfans. Pour cet effet , ils mettent devant les garçons & les filles , les divers instrumens d'usage & propres à leur sexe ; l'instrument que le caprice leur fait prendre dans leur délire , est pour eux une indication de leur inclination pour tel ou tel état. Plusieurs voyageurs se disent témoins de cette particularité.

CARCAJOU : animal carnacier de l'Amérique septentrionale , dont M. Sarrafin a envoyé la description anatomique à l'Académie des Sciences. La tête de celui qu'il a disséqué étoit fort grosse & fort courte eu égard à sa grandeur : il pesoit trente-deux livres , il avoit deux pieds depuis le bout du museau , jusqu'à la première ver-

tebre du col, & cinq pouces de diametre à l'endroit des oreilles qui étoient droites, courtes & arrondies par le haut ; sa poitrine & son ventre qui étoient d'un égal volume avoient un pied deux pouces de diametre ; ses jambes fort cōrtes n'avoient que neuf pouces de long y compris les pattes qui en avoient quatre, & qui étoient composées de cinq doigts, de plus d'un pouce de long & armés d'ongles crochus, fort pointus ; environ de trois lignes de large dans leur base.

La couleur du Carcajou est plus ou moins noire selon les endroits qu'il habite : il est fort rare & on en tue peu ; personne ne l'a entendu crier : il rugit & souffle comme un chat dès qu'il est pris & blessé ; sa femelle ne fait qu'un petit : il rampe plutôt qu'il ne marche, & c'est le moins agile de tous les animaux carnaciers. Aussi lent que le Castor, il est étonnant que le Castor même devienne sa proie, ainsi que l'Orignac. *Voyez* ces mots Le Castor l'évite aisément sur la glace ; mais quand il retourne à sa loge, le Carcajou l'attend au passage, le prend & s'en nourrit. Comme le Castor dans les pays chauds ne cabanne point, il n'a rien à craindre, parcequ'il se loge fort avant en terre sur le bord des lacs & des rivieres. Lorsque le Carcajou fait la chasse à l'Orignac, il cherche par-tout un canton de savanes épaisses & de bois puant, dont il fait que cet animal se nourrit pendant l'hyver, qui est la saison des neiges ; & aussitôt qu'il y en a cinq ou six pieds, la route des Orignacs y est bientôt tracée ; ces routes n'ont souvent pour plusieurs Orignacs qu'une demie lieue d'étendue. Les Orignacs ne les abandonnent qu'involontairement. Le Carcajou ayant reconnu un de ces lieux, il se met à l'affut sur un des arbres contre lesquels l'Orignac a coutume de se frotter ; & quand celui-ci y vient, il se jette sur lui, le saisit à la gorge, & la lui coupe en un moment malgré les bonds & les efforts de l'Orignac qui se frottant contre les arbres, déchire quelquefois la peau de son ennemi ; mais le Carcajou ne quitte jamais prise, il est très acharné sur sa proie & le plus fort de tous les animaux par rapport à sa grandeur : on dit qu'il traine aisément & assez vite sur la neige un quartier d'Orignac. Le Carcajou est plein de ruse : il rompt les attaches qu'on

lui tend , détend les pieges , coupe la corde des fusils qu'on prépare pour le tuer , après quoi il mange sans peril les appas dont on s'étoit servi pour l'attirer.

CARCAPULLI : arbre qui donne la substance appellée dans le commerce *Gomme gutte*.

Le carcapulli est un grand arbre touffu & fort branchu : son tronc est gros de huit , dix ou douze pieds ; son bois est blanchâtre ; ses feuilles sont pointues par les deux bouts , d'une tiffure épaisse , les bords inclinés , garnies de nervures & d'un verd foncé ; les fleurs sont jaunes rougeâtres , inodores & un peu acides , auxquelles succedent des fruits , de la grosseur d'une orange à huit , neuf & dix côtes saillantes , verds d'abord , ensuite jaunâtres , & blanchâtres étant mûrs , d'un goût aigrelet , renfermant dans la pulpe de grosses semences oblongues , applaties & de couleur bleue : ce fruit s'appelle *Coddam-pulli*.

Cet arbre croît dans Cambaye , en Chine , près de Siam , & dans l'Isle de Ceylan où il est appellé *Kanna-Goraka* : on croit qu'il croît aussi dans l'Isle de Cayenne. On tire de ces arbres par une incision qu'on fait à leur tronc , la gomme gutte ; ce suc est d'abord laiteux , il s'épaissit ensuite au soleil , & l'on en fait de gros bâtons ou de grosses masses , telles que nous les recevons dans le commerce.

La gomme gutte est un suc concret résino-gommeux , demi inflammable , compact , sec , d'une couleur de safran jaunâtre , sans odeur & presque sans goût , produisant cependant une legere acrimonie dans le gozier : elle se dissout en plus grande quantité dans l'esprit-de-vin que dans l'eau : cette substance a reçu bien des noms qui ne proviennent peut-être que des différens pays d'où on l'apporte , ou selon que les différentes nations commerçantes prononcent. Les Indiens s'en servent en peinture & peu en Médecine : elle teint la salive & l'eau en jaune : ils la dissolvent dans l'huile de lin , & quand ils ont le ventre resserré , ils avalent cette liqueur : il est constant que la gomme gutte purge beaucoup en produisant souvent des nausées : c'est le purgatif des gouteux. Les Américains en font macérer pendant une nuit gros comme une aveline dans une liqueur aqueuse , &

se purgent de cette maniere : la dose pour les François est de dix à seize grains.

On porte des côtes du Malabar dans les autres Provinces le fruit sec *Coddam-pulli* : on s'en sert dans la nourriture , & les habitans en font grand cas pour exciter l'appétit : ils en mettent dans leurs sauces , ils le croient propre à augmenter le lait aux nourrices , & pour toutes sortes de flux de ventre contractés par le trop grand exercice du coït ; ainsi le fruit a la propriété de resserrer ce que le suc du même arbre relache.

Nous ne connoissons la gomme gutte que depuis cent soixante ans : les Indiens l'appellent *Lonan-Cambodja* , parcequ'elle vient de la Province Cambodje voisine du Royaume de la Chine. On a cru long-tems qu'elle n'étoit que le suc de l'Euphorbier épaissi : d'autres ont pensé que c'étoit un suc de Thytimale & de Scammonée , ou le suc exprimé du Ricin des Indes coloré avec le *Terra merita* , ou avec le suc de la rhubarbe ; mais les Voyageurs s'accordent à dire que c'est de l'arbre *Carcapulli* que se tire la gomme gutte.

CARCHARIAS. Voyez REQUIN.

CARDAMINE. Voyez CRESSON DES PRÉS.

CARDAMOME , *Cardamomum*. Dans le commerce & en Médecine on connoit trois especes de Cardamomes , qui toutes nous viennent des Indes , & qui ont été désignées par les Grecs sous le nom de *Chair-bua*.

La premiere s'appelle : GRAND CARDAMOME ou MANIGUETTE , ou GRAINE DE PARADIS : *Cardamomum majus*. La plante qui donne le fruit dont il est question , n'est guere connue par la description qu'en donnent Pomet , le P. Labat & Flacourt dans son histoire de Madagascar ; ce fruit est une coque ou gouffe , faite comme une petite figue allongée , contenant un bon nombre de graines triangulaires , de couleur rougeâtre , blanches en dedans , d'un goût âcre & mordicant comme celui du poivre : cette graine qui entre dans la préparation du vinaigre & dans plusieurs compositions galéniques , tire son nom *Maniguette* d'une ville d'Afrique , nommée *Maleguetta* , où l'on en faisoit le commerce.

La deuxieme espece se nomme : CARDAMOME MOYEN : *Cardamomum medium*. Sa gouffe est de la même couleur ,

mais plus petite , triangulaire , courbée , les graines d'un rouge violet , d'un goût fort âcre ; la plante qui porte ce fruit naît en divers endroits des grandes Indes.

La troisieme espece se nomme : **CARDAMOME PETIT** : *Cardamomum minus* : son fruit est le plus petit & le plus usité des trois ; ses gouffes sont également triangulaires , d'un blanc fauve , rayées ou cannelées , attachées à de petites queues de même couleur , contenant un nombre de semences presque quarrées , arrangées & entassées les unes sur les autres comme dans les especes précédentes , séparées par des pellicules membraneuses très déliées ; leur couleur est un peu rougeâtre , grisâtre , l'odeur aromatique & la saveur fort âcre : elles sont rouges en dedans comme tous les Cardamomes.

Les Cardamomes sont de puissans alexipharmques & carminatifs : on en mâche en Europe pour exciter à cracher , & dans l'Inde pour se rafraîchir lors des grandes chaleurs : on nous les envoie des Indes par l'Égypte , & de-là à Marseille , ou par l'Océan à S. Malo , & en Hollande.

CARDASSE. Voyez **FIGUIER D'INDE.**

CARDE DE POIRÉE. Voyez **BÊTE.**

CARDINAL : *Sylvia vertice rubro.* Oiseau de l'Amérique , dont le plumage est d'un rouge éclatant , garni derrière la tête d'un petit capuchon qui n'imité pas mal celui d'un camail. Il est à-peu-près gros comme un Merle : il a le bec gros & fort noir , ainsi que les pattes ; les femelles sont en tout moins hautes en couleur. Le Cardinal siffle d'un ton haut , perçant & net : son ramage est plus agréable dans le bois que dans les maisons ; dans l'hiver il ne siffle qu'après avoir bu ; il amasse en été pour l'hiver. Des habitans ont trouvé dans ses cachettes plus de grain qu'il n'en tiendroit dans un boisseau mesure de Paris. L'endroit où est la magasin de cet oiseau est artistement couvert de feuilles , de branches d'arbres & de buchettes : il n'y a qu'un trou par où il entre.

On donne aussi quelquefois le nom de Cardinal à un oiseau semblable au *Gros-bec*. Voyez *ce mot*.

CARDONS , plante potagere qui se multiplie de graines , & dont il y a deux especes renommées : savoir les cardons de Tours & les cardons d'Espagne. Ces plantes

sont des espèces d'*artichaux*, dont elles ne diffèrent que par les épines roides dont les angles des feuilles & les écailles des calices sont armées. Lorsque les feuilles de ces plantes sont parvenues à leur grandeur, on les enveloppe de paille & on les butte d'un pied de terre, qui en diminuant la transpiration & le contact de l'air, les fait blanchir & les attendrit. Ce sont les côtes blanchies de cette plante, dont on ôte les bords minces & feuillés, qu'on sert sur les tables parmi les mets les plus recherchés.

On sème la graine du cardon dans le courant du printemps, soit en pleine terre bien meuble, soit sur des couches, & l'on a soin d'arroser.

CARIBOU. Animal sauvage du Nord de l'Amérique, qu'on confond avec le vrai Cerf du Canada; mais qui en diffère, ayant autant de rapport avec le Renne du Nord ou de la Laponie. Cet animal est extraordinairement léger: il a les ongles plats & fort larges, garnis d'un poil rude entre deux, qui l'empêche d'enfoncer dans la neige, sur laquelle il court presque aussi vite que sur la terre. Il habite les savannes & les forêts; & quand elles sont épaisses, il s'y fait des routes, comme la plupart des animaux qui habitent le fort des bois, il les suit ordinairement. Le Caribou des forêts épaisses a les cornes fort petites, celui des forêts claires les a fort grandes: c'est un animal à qui le Carcajou fait la chasse.

CARINDE. Oiseau de l'Amérique, l'un des plus beaux à voir; il est de la grandeur d'un Corbeau; son plumage depuis le ventre jusqu'au gozier, est d'un jaune d'or, ses ailes & sa queue sont fort longues & de couleur d'azur; quelquefois son plumage est en partie rouge, & en partie azuré. Ces oiseaux par la forme du bec, la tête & les pieds, ont beaucoup de rapport avec le perroquet. Les Sauvages en font grand cas: ils leur arrachent les plumes trois ou quatre fois l'an pour en faire des chapeaux, garnir des boucliers, des épées de bois, des tapisseries & autres choses. Les carindes ne sont point farouches: pendant le jour ils se tiennent dans les arbres, proche des cabanes des Sauvages; & le soir, les uns se retirent dans les cabanes, & les autres dans les bois; mais les matins ceux-ci ne manquent jamais de revenir

proche des cabanes , où ils restent tout le jour comme des pigeons privés.

CARLINE , en latin *Carlina*. On lui donne aussi les noms de *Chardonnerette* & de *Caméléon blanc* ou *noir* ; car on en distingue de deux especes. Cette plante pousse de grandes feuilles , profondément découpées , couchées à terre , garnies de pointes dures & fort piquantes. De la racine , qui est pivotante , longue de deux pieds & grosse comme le pouce , s'éleve une tête orbiculaire , épineuse , soutenant des fleurs à fleurons ; mais sans tige dans le caméléon blanc. Cette plante croît naturellement sur les lieux montagneux , sur les Alpes , les Pyrenées & le Mont-d'Or. Les payfans en mangent les têtes pendant qu'elles sont encore jeunes & tendres. Les racines desséchées de cette plante ont une odeur forte & aromatique , & un goût de fenouil. On préfere celles dont la couleur est grisâtre extérieurement , & blanchâtre dans l'intérieur. On les croit propres contre les maladies contagieuses : elles sont alexitaires , apéritives & hystériques.

CAROTTE , *Daucus sativus* , *radice luteâ*. La carotte est une espece de *Daucus* , qu'on cultive dans les jardins potagers , & dont la racine est fort en usage dans nos cuisines. C'est une plante qui pousse des feuilles grandes , vertes , velues , découpées , d'une odeur & d'une saveur assez agréables : sa tige est ronde , également velue , creuse , rameuse , & croît jusqu'à quatre pieds de hauteur ; pour la faire grossir , ainsi que la racine , on en coupe les montans à un demi-pied de terre. Cette tige est chargée en son sommet d'ombelles , qui portent de petites fleurs inégales , échancrées & disposées en fleurs de lis : le calice de cette fleur se change en un petit fruit composé de deux semences jointes ensemble , velues , rudes au toucher. Sa racine est grosse , longue , charnue , d'un jaune plus ou moins foncé , facile à rompre , d'un goût douceâtre : il y en a une autre espece dont la racine est blanche , également usitée dans nos cuisines : les feuilles de l'une & de l'autre sont vulnéraires & sudorifiques.

CAROTTE SAUVAGE OU FAUX CHERVI , *Daucus vulgaris*. Cette plante , qui croît dans les prés & dans les lieux sablonneux , pousse plusieurs tiges , ca-

nelées, velues & hautes d'un pied & demi à deux pieds. Ses fleurs sont blanches, purpurines & divisées en parasols au haut des tiges, comme dans la carotte ordinaire. Ce parasol prend la figure d'un nid d'oiseau : aux fleurs succèdent des graines velues, grises, oblongues, jointes deux à deux, & garnies de poils. Sa racine est plus petite & plus âcre que celle de la carotte cultivée. En Médecine, on substitue quelquefois sa semence à celle du *Daucus de Crète*, (voyez ce mot); mais la vertu en est plus foible.

CAROUBIER ou CAROUGE, en latin *Siliqua edulis*. C'est un arbre de moyenne grandeur, branchu, garni de folioles presque rondes & qui ne tombent point en hiver. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur des individus différens. Les mâles sont à étamines, & forment de petites grappes rouges; les femelles sont formées de cinq tubercules sans pétales : au pistile succède un fruit qui a la forme d'une gouffe aplatie, de la longueur d'un demi-pied & plus, sur un pouce & demi de large : on le nomme *Carouge*. Cette gouffe renferme des semences aplaties & contenues dans des loges transversales, creusées dans une pulpe succulente, qui remplit l'intérieur de la silique. Cette pulpe est de la consistance d'un suc épais, noirâtre, mielleux, douccâtre, ayant quelque rapport avec la moëlle de casse. Lorsque ce fruit est verd, il a un goût désagréable; mais mûr, il est assez gracieux : on le regarde comme béchique. Les Egyptiens extraient de ce fruit un miel fort doux, qui sert de sucre aux Arabes. On l'emploie pour confire les tamarins, les mirobolans & autres fruits; il a aussi une vertu laxative. En Sirie & en Egypte, on retiroit anciennement de ce fruit une espèce de vin par la fermentation. Le caroubier étoit autrefois très commun en Palestine, en Judée & Egypte : on en voit beaucoup en Provence, en Espagne & à Naples. Dans les lieux où il est commun, les pauvres s'en nourrissent, & on en engraisse le bétail. Il est très difficile à élever dans ce pays-ci. Son bois est dur & d'un bon usage.

CARPE, *Cyprinus*. Poisson d'eau douce fort commun, & trop connu de tout le monde, pour qu'il soit besoin de le décrire. M. du Werney l'aîné, & M. Petit,

le Médecin , ont donné , dans les Mémoires de l'Académie , les Observations anatomiques & physiques qu'ils ont faites sur ce poisson. Ces détails , quelque intéressans qu'ils soient , seroient ici déplacés : c'est dans cette source précieuse qu'il faut les chercher. Quant à la structure merveilleuse des ouies de la carpe , & de plusieurs autres parties qui lui sont communes avec presque tous les autres poissons , nous renvoyons au mot POISSON.

On trouve la carpe dans les rivières , dans les étangs , dans les marais , & jamais dans la mer. Il y en a de plusieurs grandeurs : elle multiplie beaucoup , & parvient même à un âge fort avancé , comme le prouvent ces grandes & grosses carpes blanches , que l'on voit dans les canaux de Fontainebleau ; mais il est difficile de croire , comme quelques Auteurs l'ont dit , qu'elles vivent jusqu'à cent ans.

On prétend que dans certains lacs , & dans de certaines rivières , les carpes parviennent jusqu'à la grandeur de trois coudées : la carpe se nourrit d'herbes & d'insectes , qu'elle trouve dans les eaux. Il semble , que l'étang soit destiné pour la carpe , tant elle y réussit bien.

On a lieu d'observer ici que la Nature pourvoit d'autant plus à la reproduction , qu'il y a plus de causes de destruction. La carpe femelle contient une quantité d'œufs prodigieuse , qui , quoique paroissant innombrable , a été cependant soumise au calcul. M. Petit , en ayant pesé une certaine quantité dans une balance très exacte , & les ayant nombrés , a jugé ensuite , par voie de comparaison , qu'une carpe de grandeur moyenne donne trois cens quarante-deux mille cent quarante-quatre œufs ou environ. Quelle espérance de multiplication ! mais de ce nombre , combien peu viennent à bien ! La plupart de ces germes ou des embrions naissans , deviennent la proie & la nourriture des autres poissons.

Les carpes fraient dans les mois de Mai & d'Août : elles ne sont pas alors si bonnes à manger , parcequ'elles sont maigres & insipides , comme il arrive à presque tous les autres poissons. La carpe est dans sa grande bonté dans les mois de Février , Mars & Avril.

Les carpes d'étang sont ordinairement moins estimées que celles des rivières ; mais il y en a où elles sont

excellentes : tel est celui de Camieres près de Boulogne-sur-Mer , qui est fameux pour la multitude , la grosseur & la délicatesse des carpes qu'on y pêche , & dont les belles se vendent 24 à 30 livres. On pêche dans quelques rivieres des carpes , qui , pour l'extérieur , sont en tout semblables aux autres ; mais dont la chair est ferme , grasse , excellente , rougeâtre presque comme celle du saumon : ce qui les a fait nommer *Carpes saumonnées*. Quelque bonnes que soient nos carpes , elles ne sont pas si délicates que celles qu'on pêche dans le Wang-Ho , près du Patle-Cheu en Chine. Les Mandarins de la Province en font transporter un grand nombre à Peking pendant l'hiver , pour l'Empereur & les Grands de la Cour. Les carpes de la Saône , de la Seine , de la Loire sont très estimées ; sur-tout ces dernières , parceque l'eau de cette riviere est plus pure & plus rapide. La carpe est un bon aliment : elle se digere facilement , & convient à tous les tempéramens , excepté aux personnes sujettes à la goutte ; on a des observations que son usage en réveille les accès. La laitance de ce poisson est , comme l'on fait , un mets délicat , & qui fournit une nourriture si substantielle , qu'on a vu des étiques guéris par l'usage de ces laitances. Comme le fiel que fournit la carpe est un peu âcre , & cependant tempéré , il est propre à déterger & à empêcher les taies de se former dans les yeux.

Quoique l'eau paroisse le seul élément du poisson , la carpe peut cependant vivre long-tems dans l'air. Cela est prouvé par la maniere dont on engraisse les carpes en Hollande & Angleterre. On les suspend à la cave , ou dans quelqu'autre lieu frais , dans un petit filet sur de la mousse humide ; en sorte que la tête de la carpe sorte hors du filet : de cette maniere , on les garde assez long-tems en vie pour les engraisser , en les nourrissant avec de la mie de pain & du lait.

Nous décrivons au mot POISSON , une autre maniere d'engraisser le poisson par la castration. Voyez POISSON.

La carpe se pêche de plusieurs manieres , à l'hameçon ou au filet ; mais très aisément dans la plupart des étangs , parcequ'on les met à sec. Dans les étangs qui ne peu-

vent être mis à sec , elles sont assez difficiles à pêcher ; car c'est un des poissons les plus fins & les plus méfians. Lorsqu'il sent l'approche du filet , il plonge la tête dans la bourbe , & laisse glisser le filet sur sa queue , qui ploie à volonté : il reste ainsi tranquille , jusqu'à ce qu'il n'entende plus de mouvement.

CARPE PIQUANTE ou **A AIGUILLONS**. Espece de poisson tout semblable à la carpe ordinaire pour la forme ; mais qui en differe par sa couleur bleue & rouge , & par des piquans qui sortent de ses grandes écailles ; seuls caracteres qui en constituent la différence. On nomme ce poisson *Pigo* dans le Milanois : on en pêche dans le lac de Côme & dans le lac Majeur.

CARPOBALSAMÉ. *Voyez au mot BAUME DE JUDÉE*.

CARPOLITES. On donne ce nom à des fruits pétrifiés ; tels que les noix , le gland , les siliques , &c. Quelquefois aussi l'imagination fait donner ce nom à des pierres chariées par des fleuves , & qui ont pris accidentellement la figure des fruits.

CARRELET, *Quadratulus*. Poisson de mer fort plat , taillé en losange comme le turbot ; blanc d'un côté , grisâtre de l'autre , avec de petites taches rouges. Quand ce poisson grandit , il prend le nom de *Plie*. *Voy. ce mot*.

CARRET. Espece de tortue qui fournit l'écaille des tabatieres. *Voyez TORTUE*.

CARTAMÉ ou **SAFRAN BATARD**, *Cartamus*. C'est une plante que l'on cultive pour la teinture dans quelques Provinces de France , d'Italie & d'Espagne. Elle s'éleve environ à la hauteur d'une coudée. Ses feuilles alternes embrassent la tige , & sont garnies par leurs bords de petites épines roides. Ses fleurs sont à fleurons fibreux , longs de plus d'un pouce , d'un beau rouge de safran foncé , & découpées en lanieres en cinq parties. A ces fleurs , nommées dans le commerce , *Safran batard* ou d'*Allemagne* , *Safranum* , succedent de petites graines , terminées en pique , blanches , luisantes , & contenant chacune une amande huileuse , d'une saveur d'abord douce , ensuite âcre. Cette graine est appellée , par quelques-uns , *Graine de perroquet* , parceque les perroquets la mangent avec avidité , & s'en engraisent sans être purgés ; au lieu que c'est un purgatif pour les

hommes. On fait peu d'usage de cette graine en Médecine. Lorsqu'on s'en sert pour inciser les humeurs visqueuses, on la joint à des remèdes stomachiques. La fleur est employée en teinture pour donner aux étoffes de soie les belles nuances de couleur de cerise, de ponceau, & de couleur de rose. Les plumassiers s'en servent aussi : on retire des étamines de ce safran bâtard un beau rouge, dont les dames font usage pour imiter ce bel incarnat naturel qui manque quelquefois à leur visage. On appelle cette poudre, *Rouge* ou *Vermillon d'Espagne & de Portugal*, ou *Laque de Carthame*.

CARTE GÉOGRAPHIQUE, coquillage univalve, orné d'une traînée & de points blancs, qui donnent l'idée des lacs du Globe-Terrestre : c'est une *Porcelaine*. Voy. ce mot.

CARVI, *Carvi officinarum*. C'est une plante qui pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, rondes, rameuses, nouées, quarrées & vuides. Ses feuilles naissent comme par paires le long d'une côte & découpées menu. Les fleurs qui sont blanches, disposées en lis, naissent sur des ombelles, soutenues aux sommets de la plante : à ces fleurs, de peu de durée, succèdent des graines longuettes, convexes d'un côté, concaves de l'autre, ornées de trois canelures, d'un verd obscur, d'une odeur de fenouil, d'une saveur d'anis, de cumin & de panais. Cette graine est une des quatre grandes semences chaudes : elle entre dans la composition du rossolis ou eau des sept graines. C'est un puissant carminatif, qui vient abondamment dans le Languedoc & la Provence : on prétend qu'elle a été nommée *Carvi*, de *Carie*, qui est un pays de l'Asie mineure, où les Anciens la trouverent.

CARYOPHILLOIDES. Pétrifications calcaires, qui ressemblent à des clous de gérofle, & qui ont au-dessus une espece d'étoile, ou la forme d'une fleur en cloche, & pentagône. Quelques Naturalistes ont supposé que ces pierres étoient des articulations de quelques especes d'étoiles de mer aïborescentes. Dans ce cas, elles seroient du même genre que les *Trochiques*. (Voyez ce mot.) D'autres les rapportent aux corallines étoilées ; ce seroit également l'ouvrage d'une sorte de polypier. Voyez *Ellis Essay sur l'Hist. Nat. des Corall.*

Il est certain que l'analogue marin, qui s'y rapporte exactement, n'est pas encore connu. M. Bertrand (*Dictionnaire oryctolog.*) croit que ce sont les extrémités d'une sorte de coralline articulée, du genre des zoophytes marins, dont le fond des mers est tapissé.

CASCARILLE ou CHACRELLE, *Cascarilla*. C'est une écorce également connue des Naturalistes sous les noms de *Quinquina aromatique* & d'*Ecorce Eluterienne*. C'est une première écorce roulée & grosse comme celle de la canelle, de la grosseur & longueur de l'index, cendrée extérieurement, couleur de rouille de fer en dedans, d'un goût amer, & d'une odeur aromatique très agréable quand on la brûle. On nous l'apporte du Paraguay: elle est résineuse. Quelques personnes en mêlent dans le tabac à fumer pour corriger sa mauvaise odeur. Si l'on en met trop, elle enivre plus que ne fait le tabac. On en fait usage en poudre, en essence, en extrait & en infusion: elle est fébrifuge; on peut la substituer, en tems de disette, au quinquina & au simarouba: elle est très bonne pour arrêter le vomissement & les lochies trop abondantes; on en brûle quelquefois dans les appartemens pour fumer.

CASOAR ou CASUEL, oiseau des Indes, appelé aussi *Emeu* ou *Emé* par les Naturels du pays. Cet oiseau, qui est des plus grands, est remarquable par des singularités qui lui sont particulières.

On n'avoit point vu de Casoar en Europe avant l'an 1597, & aucun Auteur n'en avoit fait mention. Les Hollandois, au retour de leur premier voyage aux Indes, en rapportèrent un qui leur avoit été donné comme une chose rare, par un Prince de l'Isle de Java. Le Gouverneur de Madagascar en acheta un des Marchands qui retournoient des Indes, & il l'envoya à la Ménagerie de Versailles en 1671. Cet oiseau y vécut quatre ans.

On voit au Cabinet du Roi un Casoar haut de plus de cinq pieds: sa tête est garnie de plumes, & porte une crête en forme de casque, de couleur rouge; & cette crête n'est qu'une portion du crâne.

Le Casoar est sur-tout singulier par ses plumes, que l'on prendroit au premier coup d'œil pour du poil ou du crin. Ces plumes ont deux longues tiges qui sortent d'un

même tuyau fort court, attaché à la peau : les barbes en sont dures, pointues, clair-semées, noires, luisantes, & paroissent, comme nous venons de le dire, plus semblables à du crin qu'à des plumes. Les plumes de la tête & du col sont si clair-semées, que la peau se voit à découvert.

On remarque au bout des aîles cinq piquans de différentes longueurs & grosseurs, courbés en arc suivant la figure du corps. Ces piquans sont de longueurs différentes, dans la même disposition & la même proportion que nos cinq doigts de la main : ils sont d'un noir luisant. Il n'y a aucune apparence que les aîles du Casoar lui aident à marcher.

CASQUE. Coquillage univalve, que M. d'Argenville place parmi les *Murex*. Voyez ce mot.

Il y en a dont les levres sont retroussées avec une robe traversée de haut en bas par des lignes aurores sur un fond blanc ; d'autres sont comme truités, d'un beau poli, avec une belle clavicule.

CASSAVE. Pain fait avec la racine de manihot. Voyez **MANIHOT.**

CASSE, *Cassia*. C'est une filique, dure, longue environ d'un pied & demi, cylindrique, d'un peu moins d'un pouce d'épaisseur, d'une substance ligneuse & mince, couverte d'une pellicule d'abord verdâtre, ensuite d'un noir châtain, se divisant par les coups d'un marteau en deux parties, & à l'endroit où elles sont ornées de rainures. L'intérieur est subdivisé en plusieurs petites cellules, séparées par des lames ligneuses, couvertes d'une pulpe moëlleuse, douce, blanchâtre, jaune ensuite, puis noire ; chaque cellule contient une graine jaunâtre, en cœur & aplatie. Ce fruit ou bâton de casse n'est jamais seul, on en compte depuis douze à quinze comme attachés ensemble, & pendans séparément à la branche du canéficier par une queue flexible, qui leur permet de s'agiter quand il fait du vent, & de produire, en se heurtant, un bruit plus ou moins considérable, qui les fait tomber.

La casse naît sur un grand arbre qui croît très promptement ; en Afrique, en Egypte, dans le Levant à Alexandrie, & dans tous les pays chauds des Indes orientales ; d'où, suivant les Auteurs de la Matière médicale,

Il a été transporté à l'Amérique, notamment dans les îles des Antilles, dans le Brésil & dans le Mexique. On distingue aussi deux sortes de casse; l'Orientale & l'Occidentale. La première est estimée la meilleure. L'écorce de la dernière est plus épaisse, plus rude, plus ridée, & sa moëlle est âcre & désagréable au goût: tant la diversité des climats altere les productions de la nature. La casse est d'autant meilleure, qu'elle est plus pleine, que sa moëlle est grasse, douce & d'un noir vif. Cette casse, séparée de sa gouffe, de la graine, & passée par un tamis, est appelée *Fleur de casse* ou *Casse mondée*, *Meddulla cassia*.

L'arbre qui donne ce fruit, s'appelle *Canescier* ou *Cassier*: il a quelque ressemblance avec notre noyer. Ses feuilles ont la figure d'un fer de lance: ses fleurs sont en rose, d'un verd jaunâtre: aux Îles de l'Amérique, il fleurit en Mai & Avril. On appelle *Cannescice* les bâtons de casse encore jaunes, tendres & verdâtres. Les Juifs, avant leur exil de l'Amérique, avoient l'art de confire cette casse encore verte, & de la rendre délicieuse au goût même des Européens. Soit que cette Nation ait emporté avec elle son secret, ou que le sol ait déperî, ce qui doit influer sur les végétaux, il est certain qu'on n'en prépare gueres aujourd'hui. La casse confite est propre à lâcher le ventre. En général la casse est un purgatif très doux, qui n'est point venteux lorsqu'elle est bien préparée. La casse, appliquée à l'extérieur, est très utile dans l'inflammation du foie & dans la goutte.

CASSE DU BRÉSIL. C'est une gouffe plus applatie, plus dure que celle de la casse d'Égypte, & plus grosse. Elle est longue d'environ deux pieds, épaisse de cinq doigts, un peu courbée; sa pulpe est amère, désagréable & très purgative. On trouve de ces gouffes dans les boutiques des Parfumeurs, & dans les cabinets des Curieux. Il paroît que cette espèce de casse, différente des précédentes, étoit naturelle au Brésil, & n'y a point été transportée des pays Orientaux.

CASSE EN BOIS, *Cassia lignea*. On donne ce nom à une écorce roulée en tuyau, qui ressemble beaucoup à la canelle; mais dont on la distingue cependant, par son odeur aromatique plus foible, & par une glutinosité

qu'on lui trouve en la mâchant. On appelle l'arbre qui la donne , *Canella Malabarica* , *javensis* : il croît aussi dans les Isles Philippines. Cette écorce est alexitaire , stomachique : on la préfère à la canelle , lorsqu'il s'agit de resserrer.

Quelques Voyageurs Naturalistes assurent que l'arbre qui donne le *Cassia lignea* est très grand ; que son bois est ce que nous nommons *Bois d'Inde* ; ses feuilles , *Malabathrum* ou *folium Indum* ; son fruit , *Piment royal* ou *Poivre de la Jamaïque* ; & enfin que la deuxième écorce de ses rameaux ou petites branches , est le *Cassia lignea*. Voyez chacun de ces mots.

On croit que le *Cassia lignea* est l'*Ecorce aromatique* que les Juifs faisoient entrer dans la composition de leur Huile Sainte.

CASSE GÉROFLÉE , *Cortex caryophyllatus*. C'est une écorce comme celle de la Cascarille ; mais ayant un goût de clou de girofle vif & âcre. L'arbre , dont on la retire , s'appelle *Caninga* : il est commun dans l'Isle de Cuba , & dans les contrées méridionales de la Guyanne. Léméri en parle sous le nom de *Canelle géroflée*. Voyez CANELLE GÉROFLÉE.

CASSE-LUNETTE. Voyez BLUET.

CASSE-NOISETTE , *Cargocatactes*. Cet oiseau qui est le *Pica-nucifraga* des Ornithologistes , a été commun aux environs de Soissons & de Fontainebleau en 1753. Il a un pied de long depuis l'extrémité jusqu'au bout des pattes ou des ailes. L'envergeure est d'environ un pied neuf pouces ; le bec a près de deux pouces ; la partie supérieure est plus longue & sans pointe ; la langue courte & fourchue ; l'iris des yeux couleur de noisette ; les narines rondes & velues ; la gorge & la poitrine d'un rouge pâle ; le dessous du ventre couvert de quelques plumes rouges , dont les pointes sont blanchâtres ; les dards de chacune des longues plumes sont noirs , la queue a près de cinq pouces de longueur. Cet oiseau a les jambes courtes : elles sont , ainsi que les pattes , de couleur de chair foncé , ses griffes sont grandes & courbées. Il fait son nid dans le creux des arbres , & en retrecit l'entrée avec de l'argille , en ne laissant qu'un petit trou , pour entrer ou pour sortir. Il se nourrit non-

seulement d'insectes, mais aussi de noisettes. Rien d'aussi curieux que de lui en voir manger une. Après l'avoir tirée de son magasin, & l'avoir bien enfoncée dans une fente, il se tient debout au-dessus, la tête penchée en bas; puis, avec une adresse singulière, il frappe la noisette avec son bec de toute sa force; moyennant quoi, il l'ouvre & en mange l'amande.

CASSE NOIX. *Voyez MERLE DE MONTAGNE.*

CASSE PUANTE, *Pajomirioba.* Au Brésil on a donné ce nom à un petit arbrisseau légumineux, dont il y a de deux espèces. La première croît sans culture, & pousse de sa racine, qui est grosse & longue, des tiges hautes de trois pieds, verdâtres, noueuses, ligneuses, se divisant en beaucoup de rameaux qui portent chacun huit à neuf feuilles, rangées par paires. Ses fleurs naissent à l'extrémité des rameaux, & ressemblent beaucoup à celles du canefier. A ces fleurs succèdent des petites filiques longues de cinq à six pouces, un peu applaties & courbées, devenant brunâtres en rougissant. La deuxième espèce croît également le long des rivages, & n'en diffère que par ses feuilles, qui sont plus étroites du côté de la queue, & plus obtuses à leurs extrémités. Ces feuilles se recueillent & s'agglomèrent le soir dès que le soleil est couché, comme si elles éprouvoient une sorte de sommeil; mais elles s'épanouissent au matin. L'une & l'autre espèce fleurissent toute l'année: leurs feuilles sont purgatives; les semences infusées dans le vinaigre sont bonnes à guérir la gratelle: la racine est alexipharmaque.

CASSIDE DES JARDINIERS. *Voyez ACACIA.*

CASSINE ou APALACHINE. *Voyez THÉ DES APALACHES.*

CASSIS ou CASSIER DES POITEVINS. C'est une espèce de groseiller à fruit noir. Ses fleurs sont de la même structure que ceux du groseiller ordinaire; mais ils ont une odeur forte, ainsi que ses feuilles, qui sont assez semblables à celles de la vigne. Ses fruits sont noirs & restent acides quoique murs. Les propriétés du cassis ont été beaucoup célébrées pendant un certain tems. On l'estimoit utile pour l'hydropisie, la pierre, la morsure des vipères & la rage. En 1712, il parut à Bour-

deaux un Traité intitulé : *Propriétés admirables du Cassis* ; où il est présenté comme une panacée universelle. Ce remède si vanté, n'ayant point été suivi des merveilleux effets qu'on lui attribuoit, est tombé dans l'oubli. Cette plante vient communément dans le Poitou, & la Touraine, où les Auteurs de la Matière Médicale disent qu'on en fait usage contre la morsure des vipères & des animaux enragés. On en fait un ratafiat qui passe pour être bon contre les indigestions.

CASSUMUNIAR. C'est une racine que les Anglois nous apportent des Indes Orientales, & dont on ignore l'origine, c'est-à-dire la plante à qui elle appartient ; elle est tubéreuse, géiculée & grosse comme le gros galanga ; grisâtre extérieurement, & jaunâtre dans l'intérieur ; d'un goût on peu âcre, amer, aromatique, & d'une odeur agréable. Les Indiens & les Médecins Anglois vantent fort les vertus du *Cassumuniar* : on prétend que cette racine est un correctif du quinquina : elle affermit les nerfs, excite & rétablit les esprits animaux & fortifie l'estomac : elle est aussi carminative.

CASTAGNEUX ou ZOUCHE, *Mergus minimus fluviatilis*. On croit que cet oiseau aquatique est un petit plongeon d'eau douce : il marche difficilement sur la terre, parceque ses cuisses semblent être placées dans le ventre, & que les jambes sont dirigées en arriere : il est de la grosseur d'une cercelle ; ses ailes sont petites : il n'a ni queue ni croupion. Ses plumes sont semblables à celles d'un oiseau nouvellement éclos ; le ventre est de couleur de lait ; le bec arrondi, petit, rougeâtre, & plus court que celui de la poule d'eau : ses pieds ne sont pas palmés. Cet oiseau a beaucoup de peine à s'élever hors de l'eau ; mais est il une fois dans l'air, il vole longtemps. Le castagneux vit dans l'eau douce & dans l'eau salée : dans la mer, il mange des chevrettes ; dans les rivières, il se nourrit de petites écrevisses & de petits poissons. Il fait son nid contre terre dans les marais & derriere une motte de terre. Cet oiseau est fort gras en hiver ; mais sa chair a un goût sauvage en toutes saisons.

CASTINE ou ERBUE, est une pierre calcaire, d'un gris blanchâtre, dont on se sert dans les fourneaux où

l'on fond la mine de fer , pour absorber l'acide du soufre qui minéralise le fer en le rendant aigre & cassant Il est assez difficile de déterminer la nature de la meilleure *Castine* , chaque mine pouvant exiger un fondant différent.

CASTOR , *Fiber.* Animal quadrupede , amphibie ; qui , dans les pays déserts , se réunit en société , & qui alors nous présente la plus grande industrie dans la construction de ses ouvrages.

Le Castor a au plus trois ou quatre pieds de longueur : tout son corps , à l'exception de sa queue , est recouvert de poils de deux sortes ; le poil long & le duvet. Le duvet est extrêmement fin & serré , long d'un pouce , & sert à conserver la chaleur de l'animal. Le long poil sert à préserver le duvet de la boue & de l'humidité. La tête de cet animal paroît presque carrée : ses oreilles sont rondes & fort courtes : ses yeux sont petits. La bouche du castor est armée en devant de quatre dents incisives , fortes & tranchantes ; deux en haut & deux en bas , comme dans les écurcuils , les porcs épis & les rats. Il a de plus , seize dents molaires , huit en haut & huit en bas. Ce sont-là , comme nous le verrons , les seuls instrumens dont il se sert pour couper des arbres , les abatre & les traîner. Il se sert de ses pieds de devant comme de mains , avec une adresse au moins égale à celle de l'Ecureuil : les doigts en sont bien séparés , bien divisés , armés d'ongles longs & pointus ; au lieu que ceux des pieds de derriere sont réunis entre eux par une forte membrane : ils lui servent de nâgeoires , & s'élargissent comme ceux de l'oie , dont le Castor a aussi en partie la démarche sur terre ; mais il nâge très bien. Comme les pattes de devant de cet animal sont plus courtes que celles de derriere , il marche toujours la tête baissée & le dos arqué. Il a les sens très bons , sur-tout l'odorat très fin : il ne peut supporter ni la mal-propreté , ni les mauvaises odeurs. La queue de cet animal est remarquable & très appropriée aux usages qu'il en fait : elle est longue , un peu platte , toute couverte d'écailles , garnie de muscles , & toujours humectée d'huile & de graisse , qui empêchent l'humidité de pénétrer.

Les Castors , soit mâles , soit femelles , portent dans

quatre poches, placées sous les intestins, une liqueur désagréable, fluide, mais qui s'épaissit hors de-là; c'est ce qu'on nomme le *Castoreum*, dont on fait usage en Médecine, comme nous le verrons plus bas. Les parties de la génération du castor ne sont point du tout apparentes en dehors, lorsqu'il n'y a point d'érection; les testicules de ces animaux sont renfermés dans leur corps: ainsi il est bien prouvé que ce ne sont pas les testicules qui contiennent le *Castoreum*; & par conséquent, il est faux que le Castor arrache ses testicules lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs, afin de s'en délivrer en leur abandonnant le *Castoreum*, qui fait l'objet de leurs poursuites. Il y a lieu de croire que les Castors font usage de cette liqueur onctueuse pour se graisser le poil, afin de se garantir de l'humidité. Les Chasseurs frottent de cette liqueur les pièges qu'ils tendent aux animaux carnassiers qui font la guerre au castor, comme les *Martes*, les *Renards*, les *Ours*, & sur-tout les *Carcajoux*, qui brisent souvent dans l'hiver les loges des castors, pour les y surprendre. Voyez ces différens mots.

Quoique cette huile soit d'une très mauvaise odeur, les femmes des Sauvages en graissent leurs cheveux.

Autant dit M. de Buffon, l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au dessous. Soumis & réduits en servitude, ou traités comme rebelles, & dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs foibles arts ont disparu. Chaque espece a perdu ses qualités générales, & tous n'ont conservé que leurs propriétés individuelles, perfectionnées dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation; & dans les autres par la crainte & par la nécessité où ils sont de veiller continuellement à leur sûreté. Quelles vûes, quels desseins, quels projets peuvent avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance? Ramper ou fuir, & toujours exister d'une manière solitaire, ne rien édifier, ne rien produire, ne rien transmettre, & toujours languir dans la calamité, décheoir, se perpétuer sans se multiplier, perdre en un mot par la durée, autant & plus qu'ils n'avoient aquis par le temps.

Aussi, continue ce sublime Ecrivain, ne reste-t-il

quelque vestige de leur merveilleuse industrie, que dans ces contrées éloignées & désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles, où chaque espèce pouvoit manifester en liberté ses talens naturels, & les perfectionner dans le repos en se réunissant en société durable. Les Castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette intelligence des brutes, qui, quoiqu'infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs & des vûes relatives; projets qui, ayant pour base la société, & pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une manière quelconque de s'entendre & d'agir de concert.

Un individu, pris solitairement & au sortir des mains de la Nature, n'est qu'un Etre stérile, dont l'industrie se borne au simple usage des sens. L'homme lui même, dans l'état de pure nature, dénué de lumières & de tous les secours de la société, ne produit rien & n'édifie rien. Le Castor, seul & isolé, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît au contraire être au-dessous de quelques-uns d'entr'eux pour les qualités purement individuelles; son génie & ses talens ne brillent que lorsqu'il est réuni en société. Encore ces animaux ne songent ils point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent dans des terres désertes, dans un pays libre, où il n'y ait que quelques hommes sauvages en petit nombre, & par lesquels ils ne soient point inquiétés.

Il y a des Castors en Languedoc, dans les Isles du Rhône: il y en a en plus grand nombre dans les Provinces du Nord de l'Europe: mais comme toutes ces contrées sont fréquentées par les hommes, les castors y sont, comme tous les autres animaux, dispersés, solitaires, fugitifs ou cachés dans un terrier. C'est sur-tout en Amérique, que l'on a pu observer ces sociétés si curieuses de castors. Dans le dernier siècle, on a trouvé encore des Castors cabanés dans la Norvège.

Naturel du Castor.

M. de Buffon a observé le naturel des Castors dans un

Jeune castor vivant qu'il conservoit depuis un an, & qui lui avoit été envoyé du Canada. C'est, dit cet Ecrivain, un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhémens, ne se donnant que peu de mouvemens, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit; cependant occupé sérieusement du desir de sa liberté, rongé de tems en tems les portes de sa prison, mais sans fureur; au reste, assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers, ne cherchant point à nuire & assez peu à plaire. Il paroît inférieur au chien par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme: il ne semble fait ni pour servir ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espece que la sienne. Son sens renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruse; loin d'attaquer les autres animaux, il ne fait pas même se bien défendre, quoiqu'il morde cruellement lorsqu'on le saisit. Si l'on considère donc cet animal dans l'état de solitude, il paroît remarquable plutôt par des singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures. En effet, lorsqu'on examine son organisation, on peut le regarder comme faisant la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux. C'est de sa conformation bizarre en apparence, que le Castor tire des avantages uniques, & qui le rendent supérieur à tous les autres animaux.

Construction de la Digue & des Cabanes des Castors.

C'est dans les mois de Juin & de Juillet que les Castors commencent à se rassembler pour se réunir en société: ils arrivent de plusieurs côtés vers le bord des eaux, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cens. Si ces eaux se soutiennent toujours à la même hauteur, comme celle des lacs, ils ne construisent point de digue. Si ce sont des eaux courantes, sujettes à hausser & baisser, ils construisent une chaussée ou une digue, qui puisse tenir l'eau à un niveau toujours égal. Cette chaussée

a souvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur , sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base.

Ils choisissent pour établir leur digue , un endroit de la riviere qui soit peu profond. S'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau , ils commencent par l'abatre pour en faire la piece principale de leur construction. Ils s'asseient plusieurs autour de l'arbre , & se mettent à ronger continuellement l'écorce & le bois , dont le goût leur est fort agréable ; car ils préfèrent l'écorce fraîche & le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires. Ils rongent ainsi le pied de l'arbre ; & sans autres instrumens que leurs quatre dents incisives , ils le coupent en assez peu de tems , & le font tomber en travers dans la riviere. Lorsque cet arbre , qui , quelquefois est de la grosseur d'un homme , est renversé , plusieurs Castors entreprenent de ronger les branches & de les couper , afin de faire porter l'arbre par-tout également. Pendant ce tems d'autres parcourent le bord de la riviere , coupent des morceaux de bois de différentes grosseurs ; les scient à la hauteur nécessaire pour en faire des pieux ; & après les avoir traînés sur le bord de la riviere , ils les amment par eau les tenant entre leurs dents. Ils font , par le moyen de ces pieces de bois , qu'ils enfoncent dans la terre , & qu'ils entrelacent avec des branches , un pilotis ferré : tandis que les uns maintiennent les pieces de bois à-peu-près perpendiculaires , d'autres plongent au fond de l'eau , creusent avec les pieds de devant un trou , dans lequel ils font entrer le pieu : ils entrelassent ensuite ces pieux avec des branches. Pour empêcher l'eau de couler à travers tous ces vuides , ils les bouchent avec de la glaise , qu'ils gâchent & pétrifient avec leurs pieds de devant , & qu'ils battent ensuite avec leur queue , qui leur tient lieu de truelle.

La position du pilotis est bien digne de remarque ; les pieux , qui sont tous de même hauteur , sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau : tout l'ouvrage au contraire , est en talus du côté qui en soutient la charge ; en sorte que la chaussée , qui a douze pieds de largeur à sa base , se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet : elle a donc non-seulement toute la solidité nécessaire , mais encore la forme la plus convena-

ble pour retenir l'eau , l'empêcher de passer , en soutenir le poids & en rompre les efforts.

A la partie supérieure de la chaussée , sont deux ou trois ouvertures en pente , qui sont autant de décharges de superficie , qu'ils élargissent ou rétrécissent suivant que la rivière vient à hausser ou baisser. Si la force de l'eau , ou les chasseurs qui courent sur leur ouvrage , y font par hazard quelque crevasse , ils rebouchent bien vite le trou , visitent tout l'édifice , réparent & entretiennent tout avec une vigilance parfaite ; mais quand les chasseurs les tourmentent trop , ils ne travaillent plus que de nuit , ou même ils abandonnent tout l'ouvrage.

Lorsque les castors ont travaillé tous en corps pour édifier le grand ouvrage public , dont l'avantage est de maintenir les eaux toujours à la même hauteur : ils travaillent par compagnies pour édifier des habitations particulières. Ce sont des cabanes , ou plutôt des especes de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein , tout près du bord de leur étang , avec deux issues , l'une pour aller à terre , l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de ces édifices est presque toujours ovale ou ronde ; il y en a depuis quatre jusqu'à cinq & dix pieds de diamètre ; il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Les murailles ont deux pieds d'épaisseur , & l'édifice est terminé en une forme de voute. Toute cette bâtisse est impénétrable à l'eau des pluies , & aux vents les plus impétueux. Les divers matériaux dont ils font usage pour la construction , sont des bois , des pierres , des terres sabloneuses ; les parois sont revêtues d'un espece de stuc appliqué à l'aide de leur queue , avec tant de solidité & de propreté , qu'on croiroit y reconnoître l'art humain. Dans chaque cabane est un magasin qu'ils remplissent d'écorce d'arbre & de bois tendre , leur aliment ordinaire. Les habitants de chaque cabane y ont tous un droit commun , & ne vont jamais piller leurs voisins ; les plus petites cabanes contiennent deux , quatre , six , & les plus grandes jusqu'à dix huit à vingt castors , presque toujours en nombre pair , autant de mâles que de femelles. On a vu quelquefois de ces bourgades de vingt à vingt-cinq cabanes.

Quelque nombreuse que soit cette société , la paix s'y

maintient sans altération. Amis entre eux , dit M. de Buffon , s'ils ont quelques ennemis au dehors , ils savent les éviter ; ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau , qui retentit au loin dans toutes les voutes des habitations ; chacun prend son parti , ou de se plonger dans le lac , ou de se receler dans leurs murs. La fenêtre de leur cabane qui donne sur l'eau , leur sert de balcon pour prendre le bain pendant la plus grande partie du jour ; ils s'y tiennent debout , la tête & les parties antérieures du corps élevées , & toutes les parties postérieures plongées dans l'eau : cet élément leur est si nécessaire , qu'ils paroissent ne pouvoir s'en passer : l'habitude qu'ils ont de tenir continuellement leur queue & toutes les parties postérieures du corps dans l'eau , paroît avoir changé la nature de leur chair ; celle des parties antérieures jusqu'aux reins , a la qualité , le goût , la consistance de la chair des animaux de la terre & de l'air ; celle des cuisses & de la queue , a toutes les qualités de celle du poisson , & l'on peut même considérer la queue du castor , comme une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupede.

Nous avons vu que c'étoit dans les mois de Juillet & d'Août , que les castors construisoient leurs cabanes. Dans le mois de Septembre , ils font leur provision d'écorce , à raison du nombre des habitans de chaque cabane. On a observé que la provision de bois pour dix castors , étoit de trente pieds en quarré , sur dix de profondeur ; ils arrangent ce bois en pile de façon qu'ils peuvent en tirer les morceaux à leur choix. Lorsque ces mois de travail sont passés , ils goutent les douceurs domestiques ; c'est le tems du repos , ou même encore c'est la saison des amours. Il paroît que ces animaux sont en état d'engendrer dès l'âge d'un an , ce qui désigne qu'ils ont pris alors la plus grande partie de leur accroissement. Ainsi , dit M. de Buffon , la durée de la vie de ces animaux ne peut pas être bien longue , & c'est peut-être trop que de l'étendre à 15 ou 20 ans. Quoi qu'il en soit , chaque couple , dans ce réduit , vit content l'un de l'autre , ils ne se quittent guere ; s'ils sortent , c'est pour aller chercher des écorces fraîches. Les femelles portent quatre mois ; elles mettent bas à la fin de l'hiver , & produisent ordi-

nairement deux ou trois petits. Les mâles les quittent à-peu près dans ce tems ; ils vont à la campagne jouir des douceurs & des fruits du printems ; ils reviennent de tems en tems à la cabane , mais ils n'y séjournent plus ; les meres y demeurent occupées à allaiter , à élever leurs petits , qui sont en état de les suivre au bout de quelques semaines. Alors elles vont à leur tour se promener , se rétablir à l'air , manger du poisson , des écrivisses , des écorces nouvelles , & passent ainsi l'été sur les eaux , dans les bois. Ils ne se rassemblent qu'en automne , à moins que les inondations n'aient renversé leur digue , ou détruit leurs cabanes : car alors ils se réunissent de bonne heure pour les réparer.

C'est principalement dans l'hiver que l'on fait la chasse aux castors , pareeque leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison. On les tue à l'affut , on leur tend des pièges amorcés avec du bois tendre & frais , ou on attaque leurs cabanes dans le tems des glaces ; ils s'enfuient sous l'eau , & comme ils ne peuvent pas y rester long-tems , ils viennent pour respirer à des ouvertures qu'on a pratiquées à la glace , & on les y tue à coup de hache. D'autres remplissent ces ouvertures avec de la bourre de l'épi de typha , pour n'être pas vus par les castors , & alors ils les saisissent adroitement par un pied de derriere.

Lorsque les chasseurs , en détruisant ainsi les cabanes des Castors , en prennent un trop grand nombre , la société trop affoiblie , dit M. de Buffon , ne se rétablit plus. Ceux qui ont échappé à la mort , ou à la captivité , se dispersent , deviennent fuyards ; leur génie flétri par la crainte , ne s'épanouit plus , ils s'enfouissent eux & tous leurs talens dans un terrier , ne s'occupent plus que des besoins pressans , n'exercent que leurs facultés individuelles , & perdent sans retour les qualités sociales que nous venons d'admirer.

Tous les voyageurs s'accordent à dire , qu'outre les castors qui vivent en société , on rencontre par-tout dans le même climat des *castors solitaires* , lesquels rejettés , disent-ils , par la société pour leurs défauts , vivent dans un boyau sous terre comme le blaireau : on leur a même donné le nom de *castors terriers*. Ils creusent sur le bord

des eaux dans un terrain élevé un terrier qui a quelquefois plus de cent pieds de longueur, ils pratiquent au bas une espee de petit étang, qui leur sert à prendre le bain. Comme leur terrier va toujours en s'élevant, ils ont la facilité de se retirer en haut à mesure que l'eau s'éleve dans les inondations.

On donne aux castors d'Europe le nom de *Bievres*: ce sont tous des castors solitaires & terriers; on les reconnoit à leur robe, dont le poil est rongé sur le dos par le frottement de la terre; aussi les fourures de nos bievres sont-elles bien moins estimées que celles des castors qui vivent en société.

L'influence du climat fait varier la couleur des castors. Dans les contrées du Nord les plus reculées, ils sont tous noirs, & ce sont les plus estimés; mais parmi ces castors noirs, il s'en trouve quelquefois de tout blancs. A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la couleur s'éclaircit & se mêle. On trouve des castors en Amérique depuis le trentieme degré de latitude nord, jusqu'au soixantieme & au-delà. Le froid paroît favorable à ces animaux, car ils sont plus communs vers le Nord, & toujours en moindre nombre à mesure qu'on avance vers le midi; ce que l'on observe également dans l'un & l'autre Continent: aussi sont-ils très rares en France, en Italie, en Espagne.

Les anciens ont connu le castor, il s'en trouvoit aux environs du Pont-Euxin, aussi l'avoient-ils nommé *Canis Ponticus*. Mais les sociétés des castors leur étoient inconnues, apparemment parceque ces animaux n'étoient pas assez tranquilles sur les bords de cette mer, habitée de tems immémorial. Dans la religion des Mages, il étoit défendu de les tuer.

Quoique le castor soit un animal amphibie, & se plaise tant dans les eaux, il peut vivre cependant sur terre & sans eau; aussi trouve-t-on quelquefois des castors terriers assez avant dans les terres. Le jeune castor qu'avoit élevé M. de Buffon ne connoissoit point l'eau lorsqu'on le lui remit, même il la craignoit, & refusoit d'y entrer; mais l'ayant une fois plongé & retenu d'abord par force dans un bassin, il s'y trouva si bien au bout de quelques minutes, qu'il ne cherchoit point à en sor-

tir , & que lorsqu'on le laissoit libre , il y retournoit très souvent de lui-même.

Avantages que l'on retire du Castor.

Les productions utiles que fournit le castor , sont la cause de la guerre que l'homme fait à cet animal industrieux , innocent & paisible. Il fournit à la Médecine & aux Arts le *Castoreum* , & sa fourrure qui est d'un si grand usage.

Le *Castoreum* est une substance semblable à un mélange de cire & de miel , de couleur brune , d'une odeur forte & fétide , d'un goût amer & dégoûtant , que l'on trouve , ainsi que nous l'avons dit , dans des poches situées dans les aines du castor ; & il y a lieu de penser que la matiere du castoreum en passant des premières poches dans les secondes , s'y perfectionne. Le *Castoreum* est dissoluble dans les menstrues spiritueux , huileux & même aqueux. Lorsqu'il est récent , il est fluide comme de l'huile , en vieillissant il brunit & acquiert la consistance du miel. On le fait dessécher dans ses poches , à l'ombre , ou à la fumée d'une cheminée , pour dissiper les parties aqueuses ; & alors il est friable , & d'autant plus estimé , qu'il est d'une odeur plus fétide , & d'un goût plus âcre & plus piquant. On trouve , dans le commerce , du *Castoreum* de différens pays , sur-tout de Pologne , de Russie , & des Indes Orientales & Occidentales ; celui qui nous vient de Sibérie , de Prusse , de Pologne , par la voie de Dantzic , est estimé meilleur que celui du Canada.

Le *Castoreum* est fort célèbre dans la Médecine , tant ancienne que moderne. C'est un remède résolutif , incisif , propre à lever les obstructions occasionnées par des humeurs lentes & visqueuses. On l'emploie avec succès , tant pour les hommes , que pour les femmes , dans les affections hypocondriaques & hystériques ; mais il ne convient pas à toutes sortes de tempéramens , & il est nuisible aux personnes dont les humeurs se rarefient facilement.

On dit qu'une éponge trempée dans du vinaigre où l'on a fait dissoudre du castoreum , fait cesser la léthargie

& l'affoupissement causé par les vapeurs narcotiques qui s'élevent du charbon, de la bierre fermentée, ou des celliers remplis de vin. Rien n'est meilleur contre le tintement d'oreilles, que de mettre un flocon de coton trempé dans du castoreum : enfin il est estimé comme correctif de l'opium.

Lorsque le castoreum est vieux, noir & gâté, il devient un poison mortel, parcequ'étant une matiere animale, il acquiert de l'acrimonie. S'il arrive qu'on en ait pris dans cet état, le remede le plus efficace, est d'avalier du beure & de l'hydromel.

Les femmes des sauvages du Canada graissent leurs cheveux avec l'huile des bourses du castor. On dit aussi que les sauvages tirent, de la queue du castor, une huile dont ils se servent comme de topique pour différens maux.

La fourure du castor est plus belle & plus fournie que celle de la loutre ; elle est composée de deux sortes de poils, l'un plus court, mais très touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau & qui revet immédiatement la peau ; l'autre est plus long, plus ferme, plus rare, & ne sert qu'à garantir celui de dessous. Ce second poil n'a que peu de valeur, ce n'est que le duvet que l'on emploie à faire des bas, des bonnets : on a même essayé d'en faire des étoffes ; mais on les a trouvées sujettes à se durcir comme du feutre. L'usage du poil du castor est presque réduit aux chapeaux & aux fourures. On emploie pour la fabrique des chapeaux blancs, le poil de dessous le ventre, celui du dos qui est noir, pour les chapeaux ordinaires, & le poil des flancs qui est le plus long, à filer pour la fabrique des bas.

Le commerce des peaux de castor est la plus grande richesse du Canada. Les sauvages s'habillent de peaux de castors, & les portent en hiver le poil contre la chair : ce sont ces peaux imbibées de la sueur des sauvages que l'on appelle *Castors gras*, & que les Chapeliers mêlent avec le poil des autres castors, qui n'ont point servi au même usage, & que l'on nomme *Castor sec*, afin de donner du liant & du corps à ce dernier.

Les Boisseliers font des cribles avec la peau de castor ; les Bourreliers l'emploient aussi. La chair du castor,

quoique grasse & délicate , a toujours un goût amer assez désagréable.

On voit dans le Cabinet du jardin du Roi une peau de *Castor blanc*.

CASTOREUM. *Voyez* ci-dessus à l'article *Avantages que l'on retire du castor*.

CATACOUA ou CATACOUAS. *Voyez* PERROQUET.

CATAIRE ou HERBE AU CHAT , *Nepeta vulgaris*.

Cette plante qu'on trouve aux environs de Paris dans les jardins , sur les bords des grands chemins , & dans des endroits humides , a une racine ligneuse & branchue , qui pousse une tige quarrée , velue , rameuse , haute de trois pieds , rouge par la base , du reste blanchâtre. Cette tige produit des rameaux qui portent des feuilles semblables à celles de la mélisse , dentelées , pointues , lanugineuses & blanchâtres , d'une odeur de menthe , forte , d'un goût brûlant & âcre ; ses fleurs purpurines ou blanchâtres & disposées en manieres d'épis , naissent aux sommités des tiges : à la fleur succèdent quatre semences ovales. Les chats aiment passionément cette plante ; ils font mille contorsions en la caressant & se roulant dessus , & ils en mangent. Elle est hystérique , vulnérable & alexipharmaque : on la prend en infusion théi-forme.

CATAPUCE. *Voyez* EPURGE.

CATARACTE D'EAU ; c'est la chute ou précipice des eaux d'un fleuve ou d'une riviere , occasionnée , soit par une pente très brusque , soit par des rochers qui arrêtent le courant des eaux , & leur donnent lieu de tomber avec une grande impétuosité. Dans presque tous les fleuves , dit M. de Buffon , la pente va en diminuant jusqu'à leur embouchure , d'une maniere assez insensible : ceux dont la pente est très brusque dans certains endroits , donnent lieu à ce qu'on appelle une *cataracte* , les anciens donnoient à ces chutes d'eau le nom de *catadupes*. La cataracte la plus fameuse , est celle de la riviere de *Niagara* en Canada ; elle tombe de cent cinquante-six pieds de hauteur perpendiculaire , comme un torrent prodigieux , & elle a plus d'un quart de lieue de largeur ; le brouillard que l'eau fait en tombant se voit de 5 lieues , & s'éleve jusqu'aux nues ; il s'y forme un très bel arc-en-ciel lorsque le soleil donne dessus. Au dessous de

cette cataracte , il y a des tournoiemens d'eau si terribles , qu'on ne peut y naviger jusqu'à six milles de distance.

En général dans tous les pays où le nombre des hommes n'est pas assez considérable pour former des sociétés policées , les terrains sont plus irréguliers , & le lit des fleuves plus étendu , moins égal & rempli de cataractes. Il a fallu des siècles pour rendre le Rhône , la Loire & le Rhin navigables ; c'est en contenant les eaux , en les dirigeant , & en nétoyant le fond des fleuves , qu'on leur donne un cours assuré.

CATÉ INDIEN , *Lycium Indicum*. Espece de pâte en tablette que les Indiens composent avec l'extrait des rameaux d'un arbre épineux qu'ils appellent *Hacchie* , dont le bois est dur & porte des feuilles semblables à celles de la bruyere ; ils mêlent cet extrait avec de la farine d'une semence menue nommée *Nachani* , d'un goût de seigle , propre à faire du pain , & de la raclure d'un certain bois noir. Ils font sécher cette pâte à l'ombre. Comme ce Caté est rare en Europe , on lui substitue l'extrait du *Lycium nostras* ou bien l'*Acacia nostras*. Le Caté est astringent , bon pour la rage , les ophthalmies & pour guérir les gencives ulcérées.

CATOPA , plante aussi singuliere , que curieuse , qu'on trouve près de l'ancien Fort Portugais de Ternate , & d'où tombent de petites feuilles , moindres que la feuille commune , qui ne sont pas plutôt tombées , qu'on voit la tête d'un ver ou d'un papillon se former de la queue de la feuille , dont les filamens sont les pieds de l'insecte , & les plus minces se changent en aîles ; de sorte qu'elle paroît en même-tems feuille & papillon.

On lit dans l'*Hist. gén. des Voy. p. 378* , que cet arbrisseau se renouvelle tous les ans , & pousse des scions comme ceux du chataignier , desquels naissent ces vers qui rampent ensuite le long des filamens des grandes feuilles. Ce phénomène extraordinaire doit être mis au rang des choses douteuses , jusqu'à ce qu'il ait été constaté par des Observateurs philosophes.

CAYMAN. On donne ce nom à une espece de Crocodile qui est privé , du côté de la riviere de Rio San-Domingo , mais qui ne l'est pas à Surinam. Cet animal qui naît d'un œuf gros comme celui d'une Oie , est très

vigoureux, & (lorsqu'il n'est pas privé) il est redoutable pour les hommes, comme pour les animaux terrestres & aquatiques. Il est digité & sans poil ; il vit sur terre comme dans l'eau, & il dévore tout ce qu'il rencontre. Le Cayman devient en peu de tems le plus grand des animaux qui sortent d'un œuf, puisqu'on en trouve qui ont plus de vingt pieds de long. Sa tête & le dessus de son corps sont couverts d'écaillés si dures qu'elles le rendent comme invulnérables ; mais il a la peau sous le ventre si délicate, qu'en le touchant par cet endroit on le tue facilement. Sa plus grande force consiste dans un double rang de dents qu'il croise les unes sur les autres, de maniere qu'il peut briser facilement tout ce qu'il rencontre ; il peut fournir une longue course en ligne droite & avec vitesse, mais comme il est d'une seule piece, il ne peut se tourner : sa mâchoire inférieure est immobile. Le Cayman a une odeur de musc très pénétrante, il a deux vessies au bas du ventre & une sous chaque jointure des cuisses : sa chair est coriace, indigeste, & d'un goût musqué, ainsi que ses œufs. On trouve aussi des Caymans dans les grandes Isles, dans les marécages & sur le bord des rivieres, en Afrique, dans l'Isle de Ceylan & en Amérique.

Malgré la férocité gloutonne du Cayman, il y a, dit le P. Labat, des Mulâtres & des Negres assez hardis pour l'aller attaquer & s'en rendre maîtres, sans autres armes qu'un gros cuir ou un morceau de bois creux qu'ils se mettent au bras & qu'ils lui enfoncent dans la gueule pour la lui tenir ouverte & plongée dans l'eau, parce que ces animaux n'ayant point de langue, ne peuvent s'empêcher d'avalier de l'eau & de se noyer par ce moyen. Voyez CROCODILE pour la différence qu'il y a entre le Crocodile & le Cayman.

CEBUS. Nom que les Naturalistes donnent aux Singes à queue ; Klein en fait seize especes. Voyez CERCO-PITHEQUE & SINGE.

CEDRE ou PIN DU LIBAN, *Cedrus*. C'est un arbre qui a été renommé de tous les tems, & qui autrefois croissoit uniquement sur le Mont Liban : il y en a plusieurs especes. Les descriptions qu'on a données depuis deux siècles du véritable cedre, paroissent peu fide-

les; il suffit de comparer les descriptions de cet arbre fameux dans les principaux Voyageurs qui ont visité le Mont Liban; savoir Rauwolf en 1575, de Monconys en 1647, le Chevalier d'Arvieux en 1660, Franç. Fred. de Troile en 1667, Corneille le Bruyn en 1682, de la Roque en 1689, & Maundrell en 1696. L'on en trouve une description donnée par une personne habile, digne de foi qui en a dessiné toutes les parties avec la plus grande précision, & qui y a joint une explication claire & détaillée, dans le premier Recueil de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. Cette description est de M. Trew, & ses observations ont été faites sur les cedres plantés en Angleterre dans le jardin des Apothicaires à Chelsea. Ces véritables cedres proviennent de cônes transportés du Mont Liban en Angleterre: on en ôta les graines ou amandes avec précaution (à l'ardeur du soleil qui fait ouvrir leurs écailles), & en 1755, ces cedres avoient déjà atteint la hauteur de 80 pieds, le diametre du cercle décrit par leurs branches, à dix pieds de terre, avoit 72 pieds. On a observé que le même pied du cedre produit des fleurs mâles à chaton, & des fleurs femelles, auxquelles succèdent après dix ans de plantation des fruits qui ont la forme de pommes de pin. Les feuilles de la plupart des cedres sont petites, étroites, pointues, assez semblables à celles du genievre, articulées les unes avec les autres, comme celles du cyprès. Cet arbre a une figure pyramidale, il conserve ses feuilles pendant l'hiver, les rameaux sont toujours verts, retombent vers la terre en panaches & produisent un ombrage charmant: cet arbre profite mieux dans le tems des neiges & des hivers les plus rigides. On en voit qui ont jusqu'à cent trente pieds de hauteur, & ils sont gros à proportion: on les cultive dans les endroits pierreux & arides. Le bois du cedre est rougeâtre & odoriférant: il en découle naturellement pendant les grandes chaleurs de l'été une résine qui devient dure & que l'on nomme *cedria*, voyez ce mot. Dans les pays où ce bois est commun, on en fait d'excellente charpente, qui est presque incorruptible: il est supérieur à tous les bois de construction: ce bois est léger, on en fait de jolis ouvrages de marqueterie & de tabléterie. Les Anglois font des

especes de petits barils, dont les douves sont moitié de bois de cedre & moitié de bois blanc, ils laissent séjourner dedans du punch ou autres liqueurs fortes, & elles y acquierent un goût & une odeur qui leur est agréable. M. Lawrence, savant Anglois dans un *Traité sur la culture des arbres*, reproche aux Européens leur négligence sur la culture d'un arbre aussi beau & aussi utile, & qui croît avec tant de facilité. Il en cite pour exemple une allée de cedres plantés en Angleterre par un particulier, & qui en peu de tems sont devenus très beaux. Suivant la remarque qu'il en a faite, cet arbre croît naturellement dans l'un & l'autre Continent. Dans le nouveau monde, il se trouve des cedres sur les plus hautes montagnes, dans les lieux bas, dans des Provinces très chaudes, & dans d'autres très froides. Lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols employerent le bois de cedre avec succès dans la construction de leurs vaisseaux. Il y a des especes de cedre qui croissent naturellement en Italie, en Espagne, en Languedoc, en Provence: telle est, par exemple, le CEDRE PETIT ou OXICEDRE, *Cedrus baccifera*. Son tronc, ses rameaux, sont tortus & noueux, son bois est rougeâtre & rend une odeur semblable à celle du cyprés; ses feuilles & ses chatons sont comme au précédent; les fruits sont des baies charnues appellées cedrides, odorantes, qui jaunissent en murissant, & renferment ordinairement trois osselets ligneux, durs, arrondis sur le dos & aplatis par les autres côtés. Dans les pays chauds, il sort du tronc de cet arbre une résine qu'on appelle vernix: c'est une espece de sandaraque. *Voyez* ce mot.

CEDRIA, est le nom que l'on donne à la résine qui découle naturellement, ou par incision du cedre: on l'appelle aussi *manne mastichine*: les Egyptiens l'emploient dans leurs embaumemens avec plusieurs autres aromates. On prétend que l'huile de cade recommandée pour la galle & les dartres, est ou l'huile empireumatique que l'on retire en distillant le bois de cedre à la cornue, ou une sorte de baume thérébentiné retiré des vieilles branches du cedre, de la même maniere qu'on retire, des picea ou vieux pins, l'huile de poix: *voyez* ces mots.

CELERI ou **SCELERI**, *Apium dulce*; est un mot italien que l'usage a rendu françois : **ACHE** est le nom véritable de cette plante annuelle que l'on cultive dans les jardins potagers pour faire des salades. Elle croît naturellement dans les marais; ses fleurs sont disposées en parasol, petites, en rose; sa racine est une des cinq grandes racines apéritives majeures, qui sont celles d'*ache*, de *persil*, d'*asperge*, de *fenouil*, & de *petit houx*. Voyez ces mots Plusieurs Botanistes pensent que notre celeri n'est que l'ache des marais perfectionnée par la culture; la configuration, l'extension est la même; mais la faveur & l'odeur sont bien différentes; l'ache des marais n'est point supportable en aliment, étant âcre, amère, & d'une odeur désagréable. Quoi qu'il en soit, ceux qui cultivent, distinguent plusieurs especes de celeri: il y en a entre autres deux très remarquables; car la côte de l'une est pleine & charnue, tandis que l'autre est creuse. On sème le celeri sur couche, on le repique ensuite en pleine terre, ayant grand soin de l'arroser. Lorsqu'il est grand, on le lie, on le butte, & les tiges de vertes qu'elles étoient, deviennent blanches; parcequ'elles sont privées du contact de l'air, & qu'il arrive vraisemblablement un changement dans l'organisation; on fait avec les tiges une conserve très bonne pour les maux de poitrine.

CELERIN ou **HARENGADE**, espece de sardine du genre de l'*alose* & dans l'ordre des poissons à nageoires molles. Il est fort gras, couvert d'écaillés fort menues, qui tombent aisément, & ont l'éclat d'argent fort poli: sa bouche est fort grande. Le *Celerin* de la Méditerranée est plus petit que celui de l'Océan. Voyez au mot **HARENG** la pêche détaillée de ce genre de poisson.

CENCHRITE. Pierre composée d'un assemblage de petits grains pétrifiés qui ressemblent à des grains de millet. Cette conglomération est-elle un assemblage d'œufs de poissons, ou de petits boutons d'étoiles marines, ou de grains de sable, ou enfin une concrétion stalagmite?

CENCHRUS. Serpent dont les écaillés sont régulières & peintes d'un beau bleu, il est de la même espece que l'**AMODYTE**. Voyez ce mot.

CENCOALT. Nom qu'on donne 1°. à une espece de vipere de la Nouvelle Espagne ; 2°. à un joli serpent de l'Amérique, mâle & femelle.

La premiere, qui a été transportée en Hollande de la Guadeloupe, semble devoir se rapporter au genre des aspics. Sa tête est oblonge, ses yeux grands & étincelans, son corps est couvert d'écailles maillées, ombrées, détachées, marbrées en jaune & roux chatain, sa queue & son col sont fort minces & longs.

L'autre espece est regardée par Linnæus comme une couleuvre qui a deux cens vingt bandes écailleuses au ventre & cent vingt-quatre à la queue ; ce serpent est très long & très grêle : il a les écailles cendrées, & bordées de jaune varié ; les dents petites, la langue courte & fendue comme dans tous les serpens ; il vit de vers & de fourmis.

CENDRES BLEUES. On donne ce nom à une pierre bleue & tendre, grainelée, presque réduite en poudre, que l'on trouve dans les mines de cuivre en Pologne, & dans un terrain particulier de l'Auvergne nommée *Puy-de-mur*. On broie cette matiere à l'eau pour la rendre plus fine, & on en fait un grand usage dans la peinture en détrempe. C'est elle qui le plus souvent forme cette belle couleur bleue & vive qu'on remarque sur les décorations : on ne peut l'employer à l'huile, car elle noircit.

On trouve quelquefois des cendres bleues qui paroissent aussi belles que l'outremer ; mais on les distingue facilement en les broyant avec un peu d'huile, car elles ne deviennent guere plus brunes qu'auparavant, au contraire de l'outremer qui devient fort brun : de plus ces cendres deviennent noires au feu : quelquefois leur couleur est verdâtre, alors on les nomme *Cendres vertes*.

CENTAURÉE BLEUE, *Tertianaria*. C'est une espece de Cassida, ou de plante dont la racine est fibreuse, nouée, serpentante, & qui pousse des tiges hautes d'un pied & demi, rameuses, inclinées vers la terre ; ses feuilles sont longues, pointues, dentelées : il sort de leurs aisselles des fleurs formées en gueule & opposées, velues en dehors, d'un violet tirant sur le bleu ; le calice ou capsule de la fleur se change en un fruit qui

renferme quatre semences arrondies , le fruit ressemble à la tête couverte d'une toque ; cette plante a une odeur assez agréable : elle croît dans les endroits humides & marécageux : elle est vulnérable & propre à remédier aux fievres intermittentes.

CENTAURÉE GRANDE ou **RHAPONTIC VULGAIRE** , *Centaurium majus*. Cette plante pousse des tiges cylindriques à la hauteur de quatre pieds ; sa racine est très longue , grosse , noirâtre en dehors , rougeâtre en dedans ; ses feuilles sont larges & longues , divisées en plusieurs parties , crenelées en leurs bords , & garnies de nervures : l'extrémité des branches soutient une tête ou une fleur composée de plusieurs fleurons bleus purpurins , évasés & découpés en lanieres : il leur succede un fruit oblong lisse , garni d'aigrettes , & presque semblable à celui du chardon béni ; cette plante croît très bien sur les Alpes , elle est hystérique & astringente , & particulièrement sa racine , dont on fait usage comme du rhapontic. *Voyez ce mot.*

CENTAURÉE PETITE , *Centaurium minus*. Cette plante , qui croît dans les terres seches & sablonneuses , pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un demi pied , anguleuses , & lisses ; sa racine est menue , blanche , ligneuse & insipide ; les feuilles sortent de la racine , ou naissent sur les tiges ; elles sont de la figure de celles du millepertuis , un peu plus grandes. Ses fleurs naissent à l'extrémité des rameaux en forme de bouquets de couleur rouge , agréables à la vue ; chacune de ces fleurs est formée en entonnoir ; le pistil qui perce la partie inférieure de la fleur jusqu'au calice , se change en un fruit oval , gros comme un gros grain de blé , membraneux , à deux loges , où est renfermé un nombre de semences menues. Ses feuilles & ses fleurs sont fort ameres , très utiles dans les maladies chroniques , & les fievres intermittentes. L'extrait de cette plante passe pour être un spécifique contre la morsure des chiens enragés ; la centaurée est un des ingrédients des vulnérables ou *saltranchs* des Suisses.

CENTINODE. *Voyez* **RENOUÉE**.

CEOAN. Oiseau des Indes , plus grand que la grive , & dont le plumage est blanc ; les plumes qui recouvrent

sa poitrine , son ventre & ses ailes , sont jaunes , celles de la queue sont cendrées , son bec petit & menu. Il imite la voix humaine , & s'attache à suivre les passans : cette particularité lui est commune avec quelques autres oiseaux.

CEPPHUS. Oiseau aquatique qui approche des Mouettes par la forme de son bec & de ses pieds , & , pour le reste , des Canards ; ses jambes sont verdâtres : il est tout couvert de plumes , & si peu charnu que le vent l'entraîne ; il fuit les Thons pour manger les petits poissons auxquels ils font la chasse. Le tonnerre fait tant de peur à cet oiseau , que quand il l'entend , s'il vole sur la surface des eaux , il tombe de frayeur dans la mer : sa chair est d'assez bon goût , excepté le train de derriere qui sent la fange.

CERASTE. Espece de vipere , qu'on dit être cornue , & qui se trouve à la Côte d'or en Afrique , particulièrement en Egypte où elle est appelée *Alp* & *Aeg* : sa tête est triangulaire , blanche & noire , la gueule obtuse ; elle a une tache noire au milieu de la langue. A la mâchoire supérieure ce serpent a deux dents courbes , un peu en devant & de la figure d'un ongle de quadrupede digité , ou d'un oiseau. Ces deux dents qui sont mobiles ont été prises pour des cornes ; ce sont ses armes offensives : il a le dos noir & tacheté irrégulièrement : les écailles du ventre sont au nombre de deux cens , & celles de la queue de quinze ; ce serpent a jusqu'à deux pieds de long & même plus. On voit au Fort Hollandois d'Axim la peau d'un Ceraсте , long de cinq pieds & de la grosseur du bras d'un homme , rayée & tachetée. Le Ceraсте rampe de biais , & en rampant il paroît siffler ; il peut supporter long-tems la soif ; mais il est si gourmand , qu'après avoir mangé , il entre dans un profond sommeil , & il ne faut pas peu de bruit & de mouvement pour le remuer , il est alors fort aisé à prendre & à tuer.

CERAUNIAS ou **PIERRE DE Foudre** ou **PIERRE DE TONNERRE.** On désigne par ces noms plus populaires que philosophiques , des pierres très dures ou une pyrite de forme pyramidale , ou en forme de coin , à qui les Anciens avoient attribué quantité de vertus superstitieuses ; quelquefois ils s'en servoient en place de mails

let , de massues , de coins & d'armes ; ils en armoient leurs fleches , leurs dards , & leurs piques. On voit dans les cabinets quantité de ces pierres taillés en haches , & dont les peuples se servoient avant l'usage du fer.

CERCLE ou **ANNEAU MAGIQUE**. C'est un phénomène que l'on voit assez souvent à la campagne , qui est une espede de rond que le peuple supposoit autrefois avoir été tracé par les Fées dans leurs danses : on voit un gazon pelé à la ronde de la largeur d'un pied , tandis que le milieu de sept ou huit toises ou moins de diametre est verd. Quelques-uns attribuent ce phénomène au tonnerre ; d'autres prétendent que ces cercles sont formés par les fourmis. Quelle qu'en soit la cause , elle est naturelle & non magique.

CERCELLE ou **SARCELLE** , *Querquedula*. Oiseau aquatique du genre des Canards , & que l'on nomme en quelques Provinces de France , *Garfote*. M. Linnæus en cite trois espedes principales. La premiere est la cercelle de France ou la cercelle commune , en tout semblable au canard , excepté en grandeur. On reconnoît la même différence entre les mâles de ces oiseaux & les femelles ; elle n'a pas la moitié de la grosseur du canard , sa chair est beaucoup plus délicate : on n'en voit qu'en automne & en hiver. Les cercelles ne plongent pas volontiers entre deux eaux , comme le Morillon. *Voyez ce mot*. Elles ont le bec un peu large & une tache luisante comme les canards.

La deuxieme a le bec noir , la tête d'un rouge éclatant tacheté de verd , tout le corps couvert de plumes noires & blanchâtres en façon d'écaille , ses jambes grêles , les pieds étroits & bruns , & une apparence de membranes noires.

La troisieme espede est la cercelle d'Inde , elle est plus petite que les cannes ; elle a le bec , les doigts & les pieds d'un beau rouge ; le dessus de la tête , le haut du col & presque tout le dos de couleur jaune , la poitrine & le ventre blancs , la couleur des ses ailes bien diversifiée , & , comme aux autres cercelles , ses doigts sont sans membranes.

Les cercelles de l'Amérique , notamment à la Louisiane , sont d'un goût exquis & d'une grande délicatesse ;

elles sont , ainsi que celles de France , les oiseaux les plus petits qui tirent sur le canard. On trouve souvent dans leur estomac de petits cailloux , de l'herbe & des semences de plantes aquatiques. Flacourt dit qu'il y a aussi des cercelles dans l'Isle de Madagascar , il s'en trouve encore dans l'Isle de Cayenne , dont la chair est très délicate & de bon goût , tandis que tout le gros & le menu gibier de cette contrée est coriace , sent l'huile ou le musc. *Voyez Hist. de la France Equinox.*

CERCOPITHEQUE. Genre de singe qui porte une queue d'où il a tiré son nom. On en trouve abondamment dans les bois de Java , dans le Royaume de Congo , & sur les montagnes voisines d'Aden , ville de l'Arabie , enfin dans tout le continent de l'Inde. On les vend à fort bas prix à Malabar , parcequ'ils ravagent les noix muscades & autres fruits , dont les Indiens tirent un grand profit. Cette sorte de singe aime beaucoup la chair , il se ronge la queue quand il en manque ; leur antipathie pour les crocodiles est telle , qu'à en voir seulement la peau , ils tombent en défaillance. Dans la partie de l'Inde Portugaise , on s'en sert en aliment & en Médecine : on prétend que leurs os broyés sont sudorifiques , & guérissent les maladies vénériennes ; l'on y aime beaucoup cet animal , parcequ'il est fort divertissant.

Le cercopitheque est fort passionné pour ses petits , il les embrasse , les nourrit de fruits & d'œufs qu'il va chercher ; s'ils ne voient qu'un seul homme , ils se sentent assez de hardiesse pour jouer avec lui. Lorsqu'il s'agit de passer une riviere , ces singes montent sur un des arbres qui sont sur le bord , choisissent la branche la plus longue & la plus pliante ; le plus adroit & le plus hardi d'entre eux marche à la tête sur cette branche , qui se courbe par la pesanteur de l'animal , & ce premier passé ne lache pas le bout de la branche , afin de faciliter le passage aux autres qui se tiennent tous par la queue , & qui passent sur ce pont quand le signal est donné. On a plusieurs autres preuves de leurs mœurs sociales , quelquefois même ils se familiarisent avec l'homme.

Quand les Indiens font la chasse aux cercopitheques , ils se rendent sur le sommet des montagnes où ces animaux élèvent leurs petits. Les chasseurs pour les prendre , y conf-

truisent des buchers, & répandent tout au tour du may ; dans cet amas de bois, ils jettent une matiere qui étant échauffée par le feu, fait un bruit semblable à celui du tonnerre, ce qui donne l'épouvante aux singes au point d'abandonner leurs petits à la discrétion des Chasseurs. Quelquefois ils ont la force de les porter sur le dos, & ils vont se percher dans les arbres, comme les oiseaux. Ils sautent d'arbre en arbre avec une agilité extrême, & ils y courent plus facilement que sur terre ; s'ils voient qu'on les couche en joue, ils marchent contre le vent, & poussent des cris horribles en grinçant les dents. Leur dextérité est si grande, qu'ils savent éviter les fleches qu'on lance sur eux, & les prendre avec leurs mains, comme si on les décochoit pour jouer. Quand un d'eux est blessé, qu'il tombe & que le Chasseur s'en saisit, ils remplissent l'air de leurs gémissemens ; si le cercopitheque percé de fleches ne tombe pas, les autres s'empres- sent de le secourir ; l'un va chercher des feuilles, l'autre de la mousse pour appliquer sur la plaie après en avoir tiré la fleche : ils tâchent par ce moyen d'arrêter le sang & de lui conserver la vie. Mais malheur au premier Chasseur qui paroîtra dans le reste du même jour ; car il lui faudra essuyer un déluge, une grêle de pierres : ces animaux en montant dans les arbres, portent chacun une pierre dans une main & une dans la gueule pour s'en servir contre les passans qu'ils voient armés. On a vu des Chasseurs succomber & périr sous les coups de pierres lancées par ces singes.

On distingue plusieurs especes de *cercopitheques* qui different par la grandeur & par la couleur. On rapporte les principales especes de ces animaux : tels que *Sagouins*, *Sapajous*, &c. V. au mot SINGE.

CERF, *Cervus*. Animal quadrupede, ruminant, qui a le pied fourchu, & les cornes branchues, non creuses & tombant chaque année. Tels sont les caracteres généraux sur lesquels on a établi le genre d'animaux qui portent le nom de *Cerf* : ce genre comprend le *Cerf*, le *Daim*, l'*Elan*, le *Renne*, le *Chevreuil*, la *Girasse*, voyez chacun de ces articles.

Le Cerf, dit M. de Buffon, est un de ces animaux innocens & tranquilles, qui ne semblent faits que pour

embellir , animer la solitude des forêts , & occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature ; sa forme élégante & légère , sa taille aussi svelte que que bien prise , ses membres flexibles & nerveux , sa tête parée , plutôt qu'armée d'un bois vivant , & qui , comme la cime des arbres , tous les ans se renouvelle , sa grandeur , sa légèreté , sa force le distinguent assez des autres habitans des bois , & comme il est le plus noble d'entre eux , il ne sert qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes.

LA BICHE , *Cerva*. Femelle du Cerf , est plus petite que lui , elle n'a point de bois , ses mamelles sont au nombre de quatre ; elle porte pendant huit mois , & n'a qu'un FAON , *Hinnulus* , qui la suit toujours , & dont elle forme l'imprudente jeunesse à fuir au son de la voix des chiens , & au moindre danger : on dit même qu'elle lui donne quelquefois des coups de pieds pour le faire tenir tranquille ; elle se présente & se fait chasser par les chiens , pour les éloigner de son faon , & après cela elle vient le rejoindre & le garde jusqu'au tems du rut.

Le Cerf change de nom suivant son âge ; en sa première année on l'appelle *Faon* , en la seconde *Daguet* , parcequ'il lui pousse alors deux petites perches qui excèdent un peu les oreilles. La troisième année , les perches ou mérains se fement de petites andouilleres , au nombre de deux à chaque perche. Le nombre des andouilleres augmente chaque année sur le nouveau bois , jusqu'à la huitième année , où leur tête est ordinairement semée & marquée de tout ce qu'elle portera jamais ; passé ce tems , on ne peut plus connoître l'âge du cerf à son bois ; il y a tel cerf dont le bois est semé de vingt-deux andouilleres.

Dès le mois de Décembre les cerfs se mettent en hardes , c'est-à-dire , se réunissent en troupes : pendant les grands froids , ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes , ou dans des endroits biens fourés , où ils se tiennent ferrés les uns contre les autres , & se réchauffent de leur haleine. Au printems , & même plutôt pour les vieux cerfs , leur bois se détache de lui-même , ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelques branches ; le plus communément chacun des deux côtés tombent à

quelque jour de distance l'un de l'autre. Ce bois tombe en quelque sorte de la même manière, qu'une dent est chassée par une autre de son alvéole, & non point par ces vers qui se trouvent dans cette saison vers la racine de la langue du cerf; insectes dont on peut voir l'histoire singulière ou mot **VERS**. Au reste la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux, & retarde lorsqu'il est rude & de longue durée.

Aussi-tôt que les cerfs ont mis bas leurs bois, ils se séparent les uns des autres, & il n'y a que les jeunes qui demeurent ensemble, ils vont chercher des taillis où ils demeurent tout l'été pour refaire leur bois; dans cette saison, ils marchent la tête basse crainte de se froisser contre les branches: car il est sensible tant qu'il n'a pas pris son entier accroissement; il est recouvert d'une peau épaisse, garnie d'un poil serré, court & gris. Si on coupe ce bois lorsqu'il est encore tendre & revêtu de sa peau, il jette beaucoup de sang; mais lorsqu'il a acquis toute sa longueur & toute sa solidité, ce qui n'arrive qu'au bout de quatre à cinq mois, la peau ne recevant plus de nourriture, se détache, & même le cerf se frotte la tête contre les arbres pour s'en débarrasser tout-à-fait: les bois du cerf varient pour la couleur.

Le cerf est en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, le signe le plus certain de cette puissance, sont les *dagues* qui lui poussent alors sur la tête, ce qui annonce déjà une surabondance de nourriture; car, ainsi que le prouve M. de Buffon, il y a un rapport intime entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux: c'est dans ses ouvrages qu'il faut puiser le développement lumineux de ces belles idées. L'expérience apprend seulement, que si l'on châtre un cerf avant qu'il porte son bois, ou dans le tems qu'il l'a mis bas, il ne lui en croîtra jamais; & qu'au contraire, si on le châtre lorsqu'il a son bois, il ne tombera jamais. Ce bois, soit qu'il fût dans son état de mollesse, ou de dureté, restera pendant toute la vie de l'animal, dans le même degré où il étoit lorsque le cerf a subi la castration. Ceci prouve donc que ces organes étoient nécessaires, non-seulement pour faire la sécrétion de la nourriture surabondante, mais même pour la

pousser au dehors, où elle se manifeste plus que par-tout ailleurs par la production du bois.

Le cerf qui n'habite que dans les bois, & qui ne se nourrit que des rejettons des arbres, prend, dit M. de Buffon, une si forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une espece de bois, qui conserve assez les caracteres de son origine, pour qu'on ne puisse s'y méprendre. En effet le bois du cerf pousse, croît, & se compose comme le bois d'un arbre; sa substance est peut-être moins osseuse que ligneuse; c'est, pour ainsi dire, un végétal greffé sur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la nature aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle se sert pour rapprocher les choses les plus éloignées. Le bois du cerf est d'abord tendre comme l'herbe, & se durcit ensuite comme le bois, la peau qui s'étend & croît avec lui est son écorce, & il s'en dépouille lorsqu'il a pris son entier accroissement. Tous les Naturalistes anciens disent qu'on a vu du lierre s'attacher, pousser, & croître sur le bois des cerfs, lorsqu'il est encore tendre. Si ce fait est vrai, & il est facile de s'en assurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec celui des arbres. Le bois du cerf est d'autant plus beau, que l'animal habite dans un pays plus fertile; sa qualité dépend aussi de la différence des nourritures: il est, comme le bois des forêts, grand, tendre & assez léger dans les pays humides & fertiles; il est au contraire court, dur & pesant dans les pays secs & stériles. La grandeur & la taille des cerfs varient de même suivant les lieux qu'ils habitent. Ceux qui sont retirés dans les montagnes stériles, sont très petits: tel est le *cerf de Corse*.

Les cerfs entrent en rut au commencement de Septembre. La différence, dit M. de Buffon, qui se trouve entre les animaux qui, comme le cerf, ont un tems marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout tems, ne vient que de la maniere dont ils se nourrissent. L'homme & les animaux domestiques, qui tous les jours prennent à-peu près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout tems; le cerf au contraire, & la plupart

plupart des autres animaux sauvages , qui souffrent pendant l'hiver une grande disette , n'ont rien de surabondant , & ne sont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été ; & c'est aussi immédiatement après cette saison que commence le rut. Les cerfs raient alors d'une voix forte , ils donnent de la tête contre les arbres , paroissent transportés & furieux , & sont dangereux : ils courent de pays en pays , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des biches , qu'il ne suffit pas encore de rencontrer , mais qu'il faut poursuivre , contraindre , assujettir ; car elles les évitent d'abord , elles fuient , & ne les attendent qu'après avoir été long-tems fatiguées de leur poursuite. S'il se rencontre un concurrent , il faut livrer bataille , les combattans se précipitent l'un sur l'autre , se donnent des coups de têtes & d'andouilleres si forts , que souvent ils se blessent à mort. On dit même que quelquefois dans ces combats , leurs bois se trouvent entrelacés l'un dans l'autre , au point qu'ils ne peuvent point se débarrasser , & qu'ils sont dévorés par les loups. Les plus vieux cerfs , dit M. de Buffon , sont toujours les maîtres ; les jeunes n'osent approcher de la biche , ils sont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour ; quelquefois cependant ils sautent sur la biche pendant que les vieux combattent , & après avoir joui à la hâte , ils fuient promptement. Les jeunes cerfs sont plus constans que les vieux , ceux ci sont aussi plus ardens , ils ont souvent plusieurs biches à la fois ; s'ils n'en ont qu'une , ils ne s'y attachent pas , & en recherchent d'autres successivement , jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés. Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines ; pendant ce tems ils ne mangent que très peu , ne dorment , ni ne reposent ; nuit & jour ils sont sur pied , & ne font que marcher , courir , combattre & jouir ; aussi sortent-ils de-là si défaits , si fatigués , si maigres , qu'il leur faut du tems pour reprendre des forces.

Comme la durée de la vie dans les animaux est proportionnelle au tems de leur accroissement ; le cerf qui est cinq à six ans à croître , vit aussi sept fois cinq ou six ans , c'est-à-dire , trente-cinq à quarante ans , malgré ce que l'on a débité de fabuleux sur la durée de sa

vie. Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente : lorsqu'il sort d'un bois, il regarde de tous côtés & cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Cet animal paroît écouter avec plaisir le son du chalumeau des Bergers ; aussi les Veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. Tout le monde fait avec quelle légereté cet animal peut franchir d'un saut une haie ou un mur de plus de six pieds de hauteur ; il nage parfaitement bien, & on en a vu passer à la nage, dans le tems du rut, d'une Isle à une autre à plusieurs lieues de distance.

Cet animal au printems se nourrit de jeunes bourgeons, & dans l'hiver il mange l'écorce des arbres. Le cerf n'est craintif & fugitif, qu'autant qu'on l'inquiète ; il s'apivoise aisément. La légereté & la rapidité de leur course a inspiré à un riche particulier le desir d'en monter un : l'animal familier s'est laissé seller & brider ; mais à l'instant qu'on a voulu monter sur lui, il s'est couché à terre, & a absolument refusé de porter le Cavalier.

La chasse du cerf, cette chasse des Rois & des Princes, est des plus belles & des plus curieuses ; on la voit parfaitement bien décrite dans M. de Buffon. Que d'ardeur, que d'industrie ne fait-elle pas voir. On dispose dans les différens lieux par où l'on prévoit que doit passer le cerf, des meutes de chiens, qui, tous frais & ardents à la course, succèdent aux chiens fatigués ; ceux-ci sont remplacés par d'autres ; les Cavaliers montent successivement sur de nouveaux chevaux, & suivent l'animal fugitif, à travers les forêts, les monts & les vallées. Le cerf dans sa course tâche quelquefois d'en faire lever un autre, & de mettre par des bonds & des sauts, les chiens en défaut ; mais les corpuscules qui s'échappent du corps échauffé de l'animal, le trahissent ; & enfin, las & excédé de fatigue, il se jette dans les eaux pour dérober aux chiens son sentiment ; mais dès qu'il en est sorti, ses forces sont bientôt tout-à-fait épuisées ; les chiens le joignent, & souvent il en blesse plusieurs à coups d'andouilleres, & même les chevaux des Chasseurs trop ardents, jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui

coupe le jarret pour le faire tomber , & l'acheve en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule.

Le faon fournit un aliment tendre , agréable , d'une facile digestion ; la chair de la biche n'est pas mauvaise , mais celle du cerf ne vaut rien à cause de son odeur désagréable. Quelques personnes mangent avec goût , en friture , les *cornichons* ou *cornes* du cerf , encore tendres & molles , qu'on appelle vulgairement , TÊTE OU CRU DE CERF , *Typus Cervi*. Leur goût & leur odeur approchent en quelque sorte de ceux des champignons. La corne de cerf abonde en sel volatil : c'est un excellent alexipharmaque ; réduite en poudre , elle est propre à arrêter les cours de ventre , les dysenteries , les hémorrhagies. Les cornes , que les cerfs ont mis bas d'eux-mêmes dans le mois d'Avril , sont les meilleures , tant dans l'usage de la Médecine que des Arts , parcequ'elles sont plus pesantes , plus dures , plus formées & plus abondantes en sels volatils , que celles qu'on a coupées aux cerfs que l'on a tués dans d'autres tems. On fait avec de la poudre de corne de cerf rapée & bouillie dans de l'eau , une gelée , dans laquelle on ajoute du sucre & de la canelle. Cette gelée est propre à rétablir les forces , à arrêter les crachemens de sang , & à chasser les humeurs par la transpiration. On trouve dans le cœur du cerf nouvellement tué , une matiere cartilagineuse qui se durcit en très peu de tems & devient une substance osseuse ; c'est ce qu'on appelle *Os de cœur de cerf* , *Os de corde cervi*. Il est long comme la moitié du petit doigt , plat & triangulaire : il étoit autrefois très recherché en Pharmacie. Lémeri dit que l'os du talon du cerf est propre pour la dysenterie ; sa moëlle est nerveale , & convient pour les rhumatismes , de même que sa graisse. On estime son sang desséché comme un puissant sudorifique dans la pleurésie ; & son pryape réduit en poudre , propre à exciter la semence. On prépare la peau du cerf , & on en fait un cuir souple & durable. Les Fourreurs font aussi des manchons avec sa peau ; les Selliers se servent de sa bourre pour rembourrer en partie les selles & les bats. Son bois est employé par les Conteliers & les Fourbisseurs. On voit au Cabinet du Jardin du Royal , les

peaux empaillées de deux *Faons monstrueux* réunis par la poitrine. On y voit aussi des *Dagues* & des *Bois de cerf* très variés, & quelques-uns même de monstrueux. C'est dans la Galerie des Cerfs de Fontainebleau que l'on voit une belle Collection de bois de cerf.

Cerfs étrangers.

Il paroît qu'il y a des cerfs dans presque toutes les parties du nouveau & de l'ancien Continent ; mais qui différent pour la grandeur & pour la forme des bois. Différences qui doivent être occasionnées par les climats & par la nourriture, quoique cependant quelques Voyageurs aient donné le nom de *Cerf* à des animaux que l'on rapporte au genre des *Gazelles*. Voyez ce mot.

Les cerfs sont si abondans en Ecosse, qu'on y en tue quelquefois en une seule chasse jusqu'à mille. Ils sont aussi assez fréquens en Angleterre, où le Roi Charles I, abandonna à l'illustre Harvey toutes les biches de son parc, dont il fit un massacre philosophique dans le tems du rut, cherchant dans leurs entrailles à développer le mystere de la génération.

Ce que lui apprirent toutes ses recherches, c'est qu'il ne put découvrir dans la matrice de l'animal la moindre goutte de la semence du mâle ; mais il vit, avec étonnement, dans une liqueur claire & cristalline, soutenue d'une enveloppe sphérique, un point vivant sauter & battre, tirant son accroissement d'une veine qui se perd dans la liqueur où il nâge. Huit jours après que l'Observateur eût aperçu ce point vivant, l'animal étoit tellement avancé, qu'on pouvoit commencer à en distinguer le sexe.

Il y a un si grand nombre de cerfs au Royaume de Siam, qu'on y en tue tous les ans plus de cent cinquante mille, dont on envoie les peaux au Japon. Les cerfs qui sont au Nord du Sénégal ; descendent par troupeaux des montagnes pour chercher des pâturages au Sud de cette riviere. Lorsqu'en Mars ou Avril les herbes commencent à sécher, les Negres y mettent le feu : ces animaux se jettent dans la riviere pour se sauver ; mais ils

y sont assaillis par les Chasseurs qui en font un cruel carnage. Ils en font sécher la chair , après l'avoir salée , & en vendent les peaux aux Européens.

Les Américains ont des troupeaux de cerfs & de biches , qu'on laisse se nourrir pendant le jour dans les bois , & qui reviennent la nuit à l'étable. Les Américains n'ont point d'autre lait ni d'autre fromage , que ce qu'ils en tirent du lait de leurs biches.

Lorsque les Sauvages du Canada veulent aller à la chasse du cerf , ils s'arment de longues piques , garnies à leur bout de quelques os de cerf ou de quelq' autre animal , au lieu de fer. Ils portent des haches & des flèches garnies de même. Ils choisissent un tems de neiges pour reconnoître les traces du cerf : ils piquent en terre des branches épaisses de cedre toujours vertes : ils se cachent derriere tout armés ; & lorsque l'animal , attiré par la verdure , vient pour brouter , ils se jettent dessus , & le tuent à coup de flèches & de haches. Les bois des cerfs du Canada sont infiniment plus gros & plus beaux que ceux de ce pays ci. On croit , mais à tort , que ce cerf est le même que le *Caribou*. Voyez ce mot.

Dans le Groenland , on voit aussi des cerfs , mais qui sont très petits , ainsi que les productions naturelles à ce climat , parceque le froid terrible & continuel de ce pays les empêche de parvenir à leur grandeur ordinaire. Ces animaux , ainsi que tous ceux des pays froids , même les oiseaux , ont , suivant la remarque d'Anderson , contre l'économie animale des autres pays , la graisse immédiatement entre la chair & la peau : leur chair est maigre & remplie de sang , en plus grande quantité que celle des animaux des pays chauds ; d'où il suit que cette surabondance de sang donne une plus grande chaleur à l'animal , tandis que la graisse l'empêche de s'exhaler , & empêche en même tems le froid rigoureux de pénétrer.

On dit qu'il y a à la Chine & à Batavia , une espece de petit cerf & de biche , qui n'est pas plus grande que nos chiens ordinaires. Leur caractere est très sauvage : quand ils se voient pris , ils sont dans une perpétuelle inquiétude & agitation , on ne peut pas les apprivoiser , & ils meurent faute de prendre de la nourriture. On en chasse dans de l'or de Malacca , les pieds de ces petits cerfs , dont le

volume n'excede pas celui d'une grosse plume de cygne , pour en faire des présens aux Européens. On en voit dans plusieurs Cabinets de curiosités naturelles.

CERF, oiseau. *Voyez* AUTRUCHE.

CERFEUIL, *Cerfolium*. Le cerfeuil est une plante potagere , fort commune , & dont on fait beaucoup d'usage. Sa racine est unique , blanche & fibrée : elle pousse une tige haute d'un pied , cannelée , creuse , entrecoupée de nœuds , fort branchue & très succulente. Ses feuilles sont semblables à celles de la ciguë & du persil , mais plus petites , d'un rouge clair , attachées à des queues velues , d'une saveur un peu âcre , aromatique , agréable , d'une odeur d'herbe , subtile & douce ; étant desséchées , elles fusent un peu sur les charbons ardens à la maniere du nitre. Ses fleurs sont composées de cinq pétales blancs , inégaux , disposés en parasol au sommet des rameaux , & placés dans un calice qui se change en deux graines oblongues , convexes d'un côté & applaties de l'autre : elles deviennent noirâtres étant mûres. On sème la graine du cerfeuil dans les jardins tous les mois. On mange cette plante avec les autres herbes dans la salade : elle rend les bouillons agréables au goût & à l'estomac : elle est apéritive , rafraîchissante & convient dans les maladies chroniques & dans celles de la peau. On trouve toujours chez les Apothicaires une eau de cerfeuil distillée.

CERF-VOLANT, *Cervus volans*, insecte coléoptere, le plus grand de tous ceux de ce pays ci , très remarquable par deux grandes cornes mobiles , bianchues , assez semblables à celles du cerf ; ce qui l'a fait nommer *Cerf-Volant*. On l'appelle aussi *Bœuf* ou *Taureau volant* , parcequ'il est très gros en comparaison des autres insectes de son genre.

Le *Cerf-volant* est un scarabée d'un noir rougeâtre : ses cornes , qui se croisent en maniere de tenailles , lui servent de défense ; & serrent tellement le doigt de ceux qui veulent prendre cet insecte , qu'elles causent beaucoup de douleur , souvent même elles font sortir du sang. Ses yeux sont durs , préeminens , blanchâtres , placés à côté des cornes. Sa tête , de plus , est garnie de quatre antennes , & d'une trompe ou langue qui lui sert

pour prendre la nourriture , qui n'est autre chose qu'une espece de liqueur qui découle des chênes.

On trouve aux environs de Paris cinq especes différentes de cerfs volans. Tous ces insectes viennent de gros vers , qui se logent dans l'intérieur des vieux arbres , les rongent & les réduisent en une espece de tan , dans lequel ils se transforment, deviennent chrysalide , & enfin animal parfait. On voit roder & voler le soir , autour de ces mêmes arbres , l'insecte parfait qui cherche à y déposer ses œufs.

CERF-VOLANT D'OR. Il se trouve au Cap de Bonne Espérance plusieurs especes de ces gros scarabées , nommés *Cerfs-Volans*. Il y en a sur-tout une espece remarquable par sa beauté , & que l'on nomme *Cerf-Volant d'or*, parcequ'en effet , il a la tête & les aîles d'une véritable couleur d'or. Le dos & le ventre sont verts , mouchetés de rouge & de blanc. Les personnes ou les lieux sur lesquels cet animal se repose , sont regardés des Hottentots avec vénération. (*Hist. des Voyages.*)

On dit qu'à la Virginie & dans la nouvelle Angleterre , il y a une espece de *Cerf-volant* qui prend plaisir à se placer sur l'extrémité des arbres les plus élevés. A peine s'y est-il perché , qu'il commence à faire entendre un cri aigu & perçant , qu'il augmente de plus en plus , & diminue de même par degrés jusqu'à ce que ce cri soit réduit à un petit murmure qu'on entend à peine. Il prend ensuite son essor , & va dans un autre lieu recommencer le même ramage.

CERISIER , en Provence PICHOT , en latin *Cerasus*. C'est un genre d'arbres , dont il y a un très grand nombre d'especes , qui different par leur port , par la couleur , la forme & la saveur de leurs fruits. Ces diverses especes réunies contrasteront davantage , & leurs différences se saisiront plus facilement.

Après la description du *Cerisier ordinaire* à fruits doux , nous verrons les autres especes ; savoir , le *Bigarreautier*, le *Bois de Sainte-Lucie* ou *Padas*, le *Griottier*, le *Guignier*, le *Mahaleb*, le *Mérisier*, le *Ragouminier* ou *Néga* ou *Minel de Canada*.

Le *Cerisier* est un arbre dont le tronc ne vient que d'une moyenne grosseur. Il ne s'éleve pas fort haut : il

est garni de beaucoup de rameaux fragiles, qui portent des feuilles dentelées à leur bord. Il fleurit des premiers : ses fleurs, qui paroissent avant les autres, ont un éclat charmant par leur nombre & leur blancheur : elles sont en rose. Aux fleurs succede un fruit arrondi, rouge lorsqu'il est mur : sa couleur contraste agréablement avec les feuilles : sa chair qui est succulente, a une saveur, en quelque maniere, vineuse. Ce fruit est aussi sain, qu'il est beau & agréable. Il y a une espece de cerisier, à fruit blanc, qui n'est pas encore fort commun.

En faisant fermenter le jus de cerises & leurs noyaux concassés, & y ajoutant du sucre, on obtient une liqueur fort agréable, qu'on nomme *Vin de Cerise*. Le suc des cerises prend, au moyen du sucre, autant de force qu'en a de bon vin, & fait une liqueur agréable à boire, & qui peut se conserver pendant plusieurs années. Les cerises, soit crues, soit préparées de diverses manieres, sont l'ornement des tables. On tire à l'alembic une eau de vie de cerises fermentées, qui est très violente. Celle qu'on nomme dans la Lorraine Allemande *Keyserwaser*, est faite avec les merises.

Le bois du cerisier est blanchâtre à la circonférence & rougeâtre dans le cœur. Il y a une espece de cerisier à fleur double, qui ne donne point de fruit ; mais qui fait un coup d'œil admirable par la richesse de ses bouquets de fleurs. On en observe un semblable dans la classe des arbres, au Jardin du Roi.

Le *Bigarreautier* est garni de feuilles plus grandes que celles du cerisier ordinaire : ses fruits sont gros, oblongs, approchant, en quelque maniere, de la figure d'un cœur : leur chair est blanche & rouge ; ce fruit est de difficile digestion. Il est très sujet à être piqué de vers : son bois est assez semblable à celui du Mérisier, & plus dur que celui du Cerisier.

Le *Bois de Sainte-Lucie* est une espece de cerisier Sauvage, dont le fruit est très petit, & n'est point mangeable. Son bois est très recherché par les Ebenistes, à cause de son odeur agréable. Cette espece de cerisier se couvre, au mois de Mai, de belles grappes de fleurs ; ce qui le rend propre à servir de décorations dans les bosquets printaniers.

Le *Griottier* est un arbre qui differe peu du cerisier : il s'éleve moins haut. Ses fleurs sont semblables à celles du cerisier ; mais il donne de grosses cerises qui sont fermes , plus grosses que les autres , tirant un peu sur le noir , & suspendues à une queue plus courte. On les appelle *Griottes*.

Le *Guignier* est une espece de cerisier , qui porte des fruits qui ne different des Bigarreaux , qu'en ce qu'ils sont plus mols , plus succulens , & d'un rouge foncé. Il y en a cependant une espece qui ressemble beaucoup aux bigarreaux par la couleur. Les Guignes ne chargent pas tant l'estomac que les bigarreaux ; mais elles sont moins saines que les cerises.

Le *Mahaleb* est une espece de cerisier des bois , dont le fruit est semblable à nos cerises ; mais petit , rond , noir & amer , peu charnu. Il porte en latin le nom de *Vaccinium* , & Virgile l'a célébré par ce vers :

Alba ligustra cadunt , vaccinia nigra leguntur.

Ce fruit contient une amande amere : ses feuilles sont semblables à celles du peuplier noir. On nous apporte , d'Angleterre & de plusieurs autres endroits , l'amande sèche du noyau de ce fruit , parceque les Parfumeurs en emploient dans leurs savonnettes. On donne à cette amande le nom de l'arbre , *Mahaleb* ou *Magalep* : elle a une odeur assez désagréable , & approchant de celle de la punaise. On peut former avec le Mahaleb des palissades fort agréables par le mélange des fleurs & des feuilles. Les Ebénistes donnent aussi le nom de *Bois de Sainte-Lucie* au bois du Mahaleb , qu'on leur apporte de Lorraine , & avec lequel ils font de très beaux ouvrages. Il est dur , compact , de couleur grise , tirant sur le rougeâtre.

Le *Mérisier* est le grand cerisier des bois. Il porte de petites cerises noires , à longue queue , que l'on nomme *Merises* : elles ont un goût doux & agréable ; mais elles teignent la bouche & les doigts en un noir purpurin. Il y a aussi une espece de Mérisier à fleurs doubles , qui forme , dans le mois de Mai , des guirlandes d'une beauté admirable. On greffe les Cerisiers sur les Mérisiers sauvages , & ils en donnent des fruits plus gros & meilleurs.

On doit préférer, dit-on, les Mériciers à fruit blanc. Le bois du Méricier est très recherché par les Tourneurs, & sur-tout par les Luthiers qui prétendent qu'il est sonore.

Le Ragouminier ou *Néga*, ou *Minel du Canada*, est une espèce de cerisier nain, à feuilles de saule. On peut mettre ce petit arbruste dans les plattes-bandes des bosquets printaniers. Mis dans les remises, ainsi que les autres espèces de cerisiers, il est propre à attirer les oiseaux, quoique son fruit soit un peu âcre. Les cerisiers se plaisent dans une terre légère, meuble, & demandent plus de chaleur que d'humidité. Ils n'exigent aucune culture : on ne les taille point ; on les abandonne à la Nature. Cette espèce d'arbre, ne poussant point trop en bois, se trouve toujours, lorsque la saison est favorable, bien chargée de fruits.

Il croît encore, sur les lieux montagneux comme les Alpes & les Pyrenées, un petit cerisier appelé *Cerisier bas*, haut de deux pieds. Son fruit est un baie rouge ou une petite cerise marquée de deux points, remplie d'un suc amer & de mauvais goût. Si l'on en avale quatre ou cinq, ils excitent le vomissement, purgent très violemment & causent des convulsions.

Il découle naturellement des cerisiers une gomme adoucissante & incraissante comme la gomme Arabique.

CERVEAU DE NEPTUNE. C'est une espèce de Mardreporé compacte, orné d'enfractuosités comme le cerveau de l'homme. On en voit dans tous les Cabinets des Curieux.

CÉTACÉES, *Cetacei*. En général on donne ce nom aux animaux d'une grandeur démesurée. Cependant les Méthodistes modernes restreignent, & avec raison, la signification de ce mot à désigner de grands poissons de mer qui s'accouplent, font leurs petits vivans, les allaitent, & dont les petits sont produits de semence & non d'œufs. Ces poissons sont *plagiures*, nagent en haute mer & lentement. Ils n'en sortent jamais d'eux-mêmes & sans risque de leur vie : tels sont les *Souffleurs*, c'est-à-dire les différentes *Baleines*, même les *grands Requins*, les *Lamies*, &c.

Les Cétacées ont le corps nud & allongé, des nageoi-

res charnues. Ils ont, comme les quadrupèdes, deux ventricules au cœur & respirent par les poumons. Ils leur ressemblent encore par la structure & l'usage de toutes les parties intérieures.

CÉTERAC ou **SCOLOPENDRE VRAIE**, *Ceterach*. Cette plante qui se plaît naturellement dans les mazures & sur les rochers, est regardée par la plupart des Botanistes, comme une espèce de capillaire. Sa racine est noirâtre & filamenteuse : elle pousse un grand nombre de feuilles comme ondées, dorées, & semblables, en quelque façon, à celles du polypode, lisses, vertes en dessus, couvertes en dessous de petites écailles, entre lesquelles s'élevent des amas de capsules sphériques, que M. de Tournefort a reconnu contenir de petits fruits, qui ne sont qu'une espèce de poussière semblable à celle des fougères & des capillaires. Les Languedociens appellent cette plante *Herbe dorée*.

Ceterach est un nom Arabe. Cette plante est généralement reconnue propre pour les maladies de la ratte : elle adoucit les humeurs âcres, & rétablit le ton des viscères relâchés ; & de cette manière, elle facilite l'expectoration.

CEVADILLE, *Cevadilla, sive Hordeolum*. Cette plante, qu'on nomme aussi *Petite orge*, est du genre des pédiculaires ; celle qu'on nous envoie de la nouvelle Espagne dans le commerce, est en épis, de la figure de celui de l'orge. Elle est estimée caustique & brûlante, bonne pour faire mourir les poux & les punaises : on prétend que réduite en poudre, elle est la base de la *Poudre des Capucins*. On s'en sert aussi pour manger les chairs baveuses, & pour appliquer sur les parties attaquées de gangrene.

CHAA. Voyez au mot **THÉ**.

CHABOT, *Cottus*. Petit poisson qui se trouve communément dans les ruisseaux & les rivières rapides. Il se cache souvent sous les pierres ; & quand on frappe dessus, l'animal entendant ce bruit, en sort & en est comme étourdi, même sans avoir été blessé. Ce poisson a quatre à cinq pouces de long, la tête aplatie & grande, qu'on l'appelle, en Languedoc, *Tête d'Ane* : l'iris de l'œil est couleur d'or.

Le Chabot n'a point d'écaïlles ; son dos est jaunâtre ; & marqué de trois ou quatre petites bandes transversales. Le Chabot a deux nâgeoires auprès des ouies, garnies de treize piquans , arrondis & canelés tout au tour ; deux petites nâgeoires au milieu du ventre & deux autres sur le dos, également garnies, la plus petite, de quatre piquans, & la plus grande de dix-sept. Près des ouies est aussi un petit piquant crochu & recourbé en dessus. La femelle est plus grosse que le mâle : elle contient beaucoup d'œufs. Ce poisson ne se prend qu'à la nasse : il se nourrit d'insectes aquatiques.

CHACAL, est un de ces animaux qui ont été désignés sous différens noms dans l'Histoire Naturelle : on verra au mot *Hyene*, la différence remarquable qui est entre ces deux animaux. Voyez *HYENE*.

CHAGRIN ou SAGRI, est la peau du derriere d'une espece d'Ane ou de Mulet fort commun en Turquie & en Pologne, qu'on a préparée par le lavage, l'épilation, le tannage & l'application de la graine de moutarde. Voyez ce que nous en avons dit à la fin du mot *ANE*.

CHAIR FOSSILE ou CHAIR DE MONTAGNE, *Caro montana*. Espece d'amiante à feuilletts épais & solides, formée par un assemblage de fibres dures, elle est pesante & tombe au fond de l'eau : on en trouve dans la carrière de Serpentine de Zœblitz. Voyez *AMIANTE*.

CHAMAROCH, *Malus Indica*, *pomo anguloso*, *Carambolis dicta*. C'est un fruit des Indes, gros comme un œuf de poule, allongé, jaunâtre, divisé en quatre parties, orné de raies & d'interstices, contenant des semences d'un acide agréable. Ce fruit croît à un arbre grand comme un coignassier ; ses feuilles ressemblent à celles du pomier ; ses fleurs sont à cinq feuilles, inodores, mais agréables par leur couleur blanche tirant sur le rouge.

Les Indiens de Goa usent de ce fruit en aliment & en médecine : on le confit au sucre, il est très agréable au goût, excite l'appétit, réjouit le cœur : on l'ordonne pour les fievres bilieuses, pour la dysenterie. Les Canariens le font entrer dans leurs collyres pour les taies & les nuages qui ternissent la vue ; les Sages Femmes du pays le mêlent avec du Bethel & le font prendre aux femmes

qui viennent d'accoucher , pour faire sortir plus promptement l'arriere-faix , & pour gargariser la gorge.

CHAMÆRODENDROS. Voyez ÆGLOTHRON.

CHAMARRAS. Voyez GERMANDRÉE D'EAU.

CHAMEAU , *Camelus*. Quadrupede domestique , particulier aux climats chauds de l'Afrique & de l'Asie , d'une utilité singuliere dans ces climats où la nature est extrême , & qui fait la meilleure partie des richesses des Arabes. On distingue plusieurs especes de *chameaux* par le nombre des bosses qu'ils ont sur le dos.

Les chameaux sont en général des animaux très grands & dont le col est fort allongé ; chaque pied est digité , c'est-à-dire , qu'il a deux doigts onguiculés. On nomme vulgairement *Chameaux* ceux qui n'ont qu'une bosse sur le dos , *Dromadaires* ceux qui en ont deux qui leur forment une espece de selle : on a vu à la Ménagerie du Roi ces deux especes d'animaux.

On distingue en Afrique trois especes différentes de chameaux. Les uns sont les plus grands , les plus forts , ils portent jusqu'à mille livres pesant. Les autres viennent du Turkestan en Asie , & sont plus petits que les premiers ; ils ont deux bosses , & sont également propres à être chargés & à être montés. Les troisiemes sont petits , maigres , & sont si bons coureurs , qu'ils peuvent faire plus de trente lieues en un seul jour.

Nous allons , d'après les Auteurs de la Matière Médicale , donner la description abrégée d'un dromadaire que l'on disoit âgé de quatorze ans , & d'un chameau femelle de trois ans , que l'on a amenés à Paris en 1752.

Le Dromadaire avoit six pieds de hauteur , non compris ses deux bosses , & dix pieds de longueur. Il avoit au bout du muse quatre naseaux , dont les deux plus grands étoient percés d'outre en outre afin d'y pouvoir passer un anneau de fer pour conduire l'animal à volonté ; en dessous de ces premiers naseaux , sont deux autres beaucoup plus petits , qui servent à la respiration. Les yeux de cet animal sont gros & saillans ; le front est revêtu d'un poil touffu & ressemblant à de la laine ; le reste du corps est recouvert d'un poil doux au toucher , de couleur fauve , un peu cendré , & guere plus long

que celui d'un bœuf ; les oreilles courtes & longues, le col très long, & orné d'une belle criniere, les genoux gros, les pieds fendus, les jambes de derriere très hautes & très menues. On observe dans ces animaux des callosités aux jointures des jambes de devant, à celles de derriere, & sur la poitrine. Toutes ces callosités viennent de ce que cet animal ne se couche pas sur le côté comme les autres, mais s'accroupit : toutes les parties qui portent sur la terre dans cette position, s'endurcissent & deviennent calleuses. Sa queue est courte & peu garnie de poil, excepté à l'extrémité, & il est à remarquer que cet animal, ainsi que tous les animaux ruminans, n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure, mais seulement deux grandes dents de chaque côté, dont la postérieure est recourbée en arriere, semblable aux défenses d'un sanglier, & qui devient quelquefois si longue qu'on est obligé de la scier : la mâchoire inférieure est bien garnie de dents. La verge du dromadaire n'est pas plus grosse qu'une plume à écrire, mais fort longue ; malgré cette petitesse, le membre de cet animal est si nerveux, que l'on dit que l'on en fait des cordes d'arbalète très forte. Le maître du dromadaire assura que cet animal s'accouple à reculons, & effectivement on voit que sa verge est tournée en arriere, & que l'urine jaillit à reculons par un filet continu en arcade. Mais Mathiole dit avoir vu le contraire dans l'accouplement d'une espece de chameau ; ce qui paroît d'ailleurs confirmé par l'observation que l'on a faite, que la verge du dromadaire se tourne également en devant comme en arriere. La femelle s'accroupit pour recevoir le mâle, & elle ne rentre en chaleur qu'un an ou deux après.

Le Dromadaire entre en rut vers le quinze Janvier, & reste dans cet état deux ou trois mois ; pendant ce tems il baille très fréquemment, & le sommet de sa tête qui est bien garni de poil, reste toujours mouillé comme d'une sueur abondante ; il mugit alors assez fréquemment comme un taureau en furie ; il perd l'appétit, il maigrit, tout son poil tombe, excepté celui de la bosse. On profite de cette circonstance pour recueillir le poil de ces animaux avec soin, à cause du grand com-

merce qu'on en fait. On le mêle avec d'autres poils, & il entre pour lors dans la fabrique des chapeaux, particulièrement de ceux de Caudebec. Il arrive quelquefois, notamment dans le rut, que les deux bosses du dromadaire qui ne sont formées que par des excroissances de chair, s'affaissent, & panchent comme si elles vouloient tomber : parcequ'alors les muscles qui les soutiennent, perdent leur ressort ; mais il faut avoir l'attention de les relever & de les maintenir droites, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur attitude naturelle. Lorsque le rut est passé, cet animal recouvre son appétit, sa vigueur, son embonpoint, il se revet d'un nouveau poil. Tant qu'il est en appétit, il mange du foin, de la paille, de l'orge, de l'avoine ; il peut manger vingt ou trente livres de foin par jour ; s'il est dégouté, les chardons, les ronces, lui réveillent l'appétit. Il boit rarement, mais lorsqu'il a soif il boit beaucoup à la fois.

Le *Chameau femelle* n'étoit qu'à la moitié de sa grandeur, lorsqu'on l'a examiné pour en faire la description. Il ressembloit beaucoup au dromadaire, à l'exception d'une bosse unique qu'il avoit sur le dos ; son poil étoit brunâtre & plus long que celui du dromadaire.

Le *Dromadaire* & le *Chameau femelle* dont nous venons de parler, s'aimoient & se caressoient mutuellement ; ils étoient tellement accoutumés à vivre ensemble, que quand la femelle ne voyoit plus son compagnon, elle crioit, & se débattoit violemment sans vouloir ni boire, ni manger. C'est cette sympathie qui a produit l'agrément de voir naître un chameau dans Paris ; phénomène d'autant plus digne de remarque, qu'il paroît que la plupart des animaux des climats chauds, perdent la faculté d'engendrer dans les pays plus tempérés ; ainsi qu'on l'observe dans les Singes, les Péroquets & autres. Suivant les observations exactes qu'on a faites, la mere a porté un an entier le petit chameau dont nous parlons, mais il n'a vécu que trois jours.

La nature toujours sage & féconde a fait naître des animaux si bien appropriés à chaque climat, qu'en vain voudroit-on multiplier les Rennes hors des pays glacés, les Chameaux & les Dromadaires, hors des pays brûlants. Les autres climats deviennent funestes à chacun de

ces animaux ; mais de quelle utilité ne sont-ils pas aux habitans des contrées auxquelles la nature les a affectés ? Peut-il se trouver un animal plus propre que le chameau , à supporter les plus rudes fatigues au milieu des sables arides de l'Afrique , à pouvoir rester quelquefois des quatre ou cinq jours sans boire , en faisant cependant chaque jour vingt-cinq à trente lieues , & en portant des poids énormes.

On a observé dans le second ventricule de ces animaux , environ une vingtaine de cavités , faites en forme de sac , placées entre les deux membranes qui composent la substance de ce ventricule. La vue de ces sacs fit croire aux Académiciens observateurs , que ce pourroit bien être les réservoirs où *Plin*e dit que les chameaux gardent fort long-tems l'eau qu'ils boivent en grande quantité lorsqu'ils en rencontrent , pour subvenir aux besoins qu'ils en peuvent avoir dans les déserts arides où l'on a accoutumé de les faire passer.

Le chameau est un animal fort docile : on le dresse dès son enfance à se baïsser & s'accroupir lorsqu'on veut le charger. Pour l'y former , dès qu'il est né , on lui plie les quatre jambes sous le ventre & on le couvre d'un tapis , sur le bord duquel on met des pierres afin qu'il ne puisse pas se relever. Comme cet animal est très haut , on l'accoutume à se mettre en cette posture dès qu'on lui touche les genoux avec une baguette , afin de le pouvoir charger plus aisément. On le laisse aussi pendant quelque tems sans lui permettre de tetter , afin qu'il contracte de bonne heure l'habitude de boire rarement : on ne fait point porter de fardeaux à ces animaux avant l'âge de trois ou quatre ans. Quand ils sentent qu'ils sont assez chargés , il ne faut pas penser à leur en donner davantage , autrement ils se rebutent , donnent de la tête , & se relevent à l'instant.

Ceux qui veulent avoir de bons chameaux de charge , les châtrent , quoique l'on sache que cette opération ôte en général aux animaux une partie de leur vigueur ; mais ils les rendent par là dociles en tout tems , & leur font éviter le rut qui les énerve & les rend furieux. Comme cet animal , ainsi que le Mulet , a de la rancune , il devient dangereux pour ceux qui le menent pendant qu'il

qu'il est en rut ; il se souvient alors du mal qu'on lui a fait , & lorsqu'il peut attrapper son ennemi , il l'enleve avec les dents , le laisse retomber à terre & le foule aux pieds , jusqu'à ce qu'il soit écrasé ; le tems du rut passé , l'animal reprend sa premiere douceur. Le chameau craint le cheval , & le cheval le craint réciproquement. L'âne & le mulet le craignent aussi , à moins qu'ils n'aient une longue habitude de vivre ensemble.

Les chameaux d'Afrique soutiennent bien mieux la fatigue que ceux d'Asie. Quand les premiers commencent à faire voyage , il est nécessaire qu'ils soient gras : car on a éprouvé qu'après que cet animal a marché quarante ou cinquante jours sans manger d'orge ; sa bosse commence à diminuer , & il ne peut plus porter de charge. Ceux d'Asie ne peuvent résister à cette fatigue , il faut leur donner tous les jours environ trois livres de pâte d'orge. Les Turcs font usage en Europe de chameaux pour porter leurs bagages : on en voit en Espagne, que les Gouverneurs des Places frontieres y envoient ; mais ils n'y vivent pas long tems , parceque le pays est trop froid pour eux. La durée de la vie de ces animaux passe pour être environ de cinquante ans.

On dit qu'il y a en Afrique de petits dromadaires qui font jusqu'à quatre-vingts lieues par jour. Ils sont très utiles aux Couriers de l'Orient pour porter en diligence leurs dépêches ; leur allure est le trot : lorsque ces animaux prennent le galop , c'est un spectacle agréable de voir leur criniere & le long poil de leur fanon flotter au gré du vent. On charge le chameau sur sa bosse ; ou on y suspend des paniers assez grands , pour qu'une personne y puisse tenir assise , les jambes croisées à la maniere des Orientaux : c'est dans ces paniers qu'on voiture les femmes. On attelle aussi les chameaux pour trainer des chars : on ne se sert point d'étrille pour les panser , on les frappe seulement avec une petite baguette pour faire tomber la poussiere qui est sur leur corps. On se sert du fumier de ces animaux que l'on fait sécher , pour préparer la cuisine au milieu des déserts. Il ne faut point frapper les chameaux pour les faire avancer , il suffit de chanter & de siffler ; lorsqu'ils sont en grand nombre , on bat des tymbales. Cet animal est courageux : on le fait

marcher aisément , excepté lorsqu'il se trouve de la terre grasse & glissante ; parceque son pied qui est plat & large , charnu en dessous , & qui n'est revêtu que d'une peau molle & peu calleuse , qu'on peut regarder comme une espece de semelle vivante , glisse à chaque instant. Lorsqu'on rencontre de ces mauvais pas , on est obligé d'étendre de gros tapis pour faire passer les chameaux.

Labat dit que l'on ne trouve point de chameaux en Amérique , à moins , dit-il , qu'on ne prenne pour des Chameaux les *Glama* & les *Pacos* , espece de grands moutons du Pérou ; car à l'exception de la laine dont ils sont revêtus , & de la grandeur , ils approchent beaucoup du chameau véritable. Voyez GLAMA & PACOS.

Les chameaux sont des animaux domestiques doublement utiles ; en Asie & en Afrique , on fait un grand usage de leur lait , qui est apéritif , & propre à chasser les impuretés du sang par la voie des urines ; on attribue même à l'usage continuel que les Arabes font de ce lait , l'exemption de plusieurs maladies , telles que les dartres , la galle , la lepre : on mange aussi la chair de ces animaux.

Outre l'usage que l'on fait de leur poil pour les chapeaux , on le file & on en fait des étoffes. Ce poil nous vient du Levant par la voie de Marseille.

CHAMOIS , YSARD ou CHEVRE DES ALPES , *Rupicapra*. Animal quadrupede ruminant , du genre des chevres , que l'on voit en troupe sur les montagnes , & dont la peau est d'un grand usage dans le commerce.

Le chamois est plus grand que la chevre , il ressemble beaucoup au cerf pour la forme du corps. Le ventre , le front , & le commencement de la gorge sont blancs , & le reste du corps est par-tout d'une couleur noirâtre ; le poil qui couvre le dos & les flancs , est de deux especes. Par dessus le grand poil qui paroît , il y en a un petit fort court & très fin , au tour des racines du grand , comme dans le castor ; aux endroits , où ce grand poil est long , il est ondé & frisé comme celui des chevres.

Le mâle & la femelle ont des cornes longues d'une palme & demie , ridées , droites jusqu'à une certaine hauteur , pointues & recourbées en forme d'hameçon

par le haut. Elles sont noires , légèrement cannelées. Chaque année on observe sur ces cornes un anneau de plus , comme dans tous les animaux de ce genre.

On dit qu'avec l'âge, les cornes du chamois deviennent si crochues en arriere & si pointues , que ces animaux les font entrer quelquefois dans leur peau en voulant se gratter , qu'elles s'y engagent de façon qu'ils ne peuvent plus les retirer , & qu'ils périssent de foiblesse & de faim dans cette position. On remarque deux ouvertures derriere les cornes du chamois ; on a prétendu que ces trous servoient à la respiration de l'animal , lorsqu'en fouillant pour chercher les racines des herbes dont il fait sa nourriture , la terre lui bouchoit par hazard les narines ; cette opinion disparoit par l'observation , puisqu'on a remarqué que le crâne se trouve au fond de ces ouvertures , & qu'il n'y a aucune issue.

Les chamois , ainsi que tous les animaux du genre des chevres , ont pour caractere de n'avoir point de dents incisives à la mâchoire supérieure , d'en avoir huit à l'inférieure , le pied fourchu , les cornes simples. On trouve assez fréquemment dans un des ventricules de ces animaux une boule ou pelotte , que l'on nomme *Bezoard germanique*. Il étoit autrefois fort recherché , on le regardoit comme le meilleur après le bézoard oriental , & on l'employoit dans tous les cas où il falloit augmenter la transpiration , & ranimer l'oscillation des solides. Depuis qu'une physique éclairée examine les objets avec plus d'attention , & qu'elle évalue par conséquent les propriétés des corps avec plus d'exactitude & de sévérité , ce *bezoard* qui n'est qu'une espee d'*égragropile* , est bien déchu de son crédit. M. Geofroi en l'examinant , a reconnu que cette boule n'étoit formée que par un amas de poils que l'animal avale en se léchant , & d'un reste de fibres de plantes , telles que celle du *doronic* qui n'ont pu être digérées par l'estomac de l'animal. Il s'en trouve quelquefois qui sont recouvertes d'une couche bézoardique assez mince , ce qui donne à celles-ci quelques vertus. *Voyez les mots BÉZOARD & ÉGAGRO-PILE.*

Le chamois est un animal timide ; nous en avons vu beaucoup sur les Pyrenées , sur les Alpes , dans les monts.

tagnes du Dauphiné , sur-tout dans celles de Donoluy. On voit souvent ces animaux en troupe de cinquante ou plus ; pendant qu'ils paissent , il y en a toujours un de la bande qui est en sentinelle & a l'œil au guet ; dès qu'il apperçoit ou entend quelque chose , il jette un cri par lequel il avertit tous les autres de fuir. La chasse de ces animaux est assez périlleuse , parcequ'il faut les poursuivre sur les rochers , où ils sautent avec autant d'agilité que les bouquetins. Les chamois aiment le sel , c'est pourquoi on en répand dans les endroits où on veut les attirer : comme ils ont l'odorat très fin , les chasseurs ont grand soin d'aller à eux le nez au vent. Ils sont en rut pendant presque tout le mois de Septembre ; les femelles portent neuf mois , & mettent bas pour l'ordinaire en Juin ; elles ne menent point leurs petits sur les rochers , qu'ils ne soient en état de bien grimper. Lorsqu'on les attrappe jeunes , on peut les apprivoiser comme les chevrenils : on les met au nombre des animaux chastes , parceque chaque mâle habite avec sa femelle. Les chamois ont deux ennemis dangereux dans les loups cerviers , que cependant les Suisses sont presque venus à bout de détruire , & dans l'espece d'aigle appelé *Laemmer-geyer*. Voyez au mot AIGLE , la maniere dont ce terrible oiseau s'y prend pour les attrapper.

M. Altman , qui nous a donné la description des animaux de la Suisse , distingue deux especes de chamois ; savoir , celle dont nous venons de parler , & une autre plus petite & plus rougeâtre , qui demeure toujours sur les montagnes les plus inaccessibles , & ne descend jamais dans les vallons ; ces derniers sont gras dans l'été , & leur chair est assez bonne à manger.

On attribue au fiel de chamois , la propriété de dissiper les taies des yeux , & de guérir la nyctalopie , espece de maladie dans laquelle la vue s'affoiblit à l'approche du soleil couchant , au point que les personnes qui y sont sujettes , ne voient point à se conduire.

La peau de chamois préparée est souple & fort chaude : on en fait des bas , des gants , des culottes , &c. Cette peau a le grand avantage de pouvoir se savonner sans rien perdre de sa qualité ; les peaux de chevres , de boucs , de chevreaux , de moutons , sont susceptibles

de recevoir les mêmes préparations que le chamois , & se vendent sous le même nom.

CHAMPIGNON , *fungus*. Genre de plante , dont les différentes especes ont un pédicule qui soutient un chapeau convexe en dessus , concave en dessous , ordinairement uni , & rarement cannelé sur la surface convexe ; feuilleté sur la surface concave, ou fistuleux , c'est-à-dire garni de petits tuyaux.

Ce genre de plantes doit piquer notre curiosité par ses singularités , ses caracteres particuliers , & par la promptitude extraordinaire avec laquelle il végete. Il est d'autant plus intéressant de savoir bien distinguer les especes , que plusieurs sont utiles dans les Arts & dans la Médecine ; telles sont la *Vesse de loup* , l'*Agaric de chêne* , & celui du *Méleze*. Voyez ces mots à l'article AGARIC.

Les autres especes de Champignons au contraire , sont ou des poisons très actifs , ou suspects , quoiqu'agréables à manger.

Le genre des plantes , avec lequel les Champignons ont le plus de ressemblance , sont , suivant les observations de M. de Jussieu , les *Lichens* , dont il y a une especes qui croît dans les Canaries & les pays du Nord , & dont on fait un grand usage dans la teinture sous le nom d'*Orseille*. Les Champignons sont , ainsi que les Lichens , dénués de branches , de tiges & de feuilles ; comme eux , ils naissent & se nourrissent sur des troncs d'arbres , sur des morceaux de bois pourri , & sur des parties de toutes sortes de plantes réduites en fumier : ils leur ressemblent aussi par la promptitude avec laquelle ils croissent , & par la facilité que la plupart ont à se sécher , & à reprendre ensuite leur première forme , lorsqu'on les plonge dans l'eau. Il y a enfin entre les uns & les autres , une maniere presque uniforme de produire leurs graines. Cette analogie est d'autant plus importante pour la connoissance de la nature des Champignons , que plusieurs Auteurs anciens & modernes , ne les regardoient point comme des plantes , mais comme de simples excroissances. Pour peu cependant que l'on examine leur substance , leur organisation & leurs variétés , on ne peut les méconnoître pour des plantes.

La démonstration en est devenue complète par la découverte que Micheli a faite de fleurs & de graines dans différentes especes. On peut cependant diviser les Champignons en deux classes, dont les uns ne portent que des graines, & les autres des graines & des fleurs. Ceux qui ne portent que des graines sont les *Champignons* proprement dits, le *Poreux*, l'*Hérissé*, la *Morille*, les *Fongoides*, la *Vesse de loup*, les *Agarics*, les *Coralles-fungus* & les *Truffes*. Ceux qui portent des graines & des fleurs, sont les *Typhoïdes* & l'*Hypoxilon*. Les graines se font sentir au toucher, en maniere de farine, dans les Champignons dont la tête est feuilletée en dessous, lors sur-tout qu'ils commencent à se pourrir : on les aperçoit aisément à la faveur de la loupe, dans les lames de ceux dont les feuilllets sont noirs à leur marge : on les trouve sous la forme d'une poussiere dans ceux que l'on nomme *Vesse de loup*.

On ne voit guere de plante qui fournisse plus de variétés en grosseur, en hauteur, en étendue & en différence de couleur des cannelures & du chapiteau, que ne le fait celle ci.

On peut faire une division générale & bien importante en *Champignons nuisibles* & en *Champignons bons à manger* : c'est ici que l'erreur est bien fatale ; l'expérience faite sur ceux de la meilleure qualité, ne tend pas trop à nous rassurer sur leur usage bienfaisant ; car ceux que l'on mange avec sécurité, par rapport à leur bon goût, deviennent aisément dangereux, ou pour avoir été cueillis trop tard, ou par la nature du lieu où ils croissent, ou par le suc dont ils se nourrissent, ou par le voisinage de ceux qui se pourrissent, ou de ceux qui sont par hazard empoisonnés. On ne doit manger qu'avec beaucoup de modération de ceux mêmes qui ont toutes les conditions requises de salubrité apparente, parceque leur nature spongieuse les rend de très difficile digestion.

Les symptômes fâcheux & même mortels, que les mauvais champignons causent, sont sur-tout le vomissement, l'oppression, la tension de l'estomac & du bas-ventre, l'anxiété, des tranchées dans les entrailles, la soif violente, la cardialgie, la dysenterie, l'éva-

nouissement , le hocquet , le tremblement de presque toutes les parties du corps , la gangrene & la mort. Excepté les deux derniers symptômes , nous avons malheureusement éprouvé successivement tous les autres dans un voyage que nous fîmes en Angleterre. Un tableau de si funestes accidens , est-il bien propre à nous donner du goût pour un mets de sensualité si voisin du poison ! sur-tout n'étant pas toujours bien certains d'en manger de salutaires ; à cause de leur figure trompeuse , de l'ignorance , de la négligence , du manque d'attention des gens qui les cueillent ou qui les appréhendent.

Quoi qu'il en soit , les Champignons sont un mets dont les anciens gourmands étoient aussi curieux que les modernes.

La sensualité l'emportant sur le danger , on a fait un art d'élever les Champignons sur des couches de fumier , & même en pleine campagne. On en fait venir dans les jardins en toute saison. Pour cet effet , on fait dans le mois de Juin des couches de fumier qui contiennent du crottin de cheval ; au commencement du mois d'Août , les crottes de cheval commencent à blanchir , & sont parsemées de petits cheveux ou filets blancs , déliés , branchus & tortillés autour des pailles dont le crottin est formé ; ce crottin alors ne sent plus le fumier , mais il répand une odeur de champignon. Ces filets blancs ne sont que les germes développés des champignons ; l'extrémité de ces filets s'arrondit , grossit en bouton , & devient , en se développant , un champignon. Le Champignon crû de cette manière , vient par grosses touffes , qui représentent une petite forêt ; les uns ne sont qu'en boutons ; tandis que les autres sont tout formés. Peut être chaque touffe de champignon étoit-elle enfermée dans la même graine : ces filets blancs , ou germes de champignons , peuvent se conserver long-tems sans pourrir ; & même desséchés , ils reviennent & produisent des champignons lorsqu'on les remet sur des couches.

Ce sont ces Champignons qui croissent sur couche , dont on fait usage dans les ragoûts. Les Législateurs en cuisine , les *Maîtres de la science de la gueule* (ainsi

que s'exprime Montagne) croient être parvenus à distinguer, sans méprise, les bons champignons d'avec les mauvais. Ils assurent que les bons champignons sont ceux qui prennent leur accroissement dans la durée d'une nuit, soit naturellement, soit par art sur des couches de fumier; qu'ils doivent être d'une grosseur médiocre, à-peu près de celle d'une *Châtaigne*, charnus, bien nourris, blancs en dessus, rougeâtres en dessous, d'une consistance assez ferme, moëlleux en dedans, d'une odeur & d'un goût agréables: qu'au contraire, les Champignons mauvais & pernicieux, sont ceux qui, ayant demeuré trop long-tems sur la terre, sont devenus bleus, noirâtres ou rouges. Mais ces marques générales ne satisferont pas aisément des Physiciens: ils demandent des marques caractéristiques qui indiquent, dans le grand nombre des variétés d'especes de *Champignons* naturels, les *bonnes*, les *douteuses* & les *pernicieuses*: connoissance bien importante.

On prétend qu'il y a de certaines especes de Champignons, dont l'odeur a produit à des personnes une espece d'épilepsie, & qu'une femme tomba dans une maladie qui dégénéra en folie, pour avoir mangé des champignons vénéneux. M. le Monnier rapporte, dans un des Mémoires de l'Académie, les accidens fâcheux arrivés à toute une famille, pour avoir mangé du *Fungus mediæ magnitudinis* cueilli dans le Chategnerai de Chambourcis. Il paroît que les symptômes produits si promptement sur les fibres nerveuses, sont occasionnés par des particules âcres & caustiques. Il est donc avantageux de bien laver dans de l'eau, & encore mieux dans du vinaigre, les champignons que l'on regarde comme de bonne espece, parceque ces fluides enlèvent le peu de parties âcres qui pourroient être nuisibles. M. le Monnier a eu le même sentiment sur la nature du Champignon.

Si toutefois quelqu'un, par ignorance, par gourmandise, par témérité, ou par peu de confiance dans ces sages préceptes, avoit mangé des champignons empoisonnés, le meilleur remede est d'abord d'avoir recours aux vomitifs, pour débarrasser promptement l'estomac de ce poison. Si on n'en a point sous sa main de tels

que l'on desire , comme la guérison ne dépend que de la promptitude du secours , on peut mettre du sel marin dans de l'eau tiède , en faire boire au malade quantité & coup sur coup ; cette eau dissout le champignon , irrite l'estomac , & provoque au vomissement : on doit faire succéder les minoratifs , les savoneux , les adoucissans , comme le lait & les cataplasmes émolliens , pour distendre les parties à l'extérieur.

Les différens corps , sur lesquels peuvent croître diverses especes de Champignons , nous présentent des phénomènes dignes d'attention. M. Méri a vu à l'Hôtel-Dieu de petits champignons plats & blanchâtres , sur des bandes qui avoient été trempées dans l'oxicrat , & ensuite appliquées sur les fractures des malades. M. Léméri a observé le même phénomène. On a vu de même des Champignons croître en vingt-quatre heures , & parvenir à la grosseur du doigt , sur des bandelettes , dont on enveloppoit les jambes d'un enfant rachitique , & sur lesquelles on assujettissoit des éclisses. Ces phénomènes singuliers donnent lieu de croire que les graines de Champignons , étant extrêmement fines , peuvent être aisément transportées sur différens corps , & qu'elles éclosent & deviennent sensibles dans les endroits où elles trouvent des sucs & un degré de chaleur propres à les faire paroître.

Il en est de même pour les Champignons de table ; les crottes de cheval ne renferment donc pas seulement les graines de ces champignons ; mais elles ont aussi un suc & même une chaleur propre à les faire germer , de même que le suc qui se trouve dans la racine du *Panicaut* , lorsqu'il se pourrit , fait éclore le germe du plus délicat de tous les Champignons qui naissent en Provence & en Languedoc ; ainsi la mousse fait germer la graine des *Mousserons*. C'est par la même raison , que quelques especes de *Champignons* , de *Motilles* , d'*Agarics* & d'*Oreilles de Judas* , ne viennent qu'aux racines & aux troncs de certains arbres.

Nous allons , suivant notre plan ordinaire , présenter dans un tableau raccourci , les diverses especes de *Champignons* , qui sont de quelque usage , & auxquels on peut appliquer une partie des choses que nous avons dites ci-dessus ; on les connoitra mieux par contraste. Nous

parlerons donc des *Moufferons*, des *Morilles*, des *Truffes*, de la *Vesse de Loup* & de l'*Oreille de Judas*.

Moufferon.

MOUSSERON ou **MOUCERON**, *Fungus vernus esculentus*. C'est une petite espece de Champignons, qui croît au printems dans les bois, sur la mousse : on les reconnoît à leurs petits pédicules cylindriques, crépus, ridés à leur base, très courts, qui soutiennent de petites têtes de la grosseur d'un pois ; mais qui deviendroient douze fois plus gros, si on ne les arrachoit pas : ils sont garnis en dessous de plusieurs fillons, qui s'étendent du centre à la circonférence. Toute la substance de ces Champignons, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est blanche, agréable au goût, & d'une bonne odeur ; c'est pourquoi on les emploie dans les meilleures tables, dans les sauces & les ragoûts.

Morille.

MORILLE, *Boletus esculentus* seu *Fungus cavernosus*. C'est une espece de Champignon qui porte des graines. Ce Champignon est de la grosseur d'une noix ; quelquefois plus. Sa substance est charnue, toute percée de trous ; de sorte qu'elle ressemble très bien à des rayons de miel. Sa couleur est d'un blanc un peu rougeâtre, ou fauve, ou noire : elle est concave en dedans, blanche & comme enduite d'une fine poussiere ; le pédicule qui soutient la Morille est tout blanc, creux & garni à sa partie inférieure de racines menues & filamenteuses.

Quelques personnes distinguent quatre especes de *Morilles* par leur grosseur, leur figure & leur couleur. On trouve cette plante au printems dans le bois de Vincennes, dans la forêt de Saint-Germain, & dans la Vallée de Montmoréncy.

Les *Morilles* récentes ou séches, préparées de différentes manieres, passent pour délicieuses. On les met dans différens assaisonnemens.

Truffe.

TRUFFE, *Tubera*. Il paroît que la Truffe est regardée comme une espece de *Champignon*, puisqu'on la range dans la classe des *Champignons* qui portent des graines. La Truffe a la forme d'une masse charnue, informe, presque ronde, raboteuse, marbrée ou veinée ordinairement; ce qui désigne une organisation. On en trouve de grises & de noires. Lorsqu'elles commencent à naître, elles ne sont gueres plus grosses qu'un pois: on dit qu'on en a vu quelquefois, mais très rarement, qui pesoient jusqu'à une livre. La Truffe naît & croît dans la terre, & ne paroît point au dehors. Comme les cochons en sont fort friands, quand ils en trouvent en fouillant la terre, ils annoncent leur bonne fortune par des cris de joie qui en informent le Pâtre; celui-ci les écarte à coups de bâton, & réserve cette trouvaille pour les tables les plus délicates. On reconnoît encore les endroits où elles sont sous terre, lorsqu'en regardant horizontalement sur la surface de la terre, on voit voltiger au-dessus du terrain, des essaims de petites mouches, qui sont produites par de petits vers, sortis des Truffes, & qui y avoient été déposés par de semblables mouches dans l'état d'œufs. C'est en Septembre & en Octobre que l'on fait la recherche des Truffes. Les pays chauds, les lieux secs & sabloneux, tels que certains lieux du Périgord, du Limoufin, de l'Angoumois, de la Gascogne, & particulièrement de l'Italie, sont les endroits où on en trouve. Il y en a de plusieurs especes; mais les plus excellentes sont de moyenne grosseur, bien nourries, dures, ayant beaucoup d'odeur, & une saveur particuliere, qui est très agréable pour bien des personnes.

Vesse de Loup.

VESSE DE LOUP, *Fungus rotundus orbicularis*. C'est une espece de champignon un peu arrondi, environ de la grosseur d'une noix, membraneux, & dont le pédicule n'est presque point apparent. Quand il est jeune, il est couvert d'une peau blanchâtre & cendrée, qui n'est point lisse, mais comme composée de plusieurs grains,

renfermant d'abord une pulpe molle, spongieuse dans la suite. Lorsque ce champignon est arrivé à sa maturité, si on le presse, il péte & jette une poussiere très puante, en maniere de fumée, qui est sa graine, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Cette espece de *Vesse de Loup* croît aux environs de Paris : on en voit une espece sur les Alpes qui croît de la grosseur de la tête. Ce Champignon, pris intérieurement, est un dangereux poison ; mais employé à l'extérieur, c'est un excellent astringent. En Allemagne, tous les Barbiers ont de ces vieux & grands Champignons qu'ils font sécher. Il les réduisent en poudre : cette poudre jettée sur les plaies, arrête le sang, dessèche les ulceres purulens, & arrête les hémorrhoides. On ne doit point employer ce champignon sans précaution, parceque sa poudre produit de grandes ophthalmies.

Oreille de Judas.

OREILLE DE JUDAS, *Agaricus auriculæ formâ*. Espece de Champignon ainsi nommé parcequ'il a la figure & souvent la grandeur de l'oreille d'un homme. Il croît sur le Sureau, qui fournit à ce Champignon le suc qui lui est propre pour le faire paroître. On en fait usage, écrasé & appliqué extérieurement comme d'un résolutif, pour les tumeurs & les inflammations de la gorge.

CHAMPIGNON MARIN, *Fungus marinus*. Nom qu'on donne à un poisson de couleur rouge, qui n'a point de sang, & qui se voit dans l'Isle de Cayenne & ailleurs. On le donne aussi à une production de polypier de la nature des madrepores, feuilletée, & semblable, pour la figure, à un champignon dépouillé de la peau qui couvre ses feuillettes cellulaires. Le Champignon de mer madrepore est très dur. *Voyez FONGITES.*

CHANVRE, *Cannabis*. C'est une plante des plus utiles, dont il y a deux especes, qui croissent toutes deux de la même graine ; l'une porte les fleurs mâles, ou à étamines ; l'autre porte la graine.

La tige de ces plantes est quadrangulaire, velue,

rude au toucher , unique , creusée en dedans , haute de cinq ou six pieds , couverte d'une écorce qui se parrage en filets. Ses feuilles naissent sur des queues opposées deux à deux : elles sont divisées jusqu'à la queue en quatre, cinq, ou en un plus grand nombre de ségmens étroits, d'un verd foncé, rudes, & d'une odeur forte. L'espece qui porte les étamines ou la fleur, & qui est l'espece fécondante, est appellée improprement par les gens de la campagne, *Chanvre femelle* ; & ils nomment l'autre espece qui porte les fruits, *Chanvre mâle*. En changeant cette fausse application des noms, on retrouve la vérité.

Dans l'espece de chanvre à fleurs, les fleurs naissent des aisselles des feuilles, sur un pédicule chargé de quatre petites grappes placées en sautoir ; composées d'étamines. Les fruits naissent en grand nombre le long des tiges sur l'autre espece, sans aucune fleur qui ait précédé : ils sont composés de pistiles, enveloppés d'une capsule membraneuse. Au pistile succede une graine arrondie, lisse, qui contient une amande blanche, douce, huileuse & d'une odeur forte. Cette graine porte le nom de *Chenevis*.

On sème du chanvre dans presque tous les pays, à cause des filamens que l'on retire de ses tiges, & dont on fait des toiles plus ou moins belles, suivant la nature du terrain où le Chanvre a crû, les préparations qu'on a données à la terre, la bonté de la graine, le tems de la récolte, & la maniere dont on le prépare. On en fait aussi des voiles pour les vaisseaux, & des cordes, dont l'utilité, dans l'emploi de nos machines & pour la marine, est aujourd'hui connue de toutes les Nations.

Un objet si intéressant a attiré les yeux de plusieurs Observateurs très intelligens & très ingénieux. MM. Dodart, Duhamel & Marcandier, nous ont donné des Traités remplis d'expériences & de vûes intéressantes sur cette matiere. On trouve aussi, dans un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, d'excellentes instructions sur la culture du *Chanvre*. L'Auteur de ce Mémoire, dont nous allons tirer l'essentiel, avoit étudié les Ouvrages des Auteurs précédens.

Quoique le Chanvre croisse à-peu-près par-tout, les

terreins qui lui conviennent le mieux, sont les terres grasses & humides. Comme il supporte mieux le froid que le chaud, il réussit mieux aussi dans les pays du Nord & les lieux tempérés, que dans les pays chauds : il se plaît singulièrement sur le bord des rivières. On en sème dit-on, assez en France, pour que ce Royaume soit en état de se passer des Etrangers à cet égard. On voit cependant, dans le nouveau volume de la *Société d'Agriculture de Bretagne*, qu'elle fait des plaintes amères de ce que sa Majesté tire du Nord la plus grande partie de ses approvisionnement en chanvre. Quelques personnes prétendent, que la supériorité du Chanvre du Nord, a plus contribué que l'insuffisance de la Province à faire négliger ceux de la Bretagne ; mais cette opinion est démontrée très fautive, puisque, suivant les expériences de M. Duhamel, les *Chanvres de Riga* ont donné moins de premier brin par quintal, que les *Chanvres de Lannion*. De plus, on observe dans la marine, que le Chanvre de Riga pourrit plus promptement que celui de Bretagne. Dès qu'on favorisera cette branche importante de commerce, le Cultivateur, travaillant à l'envi dans un climat favorable, en fera d'abondantes récoltes, qui suffiront bientôt au besoin d'une partie de la navigation commerçante. On en cultive en Angleterre ; mais pas assez pour fournir la marine du Roi : il en est encore de même à l'égard des Provinces-Unies. Si à l'Amirauté d'Amsterdam (Ville où les Hollandois ont leur plus grand magasin pour la marine) l'on voit tant de chanvre, ce n'est point totalement de leur crû ; quoique leur sol soit très convenable à la culture de cette plante, ils en tirent de leurs voisins.

Il est essentiel, avant de semer le Chanvre, d'avoir bien préparé la terre par des engrais, par des labours multipliés ; c'est une excellente méthode, lorsqu'on laboure la terre pour la première fois, que d'entasser les gazons & de les brûler ; ils fournissent par ce moyen, un sel propre pour la végétation. On doit choisir pour semence, de la graine d'une couleur obscure qui marque sa maturité, de l'année précédente ; car plus vieille, elle ne vaut rien. On doit la semer en Avril, plutôt ou plus tard, suivant le climat & la saison. Dans les terres

grasses, on sème plus épais que dans les terres sèches & maigres : il faut que la semence soit mise très profondément en terre, bien recouverte, & la défendre, jusqu'à ce qu'elle soit levée, contre les oiseaux qui en sont fort avides.

Le Chanvre leve fort vite dans une terre mouillée ; c'est le contraire dans une terre sèche, à moins que l'art ne vienne à son secours. S'il leve rare, il est à craindre que l'herbe ne l'étouffe ; dans ce cas, il faut arracher les mauvaises herbes : mais dès que le Chanvre est plus grand que l'herbe, il l'étouffe en la privant d'air. En Angleterre, où on cultive le Chanvre pour faire des cordages & des toiles grossières pour les voiles, lorsque la graine est levée, on arrache beaucoup de chanvre ; en sorte qu'il reste un pied de distance entre chaque tige. La plante, ainsi isolée, prend plus de nourriture, jouit davantage des influences de l'air, devient plus grosse, & donne par conséquent des fils plus gros. Lorsqu'on cultive le Chanvre pour en faire des toiles d'un usage ordinaire, on le laisse lever épais ; par ce moyen, les tiges plus fines & plus pliantes, donnent des fils plus fins. Le fil que l'on tire du chanvre fin, est aussi fort que celui que l'on tire du chanvre grossier.

Vers le mois de Juillet, lorsqu'on aperçoit que le chanvre, que nous avons appelé *Mâle*, & que les payfans nomment *Femelle*, commence à devenir jaune vers le haut, & blanc vers la racine & qu'on voit tomber les fleurs à étamines ; dès qu'on juge que la poussière de ces étamines, presque toute dissipée, a eu le tems de féconder les fruits, il faut alors arracher ce *Chanvre mâle* brin à brin ; il ne pourroit rester plus long-tems sur pied, sans préjudice : si on l'arrachoit trop tôt, la graine ne seroit point fécondée, on ne trouveroit que des grains vuides & trompeurs. On n'arrache le *Chanvre femelle*, qu'un mois après, ou même plus. Après avoir arraché le chanvre, on le lie par faisceaux, & on le dispose la tête en haut, afin que le soleil le fasse sécher. On le bat ensuite pour en tirer la graine : celle qui se sépare facilement est la meilleure & la plus propre pour la semence.

Préparation du Chanvre.

Lorsque le Chanvre a été arraché, il faut le faire rouir. M. Marcandier juge qu'il est plus avantageux de faire cette opération, lorsque le Chanvre est encore verd, & que les suc circulent encore, que d'attendre qu'il soit sec; car il a observé que, lorsqu'il pleut sur du chanvre à moitié sec, la pluie le tache & le noircit: d'ailleurs, suivant cette méthode, il ne faut que trois ou quatre jours pour le faire rouir; au lieu que si on le laisse sécher auparavant, il faut huit ou dix jours.

Pour faire rouir le Chanvre, on doit le mettre dans une marre d'eau exposée au soleil. Après avoir coupé la tête & les racines qui sont inutiles, on l'entasse en boîtes, & on le charge de pierres, afin qu'il plonge dans l'eau.

La police doit veiller à ce qu'on ne fasse point rouir le chanvre dans des eaux courantes; car l'eau, dans laquelle on macere le Chanvre, devient si puante, que c'est un très dangereux poison pour ceux qui en boivent; & les antidotes les plus excellens, donnés à tems, ont bien de la peine à y remédier.

D'autres font rouir leur Chanvre, en l'exposant sur le pré, à la rosée & au soleil. Le but de l'opération, que l'on appelle *Roui*, est de dissoudre une substance gommeuse, qui attache à la tige les fils de l'écorce, afin qu'on puisse les séparer plus facilement. Si on laisse le Chanvre rouir trop long-tems, il se pourrit, & le fil en est plus foible. S'il y reste trop peu, on ne peut pas le séparer: l'expérience seule apprend le tems qu'il faut l'y laisser. L'eau, la température de l'air, le Chanvre même y apportent de la différence, suivant les observations de M. Duhamel. Cet Académicien a trouvé, 1^o. que le Chanvre étoit plutôt roui dans une eau dormante, que dans une eau courante; dans une eau trouble, que dans une eau claire: 2^o. qu'il est plutôt préparé dans un tems chaud, que dans un tems froid: 3^o. que le Chanvre qui a crû dans une terre légère, qui a toujours eu assez d'humidité, qui a été roui de bonne heure, se rouit plus vite que celui a crû dans une terre forte & dans des lieux secs. On dit que le Chanvre, qui
demande

demande le moins de tems pour être roui , vaut mieux que l'autre , parceque le fil en est plus fort.

Comme le Chanvre femelle reste plus long-tems en terre , qu'il reçoit plus de nourriture , le fil qu'il donne est plus grossier & plus fort : le Chanvre mâle , qu'on cueille le premier , donne des fils plus fins , & est le plus estimé pour faire la toile.

Lorsque le Chanvre a été bien roui , on le lave & on le fait sécher ; les uns au soleil , les autres dans un séchoir. Le Chanvre ayant été ainsi préparé , les filamens se détachent aisément , & on les sépare de la partie ligneuse , en le *teillant* , c'est-à-dire en rompant le bout d'un tuyau , & en tirant d'un bout à l'autre l'écorce qui est autour. Cette opération usitée dans de certains pays , est très longue. Le plus communément on le broie sous une machine faite exprès , & que l'on appelle *Macque* ; de cette maniere , on fait beaucoup plus d'ouvrage en bien moins de tems. La *Société d'Agriculture de Bretagne* se propose d'examiner , par l'expérience , si la *Macque* de Livonie , dont M. de Choiseul a fait venir un modele , & qui differe un peu de la nôtre , ne lui est pas préférable , comme on le conjecture par l'examen de sa structure , qui paroît propre à détruire moins les filamens du Chanvre , lorsqu'on le mâche. Par l'opération de la maque , le fil se détache de la chenevotte , qui , pour lors , est réduite en poussiere. La filasse , quoiqu'ainsi préparée , contient encore beaucoup de parties étrangères , dont il faut la débarrasser. Pour cet effet , les uns la battent ; d'autres la pilent dans des mortiers de bois ; d'autres , comme dans certains endroits de la Livonie , la font passer sous un grand rouleau fort pesant , mû par le moyen d'une roue à eau , & qui roule sur une table ronde avec une extrême rapidité. Les fils du chanvre qui a passé sous cette machine , se divisent & se séparent mieux que par la premiere opération. L'inconvénient de cette méthode , est qu'elle fait beaucoup de poussiere , qui occasionne aux ouvriers des maladies très dangereuses.

Lorsque le Chanvre , par ces premieres opérations , a été dépouillé de la partie ligneuse , on le passe successivement sur des especes de peignes de fer , gros d'abord

& ensuite plus fins. Par cette manœuvre, le Chanvre acquiert de la douceur, de la blancheur & de la finesse.

Lorsque le Chanvre a été assez long tems dans l'eau, pour que l'écorce, qui est toute composée de fils, puisse se détacher aisément, cette écorce encore dure & élastique, ne paroît pas propre à produire des fils assez fins. M. Marcandier, après des expériences réitérées, est parvenu à lui donner facilement & sans frais, toutes les bonnes qualités qui lui manquoient, & à épargner beaucoup la peine & la santé des ouvriers: tant est grand l'empire de l'art sur la nature. Quand le Chanvre a reçu la première préparation d'être teillé ou broyé, & qu'il est réduit en filasse, il propose de prendre la filasse par petites poignées, de les mettre dans des vases remplis d'eau, & de les y laisser plusieurs jours, ayant soin de les frotter & de les tordre dans l'eau, sans les mêler. Cette opération est comme une seconde espèce de rouissage; le Chanvre se décharge de sa gomme la plus grossière: on le tord, on le lave bien à la rivière; puis on le bat sur une planche, & on le lave encore de nouveau. On reconnoît que le Chanvre est purgé de sa crasse, lorsqu'il a un œil clair. Les parties du Chanvre se séparent alors, se nétoient, & paroissent aussi belles que si elles avoient passé par le *Séran*: on le tord, & on le fait sécher sur des perches.

Le Chanvre, préparé par cette méthode, paroît composé comme d'autant de fils de soie. Plusieurs expériences ont appris que, par cette opération, le plus malpropre & le moins prisé peut acquérir des qualités qui l'égalent à celui qui est regardé comme le plus parfait. Après cette opération, on remet le Chanvre au *Séranneur*, pour en retirer les fils les plus fins: on n'est plus obligé de le battre autant, la matière se travaille plus facilement, & l'ouvrier n'est pas tant exposé à cette poussière si dangereuse dont nous avons parlé.

Le Chanvre, ainsi préparé, égale le plus beau *Lin*, & ne donne qu'un tiers d'*Etoupes*. Cette étoupe, qui, jusqu'ici, n'avoit été employée que par les Cordiers, donne une matière fine, blanche & douce, dont on n'avoit point encore connu l'usage. On en fait, en

la cardant , une *Ouatte* qui vaut mieux que les ouattes ordinaires : on peut même , en la filant , en faire de très bon fil.

Les feuilles de Chanvre paroissent contenir une vertu enivrante & assoupissante. Kæmpfer rapporte que , dans quelques endroits des Indes Orientales , on en prépare une boisson qui enivre , & qui est d'usage dans ces pays. Quelques uns mêlent la graine de Chanvre avec les autres alimens , de même que l'orge : mais elle remplit la tête de fumée ; & si on en mange trop , elle excite le délire , comme fait la *Coriandre*. Cette graine , bouillie dans du lait , est utile pour la toux & pour la jaunisse. On en exprime une huile bonne à brûler , & qui est très résolutive : on dit que si l'on donne de la graine de chanvre aux poules , elles pondront des œufs même au cœur de l'hiver ; mais , comme on l'a très bien observé , cette graine les nourrit trop & les rend stériles , en les faisant devenir trop grasses.

CHAPON. *Voyez à l'article COQ.*

CHARAMAIS , *Ambela*. Arbre des Indes , grand comme un néflier , dont la racine est laiteuse : ses feuilles sont d'un verd clair , & semblables à celles du poirier. Son fruit naît en grappe , ressemble à une aveline , de couleur jaune , & est d'un goût aigrelet. Les Indiens le mangent communément mûr ou non mûr , confit avec du sel pour exciter l'appétit : ils en mêlent aussi dans leurs sauces. Cet arbre croît dans les forêts & sur les montagnes éloignées de la mer en Canara , en Decan.

Les Canarins & les Decanois s'en servent en décoction pour les fievres : ils en broient la racine avec de la moutarde , & la font prendre aux asthmatiques. Ce remède purge violemment par haut & par bas : c'est un de leurs médicamens les plus utiles.

CHARBON MINÉRAL , CHARBON DE TERRE OU HOUILLE , *Carbo petreus*. C'est une substance inflammable , composée d'un mélange de terre , de pierre , de bitume & de soufre. Elle est d'un noir foncé , & sa nature varie suivant les endroits d'où elle est tirée. Cette matière , une fois allumée , conserve le feu plus long-tems , & produit une chaleur plus vive qu'aucune autre substance inflammable ; l'action du feu la réduit , ou en

tendres, ou en une masse poreuse & spongieuse, qui ressemble à des scories ou à de la pierre-ponce.

On distingue deux especes de *Charbon minéral* ; la premiere est grasse, dure, compacte, d'un noir luisant : elle s'allume difficilement, mais donne une flamme claire, brillante, accompagnée d'une fumée fort épaisse ; c'est la meilleure espece.

Le Charbon minéral de la seconde espece, est tendre, friable, se décompose à l'air & s'allume facilement, mais il donne une flamme peu vive. Cette différence qui provient de ce que celui de la premiere espece est plus chargé de bitume, a donné lieu à la distinction du Charbon minéral en Charbon de terre & Charbon de pierre. Le premier, plus bitumineux, se trouve plus profondément en terre ; le second se rencontre presque à la surface, ce qui est cause qu'il est souvent confondu avec des matieres étrangères.

Les sentimens des Naturalistes sont partagés sur la formation & sur la nature du Charbon minéral. Le sentiment le plus plausible, parcequ'il est fondé sur des observations, est celui qui attribue au Charbon minéral, ainsi qu'aux différens Bitumes, au Jayet & au Succin, une origine végétale. Les couches de Charbon minéral sont ordinairement couvertes de pierres semblables à l'ardoise, sur lesquelles on trouve des empreintes de plantes de forêts, sur-tout de fougères & de capillaires, dont les analogues ne sont point de notre continent. On voit des especes de Charbon minéral, dans lesquelles on remarque la véritable texture des couches ligneuses. Le *Bois fossile*, trouvé depuis quelques années en Allemagne, dans le Comté de Nassau, prouve d'une maniere convaincante, la véritable origine du Charbon minéral. A la surface de la terre se rencontre un vrai bois résineux, qui n'est certainement point de notre continent. Plus on enfonce en terre, plus on trouve ce bois décomposé, c'est-à-dire friable, feuilleté, & d'une consistance terreuse ; enfin en fouillant plus bas, on trouve un vrai Charbon minéral. Il y a donc lieu de penser que par des révolutions arrivées à notre globe, des forêts de bois résineux ont été ensevelies dans le sein de la terre, où au bout de plusieurs siècles, le bois, après avoir souffert

une décomposition, s'est changé en un limon ou en une matière terreuse, qui ont été pénétrés par la matière résineuse que le bois contenoit lui même avant sa décomposition.

Il y a des mines de *Charbon de terre* dans presque toutes les parties de l'Europe; le plus estimé se tire aux environs de Newcastle, & fait un objet de commerce très considérable pour la Grande Bretagne. Il s'en trouve en Ecosse une espèce susceptible de prendre le poli à un certain point; aussi en fait-on des tabatieres & des boutons.

C'est ordinairement dans les pays montueux & inégaux, que se rencontrent les mines de charbon; des pierres chargées d'empreintes de plantes, en font des indices. On les découvre à l'aide de la tariere, ou par l'examen des eaux qui viennent des montagnes, où l'on soupçonne qu'il peut s'en trouver. Si le sédiment de ces eaux est noirâtre, ou si c'est une ochre jaune, qui, séchée & calcinée, ne soit presque point attirable à l'aimant, ce sont des indices favorables.

Lorsqu'on a découvert une mine, on perce deux puits qui traversent les couches supérieures & inférieures de la veine de Charbon de terre. L'un de ces puits sert à placer une pompe pour épuiser l'eau; l'autre pour tirer le charbon. Elles servent aussi à donner de l'air aux ouvriers, & à fournir une issue aux vapeurs dangereuses qui ont coutume d'infecter ces sortes de mines. Il y a deux especes de ces vapeurs ou exhalaisons pernicieuses, qui présentent des phénomènes différens & très curieux. L'on nomme l'une *Mouffete* ou *Pouffe*, & l'autre *Feu Brisou*. Voyez au mot EXHALAISONS, le détail de leurs phénomènes, & les moyens que l'on emploie pour se garantir de leurs terribles effets.

Le Charbon de terre est d'une très grande utilité dans divers usages de la vie. On s'en sert pour le chauffage, & pour cuire les alimens dans les pays où le bois n'est pas commun, comme en Angleterre & en Ecosse. Plusieurs Arts & Métiers en font usage. Les Maréchaux, Serruriers, & en général tous ceux qui travaillent le fer, lui donnent la préférence, à cause de la vivacité & de la durée de sa chaleur. On l'emploie dans des Verreries;

on l'estime surtout pour cuire la brique & les tuiles. On en chauffe avec succès des fours à chaux.

La grande quantité de vapeurs qui s'élevent de ce Charbon de terre, dont on fait un si grand usage à Londres, occasionne peut-être la maladie, connue en Angleterre, sous le nom de *Consumption*. Il est vrai que Vallerius & Hoffman ont observé que la phthisie & autres maladies consomptives ont été moins communes en Saxe, & ne sont presque point connues en Suede depuis l'usage du Charbon de terre; mais il peut se trouver, dans des Charbons de terre de quelques pays, des matieres étrangères pernicieuses, qui ne se trouvent point dans d'autres.

CHARBONNIER ou KOOL-FRISCH. Voyez MORUE NOIRE, à l'article MORUE.

CHARBONNIER ou SERPENT A COLLIER. Est un serpent aquatique, médiocrement gros, mais assez long. Sa tête est un peu large & plate, moufle par le bout: sa gueule fort ample, munie de petites dents crochues, tournées vers le gosier. Le collet est menu, tacheté de jaune en dessus, & formant le demi-cercle. Les écailles de la tête sont fort larges, & plus foncées que celles du reste du corps. Le ventre est renflé & diminue de grosseur jusqu'à la queue, qui est fort déliée. Le dos est de couleur noirâtre; quelquefois d'un gris brun: le dessous du corps, près de la tête, est blanchâtre; les côtés sont garnis de points noirs. Le ventre est varié de blanc, de bleuâtre & de noir; les taches noires augmentent en nombre & en grandeur jusqu'à l'anus. Les écailles de la queue sont tout-à-fait noires; le dessus du corps est couvert de petites écailles bigarrées de lignes noires, & qui montent de distance en distance vers le milieu du dos, de maniere que le nombre de ces lignes passe cinquante de chaque côté.

Le *Serpent à collier* n'est pas mauvais: on le manie sans aucun danger. Cet animal est ovipare: il dépose ses œufs dans des trous exposés au midi, sur les bords des eaux croupissantes, ou plus ordinairement dans des couches de fumier. Ces œufs sont gros comme des œufs de pie: ils sont collés ensemble par une matiere gluante, en forme de grosse grappe

quarrée , composée de dix-huit à vingt œufs oblongs , entre lesquels il y en a de vuides ou clairs ; & qui étant mis dans l'eau , y furnâgent , tandis que les autres qui sont pleins , vont au fond de l'eau. Chaque œuf est couvert d'une membrane mince , mais compacte , & d'un tissu ferré. Il contient un petit serpent roulé sur lui même , & entouré d'une matiere semblable à du blanc d'œuf , avec un *placenta* , dont le cordon ombilical tient au bas-ventre , environ à un pouce de distance de l'anus. Si l'on ouvre l'œuf , l'animal en sort d'abord immobile , puis il s'allonge & remue , mais sans pouvoir ramper. Le petit serpent ne sort communément de son œuf qu'après que cette enveloppe féminale a été suffisamment échauffée par les rayons du soleil , ou par la chaleur du fumier.

Ce Serpent se plaît dans les lieux humides , & dans les buissons en été ; mais en hiver , il demeure comme engourdi dans les trous au pied des haies , quelquefois auprès des maisons : il vit sur terre & dans l'eau : il se nourrit d'herbe , d'insectes , de souris , de lézards & de grenouilles. L'ouverture de sa gueule , le gosier & l'œsophage sont susceptibles d'une extrême dilatation ; aussi dès que ce serpent a saisi une grenouille , elle a beau faire des efforts pour lui échapper , il faut qu'elle passe sans être mâchée. Toutes les parties de cet animal sont sudorifiques , & purifient le sang. On l'appelle quelquefois *Serpent d'eau* , *Couleuvre serpentine* & *Anguille de haie*.

CHARBON VÉGÉTAL FOSSILE. C'est un charbon curieux par le lieu où on le trouve , & dont la formation peut être proposée en problème aux Naturalistes. Près de la ville d'Altorf en Franconie , au pied d'une montagne couverte de pins & de sapins , on voit une ouverture profonde qui forme une espece d'abîme , que l'on a nommé *Temple du Diable*. On a trouvé dans ce lieu de grands charbons , semblables à du bois d'ébene , épars çà & là dans une espece de grais fort dur ; en continuant la fouille , on en trouva de semblables épars dans l'espace d'une demi-lieue , & d'autres renfermés dans de la terre argilleuse. Ces charbons étoient disposés horizontalement , & il s'en trouvoit de plus ou moins longs ; il y

avoit une grande quantité de pyrites sulphureuses auprès de ces charbons, quelques-uns en étoient même tellement pénétrés, qu'ils tomboient en efflorescence. Ces charbons étoient pesans, compâctes: on a essayé avec succès de s'en servir pour forger du fer. Le feu les réduit en une cendre blanche, dont on retire par la lessive un alkali fixe. Il s'est trouvé quelques morceaux qui n'étoient point entièrement réduits en charbon, l'autre moitié n'étoit que du bois pourri. D'après cet exposé, il y a lieu de penser que des forêts ayant été renversées & enfouies par des éruptions de feux souterrains, une portion de ces forêts aura été réduite en charbon par l'effet de ces mêmes feux, dont nous tâchons d'expliquer la cause aux mots TREMBLEMENT DE TERRE & VOLCAN.

CHARDON. Espece de grand Oursin de la Méditerranée. Voyez OURSIN DE MER.

CHARDON AUX ASNES, ou CHARDON HÉMORROIDAL, *Carduus vinearum repens*. C'est une espece de *Cirsium* qui croît entre les vignes; sa racine est noirâtre & rampante, de même que sa tige qui est blanchâtre & haute d'un pied. Ses feuilles qui ressemblent à celles du *laitron doux*, sont longues, d'un verd noirâtre en dessus, blanches & lanugineuses en dessous, découpées & piquantes; ses rameaux portent aux extrémités des têtes écailleuses, plus grosses que des glands de chêne, sans épines, chargées d'un bouquet de petits fleurons découpés en lanieres, rougeâtres; il succede à ces fleurs des semences garnies chacune d'une aigrette. Cette plante est apéritive: les ânes ne la recherchent pas tant que le chardon commun; on prétend que sa tête séchée & portée dans la poche, guérit les hemorrhoides, mais il faudroit de prodigieuses émanations pour produire un effet aussi sensible. Le CHARDON BEAU, *Poliachanthus*, décrit par Casabona, Herboriste du Duc de Florence, ne differe du chardon aux ânes, que par ses feuilles plus grandes & plus chargées d'épines jaunâtres, rangées par intervalles, deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre.

CHARDON BENI, *Carduus benedictus*. Cette plante naît dans les bonnes terres; on la cultive aussi dans les jardins; sa racine est blanche, divisée en plusieurs bran-

ches, & fibrée. Ses feuilles sont découpées presque comme celles du pissenlit, fort ameres, velues, & terminées par des épines molles & courtes; sa tige est rameuse, branchue, velue, haute de deux pieds & demi; ses fleurs sont grandes, à fleurons jaunes, découpées en lanieres & enfermées dans des têtes écailleuses; ses semences sont longues, canelées, jaunâtres, garnies chacune d'une aigrette: il n'y a guere que les feuilles, les semences & les sommets de cette plante d'usage en Médecine. Le chardon béni est un bon sudorifique, un puissant alexitaire & fébrifuge: sa décoction rend l'urine épaisse & fétide; elle rend l'éruption de la petite vérole facile & heureuse: tout le suc de cette plante est fort amer.

CHARDON A BONNETIER ou A FOULON ou A CARDER, *Dipsacus sativus*, seu *Carduus Fullonum*. Cette plante que l'on nomme encore *Verge à Berger*, est ou cultivée ou sauvage. La premiere est blanche, unie, d'une longueur médiocre, poussant une tige haute de plus de quatre pieds, droite, roide, creuse, sillonnée, épineuse & grosse comme le pouce; ses feuilles sont deux à deux, grandes, vertes, épineuses par les bords, & tellement unies ensemble au tour de la tige, qu'elles font une cavité propre à recevoir l'eau de l'atmosphère si nécessaire à cette plante; l'extrémité des tiges est garnie de têtes oblongues, grosses comme un œuf de canne, garnies de pointes très roides & un peu recourbées, divisées régulièrement comme des cellules d'une ruche: les intervalles renferment un fleuron découpé en plusieurs parties, blanc ou purpurin, engagé dans un embrion de graine qui se change en une semence canelée comme celle du fenouil, & amere; les têtes blanchissent en vieillissant, & quand on les ouvre par le milieu, on y trouve toujours des vermisseaux. Ces têtes hérissées sont d'un grand usage; elles servent aux Bonnetiers & aux Carders-Couverturiers, pour peigner & polir le drap; cette plante est estimée antiputride & diuretique comme l'asperge. La deuxieme espece est sauvage, plus petite, ses feuilles sont plus molles, les écailles ne sont ni fermes, ni crochues.

CHARDON COMMUN ou EPINE BLANCHE SAUVAGE, *Spina alba*, aut *Carduus foliis tomentosis*,

feu incanis. C'est une espece de chardon qui croît dans les lieux incultes ; sa racine est tendre & douceâtre ; sa tige haute de quatre à cinq pieds est, ainsi que ses feuilles, cotoneuse, fort épineuse ; les sommités sont terminées par des têtes rudes, qui soutiennent des bouquets à fleurons purpurins, comme dans les autres chardons. Les graines sont garnies d'une aigrette, diversifiées, d'un goût amer : c'est l'espece de chardon que l'âne préfere ; elle fait une sorte de bruit sous les dents de cet animal : sa racine est apéritive, carminative, & sa graine est, dit-on, antiépileptique.

CHARDON DORÉ, *Carduus solstitialis.* Ce chardon qui fleurit & entre dans sa vigueur au tems du solstice d'été, croît plus ordinairement aux pays chauds. On le cultive aussi dans les jardins ; sa racine est ligneuse, sa tige haute de deux à trois pieds est rameuse, cotoneuse ; ses feuilles & ses têtes ressemblent à celles du barbeau & sont garnies d'épines longues, jaunes, disposées en étoiles : la fleur & les graines sont semblables à celles de tous les chardons : elle est très sudorifique.

CHARDON ECHINOPE, *Echinopus major.* Il croît dans les endroits montagneux & pierreux ; sa racine est noirâtre en dehors, sa tige purpurine & lanugineuse ; ses feuilles sont oblongues, vertes, brunes en dessus, blanchâtres en dessous & très découpées, glutineuses au toucher ; les têtes sont sphériques, les fleurons de couleur bleue & les graines oblongues, comme dans tous les chardons. On en connoît encore deux autres especes. La deuxieme qui croît en Languedoc est plus petite que la précédente, sa racine est divisée en plusieurs têtes qui poussent chacune une tige. La troisieme est annuelle, ses têtes sont fort grosses & sphériques ; ses feuilles en naissant sont chargées d'un coton que l'on en sépare en les faisant bouillir dans une lessive de cendre de sarment ; ce coton ainsi préparé sert de mèche ou d'amadou dans les Royaumes de Valence & d'Andalousie en Espagne. Peut être, dit Lemeris, que le Moxa des Chinois, qui n'est point différent de cet amadou, se tire de l'armoïse de cette maniere : ses feuilles sont propres pour la pleurésie & la goutte sciaticque.

CHARDON ÉTOILÉ ou CHAUSSE-TRAPE, *Calci-trapa.* Cette plante qu'on trouve fréquemment dans

les champs aux environs de Paris, est selon quelques-uns, appellée ainsi, de ce que son calice fleuri ressemble aux chauffe-trapes de guerre; elle a des racines cordées intérieurement, une tige haute de trois pieds, des feuilles découpées profondément comme celles du coquelicot, très ameres, les têtes fleuries sont dans un calice écailleux, pointu & terminé par des épines roides, disposées en forme d'étoile; les semences sont garnies d'aigrettes: cette plante est sudorifique, propre à lever les obstructions, fébrifuge, & fort recommandée pour prévenir les douleurs de la néphrétique.

CHARDON DES INDES OCCIDENTALES, *Echinomelocactus*. C'est un chardon très curieux: sa tête est fort grosse, de figure ovale, garnie de fortes épines, les unes droites, les autres courbes. Lémeri dit qu'elle paroît être un assemblage naturel de concombre, de melon & de chardon par les racines, d'où vient son nom *echinomelo-cactus*. Son écorce est verte, à renures, sa chair est blanche, difficile à rompre & à digérer; elle pousse en haut une sorte de coton presque semblable à de l'amianthe, contenant plusieurs petites épines purpurines & qui deviennent solides. Les fruits se trouvent au bas de ce coton: ce sont des follicules membraneuses, rougeâtres, remplies de semences menues & luisantes comme celles de l'amaranthe. Les Indiens emploient dans leurs alimens la tête de ce chardon, elle est pectorale & apéritive.

CHARDON MARIE ou **DE NOTRE-DAME** ou **ARTICHAUT SAUVAGE**, *Carduus marianus*. Cette plante qui vient communément aux environs de Paris dans les lieux champêtres & incultes, est encore connue sous le nom de *chardon argentin*. Sa racine est longue, épaisse, succulente, poussant une tige de la grosseur du doigt, canelée, couverte de duvet, haute de trois à quatre pieds, ses feuilles sont larges, longues, crenelées & garnies de pointes luisantes, verdâtres & tachetées de lignes & points blancs. Ses fleurs naissent au sommet des rameaux dans une maniere de tête armée de pointes, dures & aiguës: le total forme un bouquet de fleurons évalés par le haut, découpés en lanieres, & de couleur purpurine; il leur succede des graines semblables à celles du car-

thame ; garnies d'aigrettes & douces au goût : c'est un assez bon sudorifique & fébrifuge : on fait plus d'usage de sa semence que des feuilles.

CHARDON-ROLAND ou CHARDON A CENT TÊTES ou PANICAUD, *Eringium*. Cette plante qui vient en abondance dans les champs & le long des chemins, aux lieux sablonneux & aux rivages de la mer, a une racine longue d'un pied, de la grosseur du doigt, tendre, ayant à son milieu une corde ou nerf solide, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'une saveur douce ; elle pousse une tige canelée, haute d'un pied & demi, remplie d'une moelle blanche & garnie de rameaux tout au tour ; ses feuilles sont alternes, larges, unies, verdâtres, légèrement aromatiques, découpées profondément des deux côtés en lanières & garnies dans leurs crenelures de pointes rondes ; les sommets sont chargés d'un nombre de têtes épineuses, lesquelles soutiennent des fleurs blanchâtres à cinq feuilles disposées en roses : à ces fleurs succèdent des graines doubles & ovales, aplaties du côté qu'elles se touchent, convexes & canelées de l'autre ; au dessous de ces têtes, sont des feuilles plates en rond, striées, pointues & épineuses. Lorsque la plante est mûre, elle est arrachée par la violence du vent & emportée au travers des champs : toutes ses parties sont d'usage en Médecine, & sur-tout la racine qui est diurétique, néphrétique, propre à exciter les règles & à l'amour : on la confit & on la fait prendre avec sa graine pour remédier à l'impuissance ; elle est au nombre des cinq petites racines apéritives, qui sont, le chiendent, le caprier, la garence, l'arrête-bœuf & le chardon-roland : les cinq grandes racines apéritives, sont, l'ache, l'asperge, le fenouil, le persil & le petit houx. *Voyez chacun de ces mots.*

Il y a encore une sorte d'*Eringium* marin, ou Panicaut de mer, *Eringium marinum*, lequel croît communément sur les côtes méridionales & septentrionales de la mer. Elle a beaucoup de rapport avec la précédente, par ses têtes, ses fleurs & ses graines ; mais elle est différente par ses tiges qui sont courbées vers la terre, & par ses feuilles qui sont rondes, entières, & très épineuses &

leurs bords , un peu semblables à celles de la mauve ; ses racines sont charnues , odorantes : elles sont fort estimées en conserve pour la phtisie & pour exciter à l'acte vénérien.

CHARDONNERET , *Carduelis*. Petit oiseau fort agréable par ses belles couleurs & par son chant. On en distingue de plusieurs especes qu'on trouve ou en Suede , ou en Laponie , ou en Ingermanie & même en Amérique. Ce petit oiseau , nommé Chardonneret de ce qu'on le voit communément dans les chardons , dans les épines , & qu'il vit en partie de leur semence , est plus petit que le pinçon , à-peu-près de la grosseur du tarin. Son plumage est joliment diversifié : il a sur le devant de la tête & à la gorge des marques rouges ; le haut de sa tête est noire , les tempes sont blanches , les ailes noires & bigarrées de blanc : on voit une bande jaune çà & là dans les grandes plumes. Le mâle a la gorge , le dos , plus noirs , & la tête plus longue que la femelle.

Les chardonnerets font leur nid dans les buissons & les arbrisseaux , ils pondent sept ou huit œufs , ils couvent jusqu'à trois fois l'an , en Mai , en Juin & en Août : cette dernière couvée est la meilleure. Les Chardonnerets vivent jusqu'à vingt ans ; plus ils sont niais étant jeunes , meilleurs ils sont pour être élevés en cage ; leur chant est très agréable : si on les met auprès d'une linotte , d'un serin ou d'une fauvette , leur chant se coupe , & par sa variété il forme une espece de petit concert. Il y a des Oiseliens , qui pour varier ces petits individus , mettent en cage un chardonneret mâle avec un serin des canaries femelle ; bientôt après leur accouplement ils produisent un oiseau mulâtre. Le chardonneret privé ou non privé fait son nid avec de la mousse , de la laine , & le garnit en dedans de toutes sortes de poils : il s'éleve en cage comme le serin.

Au Cap de bonne-Espérance on distingue un joli chardonneret , grisâtre en été , d'un noir mêlé d'incarnat en hiver ; il compose son nid de coton , & il le divise en deux appartemens , la femelle occupe la partie du rez-de-chaussée , & le mâle l'étage plus élevé.

CHARENÇON , CALANDRE ou CHATEPELEU-SE , en latin *Curculio*. C'est un très petit coleoptere ou

petit scarabée qui multiplie singulièrement, ennemi de nos bleds, fléau terrible, qui sans des soins presque continuel, détruiroit nos grains dans les granges & les réduiroit en tas de son. Cet insecte est long à-peu-près d'une ligne & demie, sa largeur est proportionnée, sa tête est armée d'une pointe longue, menue, qu'il introduit dans les grains des bleds pour se nourrir de la substance farineuse. Cet insecte avant de paroître sous cette forme de scarabée, a paru sous celle de ver, se nourrissant aussi de la substance du bled. On en voit dans quelques pays qui ont jusqu'à la grosseur & la longueur du gros cerf volant.

Bourguet dans ses lettres philosophiques, dit que suivant Valisnieri, le charençon femelle va déposer ses œufs dans le bled lorsqu'il est encore en lait. Nous n'avons point trouvé d'histoire bien circonstanciée d'un insecte si intéressant à connoître.

On rencontre par-tout dans les champs, sur la sabine, sur le lierre, sur les feuilles du noyer, de l'absinthe, de l'abrotanum, du nigella & sur quelques autres plantes, différentes especes de charençons, tous reconnoissables par cette especes de bec pointu, couleur de corne, & d'où sortent deux antennes. Linnæus donne la description de trente-trois especes qui varient par leur couleur. L'objet le plus intéressant pour nous, relativement à cet insecte, seroit de découvrir un moyen sûr & efficace de le détruire & d'étouffer cette race dès l'instant de sa naissance. Les livres économiques sont pleins de recettes pour chasser les charençons; mais il ne paroît pas qu'on en connoisse encore une seul vraiment efficace. Voyez au mot BLEU, à l'article de la conservation des grains, les moyens usités pour se débarrasser de ces ennemis dangereux.

CHARME, *Carpinus*. C'est un arbre fort commun dans les forêts. Abandonné à la nature il n'est pas d'une grande beauté, il paroît vieux, chenu dès qu'il est à la moitié de son âge, & vient rarement d'une bonne grosseur. Cet arbre cependant, docile sous la main du Jardinier, fait l'ornement des jardins, soit pour les palissades, soit pour les bosquets: il pousse beaucoup de petites branches toutes chargées de feuilles dentelées,

D'un beau verd , & qui sont un peu plissées : il porte sur le même pied des fleurs mâles & des fleurs femelles ; les mâles sont à étamines & disposées en chaton ; les fleurs femelles forment par leur assemblage sur un filet commun , des especes d'épis écailleux. Sous chaque épi écailleux se trouve un pistile auquel succede une espece de noyau ovale & anguleux , dans lequel est une amande. Le charme se multiplie très bien de semence , mais plus vite de branches couchées ; si on fait cette opération en automne , elles ont suffisamment de racines pour être transplantées au bout d'un an. Il n'est avantageux de couper les têtes de charmille qu'on transplante à quatre doigts de terre , comme le font les Jardiniers , que lorsque le plant est mal enraciné , anciennement arraché , & planté dans une mauvaise terre : le bon plant doit être conservé dans toute sa longueur. Le charme vient assez volontiers dans toutes sortes de terrains , & a l'avantage de croître même sous l'ombrage. Comme ce bois pousse lentement , & se couronne trop pour profiter en futaie ; il y a plus d'avantage à le couper en taillis tous les quinze ans. Le bois de charme de nos forêts est blanc , mais très dur , aussi les Tourneurs & d'autres ouvriers l'emploient-ils beaucoup à divers ouvrages ; & même dans les lieux où l'orme est rare on en fait des essieux & divers ouvrages de charonage. Les Menuisiers n'en font guere d'usage , tant parcequ'il est difficile à travailler , que parcequ'il est sujet à être piqué de vers. Ce bois est très bon à brûler & donne d'excellent charbon , il est fort recherché pour les fourneaux de verrerie , parceque son feu est vif & brillant.

Il y a une espece de charme à feuilles panachées , mais qui n'est pas d'une grande beauté.

Dans le Canada il croît une espece de charme qu'on appelle *Bois d'or* : il ressemble à l'orme , & a le fruit comme le houblon. Ce bois est plus brun que le nôtre , & fort estimé des Canadiens qui en font des rouets de poulie pour les vaisseaux. Cet arbre est très beau & mériteroit d'être multiplié en France.

CHASSE BOSSE ou PERCE-BOSSE , *Lysimachia*. Cette plante si renommée pour les hémorragies , croît dans tous les lieux humides & marécageux ; sa racine est

rampante & rougeâtre ; ses têtes sont velues , nouvelles , hautes de trois pieds , ses feuilles semblables à celles du saule , ses fleurs jaunes , inodores & découpées en cinq ou six parties ; à ces fleurs succèdent des fruits sphériques qui renferment dans leur cavité des semences menues très astringentes. Lyfimachus, fils d'un Roi de Sicile, mit le premier cette plante en usage : c'est d'où lui vient son nom latin : on la nomme encore *Corneille plante*.

CHASSE-RAGE. Voyez au mot PASSE-RAGE.

CHAT, *Felis*. Le chat, dit M. de Buffon, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi encore plus incommode, & qu'on ne peut chasser... Quoique les chats, sur-tout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même-tems une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que masquer. La forme du corps & le tempéramment sont d'accord avec le naturel ; le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux. Ce qui est très rare dans les animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle ; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins, & lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, le force, pour ainsi dire, à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. On prétend que la cause de cette douleur accompagnée de cris dans la chatte, comme il arrive aussi à la lionne, dépend de ce que la partie naturelle des mâles de ces animaux étant très courte, ils sont obligés de s'attacher à leur femelle avec leurs griffes & leurs dents, & les font beaucoup souffrir ; ce qui paroît plus naturel que le sentiment de ceux qui disent que la semence de ces animaux est brulante. D'après la description anatomique du chat, on voit que le gland de cet animal est hérissé de papilles roides, piquantes & dirigées en arrière : cette mécanique ne seroit-elle point aussi une des causes de la douleur de la femelle dans l'accouplement ?

Les chattes entrent communément en chaleur au printemps & en automne ; elles portent environ cinquante-six jours ; les portées sont de quatre cinq ou six. Les

femelles

femelles se cachent pour mettre bas , parceque les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture ; elles prennent un soin particulier de leurs petits , se jettent avec fureur sur les chiens & autres animaux qui voudroient en approcher : lorsqu'on les inquiete trop , elles se servent de leur gueule pour prendre leurs petits par la peau du cou & les transporter dans un autre lieu. Une chose très singuliere : c'est que ces meres si soigneuses , si tendres , deviennent quelquefois dénaturées , & devorent aussi leurs petits qui leur étoient si chers.

Les chats ont pris tout leur accroissement à quinze ou dix-huit mois : ils sont en état d'engendrer avant l'âge d'un an , & peuvent engendrer toute leur vie qui ne s'étend guere au de-là de neuf ou dix ans ; ils sont cependant très durs , très vivaces , & ont plus de nerf & plus de ressort que d'autres animaux qui vivent plus longtemps.

Au sujet de l'accouplement de ces animaux , Boyle rapporte un fait singulier : il dit qu'un gros rat s'accoupla à Londres avec une chatte , qu'il vint de ce mélange des petits qui tenoient du chat & du rat , & qu'on les éleva dans la Ménagerie du Roi d'Angleterre : il falloit sans doute que l'excès du besoin de ces animaux fût bien vif , pour que des especes si ennemies se réunissent ensemble.

Le chat , sans être dressé , devient de lui-même un très habile chasseur : mais son naturel , ennemi de toute contrainte , le rend incapable d'une éducation suivie. Son grand art dans la chasse consiste dans la patience & dans l'adresse ; il reste immobile à épier les animaux , & manque rarement son coup. La cause physique la plus immédiate de ce penchant que les chats ont à épier & à surprendre les autres animaux , vient de l'avantage que leur donne la conformation particuliere de leurs yeux : leur pupille pendant la nuit se dilate singulièrement ; d'ovale & étroite qu'elle étoit dans le jour , elle devient pendant la nuit large & ronde , elle reçoit alors tous les rayons lumineux qui subsistent encore , & de plus elle est encore toute imbibée de la lumiere du jour : l'animal voit très bien au milieu des ténèbres , & profite de ce grand avantage , pour reconnoître , attaquer & surpren-

dre sa proie. Les yeux du chat sont pendant la nuit tellement imbibés de lumière, qu'ils paroissent très brillants & très lumineux. Comme ces animaux sont très propres, & que leur robe est toujours sèche & lustrée, leur poil s'électrise aisément, & on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on les frotte à rebrousse poil avec la main.

Quoique le chat soit un animal très volontaire, on peut cependant le dresser à faire plusieurs tours de passe passe. N'a-t-on pas même vu à la Foire S. Germain il y a quelques années un concert de chats dressés tout exprès ? Ces animaux étoient placés dans des stalles avec un papier de musique devant eux, & au milieu étoit un singe qui battoit la mesure; à ce signal réglé, les chats faisoient des cris ou miaulemens dont la diversité formoit des sons plutôt aigus que graves & tout-à-fait risibles. Ce spectacle fut annoncé au petit peuple sous le nom de CONCERT MIAULIQUE. Le chat est tellement passionné pour la liberté, que lorsqu'il l'a perdue, tout autre sentiment cede au desir de celui de la recouvrer. M. Lémeri enferma un jour dans une cage un chat avec plusieurs souris; ces petits animaux d'abord tremblans à la vue de leur ennemi, s'enhardirent bientôt au point d'agacer le chat, qui se contenta de les réprimer à coups de pattes, sans les empêcher de retourner à leur premier badinage, qui n'eut point de suites tragiques.

Comme on élève cet animal dans presque toutes les maisons, chacun a été à portée d'observer plusieurs petites nuances de leur caractère. L'usage des ongles de cet animal, ainsi que de ceux du Tigre, dépend d'une mécanique particulière: ils ne sont jamais usés par le frottement du marcher, parceque l'animal peut les cacher & les retirer dans leur fourreau, par la contraction des muscles qui les attachent. Ces sortes d'armes sont à la fois offensives & défensives. Doit-on regarder comme vrai, ce que dit Mathiole, quoiqu'il en apporte plusieurs exemples, que l'haleine des chats pourroit causer la pulmonie à ceux qui la respireroient trop fréquemment ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu des personnes qui avoient une antipathie mécanique & singulière pour les chats, ainsi que d'autres l'ont pour

d'autres objets : on dit que Henri III, Roi de France, avoit tant d'antipathie pour les chats, qu'il changeoit de couleur, & tomboit en syncope dès qu'il en voyoit.

On voit tous les jours, avec étonnement, qu'un chat tombant de très haut se retrouve toujours sur ses pattes, quoiqu'il les eût d'abord tournées vers le ciel, & qu'il parût devoir tomber sur le dos : la *Fouine*, le *Renard*, le *Putois* & le *Tigre* sont dans le même cas. Suivant la démonstration de M. Parent, cet effet singulier dépend de ce que dans l'instant de la chute, ces animaux recourbent leur corps & font un mouvement mécanique, comme pour se retenir ; d'où résulte une espece de demitour, qui rend à leur corps le centre de gravité, & les fait tomber sur les pattes ; la plus fine connoissance de la mécanique ne feroit pas mieux en cette occasion, dit le célèbre Historien de l'Académie, que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle.

Le Chat lappe pour boire, comme font tous ceux d'entre les quadrupedes qui ont la babine ou levre inférieure plus courte que la supérieure.

Le *Chat sauvage* differe peu du Chat domestique. Il est plus gros, plus fort : il a toujours les levres noires, le poil un peu rude, les oreilles plus roides, ainsi que tous les animaux sauvages ; les couleurs plus constantes, & la queue plus grosse. On ne connoît dans ce climat qu'une seule espece de Chat sauvage, que l'on retrouve aussi dans presque toutes les contrées, même en Amérique, sans qu'on puisse y remarquer de grandes variétés. Au Cap de Bonne Espérance on voit des Chats de couleur bleue, ou plutôt couleur d'ardoise. En Perse, on en voit dont la couleur est la même que celle de nos Chats Chartreux ; mais dont les poils sont longs, doux & soyeux comme ceux des Chats d'Angola. Ces Chats ont une queue fort longue, & garnie de poils longs de cinq ou six doigts : ils l'étendent & la renversent sur le dos en forme de panache, comme font les *Écureuils*. D'autres ressemblent à de gros animaux féroces ; tels sont le *Chat-Pard* ou de *Montagne*, le *Chat cervier*, &c. Il y a lieu de penser que les Chats de Perse, d'Angora en Sirie, d'Espagne, & nos Chats Chartreux, ne font qu'une même race.

dont la beauté dépend de l'influence particulière de chaque climat. On peut remarquer en général, dit M. de Buffon, que de tous les climats de la terre habitable, celui d'Espagne & celui de Syrie, sont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature : les *Moutons*, les *Chevres*, les *Chiens*, les *Chats*, les *Lapins*, &c. ont en Espagne & en Syrie la plus belle laine, les plus beaux & les plus longs poils ; les couleurs les plus agréables & les plus variées. Il semble que ce climat adoucisse la nature, & embellisse la forme de tous les animaux : il n'en est pas, sans doute, de même à l'égard du *Chat volant*, qui ne nous a paru être qu'un *Ecureuil volant*, & qui, avec les Chauves-Souris, & les prétendus Chiens volans, pourroit bien faire une classe particulière de *Quadrupedes volans* : division qui, pour le dire en passant, dérangeroit la méthode des Zoologistes, & y ajouteroit de la confusion.

Les Dames Chinoises ont des Chats domestiques à oreilles pendantes, & dont les poils sont fins & très longs. Ces caractères, joints à la diversité des couleurs, sont des signes évidens de la longue durée de leur domesticité. Ces mêmes caractères désignent aussi, dans les autres animaux, l'ancienneté de leur esclavage, ainsi que le prouve très bien M. de Buffon.

La chair des Chats, bien gras & bien nourris, & particulièrement celle des Chats sauvages, est trouvée par plusieurs personnes, & sur-tout par les habitans de quelques Cantons de la Suisse, d'un aussi bon goût que celle du lapin & du lièvre.

Tout le monde sait que le Chat a été révérendé comme un Dieu par les Egyptiens ; & que celui qui en tuoit un, soit de propos délibéré, soit par inadvertance, étoit sévèrement puni. S'il en mourroit un de mort naturelle, toute la maison se mettoit en deuil ; on se rasoit les sourcils ; on l'embaumoit, & on l'inhumoit avec tous les honneurs de l'Apothéose.

On voit au Cabinet du Jardin du Roi plusieurs fœtus de chats monstrueux, plus singuliers les uns que les autres, & entre autres un chat à deux têtes. Nous en conservons un semblable dans notre Cabinet.

Les Pelletiers apprenent la peau du Chat, & en font

diverses fourures. Les peaux de Chats sauvages, qu'on appelle *Chats-Harets*, sont de couleur brune ou grise : on en tire beaucoup de Moscovie ; l'Espagne fournit aussi beaucoup de cette pelleterie.

CHAT DE CONTANSTINOPLE, ou CHAT D'ESPAGNE, CHAT MUSQUÉ, CHAT CIVETTE, CHAT GENETTE. *Voyez, à la fin du mot CIVETTE, l'article GENETTE.*

CHATAIGNE D'EAU. *Voyez TRIBULE AQUATIQUE.*

CHATAIGNE DE MER. *Voyez OURSIN.*

CHATAIGNIER, *Castanea*. C'est un grand & gros arbre, qui croît naturellement dans les climats tempérés de l'Europe occidentale. Quelle qu'en soit la cause, il est moins commun présentement qu'il ne l'étoit autrefois : on ne trouve plus cet arbre dans les forêts de plusieurs Provinces, où il y a quantité d'anciennes charpentes de Châtaignier.

On en distingue deux especes ; savoir, le Sauvage, qui porte proprement le nom de *Châtaignier*. L'autre especes, que l'on cultive & que l'on greffe, se nomme *Maronnier*. Le tronc de cet arbre est quelquefois si gros, qu'à peine trois hommes peuvent l'embrasser. Quoiqu'il croisse plus vite que le chêne, son bois est solide ; il est presque incorruptible, & il pétille dans le feu. Son écorce lisse & tachetée tire sur le gris. Ses feuilles longues de quatre à cinq pouces, dentelées sur les bords, ne sont presque point attaquées des insectes, peut-être à cause de leur état de sécheresse. Les fleurs mâles sont des châtons composés d'étamines, & croissent sur le même individu, mais séparées des fleurs femelles. Ces dernières sont formées par un calice ; au milieu duquel est un pistile qui se change en un fruit épineux, qui se fend lorsqu'il est mûr, & laisse échapper un ou plusieurs marrons. Cet arbre se cultive avec succès, dans la Touraine, dans le Limosin, dans le Vivarès & le Dauphiné, où il produit de très beaux marrons que l'on porte à Lyon ; ce qui les fait nommer *Marrons de Lyon*. Le Châtaignier ne differe du maronnier, qu'en ce que n'étant pas cultivé, son fruit & toutes ses parties sont plus petites. On fait à Bordeaux avec le bois de châtaignier, plusieurs ouvrages de menuiserie très beaux. Il est excellent pour

la charpente : on s'en sert pour la sculpture , il a toutes les qualités nécessaires pour faire de bons vaisseaux propres à contenir les liqueurs ; lorsque le chataignier a la grosseur des taillis , on en fait de bons cerceaux. Si l'on fait usage des cendres de ce bois pour la lessive , le linge est taché sans remede. Le chataignier forme de très belles futaies , lorsqu'il est dans un terrain qui lui est propre. Les terrains où il se plaît le plus , sont ceux dont le limon est mêlé de sables & de pierrailles : il se contente aussi des terrains sablonneux , pourvu qu'ils soient humides : il redoute les terres dures & marécageuses. Le fruit du chataignier est d'une très grande utilité ; le climat contribue beaucoup à lui donner de la qualité , & sur-tout de la grosseur. Les chataignes de Portugal sont plus grosses que les nôtres , & celles d'Angleterre sont plus petites. Les Montagnards vivent tout l'hiver de ce fruit qu'ils font sécher sur des claies , & qu'ils font moudre après l'avoir pelé pour en faire du pain , qui est nourrissant , mais fort lourd & indigeste ; les habitans du Périgord , du Limousin & des montagnes des Cevennes , ne font usage d'autre pain que de celui de chataigne. On prétend que tous ces peuples ont un teint jaune : effet produit par cette mauvaise nourriture. On fait aussi avec les chataignes une bouillie qu'on nomme la *Chatigna*. On sert les *marrons* sur les meilleures tables , soit bouillis , soit rôtis , soit glacés. La farine de chataigne est employée pour arrêter les diarrhées.

CHATE-PELEUSE. *Voyez* CHARENÇON.

CHAT-HUANT. *Voyez* au mot HIBOU.

CHAT VOLANT & CHIEN VOLANT. *Voyez*

CHAUVE-SOURIS.

CHAUSSE-TRAPE. Coquillage de mer , d'un blanc sale , couvert de bossages , de rides , & de trois rangs de ramages déchiquetés depuis le haut jusqu'en bas : ce coquillage est , selon M. d'Argenville , de la famille des Pourpres : on l'appelle aussi *Cheval de Frise* de sa ressemblance avec la *Chausse-trape* de guerre.

CHAUSSE-TRAPE. *Voyez* CHARDON ÉTOILÉ.

CHAUVE-SOURIS , *Vespertilio*. Animal d'une structure singulière , que l'on voit voltiger le soir dans les airs au déclin du jour , & que l'on peut considérer , comme

faisant la nuance des quadrupedes aux oiseaux , puisqu'il n'est pas parfaitement quadrupede , & encore plus imparfaitement oiseau.

La chauve-souris nous paroît un être difforme , parcequ'elle ne ressemble à aucuns des modeles que nous présentent les grandes classes de la nature. Elle a quelque ressemblance avec la souris ; elle est , ainsi qu'elle , couverte de poils , mais elle porte de longues oreilles , qui sont doubles dans quelques especes. La tête de ces animaux a sur-tout des difformités singulieres : dans quelques especes , le nez est à peine visible , les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille ; dans d'autres , les oreilles sont aussi longues que le corps , ou bien la face est tortillée en forme de fer à cheval , & le nez est recouvert par une espece de crête. Ce sont ces formes de têtes singulieres qui ont engagé M. d'Aubenton à donner à ces nouvelles especes de chauve souris qu'il a découvertes , les noms de *grand & petit fer à cheval* & celui d'*oreillar*. Un seul coup d'œil jetté sur les belles planches de l'Histoire Naturelle de MM. de Buffon & d'Aubenton , les feront mieux connoître que toutes les descriptions : on voit dans le Cabinet du Jardin du Roi ces diverses especes de chauve souris conservées dans de l'esprit-de-vin. En général les chauve souris ont les yeux très petits , la bouche fendue de l'une à l'autre oreille. Leurs mâchoires sont armées de dents très tranchantes ; elles ont à la partie postérieure deux petites pattes , mais les deux pattes de devant , sont des especes d'ailerons , ou si l'on veut des pattes ailées , où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court , qui sert à l'animal pour s'accrocher ; les autres quatre doigts sont très longs & dix fois plus grands que les pieds , réunis par une membrane qui va rejoindre les pattes de derriere , & même la queue dans quelques especes. C'est à l'aide , de cette membrane que l'animal déploie à volonté , qu'il voltige dans les airs par des vibrations brusques , dans une direction oblique & tortueuse , pour attrapper les moucherons & les papillons , dont il fait sa nourriture.

Les chauves-Souris n'ont de commun que le vol avec les oiseaux ; elles sont de vrais quadrupedes par un grand

nombre de caractères , tant intérieurs qu'extérieurs. Les poulmons , le cœur , les organes de la génération , tous les autres viscères sont semblables à ceux des quadrupèdes , à l'exception de la verge qui est pendante & détachée , suivant la remarque de M. de Buffon ; ce qui est particulier à l'homme , aux singes , & aux chauve-souris. Ces animaux produisent comme les quadrupèdes leurs petits vivans ; les femelles ont deux mamelles , & n'ont ordinairement que deux petits , qui dès qu'ils sont nés , s'attachent aux mamelles de la mere. On dit qu'elle les allaite & les transporte même en volant : c'est en été que les chauves souris s'accouplent & mettent bas : car elles sont engourdies pendant tout l'hiver ; on les trouve suspendues dans les voutes des souterrains par les pieds la tête en bas ; d'autres se recellent dans des trous.

Quoique ces animaux supportent plus aisément la diète que le froid ; ils sont cependant carnassiers : car s'ils peuvent entrer dans un office , ils s'attachent aux quartiers de lard , à la viande cuite ou crue , fraîche ou corrompue.

Les chauves-souris se retrouvent dans divers pays ; mais dans la plupart des climats chauds , il s'en trouve de monstrueuses pour la grosseur. On en voit de si grosses en Amérique , & d'une forme de têtes si singulieres , que les animaux auxquels on a donné les noms de *chiens-volans* , & de *chats-volans* , ne sont peut-être que des chauves-souris très grosses , dont la tête est armée de fortes dents. Les chauves-souris du Madagascar , du Brésil , des Maldives , sont grosses comme des corbeaux ; la nuit si elles trouvent quelqu'homme endormi , elles s'attachent à un de ses membres & le sucent.

On dit que vers la riviere des Amazones , il y a des chauves-souris monstrueuses qui sont un des plus grands fléaux , parcequ'elles sucent le sang des chevaux & des mulets ; elles ont détruit le gros bétail que les Missionnaires y avoient apporté , & qui commençoit à s'y multiplier. Il y a des pays où elles sont en si grand nombre , qu'on les voit voler par nuées ; à la pointe du jour elles s'attachent au sommet des arbres , & s'y tiennent pendues l'une à l'autre comme un essaim d'abeilles. Les

chauves-souris de la Chine sont grosses comme des poules : les Chinois en mangent la chair qu'ils trouvent délicate.

On remarque dans le Cabinet du Jardin du Roi , deux grandes chauves-souris de l'Isle de Bourbon.

CHAUVE-SOURIS CORNUES. *Voyez* ANDIRAGUACHU.

CHAUX NATURELLE. *Voyez* au mot PIERRE A CHAUX.

CHELIDOINE GRANDE ou ÉCLAIRE , *Chelidonia major*. Cette plante vient dans les environs de Paris , dans les haies , dans les fentes des murailles & des vieux édifices ; elle se plaît singulièrement à l'ombre. Ses racines sont fibreuses , armées d'une tête rougeâtre garnie de chevelu ; sa tige est ratneuse , nouée , un peu velue & haute d'un pied & demi ; ses feuilles sont vertes , lisses , découpées , un peu semblables à celles de l'ancolie ou à celles de la renoncule des jardins : *voyez* ces mots. De l'aisselle des feuilles de l'extrémité des tiges , s'élevent des pédicules longs chargés de fleurs disposées en bouquet ou en croix , composées chacune de quatre feuilles jaunes ; le pistile se change en une silique longue d'un pouce & demi , verte d'abord , ensuite rougeâtre , qui répand en s'ouvrant des graines d'un jaune noirâtre , applaties & grosses comme celles du pavot. Cette plante est diurétique , propre pour les obstructions de la rate , du foie & des ureteres , & pour guérir la jaunisse : on prétend que son suc pris intérieurement dissipe le poison par les sueurs ; mais il en faut prendre modérément : car il est si âcre qu'il produit souvent des symptômes horribles.

CHELIDOINE PETITE ou PETITE SCROPHULAIRE , *Chelidonia minor*. On la trouve dans presque les mêmes endroits que la précédente ; sa racine est également fibreuse ; à ces fibres blanchâtres sont attachés des tubercules oblongs , gros comme de petits pignons & de différentes formes ; ses tiges sont demi rampantes , ses feuilles arrondies , vertes & luisantes , d'une saveur d'herbe. Au sommet de chaque tige naît une fleur semblable à celle des renoncules , d'une couleur dorée & éclatante ; du milieu s'éleve

un pistile qui se change en un fruit arrondi en maniere d'une petite tête, verte-jaunâtre & rempli de semences oblongues. Cette plante ne tient pas le dernier rang dans les antiscorbutiques : pilée & appliquée sur les hémorroïdes & sur les écrouelles, elle y produit un effet très salutaire : on la fait cuire dans du sain doux pour en faire une pommade propre aux maladies ci-dessus désignées.

CHELIDOINE. On donne aussi ce nom à des pierres rondes, applaties, que les hyrondelles ont avalées pour favoriser leur digestion : on les trouve dans leur estomach. *Voyez* PIERRE D'HYRONDELLES.

CHENE, *Quercus*. C'est le plus grand & le plus utile des arbres qui croissent dans nos forêts. Cet arbre est généralement répandu dans les climats tempérés, il ne se plaît point dans les deux autres climats opposés. Il se fait reconnoître par sa majesté : car dans son âge mûr il surpasse tous les autres par sa hauteur & sa grosseur ; il répand ses rameaux au large, son tronc est couvert d'une écorce épaisse, raboteuse, crevassée, rude & rougeâtre intérieurement. Ses feuilles sont d'un beau verd, & découpées dans leurs bords par des sinuosités arrondies, & attachées à des queues courtes ; il porte sur le même pied, mais dans des endroits séparés, des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les premières sont à étamines ; elles sont attachées le long d'un filet & forment un chaton ; leur usage est de féconder les fleurs femelles composées d'un calice épais, charnu, au milieu duquel est un pistile ; ces dernières sont aussi quelquefois disposées sur un filet : à ces fleurs succèdent les fruits que l'on nomme *glands*, qui sont engagés en partie dans une espece de petite coupe, qu'on appelle *calice* ou *cupule*. Ce fruit, en forme d'olive, couvert d'une écorce dure, luisante, renferme une amande composée de deux lobes d'un goût âpre & austere, verte au commencement, ensuite jaunâtre & sujette à l'attaque du ver.

La durée de la vie du chêne & la dureté de son bois, sont proportionnées à la lenteur de son accroissement. Dans les terrains gras, il prend trois pieds de tour en trente ans ; il croît plus vite alors & fait les plus grands progrès jusqu'à quarante ans. Quoiqu'il ne dédaigne pres-

qu'aucun terrain, la nature du sol & l'exposition occasionnent de grandes différences dans son accroissement, & dans la qualité de son bois. Le chêne, ainsi que grand nombre d'autres arbres, croît plus vite dans les terrains bas & humides; mais alors son bois est beaucoup plus tendre, plus cassant, moins propre à la charpente; celui qui croît sur les montagnes est nouveau & plein de force.

Lorsqu'on veut former une futaie de chênes, il faut semer des glands abondamment, ménager de l'abri au jeune plant, & le couper à propos; ce sont les vrais moyens d'avancer la plantation, ainsi qu'on le peut voir au mot BOIS. Quant aux jeunes chênes qu'on élève pour planter en avenues ou en quinconces; il faut les faire germer dans du sable pour les mettre dans la terre au mois de Mars, mais légèrement couverts. Avant de les y mettre, il est avantageux de couper la racine ou germe; par ce moyen le jeune chêne pousse des racines latérales & ne forme plus de pivot; mais étant fourni de quantité de racines latérales, il se transplante aussi facilement que les ormes & les tilleuls. *Voyez ces mots.*

Le bois de chêne réunit tant d'excellentes qualités, qu'il est le plus recherché de tous les arbres pour un très grand nombre d'ouvrages, & notamment pour la charpente des bâtimens & la construction des navires. Lorsque ce bois est bien sec & saisonné, afin qu'il ne se tourmente pas, il dure jusqu'à six cens ans, pourvu qu'il soit à couvert des injures de l'air. Si l'on est nécessité de faire usage du bois encore vert, on n'a rien de mieux à faire pour le mettre en état d'acquiescer les qualités nécessaires, & même celle de n'être point attaqué par les vers, que de laisser tremper les planches dans l'eau, qui dissout & enlève toute la sève, suivant l'épreuve qu'en a vu Ellis, qui propose cette méthode pour le bois de hêtre. *Voyez HÊTRE*

Cette précaution n'est pas nécessaire lorsqu'on l'emploie sous terre & dans l'eau en pilotis, où l'on dit qu'il se conserve jusqu'à quinze cens ans. Cette espèce de bois forme d'excellent charbon. Il y a un moyen, ainsi qu'on le peut voir au mot BOIS, de procurer à l'aubier,

qui naturellement est tendre & épais dans le chêne, la qualité d'un bois dur.

Le chêne est utile dans toutes ses parties. On fait usage de son écorce réduite en poudre & sous le nom de *Tan brut*, pour préparer les cuirs; son aubier, son bois, & même le cœur du bois, ont la même propriété, avec cette différence cependant que l'écorce agit plus fortement sur les cuirs; que le bois & le cœur du bois, mais moins que l'aubier. L'écorce qui a passé les cuirs, se nomme *Tan préparé*. On en fait usage pour faire des couches dans les ferres chaudes. Le gland, fruit du chêne, manque fréquemment, parceque sa fleur est aussi délicate que celle de la vigne; mais quand la glandée est abondante, on en retire un grand profit pour la nourriture des cochons auxquels cette nourriture procure un excellent lard. En 1709, de pauvres gens firent du pain avec la farine de gland; quoique ce pain fût très désagréable au goût, il s'en fit une grande consommation dans plusieurs Provinces de France.

Le chêne est la patrie d'un très grand nombre d'espèces d'insectes; chacun y trouve la nourriture qui lui est propre. Voilà pourquoi on remarque sur les chênes une grande quantité de diverses espèces de galles; c'est sur des chênes du Levant que croissent les noix de galle, dont on fait usage pour préparer les étoffes à recevoir diverses espèces de teinture, ainsi que pour faire de l'encre. L'écorce, l'aubier, le bois, les feuilles, les glands, les noix de galle, les tubercules qui se trouvent sous les feuilles, le *Guy* plante parasite, l'espèce de champignon, qui est nommé l'*Agaric de chêne*, la *mousse* même; en un mot les diverses productions, tant naturelles que contre nature du chêne, sont d'usage en Médecine: leurs vertus sont en général stiptiques & astringentes.

Outre l'espèce de chêne la plus commune dans nos bois d'Europe dont nous venons de parler, il y en a encore plusieurs autres & beaucoup de variétés, d'autant que cet arbre se multiplie de semences. Les chênes qui croissent dans le Levant & à l'Amérique, ont pour eux la variété & l'agrément: mais les nôtres sont

supérieurs pour la qualité du bois. Nos chênes à gros glands & à pédicules longs, ainsi que les chênes à glands moyens & à pédicules courts fournissent d'excellent bois. Le bois du chêne à petits glands est rebours.

On donne le nom de *chêne roure* à une espèce de chêne remarquable par ses feuilles qui sont couvertes de duvet ; on le trouve aux environs d'Aubigny, près de Paris ; son gland est tellement enveloppé dans son calice, qu'il munit difficilement. Le bois du chêne de Virginie est remarquable par ses veines rouges. Il y a une espèce de chêne toujours verd, dont les feuilles sont oblongues & sans sinuosités ; les Indiens font usage de son gland qui est doux, pour épaisir leurs soupes, ils en retirent aussi une huile très bonne. Il croît au Canada, à la Virginie, à la Caroline une espèce de chêne verd, ainsi nommé de son écorce blanchâtre. M. de Buffon l'a cultivé avec succès dans ses plantations en Bourgogne : c'est vraisemblablement celui qui porte des glands aussi doux que les noisettes : plusieurs espèces de chêne verd ont le même avantage. Cette espèce de chêne croît plus vite environ d'un tiers, il est très robuste, & s'accommode des plus mauvais terrains. Que d'avantages propres à en faire desirer la multiplication ! L'Afrique produit aussi une espèce de chêne dont le gland est très long, ainsi cet arbre se trouve commun à l'ancien & au nouveau Continent.

CHENE MARIN. Voyez à l'article Fucus.

CHENE VERD, *Illex*. Le chêne verd ressemble absolument au chêne pour la fleur & pour le fruit, mais il en diffère par ses feuilles qui ressemblent assez à celles du houx, & qui ne tombent point l'hiver. Les feuilles du chêne verd sont fermes, piquantes par les bords, d'un verd foncé, la plupart un peu velues & blanchâtres par dessous, placées alternativement sur les branches. Il y en a des espèces qui font d'assez gros arbres, & qui donnent un bois fort dur, dont on fait pour la Marine des essieux de poulies. Comme ce bois a beaucoup de ressort, on le choisit aussi par préférence pour les manches de mail. Il est d'un si bon usage, que M. Duhamel conseille d'en semer des bois entiers : il est vrai qu'il croît lentement, mais cet inconvénient lui est

commun avec les bois durs. Quelques especes de chênes verts portent un gland doux & aussi bon à manger que les chataignes : le chêne verd croît aussi à la Louisiane.

Il croît naturellement en Languedoc , en Provence , en Espagne , en Portugal , une espece de petit chêne verd , semblable à un petit buisson garni de feuilles très petites & d'un verd très luisant : on le nomme *ilex aculeata cocciglandifera*. C'est sur ce petit arbre que se nourrit cet insecte utile & précieux que l'on nomme *Kermès*. Voyez son histoire au mot *KERMÈS*. Les Provençaux nomment ce chêne verd simplement *Kermès*. Le *Kermès* gale-insecte ne vit absolument que sur cette seule espece de chêne verd : on ne le trouve jamais sur un autre petit chêne verd si semblable à celui-là qu'on a peine à les distinguer. On peut cultiver avec succès ces petits arbrisseaux dans nos bosquets , mais on n'y trouve jamais le *Kermès*. Il reste à savoir si cet insecte transporté de son pays natal , pourroit subsister dans notre climat.

CHENILLE , *Eruca*. C'est une des plus variées & des plus nombreuses familles d'insectes que nous connoissons dans la nature. Jean Goedart , dans son *Histoire des insectes* , en a remarqué jusqu'à cent cinquante especes ; des Naturalistes qui ont étudié ces mêmes animaux , en ont encore ajouté d'autres especes qui avoient échappé à Goedart. L'histoire de cet insecte est capable de piquer la curiosité de l'homme le plus indifférent. Qu'il lise ! il verra bientôt qu'elle est en effet remplie de curieuses métamorphoses , & la plus variée de tous les sujets que présente l'histoire des insectes. Nous nous attacherons d'après l'abrégé des insectes de M. de Reaumur , par M. Bazin , à décrire les traits les plus frappans de l'industrie de ces insectes. Nous dirons d'abord ce qui convient aux chenilles en général ; & nous donnerons ensuite par ordre alphabétique secondaire l'histoire des chenilles les plus singulieres , soit pour l'industrie , soit pour la forme. C'est dans les ouvrages de M. de Reaumur qu'il faut puiser des détails plus circonstanciés , & chercher une distribution savante des chenilles en classes , en genres , & en especes.

La chenille est un insecte contre lequel bien des gens sont prévenus , parcequ'ils la croient venimeuse & ca-

pable d'empoisonner. C'est un préjugé des plus faux, ainsi qu'on aura lieu de le voir, & dont il est bon de revenir; on en fera plus disposé à s'intéresser à leur histoire, & à vouloir connoître par soi-même leurs travaux & leurs métamorphoses. Il faut cependant avouer que certaines chenilles velues, sur-tout lorsqu'elles sont prêtes à se métamorphoser, & encore plus les nids qu'elles se sont construits, occasionnent sur la peau quelques démangeaisons, mais qui ne sont suivies d'aucun fâcheux effet; il faut seulement manier ces chenilles avec plus de précaution. La plus à redouter est la *chenille processionnaire*, & encore plus son nid, comme on le verra plus bas.

*Description des chenilles, & caracteres pour
les distinguer.*

Dans la belle saison, toute la nature paroît remplie d'insectes de diverses especes, que l'on voit tous disparaître à l'approche de l'hiver. Ceux qui sont nés au printems ou en été périssent la plupart à l'approche de l'hiver: car il est rare de voir des insectes qui vivent plus d'un an. D'autres se cachent sous terre, dans les fentes des pierres, sous les écorces des arbres; un grand nombre y périssent: d'autres engourdis pendant la saison rigoureuse, reparoissent au printems, les uns sous la forme où ils étoient avant l'hiver, les autres sous une forme nouvelle. La chaleur du printems qui ranime tout, fait éclore les œufs que chaque insecte avoit déposés, suivant le vœu de la nature, dans le lieu le plus propre à leur conservation; c'est ainsi que le monde des insectes se rajeunit. Les œufs des chenilles éclosent des premiers. Il est si avantageux de détruire dans leurs berceaux certaines especes de chenilles nombreuses qui ravagent & dévastent nos vergers, que nous ne manquerons point, dans l'histoire particuliere de chaque chenille, d'indiquer les endroits où l'on trouve ces œufs réunis, afin de détruire en partie pendant l'hiver ces peuplades redoutables. Heureusement pour nous, que dans ce nombre prodigieux d'especes de chenilles, si l'on en excepte celles qui sont dans les fruits, & que leur petitesse fait

passer pour des vers , il n'y en a que cinq ou six especes de nuisibles.

L'état de la chenille n'est que passager : toute chenille se change en papillon , après avoir passé par un état moyen qu'on nomme *chrysalide* , & tout papillon vient d'une chenille. Cette métamorphose constante distingue les chenilles des *fausses chenilles* qui se changent en mouches , & des vers dont les uns se changent aussi en mouches , les autres en scarabées , & les autres ne subissent aucun changement. Nous allons voir les caracteres extérieurs distinctifs d'insectes si différens par leurs métamorphoses.

Le corps de la vraie chenille a beaucoup plus de longueur que de diametre ; il est partagé en douze anneaux : toute l'enveloppe de la tête semble écailleuse. La chenille a deux especes de jambes , savoir six écailleuses & pointues , attachées au premier anneau , & suivies ordinairement de huit autres jambes membraneuses , & de deux autres à l'extrémité postérieure , mais tournées d'un autre sens. Ces jambes membraneuses sont armées de crochets écailleux , arrangés en couronne autour de la plante de chaque pied. A ces caracteres , on reconnoitra facilement que ce que l'on prend pour des vers dans les fruits , sont de véritables chenilles. Toute chenille qui est pourvue de seize jambes se change en papillon , ainsi que celles qui en ont moins que ce nombre ; mais toutes celles qui en ont plus de seize sont de fausses chenilles qui se changent en mouches.

Le nombre des jambes écailleuses des chenilles ne varie jamais ; il n'en est pas de même des membraneuses : c'est ce qui a donné lieu à M. de Réaumur de former différentes classes de chenilles. Le génie de certaines chenilles , & le premier coup d'œil qui frappe par des différences très sensibles , a aussi donné lieu à d'autres classes : telles sont celles qui vivent en société pendant toute leur vie , & qui sont les plus pernicieuses pour nos arbres ; telles sont aussi les chenilles solitaires , les chenilles rases , celles qui sont velues ; les chenilles à tubercules , à broches , à aigrettes , épineuses , dont on va voir successivement l'histoire.

La grosseur des chenilles varie depuis les plus petites
que

que l'on trouve dans les fruits , jusqu'à la plus grosse : telle que la chenille du *Papillon à tête de mort* , qui a quatre pouces & demi de longueur. Il y a de chaque côté de la tête des chenilles cinq ou six petits grains noirs , qu'on ne voit bien qu'avec la loupe , qui paroissent être les yeux de l'insecte , & qu'on appelle *facettes à miroirs*.

On remarque de chaque , côté le long du corps des chenilles , ainsi que sur celui des fausses chenilles , neuf petites ouvertures ovales allongées , bordés d'un cordon qui varie de couleur dans les especes différentes , ce sont les poulmons , organe de la respiration des chenilles : on les nomme *Stigmates*. Voyez ce mot. Ces parties, ainsi que les dents , & la filiere qui est ce corps charnu d'où sort la soie que filent les chenilles , sont communes à toutes les chenilles. L'histoire du *ver à soie* , qui est une véritable chenille , fait donc essentiellement partie de l'histoire des chenilles ; mais comme cet insecte est un des plus intéressants , nous renvoyons à son histoire pour le détail de la structure admirable de cette filiere , & des vaisseaux qui contiennent la soie , pour qu'on puisse voir d'un seul coup-d'œil tout l'intérieur du corps des chenilles. La réunion de cet article avec celui-ci complètera l'abrégé de l'histoire des chenilles. Voyez VERS A SOIE.

Métamorphoses des Chenilles.

Toute chenille change trois fois de peau pendant sa vie ; de rase qu'elle étoit d'abord , elle paroît quelquefois velue à son dernier changement de peau : telle autre qui étoit velue , finit par être rase. La chenille passe d'abord de son état de chenille à celui de chrysalide , & ensuite à celui de papillon. Voyons les soins que prend la chenille , & la situation où elle se met pour passer à l'état de chrysalide , espece de léthargie qui la laisse souvent pendant plusieurs mois de suite , & quelquefois des années , exposée sans défense à tous les événemens ; mais qui ne l'empêche pas de reparoître ensuite sur la scene du monde , aussi admirable dans son état de chrysalide , aussi merveilleuse dans sa métamorphose en papillon , que singuliere dans son premier état.

Moyens qu'emploient les chenilles pour se procurer un repos assuré pendant leur état de chrysalide.

Les chenilles nous font voir quatre moyens différens. Les unes se filent des coques, d'autres se cachent sous terre dans de petites cellules bien maçonnées; les unes se suspendent par leur extrémité postérieure, & d'autres se lient par une ceinture qui leur embrasse le corps. Diverses especes de chenilles font appercevoir un génie particulier dans la construction de leurs coques, où l'on voit beaucoup de variété pour la forme & pour la matiere; nous parlerons de celle du ver à soie, la plus belle & la plus intéressante pour nous, au mot VER A SOIE.

Construction des coques, & leurs variétés.

Les deux coques qui approchent le plus de celles des vers à soie pour la forme & pour la couleur, sont celle de la *chenille à aigrettes*, qui est d'un jaune citron, & celle de la chenille nommée *la livrée*, qui approche du blanc. Ces coques sont si peu fournies en soie, qu'elles seroient transparentes, si la premiere n'y faisoit entrer de ses poils, & si l'autre ne la saupoudroit d'une poudre jaune. Voyez plus bas CHENILLE A AIGRETTES, & CHENILLE A LIVRÉE. Quelques chenilles se forment avec de la soie ou une matiere particuliere, des coques qui sont comme membraneuses & d'un poli si vif à l'extérieur, qu'on les prendroit pour un gland de chête tiré de son calice; telles sont celles d'une chenille de l'aubépine & de l'abricotier.

Une chenille qui vit en société sur les haies, fait entrer dans la construction de sa coque trois sortes de matieres, de la soie, de son poil & de la cire. Je dis de la cire, dit M. Bazin, parceque cette matiere en a le gras, la mollesse & l'apparence. Je mis, ajoute-t-il, une de ces coques avec celle d'un ver à soie dans de l'esprit de sel; après deux mois de séjour dans cette liqueur, la dernière étoit entièrement dissoute & réduite en sédiment, & l'autre n'étoit point altérée; elle a résisté encore plus de trois mois contre ce puissant dissolvant. Cette extrême com-

pacité, est sans doute la raison d'une précaution que prend la chenille en la fabriquant : c'est d'y laisser un ou deux trous pour se conserver une communication libre avec l'air extérieur. Comment le papillon pourroit-il sortir d'une coque aussi solide ? Aussi la chenille en la construisant y ménage-t-elle une petite calote simplement collée avec une légère couche de gomme ; & lorsque le papillon veut sortir, il ne fait que donner quelques coups de tête ; aussi-tôt la calote s'ouvre comme le couvercle d'une boîte à charnière. Cette chenille qui vit en société sur les haies, commence à paroître au mois de Mai : le fond de sa couleur est un bleu foncé ; elle est à tubercules garnis de poils, ses jambes membraneuses sont d'un beau rouge. Ces chenilles se filent sur les haies des toiles plus belles, plus larges, plus satinées que toutes les autres qui filent de la même manière. Au bout de six semaines de société, elles se séparent & placent chacune leurs coques contre des branches. Les papillons qui en sortent sont phalènes, à antennes à barbes de plumes, ils n'ont point de trompe, leur couleur dominante est un brun jaunâtre, avec une large bande de la même couleur, mais plus claire & mouchetée de taches noires. Cette chenille n'est pas commune.

La *coque en nasse* est celle dont la structure est la plus admirable ; elle est l'ouvrage de la chenille à tubercules qui donne le Papillon Paon. Voyez CHENILLE A TUBERCULES.

Un très grand nombre d'autres chenilles s'introduisent dans la terre, & s'y forment une retraite rustique : en foulant & humectant la terre pour la rendre ductile, elles y forment une cavité propre à les contenir ; quelques-unes soutiennent ces voutes avec des fils de soie qui unifient & lient les molécules de terre. Ces chenilles se mettent ordinairement assez avant sous terre, pour n'être point incommodées de la gelée : la nature leur a appris vraisemblablement à se placer dans la température qui leur est propre.

Le génie est diversifié dans un certain nombre d'espèces de chenilles, & tout est mesuré relativement à leur durée & à leurs besoins. Il y en a une qui vit ordinairement sur le chêne, & qui applique sous ses feuilles une

coque faite en forme de bateau. Cette chenille est la plus industrieuse de celles qui construisent de la sorte. Elle paroît dès le mois de Mai : elle est rase , de moyenne grandeur , d'un beau verd un peu jaunâtre ; après avoir filé sur la feuille le fond de son bateau , elle en élève les côtés auxquels elle donne la courbure : elle les soutient avec des fils de soie simplement faufileés , & en même tems elle renforce & redouble ces côtés qui n'étoient d'abord qu'une simple gaze. Cela fait , elle coupe ces fils & écarte les deux côtés du bateau qui sont destinés à servir de support à un toit qu'elle doit poser dessus. Ce toit est une piece de soie qui forme une plate-forme convexe. Cette coque est agréable à voir pour sa forme , sa belle couleur soyeuse , sa propreté & la netteté de l'ouvrage. Au bout d'un mois , il en sort un papillon , dont les ailes sont en dessus d'un beau verd tendre , traversé par des traits d'un blanc jaunâtre ; le corps est un verd céladon pâle ; la chrysalide est verte , la chenille aussi. La même couleur continuée dans tous ces trois états , n'est pas une chose commune chez ces insectes.

Il y a certaines Chenilles qui garnissent leurs coques de petits grains de sable qu'elles détachent des murs dont les pierres sont assez tendres pour être pulvérisées par leurs petites dents.

Une autre se fait une *coque de gazon*. C'est une chenille rase , de moyenne grandeur , qui vit sur la mousse des pierres. Lorsque le tems de sa métamorphose approche , elle choisit une place sur cette espece de pré ; elle y coupe d'une forme quarrée de petites moites de mousse ; elle les enlève avec les racines , & les arrange en voûte , en les liant avec des fils de soie ; l'ouvrage est fait avec tant de propreté , que l'on ne peut distinguer la place où est la coque , que par la petite bosse que forme cette voûte.

On rencontre , dans le mois de Mai , sur le chêne , mais assez rarement , une chenille qui se sert de l'épiderme des branches , avec tout l'art possible , pour en construire une *coque en hotte* , ainsi nommée à cause de sa forme. Pour se former une idée juste de la maniere dont la chenille s'y prend pour construire cette coque en hotte ,

il faut s'imaginer une hotte coupée dans la longueur du côté qui fait la poche, & dont on auroit rabattu les deux côtés, en sorte qu'ils formeroient comme deux aîles, une de chaque côté; telle est la première forme que cette chenille donne à sa coque. L'insecte coupe & enlève par lamieres toutes égales, & quatre & cinq fois plus longues que larges, l'épiderme de la branche à l'endroit où il veut placer sa coque. Il applique ces lamieres d'épiderme de chaque côté, les unes à côté des autres, & les unes au-dessus des autres en forme de triangle rectangle. La Chenille réunit les deux aîles en les rapprochant; & elle les colle, par le moyen de sa soie, si parfaitement, de haut en bas, que la couture échappe aux yeux. Elle ferme l'ouverture qui se trouve à la partie supérieure, & elle tapisse de soie tout l'intérieur de cette espèce de hotte. Cette ouvrière, si brillante par ses talents, ne l'est pas beaucoup par sa figure: c'est une chenille velue, de grandeur médiocre, dont les poils sont roux, disposés par houpes; la couleur de sa peau est un blanc jaunâtre. Une chose remarquable, est que son dos est plus plat que celui des chenilles ordinaires. Elle se change en un papillon d'un gris clair. Ce papillon a des aîles très larges, qui couvrent tout son corps, & qui s'étalent par en bas en manière de chape. Les coques de cette chenille sont assez difficiles à trouver sur les branches, parcequ'étant de leur couleur, on les prend pour de petites bosses qui croissent sur l'écorce des arbres. On trouve aussi sur les branches de saule & d'osier des coques en hotte, mais de pure soie, & qui, quoique plus éclatantes, ne supposent pas tant d'industrie.

Chenilles qui se suspendent par les pieds pour se changer en chrysalides.

Certaines espèces de Chenilles, telles que les Chenilles épineuses, celles sur tout qui vivent sur les orties, & quelques Chenilles rases, ne se filent point de coques avant de passer à l'état de chrysalides; mais elles se suspendent par les pieds. Toute Chenille qui veut se pendre par les pieds commence à appliquer sur la surface

de quelque corps un certain nombre de fils de soie. Sur cette soie, elle en file d'autre en maniere de petite boucle qui imite la soie frisée. C'est au milieu de cette soie que la Chenille fixe ses deux pattes de derriere : elle laisse ensuite pendre son corps la tête en bas ; & elle reste dans cette situation jusqu'à ce qu'elle se métamorphose en chrysalide. La Chenille a l'art dans cette position de quitter la peau qui la recouroit, sans cependant se laisser tomber. Elle courbe son corps, enfile ses premiers anneaux, & par cet effort, la peau se creve sur la partie du dos la plus près de la tête. Il ne sort par cette ouverture, que la moitié du corps de l'animal ; la Chenille détache de toutes les parties de sa peau le reste de son corps ; c'est-là l'instant où il sembleroit que la chrysalide détachée de la peau de la chenille devoit tomber. Les anneaux de la chrysalide qui rentrent les uns dans les autres pincet la peau de la chenille, & elle se soutient par des transports successifs de cette peau d'un anneau à un autre : elle la fait remonter vers la queue, & elle ne cesse point de pincer la peau qui la soutient jusqu'à ce qu'elle ait appliqué sa queue terminée en rape, & qu'elle l'ait fixée dans le petit paquet de soie. Alors elle lâche la peau : elle fait quelques mouvemens ; elle pirouette pour tacher de se débarrasser de cette peau qui est à côté d'elle, & qui la gêne. Cette opération longue à décrire, est l'affaire d'une minute ; un instant avant, on voyoit un chenille suspendue ; l'instant d'après, c'est une chrysalide couleur d'or. *Voyez la Description des Chenilles épineuses au mot CHENILLE ÉPINEUSE.*

Chenilles qui se lient pour se changer en Chrysalides.

Les Chenilles dont nous venons de parler, ont besoin pour subir leurs métamorphoses, d'être pendantes & d'avoir la tête en bas ; en voici d'autres qui ne peuvent y parvenir qu'ayant la tête élevée, ou tout au moins horizontale. Comment la Chenille pourra-t-elle se soutenir dans cette position, lorsqu'elle aura quitté sa peau de chenille, & qu'elle sera changée en un corps sans membres qui puissent la retenir ? La Nature lui a enseigné l'art d'y pourvoir. Dans la classe des Chenilles qui se lient,

On en distingue trois especes, qui different un peu par les manieres de s'y prendre ; mais elles parviennent toutes au même but. La Chenille du chou, que nous prenons pour exemple, & dont on peut voir la description au mot CHENILLE DU CHOU, commence à filer un petit tapis de soie, de la longueur de son corps, sur le lieu où elle se fixe. Elle y cramponne bien ses jambes, & ensuite elle travaille à se passer un lien autour du corps. Ce lien doit être solidement attaché, & former autour d'elle une ceinture qui ne soit ni trop lâche, ni trop serrée. En effet, si elle étoit trop serrée elle mettroit la Chenille dans l'impuissance de quitter sa vieille peau ; trop lâche au contraire, elle laisseroit son corps trop pendant. La Chenille ne manque point d'attraper ce juste milieu. Comme son corps est très souple, elle approche sa tête d'un de ses flancs, attache à côté d'elle le premier fil de soie ; & repliant & roulant sa tête sur son dos, elle va coller le fil qui sort de sa filiere à l'autre flanc opposé : elle double ensuite ce premier & continue cette manœuvre quarante ou cinquante fois. Tous ces brins de soie réunis n'en forment qu'un seul, que l'on ne peut appercevoir sans attention. La Chenille retire ensuite sa tête de dessous ce lien qui paroît alors très lâche ; & au bout de quelques jours, elle se débarrasse de sa peau de la maniere dont nous l'avons déjà décrit : elle paroît sous la forme d'une chrysalide, dont le corps plus racourci, prend par conséquent plus de diamètre ; & le lien devient si juste, qu'il est caché, pour la plus grande partie, dans les anneaux de la chrysalide.

La Chenille du fenouil, qui tend au même but que la précédente, s'y prend un peu différemment : elle relève toute la partie antérieure de son corps, & se met dans la posture d'un homme à genou. Après avoir appliqué un fil d'un côté, elle le prolonge, & le soutient sur ses premières jambes écailleuses comme sur deux bras ; & continuant de filer, elle le fixe de l'autre côté : ce premier fil est un modele pour les suivans qui sont tous filés les uns après les autres. Tous ces fils, rassemblés sur cette première paire de jambes, ressemblent parfaitement à un écheveau de soie, mol, flexible, dont les brins ne sont point liés les uns aux autres. L'art de

la Chenille consiste ici à les passer tous ensemble sur sa tête, & à les faire glisser jusqu'au cinquième anneau. Malheur à la Chenille si l'écheveau s'échappe, si les fils s'éparpillent : elle ne peut plus faire de nouveau lien, parcequ'elle n'avoit de matière soyeuse que pour celle-là : il y va cependant de sa vie d'être liée. Dans le cas où elle ne peut y parvenir, elle reste pendante : il ne lui est plus possible de se mettre en chrysalide ; & après avoir épuisé ses forces, elle meurt dans sa vieille peau.

CHENILLE A AIGRETTES. C'est une espèce de Chenille qui porte en tête un très bel ornement. Du premier anneau d'auprès de sa tête, sortent deux aigrettes, qui ne sont point des poils simples, mais de très belles plumes arrangées en bouquet. Une semblable aigrette est placée à la partie postérieure. On trouve sur le prunier de ces espèces de Chenilles, qui, outre ces aigrettes ordinaires, en ont encore d'autres sur les côtés.

CHENILLE A AIGRETTES & A BROSSES. C'est une espèce de Chenille embellie de deux genres d'ornemens ; savoir, d'aigrettes & de broses. **V. CHENILLE A BROSSES.**

On rencontre dans le mois de Mai cette espèce de Chenille sur le pommier. Lorsqu'elle a acquis sa grandeur naturelle, elle est longue environ d'un pouce & demi ; tout son corps est mêlé de taches rouges, jaunes & noires. On observe aux deux côtés de sa tête, deux tubercules d'un beau rouge de corail ; deux aigrettes, dont une à la partie postérieure ; quatre broses d'un beau jaune doré ; les tubercules ou boutons qui recouvrent les anneaux sont ornés de petits bouquets de poils jaunes. Ces Chenilles se filent des coques, dont dix ou douze jours après sortent des papillons des deux sexes. La femelle est une masse presque informe, couverte d'un poil gris cendré, n'ayant pour ailes que de petits moignons, qu'on apperçoit difficilement : elle se traîne à peine hors de sa coque & reste immobile en attendant le mâle. Celui-ci plus vif & de moyenne taille, se remarque par ses antennes à barbes de plume, qu'il porte toujours droites, comme le lievre porte ses oreilles : ses ailes, de couleur de feuille morte lavée, ont un petit œil blanc au milieu. Ce papillon ne dédaigne point sa massive compagne : il la féconde ; après quoi, elle pond ses œufs entre-mêlés

avec les poils de son anus. Elle meurt presqu'aussi-tôt après sa ponte finie, comme tous les papillons femelles qui pondent leurs œufs tout de suite. Il se fait pendant l'année deux générations de cette espèce de Chenille; & suivant quelques observations, les Chenilles des générations tardives sont moins grandes & moins vigoureuses. Ce n'est que petit-à-petit que les beautés de cette espèce de Chenille se développent; ce n'est qu'à la troisième & dernière mue qu'elle est revêtue de tous ses ornemens. Ces espèces de Chenilles ne font point de dégât dans nos vergers.

CHENILLE A BROSSES. C'est une espèce de chenille que la nature a ornée de ses plus aimables couleurs, & qu'elle a embellie de petites touffes de poils d'une forme agréable. Ces bouquets de poils sont placés un peu derrière la tête au nombre de quatre, sur les anneaux du corps de la chenille; ils sont d'un poil fin, ferré & coupé net par leur sommet, imitant assez bien nos brosses, d'où est venu le nom de *Chenille à brosses*. Une de ces chenilles qui se nourrit sur le chataignier & autres arbres, est remarquable par la couleur de sa peau qui est d'un beau verd, recouverte de poils blonds & longs; par un bouquet de poil couleur de rose terminé en pointe & placé sur le derrière; par ses brosses jaunes, couleur de rose à leur extrémité; par quatre des intervalles de ses anneaux qui semblent être d'un beau velours noir. Cet éclat de couleurs ne dure au plus que sept ou huit jours. Cette chenille file une coque assez semblable à celle du ver à soie, & pour la forme & pour la couleur; la chrysalide est garnie de petits toupets de poils velus. Au bout de plusieurs mois, il sort d'une des espèces de ces chrysalides, des papillons femelles, dont les ailes sont d'un blanc sale, traversées dans la largeur par deux bandes jaunâtres, avec une espèce de petite frange à leur extrémité. Ainsi, comme on le voit, ce n'est point une règle générale que les plus belles chenilles donnent les plus beaux papillons. Il y a plusieurs autres espèces de ces chenilles à brosses, que le hazard présentera à l'Observateur. Ces espèces se ressembleront toujours par ces traits généraux.

CHENILLE ARPENTEUSE. C'est une des espèces de

chenilles des plus nombreuses ; il y en a plusieurs classes qui different les unes des autres , par la couleur , le nombre de leurs jambes membraneuses , & la singularité de leurs attitudes. Les *Arpenteuses* ont été nommées ainsi , parceque lorsqu'elles marchent , elles relevent leur corps en arc , amenant les jambes de derriere à la place où étoient les premieres jambes ; enforte qu'elles semblent dans leur marche arpenter le terrain avec la longueur de leur corps.

Les arpenteuses ont ordinairement le corps long & effilé. Une des classes les plus nombreuses , est de celles qui n'ont que deux jambes intermédiaires. C'est ordinairement au printems que l'on voit le plus de ces arpenteuses ; dès le mois de Mai , elles disparoissent parcequ'elles se changent en chrysalides. Les unes font leurs coques dans la terre , d'autres sur des feuilles , d'autres se suspendent en se passant une ceinture autour du corps. Elles ont toutes une qualité bien remarquable ; c'est de ne point faire un pas qu'elles ne filent , & n'en laissent la trace sur les corps où elles passent. La nature , si riche & si variée dans les moyens qu'elle a donnés à chaque individu pour sa conservation , a voulu que cet insecte filât continuellement , afin qu'il pût être en état de faire usage de son fil dans les instans pressans. Cette chenille veut-elle éviter quelque insecte ou quelque oiseau qui en veut à sa vie ? elle se précipite le long d'un cordage qu'elle tient toujours prêt , & laissant sortir du fil de sa filiere , elle évite le péril & s'éloigne à volonté. Veut-elle remonter ? elle se sert de ses pattes de derriere , grimpe le long de son fil , & lorsqu'elle est arrivée au haut , elle se débarasse en coupant le paquet de fil qu'elle avoit replié dans ses pattes en montant. Ces especes de chenilles qui n'occasionnent point la moindre élevure sur la peau , à moins que d'y être écrasées , causent cependant de la frayeur à bien des personnes en tombant ainsi brusquement.

On ne s'apperçoit pas ordinairement du dommage que font les arpenteuses , parcequ'elles n'attaquent guere que les forêts , qui fournissent abondamment à leur nourriture. Le dégât qu'occasionna en 1735 sur toutes les campagnes des environs de Paris , & dans plusieurs

Provinces du Royaume ; une multitude immense d'arpen-teuses à douze jambes , fit ouvrir les yeux sur cet objet pour la première fois. En Alsace des champs que l'on voyoit le matin couverts de belles & larges feuilles de tabac , étoient dévorés le soir. Il ne restoit aux légumes des environs de Paris que les tiges. Heureusement elles ne touchèrent point du tout aux bleds , il n'y eut que quelque peu d'avoines d'endommagées. Au bout d'un mois ce fléau disparût , toutes ces chenilles filèrent leurs coques , se changerent en papillons , & périrent aux approches de l'hiver.

ARPEENTEUSES EN BATON. C'est une espèce de chenille singulière par son attitude. Les unes se tiennent sur les branches d'arbres , élevées sur leurs deux jambes de derrière , & le corps roide ; on les prendroit pour de petits batons de bois mort ; d'autres ont sur le corps des éminences qui les font paroître comme des bâtons raboteux : on ne les peut prendre pour des animaux vivans , que lorsqu'on les voit marcher. Quelque forcées que paroissent ces attitudes , elles leur sont naturelles. Les érables , les chênes , les ormes , les charmes en sont ordinairement assez bien peuplés ; c'est dès le commencement du printems qu'il faut chercher à les voir : car dès la fin de Mai , elles sont toutes rentrées en terre pour filer leurs coques.

CHENILLE , surnommée LA CASSINI. C'est une de ces chenilles curieuses par l'attitude dans laquelle elles passent leur vie. Celle-ci , qu'on trouve le plus communément sur le chêne , tient sa tête renversée sur son dos , elle semble toujours regarder le ciel , ce qui l'a fait honorer du nom fameux de celui qui ne vivoit que pour contempler les astres. Cette chenille de moyenne grandeur est d'un verd tendre taché de petits traits blancs , parragés le long du dos par une raie bleue ; elle est remarquable par ses jambes d'un rouge de corail. Au tems de sa métamorphose , cette chenille contemplative descend de son observatoire , & se file une coque en terre , d'où sort un papillon. Le mâle de ces papillons porte sur la tête une huppe formée de poils fins un peu jaunâtres , ce qui le distingue de la femelle qui n'en a point , leurs

aîles étant de même couleur de canelle foncé , & onnées de nuances plus obscures.

CHENILLE DU CHOU. Il est intéressant de connoître & de savoir comment l'on peut surprendre cette chenille qui ravage les choux , ainsi que quelques autres qui en sont friandes. La plus belle espece qui s'attache aux choux , est une chenille ornée dans toute la longueur de son corps de trois raies d'un jaune citron ; les espaces compris entre ces trois raies sont d'un bleu pâle ou noir. Cette chenille est une de celles qui pour se changer en chrysalide , se lient le corps avec un lien de soie. *Voyez* au mot général **CHENILLE** , à l'article **CHENILLES QUI SE LIENT LE CORPS.** Sa chrysalide est anguleuse ; elle est d'un jaune pâle piqué de quelques points noirs. Elle se change en un papillon diurne , dont les aîles sont d'un citron clair picqué de points noirs. Ces papillons sont très fréquens dans les jardins depuis le printems jusqu'à la fin d'Octobre , ainsi que des papillons blancs , qui se nourrissent aussi du chou , lorsqu'ils sont sous l'état de chenilles. Ces papillons voltigent de fleurs en fleurs , de feuilles en feuilles , conduits par trois motifs principaux , celui de rechercher le suc des fleurs , de se chercher les uns les autres pour la multiplication de leur espece , & les femelles pour pondre. Cette pénible fonction exige de ces femelles qu'elles prennent de fréquens repos. On les voit voltiger de la fleur qu'elles vont butiner à la feuille de chou où elles déposent un ou deux œufs ; elles retournent de nouveau sur les fleurs , ou voltigent à travers les airs ; ensuite elles viennent déposer un nouvel œuf. En sorte que ces œufs se trouvent dispersés çà & là sur les feuilles de chou. Qu'on en approche à l'instant où le papillon en sort : on voit un petit œuf long , jaune & piqué debout sur la feuille ; dans certaines années , les feuilles de chou en sont toutes jonchées. C'est là qu'ils éclosent ; les chenilles qui en naissent se cachent pendant le jour & ne viennent à la picorée que la nuit. C'est ce tems qu'il faut saisir pour les surprendre à la lueur d'une lanterne : on les ramasse facilement & on en tire double profit : on en engraisse la volaille , & l'on sauve les choux de leur déprédation.

CHENILLE CLOPORTE. Cette chenille est ainsi nommée, parcequ'elle n'est guere plus grande que les cloportes; son corps est arrondi de la même façon, & son ventre est aplati. On en trouve des especes qui different un peu, sur le chêne & sur l'orme; elles sont d'un beau verd & couvertes d'un poil ferré & très court. Ces chenilles se suspendent par un lien de soie pour se changer en chrysalide. *Voyez*, au mot **CHENILLE**, à l'article **CHENILLES QUI SE LIENT**, l'art qu'elle emploie pour y parvenir. Les papillons de la chenille cloporte de l'orme sont d'un brun clair légèrement rougeâtre, le dessous des ailes inférieures a une bande de petites taches rouges arrondies en œil, au milieu duquel est un petit cercle noir.

CHENILLE COMMUNE. On a donné ce nom à une espece de chenille qui n'est que trop commune presque toutes les années, qui dépouille diverses especes d'arbres de leurs ornemens, qui ronge les jeunes fruits naissans, & les bourgeons de nos arbres fruitiers. Cet ennemi destructeur est d'autant plus à craindre, qu'il multiplie singulièrement; chaque année en fait voir deux générations. Il n'y a presque pas un seul mois où l'on ne puisse trouver de ces chenilles; une seule changée en papillon pond jusqu'à trois ou quatre cens œufs, d'où ou bout de deux mois, sortent autant de chenilles, qui multiplient dans la même progression. Ainsi dès la seconde génération une seule chenille peut être mere d'un million d'enfans. Les diverses retraites de ces chenilles sous leurs différentes formes, sont donc essentielles à connoître afin de détruire en partie par des soins vigilans une nation si redoutable.

La chenille commune est de moyenne grandeur, d'un roux brun; elle se distingue aisément à deux petits mamelons d'un rouge vif, placés sur la partie supérieure du corps. A l'extrémité postérieure, ces mamelons ont un mouvement, mais il paroît que l'usage n'en est pas encore connu. Cette espece de chenilles est du nombre de celles qui vivent en société pendant toute leur vie. Les jeunes chenilles écloses à la fin de l'été, filent de concert une toile, qui leur sert de tente pour se mettre

à couvert, & d'où elles sortent pour aller dévaster les feuilles des environs.

Leurs nids sont formés de toiles qu'elles filent à l'extrémité des branches, qu'elles unissent & entrelassent, ainsi que les feuilles. Lorsqu'elles sentent l'approche de l'hiver; elles garnissent bien leurs nids avec de nouvelle soie. Elles forment plusieurs cellules, dont chacune a sa porte qui donne sur des routes communes qui conduisent dehors; une cellule contient cinq ou six chenilles. C'est ainsi que chaque famille passe l'hiver chaudement; & quoique toute composée de chenilles encore dans leur enfance, ayant au plus deux lignes de longueur, elle résiste aux froids les plus rigoureux, tant à cause de la bonté de leurs nids, que par tempérament. On a exposé ces chenilles à nud à un froid plus rigoureux que celui de 1709, elles y ont résisté parfaitement tandis que d'autres insectes y ont péri.

Dès les mois d'Avril & Mai ces petites chenilles vont dévorer les bourgeons & les feuilles naissantes qui les environnent. Alors les efforts de l'homme deviennent infructueux pour les détruire, l'ennemi se répand & moissonne les plus belles espérances; il n'y a que des pluies froides, qui en les surprenant ainsi dispersées, puissent les détruire, en une matinée ou deux, ainsi qu'on en fit une heureuse expérience en l'année 1731. L'année précédente avoit été si favorable pour leur multiplication, que dès le mois de Septembre, les feuilles des arbres fruitiers, des haies, & des arbres de forêt, paroissoient desséchées; les gens de la campagne attribuoient cet effet au soleil, mais il n'étoit produit que par les légions nombreuses de ces chenilles qui avoient rongé les feuilles; elles résisterent à l'hiver, & dès la mi-Mai elles avoient dépouillé les arbres de la moitié de leurs feuilles. L'allarme étoit générale, les Magistrats donnerent des Ordonnances pour obliger le peuple de porter du secours aux arbres fruitiers, lorsqu'une main invisible nous délivra de ce fléau terrible par des pluies favorables. L'année suivante à peine vit-on de ces chenilles; mais le peu qui échappa du naufrage, n'a que trop renouvelé l'espèce, & nous met dans le cas d'être

attentifs à prévenir de pareils malheurs.

Lorsque le tems de la métamorphose de ces chenilles , qui est vers le mois de Juin , est arrivé , elles se séparent , vont chacune de leur côté , & se filent sur les feuilles des arbres une coque brune , douce au toucher , qui seroit très propre à être cardée ; elles les fabriquent entre des feuilles qu'elles courbent pour couvrir leurs coques , & suppléer à l'épargne de la soie : car cette coque est très mince , ces feuilles courbées sont des indices du lieu de leurs retraites. Au bout de trois semaines elles en sortent en papillon. Ces papillons sont de grandeur moyenne , blancs , & de la classe des nocturnes. La femelle dispose ses œufs avec un art admirable ; elle les dépose sur les feuilles , & à mesure qu'elle pond un œuf , elle l'enveloppe d'une espece de soie jaune. Ce sont les poils qu'elles ont à la partie postérieure qu'elles arrachent par le moyen de leur anus , & qu'elles arrangent pour faire un lit doux & mollet , sur lequel reposent les œufs entassés lit par lit. Ces poils sont fins , soyeux , & si bien arrangés , que cette superficie ne laisse plus voir qu'une belle étoffe de soie , sur laquelle la pluie glisse , & ne fait aucune impression : c'est toujours à un endroit exposé au soleil , que le papillon place son nid. Il se fait remarquer par sa belle couleur jaune & par sa forme , qui tient de celle d'une fève coupée par la moitié , & placée sur sa partie plate. On doit détruire dans les jardins avec diligence & les coques & ces nids : car avant que l'on commence à écheniller , elles ont déjà fait beaucoup de ravage sur les jeunes bourgeons , & sur les boutons à fruit de l'année suivante. Lorsque ces chenilles se répandent dans nos forêts , il n'y a d'autre secours à attendre que du ciel , des oiseaux , des ichneumons & autres Entomophages.

L'étoffe des nids de ces chenilles , dit M. Bazin , est très fournie de soie d'une grande résistance , elle seroit bien propre à être cardée si on vouloit essayer d'en faire quelque usage : On est déjà assuré qu'elle est très propre à faire du papier ; M. Guéttard de l'Académie Royale des Sciences , en a fait l'expérience ; elle a donné au papier toute la force & la beauté qu'on peut désirer ; il ne lui manque qu'un peu de blancheur , qu'il ne seroit peut-être

pas impossible de lui procurer par d'autres préparations.

CHENILLE ÉPINEUSE. Le corps de cette espèce de chenille, au lieu d'être recouvert de poils fins, est garni d'épines dures & pointues. Il y a deux sortes de chenilles épineuses ; les unes sont armées de simples piquants & les autres de piquants branchus. Les unes & les autres vivent ordinairement en société sur les feuilles d'orties ; elles ne font point de coques, mais se suspendent par les pieds de derrière. Dans cette position elles quittent leur peau, & paroissent sous la forme de chrysalides d'une belle couleur. Il en sort de beaux papillons, très fréquens dans les jardins. *Voyez* l'art avec lequel elles se débarrassent de leur peau, au mot général **CHENILLE**, à l'article **CHENILLES QUI SE SUSPENDENT PAR LES PIEDS.**

La chenille à simples piquants est très commune sur les orties ; ses épines qui ne sont que des poils roides & piquans ne font point à craindre pour nos doigts, ils n'ont point l'inconvénient des poils de certaines espèces de chenilles velues. Ces pointes cependant défendent assez bien ces chenilles contre les *mouches ichneumones*. Dans la laborieuse opération du changement de peau, elles sont cachées sous une toile qu'elles ont filée en commun. Lorsqu'elles sont prêtes à se changer en chrysalides, elles se retirent chacune à divers endroits, sur des branches, des feuilles ou autre corps. C'est de ces chrysalides que sortent ces beaux papillons, les plus brillants objets des jardins & des champs. Un rouge brun est la couleur dominante de la partie supérieure de leurs aîles : cette couleur est divisée par des taches noires, jaunes, bleues, violettes, diversement figurées : on est frappé sur-tout d'une espèce d'œil ou tache circulaire, dont un rouge vif occupe le centre : ce rouge est environné d'autres cercles en partie jaunes, en partie bleus.

L'autre espèce de chenille épineuse diffère par ses épines branchues ; chaque épine a une tige principale, d'où partent cinq ou six autres pointes. Elle est sur-tout remarquable par sa tête petite & faite en forme de cœur ; sa chrysalide se distingue facilement par deux espèces de cornes tournées en croissant que l'on voit au bout de la tête. Les espèces de papillons qui en viennent ne sont

pas si brillants que les précédens. Le dessus de leurs ailes est un aurore un peu rougeâtre, sur lequel sont répandues des taches noires; le contour de ces ailes les fait paroître comme déchirées. C'est à des papillons de couleur rouge, qu'on doit attribuer ces pluies de sang, racontées si sérieusement par les anciens; ce sont les papillons des chenilles épineuses qui ont occasionné cette prétendue pluie de sang, qui en l'année 1608, jetta l'allarme aux environs d'Aix en Provence. On vit un jour, sur les murs de la ville, sur ceux des cimetières & des maisons de la campagne, une multitude de taches rouges, qui paroissoient comme autant de gouttes de sang. Il n'en fallut pas davantage à des esprits effrayés, pour se persuader que c'étoit l'effet d'une pluie de sang tombée pendant la nuit. Un Philosophe (M. de Peirelc) qui s'occupoit tranquillement étudier la nature, observa que les papillons des chenilles épineuses qu'il avoit élevées, jettoient, en quittant l'état de chrysalide, une goutte d'une matière sanguinolente. Il la compara à ces taches rouges qui étoient sur les murs, & reconnut à l'instant quelle étoit l'origine de cette prétendue pluie de sang. Le nombre de papillons semblables qui voltigoient dans les airs, acheva de confirmer sa pensée & de dissiper la frayeur.

Nous dirons à cette occasion que tout papillon en quittant son état de chrysalide, se vuide d'une matière liquide, rouge quelquefois, ou d'une autre couleur. Cette liqueur sert à faire croître la Chenille & la Chrysalide; mais elle devient inutile au papillon.

CHENILLE DU FENOUIL. Elle mérite d'être connue, tant à cause de la beauté de son papillon, que pour une singularité qui lui est propre. C'est ordinairement sur le fenouil que se rencontre cette Chenille, à laquelle on trouve une légère odeur de fenouillette. Elle se nourrit aussi sur les feuilles de carotte: elle s'accommode même très bien de celles de ciguë. Le fond de sa couleur est un beau verd, traversé sur chaque anneau par une raie noire qui en fait le contour. Toutes ces raies noires sont coupées chacune en six endroits par des taches d'un rouge orangé. Cette Chenille fait sortir, lorsqu'il lui plaît, d'entre sa tête,

& son premier anneau, une corne à deux branches, qui partent d'un même tronc, & ont assez bien, lorsqu'elles sont forties en entier de la tête, la figure d'un Y. Ces cornes sont de couleur rougeâtre & de substance charnue comme celles des limaçons, capables à-peu-près des mêmes mouvemens de sortir & de rentrer entièrement dans le corps. Ces cornes leur sont sans doute de quelque usage, mais que l'on ignore encore. Cette espèce de Chenille est du nombre de celles que l'on voit quelquefois se manger.

Le papillon qui naît de la Chrysalide anguleuse de cette Chenille, est un des plus beaux : le citron, & un beau noir sont ses seules couleurs ; mais elles sont distribuées d'une manière agréable. Ses aîles inférieures sont ornées d'un œil feuille morte, nué & entouré de bleu, suivi de six taches, dont les unes sont rondes & les autres taillées en croissant, & du plus beau bleu. Lorsque ce papillon tient ses aîles élevées & appliquées l'une contre l'autre, il semble qu'elles se terminent par une queue. Ces Chenilles, loin de faire tort, donnent des papillons qui sont l'ornement des jardins.

CHENILLE DE HAIES, qui vit en société. Voyez son Histoire au mot général **CHENILLE**, à l'article de la *Construction des Coques*.

CHENILLE, surnommée la *Livrée*. C'est une espèce de Chenille, à laquelle les Jardiniers ont appliqué ce nom qui répond assez bien à ses couleurs : elle se reconnoît à un petit filet blanc qui règne sur le milieu, & tout le long du dos, accompagné de chaque côté d'une bande bleue, bordée de part & d'autre, d'un cordonnet rougeâtre. Cette Chenille est à demi-velue : sa tête & sa partie postérieure sont bleuâtres.

Cette espèce de Chenille n'est, dans certaines années, malheureusement que trop commune dans les jardins. Elle est avide des feuilles de toutes les espèces d'arbres fruitiers, & elle s'accommode aussi des feuilles d'un très grand nombre d'autres arbres. Il est intéressant de savoir les endroits où l'on trouve réunis ces ennemis naissans, afin de les détruire dans leurs berceaux.

Il n'est personne qui n'ait observé quelquefois autour des jeunes branches des arbres, une espèce d'anneau de

la largeur de cinq à six lignes ; cet anneau est formé par quatorze & jusqu'à dix-sept rangs d'œufs , arrangés en lignes spirales , mais très serrés : il contient quelquefois jusqu'à deux à trois cents œufs.

Voilà le nid dangereux qu'il faut détruire , & cependant qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. C'est le papillon femelle qui dispose les œufs avec cet ordre , & qui les unit tellement par une espece de mastic qui sort de son corps , qu'il ne reste pas le moindre vuide entr'eux. Cet anneau d'œufs , quoique solide , n'est pas adhérent à la branche ; car on peut le faire tourner comme une bague autour du doigt.

C'est de ces œufs pondus en automne , & qui résistent aux froids les plus rigoureux , que naît une société nombreuse de chenilles , qui , dans leur enfance , vivent fraternellement : elles filent de concert des toiles autour d'elles qui leur forment des especes de tentes : elles y font entrer quelques feuilles qui sont à leur portée , & font leurs repas en toute sureté à l'abri des orages & des animaux mangeurs d'insectes. Lorsque ces feuilles sont dévorées , la famille se transporte plus loin , & y recommence son ravage ; en peu de jours un arbre en buisson , est dégarni de feuilles. Dans le tems de leur repos , ou pendant leur digestion , on leur voit faire un mouvement singulier dont la raison est inconnue : toutes ensemble , & comme de concert , donnent en l'air en tous sens des coups de têtes extrêmement brusques , & même assez forts pour faire résonner les parois d'une cloche de verre , sous laquelle on les tiendroit enfermées. Parvenues à leur grandeur , elles se dispersent , & chacune songe à construire sa coque. C'est , pour l'ordinaire , au mois de Juin.

Les coques de cette espece de Chenille ont quelque ressemblance avec celles des vers à soie : elles sont d'un jaune clair ; couleur qui ne leur vient point de la matière même , mais qui est produite par une poudre que la Chenille tire de son corps , & qu'elle fait pénétrer dans le tissu de la coque , qui , sans cela , seroit transparente. Au bout d'un mois & plus , il en sort des papillons mâles & femelles ; en partie d'un clair tirant sur l'agate , &

en partie isabelle ; le mâle se distingue par sa couleur plus claire & par son activité ; car la femelle est de l'espece de celles qui ne font point usage de leurs ailes.

CHENILLE A MANTEAU ROYAL. C'est une Chenille , à laquelle on a donné ce nom , parceque dans un certain tems , on remarque sur les anneaux de son corps des taches qui , lorsqu'elles sont développées , représentent assez bien des fleurs de lis. Ces especes de fleurs de couleur rougeâtre , relevée par des traits d'un jaune clair , se détachent très bien sur cette Chenille qui est de couleur très brune. A mesure que l'animal grandit , toute cette pompe royale disparoît ; en cinq ou six jours on la voit naître & s'évanouir : c'est la fortune du Roi Théodore , ainsi que le dit très agréablement M. Bazin. De presque lisse qu'étoit cette Chenille dans sa premiere jeunesse , elle devient en croissant couverte de longs poils très fins , qui occasionnent des démangeaisons à la peau des personnes qui les touchent , mais sans causer d'enflure. On se débarrasse facilement de cette incommodité en se frottant les doigts avec un peu d'huile , & les essuyant. Cette Chenille emploie à la construction de sa coque , le même art que la *Chenille Marte*. Voyez ce mot.

La coque de cette Chenille se trouve entre les feuilles des diverses plantes dont elle se nourrit , telles que le poirier , la ronce , le charme , le troesne & l'épine : cette coque est remarquable par sa forme de poire , un peu renflée du côté de la queue : elle est environ d'un pouce & demi de longueur , tapissée en dedans d'une soie très fine , satinée , & couleur de gris de perle. Les papillons qui sortent de ces especes de coques sont des phalenes. Ils sont l'un & l'autre de couleur jaune , mais plus foncée dans le mâle. Un caractère remarquable dans l'une & l'autre espece , est un œil blanc , bordé de noir , placé au milieu de chaque aîle supérieure. Le Manteau Royal n'est point du nombre des Chenilles redoutables pour les jardins & les campagnes.

CHENILLE MARTE. On a donné ce surnom à une espece de Chenille très velue , dont la couleur , l'épaisseur & la longueur des poils , répondent très bien à

l'idée que nous avons de l'animal qui porte ce nom. On peut voir cette espece de Chenille dans les prés depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre.

C'est entre les feuilles des plantes basses, telles que le gazon, le tréfle, l'ortie, dont elle fait sa nourriture, que l'on trouve sa coque. Elle est petite, proportionnellement à l'animal qui est dès plus grands de son genre; aussi, lorsqu'elle la construit, est-elle continuellement pliée en deux. Sa coque est composée d'une étoffe, moitié soie & moitié poils de chenille. Presque toute Chenille qui va se changer en chrysalide, cherche à se procurer une enveloppe douce, soyeuse, propre à recevoir les membres délicats de la chrysalide. Cette Chenille velue commence, ainsi que plusieurs autres de même espece, à filer autour d'elle un tissu soyeux, mais dont les mailles sont lâches; elle se débarrasse ensuite de ses poils, qu'elle fait entrer dans les mailles: elle s'épile absolument, & tapisse l'intérieur de sa coque d'une couche soyeuse. C'est de cette coque qu'une Chenille, née au commencement de l'été, après avoir passé par l'état de chrysalide, paroît dans le mois d'Août sous la forme d'un papillon nocturne. Le mâle ne differe de la femelle que par les antennes plus belles & plus fournies; prééminence attachée au sexe masculin chez les papillons. Cette espece de Chenille frugale ne fait tort ni à nos jardins ni à nos vergers. C'est une des trois especes, ainsi que le Manteau royal & les Processionnaires, qu'on ne doit manier qu'avec circonspection, parceque leurs poils, ainsi que leurs coques, occasionnent des démangeaisons très vives.

CHENILLE MINEUSE DES FEUILLES DE VIGNE. Cette Chenille, observée à Malthe par M. Godeheu de Riville, est très singuliere, parcequ'elle differe absolument de toutes les autres Chenilles connues. La Mineuse est assez petite; elle loge & se nourrit entre les deux épidermes des feuilles: elle y forme une galerie, ce qui la fait nommer *Mineuse*: elle se nourrit de la substance intérieure des feuilles. Lorsque le tems de sa métamorphose approche, elle coupe deux portions d'épiderme de feuilles en forme ovale: elle les unit avec de la soie, & en fait une coque, mais qu'elle laisse ouverte

par un bout. C'est ici qu'elle nous présente sa plus grande singularité ; n'étant point pourvue de pattes comme les reignes , ni de crochets , elle a recours à une industrie , à l'aide de laquelle elle marche en toutes sortes de positions , même sur les corps les plus polis. Elle avance son corps hors de sa coque , forme une monticule de foie ; & par le moyen de son fil qui y est attaché , elle attire sa coque à elle : elle réitere toujours la même manœuvre , & voyage de la sorte ; la trace de sa marche est marquée par des monticules de foie à demi-ligne de distance les uns des autres. Cette Chenille , après avoir passé par l'état de chrysalide , se change en un petit papillon fort joli , dont la tête , les pattes & le corps sont argentés ; le fond de ses aîles est d'un beau noir. Cette Chenille a aussi ses ennemis ; ce sont de petits ichneumons fort jolis , dont le corps est tacheté de jaune & d'un très beau rouge.

CHENILLE A OREILLES. C'est une espèce de Chenille de moyenne grandeur , demi velue , chargée de tubercules sur lesquels s'élevent de petits bouquets de poils noirs hérissés. Deux tubercules plus éminens , placés au deux côtés de la tête , sont surmontés d'une touffe de poils , qu'on seroit tenté de prendre pour des oreilles ; ce qui lui a fait donner le nom de *Chenilles à oreilles*. Heureusement la durée de la vie de cette espèce de Chenilles n'est pas longue ; car lorsque la saison est favorable pour leur multiplication , elles ravagent de préférence les pommiers & les chênes. Cette Chenille commence à paroître en Avril ; vers Juin & Juillet , elle file sa coque qui n'est presque qu'un réseau. A la fin de ces mois , sortent des papillons des deux sexes. Le mâle plus petit , tire sur la couleur d'agate : il est vif & ami du plaisir. La femelle est d'un blanc sale ; quoique pourvue d'aîles , elle ne vole point ; elle est lourde , massive & surchargée du poids de ses œufs. Elle dispose ses œufs avec le même art que la *Chenille commune*. Voyez ce mot.

C'est vers le mois d'Août que l'on peut remarquer sur le tronc des arbres des plaques larges de plus d'un pouce , & couvertes d'un poil gris blanc ; ce sont là les nids des œufs qu'il faut détruire , si l'on ne veut dès le prin-

tems en voir sortir nombre de Chenilles, qui se dispersent à l'instant de leur naissance pour ne plus se réunir, & qui vont ravager les vergers.

CHEILLE DU PIN. C'est une espèce de Chenille qui a été mise par M. de Réaumur au rang des processionnaires. Elle se trouve aux environs de forges, dans le pays de Gex, entre le Mont-Jura & la Suisse. Ces Chenilles sont velues, d'une couleur roussâtre, longues d'environ quinze lignes. Les divers avantages qu'elles réunissent, pourroient nous les rendre très utiles. Elles filent en société des cocons de la grosseur d'un melon ordinaire, dont on peut tirer de fort belle & bonne soie : elles ne s'attachent point à d'autres arbres que les pins sauvages ; arbres communs en France, & qui croissent dans les lieux les plus stériles ; mais il est difficile de détacher ces cocons des arbres, car ils ont toujours pour centre une branche de l'arbre droite & semblable à une quenouille à filer. Le plus court sans doute, seroit de couper les branches. Les jeunes Chenilles travaillent de concert depuis le printems jusqu'à l'entrée de l'hiver, & même quelque tems après les premières neiges ; ce qui fait présumer qu'elles pourroient fournir de la soie presque toute l'année dans la partie méridionale du Royaume, comme la Provence, le Bas Languedoc & le Roussillon. Si cette conjecture étoit vraie, de quelle utilité seroient ces insectes ? Si les Chenilles sont en état de fournir de la soie à raison de leur nourriture, ces arbres étant vivaces la nourriture ne leur manque en aucun tems. Ce ne sera que le tems qui pourra nous apprendre le succès de semblables expériences. M. de la Rouviere, Auteur d'un Mémoire sur ces Chenilles, paroît n'avoir eu aucune connoissance du papillon : il pense même que cette Chenille ne devient jamais papillon. Mais il me semble que dans l'histoire des insectes, on ne connoît aucune véritable chenille qui ne se change en papillon. Comment celle-ci se multiplieroit-elle, puisque toute chenille est dépourvue des parties propres à la génération ?

On fit, il y a quelques années, de très bons bas de la soie en question, quoiqu'elle ne fût ni décreusée, ni dévidée, mais arrachée à la main & filée. L'art ne

pourroit-il pas travailler ici avec succès à perfectionner l'ouvrage de la Nature ? Cette soie est très forte & d'un blanc argenté , sur-tout lorsqu'on a soin de la ramasser avant les neiges. On a vu des cocons de soie sur les pins qui sont dans le Jardin du Roi à Montpellier. Avec quel plaisir tout bon Citoyen verroit-il s'élever cette nouvelle branche de commerce , dans les endroits plantés de pins , dits vulgairement *Pinades* ? Mais le Gouvernement seul a le pouvoir d'animer & d'encourager les premières tentatives , qui sont toujours difficiles & dispendieuses.

CHENILLE PROCESSIONNAIRE. C'est une des espèces de Chenilles qui vivent en société pendant toute leur vie. Chaque couvée , qui comprend depuis cinq jusqu'à sept cens individus , ne se définit jamais. La Processionnaire est d'une moyenne grandeur : elle est d'un brun presque noir au-dessus du dos , & blanchâtre sur les côtés & sur le ventre , chargée sur le dos de poils blanchâtres , & très longs , disposés en aigrettes ; ces Chenilles choisissent par préférence les chênes , ceux sur-tout qui sont sur les lizieres. Elles filent de concert une toile , qui leur sert de domicile , où elles vivent & travaillent en bonne intelligence ; ce n'est que la nuit qu'elles sortent de leur nid pour se promener & aller ronger les feuilles de chêne des environs. La provision leur manque-t-elle , elles se mettent en marche le soir pour passer d'un chêne à un autre.

C'est un spectacle fort agréable pour un amateur d'histoire naturelle , de les surprendre dans leurs voyages. On les voit observer , pendant toute leur route , une marche réglée. Il y en a toujours une en tête qui est comme le chef de la troupe ; celle ci est suivie immédiatement de deux autres qui marchent de front ; ces deux là le font de trois , qui le font de quatre , & ainsi de suite , tant que la largeur du terrain le permet. L'ordre de cette marche n'est pas toujours le même : il varie quelquefois ; mais toujours observent-elles de tenir leurs rangs si serrés , que les soldats les mieux disciplinés ne marchent pas avec plus d'ordre. La régularité de leurs marches leur a fait donner , par M. de Réaumur , le nom de *Processionnaires* ou *Evolutionnaires*.

Après avoir passé ainsi les deux tiers de leur vie à

aller de place en place , elles filent , pour leur dernier domicile , une toile qu'elles doublent & redoublent : elles y pratiquent deux ouvertures , l'une pour entrer & l'autre pour sortir ; c'est sous cette tente qu'elles construisent chacune leurs coques , dont l'assemblage forme des especes de gâteaux Ce nid ressemble à une vieille toile d'araignée. Quoiqu'assez remarquable par son volume , car il a quelquefois plus d'un pied & demi de long sur près d'un demi-pied de large , lorsqu'on le regarde sans attention , on le confond facilement avec de grosses bosses qui se forment sur le tronc des arbres.

Cette espece de Chenille est fort velue , & plus dangereuse que toutes les autres. Les nids qu'elle forme sont encore plus à craindre par les démangeaisons qu'ils peuvent causer. Ces especes de Chenilles font entrer dans la composition de leurs coques , les poils dont elles étoient couvertes. Ces poils qui , lorsqu'ils étoient sur l'animal , étoient doux , foyeux , se durcissent , se réduisent en pointes très fines ; en sorte que lorsqu'on vient à enlever ou à ouvrir ces nids , il s'éleve un nuage de ces petites pointes , qui entrent dans la peau de ceux qui sont aux environs , & ils y occasionnent de fortes démangeaisons : si même il arrive qu'ils s'attachent à des parties délicates , telles que les paupieres , ils y causent des inflammations qui durent quatre ou cinq jours. M. de Réaumur a éprouvé une fois , avec succès , de frotter rudement avec du persil les endroits douloureux ; ce qui a adouci sur-le-champ les démangeaisons cuisantes , & les a rendues de peu de durée. Cet avis n'est pas hors de propos pour les Amateurs d'Histoire naturelle. Les papillons qui naissent de ces especes de Chenilles , sont des phalènes , qui portent leurs aîles en toit : ils n'ont point de trompe ; leurs antennes ont des barbes. Les couleurs de leurs aîles sont mêlées de gris & de noir , disposées par ondes & par taches. Le mâle & la femelle ne different presque point.

CHENILLE DU SAULE A DOUBLE QUEUE. C'est une espece de chenille assez rare & des plus curieuses , tant par ses attitudes singulieres , que par le bisarre arrangement de ses couleurs , & le jeu de ses queues. Cette es-

pece de chenille dans son enfance est entièrement noire : on remarque sur sa tête deux especes de cornes , qui ont assez l'air de longues oreilles ; à la seconde mue , on peut observer que ces longues oreilles ne sont que des tubercules surmontés d'un petit bouquet de poil ; au troisieme & dernier changement de peau , on les voit absolument disparoître. Si la nature ne fait rien en vain , il faut que ces tubercules , d'un usage d'abord utile à la chenille , mais inconnu pour nous , lui deviennent pour lors inutiles.

Dès l'enfance de cette chenille , ainsi qu'à l'âge où elle a pris toute sa longueur qui est de deux pouces & plus , on observe à sa partie postérieure une double queue. Elle consiste en deux tuyaux droits , un peu plus gros à leur origine qu'à l'autre bout , de matiere solide , mais creux , hérissés en dehors du côté du dos de plusieurs rangs d'épines. La chenille fait sortir de ces étuis des filets couleur de pourpre , qu'elle allonge , raccourcit , replie & fait jouer en tous sens à volonté , il paroît que ces queues lui servent d'armes défensives. M. de Réaumur surprit un jour une de ces chenilles dans l'instant où une mouche vint se poser sur son corps ; aussi-tôt elle fit sortir avec vitesse un de ces filets , & le dirigea à l'endroit où étoit la mouche , comme si elle eut voulu lui donner un coup de fouet , & la mouche partit sur-le champ.

Cette espece de chenille marche peu , son attitude approche un peu de celle qu'on a nommée *sphinx*. Les parties charnues du premier anneau lui forment comme une espece de coeiffe , où le blanc , le couleur de rose & le noir se trouvent mélangés. Suivant les observations de M. Geer correspondant de l'Académie , cette chenille a auprès de la tête une fente transversale , d'où elle fait sortir , lorsqu'on la touche , quatre especes de mamelons charnus , qui lancent au loin une liqueur dont on verra l'usage ci-dessous. La partie supérieure du corps , est d'un pourpre de diverses nuances ; ces chenilles font leur nourriture ordinaire de feuilles de saule ; mais , dit M. Bazin , elles me firent voir un jour que leur goût n'étoit pas fixé à ces especes de feuilles. J'en trouvai deux

qui rongeoient de grand appétit une feuille de papier qu'un valet avoit laissée par mégarde dans le poudrier où je les nourrissois.

Cette chenille est de celles qui font leur premier repas de la peau qu'elles viennent de quitter ; elle ne se dépouille point de sa peau , à la maniere des autres , en la faisant gonfler & crever sur le dos ; son vieux crane se détache d'abord de sa tête en entier comme un bonnet : on voit avec étonnement que cette tête grossit un moment après au point d'être trois fois plus grosse qu'elle n'étoit sous son ancien crane. La chenille se retire de sa vieille peau comme d'un sac. Quelquefois elle perd dans cette opération une de ses queues ou elle les retire mutilées , tant elles se détachent difficilement de leurs étuis. Cette perte ne fait point mourir la chenille , & le papillon qui en naît n'est point mutilé , parceque la queue est une de ces parties qui deviennent inutiles à la chenille lorsqu'elle est dans l'état de chrysalide.

La chenille du saule mise dans une boîte de bois , la ronge pour s'y creuser une espece de cavité qui fait partie de sa coque ; elle en forme l'autre partie avec les copeaux qu'elle cimente au moyen d'une gomme soyeuse ; elle se trouve ainsi renfermée dans une coque de bois très dure & très solide : c'est dans ce tombeau qu'elle subit ses métamorphoses. Après y avoir resté plusieurs mois , le papillon se prépare à en sortir , & il en vient à bout , quoique dépourvu d'armes tranchantes. M. Bonnet a observé , dans un mémoire imprimé dans le deuxième tome de ceux présentés à l'Académie , que la liqueur dont nous avons parlé , étoit un véritable acide. Elle rougit les fleurs de chicorée sauvage , elle fait sur la langue l'impression du vinaigre , elle coagule le sang dans une légère plaie ; si l'on verse une goutte de cette liqueur dans l'esprit-de-vin , il se fait une coagulation sensible ; ces caracteres d'acide bien marqués doivent attirer l'attention des personnes qui croient que le corps animal ne contient aucun acide hors des premières voies. Outre les divers usages d'utilité que cette liqueur a vraisemblablement pour cette chenille , il paroît qu'elle sert aussi de dissolvant au papillon pour rammollir le tissu de sa coque & se faire jour : la preuve en est que M. Bon-

net a rammolli très sensiblement des portions de coques de cette chenille , sur lesquelles il a fait tomber de cette liqueur. M. Lyonet , Avocat & déchifreur des Patentes à la Cour des Etats Généraux des Provinces Unies , a sans doute trouvé dans cette espece de chenille des proportions qui lui ont paru favorables aux observations anatomiques ; il en a fait , il y a six ans , une exacte anatomie , qu'il a exposée en figures dans un ouvrage in 4^o. avec des détails qui font tout à la fois l'éloge de sa patience & de son talent : reste à savoir si toutes les chenilles des diverses contrées se ressemblent au point de rendre générale la conséquence que M. Lyonet prétend tirer d'après la seule espece qu'il a analysée.

CHENILLE surnommée **LE SPHINX**. On lui a donné ce nom à cause de son port assez ressemblant à celui que les Peintres & les Sculpteurs donnent ordinairement à l'animal fabuleux qui porte ce nom. Cette chenille est rase & de la plus grande espece : lorsqu'elle est parvenue à son entier accroissement (qui arrive ordinairement vers la fin d'Août ,) elle est longue de trois pouces & plus ; elle est d'un beau verd , ornée de chaque côté de sept grandes boutonnières , parties blanches , partie gris de lin. Sa tête est ceinte d'un ruban noir ; elle porte une corne sur l'extrémité du corps : on la trouve ordinairement sur le troërne , quoiqu'elle puisse se nourrir aussi de feuilles de lilas & de pommier. Lorsqu'elle n'est point occupée à manger , elle porte sa tête haute , ce qui la fait ressembler au sphinx.

En Septembre quand cette chenille est prête à se métamorphoser , ses belles couleurs commencent à disparaître ; elle entre dans la terre , elle en lie les parties avec quelques fils , & s'y change en une de ces chrysalides remarquables par une espece de nez fait en trompe qui leur pend sur la poitrine. De cette chrysalide sort , dix à onze mois après , un papillon nocturne fort beau ; ses ailes qu'il porte bien étendues , laissent appercevoir le dessus de son corps , dont chaque anneau , séparé par un bordé noir , est orné d'un couleur de rose nué. Ses ailes inférieures qui sont les plus belles , sont en partie d'un rouge tirant sur le couleur de rose , dont les nuances sont variées. Le dessus des ailes supérieures a plus de brun , mais

relevé d'ondes rougeâtres , & de taches ondées d'un beau noir.

CHENILLE DU TITIMALE. Cette chenille mérite d'être connue pour sa beauté. Parvenue à sa grosseur naturelle , elle a quelquefois trois pouces & demi de longueur. Elle est parfaitement rase , les anneaux de son corps sont d'un beau noir piqueté de points jaunes. Chaque anneau est séparé par une bande d'un noir velouté , & cette bande est ornée de trois taches , dont deux sont blanches & une rouge. Une raie rouge regne le long de son dos ; ses jambes , le dessous de son ventre , le chaperon qui couvre son anus , les deux tiers de la corne qu'elle porte à son extrémité extérieure , & sa tête , sont d'un beau rouge ; toutes ces couleurs ont le luisant du vernis. Dans la première jeunesse , les couleurs de cette chenille sont plus douces : les parties que nous avons dit être d'un beau noir , sont d'abord d'un verd tendre , & celles qui parviennent au rouge , ne sont d'abord que d'un beau jaune.

Cette belle chenille est commune dans certains cantons ; on ne la trouve ordinairement que sur le Titimale à feuilles de cyprès. Au défaut des feuilles de cette plante , on peut lui donner des feuilles de l'espèce de Titimale que les paysans nomment *Epurge* , & dont le lait a beaucoup plus d'âcreté. Cet insecte boit avec délice un lait qui laisse sur nos organes une impression de feu insupportable , & qui nous purgeroit avec la dernière violence. C'est dans les mois de Mai & de Juin que l'on trouve cette espèce de chenille , qui dans la même année donne une seconde génération. Elle file sa coque en terre , & il en sort un papillon fort beau , mais les couleurs de la femelle sont plus brillantes ; ses ailes sont d'une belle couleur d'olive , relevée par un rouge de lilas ; ces couleurs ont un œil velouté qui contribue encore à les embellir. Ce papillon est nocturne , il ne s'éveille qu'après le soleil couché , son vol est remarquable en ce qu'il est droit & roide , il ressemble tout-à-fait à celui d'un oiseau.

CHENILLE A TUBERCULES. C'est la plus belle espèce de chenilles : elle tire son ornement de boutons étoilés que l'on nomme tubercules. On rencontre une

de ces especes de chenilles sur le poirier , sa longueur est quelquefois de trois pouces & plus , elle est d'un verd un peu jaunâtre , la tête de ses tubercules est d'un bleu de turquoise : on seroit tenté de les prendre pour autant de pierreries , ils sont environnés de cinq poils fort courts qui forment une étoile , du centre de laquelle s'éleve un long poil terminé par un petit bouton , un chaperon rouge recouvre son anus.

Cette chenille se file une grosse coque qui présente des singularités intéressantes , ainsi qu'on le verra à la fin de cet article. De la chrysalide renfermée dans cette coque , & qui y passe l'hiver , on voit sortir au mois de Mai un papillon superbe de la plus grande espece qui porte le nom de *Grand Paon*. On l'apperçoit rarement dans les jardins pendant le jour , parceque c'est un papillon nocturne. Plusieurs nuances de brun , de gris , de rougeâtre , sont agréablement mélangées sur ses ailes , qui ont quelquefois , étant étendues , cinq pouces de longueur : on remarque principalement sur ses ailes quatre grands yeux très bien nuancés. Sa grandeur le fait facilement distinguer du *moyen Paon* & du *petit Paon* , dont les couleurs assez semblables sont plus claires : les chenilles d'où viennent ces papillons sont à tubercules.

Sur une de ces chenilles de couleur verte , à tubercules jaunes , ou couleur de rose , & ornée de bandes d'un noir velouté , s'attache une petite mouche grise à tête rouge , du genre des *ichneumons* , qui dépose ses œufs & les cole sur le corps de la chenille : on peut les y observer comme des points blancs. Lorsque les vers sont éclos , ils percent la chenille & s'introduisent dans son corps pour se nourrir de sa substance. C'est ainsi que l'attente du curieux qui les élève , est souvent trompée. Ces chenilles sont rares ; par conséquent font peu de dégât.

La chenille à tubercules construit une coque dont la structure est des plus admirables. Tous les cas , tous les inconvéniens sont prévenus dans la construction de cette coque ; la chenille s'y met à l'abri de l'insulte des insectophages , qui pourroient l'attaquer pendant son nouvel état de foiblesse qui dure neuf mois. Elle se ménage le moyen de sortir d'une prison si forte

& si bien close, par la même ouverture qui empêche tout autre insecte d'y entrer, & qu'elle se ménage en la filant, comme si elle avoit pu prévoir qu'étant papillon, elle ne sera point pourvue d'organes propres à en percer les murs. Cette coque est tissue de soie brune & faite en forme de poire. La pointe de cette poire est terminée par des bouts de fils réunis en pointe, mais qui ne sont point collés les uns contre les autres. Dans l'intérieur de la coque se trouve un second rang de pointes disposées de même & ayant le même jeu. Ces fils imitent fort bien les osiers de ces nasses disposées comme plusieurs entonnnoirs rentrant les uns dans les autres; le poisson y entre facilement, parceque les baguettes se prêtent; mais lorsqu'il est passé, elles se réunissent en pointe, lui piquent le nez, & lui ferment le passage par où il étoit entré. Ce que nous faisons pour attrapper le poisson; cette chenille le fait pour n'être point attrappée par ses ennemis. Les fils réunis en pointe qui ferment l'extrémité de sa coque, empêchent l'ennemi d'entrer. Le papillon veut-il sortir? Il ne fait qu'un léger effort pour écarter ces fils qui étant souples, prêtent comme des ressorts, & reviennent à leur premier état lorsque le papillon en est sorti; en sorte qu'on ne peut distinguer qu'au poids une coque vuide d'une coque pleine. Cette coque a été très bien nommée *coque en nasse*.

CHENILLE-PLANTE, *Scorpioides* On donne ce nom à une plante rampante qui croît aux lieux secs & arides du Languedoc, & qui pousse des tiges velues à la hauteur d'un pied, revêtues de quelques feuilles semblables à celles de la percefeuille. Ses fleurs sont petites, légumineuses & jaunes, elles sont suivies par des gousses velues, de couleur obscure, & qui ont la figure d'une chenille roulée sur elle-même, d'où est venu le nom de cette plante. Chacune de ces gousses est composée de plusieurs piéces attachées bout à bout & contenant chacune une semence taillée en rein: cette plante est alexipharmaque.

CHERMES Voyez **KERMÈS**.

CHERSÆA. C'est un serpent des plus dangereux, en ce que la morsure qu'il fait est brulante comme du feu & même mortelle. Celui qui en est mordu, reste immo-

bile comme par une espece d'enchantement : il est attaqué de sanglots , change de couleur , se sent étourdi , perd la connoissance ; ses membres se glacent ; il s'endort ; bientôt il est attaqué de palpitations de cœur , de grandes douleurs ; ses poils tombent & ses chairs pourrissent : ils devient ensuite affligé du cours de ventre , & meurt bientôt après.

CHERVI ou GYROLE , *Sifarum*. C'est une plante qu'on cultive dans les jardins potagers , & qui fleurit au mois de Juin. Sa racine est composée de plusieurs navets ridés , faciles à casser , longs de six pouces , gros comme le doigt , attachés à un collet en maniere de tête , de couleur blanche , d'un goût très doux , sucré , agréable & bons à manger. Ses tiges sont cannelées , grosses , & hautes de deux pieds : ses feuilles sont petites , vertes , légèrement crenelées , & attachées plusieurs à une côte , comme au panais. Ses fleurs naissent en ombelles aux sommités : elles sont odorantes & disposées en rose. Ces fleurs sont suivies de petits fruits , composés chacun de deux graines oblongues , un peu plus grandes que celles du persil , étroites , cannelées sur le dos , & de couleur obscure. Les racines sont d'usage sur les meilleures tables , frites , cuites dans le lait , dans les bouillons , &c. Pline le Naturaliste nous apprend que l'Empereur Tibere les aimoit tellement , qu'il les exigeoit des Allemands en forme de tribut annuel. Boheraave , dans son Traité des plantes du Jardin de Leyde , regarde ces racines non-seulement comme vulnéraires , mais comme le meilleur remede que l'on puisse employer pour le crachement & le pissement de sang.

CHEVAL , *Equus* , animal quadrupede , du genre des solipedes , connu de tout le monde par la beauté de sa taille , la docilité de son caractère , & l'utilité infinie dont il est à l'homme.

La domesticité du Cheval est si ancienne , qu'on ne trouve plus de chevaux sauvages dans toutes les parties de l'Europe. Ceux que l'on voit par troupes en Amérique sont des chevaux domestiques & Européens d'origine , que les Espagnols y ont transportés , & qui s'y sont multipliés ; car cette espece d'animaux manquoit au nouveau monde , ainsi que les Espagnols le remarquerent
d'abord

d'abord par la frayeur des Mexicains & des Peruviens ; qui , les voyant montés sur des chevaux , les prirent pour des Dicux. Ces animaux se font très bien multipliés dans ce climat. On en voit quelquefois dans l'Isle de Saint-Domingue des troupes de plus de cinq cens qui courent tous ensemble. Lorsqu'ils apperçoivent un homme , ils s'arrêtent tous ; l'un d'eux s'approche à une certaine distance , souffle des naseaux , prend la fuite , & tous les autres le suivent.

Ces animaux , quoique rendus à la Nature , paroissent , dit-on , avoir dégénérés , & être moins beaux que ceux d'Espagne , quoiqu'ils soient de cette race. Peut-être ce climat leur est-il moins favorable pour l'élégance de la forme. Quoi qu'il en soit , ces chevaux sauvages sont beaucoup plus forts , plus légers & plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques : ils ont , dit M. de Buffon , ce que donne la Nature , la force & la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner , l'adresse & l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce ; ils sont seulement fiers & sauvages : ils prennent de l'attachement les uns pour les autres : ils ne se font point la guerre entre eux , & vivent en paix , parceque leurs appétits sont simples & modérés , & qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Les habitans de l'Amérique prennent les chevaux sauvages dans des lacs de corde qu'ils tendent dans les endroits que ces animaux fréquentent : si le Cheval se prend par le col , il s'étrangle lui-même si on n'arrive pas assez tôt pour le secourir. On attache l'animal fougueux à un arbre , & en le laissant deux jours sans boire ni manger , on le rend docile ; & même avec le tems , il devient si peu farouche , que s'il se trouve dans le cas de recouvrer sa liberté , il ne devient plus sauvage , & se laisse reprendre par son maître.

La plus noble conquête , dit M. de Buffon , que l'homme ait jamais faite , est celle de ce fier & fougueux animal , qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître , le Cheval voit le péril & l'affronte : il se fait au bruit des armes : il l'aime ; il le cherche , & s'anime de la même

ardeur : il partage aussi ses plaisirs à la chasse , aux tournois & à la course : il brille & il étincelle ; mais docile , autant que courageux , il ne se laisse point emporter à son feu : il fait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide , mais il semble consulter ses desirs , & obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit , il se précipite , se modere ou s'arrête , & n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être , pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui fait même la prévenir , qui , par la promptitude & la précision de ses mouvemens , l'exprime & l'exécute ; qui sent autant qu'on le desire , & ne rend qu'autant qu'on veut ; qui se livrant sans réserve , ne se refuse à rien , sert de toutes ses forces , s'excede , & même meurt pour mieux obéir.

*Description des qualités essentielles qui forment un
beau Cheval.*

L'attitude de la tête & du col contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps , à donner à un cheval un noble maintien. Une belle encolure doit être longue & relevée , & cependant proportionnée à la taille du cheval. Lorsqu'elle est trop longue ou trop menue , les chevaux donnent ordinairement des coups de tête ; & quand elle est trop courte & trop charnue , ils sont pesans à la main. Pour que la tête soit le plus avantageusement placée , il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon. La tête doit être sèche , & menue sans être trop longue ; les oreilles peu distantes , petites , droites , immobiles , étroites , déliées & bien plantées sur le haut de la tête ; le front étroit & un peu convexe ; les salières remplies , les paupières minces ; les yeux clairs , vifs , pleins de feu , assez gros & avancés à fleur de tête ; la prunelle grande ; la ganache décharnée & un peu épaisse ; le nez un peu arqué ; les naseaux bien ouverts & bien fendus ; la cloison du nez mince ; les lèvres déliées ; la bouche médiocrement fendue ; le garrot élevé & tranchant ; les épaules sèches , plates & peu serrées ; le dos égal , uni , insensiblement arqué sur la longueur , & relevé des deux côtés de l'épine qui doit

paroître enfoncée ; les flancs pleins & courts ; la croupe ronde & bien fournie ; la hanche bien garnie , le tronçon de la queue épais & ferme ; les bras & les cuisses gros & charnus ; le genou rond en devant ; le jarret ample & évidé ; les canons minces sur le devant & larges sur les côtés ; le nerf bien détaché ; le boulet menu ; le fanon peu garni ; le paruron gros & d'une médiocre longueur ; la couronne peu élevée ; la corne noire , unie & luisante ; le sabot haut ; les quartiers ronds ; les talons larges & médiocrement élevés ; la fourchette menue & maigre , & la sole épaisse & concave.

Remarques sur les perfections & imperfections d'un Cheval.

Il y a peu de Chevaux dans lesquels on trouve rassemblées toutes les perfections dont on vient de parler. Lorsqu'on achete un Cheval , il y a plusieurs observations à faire pour n'être point trompé , & reconnoître tous les défauts : mais ce détail seroit déplacé ici. Comme il y a peu d'animaux qu'on ait autant étudiés que le Cheval , nous renvoyons aux sources mêmes pour prendre connoissance dans un plus grand détail d'une multitude d'objets concernant cet animal , dont nous ne parlerons point , parcequ'ils se rapprochent plus de l'art , & s'éloignent davantage de l'Histoire Naturelle. Ces sources sont : *le Nouveau Parfait Maréchal* , de M. Garfaut ; *l'Ecole & les Elémens de la Cavalerie* , de M. de la Guériniere ; *le Nouveau Newcastle* , par M. Bourgelat ; *le Véritable & Parfait Maréchal* , par M. Solleyzel ; le troisieme volume de *l'Histoire Naturelle* , de M. de Buffon & d'Aubenton ; *la Connoissance des Chevaux* ; *le Traité de George-Simon Winter* , petit in-folio , avec figures. Nous allons seulement faire , d'après M. de Buffon , quelques remarques qui pourront mettre en état de juger des perfections ou imperfections d'un Cheval.

On juge assez bien du naturel & de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles. Il doit , lorsqu'il marche , avoir la pointe des oreilles en avant ; un Cheval fatigué a les oreilles basses ; ceux qui sont coleres & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant

& l'autre en arriere ; tous portent l'oreille du côté où ils entendent quelque bruit : & lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe , ils tournent les oreilles en arriere. Les Chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre , ont ordinairement la vue mauvaise ; ceux dont la bouche est seche , ne sont pas d'un aussi bon tempérament que ceux dont la bouche est fraîche & devient écumeuse sous la bride.

Le Cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles & peu chargées ; le Cheval de trait au contraire doit les avoir grosses, rondes & charnues ; si cependant les épaules d'un Cheval de selle sont si seches, qu'elles avancent trop sous la peau, c'est un défaut qui désigne que les épaules ne sont pas libres, & que par conséquent le Cheval n'est pas propre à supporter la fatigue. Un autre défaut pour le Cheval de selle, est d'avoir le poitrail trop avancé, & les jambes de devant retirées en arriere, parcequ'alors il est sujet à s'appuyer sur la main en galopant, & même à broncher & à tomber. Lorsque les jambes de devant du Cheval sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds ; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main : on a remarqué que les jumens sont plus sujettes que les Chevaux à être basses du devant, & que les Chevaux entiers ont le col plus gros que les jumens & les hongres.

Les yeux des Chevaux sont sujets à plusieurs défauts, qu'il est quelquefois difficile de reconnoître. Lorsque l'œil est sain, on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au-dessus de la prunelle ; car pour voir ces taches, il faut que la cornée soit claire, nette & transparente. La prunelle petite, longue & étroite, ou environnée d'un cercle blanc, désigne un mauvais œil ; lorsque l'œil a une couleur bleue-verdâtre, la vue est certainement trouble.

Moyen de juger de l'âge des Chevaux.

Une des choses les plus importantes à connoître, lorsqu'on achete un Cheval, est son âge ; les salieres creuses n'en sont qu'un indice équivoque, puisqu'elles le sont quelquefois dans de jeunes Chevaux engendrés de vieux éta-

lons : c'est par les dents qu'on peut en avoir une connoissance sûre. Le Cheval en a quarante, vingt-quatre machelières, quatre canines & douze incisives. Quinze jours après la naissance du poulain, les dents commencent à lui pousser ; ces dents de lait tombent en différens tems, & sont remplacées par d'autres. A l'âge de quatre ans & demi, les dernières dents de lait tombent, & sont remplacées par d'autres : ce sont ces dernières qui marquent l'âge du Cheval. Elles sont au nombre de quatre, & aisées à reconnoître, ce sont les troisièmes, tant en-haut qu'en-bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire. On les nomme avec raison les *Coins*, car elles sont effectivement aux quatre coins qui bornent les dents incisives. Ces dents sont creuses & ont une marque noire dans leur concavité ; à quatre ans & demi elles ne débordent presque pas au-dessus de la gencive, & le creux est fort sensible ; à six ans & demi il commence à se remplir ; la marque commence aussi à diminuer & à se rétrécir, & toujours de plus en plus jusqu'à sept ans & demi ou huit ans, que le creux est tout-à-fait rempli & la marque noire effacée. Lorsque ces dents que l'on nomme les *Coins* ne donnent plus connoissance de l'âge du Cheval, on cherche à en juger par les quatre dents canines. Jusqu'à l'âge de six ans, ces dents sont fort pointues ; à dix ans celles d'en-haut paroissent émoussées, usées, & longues parcequ'elles sont déchaussées, la gencive se retirant avec l'âge ; & plus elles le sont, plus le Cheval est âgé. De dix jusqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indices de l'âge, mais alors quelques poils des sourcils commencent à devenir blancs. Il y a des Chevaux dont les dents sont si dures, qu'elles ne s'usent point, & sur lesquels la marque noire ne s'efface jamais ; mais ces Chevaux, qu'on appelle *Béguts*, sont aisés à reconnoître par le creux de la dent, qui est absolument rempli, & par la longueur des dents canines. On a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux qui soient dans ce cas.

Comme la durée de la vie des animaux est proportionnelle au tems de leur accroissement, le Cheval dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant ; c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans, & même plus.

Des allures du Cheval.

Le pas est l'allure la plus lente du Cheval ; il doit cependant être assez prompt. Il ne le faut ni allongé ni raccourci : ce mouvement est le plus doux pour le Cavalier. La marche du Cheval est d'autant plus légère , que ses épaules sont plus libres ; il faut que le mouvement de sa jambe soit facile , hardi ; quand la jambe retombe , le pied doit être ferme , & appuyer également sur la terre , sans que la tête soit ébranlée ; car si la tête baisse , elle désigne la foiblesse des jambes. Le pas est un mouvement très doux pour le Cavalier , parceque cette marche se fait en quatre tems qui se succedent immédiatement ; car le pied droit de devant part le premier , & est suivi , à peu de distance , du pied gauche de derriere , auquel succede le pied gauche de devant , & à celui-là le pied droit de derriere. Dans cette espece de mouvement , le centre de gravité du corps de l'animal ne se déplace que foiblement , & reste toujours à-peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement. Le Cavalier est d'autant plus doucement , que les mouvemens du Cheval sont égaux & uniformes dans le train de devant & dans celui de derriere ; & en général les Chevaux dont le corps est long sont plus commodes pour le Cavalier , parceque son corps se trouve plus éloigné du centre des mouvemens.

Lorsque le Cheval trote , les pieds partent de même que dans le pas , avec cette différence , que les pieds opposés tombent ensemble , ce qui ne fait que deux tems dans le trot , & un intervalle. La dureté du trot vient de la résistance que fait la jambe de devant , lorsque celle de derriere se leve.

Dans le galop , il y a ordinairement trois tems & deux intervalles ; comme c'est une espece de saut , toute la force vient des reins : la jambe gauche de derriere part la premiere , & fait le premier tems ; la jambe droite de derriere & la jambe gauche de devant tombent ensemble , c'est le second tems , ensuite la jambe droite de devant fait le troisieme tems. Dans le premier intervalle , quand le mouvement est vite , il y a un instant où les quatre jambes sont en l'air en même tems , & où l'on

voit les quatre fers du Cheval à la fois. Il résulte donc de ces mouvemens, que la jambe gauche, qui porte tout le poids, & qui pousse les autres en avant, est la plus fatiguée. Il seroit à propos d'exercer les Chevaux à galoper indifféremment des deux pieds de derriere, le Cheval en soutiendrait plus long-tems cet exercice violent. Les Chevaux qui dans le galop levent bien haut les jambes de devant, avancent moins que les autres, & fatiguent davantage : aussi c'est à quoi l'on a grand soin d'exercer le Cheval au manège. Le pas, pour être bon, doit être prompt, léger & sûr. Le trot, prompt, ferme & soutenu. Le galop, prompt, sûr & doux.

L'amble est une allure que l'on regarde comme défectueuse & non naturelle, car c'est celle que prennent les Chevaux usés, lorsqu'on les force à un mouvement plus prompt que le pas, & les poulains qui sont encore trop foibles pour galoper. Dans cette allure, qui est très fatigante pour le Cheval, & très douce pour le Cavalier, les deux jambes du même côté partent en même tems pour faire un pas, & les deux jambes de l'autre côté en même tems pour faire un second pas. Ce mouvement progressif revient à peu près à celui des bipedes ; dans cette allure du Cheval, deux jambes d'un côté manquent alternativement d'appui, & ces Chevaux sont dès lors plus sujets à tomber.

L'entrepas & l'aubin sont deux allures qui sont mauvaises, & qui viennent l'une & l'autre d'excès de fatigue & de foiblesse des reins du Cheval. L'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin du trot & du galop. Les Chevaux de Messagerie prennent l'entrepas, au lieu du trot ; & les Chevaux de Poste l'aubin, au lieu du galop, à mesure qu'ils se ruinent.

Des Haras.

Les Chevaux rendent de si grands services, qu'on s'est attaché à les multiplier, à s'en procurer de belles races & à prendre soin de leur éducation. Il y a des *Haras* dans plusieurs Provinces. Pour établir un Haras, il faut choisir un bon terrain & un lieu convenable : on le divise en plusieurs parties, qu'on ferme de fossés & de bonnes

haies. On met les jumens pleines & celles qui allaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras ; on met celles qui n'ont point été couvertes dans un canton du pâturage moins gras, parceque si elles prenoient trop d'embonpoint, elles seroient moins propres à la génération. On renferme enfin les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrain la plus sèche & la plus inégale, pour les accoutumer à l'exercice & à la sobriété. L'expérience a même appris que les Chevaux sont d'autant plus nerveux, & d'un tempérament d'autant plus fort, qu'ils ont été élevés dans un terrain plus sec. On laisse les Chevaux dans ces pâturages pendant tout l'été, mais en hiver on les enferme dans des écuries, dans lesquelles on les laisse en liberté.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi, le Cheval est en état d'engendrer, & les jumens, comme toutes les autres femelles, sont encore plus précoces que les mâles : mais ces jeunes Chevaux ne produisent que des poulains mal conformés & mal constitués. On ne doit permettre au Cheval de trait l'usage de la jument qu'à quatre ans ou un peu plus, & qu'à six ou sept ans aux Chevaux fins, parceque ces derniers sont plus longtems à se former. Les jumens peuvent avoir un an de moins. Elles sont en chaleur depuis la fin de Mars jusqu'à la fin de Juin ; le tems de la plus forte chaleur ne dure guere que quinze jours ou trois semaines. Il faut profiter de ce tems pour leur donner l'étalon, que l'on doit choisir beau, bien fait, sain partout le corps, qui, outre toutes les belles qualités extérieures, ait encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur ; car on a remarqué que le Cheval communique, par la génération, toutes ses bonnes & mauvaises qualités naturelles & acquises. Dans ces climats, la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain ; mais elle contribue peut-être plus à son tempéramment ; c'est pourquoi il faut choisir des jumens qui soient bonnes nourrices, & d'une excellente constitution.

Lorsqu'on a choisi un étalon qui a toutes les qualités requises, & que les jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre Cheval entier, qui ne

servira qu'à faire connoître les jumens qui sont en chaleur. On fait passer toutes les jumens l'une après l'autre devant le Cheval entier ; il veut les attaquer toutes ; celles qui ne sont point en chaleur se défendent , il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher ; mais au lieu de le laisser approcher tout à fait , on le retire , & on lui substitue le véritable étalon. On a soin de déferer la jument , car il y en a qui sont chatouilleuses , & qui ruent à l'approche de l'étalon. Un homme tient la jument par le licol , & deux autres conduisent l'étalon par des longes. On aide à l'accouplement en détournant la queue de la jument , car un seul crin qui s'opposeroit, pourroit blesser l'étalon dangereusement. On reconnoît que l'acte de la génération a été réellement consommé , lorsque dans les derniers momens de la copulation , le tronçon de la queue de l'étalon a eu un mouvement de balancier près de la croupe , car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur seminale , qui est très abondante dans ces animaux.

Quoiqu'un bon étalon puisse suffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure la monte , il vaut mieux ne lui donner qu'une jument tous les deux jours , pour le ménager davantage. Un étalon ainsi conduit peut couvrir quinze ou dix-huit jumens , & produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Pendant que les jumens sont en chaleur , il se fait une stillation d'une liqueur gluante & blanchâtre : c'est cette liqueur que les Grecs ont appelée l'*hippomanès* de la jument , & dont ils prétendoient qu'on pouvoit faire des philtres , sur-tout pour rendre un Cheval frénétique d'amour. Cet *hippomanès* est bien différent de celui qui se trouve dans les enveloppes du poulain. *Voyez le mot HIPPOMANÈS.*

Quelques personnes lâchent leur étalon dans le lieu où sont rassemblées les jumens ; ces dernières produisent plus sûrement que de l'autre façon , mais l'étalon se ruine plus en six semaines qu'il ne feroit en plusieurs années étant conduit avec modération de la manière dont on vient de le dire.

Du croisement des Races.

Une observation des plus essentielles, & absolument nécessaire dans les Haras, c'est le soin de croiser les races, pour les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la nature, dit M. de Buffon, un prototype général dans chaque espece, sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble en se réalisant s'altérer ou se perfectionner par les circonstances; en sorte que relativement à de certaines qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, & en même tems une constance admirable dans toute l'espece. Le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modele extérieur ou le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent & tous ceux qui naîtront ont été formés; mais ce modele a pu s'altérer & se perfectionner en communiquant sa forme & se multipliant... L'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu; mais que de nuances différentes dans les divers individus, tant dans l'espece humaine que dans celle de tous les animaux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent!... Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il semble que le modele du beau & du bon soit dispersé par toute la terre, & que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion, qui dégénere toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec une autre portion prise au loin; en sorte que pour avoir de bon grain, de belles fleurs, &c. il faut en échanger les graines, & ne jamais les semer dans le même terrain qui les a produites; & de même, pour avoir de beaux Chevaux, de bons chiens, &c. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, & réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères: sans cela les grains, les fleurs, les animaux dégènerent, ou plutôt prennent une si forte teinture du climat, que la matiere domine sur la forme, & semble l'abâtardir: l'empreinte reste, mais défigurée par tous les traits qui ne lui sont pas essentiels. En mêlant au contraire les races, & sur-tout en les renouvelant toujours par des races étrangères, la forme semble se perfectionner, & la nature se relever & donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

L'expérience a appris que des animaux, ou des végétaux, transplantés d'un climat lointain souvent dégèrent, & quelquefois se perfectionnent au bout d'un petit nombre de générations. Cet effet est produit par la différence du climat & de la nourriture ; l'influence de ces deux causes agissant toujours davantage sur chaque nouvelle génération, rend ces animaux exempts ou susceptibles de certaines affections, de certains vices de conformation, de certaines maladies. Les Chevaux d'Espagne & de Barbarie deviennent en France des Chevaux François souvent dès la seconde, & toujours à la troisième génération : on est donc obligé de croiser les races, au lieu de les conserver.

On renouvelle la race à chaque génération en faisant venir des Chevaux Barbes ou d'Espagne pour les donner aux jumens du pays ; un Cheval & une jument d'Espagne ne produiroient pas ensemble d'aussi beaux Chevaux en France, que ceux qui viendront de ce même Cheval d'Espagne avec une jument du pays. Ce phénomène se conçoit aisément, lorsqu'on observe que dans un climat chaud, par exemple, il y a en excès ce qui sera en défaut dans un climat froid, & réciproquement : il se fait une compensation du tout lorsqu'on joint ensemble des animaux de ces climats opposés. On doit donc dans le croisement des races corriger les défauts les uns par les autres ; donner à la femelle qui pèche par un défaut, soit dans la conformation extérieure, soit dans le caractère, un étalon qui pèche par un excès contraire, & opposer les climats le plus qu'il est possible ; donner, par exemple, à une jument d'Espagne un étalon tiré d'un pays froid.

Cet usage de croiser les races se retrouve même dans l'espèce humaine. On peut croire, dit M. de Buffon, que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui résultoit des alliances du même sang, puisque chez les nations les moins policées il a rarement été permis au frère d'épouser sa sœur. Cet usage, qui est pour nous de droit divin, & qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé sur l'observation. La politique ne s'étend pas d'une manière si générale & si

absolue , à moins qu'elle ne tienne au physique ; mais si les hommes ont une fois connu par expérience que leur race dégénéroit toutes les fois qu'ils ont voulu la conserver sans mélange dans une même famille , ils auront regardé comme une loi de la nature celle de l'alliance avec des familles étrangères , & se seront tous accordés à ne pas souffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet , l'analogie peut faire présumer que dans la plûpart des climats les hommes dégénéreroient , comme les animaux , après un certain nombre de générations.

Des Poulains.

Les jumens portent ordinairement onze mois & quelques jours ; elles accouchent debout , au lieu que presque tous les autres quadrupedes se couchent. On aide celles dont l'accouchement est difficile. Le poulain , ainsi que dans toutes les autres especes d'animaux , se présente ordinairement la tête la premiere ; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice , & il tombe en même tems plusieurs morceaux solides , que l'on nomme l'*Hippomanès du poulain*. Voyez HIPPOMANÈS. La jument léche le poulain aussi-tôt après sa naissance.

On ne laisse tetter les poulains que cinq , six ou sept mois au plus ; après les mois de lait on leur donne du son deux fois par jour , & un peu de foin ; on les tient dans l'écurie tant qu'on leur sent de l'inquiétude pour leur mere ; quand cette inquiétude est dissipée , & qu'il fait beau , on les conduit au pâturage. Lorsqu'ils ont passé de cette maniere le premier hiver , au mois de Mai suivant on les mene au pâturage , où on les laisse coucher en plein air pendant tout l'été jusqu'au mois d'Octobre.

C'est lorsque les jeunes Chevaux sont ainsi réunis en troupe , qu'on peut observer leurs mœurs douces & leurs qualités sociales. Leur force & leur ardeur ne se marque ordinairement que par des signes d'émulation : ils cherchent à se devancer à la course , & même à s'animer au péril en se défiant à traverser une riviere , sauter un fossé ; & ceux qui , dans ces exercices naturels , donnent l'exemple ; ceux qui d'eux-mêmes vont

Les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, & souvent les plus dociles & les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

On a vu des chevaux prendre les uns pour les autres un attachement singulier: on rapporte que parmi des chevaux de cavalerie, il y en avoit un si vieux, qu'il ne pouvoit broyer sa paille ni son avoine; les deux chevaux que l'on mettoit habituellement à côté de lui broyoient sous leurs dents, la paille & l'avoine, & la jettoient ensuite devant le vieillard qui ne subsistoit que par leurs soins généreux.

On dirige les Poulains en les laissant paître le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'été, jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les tire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche. Ce changement de nourriture demande des précautions; quelques uns leur donnent alors des breuvages contre les vers; mais à tout âge, & dans tous les chevaux, sains ou malades, quelle que soit leur nourriture, leur estomac, ainsi que celui des ânes, est farci d'une si grande quantité de vers, qu'il ne faut peut-être pas regarder ces vers comme une suite de mauvaise digestion, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture & de la digestion ordinaire de ces animaux.

C'est à un an ou dix huit mois, ou à deux à trois ans dans certaines Provinces, qu'on hongre les Poulains. On lie les jambes de l'animal: on ouvre les bourses, & on enleve les testicules, en coupant les vaisseaux qui y aboutissent & les ligamens qui les soutiennent. Ensuite on referme la plaie, que l'on étuve pendant plusieurs jours avec de l'eau fraîche. On ne hongre les chevaux qu'au printems & en automne; en Perse, en Arabie & en plusieurs endroits du Levant, on ne leur fait point cette opération. En enlevant à ces animaux les sources de la vie, on leur ôte la force, le courage, la fierté, &c. mais on leur donne de la tranquillité, de la docilité & de la douceur. On doit laisser entiers les chevaux destinés aux plus pénibles travaux. Le Cheval hongre peut s'accoupler, mais non pas engendrer.

Dès l'âge de trois ans, on peut commencer à dresser un cheval, en procédant par degrés, l'accoutumant d'abord à supporter la selle & à souffrir le bridon; mais on

ne doit pas le monter avant l'âge de quatre ans , parce qu'avant ce tems , il n'est pas assez fort pour le poids du cavalier. On commence aussi au même âge à dompter le cheval de trait , en l'attelant avec un autre ; & tout cela se doit faire avant que l'on ait mis les chevaux au grain & à la paille ; car alors ils sont plus difficiles à dresser.

C'est avec le mors & l'éperon que nous commandons aux chevaux ; le mors rend les mouvemens plus précis , & l'éperon les rend plus prompts. Mais sans ces ressources de l'art , les Numides couroient à nud sur leurs chevaux , dont ils étoient obéis , comme nous le sommes de nos chiens. Nous montons sur nos chevaux à l'aide de l'étrier ; mais les Perses avoient appris à leurs chevaux à s'accroupir , lorsque le cavalier vouloit les monter.

L'homme s'est fait un art très étendu de dresser & de monter ce fier & fougueux animal. Le cavalier le rend souple & docile sous sa main , & l'art de monter à cheval , avec noblesse & avec grace , fait un des plus grands plaisirs , & un des meilleurs exercices pour les jeunes gens. Cet art , que l'on nomme le *Manege* , a des détails immenses , & qu'on ne peut apprendre qu'en montant ces animaux. L'exercice du cheval , qui conserve de la vigueur à la jeunesse qui ne le prend que pour ses plaisirs , est quelquefois pour certaines personnes , & dans certaines maladies , sur-tout dans celles qui attaquent les poulmons , le meilleur remede qu'on puisse employer.

Les Chevaux , ainsi que tous les animaux couverts de poils , muent ordinairement au printems , & quelquefois en automne : ils sont alors plus foibles ; il faut les ménager davantage , & les nourrir un peu plus largement.

Les Chevaux élevés dans les lieux humides & marécageux , muent aussi de corne. On peut remarquer dans le Cheval , plusieurs sortes de hennissemens différens , relatifs à ses passions. Lorsqu'un Cheval est animé d'amour , de desir , d'appétit , il montre les dents , & semble rire ; il les montre aussi dans la colere , & lorsqu'il veut mordre. Il leche quelquefois , mais moins fréquemment que le bœuf , qui est cependant moins susceptible d'attachement.

Le Cheval ne reste couché, & ne dort guere que deux ou trois heures ; il y a même des chevaux qui dorment debout. Comme le Cheval plonge son nez dans l'eau en buvant, on ne doit point le laisser boire lorsqu'il a chaud ; car, indépendamment des coliques que l'eau froide peut lui causer, il prend les germes de cette maladie, que l'on nomme *Morve*, laquelle est une inflammation de la membrane pituitaire. Le Cheval devenu animal domestique est sujet à un grand nombre de maladies, & on regrette de voir abandonné aux soins & à la pratique, souvent aveugles, de gens sans connoissance, la santé d'un animal si utile & si précieux. La *Médecine vétérinaire* est, de nos jours, renouvelée & exercée avec succès par M. Bourgelat, Ecuyer de l'Académie de Lyon. Cet habile homme a formé, par les ordres & sous la protection du Roi, une Ecole publique à Lyon, où il donne les regles & les moyens de soulager ces animaux dans les maladies. Cet art peut aussi donner des inductions utiles par analogie pour guérir certaines maladies des hommes.

Variétés des Chevaux.

Nous allons donner, le plus brièvement qu'il nous sera possible, une idée des caractères, produits par l'influence du climat, & qui distinguent les diverses races de chevaux que fournissent nos Provinces, & les autres parties de l'Europe. Il faut de l'habitude & même une assez longue expérience pour distinguer les Chevaux des différens pays, parceque le mélange des races a occasionné des variétés nuancées à l'infini. Plusieurs de nos Provinces françoises fournissent des chevaux, dont les uns sont des chevaux de main ; les autres, de bons & beaux chevaux de carosse, de labourage, de rouliers & de somme ; mais il y en a de plus estimés les uns que les autres.

Les Chevaux Bretons approchent, pour la taille & pour la fermeté du corps des Chevaux Poitevins : ils sont courts & ramassés : ils ont la tête courte & charnue ; les yeux d'une moyenne grosseur. On fait usage de ces Chevaux pour l'artillerie, pour le tirage & pour le carosse ; ils sont peu propres à la course.

Les Chevaux Poitevins sont bons de corps & de jambes : ils ne sont ni beaux , ni bien faits , mais ils ont de la force.

Les meilleurs Chevaux de selle nous viennent du Limosin , ils ressemblent assez aux Chevaux Barbes , & sont excellens pour la chasse , mais lents dans leur accroissement : on ne peut guere s'en servir qu'à huit ans.

Les Chevaux Normands sont à peu près de la même taille que les Chevaux Bretons : on fournit les haras de Normandie de Jumens de Bretagne & d'Eralons d'Espagne. Ce mélange produit des Chevaux trapus , vigoureux , propres au carosse , à la Cavalerie , & à toutes sortes d'exercice. Il vient sur-tout du Cotentin d'excellens Chevaux de carosse.

Les Chevaux du Boulonois & de la Franche-Comité , étant trapus , sont propres pour le tirage.

Les Chevaux de Gascogne tiennent un peu des Chevaux d'Espagne , quoique moins beaux de taille & plus lourds ; ils sont propres aux carosses , chariots , & conviennent à la Cavalerie. De la croupe & de la jambe , ils imitent beaucoup le Mulet

Les Chevaux de Picardie , de Champagne , Bourgogne , Beauce & Brie , sont inférieurs aux précédens ; aussi n'y a-t il guere de haras dans ces Provinces en général.

Les Chevaux de France ont le défaut contraire aux Chevaux Barbes ; ceux-ci ont les épaules trop serrées , les nôtres les ont trop grosses.

Les Chevaux Arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe ; il n'y a point de précaution qu'on ne prenne en ce pays pour en conserver la race également belle : on ne voit que très rarement de ces chevaux en France.

Les Chevaux Barbes ou de Barbarie sont plus communs que les Arabes ; ils ont l'encolure fine , peu chargée de crins , la tête petite , belle , moutonnée , la queue placée un peu haut , les jambes belles , bien faites , sans poil , le nerf bien détaché , le pied bien fait. Ils sont légers & propres à la course ; leur taille est un peu petite , car les plus grands n'ont guere plus de quatre pieds huit pouces ; mais l'expérience apprend qu'en France , en

Angleterre

Angleterre & en plusieurs autres contrées. ils engendrent des poulains plus grands qu'eux. Ceux du Royaume de Maroc passent pour les meilleurs. L'excellence de ces Chevaux Barbes consiste à ne s'abatre jamais, à se tenir tranquilles lorsque le Cavalier descend, ou laisse tomber la bride; ils ont un grand pas & un galop rapide, les deux seules allures que leur permettent les habitans du pays.

Les Chevaux d'Espagne tiennent le second rang après les Barbes; ceux de belle race sont épais, bien étoffés, bas de terre. Ils ont beaucoup de souplesse & de mouvement dans la démarche, du feu, de la fierté. Les Chevaux d'Espagne n'ont guere plus de quatre pieds neuf à dix pouces; ceux d'Andalousie passent pour les meilleurs. On préfere ces chevaux à tous les autres du monde, pour la guerre, pour la pompe, & pour le manège. Les chevaux d'Espagne sont tous marqués à la cuisse, de la marque du haras où ils ont été élevés.

Les plus beaux Chevaux Anglois sont assez semblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils sortent en effet; mais ils sont plus grands, plus étoffés, vigoureux, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse & la course. Il seroit à désirer qu'ils eussent plus de grace & de souplesse; ils sont durs & ont peu de liberté dans les épaules. Tout le monde sait que les Anglois ont beaucoup de goût pour l'art gymnastique de la course. On rapporte qu'un Maître de poste d'Angleterre fit gageure de faire soixante & douze lieues de France en quinze heures; il se mit en course, monta successivement quatorze chevaux, dont il en remonta sept pour la seconde fois, & fit sa course en onze heures trente-deux minutes. Voilà une course vraisemblablement plus rapide que ceile des Jeux Olympiques.

Les Chevaux Napolitains sont estimés pour les attelages: ils ont la tête grosse, l'encolure épaisse, sont difficiles à dresser; mais ils ont la taille riche, les mouvemens beaux, ils sont excellens pour l'appareil & ont de la disposition à piaffer.

Les beaux Chevaux Danois sont parfaitement bien moulés; bons pour la guerre & pour l'appareil; les

poils singuliers, comme *Pie* & *Tigre* ne se trouvent guere que dans ces races de chevaux.

Les Chevaux de Hollande, sur-tout ceux de Frise, sont très bons pour le carosse, ce sont ceux dont on se fert le plus communément en France. Les Chevaux Flamands leur sont bien inférieurs, ils ont le pied d'une grandeur démesurée.

Les Chevaux d'Allemagne sont généralement pesans, & ont peu d'haleine. Les Transilvains & les Hongrois au contraire sont bons coureurs : les Houffards & les Marchands Hongrois leur fendent les naseaux, pour leur donner, dit-on, plus d'haleine, & les empêcher de hennir à la guerre.

Les Chevaux Arabes viennent des Chevaux sauvages des déserts d'Arabie, dont on a fait très anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Asie & l'Afrique en sont pleines. Ces Chevaux sont si légers, que quelques-uns d'entre eux devancent les Autruches à la course. Les Arabes ne se servent de leurs chevaux que pour la chasse ; lorsque l'herbe manque, ils les nourrissent de dattes & de lait de chameau : ils gardent pour eux les jumens, parcequ'ils ont appris par expérience qu'elles résistent mieux que les chevaux à la fatigue ; ils vendent aux Turcs les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour Etalons. Les Arabes aiment singulièrement leurs chevaux, ils les traitent doucement, parlent & raisonnent avec eux, & les font coucher dans leurs tentes : on remarque que ces animaux semblent n'oser remuer de peur de faire du mal à leurs hôtes, & ils sont si habitués à vivre dans cette familiarité, qu'ils souffrent toute sorte de badinage. Pendant tout le jour les chevaux des Arabes restent à la porte bridés & sellés : ils leur donnent à boire deux ou trois fois, & ne les font manger que la nuit. Lorsque l'Arabe monte sa jument, si-tôt qu'il la presse légèrement, elle part avec une vitesse incroyable, & saute les haies & les fossés aussi légèrement qu'une Biche.

Les Chevaux de Turquie sont beaux, très fins, pleins de feu, mais délicats. On élève beaucoup de Chevaux dans la Perse ; communément ils y ont des tailles mé-

diocres , il y en a même de fort petits , qui n'en sont pas moins bons , ni moins forts : il s'y en trouve aussi d'une belle taille.

Les Chevaux qui naissent aux Indes & à la Chine , sont lâches , foibles , petits. Tavernier dit qu'il a vu un jeune Prince du Mogol en monter un très bien fait , dont la taille n'excédoit pas celle d'un lévrier. Les chevaux dont les Grands de ces pays se servent , viennent de Perse & d'Arabie. On leur fait cuire le soir des pois avec du sucre & du beure au lieu d'avoine. Cette nourriture leur donne un peu de force ; sans cela ils dépéreroient entièrement , parceque le climat leur est contraire.

Les Tartares ont des chevaux forts , hardis , vigoureux , qui marchent deux ou trois jours sans s'arrêter , qui passent quelquefois quatre à cinq jours sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures , & qui d'ailleurs sont vingt-quatre heures sans boire. Les chevaux de la Chine au contraire , sont si foibles qu'on ne peut s'en servir à la guerre , aussi peut-on dire que ce sont les Chevaux Tartares qui ont fait la conquête de la Chine.

Les Chevaux d'Islande , suivant Anderson , sont courts , petits , comme dans tous les pays du Nord , où l'accroissement des productions naturelles de la surface de la terre est resserré par le froid , au lieu que les poissons de mer y sont au contraire très grands. Ces chevaux endurcis au climat , soutiennent des fatigues incroyables. A l'approche de l'hiver , leur corps se recouvre d'un crin extrêmement long , roide & épais.

M. L'Abbé Outhier , dans le journal de son voyage au Nord , nous apprend que les chevaux y sont petits , bons , vifs , sans être vicieux. Comme les Lapons n'en font usage que pendant l'hiver , parceque l'été ils font leurs transports par eau , dès le commencement du mois de Mai , ils donnent la liberté à leurs chevaux , qui s'en vont dans certains cantons des forêts où ils se réunissent , vivent en troupes , & changent de canton lorsque la pâture leur manque. Quand la saison devient fâcheuse , les chevaux quittent la forêt & reviennent chacun à leur logis. Si pendant l'été le maître a besoin d'un cheval , il le va chercher , le cheval se laisse prendre ,

& lorsque son ouvrage est fait, il va rejoindre ses camarades.

Il résulte de ces faits, & de plusieurs autres réunis dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, que les Chevaux Arabes ont été de tout tems, & sont encore les premiers Chevaux du monde, tant pour la beauté, que pour la bonté; que c'est d'eux que l'on tire, soit immédiatement, soit médiatement par le moyen des Barbes, les plus beaux chevaux qui soient en Europe, en Asie & en Afrique; que le climat d'Arabie est vraisemblablement le vrai climat des chevaux, puisqu'au lieu d'y croiser les races par des races étrangères, on a grand soin de les conserver dans toute leur pureté; que si ce climat n'est pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les soins particuliers qu'ils ont pris de tous les tems, d'ennoblir les races, en ne mettant ensemble que les individus les mieux faits & de la première qualité; que par cette attention suivie pendant des siècles, ils ont pu perfectionner l'espèce au-delà de ce que la nature auroit fait dans le meilleur climat. On peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, & sur-tout les pays secs, sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux. On doit conclure aussi des observations de M. de Buffon, qu'en général les petits chevaux sont meilleurs que les grands; que le soin leur est aussi nécessaire à tous que la nourriture; qu'avec de la familiarité & des caresses, on en tire beaucoup plus que par la force & les châtimens; que les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muscles, plus durs que ceux de nos climats; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud excessif ne leur convient pas; que le grand froid leur est contraire; qu'enfin leur habitude & leur naturel dépendent presque en entier du climat, de la nourriture, des soins, & de l'éducation.

En Guinée, à la Côte d'or, les chevaux sont très-petits, fort indociles, propres seulement à servir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens. Les Arabes mangent aussi la chair des jeunes chevaux sauvages: ce goût se retrouve en Tartarie & même à la Chine.

Parmi les Chevaux , comme parmi les autres animaux , on voit quelquefois des écarts de la nature : on peut mettre de ce nombre le *Bucéphale* d'Alexandre qui avoit une tête de Bœuf ; le Cheval que Jules César fit élever , qui avoit les deux pieds de devant faits comme l'homme ; un Cheval né dans le pays de Verrone qui avoit , dit-on , la tête d'un homme ; un autre en Bohême qui avoit la queue semblable à celle d'un chien ; enfin on en a vu d'*hermaphrodites*. Voyez ce mot.

De toutes les matieres tirées du cheval , & vantées par les anciens , comme ayant de grandes vertus , on ne fait usage dans la Médecine moderne que du *lait de Jument* , qui ressemble assez à celui d'ânesse , parcequ'il contient beaucoup de sérosité , & peu de parties caléesuses & butireuses , ce qui le rend propre dans l'asthme , la phtisie , l'atrophie.

Le cheval donne au commerce après sa mort, son crin, son poil , sa peau & sa corne. On fait avec son crin , des tamis , des toiles , des archets d'instrumens à cordes : on en remboure les selles & les meubles , & on en fait des cordes. Les Tanneurs préparent son cuir , qui est employé par les Selliers & les Bourreliers. Les Tabletiers-Peigners emploient la corne du cheval.

CHEVAL MARIN. Voyez HIPPOCAMPE.

CHEVAL DE RIVIERE. Voyez HIPPOPOTAME.

CHEVALIER , *Callydris*. Oiseau aquatique , ou espece de pluvier de la grosseur d'un pigeon , dont il y a deux especes , l'une rouge , & l'autre noire.

La premiere espece est un oiseau haut monté , qui marche vite , il a le bec long , rouge & noirâtre vers le haut : sa tête , son col , ses ailes & sa queue , sont de couleur cendrée , il a le ventre blanc & les jambes fort longues ; il habite les prés , les rivieres & les étangs , il entre dans l'eau jusqu'aux cuisses : sa chair est délicate & de bonne odeur , elle est estimée restaurante.

La deuxieme espece n'en differe que par son bec & ses jambes qui sont noirs ; le dessus du bec qui touche à la tête est rougeâtre , son plumage est aussi plus noir. Quand ces oiseaux sont en mue , on les prendroit pour des pluviers noirs.

CHEVECHE. Voyez CHOUETTE.

CHEVEUX. *Voyez POIL.*

CHEVEUX DE VENUS. *Voyez CAPILLAIRE.*

CHEVRE & CHEVREAU. *Voyez BOUC.*

CHEVRE DES ALPES. *Voyez CHAMOIS.*

CHEVRE A MUSC. *Voyez GAZELLE.*

CHEVRE DANSANTE. C'est le nom que les anciens ont donné à une matière lumineuse que l'on apperçoit dans les airs, & qui paroît être composée d'ondes, tantôt opaques, tantôt lumineuses, qui roulent les unes sur les autres lorsqu'il fait du vent. Ce phénomène tient à celui de l'Aurore Boréale. *Voyez AURORE BORÉALE.*

CHEVRE - FEUILLE, *Caprifolium.* C'est un arbrisseau grimpant, des plus agréables dans les jardins, par le coloris & la souplesse de ses tiges qui s'entrelacent à volonté, par ses feuilles d'un verd gai, & sur-tout par la couleur de ses fleurs & leur odeur suave. Les fleurs du chevre-feuille viennent au sommet des rameaux en grand nombre, disposées en rayons; elles sont tantôt blanchâtres, tantôt jaunâtres, ou colorées de rouge, d'une seule pièce qui est un tuyau à son origine, évasé par le haut & partagé en deux levres, dont la supérieure est fort découpée & l'inférieure est en forme de langue. Aux fleurs succèdent des baies molles semblables à celles du sureau.

Dans ces arbrisseaux, les feuilles sont opposées & bien séparées: dans d'autres espèces, telles que le chevre-feuille d'Italie, les feuilles sont souvent réunies ensemble par leur base, & ne font qu'une feuille traversée par la tige. Les Jardiniers en cultivent plusieurs espèces sous les noms de chevres-feuilles précoces, tardifs, à fleurs écarlates, & de chevre-feuilles toujours verts. En réunissant ces diverses espèces, on se procure pendant tout le printemps & tout l'été ces fleurs délicieuses qui parfument les airs.

Cet arbrisseau se multiplie facilement; & comme il croît fort vite, quoique un peu ombragé, on peut le planter comme on fait en Angleterre, au tour des arbres dans les avenues; il s'entrelasse dans les branches, ou forme des arcades, & flatte agréablement la vue & l'odorat. Quoique le chevre-feuille soit une plante traçante, il se laisse cependant tailler en boule. Il seroit fort agréable

de tailler ainsi en pomme tous les arbrisseaux à fleurs & de les mettre dans des pots , pour faire l'ornement des parterres lorsqu'ils sont en fleur , & les ôter ensuite pour y en substituer d'autres. Cet arbrisseau est très sujet à être attaqué par les pucerons , mais moins à l'exposition du nord qu'à celle du midi. On y remédie en quelque sorte en coupant les plus jeunes rejettons auxquels ils s'attachent toujours de préférence.

Le chevre-feuille précoce fleurit dès la fin d'Avril , le Romain au commencement du mois de Mai : les fleurs passent vite. Les chevres-feuilles blanc & rouge d'Angleterre fleurissent à la mi-Mai ; celui d'Allemagne que nous trouvons ici dans nos bois , à la mi-Juin ; il pousse moins de fleurs que les autres especes , & de longs rejettons qu'il faut ménager jusqu'à ce que la fleur soit passée. Le chevre-feuille rouge tardif d'automne donne des fleurs qui durent environ quinze jours. Le chevre-feuille toujours verd commence à fleurir en Juin , il paroît encore quelques bouquets en Octobre : comme originaire de l'Amérique , il est un peu délicat , mais on le garantit facilement des grands hivers avec un peu de soin : il a l'avantage d'être rarement attaqué des pucerons.

Le chevre-feuille de Virginie est des plus agréables , par ses fleurs jaunes en dedans & d'une couleur écarlate au dehors ; il commence à fleurir au mois de Mai , & a encore des fleurs en automne ; il résiste très bien au froid , il se multiplie facilement , il ne lui manque que l'agrément d'avoir de l'odeur ; les pucerons l'attaquent un peu dans les étés chauds.

Le suc exprimé des feuilles de chevre-feuille est vulténaire & détersif.

CHEVRETTE ou SALICOQUE, *Gibba Squilla*. Petit crustacé de mer plus menu que la squille , & du genre des cancre ; il est armé d'une grande corne au front , une partie de sa queue se relève & finit par quatre especes d'ailes moins larges qu'à la squille. Sa chair est douce & tendre ; on mange les Chevrettes bouillies avec le vinaigre. Elles se trouvent en quantité sur les côtes de Xaintonge & ailleurs ; leur croute est noire , mais étant cuites , elles rougissent comme les écrevisses. La Chevrette s'ap-

pelle en Normandie *Crevette franche*, pour la distinguer du bouquet qui est plus petit.

CHEVREUIL, *Capreolus*. Le chevreuil ressemble assez au cerf, il est cependant plus petit, & quoique la queue du cerf soit courte, celle du chevreuil l'est encore davantage, car on ne l'apperçoit pas. Le Chevreuil, dit M. de Buffon, a plus de grace, plus de vivacité, & même plus de courage que le cerf. Il est aussi plus gai, plus lesté & plus éveillé : sa forme est plus arrondie & plus élégante : sa figure plus agréable. Ses yeux sont plus beaux & plus brillans. Il ne se plaît que dans les pays les plus secs ou montagneux, tels que les Alpes du côté de la Suisse : il est encore plus rusé que le cerf, plus adroit à se dérober, & plus difficile à suivre : il a plus de finesse & plus de ressource d'instinct.

Quoiqu'il ait le désavantage de laisser après lui des émanations plus fortes, qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit, que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course, & par ses détours multipliés. Lorsqu'il se sent pressé de trop près, il va, revient, retourne sur ses pas, & confond toutes les émanations : il se sépare ensuite de la terre par un bond, & se jette à côté : il se met ventre à terre, & laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Le Chevreuil diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, & aussi par presque toutes les habitudes de nature, dit M. de Buffon. Au lieu de se mettre en hardes comme eux, & de marcher par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère & les petits vont ensemble : ils sont aussi constans dans leurs amours, que le cerf l'est peu. Comme la Chevette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux élevés, nourris ensemble, prennent une si grande affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais. Lorsque le père & la mère commencent à entrer en rut, ce qui arrive vers la fin d'Octobre, le père chasse les jeunes faons, qui ne s'écartent pas beaucoup, & reviennent auprès de leur mère à la fin du rut, qui ne dure guère que quinze jours. Les jeunes

faons restent encore avec leur mere quelque tems ; après quoi , ils la quittent tous deux , & vont s'établir plus loin , pour y devenir les chefs d'une nouvelle famille.

La tête du Chevreuil est , ainsi que celle du cerf , ornée d'un bois vivant ; mais ce bois est bien moins grand , & chaque côté n'est jamais garni , même à l'âge de quatre ans , que de quatre à cinq andouilleres : cependant on reconnoît facilement les vieux chevreuils , à l'épaisseur du méraïn , à la largeur de la base qui le soutient , & à la grosseur des pelures. Le Chevreuil perd son bois tous les ans , & refait sa tête , ainsi que le cerf , mais dans des tems différens. Le Cerf ne met bas sa tête qu'au printems , & ne la refait qu'en été ; au lieu que le Chevreuil met bas la sienne vers la fin de l'automne , & la refait pendant l'hiver. Cette différence vient de ce que le Chevreuil , jouissant plus paisiblement , ne s'épuise point par le rut comme le cerf. Le bois du Chevreuil a d'ailleurs les mêmes propriétés en Médecine que celui du Cerf. *Voyez CERF.*

La Chevrette porte cinq mois & demi : elle met bas à-peu-près vers le commencement de Mai ; les biches au contraire , portent près de huit mois. Cette différence seule , dit M. de Buffon , suffiroit pour prouver que ces animaux sont d'une espece assez éloignée , pour ne pouvoir jamais se rapprocher , ni se mêler , ni produire ensemble une race intermédiaire : par ce rapport , aussi bien que par la figure & par la taille , ils se rapprochent de l'espece de la chevre , autant qu'ils s'éloignent de l'espece du cerf ; car la chevre porte à-peu-près le même tems , & le Chevreuil peut être regardé comme une chevre sauvage , qui , ne vivant que de bois , porte du bois au lieu de cornes.

On a lieu de penser que le Chevreuil ne vit tout au plus que douze à quinze ans. Comme il aime à courir , on ne peut l'élever que dans un grand parc , qui ait au moins cent arpens : il lui faut une femelle. On peut l'apprivoiser , mais non pas le rendre obéissant , ni même familier ; il retient toujours quelque chose de son naturel. Quelque privé qu'il puisse être , il faut s'en défier , ajoute M. de Buffon ; les mâles sur-tout sont sujets à

des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion; & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts, pour renverser un homme: ils le foulent même aux pieds, lorsqu'ils l'ont renversé.

La chasse du Chevreuil se fait avec de petites meutes. C'est toujours les collines & les plaines élevées qu'ils habitent de préférence. Le Chasseur les fait venir quelquefois sous le fusil en imitant le cri plaintif des petits faons, *mi... mi.*

En hiver les Chevreuils se tiennent dans les taillis; au printems ils broutent les premiers boutons, les feuilles naissantes: cette nourriture chaude fermente dans leur estomac, & les enivre de manière qu'il est très aisé alors de les surprendre.

De tous les animaux des forêts, la chair du Chevreuil est sans contredit la meilleure; elle est très agréable: mais celle des Chevreuils qui vivent dans les pays secs, montagneux, est bien supérieure à celle des autres.

CHEVREUIL ODORIFÉRANT ou MUSQUÉ.
Voyez GAZELLE.

CHICORÉE, *Cichorium* La plupart des plantes que l'on nomme *Chicorées* sont, excepté la *sauvage*, des *Endives*.

CHICORÉE BLANCHE ou ENDIVE COMMUNE, *Cichorium latifolium*. Cette plante, ainsi que les deux suivantes, sont annuelles, au lieu que la Chicorée sauvage est vivace. La Chicorée Blanche a des racines fibreuses & laiteuses, des feuilles longues, larges, semblables à celles de la laitue, crénelées en leurs bords, un peu amères, & couchées sur terre avant qu'elle monte en tige; cette tige est haute d'un pied & demi, lisse, cannelée, rameuse & tortue, empreinte d'un suc laiteux: ses fleurs naissent de l'aisselle des feuilles; elles sont bleuâtres, semblables à celles de la Chicorée sauvage, aussi-bien que les graines anguleuses qui se trouvent renfermées dans des capsules oblongues.

CHICORÉE FRISÉE, *Cichorium crispum*. Ses feuilles sont plus grandes, crépées tout autour & sinueuses; sa tige est plus grande, plus grosse & plus tendre, sa graine est noire.

CHICORÉE PETITE ENDIVE, *Cichorium angustifo-*

Jiur. Ses feuilles sont plus étroites, plus ameres au goût, & la tige plus branchue qu'aucune espece d'Endive. On cultive les Endives dans les jardins potagers pour l'usage de la cuisine. Les Jardiniers ont l'art de rendre frise l'Endive commune. Semée au printemps, elle croît promptement, fleurit & porte des graines l'été; elle meurt ensuite. Semée au mois de Juillet, elle dure l'hiver en la couvrant de terre ou de sable au mois de Septembre ou d'Octobre, après avoir lié auparavant ses feuilles, & elle devient blanche comme de la neige; dans l'hiver on la sert à la place d'autres salades. Elle a de la faveur, & elle est plus agreable, moins amere au goût qu'étant verte. On en fait aussi usage dans les bouillons de viande. Ces plantes sont salutaires, rafraîchissantes, appaisent le bouillonnement du sang: on en met dans les apozemes apéritifs.

CHICORÉE SAUVAGE, *Cichorium sylvestre*. Sa racine est longue d'un pied, fibreuse, remplie d'un suc laiteux; sa tige est ferme, velue, tortueuse; ses feuilles sont semblables à celles du pissenlit, velues & d'un verd foncé; ses fleurs naissent des aisselles des feuilles qui sont à l'extrémité des tiges, disposées en bouquet, de couleur bleue; il leur succede une capsule qui vient du calice, & qui contient des semences anguleuses, blanchâtres, sans aigrette: toute la plante est empreinte de beaucoup de suc laiteux, amer; elle croît avec ou sans culture. Ses racines, ses feuilles, ses fleurs & ses graines sont d'usage en médecine & en cuisine. Par le soin des Jardiniers, elle devient fort blanche & moins amere: prise en aliment ou en médicament, elle est réputée propre contre les obstructions du foie, dans la jaunisse & dans les inflammations, soit de la gorge soit de la poitrine. Sa graine est au nombre des quatre petites semences froides, qui sont celles de Chicorée sauvage, d'Endive, de Laitue & de Pourpier.

CHIEN, *Canis*. Le Chien, dit M. de Buffon, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légereté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Il possède un sentiment délicat, exquis, que l'éducation perfectionne encore; ce qui rend cet animal

digne d'entrer en société avec l'homme. Il fait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il fait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

On sentira, dit encore M. de Buffon, de quelle importance cette espece est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu sans le secours du Chien conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourroit il aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages & nuisibles? Pour se mettre en sûreté & pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu, continue le même Auteur, commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur & par caresse ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du Chien; le fruit de cet art la conquête & la possession paisible de la terre.

Quelques Naturalistes ont compris dans le genre du Chien le *Loup*, le *Renard*, la *Civette*, le *Blaireau*, la *Loutre*, afin de donner une idée des principaux caractères distinctifs de ces animaux quadrupedes par un objet de comparaison bien connu. Mais si ces animaux ont quelque rapport avec le Chien pour la forme, par le nombre & l'arrangement des dents, par les griffes, ils en different, & même les uns des autres, par les mœurs, le naturel & plusieurs autres caractères qui les rangent sous des especes particulieres & différentes.

M. de Buffon, considérant le grand rapport qu'il y a par la conformation intérieure, & par des différences extérieures très légères entre le *Chien de Berger*, le *Renard* & le *Loup*, a voulu essayer si ces animaux pourroient produire ensemble. Il espéroit au moins parvenir à les faire accoupler, & que s'ils ne produisoient pas des individus féconds, au moins ils engendreroient des especes de *Mulets*.

Pour cet effet il éleva une Louve prise à l'âge de deux mois dans la forêt, il l'enferma dans une cour avec un jeune Chien de même âge: ils ne connoissoient l'un &

l'autre aucun individu de leur espèce. Pendant la première année, ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble, & paroissoient s'aimer. A la seconde année, ils commencerent à se disputer la nourriture & à se donner quelques coups de dents : la querelle commençoit toujours de la part de la Louve. A la fin de la troisième année, ces animaux commencerent à sentir les impressions du rut, mais sans amour ; car loin que cet état les adoucît ou les rapprochât l'un de l'autre, ils devinrent plus féroces, ils maigriront tous deux, & le Chien tua enfin la Louve, qui étoit devenue la plus maigre & la plus foible.

Dans le même tems M. de Buffon fit enfermer avec une Chienne en chaleur un Renard que l'on avoit pris au piège. Ces animaux n'eurent point la moindre querelle ensemble ; le Renard s'approchoit même assez familièrement : mais dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne, le signe du desir disparoissoit, & il s'en retournoit tristement dans sa hutte. Lorsque la chaleur de cette Chienne fut passée, on lui en substitua jusqu'à trois autres successivement, pour lesquelles il eut la même douceur, mais la même indifférence : enfin on lui amena une femelle de son espèce, qu'il couvrit dès le même jour.

On peut donc conclure de ces épreuves faites d'après la nature, que le Renard & le Loup sont des espèces, non-seulement différentes du Chien, mais séparées & assez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher, du moins dans ces climats.

Les Chiens présentent quelque chose de remarquable dans leur structure : ils n'ont point de clavicules, & ont un os dans la verge ; leur mâchoire est armée d'une quarantaine de dents, dont quatre canines sont remarquables par leurs pointes & leur longueur, & que l'on observe de même dans le Lion & plusieurs autres animaux carnassiers. On reconnoît la jeunesse des Chiens à la blancheur de leurs dents, qui jaunissent & s'émoussent à mesure que l'animal vieillit, & sur-tout à des poils blanchâtres qui commencent à paroître sur le museau. La durée ordinaire de la vie des Chiens est environ de quatorze ans ; cependant on a vu un Barbet vivre jusqu'à

l'âge de dix-sept ans , mais il étoit décrépît , sourd , presque muet & aveugle.

Les mâles s'accouplent en tout tems ; la chaleur des femelles dure environ quatorze jours ; elles ne souffrent l'approche du mâle que vers la fin de ce tems , & elles entrent en chaleur deux fois par an. Le mâle & la femelle sont liés & retenus dans l'accouplement par un effet de leur conformation , & par le gonflement des parties ; ils se séparent d'eux-mêmes après un certain tems , mais on ne peut les séparer de force sans les blesser , sur tout la femelle. Celle-ci a dix mamelles , elle porte cinq ou six petits à la fois , quelquefois davantage. Le tems de sa portée dure deux mois & deux ou trois jours. On dit qu'elle coupe avec ses dents le cordon ombilical , & qu'elle mange l'arriere-faix. Le nouveau né s'appelle petit Chien , *Catellus*. Les yeux de ces petits animaux ne commencent à s'ouvrir qu'au bout de quelques jours. La mere léche sans cesse ses petits , & avale leur urine & leurs excréments , pour qu'il n'y ait aucune ordure dans son lit. Quand on lui enleve ses petits , elle va les chercher , & les prend à sa gueule avec beaucoup de précaution. On prétend qu'elle commence toujours par le meilleur , & qu'elle détermine ainsi le choix des Chasseurs , qui le gardent préférablement aux autres.

On ne peut réfléchir sans admiration sur la force digestive de l'estomac des Chiens : les os y sont ramollis & digérés , & le suc nourricier en est extrait. Quoique l'estomac des Chiens paroisse assez s'accommoder de toutes sortes d'alimens , il est rare de leur voir manger des végétaux crus. Lorsqu'ils se sentent malades , ils broutent des feuilles de *Gramen* , qui les font vomir & les guérissent. Les crottes ou excréments que rendent ces animaux sont blanchâtres , sur-tout lorsqu'ils ont mangé des os : ces excréments blancs sont nommés par les Apoticaire *Magnésie animale* ou *Album Græcum* ; & la Médecine , qui ne se pique pas de satisfaire le goût par ses préparations , se l'est appropriée , comme médicament : cependant on est revenu à ce qu'il paroît , de l'usage de cette substance prise intérieurement pour la pleurésie ; on en fait tout au plus usage à l'extérieur dans l'esquinancie , comme contenant

un sel ammoniacal nitreux. On prétend que ces excréments sont si âcres, qu'ils détruisent entièrement les plantes, excepté la *Renoué*, le *Polygonum* & le *Sophia* des Chirurgiens, & que leur causticité est telle, qu'aucun insecte ne s'y attache.

Tout le monde a remarqué que lorsqu'un Chien veut se reposer, il fait un tour ou deux en pivotant sur le même lieu. Les Chiens ont mille autres petites allures d'instinct qui frappent trop les yeux de tout le monde pour que nous en parlions. L'attachement que quelques personnes ont pour cet animal va jusqu'à la folie. Les Mahométans ont dans leurs principales Villes des hôpitaux pour les Chiens infirmes; & Tournefort assure qu'on leur laisse des pensions en mourant, & qu'on paie des gens pour exécuter les intentions du testateur. Il arrive quelquefois aux Chiens de rêver en dormant: ils remuent alors les jambes & aboient sourdement.

Quelques Auteurs prétendent que les Chiens contractent les maladies des personnes avec qui on les fait coucher, & que c'est même un excellent moyen de guérir les goutteux; mais comme un homme qui prend la maladie d'un autre ne le soulage pas pour cela, il y a toute apparence qu'un malade ne peut recevoir de soulagement d'un Chien qu'on lui applique, que dans le cas où la chaleur de l'animal attaqueroit la maladie, en ouvrant les pores, en facilitant la transpiration, & en donnant issue à la matière morbifique. Quoi qu'il en soit, comme les Chiens, en léchant les plaies qu'ils ont reçues, les détergent & en hâtent la consolidation, on a vu des personnes guéries avec succès de plaies & d'ulcères invétérés, en les faisant lécher par des Chiens. C'étoit la méthode de guérir d'un homme que l'on a vu longtems à Paris, & que l'on nommoit le *Médecin de Chaudrai*, du lieu où il faisoit son séjour.

De tous les animaux que nous connoissons, les Chiens sont les plus sujets à la rage ou hydrophobie, maladie causée à ces animaux par la disette de boire & de manger pendant plusieurs jours, ou quelquefois par la mauvaise qualité des matières corrompues dont ils se nourrirent assez souvent (suivant M. Mead, Médecin Anglois), ou encore par le défaut d'une abondante transpi-

ration après avoir long-tems couru. Cette maladie terrible rend le Chien furieux ; il s'élançe indifféremment sur les hommes & sur les animaux , il les mord ; & sa morsure leur communique la même maladie , si on n'y porte un prompt remede. Cette maladie gagne d'abord les parties du corps les plus humides , telles que la bouche , la gorge , l'estomac ; elle y cause une ardeur , un desséchement & une irritation si grande , que le malade tombe dans une aliénation de raison , dans des convulsions , dans une horreur & une appréhension terrible de tout ce qui est liquide. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les animaux , ainsi que les hommes , dans cet état de fureur , ont une aversion insoutenable pour l'eau. Cet effet , ainsi qu'on l'apprend des malades , dépend de l'impossibilité où ils sont d'avalier les liquides ; car toutes les fois qu'ils font effort pour le faire , il leur monte alors , à ce qu'il leur semble , quelque chose subitement dans la gorge qui s'oppose à la descente du fluide. Les symptomes de cette maladie sont des plus terribles , & malheureusement les remedes connus ne font pas toujours des effets certains. On emploie le plus communément les bains froids & les immersions dans la mer , quelquefois sans succès : on a imaginé aussi de faire usage de la pommade mercurielle , qui , à ce qu'il paroît , n'est pas non plus toujours infallible. Comme cette maladie paroît être vraiment spasmodique , on y a employé avec beaucoup de succès les calmans , tels que l'opium & les antispasmodiques , ainsi qu'on le voit dans la Dissertation du *Docteur Nugent* , Médecin à Bath. Lemery conseille en pareil cas l'usage fréquent des sels volatils , &c.

Comme il arrive souvent dans plusieurs maladies des hommes , que la crainte & l'inquiétude influent plus sur un malade que le mal réel , M. Petit , Chirurgien , offre dans l'Histoire de l'Académie , année 1723 , un expédient pour savoir si le Chien dont on a été mordu , & que l'on suppose tué depuis , étoit enragé ou non. Il faut , dit-il , frotter la gueule , les dents & les gencives du Chien mort avec un morceau de chair cuite , que l'on présente ensuite à un Chien vivant ; s'il le refuse en criant & en heurlant , le mort étoit enragé , pourvu ce-

pendant

pendant qu'il n'y eût point de sang à sa gueule. Si la viande a été bien reçue & mangée, il n'y a rien à craindre.

Les Chiens sont encore sujets à plusieurs autres maladies, & particulièrement les bichons, qui sont naturellement revêtus d'une bonne quantité de poils épais, ce qui peut les empêcher de transpirer suffisamment; ces mêmes sortes de Chiens sont sujets à des vomissemens fréquens, & d'avoir, ainsi que l'homme, des pierres dans la vessie. Lemery, *Dict. des Drogues*, dit avoir vu tirer par M. Mery à l'Académie, de la vessie d'un petit Chien bichon, une pierre grosse comme un œuf de poule, qui l'avoit fait mourir, & que cette pierre étoit de même substance, dureté & couleur que celles qu'on retire de la vessie de l'homme. Les Chiens sont souvent attaqués de coliques. Des recherches anatomiques ont fait découvrir qu'il s'engendre souvent dans leurs intestins des vers solitaires. Voyez au mot VER SOLITAIRE quels sont les moyens connus pour chasser ce ver rongeur, qui déchire aussi quelquefois les entrailles de l'homme. Dans l'Amérique Méridionale, les Chiens sont attaqués d'une espèce de maladie vénérienne qui ressemble à la petite vérole. Les habitans du pays l'appellent *Peste*.

Variétés dans les Chiens.

Comme de tous les animaux domestiques le Chien est celui qui par un instinct naturel s'est attaché de plus près à l'homme, sa domesticité est des plus anciennes; & de même que son naturel est le plus susceptible d'impression, & se modifie le plus aisément par les causes morales, il est aussi de tous celui dont la nature est la plus sujette aux variétés & aux altérations causées par les influences physiques. Le tempéramment, dit M. de Buffon, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieusement dans ces animaux: la forme même n'est pas constante. Dans un même pays, un Chien est très différent d'un autre Chien, & l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confusion, ce mélange & cette variété de races, si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération; de-là cette

différence si marquée pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'allongement du museau, la forme de la tête, la longueur & la direction des oreilles & de la queue, la qualité, la quantité du poil; en sorte qu'il ne reste rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, & la faculté de pouvoir produire tous ensemble: seule preuve que malgré cette grande différence apparente, ils ne font qu'une seule & même espece.

Une des causes qui a encore le plus contribué à cette grande variété & à cette grande altération dans l'espece des Chiens, c'est que comme ces animaux vivent assez peu de tems, ils produisent souvent; & les variétés, les altérations, la dégénération sont devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-tems. De plus, comme ces animaux sont perpétuellement sous les yeux de l'homme, dès que par un hazard assez ordinaire à la nature, il s'est présenté quelque variété singuliere, on a tâché de la perpétuer, en unissant ces animaux semblables; & ce qui n'étoit d'abord qu'une variété, est devenu ensuite, pour ainsi dire, une espece constante. C'est ainsi que ceux qui font commerce de ces petits animaux pour l'amusement des Dames, créent, en quelque sorte, tous les ans des especes nouvelles, & détruisent celles qui ne sont plus à la mode: par le mélange de ces animaux, ils corrigent les formes, varient les couleurs, & inventent, pour ainsi dire, des especes telles que l'*Arlequin*, le *Mopse*, &c.

Au milieu de cette variété prodigieuse de Chiens, comment reconnoître le modele originaire, le premier type, ou du moins celui qui s'en écarte le moins? Comme la nature, dit M. de Buffon, ne manque jamais de reprendre ses droits lorsqu'on la laisse agir en liberté, & qu'elle tend toujours à détruire le produit d'un art qui la contraint, pour se réhabiliter, on peut, d'après le rapport des Voyageurs, juger auquel de nos Chiens ressemble le plus le Chien sauvage ou le Chien domestique, qui abandonné dans l'Amérique aux mains de la nature, s'est le plus rapproché de sa forme primitive. Les Voyageurs nous apprennent que ces Chiens sauvages

ont le museau effilé, les oreilles droites, le poil rude, ce qui les fait ressembler le plus à ce que nous nommons *Chien de Berger*. Ces Chiens, naturellement sauvages, ou qui le sont devenus, sont maigres, légers; en Amérique ils se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres, aux lions: on est obligé de les poursuivre comme les bêtes féroces; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise le plus aisément du monde, ils oublient leurs mœurs féroces pour devenir les amis des hommes.

M. de Buffon, dont les idées sont si pleines de génie, présumant donc, d'après ces observations, que le *Chien de Berger* est celui de tous qui approche le plus de la race primitive, remarquant de plus que ce Chien a un caractère décidé auquel l'éducation n'a pas de part, qu'il est le seul qui naisse, pour ainsi dire, tout élevé, & que guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux, s'est confirmé dans l'opinion que ce Chien est le vrai Chien de la nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche & le modèle de l'espèce entière.

D'après ces réflexions, M. de Buffon, pour donner une idée plus nette de l'ordre des Chiens, de leur dégénération dans les différens climats, & du mélange de leurs races, a dressé une table, ou si l'on veut une espèce d'arbre généalogique, où l'on peut voir d'un coup d'œil toutes ces variétés. Cette table est orientée comme les Cartes de Géographie, & il a suivi autant qu'il lui a été possible la position respective des climats.

Le *Chien de Berger* est la souche de l'arbre. Ce Chien, transporté dans les climats rigoureux du Nord, s'est enlaidi, & rapetissé chez les Lapons; il paroît s'être maintenu & même perfectionné en Islande, en Russie, en Sibérie, dont le climat est moins rigoureux. Les Chiens de Tartarie, d'Albanie, du Nord de la Grece, du Dannemarck, de l'Irlande sont les plus grands, les plus forts & les plus puissans de tous les chiens; on s'en sert pour tirer des voitures. Comme ces Chiens sont fort

rare en France , je n'en ai jamais vu qu'un , dit M. de Buffon , qui me parut avoir tout assis cinq pieds de hauteur , & ressembler pour la forme au Chien que nous appellons *grand Danois* ; mais il en différoit beaucoup par l'énormité de sa taille ; il étoit tout blanc , & d'un naturel doux & tranquille. Ces changemens sont arrivés par la seule influence des climats , qui n'a pas produit une grande altération dans la forme , car tous ces Chiens ont le poil épais & long , l'air sauvage , ils n'aboient point fréquemment. Quoique dans le même climat , il peut arriver quelquefois des variétés singulieres dans l'organisation ; Leibnitz dit avoir vu un Chien qui répétoit par écho différens mots que son maître prononçoit.

Le même *Chien de Berger* transporté dans des climats tempérés , & chez des peuples entièrement policés , comme en Angleterre , en France , en Allemagne ; aura perdu son air sauvage , ses oreilles droites , son poil rude , épais & long , & sera devenu *Dogue* , *Chien Courant* , & *Mâtin*. Le *Chien Courant* , le *Braque* & le *Basset* ne font qu'une seule & même race de Chiens ; car on a remarqué que dans une même portée il se trouve assez souvent des *Chiens Courans* , des *Braques* & des *Bassets* , quoique la Lince n'ait été couverte que par l'un de ces trois Chiens. Le *Chien Courant* transporté en Espagne & en Barbarie s'y est couvert , ainsi que tous les animaux de ces pays , d'un poil long , fin & soyeux.

Le *Dogue* transporté d'Angleterre en Dannemarck est devenu *petit Danois* ; & ce même petit *Danois* transporté dans des climats excessivement chauds , tels que la Guinée , au bout de trois ou quatre ans , y a dégénéré au point de perdre la voix , de ne point aboyer , de ne faire qu'héuler tristement , de perdre tout à fait le poil , & d'être aussi désagréable à la vue qu'au toucher. C'est ce Chien dont la race a été transportée en Turquie , où on la multiplie ; ce qui l'a fait nommer improprement *Chien Turc*.

C'est avec M. de Buffon qu'il faut suivre en détail toutes ces variétés occasionnées par les climats , l'abri , la nourriture , l'éducation , & voir la double origine des *races métives* , c'est-à-dire , produites du mélange de ces premières variétés occasionnées par l'influence des cli-

mats. Avec quel plaisir ne voit-on pas aussi dans son ouvrage les gravures des variétés des Chiens les plus remarquables!

Division des Chiens.

Ceux qui élèvent les Chiens pour en faire commerce, les divisent en trois classes; la première contient les *Chiens à poil ras*; la seconde, les *Chiens à poils longs*; & la dernière classe, les *Chiens qui n'ont pas de poil*. Il n'y a dans cette classe que le *Chien Turc*; cette race en s'accouplant avec des Chiens à poil, donne des *Chiens Turcs méfis*, qui ont quelques petites bouffettes de poils en différentes parties du corps.

Les *Chiens à poil ras* sont, le *Dogue d'Angleterre* ou le *Bouledogue*; c'est le plus hardi, le plus nerveux & le plus vigoureux de tous les Chiens. Viennent ensuite le *Doguin* d'Allemagne, sorte de *Bouledogue* de la moyenne espèce, & le *petit Doguin*, qui n'est pas plus gros que le poing.

Le *grand Danois*, espèce de Chien très belle & très recherchée, qui se plaît à suivre ou précéder les chevaux & les équipages. On leur coupe les oreilles, ainsi qu'aux *Danois de la petite espèce*, pour leur rendre la tête plus belle. En général on ôte les oreilles à tous les Chiens à poil ras, excepté les *Chiens de Chasse*. L'*Arlequin*, le *Roquet*, l'*Artois* sont des variétés du Chien Danois.

Le *grand Lévrier à poil ras*, & qui, mêlé à l'*Epagneul*, donne le *Lévrier à poil long*: ces Lévrieriers n'ont point de nez, mais ils ont l'œil excellent; ils lancent les lievres, & les attrapent à la course. Le *Lévrier de moyenne espèce* est du même usage; mais celui de la petite espèce est très rare, très cher, & on ne le recherche que pour sa figure élégante, car il n'a pas même l'instinct de s'attacher à son maître.

La supériorité de la finesse de l'odorat dans les Chiens dépend de la grandeur de la membrane olfactoire, & de l'exercice continuel que ces animaux font de cet organe. On dit qu'on se sert dans certains pays de Chiens pour découvrir les truffes; on fouille avec certitude dans l'endroit où l'on voit que le Chien gratte la terre en aboyant un peu.

Le *Braque* ou *Chien Courant* a les oreilles longues, pendantes, l'odorat excellent ; il quète devant le Chasseur, il voit le gibier de l'odorat ; s'il le surprend, il se tient en arrêt, & annonce au Chasseur la place où est l'animal, & même son attitude désigne l'espece d'animal. Les Chiens Courans sont ordinairement blancs, & ont des taches noires ou fauves sur un fond blanc ; de plus ils sont susceptibles, en qualité de Chiens de Chasse, de perfections & de défauts dans la forme du corps, qui sont presque en aussi grand nombre que ceux des chevaux de manège ; car l'art de la chasse est aussi étendu que celui du manège. On emploie diverses manieres pour élever ces Chiens pour la chasse du cerf, du chevreuil ou pour celle de la plaine.

Le *Limier* est assez fort ; c'est un Chien muet qui sert à quêter & à détourner le cerf.

Les *Bassets* sont bas sur pattes ; ceux à *jambes torses* peuvent être regardés comme des *rachitiques*, dont l'espece s'est perpétuée. Ces Chiens viennent de Flandres ; ils sont bons pour la chasse des animaux qui s'enterrent, tels que les blaireaux, renards & autres ; ils donnent de la voix, & quètent bien. Ces Chiens ont les pattes concaves en dedans, ce qui leur donne beaucoup d'avantages pour fouiller dans la terre : on les nomme aussi *Chiens de terre*.

Les Chiens à poils longs sont les *Epagneuls* de la grande & de la petite espece. Ils ont le poil lisse, de moyenne longueur ; ils sont d'autant plus estimés, que les poils des oreilles & de la queue sont longs & soyeux. Les Epagneuls noirs & blancs sont ordinairement marqués de feu sur les yeux. Les Epagneuls chassent très bien, ils donnent de la voix, forcent les lapins dans les broussailles, & chassent le nez bas. L'*Epagneul noir* ou *Gredin* est tout noir : on appelle *Pyrames* les Gredins qui ont les sourcils marqués de feu.

Le *Bichon* est une espece de Chien très petit, qui étoit autrefois à la mode. Il étoit si petit, que les Dames le mettoient dans leur manchon ; tout son corps, & surtout sa tête, étoit recouvert de grandes soies lisses & pendantes. On s'en est dégoûté apparemment parceque ces animaux à poils extrêmement longs sont toujours

mal propres. Ils sont devenus si rares, qu'on n'en voit plus. Celui qui est gravé dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, l'a été d'après les miniatures d'Histoire Naturelle qui sont à la Bibliothèque du Roi, ainsi que le *Chien Lion*, qui ne diffère du premier que parce que la partie postérieure du corps est garnie de poils plus courts, ce qui donnoit à cet animal une petite ressemblance avec le lion.

On dit que le moyen de conserver dans leur état de petitesse ces animaux de races si mignonnes, est de leur frotter, lorsqu'ils sont encore jeunes, l'épine du dos avec de l'esprit de vin, ou quelque huile essentielle âcre, & de ne les nourrir que très sobrement.

Le *Chien Loup* est recouvert d'un poil long, doux, soyeux; le *Chien de Sibérie* n'en diffère que parce que la tête de ce dernier est garnie d'aussi longs poils que le reste du corps.

Les *Barbets de la grande espece* sont reconnoissables à leurs poils frisés; ils vont très bien à l'eau, & sont excellens pour la chasse des oiseaux aquatiques. Les *Barbets de la petite espece* ne vont point à l'eau. On dit qu'en général les *Barbets* sont les plus attachés de tous les Chiens: on a des exemples surprenans de leur fidélité & de leur instinct.

Il y a des Chiens qui n'ont le poil ni ras, ni long; ce sont les Chiens qu'on appelle *Dogues de forte race* ou nos Chiens de Boucher. Ce sont là, ainsi que les *Dogues d'Angleterre* & les *Bouledogues*, les athletes du Combat du Taureau.

On nomme *Chiens des rues* ceux qui ressemblent à tous les Chiens en général, sans ressembler à aucun en particulier, parcequ'ils proviennent du mélange des races plusieurs fois mêlées.

Des Voyageurs ont encore parlé de quelques autres sortes de Chiens, tels que ceux de la côte d'Or, du Royaume d'Issigny, des *Chiens jaunes* de la Chine, du *Chien maron*, animal qui, selon le Pere le Comte, naît aux Indes, & tient également du Chien, du loup & du renard. Nous n'en citerons pas davantage; ceux qui voudront en être instruits, pourront consulter la *Kynographie* de PAULIN, ouvrage assez étendu.

Les Chiens transportés dans les climats chauds y perdent leur ardeur, leur courage, leur sagacité & leurs autres talens naturels; mais, comme si la nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, dans les mêmes pays où les Chiens ne peuvent plus servir aux usages auxquels nous les employons ici, on les recherche pour la table; on les conduit au marché par troupeaux, comme les moutons, & ils s'y vendent plus chers que ces animaux, & même que tout autre gibier. Le Negre ne trouve pas de mets plus délicieux qu'un Chien rôti. Les Sauvages du Canada, qui habitent un climat froid, ont le même goût que les Nègres pour la chair du Chien. Ce goût dépend-il de l'homme, ou du changement de qualité qui arrive à la chair de ces animaux dans les climats très chauds ou très froids? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans nos climats tempérés la chair du Chien est des plus mauvaises à manger. Le Pere Sabard, dans son voyage au pays des Hurons, en mangea, & n'en eut pas goûté deux fois, qu'il en trouva la chair bonne & d'un goût un peu approchant de celle du porc.

On emploie les peaux de Chiens dont les poils sont longs, fins & beaux, pour diverses fourrures, principalement pour des manchons. Pour donner plus de relief à ces fourrures, on leur fait imiter, au moyen de différentes préparations, les mouches ou les taches de peau de tigre & de panthere.

Les peaux de Chiens passées en mégie servent aussi à faire des gands pour les femmes.

Les Anglois ont su faire une branche d'exportation de leurs Chiens de chasse, doués d'un odorat très fin, & nommés par les Chasseurs *Chiens de race Royale*; ils font aussi commerce de leurs Dogues, qu'ils font combattre les uns contre les autres pour leur donner plus de nerf & de courage.

CHIEN DE MER, *Canis marinus*. On donne ce nom à beaucoup d'especes de poissons de la mer, dont les plus grands sont mis au nombre des cétacées les plus forts. En général le chien de mer est un méchant animal, l'ennemi de tous les autres poissons, qui cedent à ses coups: il leur fait la chasse, il souffle horriblement & attend sa proie dans des lieux serrés, entre des rochers où il la dévore.

Le chien de mer est dans l'ordre des poissons à nâgeoires épineuses : quelques Auteurs en admettent aussi à nâgeoires cartilagineuses. Il y a l'Aguillat , le Cagnot , l'Emisole , le Lentillac , le Mélandre , le Requin , la Rouffette. Le Chien de mer appelé *Lamée & Carcharias*, est le même que le Requin. Des Naturalistes ajoutent à ce nombre le Derby , la Bonite , la Vache marine , le Veau marin , &c. Le Lecteur pourra juger du peu de rapport de plusieurs de ces animaux en consultant chacun de ces mots.

Le Chien de mer des Provençaux & des Languedociens , est l'Aguillat : son corps est long , sans écailles , & cendré ; son dos est garni de deux aiguillons découverts , pointus & forts , où tiennent six nâgeoires ; sa tête se termine en pointe , ses yeux sont grands , sa gueule armée sur les côtés de bonnes dents : il a deux trous au lieu de narines , des ouies découvertes aux côtés comme dans les poissons longs & cartilagineux , deux nâgeoires près des ouies & deux autres près de l'anus ; son corps finit par une queue fourchue dont le haut est plus long que le bas. Il a l'estomac grand & large , le foie double , comme tous les chiens de mer , jaunâtre , & dans lequel est cachée la vésicule du fiel. La femelle contient des œufs , les uns parfaits , d'autres qui se forment , & sont plus gros que ceux de poule , ils adherent à la veine ombilicale. Ces œufs éclosent dans la matrice , puisque les petits chiens de mer sortent du ventre de leur mere , déjà garnis de leurs aiguillons , d'abord mols & ensuite durs. La chair de ce poisson de la Méditerranée est dure & peu estimée.

CHIEN VOLANT. On est fort incertain si cet animal n'est pas une chauve-souris d'une grosseur extraordinaire. *Voyez ce mot.* M. Brisson appelle le Chien volant *Rouffette* , & en fait un genre particulier , dont le caractère est d'avoir quatre dents incisives à chaque mâchoire , les doigts onguiculés joints ensemble par une membrane étendue en aîle dans les pieds de devant , & séparés les uns des autres dans ceux de derriere. Par cet exposé le chien volant differe de la chauve-souris par le nombre & la figure de ses dents , & par son museau qui est plus allongé. Il y a le *Chien volant de Ternate* , le

Chien volant à col rouge, & le *Chien volant de la Nouvelle Espagne*.

La premiere espece est d'un roux jaune, & se trouve dans les endroits les plus éloignés des deux Indes; elle est fort portée au coït: la femelle a des mammelons assez approchans de ceux des femmes qui nourrissent.

La deuxieme espece a le poil du corps brunâtre, & celui du col rougeâtre; elle fait moins de peine aux hommes que la précédente: on la trouve dans l'Isle de Bourbon.

La troisieme espece est très rare, elle habite les lieux déserts, & en particulier les vieux arbres: on la trouve à Terre-Neuve.

CHIENDENT, *Gramen*. On distingue en Botanique sous le nom de *Graminées* une prodigieuse quantité de *Gramen* ou *Chiendents*: cependant on donne plus particulièrement & sans épithete ce nom à celui qu'on emploie vulgairement en Pharmacie. Nous en distinguerons ici de deux especes, savoir:

Le CHIENDENT ORDINAIRE, *Gramen officin*. Cette plante est commune dans les terres labourables & labourées; ses racines sont blanches, rampantes, nouvelles par intervalles, épaisses d'une ligne ou environ, d'une saveur douceâtre; ses chaumes ou tiges ont deux à trois pieds de longs: ils sont droits, noueux, garnis de quatre à cinq feuilles qui sortent d'autant de nœuds, & qui enveloppent la tige, larges de trois lignes, terminées en une pointe; les tiges portent en leurs sommités des épis où sont attachées des fleurs à étamines: ses graines sont oblongues, brunes, approchant de la figure des grains de bled.

Le CHIENDENT PIED DE POULE, *Gramen dactylon*. Ses racines sont vivaces, semblables aux précédentes, ses feuilles plus larges, plus pointues, ses épis plus étroits & disposés quatre ou six ensemble au haut du chaume, en maniere d'étoile ou d'un pied d'oiseau, d'où vient son nom. Cette plante est peu connue aux environs de Paris: elle croît abondamment dans les pays méridionaux de la France: nous nous servons fréquemment de ses racines dans les ptisanes, décoctions & bouillons apéritifs. Les racines du chiendent, celles du fenouil,

du persil , de la garence , & du petit houx , sont les cinq racines apéritives On fait aussi quelque usage du chien-dent dans les arts ; les Vergeriers font avec celui de Provence des broches ou vergettes. Ils dépouillent auparavant ces racines de leurs écorces , ils en font des paquets qu'ils foulent sous les pieds , ce frottement sépare les branches douces & fines de la mere racine : on appelle celle ci *Chiendent de France* , & les rameaux *Barbe de chiendent*.

Lorsque les chiens se sentent malades , la nature les invite à manger les feuilles du gramin , qui les purge & les guérit. Par quel instinct les animaux savent-ils tous distinguer leurs remèdes ? & par quelle sorte de fatalité les hommes policés , qui prétendent que l'esprit est supérieur à l'instinct , n'ont-ils pas ce même avantage ?

CHINCAPIN DES ANGLOIS. C'est un chataignier de Virginie , dont les feuilles sont assez semblables à celles de nos chataigniers. Il porte des fruits qui ressemblent à de petits glands de chêne verd , & qui sont renfermés dans une capsule très épineuse. Ces arbres ne font que languir en France , & viennent aussi fort mal en Angleterre ; mais ils grandissent promptement & portent de beaux fruits dans leur pays natal.

CHIQUES. Insectes redoutables des Isles Antilles ; ils ne sont guere plus gros que les cirons & ressemblent à de petites puces ; ils sautent comme elles , s'introduisent en la maniere des cirons dans la chair , & causent des démangeaisons douloureuses & insupportables. Les chiques s'attachent d'ordinaire au dessus des ongles des pieds , se cachent entierement dans la chair , & y acquierent en trois jours la grosseur d'un petit pois ; de sorte que pour les tirer , il faut décerner la chair tout au tour , ce qu'on ne peut faire sans douleur. Ce n'est pas là le seul inconvénient ; lorsque la chique est tirée , il reste un trou qui quelquefois s'apostume & dégénere en un ulcere malin qu'il est difficile de détruire & de guérir , sur tout quand en arrachant la chique , il en reste une partie dans le trou. Si on ne se hâte pas de se débarrasser de ce cruel animal , il remplit bientôt le trou de lentes , desquelles viennent autant de chiques , qui toutes s'établissent près du lieu de leur naissance , ce

qui fait qu'il s'en amasse par centaines , qui endommagent tellement les pieds qu'on est contraint de garder le lit , ou tout au moins de marcher avec un bâton.

La chique n'est pas seulement Antropophage , elle attaque encore les chiens , les chats , même les singes. L'antidote le plus sûr pour se garantir de ces sortes de puces , est de se frotter les pieds avec des feuilles de tabac broyées & d'autres herbes âcres & ameres ; le Roucou est leur poison. Les *Tous* des Brésilois & les *Ningas* des Indiens sont aussi des chiques.

CHIVEF , en langue syriaque signifie un figuier : on rencontre cet arbre aux Indes dans l'Isle de Zipangu ; ses feuilles sont rondes & fort vertes ; son fruit gros , comme un bon melon , est de couleur jaune safrané , d'un goût exquis , se fondant dans la bouche ; il contient des semences semblables à celles du concombre : ce fruit est pectoral & rafraichissant : tout l'arbre a beaucoup de rapport avec le *Papayer* , voyez ce mot.

CHOUAN. Espece de semence inconnue assez semblable au *semen contra* , un peu plus nourrie , d'un verd jaunâtre , d'un goût légèrement aigrelet : on l'apporte du Levant. Quelques personnes la font entrer dans la composition du carmin.

CHOU. Espece de coquillage bivalve de la famille des *Cœurs*. Voyez ce mot.

CHOU , *Brassica*. Plante réputée tenir le premier rang entre les herbes qu'on mange , & que les Anciens avoient en si grande vénération , qu'au témoignage de Pline , Chryssippe , Diocles , Pythagore , & sur-tout Caton , avoient écrit plusieurs volumes sur ses facultés. On distingue plusieurs especes de chou d'usage en cuisine & en Médecine : dont nous ferons mention ci-après.

CHOU BLANC ou CHOU BLOND , *Brassica alba vulgaris*. Sa racine est fibreuse , & pousse une tige garnie de feuilles arrondies , d'un verd rougeâtre , tendres , dentelées en quelques uns de leurs bords , remplies de nervures qui s'entrelacent , attachées à des queues longues : ses fleurs sont blanches , en croix , composées de quatre pétales ; à ces fleurs succèdent des filiques longues garnies dans leur intérieur de graines arrondies : toute la

plante blanchit en croissant & acquiert une certaine couleur bleuâtre, verdâtre : ce qui le fait aussi appeller *Chou verd*, *Chou commun*.

CHOU CARAIBE ou **FEVE D'EGYPTE**, *Colocasia*. Cette plante n'est point un chou, elle ressemble à l'Arum : ses feuilles sont aussi grandes & aussi larges que celles du chou, également nerveuses & remplies d'un suc visqueux ; sa tige est haute de trois à quatre pieds ; ses fleurs de couleur purpurine : il s'éleve de leur calice un pistile qui devient un fruit semblable à celui de l'Arum ; sa semence vient rarement en maturité ; sa racine est grosse, charnue, bonne à manger, d'un goût de charaigne ; son fruit est astringent, propre pour la dyssenterie : on mange ses feuilles dans la soupe. Cette plante croît dans les lieux humides de l'Égypte, en Candie, en Alexandrie.

CHOU DE CHIEN. Voyez au mot **MERCURIALE**.

CHOU COLSA, *Brassica arvensis*. C'est le chou qu'on sème dans les champs pour en recueillir la graine, dont on tire une huile semblable à celle de navette. Ce chou diffère des autres par ses feuilles plus petites, par ses tiges peu grosses, cependant hautes de quatre à cinq pieds, mais qui ne portent point de pommes.

CHOU-FLEUR, *Brassica cauliflora*. Ses feuilles sont amples, longues, étendues, de quatorze à seize pouces, plus longues & plus étroites que celles du chou pommé blanc, d'un verd clair, quelquefois mêlé de bleu, traversées de nervures blanchâtres, un peu dentelées à leur bord d'espace en espace. Les feuilles du centre se ramassent & forment une tête, mais plus molle & moins serrée que dans les autres choux pommés. Du milieu de ces feuilles s'élevent beaucoup de tiges chargées d'un amas de fleurs naissantes, comme par bouquets. Ces tiges sont épaisses, blanches, molles, agréables au goût, & fort bonnes à manger. Si on les laisse pousser jusqu'à une hauteur convenable ; elles portent des fleurs & des filiques, comme dans les autres choux. Les Jardiniers attachent ordinairement avec quelques liens en rond, les feuilles qui entourent la tête ou pomme de chou-fleur, afin de les conserver long-tems en cet état & les empêcher de monter en graine ; si l'on coupe ces têtes sans en arracher les troncs, il repousse de petits re-

jettons que l'on fait passer pour les *Broccoli*, espece de choux exquis que l'on cultive en Angleterre & en Italie, & dont on mange les feuilles avec la viande.

CHOU FRISÉ BLANC, *Brassica alba crispa*. Ses feuilles sont rondes, ridées, comme vésiculées, de couleur jaune verdâtre; traversées de côtes, & attachées à des queues courtes; elles se ramassent en haut & forment aussi une tête ronde, petite & blanchâtre. Sa fleur est jaune, formée en croix, & porte aussi des filiques remplies de graines.

CHOU MARIN SAUVAGE D'ANGLETERRE, *Crambe maritima*. Cette plante qui se trouve aussi aux lieux maritimes en Angleterre, a des feuilles à-peu-près comme celles du chou, frangées, plissées par ondes, & d'un aspect plus agréable, d'un assez bon goût; les fleurs sont aussi en croix, il leur succede des fruits ou coques filiqueuses, ovales, d'une matiere spongieuse, contenant une semence oblongue; cette plante est vulnérable & vermifuge.

CHOU DE MER. Espece de convolvulus. Voyez SOLDANELLE.

CHOU POMMÉ BLANC, *Brassica capitata alba*. Sa racine est fibreuse, poussant une tige basse, mais grosse & couverte d'une écorce épaisse, remplie d'une substance moëlleuse, d'une saveur âcre tirant sur le doux. Les premieres feuilles qui sortent sont d'un gris bleuâtre, amples, peu découpées & ondées, garnies de côtes & de nervures épaisses, portées sur de longues & grosses queues; en arrachant les feuilles du bas, il reste toujours à la tige l'impression de leur adhérence. Les feuilles d'en haut s'approchent, s'embrassent, s'emboitent, & se compriment si fortement en s'enveloppant, qu'elles forment une grosse tête, arrondie, massive, dont on en voit dans la Flandre qui pesent jusqu'à quarante livres. Les feuilles intérieures, à mesure qu'elles s'éloignent de la circonférence, perdent leur couleur verte bleuâtre, & deviennent blanches. Les Jardiniers coopèrent à faire pommer le chou, pour le rendre blanc & bon, en liant toutes les feuilles ensemble. Au commencement du printems, on replante le chou pommé afin d'avoir de la graine; sa tête s'ouvre, & il sort de son milieu une

tige haute chargée de fleurs jaunes en croix , dont le pistile se change en une filique longue remplie de graines arrondies & noirâtres.

CHOU POMME ROUGE, *Brassica capitata rubra*. On le nomme aussi *Chou cabu rouge*, il est semblable au précédent , à l'exception de la couleur ; ses feuilles sont bigarrées d'un pourpre foncé mêlé de verd , les côtes & les nervures sont rougeâtres , elles se ramassent en pomme , les fleurs en sont jaunes : ce chou résiste à la gelée de l'hiver.

CHOU ROUGE, *Brassica rubra vulgaris*. C'est l'espèce de chou la plus haute ; elle monte quelquefois à la hauteur d'un petit arbre , & dure plusieurs années , surtout lorsqu'on la cultive. Sa tête est grosse & s'élève communément à la hauteur de cinq à six pieds ; elle est d'un pourpre foncé , raboteuse en sa base , rameuse ; ses feuilles , larges , longues , ceintes d'un rouge obscur mêlé de bleuâtre & nerveuses , sont placées sans ordre & écartées. Ses fleurs sont jaunes , attachées à des branches droites , il leur succède des filiques longues de cinq doigts , & qui contiennent des graines rousses arrondies.

Le chou supporte l'hiver : au commencement du printemps les gens délicats estiment fort ses jeunes pousses dans la salade ; les feuilles de choux rouges & mûrs sont en usage dans la Médecine ; celles des choux blancs ne servent guere qu'en cuisine. La décoction pure du chou est fort dégoûtante , puante : aussi quand un chou pourrit dans la terre , il répand une grande infection. De tous les tems les Jardiniers ont cultivé les choux : les Anciens les ont regardés comme une panacée végétale. On dit que les Romains ne se sont servis que de chou pendant six cens ans dans toutes leurs maladies. Le chou fut le spécifique de Caton pour garantir sa famille de la peste. Aujourd'hui le riche & le pauvre , & presque tous les gens de la campagne , sur-tout les Hollandois & les Allemands en font un très grand usage ; l'on peut cependant conclure des rapports désagréables que le chou excite , que cette plante est difficile à digérer & ne convient qu'aux estomachs de ceux qui font un grand tra-

vail de corps. Nous avons déjà dit que les feuilles tendres du chou blanc sont plus exquisés que celles du rouge ; le chou-fleur est plus agréable , plus délicat : la qualité particulière du chou rouge , est de faciliter l'expectoration. Les Médecins distinguent des vertus contraires dans les différentes parties du chou ; son suc a la propriété de lâcher le ventre , & sa substance qui est astringente , de le resserrer : c'est de-là qu'est venu ce proverbe de l'Ecole de Salerne : *jus caulis solvit , cujus substantia stringit.*

On lit dans la Matière Médicale , après une longue énumération des propriétés merveilleuses du chou , que quelques Prédicateurs & quelques Musiciens boivent souvent de la décoction de chou rouge avec des raisins secs , pour se guérir de l'enrouement qui survient quand on a beaucoup parlé , & pour se conserver la voix.

CHOUCAS ou CHUCAS. Espèce de petite Corneille grise qui a à-peu-près la même manière de vivre que le *Grolle* ou *Freux* , autrement appelé *Corneille des bois*. Le Choucas a le bec & les pieds noirs , fait ses petits au printemps , vole en troupe & s'apprivoise facilement ; mais lorsqu'il est nourri en cage , mais fin , rusé , inventif & difficile à prendre quand il est grand. Il ne vit point de charognes , il se nourrit de graines , de glands , de sauterelles & de vers.

CHOUCAS-CHoucETTE. C'est la plus petite de toutes les espèces de Corneilles : on la nomme *Choucas* de son cri. Cet oiseau a beaucoup de rapport avec la Corneille vulgaire ; la façon de vivre & la voix sont peut-être les seules distinctions de ces deux sortes d'animaux. Le Choucas a les pieds , le bec & tout le corps d'un noir un peu moins foncé que dans le Corbeau & la Corneille ; il va toujours en troupe , il approche rarement des rivières : ils fréquentent en grand nombre les vieux Châteaux , ainsi que les Eglises & les bâtimens ruinés. Cet oiseau fait son nid dans le creux des arbres & des murailles , il pond cinq ou six œufs plus petits , plus pâles & plus marquetés que ceux de la Corneille , il mange beaucoup de grain , & quand il en est rassasié , il cache le reste en terre ; il aime également à friponner

& à cacher les monnoies d'or & d'argent : aussi dit-on en françois, *Fripon comme une Chouette*, (diminutif de Choucette), ce qui est confirmé par ces vers d'Ovide.

- » *Musata est in Avem, quæ nunc quoque di igit aurum,*
 » *Nigra pedes, nigris velata Monedula pennis.*

CHOUCAS ROUGE ou **CORBEAU ROUGE**. Ce nom seul désigne sa différence d'avec le précédent ; il a effectivement le bec, les pieds & les jambes d'un rouge orangé, le bec un peu crochu, il est plus grand, & fort criard : il paroît peu en rase campagne, on ne le voit guere que sur le haut des montagnes des Isles Cyclades, de Cornuailles, de l'Auvergne, quelquefois en Bretagne, plus communément sur le mont Jura : sa chair est d'assez bon goût.

CHOUETTE ou **CHEVÊCHE**, *Noctua*, oiseau de nuit, espece de *Chat-huant* ou de *Hibou* dont on connoît deux especes, la grande & la petite.

La grande Chouette est de la taille d'un pigeon ramier : elle a le plumage tanné & blanchâtre, la tête grosse & penchée en arriere, les yeux grands, la prunelle noire, mêlée de jaune, le bec un peu courbé, & d'un jaune pâle, les doigts séparés comme aux oiseaux de nuit, les ongles crochus, aigus & noirs. La petite espece n'est pas plus grosse qu'un merle. Voyez *Linn. Faun. Succ. t. 2, n^o. 22.*

La Chouette fait son nid dans le creux des arbres & dans tous les trous des murailles ; on ne la voit qu'à l'entrée de la nuit & à la pointe du jour : elle est l'ennemi de tous les petits oiseaux, des jeunes lapins & levreaux, & se nourrit aussi de lézards, de grenouilles ; elle détruit les souris dans les granges & les magasins ; elle peut rester trois à quatre jours sans manger : des Chasseurs en dressent quelquefois. Les oiseaux lui font tous la guerre ; quand elle est environnée & pressée de tous côtés, elle se couche sur le dos, & ne fait paroître que son bec & ses griffes pour se défendre ; si elle apperçoit un faucon ou un autre oiseau de proie attaqué d'un nombre d'autres oiseaux, elle court promptement à son secours.

On ne trouve point de Chouettes en Candie ; si l'on y en porte , elles meurent aussi-tôt : elles vivent bien au Cap de Bonne Espérance ; les Européens qui y habitent y apprivoisent ces sortes d'oiseaux , & les accoutument à nettoyer leurs appartemens de souris , &c.

CHRYSALIDES. Ce mot exprime communément des chenilles métamorphosées en especes de feves , lorsqu'elles sont sans pieds , sans ailes , sans mouvement , & qu'elles ne prennent plus de nourriture. On confond souvent le mot Chrysalide avec celui de *Nymphe*, quoique différent à certains égards. Nous en exposerons les différences au mot *Nymphe*.

CHRYSOBÉRIL , *Chrysoberyllus*. Cette pierre précieuse , que nous soupçonnons être la même que le *Choaspites* des Anciens, est d'une teinte formée du jaune, du verd & du bleu ; elle chatoye un peu , & est plus éclatante que le béril couleur de cire , & que le béril huileux.

CHRYSOCOLLE. Voyez à l'article CUIVRE. Quelques Auteurs ont aussi désigné le Borax par le nom de Chrysocolle. Voyez BORAX.

CHRYSOLITE , *Chrysolitus* , est une pierre précieuse transparente , éclatante , d'un jaune verdâtre , & plus dure que l'aigue marine. Bien des personnes regardent cette pierre comme une topaze Occidentale ; mais elle est bien moins brillante , plus pâle , tirant sur la couleur orangée. Celles qui sont d'un verd de poireau sont réputées *Chrysoprases*. Voyez ce mot. La belle Chrysolite , qui se trouve en Boheme & dans les Indes Occidentales, est jaune , mélangée d'une teinte légère de verd ; plus elle est verdâtre , moins elle est précieuse : on ne taille point cette pierre à facettes , mais en cabochon.

CHRYSOMÉLE , *Chrysomela* , insecte coleoptere , dont le caractère est d'avoir les antennes en forme de collier , plus grosses en-dehors , le corps ovale , & la poitrine un peu ronde. M. Linnæus en cite de trente-trois especes , qui different entre elles , moins par les lieux qu'elles habitent , que par leur grandeur & par la variété ou bigarrure des élytres , c'est-à-dire , des étuis des ailes , différemment coloriés , mous & ponctués , d'autres striés

& solides , tantôt unis , tantôt convexes , d'autrefois articulés.

La Chrysoméle marche assez lentement , & se trouve ou dans les carrieres , ou dans les prairies , ou sur les arbres , tels que le bouleau , ou enfin sur les plantes , telles que l'asperge , le nénuphar , la renoncule , le peuplier , quelquefois aussi dans le bois pourri. Parmi ces animaux , il y en a qui n'ont aucune odeur , d'autres qui en les touchant jettent une liqueur huileuse & fort puante.

CHRYSTOPRASE, *Chrysoprasius* , pierre désignée dans les Anciens sous les noms de *Prasius* ou *Chrysopteron*. C'est une espece d'émeraude , qui tire son nom de sa couleur , qui est un verd de poireau. La Chrystoprase a beaucoup de ressemblance avec l'aventurine d'un verd pâle mêlé de noir , que l'on voit dans les cabinets des curieux , & qui a , par nuances intermédiaires , des taches rouges , & des apparences de paillettes d'or. On prétend qu'il n'est pas rare d'en trouver effectivement dans la belle Chrystoprase.

CHULON ou GHELASON , animal de Tartarie que sa forme & sa grosseur rapprochent du loup. On fait grand cas à Pekin de la peau de cet animal ; le poil en est long , doux , épais , & de couleur grisâtre. Quoique le Chulon soit fort commun en Russie & dans les pays voisins , sa peau se vend aussi très bien à la Cour de Moscovic.

CHUNGAR , oiseau qui tient du Héron & du Butor , & qui habite cette partie du pays des Mogols qui touche aux frontieres de la Chine ; c'est le Butor de la Sibérie & de la grande Tartarie : il est tout à fait blanc , excepté par le bec , les aîles & la queue , qui sont rouges ; sa chair est délicate , & approche beaucoup pour le goût de celle de la gélinotte.

Les Russiens nomment cet oiseau *Kratz-Shot* : le mot *Chungar* est Turc : c'est le même oiseau dont il est mention dans l'Histoire de Timur-Beck , p. 350 , sous le nom de *Chon-Kui* , & que les Ambassadeurs de Kapjak présenterent à Jenghiz-Kan. On l'a regardé de tout tems comme un oiseau de proie , & l'on est dans l'usage de le

présenter aux Rois du pays, orné de plusieurs pierres précieuses, comme une marque d'hommage. Les Russiens, de même que les Tartares de la Crimée, sont obligés, par leur dernier Traité avec les Ottomans, d'en envoyer un chaque année à la Porte, orné d'un certain nombre de diamans.

Fin du premier Volume.

Wafers





